This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

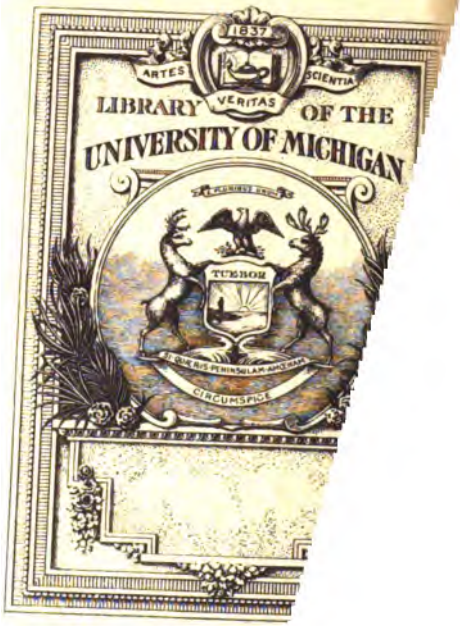
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 1,076,789

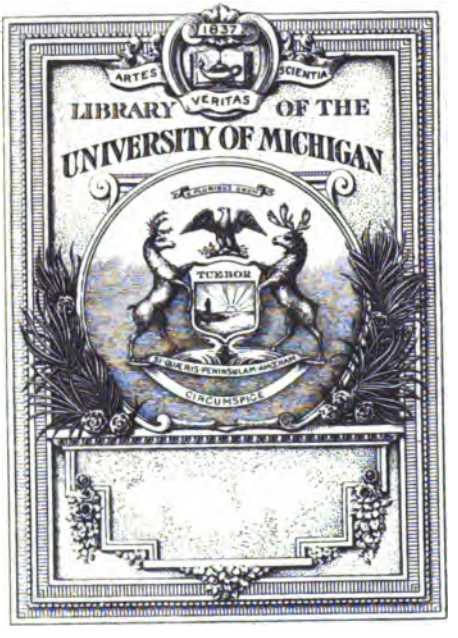
Digitized by Google




Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICH
3 9015 03560

Digitized by Google




Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE

# DE PARIS.

## XXXIV.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

Digitized by Google

# REVUE

# DE PARIS.

*Nouvelle Série. — Année 1836.*

**TOME TRENTE-QUATRIÈME.**

**PARIS.**

**AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,**

**RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.**

**1836.**

Digitized by Google

Digitized by Google

Contin.
Hiersemann
2-14-29
17800

# UNE

# EXCURSION A GOA.

Dans le mois de novembre 1835, je me trouvais à la côte Malabare : j'avais le dessein de me rendre à Bombay, et me sentant peu de goût pour les traversées de mer, qui, outre l'incertitude attachée souvent à leur durée, ont encore l'inconvénient de ne permettre d'apercevoir les côtes qu'à l'aide d'un télescope, j'avais préféré la voie de terre. Un des points curieux de ces contrées, que les bruits répandus à cette époque dans le sud de l'Inde entouraient d'un intérêt plus vif encore, c'était Goa. J'en avais entendu parler quelquefois pendant mon séjour à Pondichéry : les droits de don Pèdre et de don Miguel étaient venus, disait-on, y chercher un dernier champ de bataille. On y faisait manœuvrer sur la carte des armées au petit pied; on leur donnait même encore les costumes de ces premiers conquérans des mers, dont la race abâtardie se retrouve presque partout sous le nom de *Ropas*, et la galanterie portugaise y rappelait, disait-on aussi, les beaux jours de la cour brillante de Goa, cette perle de l'Inde.

Je remontai la côte Malabare, et, en me rapprochant de plus en plus de ce petit royaume, je fus étonné de l'absence absolue de toutes nouvelles positives. D'après l'opinion générale, toutes relations avaient depuis long-temps cessé avec la côte et les pays anglais environnans; chacun répétait des bruits de pillages, de massacres et de proscriptions : le voyageur devait éviter de passer dans des lieux où il ne pouvait réclamer aucune assistance d'autorités non-constituées, et variant selon les hasards journaliers des guerres civiles qui s'étaient, pour ainsi dire, aclimatées dans ces contrées. Après avoir vainement pris langue à Tellichery,

Digitized by Google

à Cannanore, je m'étais fais donner une lettre de recommandation pour un personnage qualifié d'ancien (*late*) secrétaire du gouvernement, et j'en étais à redouter presque les effets de ce genre d'introduction, qui pouvait me jeter dans les embarras des suspects, tant la roue de la politique tourne vite dans ce pays.

Ayant fait une dernière halte de quelques heures à Mangalone, où j'avais été reçu avec la plus cordiale et en même temps la plus haute hospitalité par les autorités anglaises, j'avais enfin, aidé des conseils de mes nobles hôtes, arrêté mon plan de campagne. — Le collecteur, M. Cotton, voulut bien faire partir devant moi un de ses peons chargé de m'annoncer au gouvernement problématique de Goa, quel qu'il fût, et de demander l'autorisation de traverser le territoire portugais, insistant pour que je ne fusse inquiété par aucune mesure vexatoire de police locale. Ce qui devait naturellement m'imposer plus de réserve et de circonspection, c'était la crainte que mes lettres ne fussent ouvertes. Porteur de plusieurs dépêches pour mon gouvernement, et honoré de lettres de recommandation pour les autorités anglaises des villes que je devais encore traverser avant d'arriver à Bombay, je ne pouvais consentir à soumettre mes papiers à aucun contrôle.

Sedashagur était le point extrême de la frontière. Je m'y rendis, et là, sans attendre les réponses peut-être indécises d'autorités en conflit, je louai une barque indienne, ce qui me laissait la faculté de me diriger vers l'endroit de la côte qui me conviendrait le mieux. Un trajet de mer d'une soixantaine de milles m'amena, au bout de vingt heures, à l'entrée de la rivière de Goa.

La perspective admirable qui s'ouvrit alors devant moi me fit éprouver une émotion que je ne connaissais pas encore. J'ai parcouru environ douze cents milles du territoire indien; j'ai rencontré assez souvent des sites délicieux, surtout sur cette côte Malabare; mais ici il y avait, dans le tableau qui se déroulait presque magiquement sous mes yeux, quelque chose de tout-à-fait à part, et je demeurai étonné de la sublime étrangeté de la scène. Sur les hauteurs qui dominent de chaque côté la rivière, dans les îles, des forts, des couvens, toute l'architecture portugaise du XVI^e siècle; ces murs larges et élevés qui ont eu leurs jours de puissance et de fière et inquiète domination, témoins muets aujourd'hui d'une décadence rapide, semblaient cependant encore, sous un soleil brûlant, étendre avec orgueil de grandes ombres dorées sur un sol indien, foulé jadis avec tant d'éclat par la première conquête européenne apparue en Asie.

Après une halte de quelques momens à la hauteur du fort d'Aguada,

Digitized by Google

les inspecteurs me permirent de continuer ma route; et mon *pattemar* (barque du pays), avec ses deux voiles enflées, passa sous les forts placés à distance sur la rive droite, comme devant les édifices et les couvens situés sur la rive gauche. Je mouillai le soir près du quai, et mes craintes, déjà bien affaiblies par les distractions du paysage, s'évanouirent complétement. Peu d'instans après avoir fait prévenir de mon arrivée, je reçus à mon bord un aide-de-camp du gouvernement, et, pour toute espèce d'enquête, une invitation à un bal brillant que l'on donnait le soir même en l'honneur du passage de l'évêque de Calcutta. Je trouvai à Goa des gens bons, serviables, et empressés d'accueillir un étranger avec toute sorte d'égards. Je fis mes visites aux autorités; elles n'étaient alors que provisoires; et au lieu de ces massacres, de ces querelles sanglantes dont on m'avait tant parlé, j'appris que la petite révolution portugo-indienne s'était opérée presqu'à l'amiable.

Don Pèdre, voulant renverser l'ancien état de choses établi dans cette partie éloignée de ses royaumes, avait, à l'époque de la restauration de sa puissance à Lisbonne, supprimé la vice-royauté de Goa. Quelques députés de la colonie s'étaient rendus vers ce temps en Portugal. — L'un d'eux, médecin obscur et Indien du plus beau noir, eut le bonheur de plaire à l'empereur, qui lui dit : « Retourne chez toi, tu seras préfet; et pour diviser les pouvoirs, pour remplacer cette vice-royauté que je supprime, tu agiras comme gouverneur civil, et je t'adjoins un gouverneur militaire : travaillez de concert au bonheur de mes sujets. »

Le nouvel ordre de choses débarqua à la côte Malabare, en février 1834. Les Européens de naissance ou d'origine furent vivement émus de cette suprématie accordée pour la première fois au sang noir sur l'aristocratie blanche. Cependant il faut dire que, comme les Indiens furent jadis forcés dans cette colonie d'embrasser le christianisme, et de se mêler avec la population conquérante, les influences de caste et les préjugés de naissance n'ont pas là la même valeur que dans toutes les autres parties de la vaste presqu'île. Le préfet ne sut ni comprendre sa position, ni justifier son élévation par des mesures sages et utiles au pays. — Des révoltes se déclarèrent dans la province fertile de Bardes, à l'extrémité nord de ses états; une sédition militaire assez grave eut lieu à Tiracole à l'occasion de la paie, et une soixantaine de morts restèrent sur la place. Alors l'émotion se propagea dans les sept provinces de la colonie : de là, quelques assassinats, quelques proscriptions. Goa mit sur pied sa force armée, montant à cinq ou six mille hommes. L'ordre finit par se rétablir, une transaction eut lieu, mais à la condition expresse que le nouveau préfet irait s'embarquer au bas de la rivière, et quitterait des lieux où sa

Digitized by Google

royauté à courte échéance avait enflammé toutes les passions. Depuis cette époque, il est réfugié à Daman, méditant parfois, dit-on, de reconquérir avec une flotte digne du temps des Albuquerques son pouvoir légitime, et de donner à la presqu'île le merveilleux spectacle d'une restauration noire. Quant aux autorités provisoires, étonnées elles-mêmes de leur grand coup d'état, elles en ont référé à la reine dona Maria. En attendant sa réponse, un gouvernement nul et sans force, où l'administration militaire, civile et judiciaire repose en des mains indépendantes les unes des autres et sans responsabilité, suffit néanmoins pour maintenir dans une inaction inoffensive qui ressemble à l'ordre, les trois cent cinquante mille sujets environ de ces *estados portuguezes*.

Pangim, le siége actuel du gouvernement, ville nommée à tort le *Nouveau Goa* par quelques étrangers, n'offre aucun édifice remarquable. Cependant ses quais sont beaux, ses places grandes : l'ensemble en plaît; le boulevart derrière la ville, adossé à la montagne, l'esplanade, sont de charmantes promenades d'où l'on découvre la pointe de l'île, les forts à l'entrée de la rivière et les vaisseaux en pleine mer, qui passent en dédaignant l'ancienne reine de ces parages pour remonter maintenant la côte jusqu'à Bombay.

Le vieux et véritable Goa, situé à cinq ou six milles sur la rivière au-dessus de Pangim, n'est plus qu'un désert. Ses eaux, n'étant plus contenues par la main des hommes, ont envahi une grande partie des territoires environnans; toutes les îles, entre lesquelles elles circulaient autrefois claires et courantes, ne reçoivent plus de culture, et sont devenues des marais dont les miasmes fiévreux répandent la mortalité. Cette influence meurtrière, qui a chassé les habitans de Goa, s'étend déjà à Pangim où les pauvres populations, fuyant devant l'invasion marécageuse au lieu de la combattre, et descendant de la rivière vers la mer, étaient venues chercher un climat moins malsain et un sol moins homicide.

Au commencement du XVII^e siècle, d'après les registres des divers paroisses, Goa pouvait renfermer cent cinquante mille communians auxquels il faudrait ajouter en étrangers, banians (marchands du pays) et autres Hindous, cinquante mille personnes au moins; ce qui ferait approximativement une population de deux cent mille ames, sans comprendre les faubourgs, alors fort considérables et très peuplés. Et maintenant l'île tout entière, appelée Rissuarie, ne renferme pas quatorze mille habitans. Son port, qui recevait les flottes du Portugal aux nombreux vaisseaux, et qui vit réunie sous le pavillon de Lisbonne l'escadre d'un des rajahs puissans de la côte, le rajah d'Honawr, est abandonné.

Toute l'agriculture se réduit à la culture du riz, mais en quantité tout

Digitized by Google

au plus suffisante pour nourrir une population décimée. Le cocotier abonde et il est très beau dans le pays; il forme l'*article* principal d'exportation, effectuée au moyen de pattemars qui font le cabotage et vont à Bombay. La colonie fait encore un peu de sel, produit quelques fruits excellens, tels que mangues, bananes, pamplemousses.

On y fait aussi, comme dans toute l'Inde, du toddy, espèce de boisson fermentée, provenant du palmier.

Le mouton n'y est pas délicat, mais la volaille y est fort commune et presque pour rien; le bœuf est rare, et il est difficile de s'en procurer, parce que ce n'est pas une nourriture en usage.

Le principal impôt est celui du tabac, dont on fait une grande consommation.

Du reste, point de commerce, point de fortune considérable; les familles réputées aisées peuvent avoir de cinq à six cents roupies de revenus (la roupie vaut un peu moins de 50 sous.) Dans les classes pauvres, une, deux, au plus trois roupies par mois sont le salaire des ouvriers et des serviteurs. Aussi beaucoup de gens de la colonie vont-ils chercher fortune ailleurs; ils émigrent ordinairement à Bombay et trouvent à se placer comme tailleurs, cuisiniers, teneurs de tavernes.

Pendant ma résidence de quelques jours à Pangim, j'avais loué une maison toute entière qui ne me coûtait de loyer qu'une roupie par jour. La volaille me revenait à trois tangs (douze sous); la douzaine d'œufs à deux sous; le riz, mesure suffisante pour plusieurs repas, huit sous; le pain quatre sous, le beurre au même prix; le bois de cuisine deux sous, le lait idem, l'huile de coco seize sous; tout cela pour la fourniture de plusieurs jours; et encore ces prix, laissés à la discrétion d'un daubachi (mon interprète et serviteur indien), étaient-ils nécessairement fort *exagérés*.

Lorsqu'on fait une visite au vieux Goa, on est obligé de chercher ses anciens monumens au milieu de ruines recouvertes de ronces et parmi des massifs de cocotiers, énergiques enfans de la nature, qui leur disputent ce terrain usurpé par l'homme. On débarque sur le quai, dit du Vice-Roi; une esplanade, plantée d'arbres assez beaux, existe encore. Près de là, sur la droite, se trouve l'arsenal, où quelques tristes débris de barques indiennes sont les seuls souvenirs de nos premiers navigateurs. Plus de port! plus l'ombre d'un navire! le temps a tout détruit et la nature a confirmé cet arrêt de mort. La rivière, répandue en de vastes marais, refuse, dans sa honte, le passage aux vaisseaux qui ne peuvent naviguer sur ses ondes flétries. Si, à de long intervalles, un petit bâtiment de guerre veut forcer la passe et remonter seulement jusqu'à

Digitized by Google

Pangim, il est forcé de désarmer à l'embouchure et de déposer son artillerie au fort d'Aguada, près de la mer.

Des monceaux de décombres, quelques blocs d'une grosse pierre de taille jaunie au soleil, une porte d'entrée, arrondie en voûte, et sous laquelle on aperçoit, en passant, une statue assez informe de Gama, voilà tout ce qui rappelle maintenant, sur les ruines de tant de palais, la gloire et la splendeur des premiers vice-rois. L'intrépide Albuquerque, deux fois conquérant de Goa, et, qui, en jetant les fondemens de cette belle colonie, trouvait encore le temps de prendre possession de Malacca au nom du Portugal, ou d'aller explorer le détroit d'Ormutz, revint finir sa vie dans la disgrace, ici même où il s'était illustré; noble victime des caprices et de l'envie d'une cour lointaine. Ici, encore, vécurent et le célèbre Vasco de Gama et son illustre fils Etienne, héros de cette aventureuse expédition dans la mer Rouge et de ce pélerinage au mont Sinaï, à la chasse de sainte Catherine, la patronne de Goa. Que de hautes et hardies pensées conçues et exécutées dans ces lieux où règnent aujourd'hui deux taciturnes souveraines, la solitude et la mort!

Plus loin, ce sont les ruines du sénat, de l'hôpital, du palais de l'archevêché, réunies autour d'une assez belle place : un des côtés en est surtout remarquable; les fondations bouleversées et les fentes profondes qui les sillonnent, indiquent quelque évènement extraordinaire, quelque secousse violente; on dirait qu'un tremblement de terre a passé par là. C'est qu'il faut venir jusqu'en ces pays lointains saisir les dernières traces de l'inquisition. Ce fut en 1812, à l'instigation du cabinet de Londres, et à l'époque où les Anglais avaient établi garnison dans les états de Goa, que la cour de Rio-Janeiro permit la suppression du sombre tribunal. Ce bâtiment, malgré sa pesante masse, fut en un instant détruit; on avait jeté ces blocs de granit sur la pensée humaine, en se redressant elle les renversa. Des serpens et d'autres reptiles se disputent seuls aujourd'hui l'intérieur de ces hideux souterrains.

Les nombreux couvens qui furent élevés dans la cité sont encore debout dans leurs magnificences. C'est Saint-Gaétan, de l'ordre des théatins qui vinrent d'Italie au XVII^e siècle, et qui ont imité dans leur église la coupole de Saint-Pierre au Vatican; c'est le couvent des franciscains qui entretenaient des relations religieuses et scientifiques avec Daman, Diu et Macao, Bon Jésus, où est la chasse de saint François-Xavier, le fondateur de l'ordre des jésuites dans l'Inde, en l'an 1543. Il avait accompagné le gouverneur-général Martin de Souza à Goa, avait fait des voyages aux Moluques, et après être venu assister dans ses derniers momens le respectable vice-roi Jean de Castro, était retourné finir lui-même sa vie et sa mission

Digitized by Google

près de Canten, dans l'île de Sancie. Son corps, ramené d'abord à Malacca, fut transporté à Goa et confié aux jésuites qui le déposèrent dans la belle chasse que l'on voit encore ; elle est placée dans une chapelle sur un monument en marbre noir d'Italie. Les bas-reliefs sont très bien exécutés et représentent les actions principales du saint ; sa statue existe aussi, elle est en argent massif. — Enfin, parmi ces innombrables couvens qui rivalisent de grandeur et de hardiesse d'architecture, domine, sur la montagne du Rosaire, l'immense collége des Augustins. Peu de villes en Europe peuvent s'enorgueillir d'un édifice aussi remarquable; les cloîtres, les longues et larges galeries, les cours intérieures et l'église ornée de onze autels, sont d'un grandiose admirable. Nulle part ailleurs, on ne rencontrerait rien de comparable aux traces du culte extérieur rendu autrefois ici à cette religion chrétienne qui, imposée par de fiers conquérans à des populations vaincues, sentait le besoin de s'entourer de tout ce qui pouvait agir sur l'imagination, et de frapper des esprits orientaux par la pompe de ses cérémonies et la magnificence de ses basiliques.

Ainsi donc, parmi tant de grandeurs passagères, au milieu de ces décombres que le pied heurte à chaque pas, de ces restes du pavé des rues, de ces bois de cocotiers qui ont remplacé les massifs des maisons, et dans cette enceinte d'une ville silencieuse et abandonnée depuis longtemps, s'élèvent seules encore, comme des oasis, les vivantes traditions de l'omnipotence de la religion chrétienne au moyen-âge. Elles se maintenaient jusqu'à présent dans ce désert triste et morne par les soins des derniers habitans, à la robe noire ou blanche, dignes gardiens des ruines de ces grandeurs humaines dont ils prêchent le néant. Mais, lors de mon passage, depuis huit mois, un ordre cruel, inspiré à Lisbonne par le zèle peu raisonné de l'esprit démocratique (car la philosophie a aussi son fanatisme), un ordre transmis au gouvernement de Goa, a fait expulser de chaque couvent une cinquantaine de malheureux qui s'y recrutaient encore et empêchaient les murs de tomber. Aujourd'hui moines et religieuses, presque tous Indiens, sont allés de nouveau se confondre avec leur race pauvre, misérable et fainéante. — Dans un petit nombre d'années, lorsque ces vastes bâtimens, dévorés déjà, et avec une effroyable rapidité, par le salpêtre, n'étant plus entretenus par la main de l'homme qui luttait constamment contre l'action corrosive des élémens, se seront écroulés, de Goa il ne restera plus que le souvenir, et ces lieux sur lesquels s'acharne le génie de la destruction, exhalant, au milieu de ronces et de broussailles épaisses, des miasmes homicides, ne seront plus connus que par le soin de l'Indien à les éviter.

F. DE M. S.

Digitized by Google

# L'INTRIGUE

# DANS LA CUISINE,

OU

CE QUI VIENT DE LA FLUTE RETOURNE AU TAMBOUR.

## AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

J'ai dit, dans la préface d'une de mes éditions, que lorsqu'on aimait à jouer des proverbes, il fallait en faire; cela était vrai, surtout à l'époque où ce goût me prit. Je donnais une fête à une jolie maison de campagne près de Paris. Parmi les invités se trouvaient des hommes célèbres par leur réputation littéraire; je ne citerai que Geoffroy, parce qu'il est mort; les autres vivent encore, Dieu merci! et je n'ajouterais rien à leur réputation en les nommant. Ma vanité était excitée, ce qui n'est pas rare quand on est jeune; je fis la petite pièce qu'on va lire. Pourquoi ne l'ai-je pas fait imprimer plus tôt? C'est qu'il m'était venu des délicatesses que j'avais adoptées sans les comprendre; il y avait apparemment de cela dans l'air qu'on respirait alors. J'aurais pu me rappeler cependant qu'elle avait été jouée, et plusieurs fois, devant des femmes d'une bonne réputation, parmi lesquelles je puis compter ma mère, et que mon but principal était de faire justice de toutes les filles-mères qu'on produisait alors sur la scène. Le théâtre du Vaudeville en a fait la nomenclature dans un couplet que voici :

Sur chaque théâtre on fait un enfant.
La jeune Lisbeth a fait un enfant.
La folle à Palmer a fait un enfant;
  Alix en donna la méthode.
Dans *Anacréon* on fait un enfant.
La belle Laurence a fait un enfant

Digitized by Google

Qui veut, à son tour, lui faire un enfant:
Voilà la morale à la mode (1).

Le fond de ces pièces était présenté du côté sentimental, par conséquent niais; je pris le fond du côté vrai, par conséquent comique, en mettant l'intrigue dans la cuisine, et en faisant précéder le proverbe d'un prologue sur les mélodrames du temps.

N'ayant pas fait imprimer cette pièce dans les deux premiers volumes que j'ai publiés, ne trouvant plus à la placer convenablement dans les volumes qui ont suivi, je me décidai à ne la faire paraître qu'après l'édition complète de mes proverbes, et en dehors de cette édition.

Le prologue m'a servi plusieurs fois en le modifiant selon les circonstances, parce qu'il m'offrait la facilité d'y placer des personnages d'après le talent qui les distinguait. Ainsi, à Hambourg, deux femmes, dans la position la plus élevée, se présentaient comme actrices au Général qui jouait le directeur du théâtre, se disputant des rôles dans la pièce de Roxelane. L'une, née en Pologne, exécutait, avec une rare perfection, les danses de son pays; l'autre chantait à ravir. Pour les juger, le directeur faisait danser la première et chanter la seconde, ce qui n'empêchait pas Mlle Larmoyant de venir à son tour.

En écrivant l'*Intrigue dans la cuisine*, je n'avais pas pensé à la difficulté de trouver dans ma société une femme d'un talent assez exercé pour jouer le rôle principal. Je m'adressai à Mlle Rose Dupuis, si décente dans toutes ses habitudes, si séduisante par son organe, et si jolie. Elle accepta, et je lui dus incontestablement un succès qui passa mes espérances. Les applaudissemens qu'elle reçut, lorsqu'elle réclama l'indulgence d'un auditoire qui avait le droit d'être difficile, ne me laissèrent aucun doute à cet égard.

(1) *Lisbeth* et *le Major Palmer*, à l'Opéra-Comique.
*Alix de Beaucaire*, au Grand-Opéra.
*Anacréon chez Polycrate*, id.
*Laurence*, de M. Légouvé, à la Comédie-Française.

Digitized by Google

# PROLOGUE.

## PERSONNAGES.

LE DIRECTEUR d'un théâtre. — FLORICOUR, comédien. — Mademoiselle LARMOYANT, comédienne.

(La scène se passe en province chez le Directeur.)

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE DIRECTEUR, FLORICOUR.

LE DIRECTEUR.

Vous allez me taxer d'enfantillage, mon cher Floricour; mais je vous avoue que ne n'est pas sans crainte que je vois avancer le moment de la représentation de cette pièce. Je sais bien que c'est l'auteur qui est responsable des choses que l'on y trouvera à redire; que nous avons affaire à un public rempli d'indulgence; que notre parterre n'est pas composé, comme celui de la capitale, d'écoliers turbulens et de juges inpitoyables; malgré cela, je tremble.

FLORICOUR.

Parce que vous aimez à trembler; c'est votre nature; il y a beaucoup de gens comme cela. Mais moi qui suis ami de l'auteur, et qui, par conséquent, devrais trembler bien davantage, je n'ai pas la moindre inquiétude. Si l'on se pique ici, comme c'est l'ordinaire des villes de province, d'imiter le ton et les airs de la capitale, je vous assure qu'on applaudira cette pièce, parce qu'elle est tout-à-fait dans le goût du jour.

LE DIRECTEUR.

Je ne croirai jamais qu'on souffre des filles-mères sur les théâtres de Paris.

FLORICOUR.

Je vous dis qu'on ne veut plus que cela. C'est une rage.

LE DIRECTEUR.

Vous vous moquez de moi, j'en suis sûr; et vous vous entendez avec l'auteur pour me persuader que sa pièce ne révoltera pas. Je n'ai jamais été à Paris, il est vrai; mais si les pièces dont vous me parlez existaient réellement, que diable! mes correspondans m'en auraient au moins envoyé quelques-unes; il ne m'en est pas encore tombé entre les mains.

FLORICOUR.

Cela n'est pas surprenant. Ces sortes d'ouvrages sont d'une complexion si frêle, qu'on doit craindre de les faire voyager.

Digitized by Google

LE DIRECTEUR.

Quoique directeur de spectacle, j'ai toujours préféré les pièces morales à celles qui font de l'argent; aussi ne suis-je guère avancé; mais j'ai la réputation d'un honnête homme et vous allez peut-être me la faire perdre. Que je me repens de ma faiblesse!... (On entend du bruit.) D'où vient donc ce bruit?

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MADEMOISELLE LARMOYANT.

FLORICOUR.

Je ne me trompe pas; c'est mademoiselle Larmoyant. Quelle divinité vous envoie vers nous?

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Le diable.

FLORICOUR.

En vérité.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Je ne suis pas fâchée, Floricour, de vous trouver ici pour vous faire juge de ce qui m'arrive. L'envie, qui s'attache toujours au mérite, avait fait pour moi un véritable enfer de l'Ambigu-Comique où je jouais, comme vous savez, à la grande satisfaction de tout Paris. Outrés de ma supériorité, mes camarades, hommes et femmes, se sont entendus pour me donner tous les déboires possibles. Je suis assez aguerrie, Dieu merci! et j'aurais fait tête à l'orage, sans un maudit Laffairé qui recrutait des sujets pour je ne sais quel directeur de cet endroit. Le désir de me venger d'imbéciles que ma retraite allait réduire à la paille, m'engagea à prêter l'oreille aux propositions de ce Laffairé, et sur sa parole, j'eus la simplicité de me mettre en route. Mais ne voilà-t-il pas qu'en arrivant ici, j'apprends que mon apoco de directeur a complété sa troupe, et que je deviens inutile. Vous me connaissez, Floricour; vous savez combien je suis douce, combien je suis bonne, comme on fait de moi tout ce qu'on veut pour peu qu'on sache s'y prendre; mais mettez-vous à ma place. N'ai-je pas raison d'être furieuse? Aussi je ne me possède pas. Vous qui me paraissez en pied dans ce misérable taudis, rendez-moi donc le service de me dire où je trouverai ce traître de directeur afin que je puisse au moins me satisfaire. Il faut que je voie ce directeur. Où est-il?

LE DIRECTEUR, avec le plus grand sang-froid.

Ici, mademoiselle; et c'est moi.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Ah! c'est vous, monsieur?

LE DIRECTEUR.

Moi-même, mademoiselle.

Digitized by Google

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Vous m'avez entendue? Je m'efforcerai d'être calme. Je suis calme. Que me répondrez-vous? Là, voyons, que me répondrez-vous?

LE DIRECTEUR.

Vous me faites plus coupable que je ne le suis. M. Laffairé est une tête légère qui ne m'a rien fait dire, et comme mon théâtre ouvrait aujourd'hui pour la première fois de la saison, j'ai dû prendre mes précautions. Au surplus, mademoiselle, j'entends trop bien mes intérêts pour ne pas profiter de votre bonne volonté. Mais faites-moi la grace de m'apprendre quel est votre emploi?

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Les princesses vindicatives, les femmes coupables et les filles-mères.

LE DIRECTEUR.

Les filles-mères! je n'aurais jamais cru qu'avec un physique aussi imposant, vous pussiez jouer dans le comique.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Qui vous parle de comique, monsieur? Il me semble n'avoir pas dit un mot de cela.

LE DIRECTEUR.

Vous avez nommé dans votre emploi les rôles de filles-mères.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Sans doute.

LE DIRECTEUR.

Eh bien?

MADEMOISELLE LARMOYANT.

D'où venez-vous donc, si vous ne savez pas que ces sortes de rôles sont le *nec plus ultra* du pathétique?

LE DIRECTEUR.

Du pathétique!

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Comment Floricour ne vous a pas mis plus que cela au courant des pièces en vogue?

FLORICOUR.

Il refuse de me croire.

LE DIRECTEUR.

Tant mieux, tant mieux si les filles-mères sont à la mode; car vous saurez que nous en avons une dans la pièce de ce soir. Elle n'est pas tragique à la vérité; ce n'est qu'une cuisinière.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Une cuisinière, monsieur! Une cuisinière fille-mère! C'est étrange-

Digitized by Google

ment abuser du genre que de le ravaler ainsi jusqu'à la bourgeoisie... Vous serez sifflé, je vous le prédis, et vous n'aurez que ce que vous méritez. Une cuisinière fille-mère! je n'en reviens pas.

LE DIRECTEUR.

Une fille-mère pathétique me paraît encore plus inconcevable, et je serais curieux de voir comment on s'y prend pour intéresser en faveur d'un personnage aussi grivois.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

On peut vous satisfaire. Floricour, savez-vous encore votre rôle du comte de Walbeck dans la pièce de ce nom? Nous répéterions devant monsieur la scène de la forêt.

FLORICOUR.

Je sais vingt rôles de pères indulgens, et si celui du comte de Walbeck ne me revenait pas en entier, j'y suppléerais par des lambeaux de rôles semblables. Les auteurs eux-mêmes ne font pas autre chose.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Fort bien. Je vais mettre monsieur au fait du sujet. Laure de Walbeck, poursuivie par une destinée malheureuse, a donné le jour à trois enfans, dont pas un n'a le même père. Après des incidens inouis qui remplissent les deux premiers actes, elle se trouve, au commencement du troisième, égarée dans une forêt, pendant la nuit, avec Frédéric, le seul enfant qui lui reste. A propos, Floricour : qui est-ce qui fera cet enfant?

FLORICOUR.

Nous n'en avons pas encore.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Un théâtre sans enfans! la chose est neuve. Il nous en faut un cependant. Ce n'est pas que je ne puisse m'en passer pour le commencement de la scène; mais pour la fin, cela est impossible; l'effet serait manqué.

FLORICOUR.

Je vais prier l'un de nos acteurs de se charger de cette fin de scène; vous pouvez même commencer; je serai revenu à temps pour ma replique.

(Il sort.)

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Mettez-vous bien dans l'esprit, monsieur, la situation cruelle d'une jeune personne vertueuse abandonnée successivement par trois hommes qui l'ont séduite, et qui retrouve un père dont elle redoute le courroux. Supposez-moi les cheveux épars, une robe déchirée par les ronces de la forêt, le reste me regarde et je commence :

« Malheureuse Laure! Les jours brillans de ton bonheur, en s'éloignant



Digitized by Google

de toi, ne t'ont laissé que l'affreuse obscurité de l'infortune. La plus rare vertu n'a pu fléchir ce ciel courroucé! Infortunés dont mes bienfaits ont tant de fois soulagé la misère, que sont devenus les vœux que vous faisiez pour moi? Ah! le plus cruel de mes maux est de ne pouvoir vous tendre encore une main secourable. Il est donc vrai que la bienfaisance est le seul sentiment durable au cœur d'un être généreux.

« Et vous, vous, barbares époux qui m'avez tour à tour et séduite et trompée, que vous avais-je fait pour me traiter avec autant de cruauté? Ma faiblesse, en rêvant des protecteurs, n'a rencontré que des bourreaux. Trois fois, triste lierre, j'ai cherché l'ormeau secourable, trois fois le désespoir a suivi mon erreur.

« Viens, mon fils, mon seul bien; viens, viens te reposer sur le sein de ta mère. La Providence, en m'enlevant tes deux frères, semble avoir voulu resserrer encore les liens qui m'unissent à toi. Vivante image de ton père, tu n'abuseras pas comme lui, des dons précieux de la nature... J'entends marcher; ce sont les pas d'un homme; cache-toi derrière ce feuillage, ô mon fils.... Mon Dieu, je te rends grace; ce n'est qu'un vieillard, et mon innocence cette fois ne courra aucun danger.

LE COMTE DE WALBECK.

« Une voix a frappé mon oreille; elle a retenti jusqu'au fond de mon cœur. Serait-ce la sympathie du malheur, et ces bois recèlent-ils quelques infortunés?

LAURE.

« Quels accens!

LE COMTE.

« Une jeune fille! grands dieux! Que de souvenirs amers cette vue me rappelle!

LAURE.

« Approchez, bon vieillard, et n'imputez qu'à l'intérêt que vous m'inspirez les questions que je brûle de vous faire. Que cherchez-vous si tard dans cette forêt?

LE COMTE.

« La mort.

LAURE.

« Juste ciel! Quel est votre nom?

LE COMTE.

« Un secret.

LAURE.

« Votre âge?

LE COMTE.

« Soixante-douze ans.

Digitized by Google

LAURE.

« Votre état?

LE COMTE.

« Homme d'honneur et père malheureux. »

LE DIRECTEUR.

Comment dites-vous?

FLORICOUR.

Homme d'honneur et père malheureux.

LE DIRECTEUR.

Ah! c'est là votre état. Continuez.

LAURE.

« Encore une question, de grace, ce sera la dernière. Eûtes-vous des enfans?

LE COMTE.

« Une fille.

LAURE.

« Existe-t-elle encore?

LE COMTE.

« J'ignore si le ciel l'a soustraite à la malédiction dont je voulais l'accabler avant de descendre dans la tombe.

LAURE.

« Mon père, révoquez cet arrêt cruel.

LE COMTE.

« Vous, ma fille?

LAURE.

« Qui va expirer à vos pieds, victime de vos préjugés.

LE COMTE.

« De tous les préjugés qui désolent l'humanité, je n'en ai qu'un, celui de haïr le vice et de chérir la vertu. Fuis loin de moi, opprobre de mon sang; tu as flétri ma vieillesse, déshonoré mes cheveux blancs. Voilà donc le fruit de soixante ans de vertu! Fuis, fuis, te dis-je.

LAURE, au désespoir.

« Non, mon père; vous m'écouterez. J'ai perdu mon innocence, il est vrai; mais la vertu me reste; sa voix est encore toute puissante sur mon ame. Si les cœurs durs me repoussent, les cœurs sensibles m'admireront. Mon père, ne me punissez pas d'avoir cédé à la voix impérieuse de la nature et du sentiment. Mon père, regardez-moi. Le cruel, il détourne les yeux. Mon père, voyez l'état où vous réduisez votre enfant.

(Elle tombe à genoux.)



Digitized by Google

LE COMTE, avec fureur.

« Je te donne ma malédiction.

LAURE, d'un ton d'égarement.

« O terre, entr'ouvre-toi. Mon père m'a maudite. Il a dit d'une voix imposante et sévère : Je te donne ma malédiction. (Dans le délire.) Je suis contente, bien contente. Je vais quitter un monde qui ne peut m'apprécier, pour jouir dans le ciel des récompenses destinées aux ames justes et bienfaisantes. Les méchans ne m'y poursuivront pas; ils n'ont point d'accès dans l'asile que je vais habiter. (A son père qu'elle ne reconnaît pas.) Qui êtes-vous? Ah! c'est toi, bonne Mathurine; tiens, prends cet anneau. Prends-le. C'est tout ce qui me reste. Comme tu me regardes! Je suis bien changée, n'est-il pas vrai? Ce sont eux qui en sont cause.

LE COMTE.

« Eux! Qui?

LAURE.

« Les méchans.

LE COMTE.

« Qui sont-ils ces méchans?

LAURE.

« Mes époux. Ils m'ont fait bien du mal.

LE COMTE.

« Elle a perdu la raison. Qu'ai-je fait? Père cruel! Ma fille, je ne suis pas Mathurine; je suis ton père.

LAURE.

« Un père!... Plus... Il m'a maudite.

LE COMTE.

« Mon enfant, regarde-moi... Dans cette forêt, seul, sans secours! La mesure de mes maux est à son comble. Ma Laure!

LAURE.

« Oui, bonne Mathurine, je suis ta Laure à toi. Tu ne m'as jamais abandonnée dans mes malheurs. Je te lègue mon fils; tu l'aideras à verser quelques fleurs sur ma tombe.

LE COMTE.

« Je croyais qu'elle n'avait plus d'enfant. Laure, reviens à toi. Je rends justice à ton ame angélique. Ton fils deviendra le mien, et si tu parviens à retrouver l'un de tes époux, je l'adopte pour gendre.

LAURE, revenant à elle par degré.

« Quel baume salutaire vient tout à coup cicatriser mes plaies!... Un ange m'a mise à l'abri de ses ailes..... Je respire plus librement.... mon père!

Digitized by Google

LE COMTE.

« Ma chère enfant! Où est ton fils? que je lui prodigue mes plus tendres caresses.

LAURE.

« Paraissez, Frédéric, et venez tomber aux genoux du père de votre mère.

FRÉDÉRIC.

« Ah! grand-papa.

(Fin de la scène.)

LE DIRECTEUR, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah!

MADEMOISELLE LARMOYANT, avec humeur.

Qu'avez-vous donc à rire, monsieur?

LE DIRECTEUR.

Je vous demande pardon, mademoiselle; mais je n'ai jamais rien vu d'aussi bouffon.

MADEMOISELLE LARMOYANT.

Et moi, monsieur, je n'ai jamais rien vu d'aussi ridicule que votre théâtre. Des enfans d'une taille comme on n'en voit nulle part, un directeur d'une ignorance à faire pitié! Si votre public est aussi impertinent que vous, je ne regrette pas de n'avoir rien à démêler avec lui. Adieu, monsieur, je retourne à l'Ambigu-Comique; c'est là, là seulement qu'on sait apprécier les vraies beautés du genre.

(Elle sort avec l'acteur qui a joué Frédéric.)

## SCÈNE DERNIÈRE.

### LE DIRECTEUR, FLORICOUR.

FLORICOUR.

Elle sort piquée, et vraiment elle a sujet de l'être.

LE DIRECTEUR.

Ma foi! j'aurais étouffé si je me fusse retenu plus long-temps. J'avoue que je ne me faisais pas idée de pareilles folies.

FLORICOUR.

Je ne trouve pourtant rien de si extravagant dans cette scène. D'abord, elle est belle de style.

LE DIRECTEUR.

Allons donc! La forme et le fond, tout se ressemble. Une fille qui a trois époux et pas de mari; qui ne regrette pas son innocence parce que sa

Digitized by Google

vertu lui reste; qui prend son père pour sa nourrice, et qui tombe dans le délire pour faire des sentences. Je défierais le poète le plus harmonieux de faire passer de pareilles balivernes.

FLORICOUR.

On les écoute cependant, on les applaudit même tous les jours à Paris.

LE DIRECTEUR.

Ils sont fous, à Paris.

FLORICOUR.

Il y a une excuse à tout; et puisque les filles-mères sont à la mode, il faut bien, par respect pour les convenances, les parer d'un vernis séduisant.

LE DIRECTEUR.

Eh! morbleu, c'est un tort de plus. Où est la nécessité de séduire? A quoi bon mêler et le ciel, et la Providence, et la bienfaisance dans tout cela? Et puis ces évanouissemens, ces absences d'esprit et ces retours à la raison qui arrivent tout juste quand on a ému un imbécile de père. Le beau spectacle à donner en exemple!

FLORICOUR.

On n'a pas non plus la prétention d'offrir cela en exemple.

LE DIRECTEUR.

Alors, faites du gai, du vrai, du naturel; ce n'est jamais dangereux. Ce que je viens de voir me raccommode avec notre pièce nouvelle. Notre héroïne me paraît parfaite à présent, positivement parce qu'elle n'a pas de vernis séduisant. Elle est trop occupée des embarras de sa situation pour faire de grandes phrases; aussi ne cherche-t-elle pas à éblouir; et si elle obtient quelque indulgence, ce sera, je l'espère, parce qu'elle ne cherche pas à paraître meilleure qu'elle n'est. C'est un mérite.

FLORICOUR.

Ah! mon cher directeur, vous en revenez toujours à réclamer l'indulgence.

LE DIRECTEUR.

C'est que nous en avons grand besoin. Si l'ouverture de notre théâtre s'annonçait par une chute, savez-vous bien que nous risquerions de n'avoir personne de la saison?

FLORICOUR.

N'ayez aucune inquiétude, je connais les usages de Paris. Nous ferons entrer dans la salle plus d'amis que de billets payans; et parbleu! il faudrait que nous fussions bien maladroits si nous n'étions pas applaudis.

FIN DU PROLOGUE.

Digitized by Google

# L'INTRIGUE

# DANS LA CUISINE.

## PERSONNAGES.

TOINETTE, cuisinière.
JAVOTTE.
SANS-QUARTIER, soldat, amant de Toinette.
M. TAPIN, bourgeois, autre amant de Toinette.
BLAISE, domestique.

(La scène se passe dans une ville de garnison. Le théâtre représente une cuisine.)

## SCÈNE PREMIÈRE.

BLAISE, seul.

Parguenne! faut avouer que celui-là qu'a dit qu'un bonheur n'arrive jamais sans l'autre était un homme d'un fier génie, oui. C'est que c'est vrai comme tout. Moi, par exemple, je ne savais que devenir. Eh bien! le même jour que j'apprends la mort de ma tante Bernard qui me laisse six cents francs d'héritage, v'là-t-il pas que j'entre dans cette maison-ci, qui est ben la meilleure de la ville? Quand n'y aurait que cette mamzelle Toinette! Quel Roger Bontemps! Alle n'engendre pas de mélancolie, toujours. Ce n'est pas qu'alle ne me tarrabuste ben queuque fois, mais c'est si gentiment qu'on ne peut pas lui en vouloir. Monsieur l'aime comme ses petits boyaux. Ma fine! il a raison; c'est vraiment une fille d'or pour donner de la réputation à une maison. Nous sommes ici comme

Digitized by Google

dans une manière d'étape depuis que son cousin le militaire est arrivé : on rit, on boit, on chante..... prrrr.... L'ouvrage se fait quand on a le temps. Monsieux ne dit jamais rien; pourvu qu'on ne dérange pas ses livres et ses écritures, le reste lui est égal. Avec tout ça, c'est un drôle d'homme que mònsieux; ils disent tous qu'il a de l'esprit; je ne va pas à l'encontre; mais je ne changerais pas avec lui. Non, je ne voudrais pas changer avec lui. Car, enfin, il y a une chose certaine, c'est que je le trompe, moi, et que, lui, il ne me trompe pas. Or, celui qui trompe a toujours plus d'esprit que celui-là qui se laisse tromper. Pas plus tard que l'autre jour encore, j'avais envie d'une belle paire de souliers tout neufs, qu'il n'avait pas mis deux fois : j'entre dans son cabinet à l'heure ousqu'il aime le moins à être dérangé, et je lui dis comme ça d'un air ben bête : Monsieux, que je lui dis, faut tout de même que vous ayez marché sur queuque chose de coupant, car vous avez un de vos souliers qu'est tout fendu. — Queuque ça me fait, imbécille, qu'il me dit. — Dam, monsieux, que je lui dis, je n'étais pas fâché de dire ça à monsieux avant que de les faire raccommoder. — Est-ce que je porte des souliers raccommodés? qu'il me dit alors avec sa grosse voix. Garde-les pour toi et va-t'en. — Mais, monsieux, que je lui dis encore pour le faire bisquer, c'est que c'est vos souliers neufs. — Fichtre, qu'il se met à dire, car il jure queuque fois, monsieur, veux-tu ben t'en aller et me laisser tranquille. — Ah! mon Dieu! que je lui dis, il n'faut pas vous mettre en colère pour ça. Mon Dieu! monsieur, v'là que je m'en vas (il rit aux éclats). La bonne dupe! C'est que c'est, ma fine, d'excellens souliers, et qui ne sont pas plus déchirés que moi. (On sonne.) Allons, v'là qu'on sonne, à présent. On n'est jamais dérangé dans cette maison-ci que quand on est à rien faire. (Il va ouvrir.)

## SCÈNE II.

### BLAISE, JAVOTTE.

BLAISE.

Tiens! c'est mamzelle Javotte. Bonjour, mamzelle Javotte.

JAVOTTE.

Toinette est-elle là?

BLAISE.

Non, mamzelle Javotte; mais attendez, je vas voir à l'appeler; alle est sans doute dans sa chambre.

JAVOTTE.

Où est sa chambre?

Digitized by Google

BLAISE.

Tout près celle à monsieux.

JAVOTTE.

Je vais y monter.

BLAISE.

Ça serait peine perdue; vous n'y entreriez point. N'y a jamais qu'alle qui y mette le pied.

JAVOTTE.

Queu mystère!

BLAISE.

C'est comme ça.

JAVOTTE.

Dis-moi un peu : y a-t-il long-temps qu'elle n'a vu le dragon?

BLAISE.

Son cousin? Il a déjeuné ici ce matin avec deux de ses camarades; il viendra goûter ce soir.

JAVOTTE.

Fort bien. Appelle-la.

BLAISE, à la coulisse.

Mamzelle Toinette, mamzelle Javotte a quenque chose à vous dire; descendez.

TOINETTE, dans la coulisse.

Je n'ai pas le temps; dis-lui de revenir.

JAVOTTE.

Toinette, c'est de la part d'un de vos cousins.

TOINETTE.

Quel cousin?

JAVOTTE.

C'en est un que vous ne connaissez pas encore.

TOINETTE.

Qu'il aille se promener; j'en ai assez pour le moment.

JAVOTTE, à Blaise.

Est-ce que M. Tapin serait là-haut, par hasard?

BLAISE, affectant un air niais.

Qu'est-ce que c'est que M. Tapin? Je connais ben ce nom-là; mais je ne sais pas ce que c'est.

JAVOTTE.

L'imbécile! Il va me faire croire qu'il ne connaît pas M. Tapin, ce bourgeois qui demeure au coin de la rue de Paris, et qui prend toujours

Digitized by Google

son temps pour rendre visite à ton maître quand il sait qu'il est sorti, afin de ne trouver que Toinette, et de pouvoir s'enfermer des heures entières avec elle.

BLAISE.

Oh! oui, oui.

JAVOTTE.

Sais-tu pourquoi ils s'enferment ainsi?

BLAISE.

La belle malice! c'est pour ne pas être dérangés.

JAVOTTE.

Dérangés de quoi?

BLAISE, d'un air de confidence.

Il lui montre l'histoire.

JAVOTTE.

L'histoire! C'est impayable. Toinette étudiant l'histoire, et l'histoire de M. Tapin encore. (Elle rit.) Quel conte que cette histoire-là! Et ton maître, lui, qu'est-ce qu'il lui montre quand il l'emmène à sa petite maison du rempart?

BLAISE.

Comment peut-on le savoir? Alle ne se plaint jamais.

JAVOTTE.

Pauvre petite colombe! Elle amasse une dot pour quelque imbécile.

BLAISE.

Je voudrais ben être cet imbécile-là, moi; car alle sera riche, dà! Et pis avec ça, je ne sais pas comment alle s'y prend. Moi, quand je sors d'une maison, la première chose qu'on me recommande, c'est de n'y plus remettre les pieds; au lieur qu'alle, alle reste toujours bien avec tous les maîtres qu'alle quitte. De cette manière, vous comprenez que si alle venait à se marier d'un jour à l'autre, tous ces maîtres-là ne pourraient pas s'empêcher que de lui bailler quequque chose, et c'est fort avantageux dans les commencemens d'un ménage. Mais je l'entends; je vous laisse avec alle. Au revoir, mamzelle Javotte. (Il sort.)

## SCÈNE III.

JAVOTTE, seule, ensuite TOINETTE.

JAVOTTE.

Est-alle heureuse, cette Toinette! V'là un nigaud tout prêt à l'épouser quand alle voudra; et moi, v'là bentôt dix ans que j'en cherche un sans pouvoir le trouver.

Digitized by Google

TOINETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que ce cousin qui vous a chargé de me parler?

JAVOTTE.

C'est un cousin de ma façon. Je me mêle aussi de faire des cousins, moi.

TOINETTE.

Javotte, allez-vous recommencer vos commérages?

JAVOTTE.

Écoute donc, ma fille, tu n'es pas une princesse; on peut ben badiner un instant avec toi avant de te parler raison. (D'un air d'intérêt.) Si tu savais ce qu'on dit de toi à la fontaine. On est si bavard dans cette ville-ci! on est si curieux, si trigaud! C'est qu'hier, j'ai vu le moment où je serais quasi forcée de me battre pour soutenir ton parti.

TOINETTE.

Vous êtes bien bonne; je me moque des propos, moi. Telle qui crie contre moi voudrait bien être à ma place.

JAVOTTE.

C'est qu'il paraît qu'on sait tout ce que tu fais.

TOINETTE.

Je parie que la plus instruite n'en sait pas la moitié.

JAVOTTE.

Tu prends un mauvais chemin, ma fille.

TOINETTE.

Je prends le chemin qui me convient, ma bonne.

JAVOTTE.

C'est qu'on te voit encore arriver de ton village avec tes sabots et ton jupon de calmandre. Dame! alors, tu n'avais pas des lingots d'or à tes oreilles.

TOINETTE.

Je les ai, ma foi, ben gagnés, c'est le fruit de mon travail.

JAVOTTE.

Et tes bonnets à dentelle, et tes jupons garnis... C'est que ça saute aux yeux, vois-tu?

TOINETTE.

C'est bien pour ça que je les porte; j'aime mieux faire envie que pitié.

JAVOTTE.

Si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas aller à la fontaine toujours; car tu y serais mal reçue.

Digitized by Google

TOINETTE.

Dieu merci! je n'y vais jamais; je suis trop maladroite, j'y casse toutes mes cruches.

JAVOTTE.

Tu plaisantes toujours; mais tu te déshonoreras, tu te perdras, et si tu quittes cette maison-ci, tu n'en trouveras pas d'autre, mon enfant, tu ne pourras plus servir.

TOINETTE.

Je me ferai dame, on me servira.

JAVOTTE.

Ah! Toinette dame! madame Toinette!

TOINETTE.

Tiens! ce serait la première fois qu'une servante serait devenue maîtresse, n'est-ce pas? Et sans aller chercher si loin, madame Ledoux, la marchande de draps, n'avait pas été la cuisinière de monsieur Ledoux avant de devenir sa femme?

JAVOTTE.

Oui, berce-toi d'ça. Madame Ledoux était sage; elle n'avait jamais eu d'enfant que d'son mari avant de l'épouser. Ton maître t'épousera, compte là-dessus. Ce n'est pas l'embarras, on dit qu'ça presse. Tu as beau te serrer, nous ne nous y trompons pas.

TOINETTE.

Je le crois ben, vous devez vous y connaître; vous y avez toutes passé. Si mon maître ne m'épouse pas, ça sera un autre.

JAVOTTE.

T'as raison, ce serait ben malheureux si cet enfant-là manquait de père.

TOINETTE.

Vous en cherchez encore pour les vôtres. Quand vous changez de maison pour cause de maladie, on sait ben ce que c'est que ces maladies-là.

JAVOTTE.

Tu fais la fière parce que tu es jeune et que tu te crois jolie; mais veux-tu que je te dise ta bonne aventure? tu finiras par épouser Blaise.

TOINETTE.

Qui? Blaise.... Fi donc! un imbécile... un valet!

JAVOTTE.

Un imbécile!... Ce sont ceux-là qui couvrent les sottises des autres. Un valet! ça te sied ben; un valet vaut mieux pour mari qu'un soldat. Mais où as-tu donc la tête? Tu deviens folle, ma chère. Tu es ben heureuse

Digitized by Google

que je sois discrète; car si je racontais cela, ce serait à qui te jetterait la pierre.

TOINETTE.

Ah! çà, Javotte, voulez-vous finir? Je ne vas pas vous chercher chez vous; laissez-moi chez moi.

JAVOTTE.

V'là comme tu reçois les conseils de tes amies?

TOINETTE.

Mes amies! j'ai toujours entendu dire qu'il n'y avait pas d'amitié possible entre des femmes.

JAVOTTE.

V'là pourquoi tu n'connais qu'des hommes. Sans adieu, Toinette. Si l'occasion se présente, tu me reverras, ma petite. (Elle sort.)

## SCÈNE IV.

TOINETTE, seule.

Mais voyez un peu cette Javotte qui veut me prêcher; la drôle de chose que le monde! Chacun, en son particulier, se croit en droit de régenter les autres, sans penser souvent qu'il aurait plus besoin de sermon que ceux à qui il en fait. (A Blaise qui entre.) Qu'est-ce que tu veux, Blaise?

## SCÈNE V.

TOINETTE, BLAISE.

BLAISE.

V'là vot' cousin et monsieur Tapin qui viennent d'arriver presque en même temps.

TOINETTE.

As-tu dit à monsieur Tapin que j'étais sortie, comme je te l'avais recommandé ce matin?

BLAISE.

Je lui ai d'abord dit que vous n'y étiez pas; mais il m'a donné de l'argent, et je lui ai dit comme ça que j'allais voir si vous y étiez.

TOINETTE.

A-t-il vu mon cousin?

BLAISE.

Oh! que nenni. Comme vot' cousin avait aperçu monsieur Tapin qui rôdait autour de la maison, il a saisi le moment où il avait le dos tourné, et crac, il est entré. Il est dans le petit jardin.

Digitized by Google

TOINETTE.

Eh! bien, il faut renvoyer monsieur Tapin.

BLAISE.

Il ne s'en ira pas; il vient de voir sortir monsieur; il ne craint pas d'être dérangé. Il s'est déjà installé dans la salle basse; il a pris un livre en vous attendant.

TOINETTE.

Quel embarras! Ma foi, dis-lui de monter; je tâcherai de le renvoyer tout de suite.

BLAISE, va pour sortir.

Oui, mamzelle. (Revenant sur ses pas). Et vot' cousin, qu'est-ce que j'en ferai? I va faire le diable.

TOINETTE.

Tâche de l'amuser.

BLAISE.

A quoi? Il va falloir écouter ses batailles, ça fait des frayeurs épouvantables. Toute la nuit je suis comme un poisson dans mon lit. Que d'hommes il a tués dans sa vie. Oh! ciel, mamzelle Toinette, vous ne doutez pas combien il est vigoureux ce garçon-là.

TOINETTE, souriant.

Si fait, si fait; mais empêche-le de monter. (Elle lui donne des clés). Tiens, voilà les clés de la cave, donne-lui de ce vin qu'il aime tant.

BLAISE.

Il y en a plus, mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Comment! il n'y en a plus?

BLAISE.

Non, mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Qu'est-il donc devenu? Il y en avait cinquante bouteilles, et monsieur n'en a pas bu deux fois.

BLAISE.

Dam! apparemment que le cousin a bu le reste.

TOINETTE.

Blaise, vous êtes un fripon, un domestique infidèle.

BLAISE.

Moi! mamzelle Toinette; c'est mal à vous de dire ça; je n'ai jamais touché à ce vin. Moi, infidèle! j'aurais plutôt bu toute la cave que de prendre une seule bouteille de ce vin-là; et ça à cause de vot' cousin. Ah! ciel, est-il possible? me traiter de domestique infidèle!

Digitized by Google

TOINETTE.

Allons, tais-toi, et donne-lui-en d'autre. Tu détacheras cette grosse pierre qui ne tient presque plus, tu la jetteras sur un tas de bouteilles vides; je dirai à monsieur que je lui avais déjà parlé de la faire cimenter, et que c'est sa faute si son vin est perdu.

BLAISE.

Queu génie! voyez un peu; je n'suis que d'la Saint-Jean auprès d'vous.

TOINETTE.

Va vite.

BLAISE.

Oui, mamzelle Toinette. Tiens! v'là l'cousin; il s'est lassé d'attendre, à ce qu'il paraît.

## SCÈNE VI.

TOINETTE, BLAISE, SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER.

Bonsoir, ma cousine.

TOINETTE.

Bonsoir, mon cousin. Blaise, fais attendre M. Tapin; dis-lui que je suis sortie, mais que je ne tarderai pas à rentrer.

BLAISE.

N'ayez pas d'inquiétude. (Il sort.)

## SCÈNE VII.

TOINETTE, SANS-QUARTIER.

TOINETTE.

Dis donc, grand vaurien, es-tu fou de monter, au risque d'être vu par M. Tapin?

SANS-QUARTIER.

Je me moque du Tapin, et s'il s'avisait de me dire un mot, je l'aurais bientôt mis en état de n'en pas dire deux.

TOINETTE.

Tu parles comme un imbécile; tu sais bien qu'il faut le ménager.

SANS-QUARTIER.

Bast, le ménager! Mon avis, au contraire, serait de lui faire une bonne peur pour le forcer à reconnaître l'enfant.

Digitized by Google

TOINETTE.

Laisse-moi faire, et ne te mêle de rien.

SANS-QUARTIER.

Je n'aime pas toutes ces lanterneries-là. C'est un pékin qui craint toujours pour sa réputation.

TOINETTE.

C'est par là que je le tiens.

SANS-QUARTIER.

Mène-le tambour battant, morbleu !

TOINETTE.

Je ne suis pas sotte, peut-être. Repose-toi sur moi.

SANS-QUARTIER.

Ah ! que je voudrais être à ta place ! tu verrais comme je l'arrangerais ton monsieur réputation. Je lui dirais : « Monsieur Tapin, soyez père, ou renoncez à vos oreilles ! »

TOINETTE, riant.

Eh bien ! je lui dirai cela.

## SCÈNE VIII.

### TOINETTE, SANS-QUARTIER, BLAISE.

BLAISE.

M. Tapin s'impatiente ; il va monter ici, parce qu'il a peur d'être vu des passans dans la salle basse.

TOINETTE.

Blaise, mon ami, fais entrer mon cousin dans ta chambre.

SANS-QUARTIER.

Pourquoi donc me cacher ? le Tapin ne me fait pas peur.

TOINETTE.

Je vous en prie, mon cousin. M. Tapin est l'ami de monsieur, et je ne voudrais pas qu'il lui dise que je reçois chez lui des militaires.

SANS-QUARTIER.

Ces diablesses de femmes vous font faire tout ce qu'elles veulent pourtant.

BLAISE.

Allons, cousin, voulez-vous entrer dans mon appartement ?

SANS-QUARTIER, entrant dans la chambre.

Cousine, ne m'y laissez pas trop long-temps, au moins.

Digitized by Google

TOINETTE.

Non, ne craignez rien. Et toi, Blaise, laisse monter M. Tapin.

(Blaise sort.)

## SCÈNE IX.

TOINETTE, seule, elle prend de l'ouvrage.

Ayons l'air occupé. M. Tapin dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices. De ce côté-là, je suis à l'abri de reproches; car j'ai furieusement d'occupation.

## SCÈNE X.

TOINETTE, MONSIEUR TAPIN.

MONSIEUR TAPIN.

Eh bien! mignonne, pourquoi toutes ces façons-là? je croyais, en vérité, que tu ne voulais plus me voir. Sais-tu qu'il y a quinze jours que je ne suis venu?

TOINETTE.

Si je le sais! oui, sans doute; le temps de votre absence m'a paru assez long.

MONSIEUR TAPIN.

Je n'ai pas pu revenir plus tôt, ma belle... Ferme donc cette fenêtre, que je puisse t'embrasser.

TOINETTE.

Pas ici, monsieur Tapin, Blaise n'aurait qu'à monter.

MONSIEUR TAPIN.

Eh bien! allons chez toi.

TOINETTE.

Oh! non, monsieur n'aurait qu'à rentrer, ce serait comme l'autre fois, et vous ne sauriez plus comment sortir.

MONSIEUR TAPIN.

Tu es encore embellie... (On entend du bruit dans la chambre de Blaise.) N'entends-je pas du bruit?

TOINETTE.

C'est le chat.

MONSIEUR TAPIN.

Donne-moi au moins ta main. (On entend encore du bruit.) Je ne me trompe pas, j'ai entendu remuer.

TOINETTE.

Ce n'est rien, vous dis-je.



Digitized by Google

MONSIEUR TAPIN.

Est-tu sûre que Blaise ne soit pas dans sa chambre?

TOINETTE.

Certainement.

MONSIEUR TAPIN.

C'est que pour ma réputation....

TOINETTE, l'interrompant.

Ne craignez rien.

MONSIEUR TAPIN.

Il faut nous arranger pour nous voir avec plus de sûreté.

TOINETTE.

Ce sera bien difficile. Vous ne savez pas que monsieur s'est avisé de m'aimer et qu'il m'épie comme vous faisiez quand j'étais chez vous.

MONSIEUR TAPIN.

Ton maître t'aime! et toi, l'aimes-tu?

TOINETTE, d'un air piqué.

Quelle demande!

MONSIEUR TAPIN.

Et depuis quand ce bel amour lui a-t-il pris?

TOINETTE.

Il y a déjà long-tems que....

MONSIEUR TAPIN, l'interrompant.

Parle plus bas.

TOINETTE.

Il y a déjà long-temps que je croyais m'en apercevoir; mais hier il m'a dit comme ça : « Toinette, tu es une fille sage, rangée, tu as bien soin de ma maison; tu la mènes avec économie; ta gaieté me plaît; je pensais à me marier; si tu veux, je resterai garçon, et il n'y aura jamais d'autre femme que toi dans la maison. »

MONSIEUR TAPIN, vivement.

Et qu'as-tu répondu?

TOINETTE, d'un air ingénu.

Vous devez bien vous en douter. On ne peut pas avoir deux attachemens à la fois. D'ailleurs, je ne veux pas perdre ma réputation; et sans vous je serais toujours restée tranquille.

MONSIEUR TAPIN.

Je te connais bien, ma chère petite. Tiens, tu m'as demandé un anneau : le voici. Dis-moi donc ce que tu veux en faire; il te servirait presque de bracelet. Il est juste à la mesure que tu m'as donnée.

Digitized by Google

TOINETTE, donnant l'anneau à Sans-Quartier, qui s'avance sans être vu de M. Tapin.

Il ne faut rien vous cacher, c'est pour envoyer à mon frère.

MONSIEUR TAPIN.

C'est bien! Mais, ma poule, comment allons-nous faire? Tu as voulu sortir de chez moi à cause de ta réputation; si ton maître t'aime, tu ne peux plus rester avec lui.

TOINETTE.

Je le quitterai, que voulez-vous? Aussi bien, je ne puis rester longtemps dans cette maison. Ah! M. Tapin, que j'ai de choses à vous dire!

MONSIEUR TAPIN.

Parle, mon enfant; dis moi tout ce que tu voudras. Pauvre petite poulette! dis-moi tout ce que tu voudras.

TOINETTE, feignant de pleurer.

Je n'oserai jamais, quoique ce soit votre faute.

MONSIEUR TAPIN.

Tu pleures, Toinette! Instruis-moi donc vite, ma bonne; tu me fais souffrir.

TOINETTE, même jeu.

Pendant les quinze jours que vous avez été absent, je me suis aperçue... (Pleurant plus fort.) Monsieur Tapin, vous ne mourrez pas sans enfant.

MONSIEUR TAPIN, d'un air froid.

Expliquez-vous?

TOINETTE.

Je crois que je me fais assez entendre.

MONSIEUR TAPIN.

Vous plaisantez, sans doute; je suis plus que persuadé que cela n'est pas. D'ailleurs, mademoiselle, vous auriez tort de dire des choses comme cela avant d'être sûre que vous ne vous trompez pas.

TOINETTE.

Malheureuse Toinette! devais-tu t'attendre à verser des larmes sur une chose que tu avais toujours désirée! Je me disais: « Ce bon M. Tapin qui souhaite tant d'être père... et qui n'a jamais pu l'être du vivant de sa défunte... Peut-être que... si... par hasard... il le devenait par moi.... ça me l'attacherait pour toujours. » Ah! M. Tapin, qu'on est sujet à se tromper quand on aime de bonne foi et qu'on est sans malice!

MONSIEUR TAPIN.

Vous, sans malice! je ne suis pas votre dupe, et je sais de vos nouvelles.



Digitized by Google

TOINETTE, avec fermeté.

Quelles nouvelles pouvez-vous savoir? Parlez, monsieur, je ne crains rien.

MONSIEUR TAPIN.

Vous avez des amoureux.

TOINETTE, d'un ton caressant.

Oui, monsieur, j'en ai un... le plus séduisant, mais le plus perfide qu'on puisse avoir.... Un amoureux qui m'a trompée, que j'ai aimé sans doute trop facilement, mais que toute autre que moi aurait aimé à ma place; un amoureux qu'il suffit de regarder pour cesser d'être sage... un amoureux qui a tout pour lui : figure, tournure, esprit.... Ah! monsieur, pourquoi vous ai-je connu?

MONSIEUR TAPIN.

Plus bas, donc; les voisins vont nous entendre. En admettant la vérité de ce que vous dites, parlez : quelles sont vos prétentions?

TOINETTE.

Que celui qui m'a mise dans l'embarras, m'en retire.

MONSIEUR TAPIN.

Que faut-il faire pour cela?

TOINETTE.

Donner un père à mon enfant.

MONSIEUR TAPIN.

Ne comptez pas là-dessus; cela ne sera jamais.

TOINETTE.

Je suivrai donc ma première idée. Madame votre sœur est une dame respectable, qui s'intéresse à moi; c'est elle qui m'a retirée de chez vous pour me soustraire à vos séductions; la chère dame croyait s'y prendre à temps; je lui conterai tout, et je suis sûre qu'elle aura pitié de moi.

MONSIEUR TAPIN.

Toinette, gardez-vous bien de faire ce que vous dites.

TOINETTE.

Vous m'abandonnez, monsieur, je ne dois plus suivre vos conseils. J'irai chez madame votre sœur.

MONSIEUR TAPIN.

Ma sœur... ma sœur est une vieille prude, et vous... un petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein pour me perdre de réputation.

TOINETTE.

Il fallait me laisser mon innocence, monsieur; je ne serais point au-

Digitized by Google

jourd'hui forcée de vous déplaire; mais si vous tenez à votre réputation, croyez que la mienne m'est tout aussi précieuse; c'est mon seul bien à moi.

MONSIEUR TAPIN.

Comme vous parlez haut! Ne nous échauffons pas, vous savez que cela me fait mal. Soyez discrète, on aura soin de vous. Tenez, voilà ma bourse; que mon nom ne soit pas prononcé dans tout ceci. On ne vous abandonnera pas. Allons, prenez ma bourse.

TOINETTE, prenant la bourse.

Pardine, monsieur, je sais bien que ce n'est pas la générosité qui vous manque. Vous réfléchirez, et peut-être vous viendra-t-il quelques bonnes idées pour moi.

MONSIEUR TAPIN.

Nous verrons, nous verrons. Adieu, Toinette. Je suis pressé, je m'en vais. (Il sort.)

## SCÈNE XI.

TOINETTE, SANS-QUARTIER.

TOINETTE.

Le vieux canard est-il assez dur à cuire?

SANS-QUARTIER.

Comme tu l'as retourné! Ce n'est morbleu pas ta faute si la mèche n'a pas pu prendre. Combien y a-t-il dans la bourse?

TOINETTE.

Je n'en sais rien.

SANS-QUARTIER.

Voyons.

TOINETTE.

Chut! voici Blaise. Nous verrons cela plus tard.

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, BLAISE.

BLAISE, riant de toutes ses forces.

Queuque vous avez donc fait à ce pauvre M. Tapin? Lui qui prend toujours tant de précautions pour sortir d'ici, il s'enfuit aujourd'hui comme si le diable l'emportait. Il n'a morguenne pas regardé s'il y avait des voisins aux portes. Ah! le drôle de corps. Je parie qu'il y a du cousin là-dedans.

Digitized by Google

TOINETTE.

Nous te conterons cela. Approche-nous, en attendant, une table pour que nous goûtions.

BLAISE.

Avec ben du plaisir. (En apportant la table.) Que je suis donc curieux de savoir cette histoire-là! Je vas satisfaire à la fois ma curiosité et mon appétit. Nous pouvons nous asseoir, tout est prêt.

TOINETTE.

Justement, mon petit Blaise, tu ne resteras pas avec nous. Toi qui as de l'esprit, tu comprends bien que si monsieur rentrait et qu'il ne trouvât personne en bas, il monterait droit ici, et c'est ce qu'il faut empêcher.

BLAISE.

Vous avez toujours des raisons pour me renvoyer, moi qui vous aime tant.

TOINETTE.

Mon cher petit Blaise, c'est parce que tu es mon ami que je ne me gêne pas avec toi.

BLAISE.

A ce compte-là, vot' cousin n'est donc pas vot' ami, car vous prenez toujours furieusement de mitaines pour lui parler.

SANS-QUARTIER.

Allons, bavard, laisse-nous.

BLAISE.

Ah! çà, cousin, si je suis bavard, ce n'est pas à vous à le dire; je ne vous ai jamais ennuyé du récit de mes batailles, moi.

SANS-QUARTIER.

Tu raisonnes, je crois.

BLAISE.

Parbleu!

TOINETTE, se mettant entre eux deux.

Ne vous voilà-t-il pas comme deux coqs. Allons, Blaise, ne me fâchez pas; prenez cette bouteille et un morceau de pâté, et descendez tout de suite.

BLAISE.

Et de la salade?

TOINETTE.

Prends-en aussi.

BLAISE.

Merci, mamzelle Toinette. Dites donc à vot' cousin, une fois pour toutes, de ne pas me rudoyer comme ça.

Digitized by Google

TOINETTE.

Mon cousin est un bon garçon, qui sait ben ce que tu veux.

BLAISE.

Vrai? Sans rancune, cousin; je descends.

## SCÈNE XIII.

SANS-QUARTIER, TOINETTE.

TOINETTE.

Ce pauvre garçon! Tu as tort de le traiter comme tu fais.

(Ils s'asseoient.)

SANS-QUARTIER.

C'est un poltron. N'est-il pas bien à plaindre? Je voudrais, sarpebleu, être à sa place. Bien nourri, bien logé, bien habillé, rien à faire... Si jamais je redeviens bourgeois, je me fais bientôt domestique, va. C'est le sort le plus heureux.

TOINETTE.

Tu es dans tes humeurs noires, aujourd'hui. Tiens, voyons ce qu'il y a dans cette bourse, ça t'égaiera. (Elle compte.) Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix pièces de cent sous. Cinquante francs et deux pièces de quarante, ça fait cinquante-quatre francs.

SANS-QUARTIER, avec humeur.

Cinquante-quatre francs! Comme l'eau va toujours à la rivière. Un pauvre soldat se battrait bien cinquante-quatre ans qu'il n'amasserait jamais une pareille somme; et cependant, qui est-ce qui en a plus besoin que lui?

TOINETTE.

On dirait que cet argent te fait de la peine.

SANS-QUARTIER.

A moi? Non. Pourquoi?

TOINETTE.

Je ne sais, mais tu as l'air triste.

SANS-QUARTIER.

Allons, je suis triste, à présent. Vous voilà bien, vous autres femmes; quand on ne vous dit pas des fadeurs, des fariboles, on est triste.

TOINETTE.

Grand Dieu! sur quelle herbe as-tu donc marché?

SANS-QUARTIER, avec une humeur plus marquée.

Faut-il que je chante, que je danse?

Digitized by Google

TOINETTE.

C'est clair, tu as quelque chose qui te tracasse; je veux le savoir.

SANS-QUARTIER.

Ah! tu veux le savoir.

TOINETTE.

Oui. Qu'est-ce que c'est?

SANS-QUARTIER.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? Comme tu es tourmentante! Je m'étais pourtant bien promis de ne pas te le dire; mais le moyen d'être discret avec les femmes. Eh bien! j'ai perdu ma capote pendant ma dernière faction. Je l'avais mise dans la guérite, et tandis que je me promenais, on l'a enlevée. Je serai obligé d'en payer une autre, et par-dessus le marché, bloqué pour quinze jours.

TOINETTE.

On ne s'en est donc pas encore aperçu? Qu'est-ce que ça coûte, une capote?

SANS-QUARTIER.

Elle n'était pas neuve; mais, pour en avoir une pareille, c'est encore une affaire de dix-huit à vingt francs.

TOINETTE.

Tiens, prends ces quatre pièces de cent sous. Es-tu content, à présent?

SANS-QUARTIER.

Ma petite Toinette, il faut que je t'embrasse.

TOINETTE.

Te voilà revenu dans ta belle humeur; je suis contente. Que ne parlais-tu plus tôt, grand innocent?

SANS-QUARTIER.

Je n'aime pas à avoir l'air de demander, vois-tu?

TOINETTE.

Avec moi, est-ce que tu dois avoir peur?

SANS-QUARTIER.

Si j'étais riche aussi, tu n'aurais qu'à désirer, rien ne me coûterait. Je voudrais que tu fusses mise comme une duchesse. Les plus beaux bonnets, les plus belles collerettes, des châles magnifiques, des colliers d'or... Mais je ne suis pas heureux. Non, non, je ne suis pas heureux!

TOINETTE.

Tu soupires encore!

SANS-QUARTIER.

Il faut que je ne te cache rien. Tu connais bien Jean-Louis...

Digitized by Google

TOINETTE.

Oui, celui que vous appelez Petit-Jean; c'est un bon garçon qui rit toujours. Il ne lui est rien arrivé?

SANS-QUARTIER.

Non; mais il ne sera pas long-temps sans qu'il lui arrive quelque chose.

TOINETTE.

Comment?

SANS-QUARTIER.

Je lui prendrai la mesure de mon sabre sur la figure.

TOINETTE.

Finis donc avec tes bravades.

SANS-QUARTIER.

Il n'y a pas de bravades là-dedans. Ça vaut fait. Ce joli cœur ne s'est-il pas avisé de prendre mon chapeau neuf. Monsieur se grise régulièrement tous les soirs. Dimanche dernier, le fourrier me dit: « Sans-Quartier, on va battre la retraite; Petit-Jean n'est pas rentré, voyez donc s'il ne se serait pas laissé tomber dans quelque fossé de l'avenue. » Je vais le chercher; je le trouve effectivement, couché par terre, ivre-mort, et sans chapeau; je cherche autour de lui, je ne vois rien. Je le ramène avec bien de la peine; toute la chambrée s'aperçoit qu'il n'a pas son chapeau, et cependant, le lendemain, il se trouve que c'est moi qui avais perdu le mien. Tu vois si c'est un fripon.

TOINETTE.

A la bonne heure. Malgré tout cela, il pourrait encore fort bien te tuer et j'aime mieux que tu lui laisses ton chapeau.

SANS-QUARTIER.

C'est bien ça, morbleu! Voilà ce qui s'appelle du cœur. Quand tu voudras me donner des conseils comme ça, tu pourras les garder pour toi, entends-tu?

TOINETTE.

Je t'en achèterai un autre.

SANS-QUARTIER.

Poule mouillée!

TOINETTE.

Plus beau.

SANS-QUARTIER.

Poltronne!

TOINETTE.

Plus fin.

Digitized by Google

SANS-QUARTIER.

Pauvre femmelette! Il ferait beau te voir acheter un chapeau de militaire. Tu te connais à cela, toi, n'est-ce pas?

TOINETTE.

Achète-le pour moi.

SANS-QUARTIER.

Il t'en coûterait dix écus pour sauver la vie à Petit-Jean! Il ne les vaut pas.

TOINETTE.

C'est égal, prends-les, et promets-moi de le laisser tranquille.

SANS-QUARTIER.

Je me ferais moquer de moi.

TOINETTE.

Tu diras que tu as retrouvé ton chapeau.

SANS-QUARTIER, prenant la bourse qui est sur la table.

Que tu me contraries, va. Tu peux bien dire qu'il n'y a que toi au monde qui puisse me faire faire une chose comme celle-là.

TOINETTE.

Ah çà! tu me tiendras parole?

SANS-QUARTIER.

Pour qui me prends-tu? Quand j'ai promis une chose, on peut s'en fier à moi. Depuis que je t'ai dit que je t'aimais, me suis-je démenti, ma bonne Toinette? (Il soupire.) Je voudrais bien à présent ne pas t'aimer autant.

TOINETTE.

C'est galant.

SANS-QUARTIER.

Je m'entends bien, mille bombes! Quand je me plains de mon état, j'ai mes raisons. Vous êtes bien dans une ville, vous y avez une inclination, vous êtes content, heureux..... crac, ce n'est plus cela.

TOINETTE.

Encore du nouveau! Est-ce que la tête se dérange, mon pauvre Sans-Quartier?

SANS-QUARTIER.

Ne me regarde pas comme cela; tu me fends le cœur. Pourquoi ne puis-je pas t'épouser! Le colonel s'est prononcé là-dessus malheureusement. Il ne veut pas que nous nous marions ni les uns ni les autres. Si tu voulais me suivre comme ça, tu ne manquerais de rien. Nous aurions tous bien soin de toi. C'est un sort comme un autre. Veux-tu venir avec nous?

Digitized by Google

TOINETTE.

Venir!... où? Vous ne partez pas?

SANS-QUARTIER.

Au contraire. Demain à quatre heures du matin. L'ordre est arrivé ce soir au quartier. Nous sommes remplacés ici par des chasseurs.

TOINETTE.

Tu te moques de moi; cela n'est pas possible. Si vite que cela! Ne plaisante pas, Sans-Quartier.

SANS-QUARTIER.

Ce n'est, parbleu! que trop vrai. Nous allons sur la frontière.

TOINETTE.

Sur la frontière!

SANS-QUARTIER.

Hélas! oui.

TOINETTE.

Et nous ne nous reverrons plus!.... Sans-Quartier, si tu m'aimes vraiment, il faut que tu me trouves une place sur cette frontière.... Le plus vite possible. Les gages ne me font rien.

SANS-QUARTIER.

Ce sera la première chose dont je m'occuperai, je t'en réponds.

TOINETTE.

Je ne veux plus penser qu'à te rejoindre. Aussitôt que tu m'auras trouvé une maison, fût-ce une bicoque, je me mets en route pour m'y présenter.

SANS-QUARTIER.

N'aie pas d'inquiétude; j'arrangerai cela, ma bonne amie..... J'ai fait une lettre, que voici. Elle est pour un de mes amis, brigadier dans les chasseurs qui vont nous remplacer. Veux-tu te charger de la remettre? tu m'obligeras.

TOINETTE.

Donne-la-moi; je la lui porterai moi-même. Mais n'oublie pas ma place.

SANS-QUARTIER.

J'y suis aussi intéressé que toi peut-être. Tu crois donc que je ne t'aime pas?

TOINETTE.

Si fait, mon grand; je te demande pardon. C'est que je voudrais être déjà partie.

Digitized by Google

SANS-QUARTIER.

Voilà huit heures, je vais faire un tour chez nous. Comme nous avons campo ce soir, à cause du départ de demain, je reviendrai te voir.

TOINETTE.

Tu t'en vas déjà?

SANS-QUARTIER.

Sans adieu; je reviens tout de suite.

## SCÈNE XIV.

TOINETTE, seule.

Ce qu'il vient de me dire me coupe bras et jambes. Demain, à quatre heures du matin, il sera en route! Comme le bonheur passe vite! Qui est-ce qui aurait dit cela hier?.... Cette caserne devant laquelle je passais toujours avec tant de plaisir, l'idée d'y aller à présent qu'il n'y sera plus me fend le cœur; il faudra cependant m'y résoudre. Je lui ai promis de porter sa lettre... Si je la jetais au feu, ma commission serait faite, et son camarade s'en passerait peut-être bien. (Elle regarde la lettre.) Comme elle est cachetée! trois cachets! C'est donc d'une grande importance? Je n'ai jamais été si heureuse, car je n'ai pas encore vu de son écriture. (Elle lit l'adresse.) L'adresse est bien mise : « A monsieur, monsieur Beau-Soleil, brigadier dans le 21e de chasseurs. » Que peut-il écrire à ce M. Beau-Soleil? (Elle entr'ouvre la lettre) Impossible de rien voir. (Elle rompt les cachets.) Ma foi, je suis bien sotte de me gêner; lisons à notre aise. Je recacheterai cela après du mieux que je pourrai. (Elle lit.)

« MON CHER BEAU-SOLEIL,

« La présente est pour t'apprendre que je suis en bonne santé, et que notre régiment quitte cette ville; c'est le tien qui doit nous remplacer. Suivant nos conventions, je t'avertis que la fille à qui je laisse cette lettre pour toi est dans une bonne maison; il y a toujours bon vin et bonne chère; c'est une vraie pâte à soldats. Tâche de t'arranger avec elle, elle est de facile composition. Vous parlerez de moi, et ça me consolera de ne pas vous voir. J'espère que Sauvage m'aura rendu le même service où nous allons.

« N'ayant rien de plus à te mander, je finis en me disant

« SANS-QUARTIER. »

TOINETTE, après avoir lu.

L'indigne! comme il me traite : *une fille de facile composition*, parce qu'il m'a plu tout de suite. La belle occasion pour médire des hommes, si j'en avais le temps; mais, heureusement, ils ne sont pas tous de même; et, dans ma colère, je me sentirais la force d'épouser Blaise pour me ven-

Digitized by Google

ger de cet ingrat... Plus je réfléchis et plus je trouve que c'est le seul parti qui me reste. M. Tapin s'est déclaré formellement. Mais épouser Blaise! quel parti violent! N'importe, je ne veux plus me mettre à la merci de scélérats qui vous plantent là et se moquent de vous. Un Sans-Quartier, qui aurait dit cela de lui? Cette lettre m'a rendu un grand service en me désabusant sur le compte du traître. (On entend le tambour.) N'entends-je pas le tambour? C'est drôle, le cœur me bat d'une force... Je me croyais plus aguerrie. Quelqu'un monte l'escalier... Ce n'est que Blaise. Le sot rôle que de faire les avances à cet animal-là.

## SCÈNE XV.

### TOINETTE, BLAISE.

BLAISE, chantant.

Voilà le tambour qui bat,
Mon amant s'en
Mon amant s'en
Mon amant s'en va.

Ah! mamzelle Toinette! je devine à présent d'où venait l'humeur du cousin; c'est qu'il est obligé de déguerpir. Morgué! ça ne doit pas l'amuser. Descendez donc un peu sur la place, vous rirez bien. Je crois que toutes les filles de la ville y sont rassemblées; les unes pleurent, les autres crient; et puis on s'embrasse, et puis on se fait des promesses de fidélité... Elles ont toutes jeté leur bonnet par-dessus les ponts; elles se moquent de ce qu'on en peut dire; les plus mijaurées sont cent fois pires que les autres. Ce départ-là dévoilera bien des secrets; les commères vont avoir de quoi bavarder. Vous ne riez pas de tout cela?

TOINETTE, feignant de rire.

Ça doit être très plaisant.

BLAISE.

Descendez donc avec moi pour voir ça par vous-même.

TOINETTE.

Non, vraiment; on s'imaginerait peut-être que je vais faire mes adieux à quelque soldat.

BLAISE.

Quel conte! On sait bien que vous ne donnez pas dans le petit monde.

TOINETTE.

Qu'est-ce que c'est que le petit monde? Blaise, ne méprisons personne, chacun a son prix.

Digitized by Google

BLAISE.

Oui; mais une demoiselle comme vous.

TOINETTE.

Une demoiselle comme moi n'est qu'une cuisinière, mon ami, et ne doit pas prétendre à vouloir passer pour autre chose.

BLAISE.

Il y a bien des maîtresses qui ne vous valent pas.

TOINETTE.

Tu me parles comme un amoureux.

BLAISE.

Ça vous étonne; ça ne m'étonne guère, moi. Si ce n'eût été votre cousin à qui vous disiez tout, et qui se serait moqué de moi, il y a long-temps que je vous aurais parlé comme ça.

TOINETTE, à part.

Bon, il vient de lui-même où je voulais l'amener. (Haut.) Ce n'était donc que mon cousin qui te faisait peur?

BLAISE.

Oui, mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Et moi?

BLAISE.

Vous..... Pour vous je disais comme ça : Si alle en rit, alle en rira; mais si alle n'en rit pas, peut-être ben que ça la fera réfléchir. Je suis un bon garçon, pas gênant; j'ai de l'économie, j'sis un peu vilain même; ça ne fait pas de mal dans un ménage; alle est jolie, avenante, agaçante; alle a du *quibus*, j'ai aussi queuque petit'chose par devers moi; qui est-ce qui dit que nous ne pourrions pas nous établir un jour? Un petit cabaret, ça n'est pas cher. Queuques pièces de mauvais vin qu'on corrige avec de l'eau... Il y a ici un tas de bouteilles vides qui ne servent à rien, c'est une acquisition de moins pour nous. Au bout de queuque temps, eh! ben, si les affaires ont pris une bonne tournure, not'petit cabaret se change en une auberge. J'ai déjà reluqué des draps qui sont là-haut dans la grande armoire, qui seraient excellens pour des voyageurs, et dont monsieur peut ben se passer. Avant de quitter cette maison, nous mettrions de côté tous les plats et les assiettes écornées, une douzaine de verres, de façon que petit à petit nous deviendrions comme tout l'monde.

TOINETTE.

Diable! vous n'êtes pas sot, maître Blaise.

Digitized by Google

BLAISE.

N'est-ce pas donc, mamzelle Toinette? Que je suis donc content que vous me rendiez justice! Mon petit plan ne vous paraît-il pas bien arrangé? S'il pouvait vous tenter!

TOINETTE.

Mon cher Blaise, je ne suis pas tout-à-fait maîtresse à cet égard. Tu sais que monsieur m'a dit cent fois qu'il se chargeait de mon établissement.

BLAISE.

Vous êtes riche, vous pouvez vous passer de lui.

TOINETTE.

Songe donc à une chose; si c'est monsieur qui me marie, il ne pourra pas se dispenser de me faire un présent. Monsieur est généreux, et il ne faut pas jeter à ses pieds ce que l'on tient dans sa main.

BLAISE.

C'est bien dit. Mais s'il vous ait un cadeau en vous mariant à un autre, je ne vois pas que cela soit si avantageux.

TOINETTE.

Il y aurait bien moyen d'arranger les choses.

BLAISE, vivement.

Comment?

TOINETTE.

Oh! il faudrait pour cela plus de courage que tu n'en as... Il faudrait parler à monsieur.

BLAISE.

Je lui parlerai.

TOINETTE.

Lui dire....

BLAISE, l'interrompant.

Je lui dirai...

TOINETTE.

Tu ne sais pas seulement ce qu'il faudrait lui dire; laisse-moi donc achever.... Au fait, c'est inutile, tu n'oserais jamais.

BLAISE.

Vous ne me connaissez pas, mamzelle Toinette; si une fois je me mets dans la tête que ce que j'dirai à monsieur m'assurera votre main et ne nous privera pas du cadeau, je serai ben fort, allez.

TOINETTE, hésitant.

Tu lui diras donc que... nous avons été si loin que nous ne pouvons plus revenir sur nos pas. Comprends-tu?

Digitized by Google

BLAISE.

Non, mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Je ne sais comment m'expliquer. Tiens, il faudrait lui faire entendre ce que dit la chanson et lui dire que nous avons été tous deux au bois et que nous en sommes revenus trois. Y es-tu à présent ?

BLAISE.

Hum !

TOINETTE.

Ne veux-tu pas? Tu n'as qu'à dire.

BLAISE.

Prenez donc garde, mamzelle Toinette, que ça va me faire passer pour un jeune homme sans retenue. D'ailleurs, vous savez ben que j' n'aime pas mentir.

TOINETTE.

Eh! mon garçon, il n'y a pas de mariage où il n'y ait toujours un peu de mensonge.

BLAISE.

Vous ne croiriez pas, ça me coûte.

TOINETTE.

N'y pensons plus.

BLAISE.

Comme vous avez tout de suite pris votre parti!

TOINETTE.

Voilà comme je suis, moi.

BLAISE.

Allons, ma fine! je suis résolu. Tant pis. Monsieur se fâchera, eh! ben, il se fâchera; après il s'apaisera, ensuite il donnera. Je ne suis plus embarrassé que d'une chose, c'est comment que je lui tournerai mon compliment. Tenez-vous là, mamzelle Toinette, que je répète ça devant vous; vous me direz si je m'y prends bien. D'abord je le saluerai comme ça, et pis après je commencerai par lui dire : mamzelle...

TOINETTE.

Qu'est-ce que tu dis donc? mamzelle!

BLAISE.

Que je suis bête! c'est qu'en parlant à monsieur je ne pense qu'à vous. Je lui dirai : Monsieur,... ce n'est pas mal ça, monsieur; sauf le respect que je vous dois, je voudrais aussi épouser mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Il ne faut pas dire aussi.

Digitized by Google

BLAISE.

J'ai une mémoire qu'est tarriblement traîtresse; alle me boute toujours dans la tête des choses qui ne devraient pas y entrer, et alle ne m'aide jamais à trouver ce que je cherche... Queu sabbat est-ce que j'entends sur l'escalier? Voyons donc voir pour voir.

## SCÈNE XVI.

TOINETTE, BLAISE, JAVOTTE, et peu après MONSIEUR TAPIN et SANS-QUARTIER, ivre.

JAVOTTE.

C'est encore moi, Toinette. Malgré ta mauvaise réception de tantôt, comme je suis bonne, moi, je te ramène ton amoureux. Il est un peu dans les brindezingues, aussi me suis-je fait aider pour le soutenir. M. Tapin et lui sont encore sur l'escalier. J'ai bien choisi mon second, n'est-ce pas?

TOINETTE.

Je ne suis étonnée que d'une chose, c'est que vous qui tiendriez tête à un régiment, vous vouliez me faire croire qu'il a fallu vous aider pour soutenir un soldat. Depuis quand êtes-vous donc devenue si délicate?

JAVOTTE.

Depuis que je pense à me faire dame.

SANS-QUARTIER, ivre.

Mignonne, Toinette passera avant toi pour ça, alle a pris les devans. (A Toinette.) Ma toute belle, faut pas faire tes gros yeux; je dis la vérité, je le sais bien peut-être. (A M. Tapin en lui frappant sur l'épaule.) N'est-ce pas donc, papa?

TOINETTE à M. Tapin.

En vérité, monsieur, avec vos craintes continuelles pour votre réputation, vous êtes dans une étrange compagnie. Demain vous serez la fable de toute la ville.

MONSIEUR TAPIN.

Toinette, cessez ce ton de reproche; il me semble qu'il ne vous sied point.

JAVOTTE.

Pardonnez-moi, monsieur, elle a raison. Il n'y a pas d'excuse pour une personne précautionneuse comme vous, d'avoir été vous lier avec une fille comme elle.

TOINETTE.

Taisez-vous, méchante vieille.



Digitized by Google

JAVOTTE.

Là, là, ne sois pas si fière de ton âge; il n'y a pas vingt ans de différence entre nous, et comme tu vas plus grand train que moi, tu arriveras plus vite.

SANS-QUARTIER à M. Tapin.

Brave homme, payez-leur à boire pour les appaiser.

MONSIEUR TAPIN.

Que voulez-vous dire à boire?

SANS-QUARTIER.

Et oui, M. Grégoire. N'est-ce pas comme ça que nous nous sommes raccommodés. Ah! Toinette, j'aime ce petit homme-là, comme mon frère.... Qu'est-ce que je dis? comme mon père, plus que mon père et mon frère ensemble. C'est un homme... (A Javotte qui rit.) Oui, c'est un homme, faut pas rire pour ça, Javotte. Je n'connais pas son pareil pour verser à boire. Il m'a donné d'l'argent. Aussi je lui ai dit: Papa, v'là d'l'argent qui va s'trouver en pays d'connaissance et je lui ai montré la bourse qu'il t'a donnée tantôt. Faut pas mentir, il a ri un peu jaune en voyant ça; mais comme il savait tout, il n'm'en a pas voulu.

TOINETTE, à Blaise.

Blaise, descendez.

BLAISE.

Mamzelle Toinette, ça m'amuse trop.

SANS-QUARTIER.

C'est ça, mon garçon, faut savoir résister au sesque. D'ailleurs, nous avons besoin d'toi. Puisque mon ami sait toute l'histoire, mon ami n'épousera pas, c'est toi qu'épousera, Nicolas. J'te donne la cousine.

TOINETTE, à M. Tapin.

Combien de temps, monsieur, avez-vous décidé de faire durer cette scène ridicule? Si elle doit se prolonger, je vais quitter la place.

SANS-QUARTIER.

Qu'est-ce que dit la cousine?

JAVOTTE.

Elle vous remercie d'avoir éclairé M. Tapin.

SANS-QUARTIER.

Tais-toi, carlin.

BLAISE, à part.

Attrape.

SANS-QUARTIER.

Ah! çà, v'là mon argent gagné. J'pars demain d'grand matin, moi,

Digitized by Google

et j'file. Bonsoir la compagnie. Pensez à moi, je n'vous oublierai pas. (A M. Tapin.) Allons, papa, venez m'conduire.

JAVOTTE.

Le joli bijou! Que j'aurais honte d'avoir un amoureux dans c't'état-là.

SANS-QUARTIER.

V'nez-vous donc? j'm'impatiente.

M. TAPIN.

Je vous suis. (Tendrement à Toinette.) Ah! Toinette, Toinette!

JAVOTTE.

Adieu, ma bonne, sans rancune.

## SCÈNE XVII.

### TOINETTE, BLAISE.

TOINETTE.

Eh bien! mon ami Blaise, voilà assez de propos pour un jour. Qu'en penses-tu?

BLAISE.

Vous me connaissez ben mal, si vous croyez que je m'arrête à des propos. Tout ça avec moi et pis rien, c'est la même chose.

TOINETTE.

En vérité, plus je te connais et plus je vois que tu as un bon esprit.

BLAISE.

Croyez-vous donc qu'on ne m'en ait pas déjà dit de toutes les couleurs sur votre compte? « Mamzelle Toinette par ci, Mamzelle Toinette par là.... » Allez faire vos histoires ailleurs que je leur répondais; on n'en parlerait pas tant si elle n'était pas si gentille.

TOINETTE.

Ce que tu me dis là me va au cœur, mon bon ami Blaise.

BLAISE.

Alle est jeune, que je continuais, la jeunesse n'a qu'un temps; il n'y a que les sots qui n'en profitent pas. Oh! je ne suis ni envieux comme Javotte, ni jaloux comme M. Tapin, ni méchant comme vot'cousin. Ben du contraire.

TOINETTE.

Puisque tu es de cette humeur, moquons-nous des mauvaises langues et poursuivons notre projet. Demain matin, sans plus tarder, il faut parler à monsieur.



Digitized by Google

BLAISE.

Que nenni, mamzelle, je ne suis pas si bête.

TOINETTE.

Explique-toi.

BLAISE.

C'n'est pas ce qu'on dit qui me fait à moi, c'est ce que je vois. Tenez, mamzelle Toinette, si j'étais un magister, je ferais de la morale, mais j'ai de l'ambition, je veux faire mon chemin. Or pour faire son chemin faut amasser, entasser. Vous, c'est tout le contraire. Que vous ayez de bonnes connaissances, que vous en profitiez, rien de mieux; je veux ben que vous soyez un panier; mais un panier percé, c'est autre chose. Avec vous ce qui vient de la flûte retourne au tambour; ça je l'ai vu, j'en suis témoin, par ainsi.....

TOINETTE, avec dignité.

C'en est assez, Blaise; dans quelque position que je me trouve, jamais homme ne pourra se vanter de m'avoir refusée.

BLAISE.

Dame! mamzelle Toinette, vous entendez bien ma raison.

TOINETTE.

C'est assez, vous dis-je. Votre ouvrage est-il fait? Montez chez monsieur, voyez s'il ne lui manque rien.

BLAISE.

Oui, mamzelle. Il sort.

## SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

TOINETTE, seule.

Allons, il faut prendre mon parti. Sans-Quartier m'a traitée comme je traitais M. Tapin; Blaise est trop intéressé pour faire un bon mari; Javotte triomphe, ses propos reviendront tôt ou tard à monsieur; d'ailleurs je ne puis pas rester dans cette ville. Il n'y a que Paris où je puisse trouver des ressources. Mais les connaisseurs y sont en si grand nombre qu'il est difficile de s'y distinguer; ils veulent de la grâce, de l'esprit, du naturel; ils exigent qu'on ne s'éloigne pas de la vérité, alors même qu'on cherche à leur faire illusion. Messieurs, si j'étais rassurée par vos suffrages, je me mettrais en route avec plus de confiance; qui peut vous plaire est certain de réussir partout.

THÉODORE LECLERCQ.

Digitized by Google

# UN TABLEAU DE 1506.

## PREMIÈRE MANIÈRE DE RAPHAEL.

Quand on étudie la peinture dans ses origines et ses transformations, on est bien forcé de s'avouer que notre magnifique collection du Louvre est fort incomplète. Plusieurs écoles, plusieurs grands maîtres y sont à peine représentés. Il n'y a pas une douzaine de tableaux espagnols, et c'est chez le maréchal Soult qu'il faut aller admirer les Murillo, les Cano, les Juanes et les Zurbaran. L'école allemande compte seulement au Musée deux Jean de Bruges, un petit Hemmelinck, quelques Cranack médiocres, quelques Lucas de Leyde, et quelques Holbein ; mais ces compositions ne sont pas capitales, et le sublime Albert Durer manque tout-à-fait. De l'école flamande, nous ne possédons pas non plus les chefs-d'œuvre : tous les artistes qui ont visité la Belgique, et particulièrement Anvers, s'accordent à dire que nous connaissons à peine Rubens par la série des Médicis. Ainsi de beaucoup d'autres maîtres, ainsi des Italiens. Où sont les préparateurs de la Renaissance, les Domenico Bruzacorzi, les Masaccio? Où est Michel-Ange? Nous avons vu, dans la galerie du général Fabvier, un apôtre en pied de Michel-Ange; le gouvernement n'a pas cherché à l'acquérir, et la précieuse toile est passée, je crois, en Russie. Nous ne soupçonnons qu'imparfaitement les diverses manières du Corrége; et, quant à Raphaël, on ne saurait suivre les phases successives de son génie sur les tableaux du Louvre. On ne comprend guère à Paris les essais de Raphaël. Il demeure

Digitized by Google

convenu que sa première manière tient au Pérugin; mais comment a-t-il quitté le style péruginesque, qui fut son tâtonnement d'écolier, pour arriver à son style propre et individuel? Il y a une transition dont les degrés échappent entre le Raphaël de Pérouse et le Raphaël de Rome. On voit le résultat obtenu sans saisir les moyens de succès. C'est encore un mystère pour les peintres qui n'ont pas fait le voyage d'Italie; et comment s'expliquer un maître, si l'on n'est pas initié à toutes les gradations de son talent?

Un jour on nous présenta chez M. le docteur Boucher Dugua pour examiner un chef-d'œuvre dont on ne pouvait au juste préciser l'auteur. Ce tableau, peint sur toile, et transporté sur panneau de cèdre, a quarante-deux pouces de haut sur trente-trois pouces de large : il vient d'Italie, où il fut acheté pendant les guerres de l'empire. Plusieurs amateurs l'attribuaient à Léonard de Vinci ou à son école. Quelques-uns affirmaient qu'il était de Raphaël; M. Ingres, entre autres, partageait cette dernière opinion. M. Ingres est compétent sur la matière : il a étudié Raphaël toute sa vie, au milieu des églises et des palais de Rome. Suivant lui, le tableau avait été peint par Raphaël dans les premières années du XVI^e siècle, après sa sortie de l'école du Pérugin.

On nous mit donc en face d'une *Sainte Famille* éblouissante. La Vierge est assise au milieu de la campagne; de la main droite, elle soulève un voile transparent qui protège Jésus couché et endormi; de la main gauche, elle fait avancer le jeune saint Jean. Tout près, au second plan, saint Joseph considère l'enfant divin. Dans le fond, quelques petites figures se dessinent sur un paysage calme et sévère. Les devans sont finis avec un soin minutieux, et toute la scène est enveloppée d'une ineffable harmonie.

Nous admirions le style et la pureté des lignes, l'expression de la Vierge, l'arrangement et la limpidité des draperies bleues, vertes et rouges, l'éclatante fraîcheur du coloris, la grandeur de l'ensemble et la perfection des détails. Oh! l'angélique madone aux cheveux d'un brun doré, comme les épis mûrs du froment! Oh! les délicieuses mains que le Christ a baisées tant de fois! O Raphaël! ô Léonard! qui de vous deux a fait descendre sur cette toile une inspiration du ciel?

Après l'extase, l'analyse. Plus nous considérions le chef-d'œuvre, plus nous lui trouvions des deux manières de Léonard et de Raphaël. M. Boucher Dugua, appuyé sur l'autorité de M. Ingres, était pour le Sanzio; et nous, tout en avouant notre ignorance du premier style raphaëlesque, nous penchions pour Léonard. Voici, en effet, le paysage et l'horizon, voici des cheveux frisés qui tiennent à ce maître; puis voici une tour-

Digitized by Google

nure de saint Joseph qui rappelle un peu la naïve école allemande du XVe siècle. Cependant Raphaël seul a inventé la transparence et l'éclat de ces étoffes. La composition surtout est de Raphaël; il l'a reproduite plusieurs fois presque dans le même arrangement; la Vierge soulève ainsi une gaze légère dans le *Sommeil de Jésus* (1186) et la *Sainte Famille* (1191) du Louvre; le groupe est disposé ainsi dans la *Vierge et l'enfant Jésus* de la galerie de Vienne, dont la bibliothèque possède des gravures par Pietro Anderloni di Brescia et par Agricola : c'est une même attitude, ce sont les mêmes mains, le même pied avancé, le même paysage.

Mais si notre embarras était extrême, notre admiration était complète. Nous parcourions à la loupe tous ces merveilleux détails, quand nous aperçûmes vaguement quelques signes d'or au bas du tableau.

— Une signature !

Ce fut un cri de joie. Nous épelons avidement ces lettres enfoncées dans la pâte, et nous lisons le nom de Raphaël, avec ce millésime : DVI. Raphaël en 1506! Il avait vingt-trois ans! Nous tenons un trésor, une lumière, un document historique et non plus seulement un chef-d'œuvre sans parenté! 1506! Voilà bien l'époque où Raphaël puise avec inquiétude à toutes les sources, où il s'inspire chez tous les grands maîtres, afin de résumer toutes les beautés et toutes les poésies dans les magnifiques épopées dont il sera le créateur. Voilà une signature irrécusable, analogue en tout aux signatures des Raphaël du musée; mêmes lettres, même or, même procédé, mêmes abréviations. Voilà le jalon que nous cherchions tout-à-l'heure; ce n'est plus le Raphaël élève du Pérugin; ce n'est pas encore le Raphaël de la Fornarina.

Maintenant, pour bien faire comprendre cette œuvre et en expliquer le style, il faut suivre la vie et les commencemens de Raphaël. Nous emprunterons en partie cette esquisse au consciencieux travail de M. Quatremère de Quincy.

Tout le monde sait que Raphaël naquit en 1483, de Jean Sanzio, qui était le quatrième peintre de la famille. Le père, après quelques leçons, se voyant surpassé par son fils, alla trouver à Pérouse le Pérugin, dont la renommée était très répandue en Italie. Le jeune Raphaël entra dans cette école, atteignit bientôt son nouveau maître, et le quitta vers 1500. Livré à lui-même, il exécuta ses premiers ouvrages à Città del Castello. Il imitait alors la peinture du Pérugin, qu'on pourrait confondre avec la sienne. M. Sommariva possède un petit *Saint George* daté de cette époque. Vers le même temps, Pinturichio, qui avait étudié chez Pérugin avec Raphaël, s'associa son ancien condisciple pour les fresques de la sa-

Digitized by Google

cristie de Sienne. Ces travaux occupèrent Raphaël depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à l'âge de vingt ans environ, c'est-à-dire pendant les trois premières années du seizième siècle. Il est probable qu'en 1503, il vint faire un voyage à Florence, attiré par la célébrité de ses peintres. Il y retourna une seconde fois en 1504, comme le prouve une lettre authentique de la duchesse d'Urbin pour le recommander au gonfalonier Soderini, le même qui offrit à Léonard la décoration de la salle du grand-conseil. Léonard de Vinci était alors le maître le plus en vogue à Florence. Il est certain que Raphaël et lui s'y trouvèrent ensemble dans le même temps.

Ce fut là que Raphaël peignit divers tableaux, entre autres la *Sainte Famille de Lorenzo Nazi*, gravée par Morghen. Cette composition est la première qui manifeste, avec le plus de clarté, le changement de manière, ou plutôt l'abandon du style péruginesque.

La mort de son père et de sa mère le rappelèrent cette même année à Urbin. Il y fit le petit *Saint George, à cheval, combattant le dragon*, et le petit *Saint Michel* du Louvre. On sent déjà le maître, mais le style n'est pas encore propre et tranché.

En 1505, il quitta Urbin pour la dernière fois, vint encore à Florence, et se lia d'amitié avec Fra Bartolomeo. La période de 1505 à 1508 fut partagée entre les ouvrages de Pérouse, où il se rendit deux fois, et ses *nouvelles études* à Florence. Par le mot études, dit M. Quatremère de Quincy, nous entendons parler surtout de ses liaisons avec les plus habiles maîtres de cette ville, et dont on verra qu'il parvint à fondre dans sa manière les différentes qualités. Ce qui n'a pas besoin d'être prouvé, quand on compare les œuvres de Raphaël et de Léonard, c'est qu'il y avait entre eux une sympathie naturelle, un goût égal pour le même genre de grâce et de pureté de style ou de dessin. Plus d'un tableau de Raphaël peint vers cette époque, tel par exemple que la *Jardinière*, ne semble-t-il pas de la même famille ? La *Jardinière* du Musée est de 1507. On la présente ordinairement comme le type de la première manière de Raphaël. Mais il faut se garder d'attacher une importance trop absolue à ces divisions imparfaites et à ces classemens arbitraires. La première manière de Raphaël ne saurait avoir un type, puisqu'elle est nécessairement multiple et infiniment variée. Elle embrasse la période écoulée depuis la sortie de l'école de Pérouse jusqu'au voyage à Rome, de 1500 à 1508. Or, pendant ces huit années, le style de Raphaël ne porte point un cachet unique. Le jeune peintre imite tour à tour Pérugin, Maaccio, Fra Bartolomeo ou le Vinci; il glane dans tous les champs fertiles, s'appropriant, à la façon des hommes de génie, toutes les richesses éparses chez

Digitized by Google

les grands artistes. Il cherche sa propre nature et la révélation de son individualité. Attendez! Il sera tout-à-l'heure à Rome, et vous aurez le vrai Raphaël à l'état complet. Dès-lors, vous ne découvrirez plus d'influence étrangère. L'unité apparaît, unité rayonnante, qu'aucun peintre n'a surpassée.

La *Vierge au poisson*, du musée de Madrid, marque ce qu'on a appelé cette seconde manière; et enfin la *Sainte Famille*, du Louvre (nº 1184), que Raphaël exécuta pour François Ier, en 1518, deux ans avant sa mort, constate le plus haut point auquel il se soit élevé.

Mais nous n'avons point ici, pour le besoin de notre sujet, à suivre la vie et les productions de Raphaël après 1508. Nous savons par ce rapide exposé ce qui intéresse la *Sainte Famille* de 1506. Nous avons l'explication de cette analogie frappante avec le style du Vinci. C'était l'époque où le sublime jeune homme subissait l'influence du sublime vieillard. Je crois qu'il faut rapporter au même temps ce délicieux portrait dont la tête coiffée d'une toque est si mélancolique. De tous les Raphaël du Musée, c'est celui qui se rapproche le plus des Léonard, à cause du ton brunâtre des cheveux et de la franchise du clair-obscur. Il y a des artistes qui répètent naïvement que Raphaël n'était pas coloriste : sans doute ce qui domine chez Raphaël, c'est le style de la composition et l'exquise pureté des lignes; mais l'effet de la couleur et de la lumière est toujours élevé juste au ton qui convient. Chez le Titien et chez Rubens, avant toutes choses, on est d'abord saisi par l'exubérance de la couleur. C'est l'aspect principal sous lequel la vie se manifeste. L'œil est pris avant le cœur. On peut dire, en ce sens-là, que le Titien et Rubens sont plus peintres, et que Raphaël est plus poète.

T. Thoré.

Digitized by Google

# EMBELLISSEMENS DE PARIS.

# LA PLACE DE LA CONCORDE.

Nous avons sous les yeux un plan d'embellissement, c'est le mot, pour la place de la Concorde, arrêté par le conseil municipal de Paris. Bien que les travaux aient déjà commencé, nous pensons qu'il est temps encore d'adresser à l'administration quelques observations sur ce projet, susceptible, nous le croyons, d'être avantageusement modifié. Mais, d'abord, nous devons le faire connaître à nos lecteurs.

D'après le plan en question, présenté par l'un de nos meilleurs architectes, M. Hittorff, les quatre fossés creusés le long des Tuileries et des Champs-Elysées, avec leurs balustrades et leurs petites guérites en pierre, tout cela doit subsister. L'obélisque de Luxor, tout le monde le sait, s'élèvera au milieu de la place, entouré de sphinx à sa base. De chaque côté du monolithe, et à cinquante mètres à peu près de son piédestal, dans l'axe du pont, deux fontaines formeront des nappes d'eau jaillissantes, dont le trop plein alimentera deux petits bassins dans chaque fossé. Ces fontaines et l'obélisque se trouveront alors compris dans un très grand trottoir isolé au milieu de la place, long de plus de cent mètres, large de douze ou quinze, arrondi à ses extrémités, et éclairé par des candelabres de fer ou de bronze. Leur forme est celle d'une colonne composite terminée par une boule dorée. Qu'on se figure un immense plateau, un surtout, je demande pardon de cette expression vulgaire, au

Digitized by Google

milieu d'une table; les fontaines et l'obélisque de Luxor remplaçant les vases de fleurs qui figurent d'ordinaire sur un surtout les jours de gala.

Sur chaque fossé une passerelle ou un pont est jeté, non point perpendiculairement, comme les ponts qu'on bâtit sur les rivières, mais obliquement. Du côté des Champs-Elysées, l'angle saillant est coupé, et c'est là qu'est jetée la passerelle; mais du côté des Tuileries, il aurait fallu entamer le jardin pour répéter cette disposition. En conséquence, le pont passe précisément sur l'angle droit du fossé.

Voilà donc, de compte fait, quatre ponts : le premier aboutissant au Cours-la-Reine, le second à l'avenue de l'Elysée-Bourbon, le troisième à la rue de Rivoli, le dernier, enfin, au quai des Tuileries. La largeur de chacun est de sept mètres, les trottoirs non compris. J'oubliais de dire que les guérites en pierre seront surmontées de statues : il y en a deux au débouché de chaque pont.

Entre le plateau central et les fossés reste un grand espace vide; on le plante en gazon, ou bien on le sable et on l'entoure de trottoirs sablés. Bien entendu qu'un large passage est réservé autour du plateau; des avenues y mènent du pont de la Concorde, de la rue royale, des Champs-Elysées et des Tuileries; quatre grandes voies aboutissant à l'espèce d'hippodrome qui entoure le plateau. De plus, quatre avenues, plus étroites, y conduisent obliquement par les quatre passerelles. De la sorte sont formés huit compartimens de forme irrégulière, quatre grands et quatre petits. Quant aux avenues obliques, les deux du côté des Champs-Elysées sont dans le prolongement des passerelles; les deux autres, au contraire, font un coude, et un coude assez raide, précisément au débouché de leurs passerelles. Toutes les quatre aboutissent précisément en face des fontaines.

Il me semble déjà entendre les badauds se récrier et dire : Si peu de chose pour tant d'argent; cette décoration, si long-temps attendue, qu'on nous promettait magnifique, se réduit donc à deux fontaines, huit statues et quelques candelabres! Car il ne faut pas s'imaginer que les badauds susdits tiennent le moindre compte, à la ville et à l'architecte, des trottoirs, des ponts, des compartimens sablés. Il faut au Parisien quelque chose de notable, qu'on ne puisse voir qu'en levant bien la tête. Alors il conçoit que cela coûte cher. C'est du monumental, non de l'utile, qu'il demande. On lui *doit* des trottoirs et des ponts. Il s'en servira sans la moindre reconnaissance, et ne verra là nul embellissement.

Quoique injuste au fond, cette critique a un côté vrai. Mais, il faut en convenir, la grandeur même de cette place de la Concorde est un obstacle désespérant à toute décoration. Impossible de la meubler, qu'on me passe

Digitized by Google

cette expression triviale. Que peut-on y mettre qui ne soit rapetissé par ses proportions énormes? Et que l'on y réfléchisse bien, le problème à résoudre tourne dans un cercle vicieux. On veut une grande décoration, mais on veut aussi que la place reste grande. De plus, on ne doit pas masquer les bâtimens qui l'entourent : c'est là sa beauté, sa gloire. Ce n'est point ici le cas de faire un *square* anglais, planté de beaux arbres. Les Champs-Elysées et les Tuileries sont là, d'ailleurs, avec leurs grandes masses de verdure. En ajouter encore sur la place, ce serait vouloir convertir un quart de Paris en forêt. Nous pensons donc qu'on a fait sagement, qu'on *devait* borner la décoration de la place à deux fontaines et à l'obélisque.

L'obélisque, nous n'aurions pas conseillé de le mettre là. Tous les étrangers nous reprochent de leur avoir enlevé la place où les menaient leurs ciceroni; où, en tournant sur eux-mêmes, ils embrassaient d'un coup d'œil un ensemble unique de monumens grandioses. A cela on peut répondre que ce qui est fait est fait. L'obélisque est comme installé. Il en coûterait trop cher pour le déplacer encore. On ne doit plus penser qu'à en tirer le meilleur parti possible.

Remarquons que malgré son piédestal énorme, odieux à tous les antiquaires qui veulent examiner les hiéroglyphes, l'obélisque tout seul au milieu d'une vaste place ne fera pas grande figure. Il sera mesquin et pauvre : un piquet planté au milieu d'une cour. Nous voudrions masquer ce piédestal et lui composer une base large et fournie. Nous voudrions en rapprocher les deux fontaines, voir le monolithe lui-même le centre d'un bassin duement entouré de sphinx, de statues, surtout de force jets d'eau; cela formerait un groupe important au milieu de la place, et qui, d'abord, concentrera l'attention divisée si l'on éloigne les fontaines. De trois pierres précieuses un joaillier ne ferait pas un collier; il les monterait en bague ou en agrafe. En un mot, il vaut mieux réunir en un même groupe ce que l'on a de beau à montrer.

Outre le mauvais effet qui résulterait de l'isolement de ces trois ornemens principaux de la place, nous pensons que les fontaines, au point qu'elles occupent dans le plan, auraient l'inconvénient de nuire d'une manière notable à la circulation. Rappelons-nous qu'elles se trouvent au débouché des avenues obliques. Une voiture qui de la rue de Rivoli irait aux Champs-Élysées (en été, c'est le grand passage), après avoir traversé le fossé, est arrêtée tout d'abord par la fontaine qui fait face à la Madeleine, obligée, en tournant court à droite, de la doubler comme la borne d'un cirque, puis de tourner encore pour prendre la grande allée de Neuilly; et nous ne parlons point du coude qu'elle rencontre en dé-

Digitized by Google

passant le pont jeté sur le fossé. L'avenue oblique et la passerelle n'ont que sept mètres. Combien de fois dans ce coude les roues heurteront-elles le trottoir! Combien de chevaux se cabrant effraieront les passans! Il sera bon que les cochers s'avertissent de loin, car deux voitures de front dans ce tournant courraient assurément quelques risques.

En résumé, la réunion des fontaines à l'obélisque aurait, à notre avis, l'avantage de rendre le passage plus facile, et de présenter à la vue une masse pittoresque. Nous pensons encore qu'il est de toute nécessité d'élargir les passerelles et les avenues obliques, de supprimer même le tournant, dussent les compartimens sablés en paraître plus irréguliers.

Nous avons dit que la place serait éclairée au gaz. Le principe de réunion que nous avons déjà posé reçoit ici une application nouvelle. Dans le modèle proposé, quatre becs de gaz sortent du fût de chaque colonne. Or, en quelque lieu qu'on se place, on ne pourra en voir plus de trois; il y en aura toujours un masqué par la colonne. Il est évident qu'un faisceau unique de lumière éclairera mieux que quatre becs séparés. On devra sacrifier, il est vrai, une imitation de colonne rostrale. Élégante, d'ailleurs, est-elle bien à sa place servant de conduit au gaz? Chez les anciens, la forme de chaque chose en caractérisait la destination. Il est temps que nos architectes cherchent des formes nouvelles pour des usages et des besoins nouveaux, bien loin de donner aux types antiques une destination qu'ils n'ont jamais eue. Un homme aussi habile que M. Hittorf ne peut être embarrassé pour disposer ses tuyaux de gaz de la manière à la fois la plus élégante et la plus utile.

Nous n'avons pas vu si dans le plan nouveau on s'était occupé du nivellement de la place : ce serait une opération bien coûteuse; mais si l'on ne fait disparaître ses grandes ondulations, les compartimens sablés et les trottoirs présenteront l'aspect le plus bizarre et le plus tourmenté. Gabriel, qui commença la place, s'était résigné à ces mouvemens de terrain, comme on peut le voir par les moulures de ses balustrades qui suivent les pentes existantes. Un nivellement entraînerait donc forcément la reconstruction d'une grande partie des balustrades.

Puisqu'il s'agit d'embellir la place de la Concorde, il ne serait pas mal à propos, ce nous semble, de s'occuper aussi des avenues qui y conduisent. Il n'est personne qui n'ait été choqué du mauvais effet de ces énormes statues, guindées sur d'énormes piédestaux, qui écrasent le pont Louis XV. Combien de fois n'a-t-on pas demandé leur éloignement! Un bon système d'éclairage, qui pourrait aussi servir à la décoration, vaudrait dix fois mieux que ces lourdes figures. Si leur effet pittoresque est nul ou mauvais, on peut également critiquer leur position sous le rapport de la

Digitized by Google

convenance. Rien de mieux que de montrer au pays ses grands hommes; mais pour les abords de la chambre des députés, nous voudrions un autre choix. Qu'ont de commun Duguesclin, et Bayard, et Condé, et Sully même avec le gouvernement constitutionnel?

Déjà il avait été question de placer ces douze grands hommes en espalier le long des Champs-Élysées; se détachant sur le vert des arbres, on s'en promettait un effet heureux. Mais ne serait-ce pas prendre une trop grande liberté avec eux, que de les aligner ainsi pour la décoration comme on fait dans les Tuileries d'Annibal et du Rémouleur? Nous devons plus d'égards à nos grands hommes. Il leur faut une place honorable, un Panthéon.

A notre sentiment, c'est à Versailles que ces statues seraient le plus convenablement placées dans ce musée français qui se forme par les soins du roi. Là, tous les arts se sont réunis pour célébrer nos gloires nationales. Sur la toile, sur le marbre, on y lit nos fastes glorieux. La maison d'un Romain avait une salle pour les images de ses aïeux illustres! Le roi donne à la France un palais pour ses grands citoyens. Bayard serait là à côté de François Ier, Sully près de Henri IV, Condé et Tourville près de Louis XIV, dont la grande figure semblerait ouvrir la porte de son Élysée à tous les Français illustres.

P..... M.....

Digitized by Google

# Revue du Monde Musical.

L'année dernière, au moment où les chanteurs et les symphonistes du Théâtre-Italien se préparaient à faire sonner les premiers accords de *I Puritani*, on apprend que Bellini vient de rendre le dernier soupir. Cette semaine, à l'instant où les mêmes artistes allaient commencer l'épreuve du même ouvrage, quatre lettres, venant de Londres ou de Manchester, annoncent que, par un effroyable *da capo*, la mort a frappé la reine des cantatrices, la jeune et belle Malibran : elle est tombée, comme Bellini, dans toute la force de l'âge, au milieu de ses triomphes. Ses derniers accens, véritable chant du cygne, marquent le degré suprême où se soit élevé son talent. « Elle devait finir ainsi, » disaient ses camarades, ses amis, qui, depuis quelque temps, la voyaient parcourir l'Europe avec la vitesse d'un messager diplomatique; chantant à Naples, à Bruxelles, à Milan, à Londres, à des intervalles si rapprochés, que les journaux se croisaient en route pour aller conter à Londres, en Italie, les prouesses qui venaient de signaler, encore une fois, à Milan comme en Angleterre, le merveilleux talent de la virtuose. « Elle devait finir ainsi, » disaient ses admirateurs, effrayés de ses prodiges comme de ses folies d'artiste. Une telle activité, une telle dépense journalière, faisaient craindre une ruine complète. Le cheval de Lénore courait toujours, sa fougue constante l'emportait au bout de l'horizon avec la vitesse de la pensée; son œil de feu n'avait pas le temps d'éblouir notre faible vue; mais est-il de coursier nourri dans nos prairies qui puisse disputer le prix à ce rude joûteur, à ce fantastique animal? Le cheval de Mazeppa sait éviter tous les écueils qui menacent sa tête, il franchit les abîmes prêts à l'engloutir; s'il s'arrête, c'est qu'il est mort; il tombe épuisé de fatigue.

Ce que les amis, les admirateurs de M^me^ Malibran avaient craint pour

Digitized by Google

elle, dans ces derniers temps, m'avait inspiré des alarmes lors de son début au théâtre de Paris. Beaucoup de gens s'écrient : « Je l'avais bien prédit! » quand arrive une catastrophe imprévue; et l'on n'est pas moins persuadé qu'ils n'ont rien prévu, rien prédit. Mais il est des feuilles qui enregistrent les dits du journaliste; il peut, vingt ans après, faire revivre sa parole, et justifier, la preuve en main, ses prédictions flatteuses ou funestes. La mienne a ces deux qualités; pourquoi faut-il que j'aie deux fois deviné! Pourquoi faut-il que j'aie été prophète de malheur!

Quand je vis la jeune virtuose paraître sur la grande scène de notre Académie royale de Musique, dans le rôle colossal de *Semiramide*, j'admirai son talent déjà merveilleux sous plus d'un rapport. Sa verve musicale, son audace, m'étonnèrent; l'ambition de ses efforts, son ardeur infatigable me firent espérer le plus brillant avenir pour la débutante; mais ce ne fut pas sans crainte que je vis une ame de six pieds s'agiter, se débattre dans un corps frêle et gracieux. Le lendemain j'écrivis : « Mme Malibran-Garcia possède une voix magnifique, un beau talent; elle sera sans doute un jour une des plus grandes cantatrices de notre époque. Le travail et l'exercice peuvent lui faire acquérir ce qui lui manque; cependent je l'engage à tempérer son ardeur pour l'étude; la fatigue est souvent funeste aux jeunes chanteurs. Il faut savoir se reposer à propos, et songer à conserver, pour acquérir ensuite avec plus de certitude et de succès. » Toujours poursuivi par l'idée que ce jeune prodige serait arrêté au milieu de sa course, dévoré, consumé par le feu qui brûlait dans son sein, je ne pus me défendre de citer le vers de Virgile :

Si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris!

Marie-Félicité Garcia est née à Paris en 1808, de parens espagnols. Son père, Manuel Garcia, de Séville, était alors premier ténor du Théâtre de l'Impératrice. On se souvient de la beauté de sa voix, du charme délicieux de son exécution, de la perfection, de la solidité de son talent. On se souvient des succès qu'il obtint dans *la Griselda*, *la Molinara*, dans *Il Matrimonio segretto* surtout; il chantait le fameux air : *Pria che spunti*, d'une manière ravissante. Plus tard, il prit une autre direction, quitta les rôles gracieux pour les personnages tragiques, don Juan, Otello; bien d'autres rôles du même genre, qu'il joua et chanta avec une rare supériorité, complétèrent sa réputation. Tous mes lecteurs ont été témoins de ses derniers triomphes. Je ne les rappellerai que pour les comparer aux premiers, et dire que le Garcia de 1808 était un virtuose tout aussi précieux que celui qu'ils ont admiré quinze ans plus tard. Marietta Garcia

Digitized by Google

était fille d'un tel père, elle fut l'élève d'un tel maître. Il semble que la nature et l'art devaient se donner la main pour former la jeune cantatrice. La nature s'était montrée avare de ses dons; Marietta possédait le sentiment de la musique au degré le plus éminent, mais sa voix était rebelle, dure et voilée. Manuel ne désespéra point de l'avenir de sa fille; il connaissait si bien le mécanisme de la voix, qu'il ne fut point arrêté par les obstacles que lui présentait l'organe de Marietta. L'étude, le travail, en triompheront, dit-il; il faudra bien que cette voix sorte enfin; elle est là, je la sens, je la devine. C'est un diamant brut; il s'agit de le polir, et nous arriverons à le faire briller du plus vif éclat.

Le père Garcia était un rude polisseur; il n'admettait excuse, prétexte, ni raison; avec lui, il fallait travailler, réussir ou crever, sans cesse battre le fer. Sans cesse? non, car trop souvent il battait autre chose. Tout ce que les maîtres ont écrit pour l'éducation des chanteurs : solfèges, études, exercices, vocalises, avaient été revus cent et cent fois par Mariettà; elle ne pouvait plus rien obtenir de cette bibliothèque épuisée, son père alors imagina de lui donner la collection des concertos de Viotti. Tous les jours il fallait que cette nouvelle pâture fût dévorée. Ce n'était point assez d'avoir solfié les traits scabreux notés pour le violon, d'avoir franchi, d'un pas ferme et sûr, l'énorme distance qui sépare le bourdon de la chanterelle, d'avoir posé gracieusement avec la voix les mélodies destinées à l'archet, infatigable puisqu'il n'a pas besoin de respirer; il fallait encore que Marietta recommençât la redoutable collection à six reprises différentes, afin que chacun de ces concertos passât par tous les degrés de la gamme, et fût transposé au moyen des six autres clés. Je ne parle point du travail du piano, cet exercice était un véritable repos, l'élève se jetait sur le clavier pour se remettre de ses fatigues vocales. Jamais enfant de chœur, et l'on sait comment les chefs de psallette leur fourraient la musique dans la tête, jamais enfant de chœur ne fut soumis à un travail plus opiniâtre. *Labor improbus omnia vincit.* Marietta reçut enfin de son père la voix admirable qu'il lui avait promise, elle en reçut aussi un admirable talent; cette dernière condition était moins difficile à remplir.

A l'âge de huit ans, Marietta fit son premier début à Naples, au théâtre de *I. Fiorentini*, dans la comédie. Elle ne chantait pas, mais elle jouait à ravir des rôles d'enfant. Ce fut à Londres qu'elle parut ensuite dans l'opéra, s'acquittant à merveille des petits rôles qui lui étaient confiés, et s'élevant peu à peu, sous l'aile paternelle, à des parties plus importantes. Elle s'y distingua dans *il Crociato* de Meyerbeer : elle y re-



Digitized by Google

présentait Félicia; les couplets *Giovinetto cavalier* lui firent beaucoup d'honneur. Ce fut son premier triomphe vocal.

« Mlle Garcia est une jeune personne d'une figure agréable; sa taille, sans être grande, est suffisante pour son emploi. Sa voix est pleine et sonore; elle est d'une belle étendue de *si* en *si*. Les sons élevés ont de la vigueur; ils sortent sans effort, et leur timbre est flatteur. On peut reprocher à Mlle Garcia d'avoir la vocalisation lourde, l'articulation peu nette dans les traits d'agilité, et une tendance à chanter plus haut que le ton. Ce dernier défaut peut être causé par la crainte que doit inspirer un premier début. » Voilà ce que disait le feuilleton du *Journal des Débats* du 13 mai 1827; il rendait compte de la reprise de *Torvaldo e Dorliska* Mlle Garcia succédait à Mlle Naldi dans cet opéra de Rossini. Son premier début à Paris eut lieu par le rôle de Dorliska; rôle assez important, bien qu'il fût dédaigné par les *prime donne*, qui n'ont jamais inscrit sur leurs tablettes Giulietta, et se sont défendues de jouer Amenaïde. Il est vrai que le voisinage de Romeo, de Tancredi, leur inspirait des alarmes, et qu'il est cruel pour la sensible Giulietta d'entendre applaudir un peu trop son cher Romeo, et de voir tomber les couronnes à ses pieds.

Marietta suivit sa famille à New-York, et ne craignit pas d'attaquer hardiment tous les premiers rôles du répertoire; elle réussit également dans l'opera-buffa et l'opera-seria. L'Otello par excellence sut se faire une Desdemona digne de lui. La famille Garcia formait à elle seule une compagnie chantante, et l'on voyait chaque soir Otello, Yago, Desdemona, Emilia, ou bien Almaviva, Figaro, Rosina, Berta, représentés par le père et le fils Garcia secondés par la sœur et la mère. Je crois même qu'un oncle, un *zio*, un *barbo*, comme disent les Vénitiens, était aussi de la partie, et remplissait les rôles d'Elmiro et de Bartolo dans cet opéra de famille.

Soumise aux volontés d'un père, comme les héroïnes de théâtre qu'elle représentait, aux volontés d'un père qui savait commander impérieusement, Marietta consentit à épouser M. Malibran, négociant français d'un âge mur, établi à New-York. On le croyait très riche, il devait enlever au théâtre la jeune cantatrice, et lui donner un rang, une fortune, capables de la dédommager de ce qu'elle perdrait en couronnes, en applaudissemens.

Des revers imprévus arrêtèrent les intentions libérales de M. Malibran, qui, bientôt, fut obligé de faire connaître sa position, et de déclarer à sa femme qu'il fallait remonter sur la scène, et chercher dans les ressources de son talent l'espérance de son avenir. Cette mésaventure fut un coup de bonheur pour l'art musical. Les cantatrices sont des moines d'une autre espèce à qui le mariage devrait être interdit. Quand elles sont assez peu

TIMBRE

Digitized by Google

sages pour prendre un époux, quand elles rongent leur frein au coin du foyer conjugal, déplorant leur folie, ce qui peut leur arriver de plus heureux, c'est une volée de coups de bâton de la part du maître qu'elles se sont donné, ou bien la grêle, l'inondation, l'incendie, qui viennent ruiner de fond en comble le nouveau ménage. Toutes celles qui se jettent dans cet abîme n'y restent pas, témoin Mme Malibran; elle fut rendue au théâtre dont elle devait être le plus bel ornement, et c'est à Paris que son merveilleux talent vint faire sa première explosion.

Le 12 janvier 1828, Mme Malibran paraît à l'Académie royale de Musique dans une représentation que l'Opéra-Italien donnait au bénéfice de Galli dans cette grande salle. *Semiramide*, la dernière scène de la tragédie anglaise *Romeo and Juliet*, et le premier acte du *Barbiere di Siviglia*, formaient ce spectacle formidable et d'un attrait si puissant et si varié. Mme Malibran, Mlle Smithson, Mlle Sontag à la fois! Quel début que celui de la nouvelle Sémiramis! Ce n'était plus la petite fille que nous avions entendue dans le rôle de Dorliska, mais la souveraine de Babylone, tendre, fière, impérieuse, et cachant ses dix-neuf ans sous l'éclat de sa majesté royale. Je ne parlerai point des transports d'enthousiasme qui éclatèrent après son premier solo, qu'elle dit avec autant de noblesse que d'élégance; après cette phrase véhémente, *trema il tempio*, qui fait trembler les cantatrices : elle l'attaqua, la suivit, la termina d'une manière victorieuse, mais effrayante. Il semblait que la virtuose devait succomber après une explosion qui semblait si fort au-dessus de ses moyens physiques. Elle fut sur-le-champ engagée à notre Théâtre-Italien et devint *prima donna* du premier théâtre du monde. Dès ce moment, sa carrière fut une suite de victoires; elle triompha dans tous les genres, sous la cuirasse de Tancredi, et sous le grotesque accoutrement de Fidalma, la vieille tante du *Matrimonio segretto*. Après avoir chanté le rôle de Sémiramis, on la voyait prendre celui d'Arsace; après Anna, paraissait Zerlina, et ces deux caractères, d'une couleur si tranchée, étaient rendus parfaitement par la même actrice; la même voix chantait alternativement les mélodies aiguës du soprane et les arpèges graves du contralte. Tour à tour naïve et pathétique dans *la Gazza ladra*, malicieuse et spirituelle dans *il Barbiere*, modeste et soumise comme Cendrillon, tirant l'épée avec la noble fierté d'un paladin, tragique et sublime dans *Otello*, luttant d'esprit et de bouffonnerie avec Campanone dans *la Prova;* telle était cette Malibran qui semblait avoir épuisé toutes les ressources de son génie dramatique, au moment où elle quitta la France.

Bellini lui préparait de nouveaux succès en Italie. *Norma*, *la Sonnambula*, *I Capuletti*, opéras de ce jeune maître, qui devait, hélas! lui montrer le chemin du tombeau, venaient d'être mis en scène par une illustre

Digitized by Google

*prima donna.* La Pasta s'était admirablement signalée en représentant Norma et la Somnambula, dont les rôles avaient été écrits pour elle. Mme Malibran s'en empare, les compose, les crée à sa manière, et, par une coquetterie d'artiste, dont on apprécia bientôt l'artifice, je devrais dire la perfidie, elle s'appliqua à donner tout l'éclat, toute la puissance de son exécution aux morceaux que la Pasta laissait dans la demi-teinte. On l'applaudit avec enthousiasme; et, tout en la remerciant d'avoir mis au jour de belles choses qui jusqu'alors avaient passé inaperçues, on pensa que la Malibran redoutait trop la rivalité de la Pasta pour s'aventurer à tenter les mêmes effets aux mêmes endroits. C'est justement ce que Marietta voulait faire croire; quand elle vit que l'opinion s'était prononcée sur ce point, elle changea de gamme, suivit la marche indiquée par la Pasta, et battit cette cantatrice sur son propre terrain. Elle brilla partout où la Pasta avait brillé et la surpassa. Une troisième épreuve fut encore plus décisive, car elle y joignit les prodiges d'exécution de la première et de la seconde.

Partout, en Italie, elle fut accueillie avec transport; les couronnes pleuvaient à ses pieds : on détela ses chevaux; la foule des amateurs traîna sa voiture; une autre fois, elle fut enlevée et portée sur les bras de ses admirateurs. Les entrepreneurs se la disputaient; on lui faisait souscrire des engagemens, trois mois à l'avance, à des prix énormes, et jusqu'alors inconnus, inouis. Le plus hardi de tous, celui de Trieste, lui donna 4,000 fr. par soirée, et voulut encore lui faire accepter, après l'accomplissement du traité, une parure de diamans. La cantatrice refusait, disant que c'était bien assez de la somme comptée, et qui lui avait été proposée, n'ayant jamais eu l'intention de mettre un tel prix à ses exercices. « Acceptez, répliqua le directeur, acceptez; je puis vous offrir ce cadeau, ce petit souvenir; il vous rappellera que j'ai fait d'excellentes affaires avec vous, et je pense qu'il pourra vous décider à revenir une seconde fois. »

L'activité de cette fougueuse existence paraîtrait fabuleuse, si nous n'avions pas vu Marietta se gouverner parmi nous, et remplir ses engagemens au théâtre, résister à la fatigue des répétitions, des représentations, après avoir galopé le matin et le soir au bois de Boulogne, à lasser deux chevaux. C'est pendant la répétition qu'elle se faisait servir à déjeuner, sur la scène, et pendant que les autres acteurs récitaient l'opéra. Ses voyages, ses courses, ses études, ses travaux, rempliraient deux vies d'artiste, et deux vies complètes encore. Elle part pour Sinigaglia pendant les chaleurs de juillet; c'est sur le siége du cocher qu'elle se met en route, elle conduit, active les chevaux; brûlée par le soleil d'Italie, couverte de poussière, elle arrive et va sur-le-champ se jeter à la mer, nage comme un dauphin, et rentre à son hôtel faire sa toilette après cette

Digitized by Google

ablution. Dernièrement encore, elle part de Bruxelles pour Londres, revient à Paris, fait des courses dans la Brie, et retourne à Londres : ce n'était pas un courrier, mais une colombe voyageuse. On sait ce que c'est que la vie d'un chanteur dans la capitale de l'Angleterre, la vie d'un chanteur dramatique et placé au premier rang. Trois ou quatre matinées musicales l'attendent après la répétition, et quand le rideau tombe et qu'il peut s'échapper du théâtre, les soirées commencent, se prolongent jusqu'au matin; et le virtuose monte en voiture pour aller de l'une à l'autre. Mme Malibran tenait tête à tous ces engagemens; bien plus, elle donnait le dimanche à ses amis, et ce jour, d'un repos absolu pour toute l'Angleterre, était encore pour Marietta un jour de joyeuses fatigues; elle jouait, folâtrait comme un enfant avec sa famille et ses nombreux amis; elle leur prodiguait les trésors de sa voix, les agrémens de son esprit.

Son mariage s'était conclu malgré sa volonté, de graves nullités le rendaient attaquable; Marietta voulut le faire rompre, elle y réussit, et vint à Paris s'unir avec M. de Bériot, qui l'aimait passionnément et qu'elle avait préféré à tous les adorateurs empressés de lui plaire, M. de Bériot, digne d'un tel choix, et dont le superbe talent de violoniste n'était pas le principal mérite aux yeux de Marietta. Ils vivaient heureux, la gloire et la fortune versaient à pleines mains leurs faveurs sur ce couple si bien assorti. Ils étaient ensemble à Manchester; jouant et chantant aux fêtes musicales données le matin à l'église et le soir au concert. Marietta se sentait mal depuis quelques jours, elle chanta pourtant; le lendemain à l'église, quand l'orgue fait sonner toute son harmonie, elle est vivement saisie par cette explosion, elle rit aux éclats, pleure ensuite à chaudes larmes, se remet et chante sa partie. Le soir au concert, elle surmonte encore son malaise, et dit avec Mme Caradori le duo d'*Andronico*. Jamais sa voix n'avait fait entendre des sons plus purs, plus mélodieux, plus vibrans; jamais les traits rapides et brillans ne s'étaient échappés de son gosier flexible avec autant de charme et de légèreté. Enfin, sur le dernier repos de dominante, elle attaque le *si* aigu, le serre, le bat avec l'*ut dièse*, et tient pendant un laps de temps énorme, le trille le plus juste, le plus éclatant, le plus net, le plus éblouissant qu'une femme ait jamais exécuté. Tout le monde en fut émerveillé, toutes les voix criaient *brava*, toutes les mains applaudissaient encore, lorsque la cantatrice, terrassée par ce dernier effort, se retira d'un pas tremblant; Mme Assandri lui prêta le secours de son bras pour l'accompagner dans la chambre voisine, où Marietta tomba sans connaissance, tourmentée par une crise nerveuse d'une violence effrayante.

CASTIL-BLAZE.

(*La suite au numéro prochain.*)

Digitized by Google

---

Le camp de Compiègne, qui a été si peu favorisé du beau temps et qui a failli se dissoudre plusieurs fois devant un redoublement d'intempéries, vient enfin de recevoir ses hôtes royaux; les grandes manœuvres ont commencé dès le lendemain. M. le duc d'Orléans, qui est l'ame du camp de Compiègne, et qui a su se concilier à un degré égal le respect des officiers, l'amour du soldat, l'admiration de toute l'armée pour ses connaissances en art militaire, a fait exécuter *un passage de la ligne en avant*. On n'a eu à déplorer qu'un seul accident. Le roi a visité à pied les deux camps de Nemours et d'Orléans. Chaque corps d'armée a donné en particulier une représentation propre à son arme; c'est ainsi que deux compagnies d'infanterie ont exécuté des exercices gymnastiques et des mouvemens en avant et en arrière à la baïonnette; une compagnie du génie a fait sauter des *fougasses;* ce sont des mines chargées de pierres et de débris, et qui, en éclatant avec violence, peuvent donner une idée d'une éruption volcanique.

Chaque tente était en outre décorée d'emblèmes, de sculptures, de petits monumens où nos soldats ont déployé un véritable talent d'artiste et d'architecte; quelques-uns même ne se sont pas fait faute de poésie, et la science lapidaire s'est enrichie de plusieurs inscriptions pittoresques. Une fontaine a été décorée d'une inscription en l'honneur du duc d'Orléans.

Le 16e de ligne avait multiplié les forteresses et les grottes; le 8e léger avait construit une grande quantité de tombeaux, et figuré des ruines d'édifices célèbres, entre autres le tombeau de Mahomet suspendu entre le ciel et la terre, l'arc de l'Étoile, une pyramide d'Égypte; on remarquait, chez le 10e de ligne, le pont d'Arcole, le Panthéon, le tombeau d'Héloïse et d'Abailard. Dans le camp de Nemours, les soldats du génie avaient élevé un blockhaus avec fossés et chemin couvert. Les meuniers, les diables, les magiciens, jouaient un grand rôle dans toutes ces sculptures faites à la hâte. Napoléon n'a pas été oublié, et nos soldats l'ont représenté sur sa colonne et dans son tombeau de Sainte-Hélène. Au moment où le roi allait remonter en voiture pour retourner en campagne, le général Buchet a fait battre la générale, et sur-le-champ les huit mille hommes, formant le camp de Nemours, se sont trouvés réunis sur le front de bandière avec armes et bagages. Cette prise d'armes, remarquable par la rapidité et l'ordre avec laquelle elle fut exécutée, avait été concertée secrètement entre le général Buchet et le duc d'Orléans.

L'Opéra s'est transporté à Compiègne pour jouer *le Dieu et la Bayadère;* Mlle Taglioni a dansé, et Levasseur a failli s'enrhumer. Six cents personnes environ avaient été admises à cette représentation.

Le ministère se renferme dans une immobilité complète. Les fonds français ont repris un mouvement de hausse; rien, d'ailleurs, n'indique que les graves difficultés au milieu desquelles s'est installé le ministère, touchent à leur terme. La question de la présidence de la chambre, mise en

Digitized by Google

avant par les journaux du tiers-parti, a été maladroitement éludée par la presse doctrinaire. Il faut avouer, cependant, que le ministère fait contre fortune bon cœur, et que jamais le langage de ses organes n'a été plus fier et plus dédaigneux. L'un d'eux a annoncé d'une façon bien prématurée, nous le croyons, que le ministère débuterait par la présentation d'un projet de loi pour la répression des sociétés secrètes. Il est assez maladroit, au milieu de la tranquillité profonde dont jouit le pays, de venir raviver le fantôme oublié des associations. Nous doutons, d'ailleurs, que M. Persil se prête à d'inutiles et imprudentes mesures, au lieu de s'occuper des importantes réformes que réclament la magistrature et le conseil d'état. M. Duchâtel s'occupe, de son côté, avec zèle, de préparer une loi sur les sucres.

Les deux seuls ministres qui aient encore jugé à propos d'annoncer leur avénement à leurs subordonnés par des circulaires sont M. le général Bernard et M. de Gasparin. On a regretté, dans la circulaire de M. de Gasparin, l'absence de toute indication précise de ce que l'on exigeait des préfets. M. de Montalivet, pendant son court séjour au ministère, avait imprimé à ce département une activité et une régularité remarquables. Son attention s'était portée à la fois sur l'administration des prisons, sur les chemins vicinaux et sur les conseils généraux. On doit à son goût éclairé, à son esprit de haute impartialité bon nombre d'améliorations importantes. Mais M. de Montalivet est maintenant retiré dans ses propriétés du Berry.

La défaite de Gomez, d'abord révoquée en doute par quelques amis peu habiles du ministère, se confirme de la façon la plus éclatante. Le brigadier Alaix, qui vient de remporter cet avantage signalé, est un de ces braves généraux dont le nom est peu répandu à l'étranger, mais qui, en revanche, sont bien connus du soldat, qui vivent avec lui, partagent ses fatigues, et battent l'ennemi lorsqu'ils peuvent le joindre. Alaix est à la poursuite de Gomez. Les habitans de Requena se sont défendus avec héroïsme; les femmes ont traîné les canons. Mais les Espagnoles sont coutumières du fait, et Sarragosse aurait au besoin de nombreux imitateurs. Ce succès a produit une forte hausse dans les fonds espagnols à la bourse de Londres. L'effet moral de cette victoire est immense; elle montre combien il eût été facile à un ministère fidèle aux engagemens du traité de la quadruple alliance, de terminer, ou plutôt de restreindre dans les montagnes de la Navarre, cette guerre qui épuise le sang et l'or de l'Espagne. Les nouvelles du Portugal continuent à n'arriver que par l'intermédiaire des journaux anglais, et principalement des correspondans tories qui présentent les affaires sous un jour fort sombre.

Le parlement anglais pourra bientôt tenir ses séances à Paris, et nous aurions là, en vérité, un échantillon précieux des talens oratoires de la chambre des communes. Le parti conservateur serait représenté par M. Peel et M. Parnell; le parti radical par M. Grote. M. Manners Sutton remplirait les fonctions de *speaker*. L'émigration espagnole pourrait bien, de son côté, y venir former de nouvelles cortès: M. Isturitz, M. de Toreno, n'ont fait probablement que précéder M. Martinez de la Rosa et

Digitized by Google

M. Galiano. M. Alava, ex-ambassadeur, ex-général, s'est trouvé tout installé. M. Marliani a été nommé consul-général à Paris, et deux émissaires de M. Mendizabal, se rendant à Londres, ont traversé la capitale il y a quelques jours.

— Le Théâtre-Français, qui reste toujours notre premier théâtre, a vu rentrer cette semaine Mlle Mars dans *Tartuffe*, et M. et Mme Volnys dans *Don Juan d'Autriche*. Mlle Mars et Mme Volnys, que nous rapprochons sans aucune intention, semblent n'avoir de commun que le parti pris de pousser toutes deux à l'excès leurs qualités et leurs défauts. Mlle Mars devient de plus en plus insaisissable dans ses nuances, et Mme Volnys, de plus en plus violente et exagérée dans sa pantomime.

Le public, qui s'était porté en foule à ces deux rentrées, s'est montré plus prodigue d'applaudissemens pour Mme Volnys que pour Mlle Mars. Il est vrai que Mlle Mars jouait Molière, et Mme Volnys, M. Casimir Delavigne : or, en faisant la part de l'auteur, dans les applaudissemens, nous trouvons que *Tartuffe* doit s'estimer fort heureux d'avoir pu trouver place sur l'affiche entre *Don Juan d'Autriche* et *Angelo*, qu'on reprendra sans doute aussi à la rentrée de Mme Dorval.

Vaudeville. — *Le Diable amoureux*. Ce n'est, en vérité, ni la faute de la constitution de 1812, ni celle du diable, deux êtres fort distincts, mais qui ne font qu'un dans l'esprit de certaines gens, si ce vaudeville est espagnol, si Mlle Fargueil s'appelle tour à tour Pepita, Maria, Saphira, Estelle, et nous représente le diable amoureux. On nous a épargné le coup de poignard; mais, voyez comme on ne s'exécute jamais de bonne grace, on a laissé, dans ce vaudeville, la trappe et la guitare. Après deux pièces franchement amusantes comme *le Frère de Piron* et *le Cadet de Gascogne*, il ne fallait pas aller si loin que l'Espagne pour trouver une intrigue obscure, bizarre, et qui met l'esprit à la torture. Si nous ne tenions, avant tout, à la réputation de bon diable, nous dirions que les auteurs avaient le diable au corps en écrivant ce vaudeville, où se trouve, d'ailleurs, une jolie scène.

— Le Palais-Royal a mis en scène *le Rapin*, ce loustic d'atelier, ce héros du calembour, cette colonne de l'art, de l'art romantique surtout. Le rapin a l'œil vif, la chevelure tombant sur les oreilles, le chapeau en cône, la redingote de velours. Le rapin, à bien plus juste titre que nos étudians en droit et en médecine, peut se vanter d'être l'héritier des écoliers du moyen-âge. De même que ceux-ci prenaient parti pour Abeilard ou pour Guillaume de Champeaux, le rapin se dévoue à la défense des principes de tel ou tel maître. Le rapin, comme toutes les gloires de ce monde, ne pouvait échapper au couplet du vaudeville. Le théâtre du Palais-Royal s'en est, d'ailleurs, fort bien trouvé. *Le Rapin* rendra au directeur, aux auteurs et acteurs, caricatures pour caricatures.

Digitized by Google

# LE GRUTLI.

## I.

Albert d'Autriche, qui était de la maison de Habsbourg, parvint au trône impérial en 1298. A l'époque de son avénement, il n'existait, en Helvétie (1), ni association, ni cantons, ni diète. Quant à l'empereur, il possédait seulement, au milieu de ces contrées, à titre de chef des comtes de Habsbourg, plusieurs villes et forteresses qui font aujourd'hui partie des cantons de Zurich, Lucerne, Zug, Argovie, etc., etc. Les autres comtes auxquels appartenait le reste du pays, étaient ceux de Savoie, de Neufchâtel et de Rapperschwyl. Il serait difficile de faire l'histoire individuelle de cette noblesse, riche, débauchée et remuante, toujours en guerre et en plaisir, épuisant le sang et l'or de ses vassaux, et couvrant chaque cime de montagnes de tours et de forteresses, d'où, comme des aigles de leurs aires, ils s'abattaient dans la plaine pour y enlever l'objet de leur désir, qu'ils revenaient mettre en sûreté derrière

(1) L'Helvétie ne prit le nom de Suisse qu'après la confédération.



Digitized by Google

les murs de leurs châteaux. Et que l'on ne croie pas que les laïques seuls se livrassent à ces déprédations; non, les puissans évêques de Bâle, de Constance et de Lausanne vivaient de la même manière, et les riches abbés de Saint-Gall et d'Ensielden suivaient l'exemple de leurs chefs mitrés, comme la petite noblesse celui des hauts barons.

Au milieu de cette terre couverte d'esclaves et d'oppresseurs, trois communes étaient restées libres. C'étaient celles d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, qui, dès 1291, prévoyant les jours de malheur, s'étaient réunies et engagées à défendre mutuellement, envers et contre tous, leurs personnes, leurs familles, leurs biens, et à s'aider, le cas échéant, par les conseils et par les armes. Cette alliance leur fit donner le nom d'*Eidsgenossenn*, c'est-à-dire alliés par serment. Albert, alarmé de cette démonstration, voulut les forcer de renoncer à la protection de l'empire, et de se soumettre à celle plus immédiate et plus directe des comtes de Habsbourg, afin que si aucun de ses fils n'était élu au trône romain, après lui ils conservassent au moins la souveraineté de ces pays, qui, sans cela, échappaient à la noble maison des ducs d'Autriche. Mais Uri, Schwitz et Underwald avaient trop vu quels brigandages infâmes s'exerçaient autour d'eux pour donner dans le piége. Ils repoussèrent les propositions qui leur furent faites, en 1305, par les députés d'Albert, et supplièrent qu'on ne les privât pas de la protection de l'empereur régnant, ou, selon l'expression usitée à cette époque, qu'on ne les séparât point de l'empire. Albert leur fit répondre que son désir était de les adopter comme enfans de sa famille royale; il offrit des fiefs à leurs principaux citoyens, et parla d'une création de dix chevaliers par commune. Mais ces vieux montagnards refusèrent, disant qu'ils ne demandaient que le maintien de leurs anciens droits et non de nouvelles faveurs. Alors Albert, voyant qu'il n'y avait rien à faire de ces hommes par la corruption, voulut voir ce qu'on en pourrait faire par la tyrannie; il leur envoya deux baillis autrichiens, dont il connaissait le caractère despotique et emporté : c'étaient Hermann Güessler de Brünnegg et le chevalier Beringuer de Landenberg. Ces nouveaux baillis s'établirent dans le pays même des confédérés, ce que leurs devanciers ne s'étaient jamais permis. Landenberg prit possession

Digitized by Google

du château royal de Sarnen, dans le haut Unterwalden, et Güessler, ne trouvant point de séjour digne de lui dans le pauvre pays qui lui était échu en partage, fit bâtir une forteresse à laquelle il donna le nom d'*Urijoch*, ou joug d'Uri. Dès-lors commença et fut mis à exécution le plan d'Albert, qui espérait, à l'aide de cette tyrannie, déterminer les confédérés à se détacher eux-mêmes de l'empire, et à se mettre sous la protection de la maison d'Autriche. Les péages furent augmentés, les plus petites fautes punies par de fortes amendes, et les citoyens traités avec hauteur et mépris.

Un jour qu'Hermann Güessler faisait sa tournée dans le canton de Schwitz, et qu'il passait à Sarnen, il s'arrêta devant une maison que l'on achevait de bâtir, et qui appartenait à Werner Stauffacher.

— N'est-ce point une honte, dit-il, en s'adressant à l'écuyer qui le suivait, que de misérables serfs bâtissent de pareilles maisons, quand des chaumières seraient trop bonnes pour eux?

— Laissez-la finir, monseigneur, répondit l'écuyer, et lorsqu'elle sera achevée, nous ferons sculpter au-dessus de la porte l'aigle de la maison de Habsbourg, et nous verrons si son maître est alors assez hardi pour la réclamer.

— Tu as raison, dit Güessler, et piquant son cheval, il continua son chemin. La femme de Werner Stauffacher était sur le seuil de la porte; elle entendit cette conversation, et donna aussitôt l'ordre aux ouvriers de laisser là leur ouvrage, et de se retirer chez eux. Ils obéirent. Lorsque Werner Stauffacher revint, il regarda avec étonnement cette maison solitaire, et demanda à sa femme pourquoi les ouvriers s'étaient retirés, et qui leur en avait donné l'ordre.

— Moi, répondit-elle.

— Et pourquoi cela, femme?

— Parce qu'une chaumière est tout ce qu'il faut à des vassaux et à des serfs.

Werner poussa un soupir et entra dans la maison; il avait faim et soif; il s'attendait à trouver le dîner préparé; il s'assit à table; sa femme lui servit du pain et de l'eau, et s'assit près de lui.

— N'y a-t-il plus de vin au cellier, femme, plus de chamois dans les montagnes, plus de poissons dans le lac? dit Werner.



Digitized by Google

— Il faut savoir vivre selon sa condition. Le pain et l'eau sont le dîner des vassaux et des serfs.

Werner fronça le sourcil, mangea le pain et but l'eau. La nuit vint, ils se couchèrent. Avant de s'endormir, Werner prit sa femme entre ses bras, et voulut l'embrasser; elle le repoussa.

— Pourquoi me repousses-tu, femme? dit Werner.

— Parce que des vassaux et des serfs ne doivent point désirer donner le jour à des enfans qui seront vassaux et serfs comme leurs pères.

Werner se jeta à bas du lit, se rhabilla en silence, détacha de la muraille une longue épée qui y était pendue, la jeta sur ses épaules, et sortit sans prononcer une parole. Il marcha sombre et pensif jusqu'à Brunnen. Arrivé là, il fit prix avec quelques pêcheurs, traversa le lac, arriva, deux heures avant le jour, à Attingausen, et alla frapper à la maison de Walter Furst, l'un des hommes les plus considérés de l'Uri. Le vieillard vint ouvrir lui-même; et, quoique étonné de voir paraître Werner à cette heure de la nuit, il ne lui demanda point la cause de cette visite, mais donna l'ordre à un serviteur d'apporter sur la table un quartier de chamois et du vin.

— Merci, père, dit Werner, j'ai fait vœu de ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau, jusqu'à un moment peut-être bien éloigné encore, celui où nous serons libres!

— Ce sont de bonnes paroles que celles que tu viens de dire; mais auras-tu le courage de les répéter à d'autres qu'au vieillard que tu appelles ton père?

— Je les répéterai à la face de Dieu, qui est au ciel, et à la face de l'empereur, qui est son représentant sur la terre.

— Bien dit, enfant; il y a long-temps que j'attendais de ta part une pareille visite et une semblable réponse. Je commençais à croire que ni l'une ni l'autre ne viendraient.

On frappa de nouveau à la porte. Walter Furst alla ouvrir. Un jeune homme, armé d'un bâton qui ressemblait à une massue, était debout sur le seuil. Un rayon de la lune éclairait ses traits pâles et bouleversés.

— Mechtal! s'écrièrent à la fois Walter Furst et Stauffacher.

— Et que viens-tu demander? continua Walter Furst, effrayé de sa pâleur.

Digitized by Google

— Asile et vengeance! dit Mechtal d'une voix sombre.

— Tu auras ce que tu demandes, répondit Walter Furst, si la vengeance dépend de moi comme l'asile. — Qu'est-il donc arrivé, Mechtal?

— Il est arrivé que j'étais à labourer ma terre, et que j'avais à ma charrue les deux plus beaux bœufs de mon troupeau, lorsqu'un valet de Landenberg vint à passer.

— Voilà de trop beaux bœufs pour un vassal, dit-il; il faut qu'ils changent de maître!

— Ces bœufs sont à moi! lui dis-je, et comme j'en ai besoin, je ne veux pas les vendre.

— Et qui parle de te les acheter, manant? A ces mots, il tira de sa ceinture un couteau à dépouiller le gibier, et coupa les traits.

— Mais si vous me prenez cet attelage, comment ferai-je pour labourer ma terre?

— Des paysans comme toi peuvent bien traîner leur charrue eux-mêmes.

— Tenez, lui dis-je, il en est encore temps, passez votre chemin, et je vous pardonne.

— Et où est ton arc ou ton arbalète pour parler ainsi?

Il y avait près de moi un jeune arbre; je le brisai.

— Si tu fais un pas, me répondit-il, je t'éventre comme un chamois!

D'un seul bond je fus près de lui, le bâton levé.

— Et moi, si vous portez la main sur mon attelage, je vous assomme comme un taureau!

Il étendit le bras et toucha le joug; oui, je crois qu'il le toucha du bout du doigt. Mon bâton tomba et le valet de Landenberg avec lui. Je lui avais rompu le bras, comme si c'eût été une baguette de saule.

— Et tu as bien fait, c'était justice.

— Je le sais et je ne m'en repens pas, continua Mechtal; mais je n'en fus pas moins forcé de me sauver. J'abandonnai mes bœufs, et me cachai tout le jour dans les bois du Roestock; puis, la nuit venue, je pensai à nos frères d'Uri qui sont bons et hospitaliers; je pris la passe de Sarnen, et me voilà.

Digitized by Google

— Sois le bien-venu, Mechtal, dit Walter Furst en lui tendant la main.

— Mais ce n'est point tout, il nous faudrait un homme intelligent que nous pussions envoyer à Sarnen, afin qu'il sache ce qui s'est passé depuis hier, et quelles mesures de vengeance ont été prises contre moi par le Landenberg.

En ce moment, un pas alourdi par la fatigue se fit entendre, et un instant après un homme frappa en disant: Ouvrez, je suis Ruder. Mechtal ouvrit la porte pour se jeter dans les bras du serviteur de son père; mais il le trouva si pâle et si abattu, qu'il recula épouvanté.

— Qu'y a-t-il, Ruder? dit Mechtal d'une voix tremblante.

— Malheur sur vous, mon jeune maître! malheur sur le pays qui voit tranquillement de pareils crimes! malheur sur moi qui vous apporte de si fatales nouvelles!

— Il n'est rien arrivé au vieillard? dit Mechtal; ils ont respecté son âge et ses cheveux blancs? la vieillesse est sacrée!...

— Respectent-ils quelque chose? y a-t-il quelque chose de sacré pour eux? Ils l'ont pris; ils ont voulu lui faire dire où vous étiez; et comme il ne le savait pas, pauvre vieillard! ils lui ont crevé les yeux.

Mechtal jeta un cri terrible. Werner et Walter Furst se regardèrent les cheveux hérissés et la sueur sur le front.

— Ils lui ont crevé les yeux, dis-tu? et cela, parce que je m'étais sauvé comme un lâche; ils ont crevé les yeux du père parce qu'il ne voulait pas livrer le fils! Ils ont enfoncé le fer dans les yeux d'un vieillard!... Ils n'ont plus assez de nos larmes, et ils nous font pleurer le sang. Ah! mon Dieu, mon Dieu, prenez pitié de nous!

Werner s'approcha de Mechtal. — Ne pleure pas comme un enfant, nous vengerons ton père.

— Nous le vengerons, avez-vous dit, Werner?

— Nous le vengerons, reprit Walter Furst.

En ce moment, le refrain d'une chanson joyeuse se fit entendre à quelque distance, et au détour du chemin on vit, aux premiers rayons du jour, apparaître un nouveau personnage.

— Rentrez! s'écria Ruder en s'adressant à Mechtal.

— Reste, dit Walter Furst, c'est un ami.

Digitized by Google

— Et qui pourrait nous être utile, ajouta Werner.

L'étranger approchait toujours. C'était un homme de trente-cinq ans à peu près; il était vêtu d'une espèce de robe brune qui lui descendait jusqu'aux genoux seulement, et qui tenait le milieu entre le costume monacal et le vêtement des laïques. Cependant ses cheveux longs, ses moustaches et sa barbe, taillées comme celles des bourgeois libres, indiquaient que s'il appartenait au cloître, c'était fort indirectement. Sa démarche était d'ailleurs bien plus celle d'un soldat que d'un moine, et l'on aurait pu le prendre pour un homme de guerre, s'il n'eût porté à la place de l'épée une écritoire pendue à sa ceinture, et dans une trousse d'archer vide de flèches, un rouleau de parchemin et des plumes. Son costume était complété, du reste, par un pantalon de drap bleu collant sur la jambe, par des brodequins lacés dessus, et il portait le long bâton ferré, sans lequel voyage si rarement le montagnard. Dès qu'il avait aperçu le groupe qui s'était formé devant la porte, il avait cessé de chanter, et il avançait avec un air ouvert qui annonçait sa certitude de trouver des figures de connaissance. En effet, il était encore à quelques pas, que Walter Furst lui adressa la parole.

— Sois le bien-venu, Wilhelm, lui dit-il. Où vas-tu si matin?

— Dieu vous garde, mon père. Je vais toucher les revenus du *Fraumunster* de Zurich, qui a quelques redevances dans le haut Unterwalden.

— Ne peux-tu t'arrêter un quart d'heure avec nous, pour écouter ce que va te dire ce jeune homme?

Wilhelm se tourna du côté de Mechtal, et vit qu'il pleurait; alors il s'approcha de lui et lui tendit la main.

— Que Dieu sèche vos larmes, frère! lui dit-il.

— Que Dieu venge le sang! répondit Mechtal; et il lui raconta tout ce qui venait d'arriver. Wilhelm écouta ce récit avec une grande compassion et une profonde tristesse.

— Et qu'avez-vous résolu? dit Wilhelm, lorsqu'il eut fini.

— De nous venger et de délivrer notre pays, répondirent les trois hommes.

— Dieu s'est réservé la vengeance des crimes et la délivrance des peuples, dit Wilhelm.

— Et que nous a-t-il donc laissé à nous autres hommes?

Digitized by Google

— La prière et la résignation qui les hâtent.

— Wilhelm, ce n'est point la peine d'être un si vaillant archer, si tu réponds comme un moine quand on te parle comme à un citoyen.

— Dieu a fait la montagne pour le daim et le chamois, et le daim et le chamois pour l'homme; voilà pourquoi il a donné la légèreté au gibier et l'adresse au chasseur. Vous vous êtes donc trompé, Walter Furst, en m'appelant un vaillant archer; je ne suis qu'un pauvre chasseur.

— Adieu, Wilhelm, va en paix!

— Dieu soit avec vous, frères!

Wilhelm s'éloigna; les trois hommes le suivirent des yeux en silence, jusqu'à ce qu'il eût disparu au premier détour du chemin.

— Il ne faut pas compter sur lui, dit Werner Stauffacher, et cependant c'eût été un puissant allié.

— Dieu réserve à nous seuls la délivrance de notre pays. Dieu soit loué!

— Et quand nous mettrons-nous à l'œuvre? dit Mechtal; je suis pressé; mes yeux pleurent, et ceux de mon père saignent.

— Nous sommes chacun d'une commune différente; toi, Werner, de Schwitz; toi, Mechtal, d'Untervalden; et moi, d'Uri: choisissons, chacun parmi nos amis, dix hommes sur lesquels nous puissions compter; rassemblons-nous avec eux au Grutli. Dieu veut ce qu'il veut; et, lorsqu'ils marchent dans sa voie, trente hommes valent une armée!

— Et quand nous rassemblons-nous? dit Mechtal.

— Dans la nuit de dimanche à lundi, répondit Walter Furst.

— Nous y serons, répondirent Werner et Mechtal. Et les trois amis se séparèrent.

## II.

Parmi les dix conjurés du canton d'Unterwalden qui devaient accompagner Mechtal au Grutli dans la nuit du 17 novembre, était un jeune homme de Wolfranchiess, nommé Conrad de Baumgarten. Il venait d'épouser par amour la plus belle fille d'Alzellen; et le désir seul de délivrer son pays l'avait fait entrer dans la conjuration, car il était heureux.

Digitized by Google

Aussi ne voulut-il pas dire à sa jeune femme quel motif l'éloignait d'elle. Il feignit une affaire au village de Brunnen; et, le 16 au soir, il lui annonça qu'il quittait la maison jusqu'au lendemain. La jeune femme pâlit.

— Qu'y a-t-il, Röschen (1)? dit Conrad. Il est impossible qu'une chose aussi simple vous fasse une telle impression!

— Conrad, dit la jeune femme, ne pouvez-vous remettre cette affaire?

Conrad la regarda.—Serais-tu jalouse, pauvre enfant?—Röschen sourit tristement. — Mais, non, c'est impossible, continua-t-il. Il est arrivé quelque chose que tu me caches.

— Peut-être ai-je tort de craindre, répondit Röschen.

— Et que peux-tu craindre dans ce village, au milieu de nos parens, de nos amis?

— Tu connais notre jeune seigneur, Conrad?

— Oui, sans doute, répondit celui-ci en fronçant le sourcil. Eh bien?

— Eh bien! il m'a vue à Alzellen avant que je fusse ta femme.

— Et il t'aime? s'écria Conrad en fermant les poings et en la regardant fixement.

— Il me l'a dit, autrefois, et je l'avais oublié; mais, hier, je l'ai rencontré sur le chemin de Stanz, et il m'a répété les mêmes paroles.

— Bien! bien! murmura Conrad; insolens seigneurs! ce n'était donc pas assez de mon amour pour la patrie, vous voulez que j'y joigne ma haine pour vous; mais hâtez-vous d'amasser de nouveaux crimes sur vos têtes, le jour de la vengeance va venir!

— Qui menaces-tu ainsi? dit Röschen, oublies-tu qu'il est le maître?

— Oui, de ses vassaux, de ses serfs et de ses valets. Mais moi, Röschen, je suis de condition libre, citoyen de la ville de Stanz, seigneur de mes terres et de ma maison; et si je n'ai pas droit, comme lui, d'y rendre justice, j'ai droit de me la faire.

— Mon Dieu! murmura Röschen.

— Écoute, reprit Conrad, nous nous effrayons à tort peut-être,

(1) Rosette.

Digitized by Google

je n'ai dit à personne que je dusse partir. Personne ne le sait donc. Je ne serai absent que jusqu'à demain à midi. On me croira près de toi et tu seras respectée.

Conrad embrassa Röschen et la quitta.

Le rendez-vous était, nous l'avons dit, au Grutli. Personne n'y manqua.

C'est là, dans cette petite plaine, qui forme une prairie étroite entourée de buissons, au pied des bois du Seelisberg, que dans la nuit du 17 novembre 1307, la terre donna au ciel l'un de ses plus sublimes spectacles : celui de trois hommes promettant sur leur honneur de rendre, au risque de leur vie, la liberté à tout un peuple. Walter Furst, Werner Stauffacher et Mechtal, étendirent le bras, et jurèrent à Dieu, *devant qui les rois et les peuples sont égaux, de vivre ou de mourir pour leurs frères ; d'entreprendre et de supporter tout en commun ; de ne plus souffrir, mais de ne pas commettre d'injustices ; de respecter les droits et les propriétés du comte de Habsbourg ; de ne faire aucun mal aux baillis impériaux, mais de mettre un terme à leur tyrannie ;* priant Dieu, si ce serment lui était agréable, de le faire connaître par quelque miracle. Au même instant, trois sources d'eau vive jaillirent aux pieds des trois chefs. Les conjurés crièrent alors gloire au Seigneur, et levant la main, jurèrent à leur tour de rétablir la liberté en hommes de cœur : l'exécution de ce dessein fut remise à la nuit du 1er janvier 1308; puis, le jour approchant, ils se séparèrent, et chacun reprit le chemin de sa vallée et de sa cabane.

Quelque diligence que fît Conrad, il était midi, lorsqu'en sortant de Dallenwyl, il aperçut le village de Wolfranchiess, et près du village, la maison où l'attendait Röschen; tout paraissait tranquille. Ses craintes se calmèrent à cette vue; son cœur cessa de battre; il s'arrêta pour respirer. En ce moment il lui sembla que son nom passait à ses oreilles, porté sur une bouffée de vent. Il tressaillit et se remit en marche.

Au bout de quelques minutes, il entendit une seconde fois une voix qui l'appelait, il frémit, car cette voix était plaintive, et il crut reconnaître celle de Röschen; cette voix venait de la route; il se lança vers le village.

A peine eut il fait vingt pas, qu'il aperçut une femme accourant

Digitized by Google

à lui, échevelée, éperdue, qui dès qu'elle l'aperçut, étendit les bras, prononça son nom, et sans avoir la force d'aller plus avant, tomba au milieu du chemin. Conrad ne fit qu'un bond pour arriver près d'elle, il avait reconnu Röschen.

— Qu'as-tu, ma bien-aimée? s'écria-t-il.

— Fuyons, fuyons, murmura Röschen, en essayant de se relever.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il est venu, Conrad, parce qu'il est venu pendant que tu n'y étais pas. Et profitant de ton absence, et de ce que j'étais seule... il a exigé que je lui préparasse un bain.

— L'insolent. Et tu as obéi?

— Que pouvais-je faire, Conrad? Alors il m'a parlé de son amour, il a étendu la main sur moi. Je me suis sauvée, t'appelant à mon aide; j'ai couru comme une insensée; puis, quand je t'ai aperçu, les forces m'ont abandonnée, et je suis tombée tout à coup comme si la terre manquait sous mes pieds.

— Et où est-il?

— A la maison, dans le bain.

— L'insensé! s'écria Conrad en s'élançant vers Wolfranchiens.

Röschen tomba à genoux, les bras tendus vers l'endroit où avait disparu Conrad. Elle resta ainsi un quart d'heure, immobile et muette, comme la statue de la prière. Puis tout à coup elle se releva et poussa un cri. C'était Conrad qui revenait, pâle, et tenant à la main une coignée rouge de sang.

— Fuyons, Röschen, dit-il à son tour, fuyons, car nous ne serons en sûreté que de l'autre côté du lac; fuyons sans suivre de route, loin des sentiers, loin des villes; fuyons, si tu ne veux pas que je meure de crainte, non pour ma vie, mais pour la tienne. — A ces mots, il l'entraîna à travers la prairie.

Röschen n'était pas une de ces fleurs délicates et étiolées, comme il en pousse dans nos villes : c'était une noble montagnarde, forte et puissante en face du danger, habituée au soleil et à la fatigue. Conrad et elle eurent donc bientôt atteint le pied de la montagne. Alors ils s'enfoncèrent dans le plus fourré du bois, gravissant les flancs de la montagne par des sentiers connus des seuls chasseurs. Plusieurs fois Conrad voulut s'arrêter; mais toujours Röschen lui rendit le courage en lui assurant qu'elle n'était pas fatiguée. Enfin,

Digitized by Google

une demi-heure avant la tombée de la nuit, ils arrivèrent au sommet d'un des prolongemens de Rostock. De là ils entendaient le bêlement des troupeaux qui rentraient à Feedorf et à Bauen, et au-delà de ces deux villages ils apercevaient, couché au fond de la vallée, le lac des Waldstatten, tranquille et pur comme un miroir. A cet aspect Röschen voulait continuer sa route, mais sa volonté dépassait ses forces; aux premiers pas qu'elle fit, elle chancela; Conrad exigea d'elle qu'elle prît quelques heures de repos, et lui prépara un lit de feuilles et de mousses, sur lequel elle se coucha, tandis qu'il veillait près d'elle.

Conrad entendit mourir l'une après l'autre toutes les clameurs de la vallée; il vit s'éteindre successivement les lumières qui semblaient des étoiles tombées sur la terre. Puis, aux bruits discordans des hommes, succédèrent les bruits harmonieux de la nature; aux lueurs éphémères allumées par des mains mortelles, cette splendide poussière d'étoiles que soulèvent les pas de Dieu. La montagne a, comme l'Océan, des rumeurs immenses qui s'élèvent tout à coup au milieu des nuits de la surface des lacs, du sein des forêts, des profondeurs des glaciers. Dans leurs intervalles on entend le bruit continu de la cascade ou le fracas orageux de l'avalanche, et tous ces bruits parlent au montagnard une langue sublime qui lui est familière, et à laquelle il répond par ses cris d'effroi ou ses chants de reconnaissance, car ces bruits lui présagent le calme ou la tempête.

Aussi Conrad avait-il suivi avec inquiétude la vapeur, qui, ternissant le miroir du lac, commençait de s'élever à sa surface, et qui, montant lentement dans la vallée, se condensait autour de la tête nuageuse de l'Axemberg. Plusieurs fois déjà il avait tourné avec anxiété les yeux vers le point du ciel où la lune allait se lever, lorsqu'elle apparut, mais blafarde et entourée d'un cercle brumeux, qui voilait sa pâle splendeur. De temps en temps aussi, des brises passaient portant avec elles une vapeur humide et terreuse, et alors Conrad se retournait vers l'occident, les aspirant avec l'instinct d'un limier et murmurant à demi : Oui, oui, je vous reconnais, messagers d'orage, et je vous remercie; vos avis ne seront pas perdus. Enfin, une dernière bouffée de vent apporta avec elle les premières vapeurs enlevées aux lacs de Neufchâtel et aux

Digitized by Google

marais de Morat, Conrad reconnut qu'il était temps de partir, et se baissa vers Röschen.

— Ma bien-aimée, murmura-t-il à son oreille, ne crains rien, c'est moi qui t'éveille.

Röschen ouvrit les yeux et jeta ses bras au cou de Conrad.

— Où sommes-nous? dit Röschen; j'ai froid!

— Il faut partir, Röschen; le ciel est à l'ouragan, et nous avons à peine le temps de gagner la grotte du Rikenbach, où nous serons en sûreté contre lui; puis, lorsqu'il sera passé, nous descendrons à Bauen, où nous trouverons quelque batelier qui nous conduira à Brunnen ou à Silligen.

— Tu as raison, il n'y a pas un instant à perdre. Fuyons, Conrad! fuyons!

A ces mots, ils se prirent par la main et coururent aussi vite que le leur permettaient les difficultés du terrain, dans la direction de la grotte du Rikenbach.

Cependant l'ouragan s'était déclaré en même temps que les premiers rayons du jour, et se rapprochait en grondant. De dix minutes en dix minutes des éclairs sillonnaient le ciel, et des nuages, s'abattant sur la tête des fugitifs, leur dérobaient un instant l'aspect de la vallée, et les laissaient imprégnés d'une humidité froide et pénétrante qui glaçait la sueur sur leur front. Tout à coup, et dans un de ces intervalles de silence où la nature semble rappeler à elle toutes ses forces pour la lutte qu'elle va soutenir, on entendit dans le lointain les aboiemens d'un chien de chasse.

— Napft! s'écria Conrad en s'arrêtant tout à coup.

— Il aura brisé sa chaîne et aura profité de sa liberté pour chasser dans la montagne, répondit Röschen.

Conrad lui fit signe de faire silence, et il écouta, avec cette attention profonde d'un chasseur et d'un montagnard habitué à tout deviner, salut et péril, d'après le plus léger indice. Les aboiemens se firent entendre de nouveau, Conrad tressaillit.

— Oui, oui, il est en chasse, murmura-t-il; mais sais-tu bien quel gibier il quête? Nous sommes poursuivis, Röschen. L'enfer a donné une idée à ces démons. Ne sachant où me retrouver, ils ont détaché Napft, et ils se sont fiés à son instinct.

Digitized by Google

— Mais qui peut te faire croire...?

— Écoute, et remarque avec quelle lenteur les aboiemens s'approchent; ils le tiennent en laisse pour ne pas perdre notre piste, sans cela Napft serait déjà près de nous; tandis que, de cette façon, il en a pour une heure encore avant de nous rejoindre.

Napft aboya de nouveau, mais sans se rapprocher d'une manière sensible; au contraire, on eût dit que sa voix était plus éloignée que la première fois.

— Il perd notre trace, dit Röschen avec joie, la voix s'écarte.

— Non, non, répondit Conrad; Napft est un trop bon chien pour leur faire défaut; c'est le vent qui tourne. Écoute, écoute! Un violent coup de tonnerre interrompit les aboiemens qui venaient effectivement de se faire entendre de plus près, mais à peine fut-il éteint, qu'ils retentirent de nouveau.

— Fuyons! s'écria Röschen; fuyons vers la grotte!

— Et que nous servira la grotte maintenant? si dans deux heures nous n'avons pas mis le lac entre nous et ceux qui nous poursuivent, nous sommes perdus!

A ces mots, il lui prit la main et l'entraîna.

— Où vas-tu? s'écria Röschen, tu perds la direction du lac!

— Viens! viens! il faut que nous luttions de ruse avec ces chasseurs d'hommes. Il y a trois lieues d'ici au lac, et si nous allions en ligne droite, avant vingt minutes, pauvre enfant! tu ne pourrais plus marcher. Viens, te dis-je!

Röschen, sans répondre, rassembla toutes ses forces, et s'avança rapidement dans la direction choisie par son mari. Ils marchèrent ainsi dix minutes à peu près; puis tout à coup ils se trouvèrent sur les bords d'une de ces larges gerçures si communes dans les montagnes : un tremblement de terre l'avait produite dans des temps que les aïeux avaient eux-mêmes oubliés; et un précipice de vingt pieds de largeur et d'une lieue de long, peut-être, s'étendait sur les flancs de la montagne. Conrad jeta un cri terrible. Le pont fragile, qui servait de communication d'un bord à l'autre, avait été brisé par un rocher qui s'était détaché de la cime du Rostock. Röschen comprit tout ce qu'il y avait de désespoir dans ce cri; et, se croyant perdue, elle tomba à genoux.

Digitized by Google

— Non, non, ce n'est point encore l'heure de prier, s'écria Conrad les yeux brillans de joie. Courage, Röschen! courage! Dieu ne nous abandonne pas tout-à-fait!

En disant ces mots, il avait couru vers un vieux sapin ébranché par les ouragans, qui poussait solitaire et dépouillé au bord du précipice, et il avait commencé l'œuvre de salut en le frappant de sa cognée. L'arbre, attaqué par un ennemi plus acharné et plus puissant que la tempête, gémit de la racine au sommet; il est vrai que jamais bûcheron n'avait frappé de si rudes coups.

Röschen encourageait son mari tout en écoutant la voix de Napft, qui, pendant tous ces retards et ces contretemps, avait gagné sur eux. — Courage, mon bien-aimé! disait-elle, courage! Vois comme l'arbre tremble! il chancelle! il tombe! O mon Dieu! je te remercie, nous sommes sauvés!

En effet, le sapin coupé par sa base, et cédant à l'impulsion que lui avait donnée Conrad, s'était abattu en travers du précipice, offrant un pont impraticable pour tout autre que pour un montagnard, mais suffisant au pied d'un chasseur.

— Ne crains rien, s'écria Röschen en s'élançant la première, ne crains rien, Conrad, et suis-moi.

Mais, au lieu de la suivre, Conrad, n'osant regarder le périlleux trajet, s'était précipité à terre et assujettissait l'arbre avec sa poitrine, afin qu'il ne vacillât pas sous le pied de sa bien-aimée. Pendant ce temps, les aboiemens de Napft se faisaient entendre, distans d'un quart de lieue à peine. Tout à coup Conrad sentit que le mouvement imprimé à l'arbre par le poids du corps de Röschen avait cessé; il regarde: elle était sur l'autre bord, lui tendant les bras, et l'excitant à la rejoindre.

Conrad s'élança aussitôt sur ce pont vacillant d'un pas aussi ferme que s'il eût passé sur une arche de pierre; puis, arrivé près de sa femme, il se retourna, et d'un coup de pied fit rouler le sapin dans l'abîme. Röschen suivit l'arbre du regard, et, le voyant se briser sur les rochers et bondir de profondeurs en profondeurs, elle détourna les yeux et pâlit. Conrad, au contraire, fit entendre un de ces cris de joie, comme en poussent l'aigle et le lion après une victoire; puis, passant son bras autour de la taille de Röschen, il s'enfonça dans un sentier frayé par le chamois. Cinq minutes après,

Digitized by Google

ceux qui les poursuivaient, guidés par Napft, arrivèrent sur le bord du précipice.

Cependant la tempête redoublait de force, les éclairs se succédaient sans interruption, le tonnerre ne cessait pas un instant de se faire entendre; la pluie tombait par torrens; les cris des chasseurs, les aboiemens de Napft, tout était perdu dans ce chaos. Au bout d'un quart d'heure, Röschen s'arrêta. — Je ne puis plus marcher, dit-elle en laissant tomber ses bras et en s'affaissant sur ses genoux! Fuis seul, Conrad! fuis, je t'en supplie!

Conrad regarda autour de lui pour reconnaître à quelle distance il se trouvait du lac; mais le temps était si sombre, tous les objets avaient pris, sous le voile de l'orage, une teinte si uniforme, qu'il lui fut impossible de s'orienter. La pente du sol lui indiquait bien à peu près la route qu'il avait à suivre. Mais sur cette route pouvaient se trouver de ces accidens de terrain si communs dans les montagnes, et que les jambes du chamois ou les ailes de l'aigle peuvent seules surmonter. Conrad, à son tour, laissa tomber ses bras, et poussa un gémissement comme un lutteur à demi vaincu.

En ce moment, un long et bizarre murmure se fit entendre, la montagne oscilla trois fois comme un homme ivre, et un brouillard chaud, comme la vapeur qui s'élève au-dessus de l'eau bouillante, traversa l'espace.

Une trombe! s'écria Conrad, une trombe! et prenant Röschen dans ses bras, il se jeta avec elle sous la voûte d'un énorme rocher, serrant d'un bras sa femme contre sa poitrine, et se cramponnant de l'autre aux aspérités de la pierre.

A peine étaient-ils sous cet abri, que les cimes des sapins tressaillirent; puis, bientôt, ce mouvement se communiqua aux branches inférieures. Un sifflement, dont le bruit dominait celui de l'ouragan, s'empara à son tour de l'espace; la forêt se courba comme un champ d'épis; des craquemens affreux se firent entendre, et ils virent les troncs des arbres les plus forts voler en éclats, se déraciner, et fuir devant le souffle de la trombe, tournoyans comme une ronde insensée de gigantesques et effrayans fantômes. Au-dessus d'eux, une masse épaisse de branchages, de rameaux brisés et de bruyères suivaient la même impulsion; au-dessous bondissaient des milliers de rocs arrachés à la montagne,

Digitized by Google

et qui tourbillonnaient comme des grains de poussière. Heureusement, celui sous lequel ils étaient abrités resta immobile, protégeant les fugitifs, qui, se trouvant au centre même de l'ouragan, suivirent, d'un œil épouvanté, la marche de l'effrayant phénomène. La trombe s'avança en ligne droite et, renversant tous les obstacles, marcha vers Bauen, passa sur une maison qui disparut avec elle, atteignit le lac, coupa le brouillard, rencontra une barque qu'elle abîma, et s'en alla mourir contre les rochers de Axemberg, laissant l'espace qu'elle avait parcouru vide et écorché comme le lit d'un fleuve mis à sec.

— Allons, voilà notre chemin tout tracé! s'écria Conrad en entraînant Röschen. Nous n'avons qu'à suivre le ravin, il nous conduira au lac.

— Peut-être aussi, dit Röschen, en rassemblant toutes ses forces pour suivre Conrad, peut-être l'ouragan nous aura-t-il débarrassés de nos ennemis.

— Oui, répondit Conrad, oui, si j'avais laissé le pont derrière moi; car, ils se seraient trouvés sur la même ligne que nous, et il est probable que nous aurions vu passer leurs cadavres au-dessus de nos têtes; mais ils ont été obligés de prendre à gauche pour tourner le précipice; la trombe leur aura donné du temps pour nous joindre, et la preuve, tiens, les voici.

En effet, on recommençait à entendre les aboiemens de Napft.

Conrad, voyant que les forces de Röschen l'abandonnaient, la prit dans ses bras, et chargé de ce fardeau, continua la route plus rapidement qu'il n'aurait pu le faire suivi par elle.

Dix minutes d'un silence de mort succédèrent aux quelques mots que les époux avaient échangés entre eux; mais pendant ces dix minutes, Conrad avait gagné bien du terrain; le lac lui apparaissait maintenant à travers le brouillard et la pluie, éloigné de cinq cents pas au plus. Quant à Röschen, ses yeux étaient fixés sur l'étrange vallée qu'ils venaient de parcourir. Tout à coup Conrad la sentit tressaillir. Bientôt des cris de joie se firent entendre, c'étaient ceux des soldats qui les poursuivaient, et qui les avaient aperçus. Au même instant, Napft vint bondir près de son maître; il avait, en le reconnaissant, brisé sa chaîne aux mains de celui qui la tenait : quelques anneaux pendaient encore à son collier.



Digitized by Google

— Oui, oui, murmura Conrad, tu es un chien fidèle, Napft; mais ta fidélité nous perd mieux qu'une trahison; maintenant ce n'est plus une chasse, c'est une course.

Conrad se dirigea en droite ligne vers le lac, suivi à trois cents pas environ par huit ou dix archers du seigneur de Wolfranchiess; mais, arrivé au bord de l'eau, un autre obstacle se présenta. Le lac était soulevé comme une mer en démence, et malgré les prières de Conrad, aucun batelier ne voulut risquer sa vie pour sauver la sienne. Conrad courait comme un insensé, portant Röschen à demi évanouie, demandant aide et protection à grands cris, et toujours poursuivi par les archers, qui, à chaque pas, gagnaient du terrain.

Tout à coup un homme s'élança d'un rocher au milieu du chemin. — Qui demande secours? dit-il.

— Moi, dit Conrad, pour moi et pour cette femme que vous voyez. Une barque au nom du ciel, une barque?

— Venez, dit l'inconnu en s'élançant dans un bateau amarré dans une petite anse.

Conrad sauta dans le bateau, et y déposa Röschen. Quant à l'inconnu, il déploya une petite voile, et, se plaçant au gouvernail, il détacha la chaîne qui retenait la barque au rivage; aussitôt elle s'élança bondissant sur chaque vague, et s'animant au vent comme un cheval aux éperons et à la voix de son cavalier. A peine les fugitifs étaient-ils à cent pas du rivage, que les archers y arrivèrent.

— Vous venez trop tard, mes maîtres, murmura l'inconnu; nous sommes maintenant hors de vos mains. Mais ce n'est pas tout, continua-t-il en s'adressant à Conrad, couchez-vous, jeune homme, ne voyez-vous pas qu'ils fouillent à leurs trousses. Une flèche va plus vite que la meilleure barque, fût-elle poussée par le démon de la tempête lui-même. Ventre à terre, vous dis-je! Conrad obéit, protégeant Röschen de son corps. Au même instant un sifflement se fit entendre au-dessus de leurs têtes, une flèche se fixa en tremblant dans le mât; les autres allèrent se perdre dans le lac.

L'étranger regarda avec une curiosité calme la flèche dont tout le fer avait disparu dans le trou qu'elle avait fait.

— Oui, oui, murmura-t-il, il pousse dans nos montagnes de bons arcs de frêne, d'if et d'érable, et si la main qui les bande et l'œil

Digitized by Google

qui dirige le trait était plus exercée, on pourrait s'inquiéter de leur servir de but. Baissez-vous encore, jeune homme, voilà une seconde volée qui nous arrive.

En effet, une flèche s'enfonça dans la proue, et deux autres perçant la voile, y restèrent arrêtées; le pilote les regarda dédaigneusement.

—Maintenant, dit-il à Conrad et à Röschen, vous pouvez vous asseoir; avant qu'ils aient le temps de tirer une troisième flèche de leur trousse, nous serons hors de leur portée. Il n'y a qu'un vireton d'arbalète poussé par un arc de fer, qui puisse envoyer la mort à la distance où nous sommes. Et tenez, voyez, si je me trompe. Une troisième volée vint s'abattre dans le sillage du bateau. Les fugitifs étaient sauvés de la colère des hommes, et n'avaient plus à redouter que celle de Dieu. Mais l'inconnu semblait aguerri contre la seconde aussi bien que contre la première; et une demi-heure après être parti d'une rive, Conrad et sa femme débarquaient sur l'autre. Quant à Napft, qu'ils avaient oublié, il les avait suivis à la nage. Avant de quitter l'étranger, Conrad pensa de quelle importance un homme aussi intrépide pouvait être dans la conjuration, dont il faisait partie. Il commença donc de lui dire ce qui avait été résolu au Grutli, mais aux premiers mots l'étranger l'arrêta.

— Vous m'avez appelé à votre secours, et j'y suis venu, comme j'aurais désiré que l'on vînt au mien, si je m'étais trouvé dans une position pareille à la vôtre. Ne m'en demandez pas davantage, car je ne ferais pas plus.

— Mais au moins, s'écria Röschen, dites-nous quel est votre nom, que nous le portions dans notre cœur, auprès de celui de nos pères et de nos mères; car, comme à eux, nous vous devons la vie.

— Oui, oui, votre nom, dit Conrad; vous n'avez aucun motif pour nous le cacher.

— Non sans doute, répondit naïvement l'étranger en amarrant sa barque au rivage, je suis né à Bürglen; je suis receveur du fraumunster de Zurich, et je me nomme Wilhelm.

A ces mots il salua les deux époux et prit le chemin de Fluelen.



Digitized by Google

## III.

Le lendemain du jour où les choses que nous venons de raconter s'étaient passées, on annonça au bailli Hermann Güessler de Broünegg, un messager du chevalier Beringuer de Landenberg; il donna l'ordre de le faire entrer. Le messager raconta l'aventure de Mechtal et la vengeance de Landenberg.

A peine eut-il fini, qu'on annonça un archer du seigneur de Wolfranchiess. L'archer raconta la mort de son maître et de quelle manière le meurtrier s'était échappé, grace au secours que lui avait porté un homme nommé Wilhelm de Bürglen, village placé sous la juridiction de Güessler. Le bailli promit qu'il serait fait justice de cet homme.

Il venait d'engager sa parole, lorsqu'on annonça un soldat de la garnison de Schwanau. Le soldat raconta que le gouverneur du château, ayant attenté à l'honneur d'une jeune fille d'Art, avait été surpris à la chasse par les deux frères de cette jeune fille, et assommé par eux. Puis les assassins s'étaient réfugiés dans la montagne où on les avait poursuivis inutilement.

Alors Güessler se leva, et jura que si le jeune Mechtal qui avait cassé le bras à un valet de Landenberg, que si Conrad de Baumgarten qui avait tué le seigneur de Wolfranchiess dans son bain; que si les jeunes gens qui avaient assassiné le gouverneur du château de Schwanau tombaient entre ses mains, ils seraient punis de mort. Les messagers allaient se retirer, mais Güessler les invita à l'accompagner auparavant sur la place publique d'Altorf.

Arrivé là, il ordonna qu'on plantât une longue perche, et sur cette perche il plaça son chapeau, dont le fond était entouré de la couronne ducale d'Autriche; puis il fit annoncer à son de trompe que tout noble, bourgeois ou paysan passant devant cet insigne de la puissance des comtes de Habsbourg, eût à se découvrir en signe de foi et hommage. Cela fait, il congédia les messagers en leur ordonnant de raconter ce qu'ils venaient de voir, et d'inviter ceux qui les avaient envoyés à en faire autant dans leurs juridictions respectives, ce qui était, ajouta-t-il, le meilleur moyen de reconnaître les ennemis de l'Autriche; enfin il plaça une garde de douze archers

Digitized by Google

sur la place, et leur ordonna d'arrêter tout homme qui refuserait d'obéir à l'ordonnance qu'il venait de rendre.

Trois jours après, on vint le prévenir qu'un homme avait été arrêté pour avoir refusé de se découvrir devant la couronne des ducs d'Autriche. Güessler monta à l'instant à cheval, et se rendit à Altorf, accompagné de ses gardes. Le coupable était lié à la perche même, au haut de laquelle était fixé le chapeau du gouverneur, et, autant qu'on en pouvait juger à son justaucorps de drap vert de Bâle et à sa toque ornée d'une plume d'aigle, c'était un chasseur des montagnes. Arrivé en face de lui, Güessler donna ordre qu'on détachât les liens qui le retenaient. Cet ordre accompli, le chasseur, qui savait bien qu'il n'en était pas quitte, laissa tomber ses bras, et regarda le gouverneur avec une simplicité digne, aussi éloignée de la faiblesse que de l'arrogance.

— Est-il vrai, lui dit Güessler, que tu aies refusé de saluer ce chapeau?

— Oui, monseigneur, car nos pères nous ont appris à ne nous découvrir que devant Dieu, les vieillards et l'empereur.

— Mais cette couronne représente l'empire.

— Vous vous trompez, monseigneur; cette couronne est celle des comtes de Habsbourg et des ducs d'Autriche. Plantez cette couronne sur les places de Fribourg, de Zug, de Bienne et du pays de Glaris, qui leur appartiennent, et je ne doute pas que les habitans ne lui rendent hommage; quant à nous, qui avons reçu de l'empereur Rodolphe le privilége de nommer nos juges, d'être gouvernés par nos lois et de ne relever que de l'empire, nous devons respect à toutes les couronnes, mais hommage seulement à la couronne impériale.

— Mais l'empereur Albert, en montant sur le trône romain, n'a point ratifié ces libertés accordées par son père.

— Il a eu tort, monseigneur, et voilà pourquoi Uri, Schwitz et Unterwalden ont fait alliance entre eux, et se sont engagés par serment à défendre mutuellement envers et contre tous leurs personnes, leurs familles, leurs biens, et à s'aider les uns les autres par les conseils et par les armes. Tenez, monseigneur, continua le chasseur, que l'empereur y prenne garde, qu'il se souvienne du siége de Berne où sa bannière impériale fut prise; de Zurich, dans

Digitized by Google

laquelle il n'osa point entrer, quoique toutes les portes fussent ouvertes. Je sais qu'il vengea ce double échec sur Glaris, mais Glaris était faible et fut surprise sans défense, tandis que nous autres confédérés, nous sommes préveaus et armés.

— Et où as-tu pris le temps d'apprendre les lois et l'histoire, si tu n'es qu'un simple chasseur, comme on pourrait le croire d'après ton costume?

— Je sais nos lois, parce que c'est la première chose que nos pères nous apprennent à respecter et à défendre; je sais l'histoire, parce que je suis quelque peu clerc, ayant été élevé au couvent de Notre-Dames-des-Ermites; ce qui fait que j'ai obtenu la place de receveur des rentes du Fraumunster de Zurich. Quant à la chasse, ce n'est point mon état, mais mon amusement, comme celui de tout homme libre.

— Et comment te nomme-t-on?

— Wilhelm de mon nom de baptême, et Tell de celui de mes aïeux.

— Ah! répondit Güessler avec joie. N'est-ce pas toi qui as porté secours à Conrad de Baumgarten et à son épouse, lors du dernier ouragan?

— J'ai donné passage dans ma barque à un jeune homme et à une jeune femme qui étaient poursuivis; mais je ne sais pas leur nom.

— N'est-ce pas toi aussi que l'on cite comme le plus habile chasseur de toute l'Helvétie?

— Il enlèverait à cent cinquante pas une pomme sur la tête de son fils, dit une voix qui s'éleva dans la foule.

— Dieu pardonne ces paroles à celui qui les a dites, s'écria Wilhelm; mais, à coup sûr, elles ne sont pas sorties de la bouche d'un père.

— Tu as donc des enfans? dit Güessler.

— Quatre : trois garçons et une fille. Dieu a béni ma maison.

— Et lequel aimes-tu le mieux?

— Le plus jeune, peut-être, mon petit Walter, car c'est celui qui a le plus besoin de moi, ayant sept ans à peine.

Güessler se retourna vers un des gardes qui l'avaient suivi à cheval.

— Courez à Burglen, lui dit-il, et ramenez-en le jeune Walter.

Digitized by Google

— Oh! vous n'avez sans doute que de bonnes intentions, monseigneur. Mais que voulez-vous faire de mon enfant?

— Tu verras, dit Güessler en se retournant vers le groupe et en causant tranquillement avec les écuyers et les gardes qui l'accompagnaient. Quant à Wilhelm, il resta debout à la place où il était, la sueur sur le front, les yeux fixes et les poings fermés.

Au bout de vingt minutes, le garde revint, ramenant l'enfant assis sur l'arçon de sa selle; puis, arrivé près de Güessler, il le descendit à terre.

— Mon fils! s'écria Wilhelm. L'enfant se jeta dans ses bras.

— Tu me demandais, père? dit l'enfant en frappant ses petites mains l'une dans l'autre.

— Comment ta mère t'a-t-elle laissé venir? murmura Wilhelm.

— Elle n'était point à la maison. Il n'y avait que mes deux frères et ma sœur. Oh! ils ont été bien jaloux, va. Ils ont dit que tu m'aimais mieux qu'eux.

Wilhelm poussa un soupir et serra son enfant contre son cœur.

Güessler regardait cette scène avec des yeux brillans de joie et de férocité; puis, lorsqu'il eut bien donné aux cœurs du père et du fils le temps de s'ouvrir : — Qu'on attache cet enfant à cet arbre, dit-il en montrant un chêne qui s'élevait à l'extrémité de la place.

— Pour quoi faire? s'écria Wilhelm en le serrant dans ses bras.

— Pour te prouver qu'il y a parmi mes gardes des archers qui, sans avoir ta réputation, savent cependant diriger une flèche.

— Attacher mon enfant, pour exercer l'adresse de tes soldats! oh! ne fais pas cela, gouverneur! Dieu ne te laisserait pas faire.

— Que me veulent-ils donc, père? dit le petit Walter effrayé.

— Ce qu'ils te veulent! mon enfant, ils veulent t'égorger!

Les soldats s'élancèrent sur Wilhelm, et lui arrachèrent son fils. Wilhelm se jeta aux pieds du cheval de Güessler.

— Monseigneur, lui dit-il en joignant les mains, monseigneur, c'est moi qui vous ai offensé, c'est moi qu'il faut punir. Ma femme et mes enfans quitteront l'Helvétie; ils vous laisseront ma maison, mes terres, mes troupeaux; ils s'en iront mendier de ville en ville, de maison en maison et de chaumière en chaumière. Mais, au nom du ciel! épargnez cet enfant.

— Il y a un moyen de le sauver, Wilhelm, dit Güessler.

Digitized by Google

— Lequel! s'écria Tell en se relevant et en joignant les mains; oh! lequel! dites. Et si ce que vous exigez de moi est au pouvoir d'un homme, je le ferai.

— Il y a une voix qui a dit tout-à-l'heure que tu étais si habile chasseur, que tu enlèverais à cent cinquante pas de distance, une pomme sur la tête de ton fils.

— Oh! c'était une voix maudite, et j'avais cru qu'il n'y avait que Dieu et moi qui l'avions entendue, moi pour lui pardonner, Dieu pour la punir.

— Eh bien! Wilhelm, continua Güessler, si tu consens à me donner cette preuve d'adresse, je te fais grace.

— Impossible, monseigneur, ce serait tenter Dieu.

— Alors je vais te prouver que j'ai des archers moins craintifs que toi. Attachez l'enfant.

— Attendez, monseigneur, quoique ce soit une chose bien cruelle, bien infâme, laissez-moi réfléchir.

— Je te donne cinq minutes.

— Rendez-moi mon fils, pendant ce temps au moins.

— Lâchez l'enfant, dit Güessler. L'enfant courut à son père.

— Ils nous ont donc pardonné, père? dit l'enfant, en essuyant ses yeux avec ses petites mains, en riant et pleurant à la fois.

— Pardonné! sais-tu ce qu'ils veulent? Oh! mon Dieu, comment une pareille pensée peut-elle venir dans la tête d'un homme? Ils veulent qu'à cent cinquante pas, j'enlève, avec une flèche, une pomme sur ta tête.

— Wilhelm, cria Güessler, l'heure est passée, décide-toi.

L'enfant fit un signe d'encouragement à son père. — Oh! jamais, jamais, murmura Wilhelm.

— Mon père veut bien, dit l'enfant. Et il s'élança des bras de Wilhelm, pour courir de lui-même vers l'arbre.

Wilhelm resta anéanti, les bras pendans et la tête sur la poitrine.

— Donnez-lui un arc et des flèches, dit Güessler.

— Je ne suis pas archer, s'écria Wilhelm, en sortant de sa torpeur; je suis arbalétrier.

Güessler se tourna vers les soldats qui avaient arrêté Wilhelm, comme pour les interroger.

— Oui, oui, dirent-ils, il avait une arbalète et des viretons.

Digitized by Google

— Qu'on les lui rende, dit Güessler; maintenant, une pomme. On lui en apporta une pleine corbeille; Güessler en choisit une. — Allons, Wilhelm, je veux te faire beau jeu, dit le gouverneur; que dis-tu de celle-ci?

Wilhelm prit la pomme, la regarda, et la rendit en soupirant.

— Allons, voilà qui est convenu; mesurons la distance.

— Un instant, dit Wilhelm, une distance loyale, des pas de deux pieds et demi. C'est la mesure, n'est-ce pas, messieurs les archers? C'est la mesure pour les tirs et pour les défis.

— On la fera telle que tu désires, Wilhelm, et l'on mesurera la distance en comptant cent cinquante pas de deux pieds et demi.

Wilhelm suivit celui qui calculait l'espace, mesura lui-même trois fois la distance, puis voyant qu'elle avait été loyalement prise, il revint à la place où étaient son arbalète et ses traits.

— Une seule flèche, cria Güessler.

— Laissez-la-moi choisir au moins, dit Wilhelm, ce n'est pas une chose de peu d'importance que le choix du trait. N'est-ce pas, messieurs les archers?

— Eh bien! choisis, reprit Güessler; mais une seule, tu m'entends?

— Oui, oui, murmura Wilhelm en cachant un vireton dans sa poitrine. Une seule, c'est dit.

Wilhelm examina toutes ses flèches avec la plus scrupuleuse attention; il les prit et reprit les unes après les autres, les essaya sur son arbalète pour voir si elles s'emboîtaient exactement dans la rainure, les posa en équilibre sur son doigt pour s'assurer si le fer n'emportait pas de son côté, ce qui aurait fait baisser le coup. Enfin, il en trouva une qui réunissait toutes les qualités suffisantes; mais, long-temps après l'avoir trouvée, il fit semblant de chercher parmi les autres afin de gagner du temps.

— Eh bien! dit Güessler avec impatience.

— Me voilà, monseigneur, dit Wilhelm; le temps de faire ma prière.

Wilhelm se mit à genoux, et parut absorbé dans sa prière; pendant ce temps on liait l'enfant à l'arbre; on voulut lui bander les yeux, mais il refusa.

— Eh bien! dit Wilhelm, en s'interrompant, ne lui bandez-vous pas les yeux?

Digitized by Google

— Il demande à vous voir, répondirent les archers.

— Et moi je ne veux pas qu'il me voie, s'écria Wilhelm, il fera un mouvement en apercevant la flèche, et je tuerai mon fils. Laisse-toi bander les yeux, Walter, je t'en prie à genoux.

— Allons, courage! père, lui cria Walter.

— Oui, dit Wilhelm en mettant un genou en terre et en bandant son arbalète. Puis se tournant vers Güessler : — Monseigneur, il est encore temps, épargnez-moi un crime et à vous un remords. Dites que tout cela était pour me punir, pour m'éprouver, et que maintenant que vous voyez ce que j'ai souffert, vous me pardonnez. Au nom du ciel! au nom de la vierge Marie! au nom des saints! grace! grace!...

— Allons, hâte-toi, Wilhelm! dit Güessler, et crains de lasser ma patience. N'est-ce pas chose convenue? Chasseur, montre ton adresse!

— Mon Dieu! ayez pitié de moi! murmura Wilhelm en levant les yeux au ciel. Ramassant son arbalète, il y plaça le vireton, appuya la crosse contre son épaule, leva lentement le bout; puis, arrivé à la hauteur voulue, cet homme, tremblant tout-à-l'heure comme une feuille agitée par le vent, devint immobile comme un archer de pierre. Pas un souffle ne se faisait entendre; toutes les respirations étaient suspendues; tous les yeux étaient fixés; le coup partit! Un cri de joie éclata : la pomme était clouée au chêne, et l'enfant n'avait point été atteint. Wilhelm voulut se lever, mais il chancela, laissa échapper son arbalète, et retomba évanoui.

Lorsque Wilhelm revint à lui, il était dans les bras de son enfant. Après l'avoir embrassé mille fois, il se tourna vers le gouverneur, et rencontra ses yeux étincelans de colère.

— Ai-je fait ainsi que vous me l'aviez ordonné, monseigneur?

— Oui, répondit Güessler, tu es un vaillant archer! je te pardonne, comme je te l'ai promis; mais nous avons un autre compte à régler ensemble. Tu as donné secours à Conrad de Baumgarten, et tu dois être puni comme son complice!

Wilhelm regarda autour de lui comme un homme qui devient fou.

— Conduisez cet homme en prison, continua Güessler. C'est un procès en forme qu'il faut pour punir l'assassinat et la haute trahison!

Digitized by Google

— Oh! il doit y avoir une justice au ciel! dit Wilhelm, et il se laissa tranquillement conduire dans son cachot.

Quant à l'enfant, il fut fidèlement rendu à sa mère.

## IV.

Cependant le bruit des divers évènemens accomplis dans cette journée s'était répandu dans les villages environnans, et y avait éveillé une vive agitation. Wilhelm était généralement aimé; la douceur de son caractère, ses vertus domestiques, son dévouement désintéressé au service de toutes les infortunes, en avaient fait un ami pour la chaumière et le château. Son adresse extraordinaire avait ajouté à ce sentiment une admiration naïve, qui le faisait regarder comme un être à part. Les peuples primitifs sont ainsi faits. Forcés de se nourrir par adresse, de se défendre par la force, ces deux qualités sont celles qui élèvent dans leur esprit l'homme au rang de demi-dieu. Hercule, Thésée, Castor et Pollux n'ont point eu d'autre marchepied pour monter au ciel.

Aussi, vers le milieu de la nuit, vint-on prévenir Güessler qu'il serait possible qu'une révolte eût lieu, si on lui laissait le temps de s'organiser. Güessler pensa que le meilleur moyen de la prévenir était de transporter Wilhelm hors du canton d'Uri, dans une citadelle appartenant aux ducs d'Autriche, et située au pied du mont Righi, entre Küsnach et Weggis. En conséquence, et pensant que le trajet était plus sûr par eau que par terre, il donna l'ordre de préparer une barque; et, une heure avant le jour, il y fit conduire Wilhelm. Güessler, six gardes, le prisonnier et trois bateliers, devaient former tout l'équipage du petit bâtiment.

Lorsque le gouverneur arriva à Fluelen, lieu de l'embarcation, il trouva ses ordres exécutés. Wilhelm, les pieds et les mains liés, était couché au fond de la barque; près de lui, et comme preuve de conviction, était l'arme terrible, qui, en lui servant à donner une preuve si éclatante de son adresse, avait éveillé tant de craintes dans le cœur de Güessler. Les archers, assis sur les bancs inférieurs, veillaient sur lui; les deux matelots, à leur poste près du petit mât, se tenaient prêts à mettre à la voile, et le pilote attendait sur le rivage l'arrivée du bailli.

Güessler prit place au haut bout de la barque; le pilote s'assit au

Digitized by Google

gouvernail; les bateliers déployèrent la voile, et le petit bâtiment, léger et gracieux comme un cigne, commença de glisser sur le miroir du lac. Cependant, malgré ce lac bleu, malgré le ciel étoilé, il y avait quelque chose de sinistre dans cette barque, passant silencieuse comme un esprit des eaux. Le gouverneur était plongé dans ses pensées; les soldats respectaient sa rêverie, et les bateliers, obéissant à contre-cœur, accomplissaient tristement leurs manœuvres sur les signes qu'ils recevaient du pilote. Tout à coup une lueur météorique traversa l'espace, et, se détachant du ciel, parut se précipiter dans le lac. Les deux bateliers échangèrent un coup d'œil; le pilote fit le signe de la croix.

— Qu'y a-t-il, patron? dit Güessler.

— Rien jusqu'à présent, monseigneur, répondit le vieux marinier; cependant il y en a qui disent qu'une étoile qui tombe du ciel est un avis que nous donne l'ame d'une personne qui nous fut chère.

— Et cet avis est-il de mauvais ou de bon présage?

— Hum! murmura le pilote, le ciel se donne rarement la peine de nous envoyer des présages heureux; le bonheur est toujours le bien-venu.

— Ainsi cette étoile est un signe funeste?

— Il y a de vieux bateliers qui croient que, lorsqu'une semblable chose arrive au moment où l'on s'embarque, il vaut mieux regagner la terre s'il en est encore temps.

— Oui; mais lorsqu'il est urgent de poursuivre sa route?

— Alors il faut se reposer sur sa conscience, répondit le pilote, et remettre sa vie à la garde de Dieu. Un profond silence succéda à ces paroles, et la barque continua de s'avancer, comme si elle eût eu les ailes d'un oiseau de mer.

Cependant, depuis l'apparition du météore, le pilote tournait avec inquiétude ses yeux du côté de l'orient, car c'était de là qu'allaient lui arriver les messagers de mauvaises nouvelles; bientôt il n'y eut plus de doute sur le changement de l'atmosphère. A mesure que l'heure matinale s'avançait, les étoiles pâlissaient au ciel; un quart d'heure avant l'aurore, le vent tomba tout à coup, le lac devint couleur de cendre; et l'eau, sans être agitée par aucun vent, frissonna comme si elle eût été prête à bouillir.

— Abattez la voile, cria le pilote.

Digitized by Google

Les deux mariniers se dressèrent contre le mât, mais avant qu'ils eussent accompli l'ordre qu'ils venaient de recevoir, de petites vagues couronnées d'écume s'avancèrent rapidement, venant de Brunnen, et semblèrent accourir à l'encontre de la barque.

— Le vent, le vent! s'écria le pilote; — tout à bas!

Mais, soit maladresse de ceux à qui ces ordres étaient adressés, soit que quelque nœud mal formé empêchât l'exécution de la manœuvre, le vent était sur le bâtiment avant que la voile fût abattue. La barque surprise trembla, comme un cheval qui entend rugir un lion; puis, sembla se cabrer et tourna d'elle-même comme si elle eût voulu fuir les étreintes d'un si puissant lutteur. Mais dans ce mouvement, elle présenta le flanc à son ennemi. La voile, tout-à-l'heure incertaine, s'enfla, et parut prête à se fendre. Le pilote coupa, avec son couteau, le cordage qui la retenait: elle flotta un instant comme un pavillon au bout du mât où elle était retenue; enfin, les liens qui l'attachaient se brisèrent, elle s'enleva comme un oiseau avec les dernières bouffées de vent; et la barque, n'offrant plus aucune prise à la bourrasque, se redressa lentement, et reprit son équilibre. En ce moment, les premiers rayons du jour parurent; le pilote se replaça à son gouvernail.

— Eh bien! maître, dit Güessler; le présage ne mentait pas, et l'évènement ne s'est pas fait attendre. Croyez-vous que nous en soyons quittes pour cette bourrasque, ou bien ce coup de vent n'est-il que le précurseur d'un orage plus violent?

— Il arrive parfois que les esprits de l'air et des eaux profitent de l'absence du soleil pour donner de pareilles fêtes sans la permission du Seigneur, et alors, au premier rayon du jour, les vents se taisent et disparaissent, s'en allant où vont les ténèbres; mais le plus souvent, c'est la voix de Dieu qui a dit à la tempête de souffler; alors elle doit accomplir sa mission tout entière, et malheur à ceux contre qui elle a été envoyée.

— Tu n'oublieras pas, je l'espère, qu'il s'agit de ta vie en même temps que de la mienne.

— Oui, monseigneur, je sais que nous sommes tous égaux devant la mort; mais Dieu est tout puissant; il a dit à l'apôtre de marcher sur les flots, et l'apôtre a marché comme sur la terre; et tout lié et garotté qu'est votre prisonnier, il est plus sûr de son salut s'il est

Digitized by Google

dans la grace du Seigneur, que tout homme libre qui serait dans sa malédiction. Un coup de rame, Frantz, un coup de rame, que nous présentions la proue au vent, car nous n'en sommes pas encore quittes et le voilà qui revient sur nous.

En effet, des vagues plus hautes et plus écumeuses que les premières accouraient menaçantes; et quoique la barque offrît le moins de prise possible, le vent qui les suivait la fit glisser en arrière, avec la même rapidité que ces pierres plates que les enfans font bondir sur la surface de l'eau.

— Mais, s'écria Güessler, commençant à comprendre le danger, si le vent nous est contraire pour aller à Brunnen, il doit être favorable pour regagner Altorf.

— J'y ai bien pensé, continua le pilote; mais regardez au ciel, monseigneur, et voyez les nuages qui passent entre le Dodiberg et le Tittis; ils viennent du Saint-Gothard et suivent le cours de la Reuss; c'est un souffle contraire au vent qui soulève ces vagues, et avant cinq minutes, ils se seront rencontrés.

La prophétie du pilote ne tarda point à s'accomplir; les deux orages qui s'avançaient au-devant l'un de l'autre se rencontrèrent; un éclair flamboya, et un coup de tonnerre terrible annonça que le combat commençait. Le lac ne tarda point à partager cette révolte des élémens; ses vagues, tour à tour poussées et repoussées par les souffles contraires, s'enflèrent, comme si un volcan sous-marin les eût fait bouillonner, et la barque parut ne pas leur peser plus qu'un de ces flocons d'écume qui blanchissaient à leur cime.

— Il y a danger de mort, dit le pilote; que ceux qui ne sont point occupés à la manœuvre fassent leur prière.

— Que dis-tu là, prophète de malheur? s'écria Güessler, et pourquoi ne nous as-tu pas prévenus plus tôt?

— Je l'ai fait au premier avertissement que Dieu m'a donné, monseigneur, mais vous n'avez pas voulu le suivre.

En ce moment une vague furieuse vint se briser contre les flancs de l'esquif, le couvrit, et jeta un pied d'eau dans la barque.

— A l'œuvre, messieurs les hommes d'armes, cria le pilote; rendez au lac l'eau qu'il nous envoie, car nous sommes assez chargés ainsi; vite, une deuxième vague nous coulerait.

— Ne vois-tu aucun moyen de nous sauver, et n'y a-t-il pas d'espoir?

Digitized by Google

— Il y a toujours espoir, monseigneur, même lorsque l'homme avoue que la science est inutile, car la miséricorde du Seigneur est plus grande que les connaissances humaines.

— Comment as-tu pu prendre une pareille responsabilité, ne sachant pas mieux ton métier, drôle? murmura Güessler.

— Quant à mon métier, monseigneur, répondit le vieux marin, il y a quarante ans que je l'exerce, et il n'y a peut-être dans toute l'Helvétie qu'un homme meilleur pilote que moi.

— Alors, que n'est-il ici pour prendre ta place! s'écria Güessler.

— Il y est, monseigneur, dit le pilote. Ordonnez qu'on détache les cordes du prisonnier, car si la main d'un homme peut nous sauver à cette heure, c'est la sienne.

Güessler fit signe qu'il y consentait; un léger sourire de triomphe passa sur les lèvre de Wilhelm.

— Tu as entendu, lui dit le vieux marinier en coupant avec son couteau les cordes qui le garottaient.

Wilhelm étendit les bras comme un homme qui ressaisit sa liberté, et alla prendre au gouvernail la place abandonnée, tandis que le vieillard, prêt à lui obéir, fut s'asseoir au pied du mât avec les deux autres bateliers.

— As-tu une seconde voile, Rudenz? dit Wilhelm.

— Oui, mais ce n'est pas l'heure de s'en servir.

— Prépare-la, et tiens-toi prêt à la hisser.

— Quant à vous, continua Wilhelm en s'adressant aux mariniers, à la rame, enfans, et nagez dès que je vous le dirai. En même temps il pressa le gouvernail; la barque, surprise de cette brusque manœuvre, hésita un instant. Puis, comme un cheval qui reconnaît la supériorité de celui qui le monte, elle tourna enfin sur elle-même.

— Nagez! cria Wilhelm aux matelots qui, se courbant aussitôt sur leurs rames, firent marcher le bateau dans la direction voulue.

— Oui, murmura le vieillard; il a reconnu son maître et il obéit.

— Nous sommes donc sauvés, s'écria Güessler.

— Hum! fit le vieillard fixant ses yeux sur ceux de Wilhelm, pas encore; mais nous sommes en bon chemin, car je devine. Sur mon ame, tu as raison, Wilhelm, il doit y avoir entre les deux montagnes de la rive droite un courant d'air qui, si nous l'atteignons, nous mènera en deux minutes sur l'autre bord. Ce serait la pre-

Digitized by Google

mière fois qu'il y aurait pareille fête dans l'air sans que le vent d'ouest s'y mêlât. Eh! tiens, le voilà qui siffle comme s'il était le roi du lac.

Wilhelm se tourna en effet vers l'ouverture désignée par le vieux pilote. Une vallée séparait deux montagnes, et par cette vallée le vent d'ouest établissait un courant et soufflait avec une telle violence, qu'il formait une espèce de route sur le lac. Wilhelm s'engagea dans cette ornière liquide, et tournant sa poupe au vent, il fit signe aux bateliers de rentrer les avirons et au pilote de hisser la voile. Il fut obéi, et la barque commença de cingler avec rapidité vers la baie de l'Axemberg.

Dix minutes après, comme l'avait prédit le vieillard, et avant que Güessler et les gardes fussent revenus de leur étonnement, la barque était près de terre. Wilhelm ordonna d'abattre la voile, et feignant de se baisser pour amarrer un cordage, il posa la main gauche sur son arbalète et pressa de la droite le gouvernail; la barque vira aussitôt, et la poupe se présentant la première, Wilhelm s'élança, léger comme un chamois, et retomba sur un rocher à fleur d'eau, tandis que la barque, cédant à l'impulsion que lui avait donnée son élan, retourna vers le large. D'un deuxième bond, Wilhelm fut à terre; avant que Güessler et ses gardes songeassent même à pousser un cri, il avait disparu dans la forêt.

Lorsque la stupéfaction causée par cet accident fut dissipée, Güessler ordonna de gagner la terre, afin de se mettre à la poursuite du fugitif. Ce fut chose facile, deux coups de rames suffirent. Un des mariniers sauta sur le bord, tendit une chaîne; et malgré les vagues, le débarquement se fit sans danger. Aussitôt un archer partit pour Altorf avec ordre d'envoyer des écuyers et des chevaux à Brunnen, où allait les attendre le gouverneur.

A peine arrivé dans ce village, Güessler fit annoncer à son de trompe que celui qui livrerait Wilhelm recevrait 50 marcs d'argent et serait exempt d'impôts, lui et ses descendans, jusqu'à la troisième génération. Pareille récompense fut aussi promise pour Conrad Baumgarten. Vers le milieu du jour, les chevaux et l'écuyer arrivèrent; Güessler, tout entier à sa vengeance, refusa de s'arrêter plus long-temps, et partit aussitôt pour le village d'Art où il avait aussi des mesures de rigueur à prendre contre les assassins du gou-

Digitized by Google

verneur de Schwanau. A trois heures il sortit de ce village, et, côtoyant les rives du lac de Zug, il arriva à Immensée, qu'il traversa sans s'arrêter, et prit le chemin de Küssnach.

C'était pendant une froide et sombre journée du mois de novembre que s'étaient accomplis les derniers événemens que nous venons de raconter; Güessler, désirant arriver avant la nuit à sa forteresse, pressait de l'éperon son cheval, engagé dans le chemin creux de Küssnach. Arrivé à l'extrémité, il ralentit le pas en faisant signe à son écuyer de le rejoindre. Celui-ci, que le respect avait retenu en arrière, s'avança; les gardes et les archers suivaient à quelque distance. Ils cheminèrent ainsi pendant quelque temps sans parler; enfin Güessler, tournant la tête de son côté, le regarda comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de son ame, puis tout à coup :

— Niklaus, m'es-tu dévoué? lui dit-il.

L'écuyer tressaillit.

—Pardon, monseigneur, mais je m'attendais si peu à cette question.

— Que tu n'es point préparé à y répondre, n'est-ce pas? Eh bien! prends ton temps, car c'est une réponse réfléchie que je demande.

— Et elle ne se fera pas attendre, monseigneur; sauf mes devoirs envers Dieu et envers l'empereur, je suis à vos ordres.

— Tu partiras ce soir pour Altorf; tu y prendras quatre hommes, tu te rendras cette nuit avec eux à Burglen, et là, seulement, tu leur diras ce qu'ils auront à faire.

— Et qu'auront-ils à faire, monseigneur?

— Ils auront à s'emparer de la femme de Wilhelm et de ses quatre enfans. Aussitôt en ton pouvoir, tu les feras conduire dans la forteresse de Küssnach, où je les attendrai, et une fois là..... il faudra bien qu'il se livre lui-même, car chaque semaine de retard coûtera la vie à un de ses enfans, et la dernière à sa femme.

Güessler n'avait point achevé, qu'il poussa un cri, lâcha les rênes, étendit les bras et tomba de son cheval. L'écuyer se précipita à terre pour lui porter secours, mais il n'était déjà plus temps, une flèche lui avait traversé le cœur.

C'était celle que Wilhelm Tell avait cachée sous son pourpoint lorsque Güessler le força d'enlever une pomme de la tête de son fils, sur la place publique d'Altorf.



Digitized by Google

V.

La nuit du dimanche au lundi suivant, les conjurés se réunirent au Grutli; la mort de Güessler avait provoqué cette réunion extraordinaire.

Plusieurs étaient d'avis d'avancer le jour de la liberté, et de ce nombre étaient Conrad Baumgarten et Mechtal.

Mais Walter Furst et Werner Stauffacher s'y opposèrent, disant qu'ils trouveraient certainement Landenberg sur ses gardes, ce qui rendrait l'expédition mille fois plus hasardeuse; tandis qu'au contraire, si le pays restait tranquille, malgré la mort de Güessler, il attribuerait cette mort à une vengeance particulière, et ne s'en inquiéterait que pour rechercher le meurtrier.

— Mais, en attendant, s'écria Conrad, que deviendra Wilhelm? que deviendra sa famille? Wilhelm m'a sauvé la vie, et il ne sera pas dit que je l'abandonnerai.

— Wilhelm et sa famille sont en sûreté, dit une voix dans la foule.

— Maintenant, dit Walter Furst, arrêtons le plan de l'insurrection.

— Si les anciens me permettent de parler, dit, en s'avançant, un jeune homme du haut Unterwalden, nommé Zagheli, je proposerai de me charger de la prise du château de Rossberg.

— Et combien demandes-tu d'hommes pour cela?

— Quarante.

— Fais attention que le château de Rossberg est un des mieux fortifiés de toute la juridiction.

— J'ai des moyens d'y pénétrer.

— Et quels sont-ils?

— Je ne peux le dire.

— Es-tu sûr de trouver les quarante hommes qu'il te faut?

— J'en suis sûr.

— C'est bien, ton offre est acceptée. — Zagheli rentra dans la foule.

— Moi, dit Stauffacher, si l'on veut m'abandonner cette entreprise, je me charge du château de Schwanau.

— Et moi, ajouta Walter Furst, je prendrai la forteresse d'Uri.

Un assentiment unanime accueillit ces propositions. Chaque con-

Digitized by Google

juré prit l'engagement, pendant les cinq semaines qui restaient encore à passer, de recruter des soldats parmi ses amis les plus braves, et l'on adopta, avant de se séparer, les trois bannières sous lesquelles on marcherait. Uri choisit pour la sienne une tête de taureau, avec un anneau brisé, en mémoire du joug qu'il allait rompre; Schwitz, une croix en souvenir de la passion de Notre Seigneur; et Unterwalden, deux clés en commémoration de l'apôtre saint Pierre qui était en grande vénération à Sarnen.

Ainsi que l'avaient prévu les vieillards, le meurtre de Güessler fut considéré comme le fait d'une vengeance particulière. Les poursuites inutiles, dirigées contre Wilhelm, se ralentirent faute de résultat, et tout redevint calme et tranquille dans les trois juridictions jusqu'au jour où devait éclater la conjuration.

Le soir du 31 décembre, le gouverneur du château de Rossberg fit, comme d'habitude, la visite des postes, plaça les sentinelles, donna le mot d'ordre, et fit sonner le couvre-feu. Alors le château lui-même parut s'endormir comme les hôtes qu'il renfermait; les lumières disparurent l'une après l'autre, le bruit s'éteignit peu à peu, et les seules sentinelles, placées au sommet des tours, interrompirent ce silence par le bruit régulier de leurs pas et les cris de veille répétés de quart d'heure en quart d'heure.

Cependant, malgré cette apparence de sommeil, une petite fenêtre donnant sur les fossés du château s'ouvrit avec précaution; une jeune fille passa sa tête craintive, et, quelle que fût l'obscurité de la nuit, essaya de plonger ses regards dans le fossé du château. Au bout de quelques minutes elle laissa échapper le nom de Zagheli. Ce nom avait été dit si bas, qu'on eût pu le prendre pour un soupir de la brise, ou pour un murmure du ruisseau. Cependant il fut entendu, et une voix plus forte et plus hardie, quoique prudente encore, y répondit par le nom d'Anneli. La jeune fille resta un moment immobile, la main sur la poitrine comme pour en étouffer les battemens. Le nom d'Anneli se fit entendre une seconde fois.

— Oui, murmura-t-elle en se penchant vers l'endroit d'où semblait lui parler l'esprit de la nuit. Oui, mon bien-aimé; mais pardonne-moi, j'ai peur.

— Que peux-tu craindre? dit la voix, tout est endormi au château, les sentinelles seules veillent au haut des tours? Je ne puis



Digitized by Google

te voir, et à peine si je t'entends. Comment veux-tu qu'elles nous entendent et qu'elles nous voient?

La jeune fille ne répondit pas, mais elle laissa tomber quelque chose; c'était le bout d'une corde à laquelle Zagheli attacha l'extrémité d'une échelle qu'Anneli tira à elle et fixa à la barre de sa fenêtre. Un instant après le jeune homme entrait dans sa chambre. Anneli voulut retirer l'échelle de corde.

— Attends, ma bien-aimée, lui dit Zagheli, car j'ai encore besoin de cette échelle, et ne t'effraie pas surtout de ce qui va se passer; car le moindre mot, le moindre cri serait ma mort.

— Mais, qu'y a-t-il, au nom du ciel? dit Anneli. Ah! nous sommes perdus! Regarde, regarde; — et elle lui montrait un homme qui apparaissait à la fenêtre.

— Non, Anneli, nous ne sommes pas perdus; ce sont des amis.

— Mais moi! je suis déshonorée, s'écria la jeune fille en cachant sa tête dans ses mains.

— Au contraire, Anneli, ce sont des témoins qui viennent assister au serment que je fais de te prendre pour femme aussitôt que la patrie sera délivrée.

La jeune fille se jeta dans les bras de son amant; les vingt jeunes gens montèrent les uns après les autres; puis, Zagheli retira l'échelle et ferma la fenêtre.

Les conjurés se répandirent dans l'intérieur. La garnison surprise, endormie, ne fit aucune résistance; les Suisses enfermèrent les Allemands dans la prison du château, revêtirent leurs uniformes, et le drapeau d'Albert continua de flotter sur le château, qui ouvrit, le lendemain, ses portes à l'heure accoutumée.

A midi, la sentinelle placée au haut de la tour aperçut plusieurs cavaliers qui se dirigeaient à toute bride vers la forteresse. Deux conjurés se placèrent à la porte; les autres se rangèrent dans la cour. Dix minutes après, le chevalier Landenberg franchissait la herse, qui se baissait derrière lui. Le chevalier était prisonnier comme la garnison.

Le plan de Zagheli avait complètement réussi. Nous avons vu que vingt des quarante hommes nécessaires à son entreprise avaient escaladé avec lui le château et s'en étaient rendus maîtres. Les vingt autres avaient pris le chemin de Sarnen. Au moment où Landen-

Digitized by Google

berg sortait du château royal, pour se rendre à la messe, ces vingt hommes se présentèrent à lui, apportant comme présens d'usage des agneaux, des chèvres et des poules. Le gouverneur leur dit d'entrer au château et continua sa route. Arrivés sous la porte, ils tirèrent de dessous leurs habits des fers aiguisés qu'ils mirent au bout de leurs bâtons, et s'emparèrent du château. Alors l'un d'entre eux monta sur la plate-forme, et fit entendre trois fois le son prolongé de la trompe montagnarde. C'était le signal convenu. De grands cris de révolte se firent entendre de rue en rue. On courut vers l'église pour s'emparer de Landenberg; mais, prévenu à temps, il s'élança sur son cheval et prit la fuite vers le château de Rossberg. C'est ce qu'avait prévu Zagheli.

Les plus grands soins et les plus grands égards furent prodigués au bailli impérial pendant le reste de la journée. Le soir il demanda à prendre l'air. Zagheli l'accompagna sur la plate-forme de la forteresse. De là il pouvait découvrir tout le pays soumis encore la veille à sa juridiction; et détournant les yeux de la bannière où les clés d'Unterwalden avaient remplacé l'aigle d'Autriche, il les fixa dans la direction de Sarnen, et demeura immobile et pensif.

A l'autre angle du parapet était Zagheli, immobile et pensif aussi, les yeux fixés sur un autre point. Ces deux hommes attendaient, l'un un secours pour la tyrannie, l'autre un renfort pour la liberté.

Au bout d'un instant une flamme brilla au sommet de l'Axemberg. Zagheli jeta un cri de joie.

— Que veut dire ce signal? dit Landenberg.

— Que Walter Furst et Wilhelm Tell ont pris le château d'Urijoch.

— Toutes les Alpes sont-elles donc changées en volcan? s'écria Landenberg. Voilà le Righi qui s'enflamme.

— Oui, répondit Zagheli en bondissant de joie. Lui aussi arbore la bannière de la liberté.

— Comment! murmura Landenberg; est-ce donc aussi un signal?

— Oui, et ce signal annonce que Werner Stauffacher et Mechtal ont pris le château de Schwanau. Maintenant tournez-vous de ce côté, monseigneur!

Landenberg jeta un cri de surprise en voyant le Pilate se couronner à son tour d'un diadème de feu.

— Et voilà, continua Zagheli, voilà qui apprend à ceux d'Uri et

Digitized by Google

de Schwitz que leurs frères d'Unterwalden ne sont pas en arrière, et qu'ils ont pris le château de Rossberg et fait prisonnier le bailli impérial.

— Et que comptez-vous faire de moi? dit Landenberg en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Nous comptons vous faire jurer, monseigneur, que jamais vous ne rentrerez dans les trois juridictions de Schwiz, d'Uri et d'Unterwalden; que jamais vous ne porterez les armes contre les confédérés; que jamais vous n'exciterez l'empereur à nous faire la guerre : et lorsque vous aurez fait ce serment, vous serez libre de vous retirer où vous voudrez.

— C'est bien, dit Landenberg. Maintenant je désire descendre dans mon appartement. Un pareil serment demande à être médité, surtout lorsqu'on veut le tenir.

Le hasard cette fois avait semblé favoriser les confédérés de toutes les manières. Le nouvel an de la liberté avait sonné pour l'Helvétie le 1er janvier 1308; et, le 15 du même mois, avant même que la nouvelle de l'insurrection fût parvenue à l'empereur, il apprenait la défaite de son armée en Thuringe. Il ordonna aussitôt la levée de nouvelles troupes, déclara qu'il marcherait lui-même à leur tête; et fit, avec son activité ordinaire, tous les préparatifs de cette campagne. Ils étaient terminés à peine, lorsque le chevalier Beringuen de Landenberg arriva d'Unterwalden, et lui raconta ce qui venait de se passer. Albert écouta le récit avec impatience et incrédulité; puis, lorsqu'il ne lui fut plus permis de conserver aucun doute, il étendit le bras dans la direction des trois cantons, et jura sur son épée et sa couronne impériale d'exterminer jusqu'au dernier de ces misérables paysans. Landenberg fit ce qu'il put pour le détourner de ces desseins de vengeance; mais tout fut inutile. L'empereur décida qu'il marcherait lui-même contre les confédérés, et fixa au 24 février le jour du départ de l'armée.

La veille de ce jour, Jean de Souabe, son neveu, fils de Rodolphe, son frère cadet, se présenta devant lui; Albert avait été nommé tuteur de cet enfant pendant sa minorité; mais, depuis deux ans, son âge l'affranchissait de la tutelle impériale, et cependant Albert avait constamment refusé de lui rendre son héritage : il venait, avant le départ de son oncle, essayer une dernière tentative. Il se

Digitized by Google

mit donc respectueusement à genoux devant lui, et lui redemanda la couronne ducale de ses pères. L'empereur sourit, dit quelques mots à un officier de ses gardes, qui sortit, et rentra bientôt avec une couronne de fleurs. L'empereur la posa sur la tête blonde de son neveu; et, comme celui-ci le regardait étonné : — Voilà, lui dit l'empereur, la couronne qui convient à ton âge; amuse-toi à l'effeuiller sur les genoux des dames de ma cour, et laisse-moi le soin de gouverner tes états. — Jean devint pâle, se releva en tremblant, arracha la couronne de sa tête, la foula aux pieds, et sortit.

Le lendemain, au moment où l'empereur montait à cheval, un homme, couvert d'une armure complète et la visière baissée, vint se ranger près de lui. Albert regarda cet inconnu; et voyant qu'il demeurait à la place qu'il avait prise, il lui demanda qui il était, et de quel droit il marchait à sa suite. — Je suis Jean de Souabe, fils de votre frère, dit le cavalier en levant sa visière. J'ai reclamé hier ma souveraineté, vous m'avez refusé, et vous avez eu raison; il faut que le casque ait pesé sur la tête où pèsera la couronne; il faut que le bras qui portera le sceptre ait porté l'épée. Laissez-moi vous suivre, sire, et à mon retour vous ordonnerez de moi ce que vous voudrez. Albert jeta un coup d'œil profond et rapide sur son neveu. — Me serais-je trompé! murmura-t-il. Et, sans lui rien promettre ni lui rien défendre, il se mit en route. Jean de Souabe le suivit.

## VI.

Le 1er mai 1308, l'armée impériale arriva sur les bords de la Reuss, des bateaux avaient été préparés pour le passage des troupes, et l'empereur allait descendre dans l'un d'eux, lorsque Jean de Souabe s'y opposa, disant qu'ils étaient trop chargés pour qu'il laissât son oncle s'exposer au danger que couraient de simples soldats. Il lui offrit en même temps une place dans un petit batelet où se trouvaient seulement Walter d'Eschenbach, son gouverneur, et trois de ses amis, Rodolphe de Wart, Rodolphe de Balm et Conrad de Tegelfeld; l'empereur s'assit près deux, chacun des chevaliers prit son cheval par la bride, afin qu'il pût suivre son maître en nageant, et la petite barque, traversant la rivière avec rapidité, déposa sur l'autre bord l'empereur et sa suite.

A quelques pas de la rive, et sur une petite éminence, s'élevait

Digitized by Google

un chêne séculaire; Albert alla s'asseoir à son ombre afin de surveiller le passage de l'armée, et détachant son casque, il le jeta à ses pieds.

En ce moment, Jean de Souabe, regardant autour de lui, et voyant l'armée tout entière arrêtée sur l'autre bord, prit sa lance, monta sur son cheval, et, faisant quelques feintes manœuvres comme s'il joûtait, il prit du champ, et, revenant au galop sur l'empereur, il lui traversa la gorge avec sa lance. Au même instant, Robert de Balm, saisissant le défaut de la cuirasse, lui enfonçait son épée dans la poitrine, et Walter d'Eschenbach lui fendait la tête avec sa hache d'armes. Quant à Rodolphe de Wart et à Conrad de Tegelfeld, le courage leur manqua, et ils restèrent l'épée à la main sans oser frapper.

A peine les conjurés eurent-ils vu tomber l'empereur qu'ils se regardèrent, et, que, sans dire un mot, ils prirent la fuite, chacun de son côté, épouvantés qu'ils étaient l'un de l'autre. Cependant Albert expirant se débattait sans secours; une pauvre femme qui passait accourut vers lui, et le chef de l'empire germanique rendit le dernier soupir dans les bras d'une mendiante qui étancha son sang avec ses haillons. Quant aux assassins, ils restèrent errans dans le monde; Zurich leur ferma ses portes, les trois cantons leur refusèrent asile. Jean, le parricide, gagna l'Italie en remontant le cours de la Reuss sur les bords de laquelle il avait commis son crime; on le vit à Pise déguisé en moine, puis il se perdit du côté de Venise, et l'on n'en entendit plus parler. Walter d'Eschembach vécut trente-cinq ans caché sous un habit de berger dans un coin du Wurtemberg, et ne se fit connaître qu'au moment de sa mort. Conrad de Tegelfeld disparut comme si la terre l'avait englouti, et mourut on ne sait ni où ni comment. Quant à Rodolphe de Wart, livré par un de ses parens, il fut pris, roué vif, et exposé vivant encore à la voracité des oiseaux de proie. Sa femme, qui n'avait pas voulu le quitter, resta agenouillée près de la roue du haut de laquelle il lui parlait pendant le supplice, l'exhortant et le consolant jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir.

Parmi les enfans d'Albert (1), deux se chargèrent de sa ven-

(1) L'empereur Albert eut vingt-un enfans. Aucun de ses fils ne lui succéda comme empereur.

Digitized by Google

geance, ce furent Léopold d'Autriche et Agnès de Hongrie, Léopold en se mettant à la tête des troupes, Agnès en présidant aux supplices. Soixante-trois chevaliers innocens, mais parens et amis des coupables, furent décapités à Farwonghen; Agnès, non-seulement, assista à l'exécution, mais encore se plaça si près d'eux, que bientôt le sang coula jusqu'à ses pieds, et que les têtes roulaient à l'entour d'elle. Alors on lui fit observer que ses vêtemens allaient être souillés. — Laissez, laissez, répondit-elle, je me baigne avec plus de plaisir dans ce sang que je ne le ferais dans la rosée du mois de mai. — Puis, le supplice terminé, elle fonda avec les dépouilles des morts le riche couvent de Konigsfelden (1), sur la place même où son père avait été tué, et s'y retira pour finir ses jours dans la pénitence, la solitude et la prière.

Pendant ce temps, le duc Léopold se préparait à la guerre : d'après ses ordres, le comte Othon de Strassberg passa le Brunig avec quatre mille combattans. Plus de mille soldats furent armés par les gouverneurs de Wellisau, de Wallhausen, de Rothenbourg et de Lucerne, pour surprendre Unterwalden du côté du lac. Quant au duc, il marcha contre Schwitz avec l'élite de ses troupes, conduisant à sa suite des chariots chargés de cordes pour pendre les rebelles.

Les confédérés rassemblèrent à la hâte mille trois cents hommes, dont quatre cents d'Uri et trois cents d'Unterwalden; la conduite de ce corps fut donné au vieux chef nommé Rodolphe Reding de Biberek, dans l'expérience duquel les trois cantons avaient grande confiance. Le 14 novembre la petite armée prit ses positions sur le penchant de la montagne du Sattel, ayant à ses pieds des marais presque impraticables, et derrière ces marais le lac Égeri.

Chacun venait de prendre son poste de nuit lorsqu'une nouvelle troupe de cinquante hommes se présenta; c'étaient des bannis de Schwitz, qui venaient demander à leurs frères la faveur d'être admis à la défense commune, tout coupables qu'ils étaient. Rodolphe Reding prit l'avis des plus vieux et des plus sages, et la réponse unanime fut : qu'il ne fallait pas compromettre la sainte cause de la liberté en admettant des hommes souillés parmi ses défenseurs. Les

(1) Champ du roi.

Digitized by Google

bannis se retirèrent, marchèrent une partie de la nuit, et allèrent prendre poste dans un bois de sapins situé au haut d'une montagne sur le territoire de Zug.

Le lendemain, au point du jour, les confédérés virent briller les lances des Autrichiens. De leur côté, les chevaliers, en apercevant le petit nombre de ceux qui les attendaient pour disputer le passage, mirent pied à terre, et ne voulant pas leur laisser l'honneur de commencer l'attaque, marchèrent au-devant d'eux. Les confédérés les laissèrent gravir la montagne, et lorsqu'ils les virent épuisés par le poids de leurs armures, ils descendirent sur eux comme une avalanche. Tout ce qui avait essayé de monter à cette espèce d'assaut fut renversé du premier choc, et ce torrent d'hommes alla du même coup s'ouvrir un chemin dans les rangs de la cavalerie qu'elle refoula sur les hommes de pied, tant le choc fut terrible et désespéré.

Au même moment on entendit de grands cris à l'arrière-garde; des rochers qui semblaient se détacher tout seuls descendaient en bondissant, et sillonnaient les rangs, broyant hommes et chevaux. On eût dit que la montagne s'animait et, prenant parti pour les montagnards, secouait sa crinière comme un lion. Les soldats épouvantés se regardèrent, et voyant qu'ils ne pouvaient rendre la mort pour la mort, se laissèrent prendre à une terreur profonde et reculèrent. L'avant-garde, écrasée sous les massues armées de pointes de fer des bergers, se replia en désordre. Le duc Léopold se crut enveloppé par des troupes nombreuses; il donna l'ordre ou plutôt l'exemple de la retraite, quitta l'un des premiers le champ de bataille, et le soir même, dit un auteur contemporain, fut vu à Wintherthier pâle et consterné. Quant au comte de Strasberg, il se hâta de repasser le Brunig en apprenant la défaite des Autrichiens.

Ce fut la première victoire que remportèrent les confédérés. La fleur de la noblesse impériale tomba sous les coups de pauvres bergers et de vils paysans, et servit d'engrais à cette noble terre de la liberté. Quant à la bataille, elle prit le nom expressif de *Morgenstern*, parce qu'elle avait commencé à la lueur de l'étoile du matin.

C'est ainsi que le nom des hommes de Schwitz devint célèbre dans le monde, et qu'à dater du jour de cette victoire les confédérés furent appelés Suisses, du mot *Schwizer*, qui veut dire homme

Digitized by Google

de Schwitz. Uri, Schwitz et Unterwalden devinrent le centre autour duquel vinrent se grouper tour à tour les autres cantons, que le traité de 1815 porta au nombre de vingt-deux.

Quant à Wilhelm Tell, qui avait pris une part si active, quoique si involontaire, à cette révolution, après avoir retrouvé sa trace sur le champ de bataille de Laupen, où il combattit comme simple arbalétrier avec sept cents hommes des petits cantons, on le perd de nouveau de vue pour ne le retrouver qu'au moment de sa mort, qui eut lieu, à ce que l'on croit, au printemps de 1354. La fonte des neiges avait grossi la Schachen, et venait d'emporter une maison avec elle. Au milieu des débris, Tell vit flotter un berceau, et entendit les cris d'un enfant : il se précipita aussitôt dans le torrent, atteignit le berceau et le poussa sur la rive. Mais au moment où il allait aborder lui-même, le choc d'une solive lui fit perdre connaissance, et il disparut. Il y a de ces hommes élus dont la mort couronne la vie.

Le fils aîné du savant Heller publia, en 1760, un extrait d'un écrivain danois du XII^e siècle, nommé Saxo-Grammaticus, qui raconte le fait de la pomme, et l'attribue à un roi de Danemarck. Aussitôt l'école positive, cette bande noire de la poésie, déclara que Wilhelm Tell n'avait jamais existé, et, joyeuse de cette découverte, tenta de retirer au jour solennel de la liberté suisse les rayons les plus éclatans de son aurore; mais le bon peuple des Walstetten garda la religion traditionnelle de ses pères, et resta dévot à ses vieux souvenirs. Chez lui, le poème est encore vivant comme s'il venait de s'accomplir (1); et, si sceptique que l'on soit, il est impossible de douter, lorsqu'en parcourant cette terre éloquente, on voit les descendans de Walter Furst, de Stauffacher et de Mechtal, prier Dieu de les conserver libres, devant la chapelle consacrée à la naissance de Wilhelm et à la mort de Güessler.

ALEXANDRE DUMAS.

(1) Les archives d'Altorf conservent les noms de cent quatorze personnes qui assistèrent en 1380 à l'érection de la chapelle de Tellen Plate (Pierre de Tell), et qui avaient connu personnellement Wilhelm Tell. Sa famille, d'ailleurs, ne s'est éteinte dans la descendance mâle qu'en 1684, et dans la descendance femelle qu'en 1720. Jean-Martin et Werena Tell sont les noms des deux derniers membres de la famille.

Digitized by Google

# DU ROMAN.[1]

C'est une vérité, désormais triviale, que la pensée humaine a revêtu des apparences différentes selon les siècles, et que l'esprit général de chaque époque impose le moule dans lequel cette pensée doit prendre un corps. Cependant rien de plus commun que les efforts qui tendent à reconstituer des formes anéanties. Je dirai plus : l'éducation artistique est partout fondée uniquement sur l'observation de ces formes, et c'est en étudiant les habits que l'on donnait à l'idée il y a plusieurs siècles, qu'on apprend à lui tailler les habits qu'elle doit porter de nos jours.

Certes, nous comprenons tout ce que l'analyse des grandes œuvres d'autrefois peut donner à l'esprit d'expérience, d'adresse et de ressort; mais au moins faudrait-il que l'on y cherchât des modèles de ce qui a dû être fait, non de ce qui doit se faire; que l'on observât les procédés du génie ancien comme exemple, jamais comme règle à imiter. Ces codes de l'art, promulgués il y a dix siècles, vont à peu près à nos littératures comme les lois de Lycur-

(1) M. Emile Souvestre, auquel son ouvrage sur *les Derniers Bretons* a fait une place si honorable dans les lettres, va publier un nouveau roman sous le titre de *Riche et Pauvre*. Le morceau qu'on va lire sert de préface à ce roman, qui paraîtra très prochainement chez le libraire Charpentier, rue de Seine, 31. (*N. du D.*)

Digitized by Google

gue iraient à nos mœurs. Chaque âge se fait sa poétique en même temps que son histoire, puisqu'après tout la poétique d'un âge n'est que l'histoire de son art, et il n'est donné à aucune puissance humaine de remettre en honneur une forme qui appartient à un autre temps, parce que pour cela il faudrait reconstituer les mœurs, les croyances d'une société entière.

Le monde ancien différa du monde moderne dans presque toutes ses tendances. Les premiers siècles furent consacrés à fonder le principe d'association. Les nations se créaient, et pour donner plus de cohérence à ces agglomérations naissantes, il était nécessaire de leur donner non-seulement des affections, mais des haines communes. L'esprit national, c'est-à-dire l'égoïsme de famille sur une très grande échelle, fut donc alors un esprit providentiel. Il fallait que les peuples fussent l'un par rapport à l'autre comme des armées ennemies en présence, afin qu'ils serrassent leurs rangs, et qu'ils s'accoutumassent à suivre un même drapeau. La fraternité du bivouac était la plus facile à établir entre des hommes encore peu liens, et celle dont ils devaient le plus aisément comprendre les avantages.

Tous les efforts de l'antiquité durent donc tendre à créer la vie collective, et comme les sociétés font toujours et immanquablement ce qu'il faut qu'elles fassent, le sentiment de la vie collective fut alors porté au plus haut degré. La littérature s'empreignit nécessairement de ce caractère de généralisation. Ce fut alors que naquit l'épopée, immense *Marseillaise* chantée devant chaque peuple pour le conserver uni par la gloire et la haine. Homère et Eschyle s'efforcèrent de resserrer les liens de la nationalité en exaltant l'esprit grec et l'opposant à l'esprit barbare; Platée, Marathon, Salamine, furent les conséquences logiques de cette éducation nationale; les Grecs ne firent qu'y continuer le poème de leurs aïeux.

Plus tard, lorsque la société hellénique disparut pour faire place à la société romaine, à Homère succédèrent les discours du forum, les opinions du sénat et les harangues des généraux. Ce fut là, pendant presque tout le temps de la puissance latine, la seule littérature de Rome. Rome, en effet, n'avait rien dans ses élans qui rappelât la merveilleuse poésie de la Grèce; c'était une nation poli-

Digitized by Google

tique, gouvernée par des vieillards, qui travaillait moins pour l'épopée que pour l'histoire. Ce ne fut que plus tard, lorsque la Grèce subjuguée lui eut envoyé ses rhéteurs et ses poètes, qu'elle accoutuma son oreille à l'harmonie du mètre, et son esprit aux éblouissantes fantaisies de l'art. Mais alors son caractère primitif s'était effacé; alors ce n'était plus la république austère régie par une assemblée de rois; c'était déjà la ville corrompue qu'un barbare marchandait, et que les prétoriens devaient bientôt mettre à l'encan. Le vieil esprit romain s'était même tellement éteint partout, que le peu qui en restait s'était réfugié dans un empereur. Auguste, le seul homme peut-être de l'empire qui eût conservé des réminiscences de la tradition antique, voulut la réveiller par la poésie. Il oublia que pour avoir une Illiade romaine il lui manquait deux choses indispensables, des Romains et un Homère. Virgile fit son Énéide; mais l'heure de ces grandes hymnes était passée. Le lien qui réunissait les Romains en un faisceau avait été brisé; la nationalité était morte, et avec elle l'espoir de lui trouver un poète. L'œuvre de Virgile, habilement brodée de fictions élégantes, fut une œuvre toute littéraire. Homère avait fait de l'épopée un fleuve immense coulant à travers les bois, les champs et les montagnes; Virgile prit ce fleuve, en détourna les eaux, et les dispersa à travers les vallées en mille rivières rapides ou gazouillantes. Sous ses mains, le poème épique perdit son sauvage désordre et sa grandeur. Il fit de cette terre vierge une sorte de jardin anglais dans lequel l'imagination pût se promener sans fatigue et sans embarras. Ainsi, son livre, qui aurait dû surtout s'adresser au peuple pour réédifier l'esprit public, ne s'adressa en réalité qu'à la cour polie d'Auguste, et demeura une pure étude d'art soumise à la dissection des rhéteurs et à l'admiration des grammairiens.

Cependant de nouvelles destinées se préparaient pour la civilisation ancienne. Un double déluge allait emporter sa morale et ses constitutions; les apôtres étaient venus et les barbares arrivaient. Une nouvelle société, fondée sur l'Evangile et la conquête, donna naissance à la féodalité : le moyen-âge commença. Or, pendant toute sa durée, les peuples se présentèrent presque constamment sous une double face. Tandis que la foi commune créait une sorte de nationalité religieuse, les suites de la conquête amenaient des

Digitized by Google

oppositions d'intérêts humains qui jetaient partout la division. Le monde sembla alors vivre de deux vies distinctes, l'une collective, l'autre individuelle. Au point de vue religieux, l'humanité entière ne se partageait qu'en deux camps, les chrétiens et les infidèles; mais au point de vue politique, les pennons ennemis se comptaient par milliers. Ces deux états coexistans donnèrent lieu nécessairement à deux littératures. Ainsi, tandis que d'un côté les thèses, les traités ascétiques, les légendes pieuses, exprimaient les tendances religieuses, d'un autre, les livres de chevalerie, les chroniques, les ballades, racontaient les épisodes merveilleux, tendres ou guerriers, de la vie individuelle. Or, nulle trace de l'art antique ne se trouvait dans ces œuvres nouvelles. Les formes homériques ne pouvaient en effet convenir aux idées de cet univers récemment créé. Tout était changé sur la terre. Il y avait eu dans le monde intellectuel quelque chose de semblable à ces cataclysmes qui, au dire des géologues, ont plusieurs fois transformé la création. Tout un ordre d'idées dormait, comme une armée détruite, sous les ruines du Parthénon et du Capitole. Le règne du *lieu commun* était fini : car il ne faut point que le mépris dans lequel ce mot est tombé depuis nous le fasse mal comprendre. L'antiquité fut livrée, sous tous les rapports, à l'empire du *lieu commun,* c'est-à-dire des vérités générales, parce qu'elle avait à établir des bases incontestables à la progression sociale. Le *lieu commun,* en effet, n'est autre chose que la synthèse populaire : c'est l'expression de ce qui est aussi clair à toutes les raisons que le soleil l'est à tous les yeux. Les premiers siècles intellectuels durent être nécessairement employés à la consécration de ces idées-mères; c'étaient des points de rappel que l'on posait pour l'esprit humain, afin qu'il ne s'égarât pas dans la course qu'il allait entreprendre. Une fois cette mission remplie, la vieille société se retira pour faire place à une autre, plus jeune, plus ardente et plus subtile. Alors s'effectua une révolution prodigieuse. L'antiquité avait écouté la voix de la nature entière, comme un orchestre immense jouant à la fois mille symphonies; la nouvelle génération voulut connaître chaque partition en détail. Une avidité scrutatrice s'empara des intelligences; le monde moral, dont on n'avait entrevu que les masses, fut sondé dans tous ses mystères. Alors naquirent tous ces hardis plongeurs que l'on vit s'élancer dans les abîmes de

Digitized by Google

l'inconnu. Beaucoup ne reparurent plus, mais quelques-uns revinrent avec une vérité qu'ils rapportaient du fond de l'océan comme une perle précieuse. Par ce moyen, le trésor de l'humanité alla toujours grossissant, et le nombre des *lieux communs* augmenta chaque jour : preuve irrésistible du progrès, alors même que nous n'en aurions point d'autre; car c'est surtout en regardant combien d'idées couronnées par l'acclamation générale ont été mises hors de bataille que l'on peut juger de l'avancement du combat : chacune de ces doctrines entrées dans le domaine public est comme une borne milliaire que l'esprit humain a dépassée.

Cependant, à mesure que les études partielles s'approfondissaient, les généralités se morcelaient de plus en plus. Le royaume intellectuel, triangulé comme un terrain à cadastrer, se trouva livré à mille expérimentations séparées. Mais dans cette vaste division de main-d'œuvre, faite aux sciences et aux arts, tous les partages ne se trouvèrent pas également favorables, tous les ouvriers également habiles. Quelques-uns avaient prodigieusement avancé leurs tâches; d'autres, plus faibles ou moins chanceux, étaient demeurés en arrière. En un mot, l'arbre de la science du bien et du mal avait poussé comme tous les arbres de la terre, avec des branches inégales. Il n'était plus possible de resserrer, comme l'avait fait le grand rapsode, l'art, le savoir et la religion dans les cercles d'or d'une épopée, car ces trois manifestations avaient pris des développemens différens ou même opposés, de sorte *que le monde n'était plus rond*. C'est ainsi que l'on peut expliquer l'absence de toute œuvre réellement synthétique, depuis Homère et la Bible. En effet, Homère et la Bible avaient exprimé deux civilisations dont l'homogénéité ne se reproduisit plus et ne se reproduira jamais. La tendance vers l'analyse appartient essentiellement à l'esprit moderne, et est destinée à croître avec lui. Qu'on ne dise point que c'est là marcher à l'anarchie intellectuelle, ni qu'il faut refaire une synthèse à l'humanité; une synthèse est un lieu d'arrêt ou de repos, et l'humanité ne s'arrête ni ne se repose. Elle a dû en avoir une au point de départ, parce qu'il fallait bien partir de quelque chose; mais l'avenir ne lui en garde point : le but qu'elle cherche est mouvant; il fuit devant elle; c'est l'horizon. Elle aura beau marcher des siècles, l'infini est là, et la synthèse qu'elle attend ne se trouve

Digitized by Google

que dans le ciel. Le jour où elle s'arrêterait ayant atteint le terme, elle serait devenue néant ou Dieu.

Mais si l'on doit à la tendance analytique la destruction du poème épique, c'est à elle aussi que l'on doit la création du roman. Le roman, en effet, n'est autre chose qu'un poème particulier, et l'on pourrait dire peut-être que *le Paradis perdu, l'Enfer* et la *Jérusalem délivrée* furent les premiers romans plutôt que les derniers poèmes épiques; car que sont *l'Enfer* et *le Paradis perdu*, sinon des légendes? qu'est-ce que la *Jérusalem délivrée*, sinon un roman de chevalerie?

Quoi qu'il en soit, l'histoire littéraire des sociétés modernes nous prouve que la popularité du roman a toujours été croissant jusqu'à notre temps, où nous le croyons destiné à acquérir une importance et une utilité toutes nouvelles.

On a répété jusqu'à satiété que nous vivions dans un siècle de fièvre et de transition, ce qu'on a dit successivement de tous les siècles, et avec raison, car tous en effet sont fiévreux et transitoires par cela seul qu'ils marchent et qu'ils désirent. Néanmoins, il faut le reconnaître, depuis cent ans nous désirons beaucoup et nous marchons vite, ce qui prouve seulement que l'existence sociale se développe en nous et que nous vivons plus que nos pères : mais dans cette marche des générations nouvelles vers les terres promises, tous ne vont pas du même pas. Quelques-uns, explorateurs ardens et solitaires, cherchent en avant, à travers les sentiers inconnus, à entrevoir l'horizon désiré. De temps en temps ils rencontrent, comme Colomb, des herbes flottantes, qui leur disent que le nouveau monde est proche, et alors ils jettent un cri de joie et d'avertissement; mais ceux qui suivent l'entendent seuls; la foule est trop loin. Elle s'avance lentement dans la plaine, aveugle, méfiante, et s'arrêtant devant tous les veaux d'or. Cependant il faut qu'on lui transmette le cri des pionniers aventureux qui lui cherchent sa route, afin qu'elle hâte le pas et sache s'il faut se diriger à l'orient ou à l'occident. Or ce sera là, si nous ne nous trompons, la mission du roman. A lui appartient désormais de vulgariser les idées d'avancement, de les personnifier et de les faire agir, pour leur donner en quelque sorte l'autorité de l'exemple. Comme l'épopée antique, il fournira



Digitized by Google

au peuple des modèles, il lui résumera la science, il lui nommera les dieux qu'il doit adorer et lui apprendra son *credo* de chaque jour. Ce sera le journalisme avec l'art et la réflexion de plus. Politique, morale, philosophie, critique, histoire, tout sera de son domaine; il étendra sur tout ses draperies dorées et ses réseaux de fleurs. Aux hommes qui souriront de ces destinées présagées au roman, nous dirons que tout cela existe déjà, que le roman s'engage depuis long-temps dans cette voie, et que chaque jour il s'initie davantage à sa mission. Qu'il la comprenne mal parfois, et qu'il prêche l'erreur; qui nie cela? Les prêtres sont mauvais, mais reconnaissez qu'il y a des prêtres! Du reste, les fadaises de Scudéry et les futilités de Marivaux étaient à notre sens de plus fâcheux symptômes pour leur époque que les sophismes de la nôtre. Certes, il se dit des choses tristes et coupables, mais du moins ces choses se disent sérieusement. La foule se désaccoutume des bagatelles sonores et devient pensive; or c'est là un progrès immense. Ce qui déprave un peuple, ce ne sont pas les sophismes, c'est la légèreté. Le temps fait justice des premiers, tandis que la seconde devient bientôt caractère et inaptitude. Il y a douleur sans doute à voir la morale, la pudeur et la croyance, fauchées comme des moissons mûres et jetées en litière aux passions; bien des cœurs se dessèchent à l'ardeur du feu mis aux racines de l'arbre de vie, bien d'autres s'énervent et se découragent, mais il en est qui mûrissent en face de ces incendies. Puis, que restera-t-il bientôt de cette insurrection de quelques-uns contre le devoir, sinon le sentiment plus général et plus profond de sa sainteté? Voyez les anges révoltés eux-mêmes, les souffrances qu'ils ne peuvent cacher protestent perpétuellement contre leurs paroles; ils veulent nier le dieu, et ils pleurent encore son paradis.

Peut-être faut-il d'ailleurs qu'à certains jours les vérités soient ainsi passées au feu pour être éprouvées; l'alliage fond à cet essai et l'or pur reste seul. Aussi, quelque erronées qu'aient été les thèses soutenues, nous regardons l'introduction des discussions morales et philosophiques dans le roman comme un grand service rendu. On a appelé le plus grand nombre à l'examen des vérités capitales autrefois abandonnées à quelques-uns; on a déchiré le rideau derrière lequel les grands-prêtres de l'intelligence tenaient ca-

Digitized by Google

chées ces mystérieuses sublimités. Maintenant, ces questions, dépouillées de leur appareil scolastique, sont accessibles à la raison la plus naïve; les idées sont devenues des actes, les syllogismes des personnes; les systèmes se sont fait chair et sont présentés à tous comme un coin de la vie réelle. Notre jugement ne risque plus de s'égarer dans les abstractions tortueuses; le fait est là, clair, accompli, et toute discussion philosophique se trouve ramenée à une question de jury.

Le roman est donc déjà et sera chaque jour davantage le livre initiateur. Soit qu'il cherche à devenir un catéchisme du cœur avec Bernardin de Saint-Pierre, ou qu'il raconte avec Chateaubriand toutes ces poétiques oppressions de l'ame que la religion guérit; soit que Scott lui ouvre de nouveaux horizons historiques et force l'art à serrer de plus près la réalité; ou que Sainte-Beuve et Alfred de Vigny lui fassent effleurer les fibres les plus mélancoliques et les plus intérieures; soit même que George Sand le lance, l'épée à la main, contre les préjugés sociaux, au risque de lui faire égorger en chemin quelques vertus, le roman aura fait son devoir, si, par quelque chemin que ce soit, il a poussé vers le vrai. Car le vrai en tout a son importance : il tient toujours par un lien plus ou moins délié à l'utile, qui n'est que le vrai dans l'ordre pratique, au vertueux, qui n'est que le vrai dans l'ordre moral.

Mais ce qu'il faut surtout, c'est que le roman gradue ses enseignemens et les assortisse à chaque classe. On a trop méprisé jusqu'à présent le roman populaire : l'intelligence des masses a aussi besoin de son pain noir. Il y a de la poésie encore dans ces œuvres informes et grossières que l'on dédaigne, de la poésie trop pâle sans doute pour que les regards accoutumés à toutes les splendeurs de l'art l'aperçoivent, mais visible et brillante pour la foule qui vit habituellement dans les ténèbres. Qui sait, d'ailleurs, si le dédain que l'on a affecté pour ce genre peu littéraire n'en a point éloigné ceux qui auraient pu le régénérer? Le roman populaire est encore à créer : il faudra, pour l'inventer, un homme chaud d'inspiration, bon d'élan, peu scrupuleux des délicatesses de l'art, mais saisissant d'instinct les grandes faces d'un drame, à la fois déclamateur et rapide, emphatique et naïf; un homme, enfin, qui ait en lui-même les inclinations de ce grand



Digitized by Google

enfant ignorant et sublime qu'on nomme le peuple. Au bas de ce portrait nous laisserions notre plume écrire un nom propre, si nous ne craignions de froisser des prétentions plus hautes.

Une des plus éloquentes indications de l'importance sociale qu'a prise le roman dans notre siècle, est sa transformation. Longtemps ce ne fut qu'un récit invraisemblable et prodigieux au moyen duquel on s'efforçait d'intéresser cette curiosité enfantine et ces émerveillemens crédules dont tout homme garde en lui quelques germes. Le roman alors succédait au poème; il le continuait en l'exagérant, comme il arrive toujours à la décadence d'un genre, et tendait de toutes ses forces à s'éloigner de la vie réelle. Quand il y tombait malgré lui, c'était comme Icare, parce que ses ailes s'étaient fondues. Il est bien évident qu'à cette époque le roman ne pouvait prétendre à aucune influence directe ou positive. C'était simplement le conte de fées modifié et étendu. Les scènes du drame se passaient en Abyssinie, sur les bords du Lignon, ou dans le royaume de Golconde. Là paraissaient des enfans oubliés en nourrice avec un collier de perles et qui se trouvaient fils de princes; des héroïnes chevauchant par les montagnes en croupe d'un scélérat qui les respectait; de nobles amans cherchant leurs fiancées à travers des souterrains ou des chambres à fausses trappes, et quelque vertueux ermite en barbe blanche qui reparaissait de loin en loin, comme le chœur antique, pour servir du lait et des fruits, prêter sa natte au voyageur et faire une invocation au dieu de la nature! Ce ne fut point sans de grands efforts que l'on put sortir le roman de cette étrange poétique. Le goût pour les merveilleuses aventures avait été si vivement surexcité, que les premiers écrivains qui voulurent revenir au monde vrai ne le purent qu'en transigeant avec les habitudes. Ainsi, il fallut que Le Sage entremêlât son chef-d'œuvre de ridicules nouvelles espagnoles pour le faire lire, et l'abbé Prévost put à peine se faire pardonner son chevalier Desgrieux par son imbroglio de Cléveland.

Quoique l'on ne soit point encore arrivé à permettre que le roman se resserre dans l'empire du réel, et qu'on y cherche les combinaisons émouvantes plutôt que l'observation sagace, il faut reconnaître qu'il tend chaque jour davantage à se simplifier et à se faire la chambre obscure de la société. Là, en effet, est tout son

Digitized by Google

avenir. Plus il sera fidèle en décalquant le monde, plus il se mêlera à nos passions intimes, à nos désirs, à nos pensées, plus il entrera avant dans nos besoins, plus nous nous abandonnerons à son autorité. Troubles du cœur, aspects tristes ou joyeux de l'existence, fougueuses aspirations de l'intelligence, gracieux caprices de l'imagination, il faut que nous trouvions tout chez lui : le drame et la comédie, la satire et l'élégie, la plaidoirie et le traité. Puis, derrière la vie apparente, il en est une autre sans réalisation, espèce de vie rêvée, qui a ses douleurs, ses gaietés, ses amours, ses séparations, sans qu'il en paraisse rien au dehors, si ce n'est un nuage passager sur le front, un éclair fugitif dans les yeux : ce poème intérieur, que nous ne lisons jamais nous-mêmes, le roman nous le racontera. Il nous fera la propre histoire de notre ame, comme le médecin celle de notre corps; il posera successivement le doigt sur tous les points de notre cœur, et quand la pression nous fera crier, nous dirons : C'est là. Mais pour que le romancier joue ce grand rôle, il faut qu'il sente la valeur de son œuvre; il ne faut point qu'il la méprise lui-même, en y hasardant tous les écarts de sa fantaisie. Plus la foule qui l'écoute est nombreuse, plus sa parole doit être réservée. Qu'importe la futilité prétendue du titre et de la forme? Otera-t-elle donc au livre sa dangereuse influence? Vous croirez-vous innocent parce que vous vous serez servi d'une cassolette de parfums pour incendier ma maison? Ce titre et cette forme légère que vous invoquez pour excuse, n'aggravent-ils pas plutôt la faute? Plus sérieuse, votre œuvre se fût adressée à moins d'intelligences; son action eût été moins funeste; mais vous avez empoisonné le pain, qui est l'aliment de tous. Qu'on ne pense pas nous en imposer, d'ailleurs; l'immoralité d'une œuvre est un signe d'impuissance. Le génie est salubre et bienfaisant, comme tout ce qui est fort; ce sont les natures faibles ou malsaines qui vous communiquent leur fièvre. Il est toujours facile de semer le trouble dans les ames : un mot brûlant, une parole hardie, un doute amer, et tout remue en elles, tout y soupire et s'y effraie; mais c'est là la victoire du vent sur une fleur qu'il effeuille, de la foudre sur l'arbre qu'elle brise; une victoire lâche et aisée. Au contraire, ce qui est vraiment grand, vraiment difficile, c'est de connaître les voix qui consolent, c'est de pouvoir retrou-

Digitized by Google

ver quelques-unes de ces notes célestes que les anges chantent, dit-on, dans le ciel, et par lesquelles il n'y a plus ni douleur, ni temps, ni espace. Ce qui est noble et beau, c'est d'aviver dans notre sein les sources sacrées, c'est de nous faire sentir plus fortement en nous la vie de tous, c'est d'écarter tous les nuages de l'intelligence, de manière à ce qu'elle soit comme la colonne lumineuse des Hébreux. — Vulgaires résultats aux yeux de plusieurs, nous le savons; risibles illusions, que l'on n'avoue pas toujours sans en rougir; mais saintes vérités, qui, pour quelques-uns, sont comme le vieux soleil, toujours aussi belles, aussi chaudes, aussi vivifiantes.

On nous pardonnera ces quelques mots sur la morale du roman; car peu s'en faut que ces lieux communs ne soient devenus aujourd'hui des hardiesses et des nouveautés.

Si nous écrivions une poétique sur le roman, il nous resterait beaucoup à dire sur sa forme et sur sa composition; mais la question d'art est encore trop obscure pour être absorbée. Le roman, tel que nous le comprenons, est si nouveau parmi nous, qu'il n'a jusqu'à présent ni langage propre ni attitude prise. C'est un jeune homme de belle espérance, mais qui fait son entrée dans le monde avec quelque gaucherie. Placé au point d'intersection de tous les genres, il semble toujours prêt à tomber dans chacun; on dirait un voyageur arrivé au carrefour d'un labyrinthe et qui cherche sa route. Cependant on peut prévoir qu'il tendra de plus en plus à borner son action et qu'il cherchera moins à presser les évènemens qu'à les analyser dans tous leurs détails. Toujours placé au cœur du sujet, l'auteur aura par ce moyen plus entière conscience de son œuvre; il l'atteindra plus logiquement de tous les côtés et pourra mieux en resserrer l'ensemble dans les réseaux de la pensée. Le romancier n'imitera plus le Péruvien ignorant qui parcourt ses immenses vallées en grattant le sol pour en obtenir quelques parcelles d'or; mais, semblable à l'Espagnol, il choisira son lieu et s'y fixera pour y creuser la mine qui doit l'enrichir. S'il fallait appuyer par des exemples l'avantage de ces recherches renfermées dans un cercle étroit, nous pourrions citer l'auteur patient et infatigable qui, à force de se ramasser sur lui-même, de rétrécir son espace et de creuser au même endroit, est arrivé à

Digitized by Google

la découverte de ce diamant rare qu'il a appelé *Eugénie Grandet*.

Un écueil pourtant est à éviter dans ce système de composition, c'est l'anihilation du drame au profit de l'analyse didactique. Parmi les romanciers les plus avancés de notre époque, il en est peu qui aient heureusement tourné cette difficulté. Il ne faut point s'y tromper pourtant; la simplification des évènemens ne peut avoir pour but que de renforcer l'action et non de l'amaigrir. Il faut qu'en bornant le temps et l'espace de ses combinaisons, l'auteur les rende plus concrètes, plus logiques, plus nuancées. Il faut que la sobriété même de ses inventions tourne à l'avantage de l'émotion et qu'il étreigne assez puissamment les quelques faits embrassés pour en extraire jusqu'au dernier sourire, jusqu'à la dernière larme. Ainsi compris, les romans deviendront de plus en plus les mémoires de tous, et chacun pourra y trouver un épisode de sa propre vie, ou un secret de son ame. Il n'est point douteux qu'un tel système doive conduire à des effets nouveaux et profondément remuans. Jusqu'à présent le roman a été pris généralement plus ou moins entre le ciel et la terre; en le ramenant au vrai, on lui ouvre un monde presque inconnu. On a encore peu essayé l'histoire des familles; on n'a guère attaqué ces veines secrètes de l'existence privée, où se cachent tant de fièvres dévorantes. *André* et *Eugénie Grandet* sont dans ce genre des tentatives admirables, mais isolées. Et cependant, que de douleurs à dire, que de caractères à peindre, que de drames touchans ou terribles à raconter! L'art est trop resté dans le monde apparent, il n'a point dépassé les seuils. Asmodée a bien pu enlever les toits pour un jour et lui faire voir au fond de chaque demeure comme dans un corps entr'ouvert; mais il n'a eu que le temps d'y jeter un coup d'œil, il y a vu des actions et non des existences. Pour que le romancier saisisse tous ces mystères du foyer encore inexplorés, il lui faut la patience des longues études. Ce n'est qu'après avoir regardé long-temps au-dedans des hommes qu'il saura apercevoir ses moindres rides intérieures, et reconnaître, comme le matelot qui distingue le navire perdu dans la brume, tous les sentimens qui surgissent aux horizons les plus lointains de son cœur.

Quant au style du roman, il devra suivre les mêmes modifications que la conception elle-même. Ce ne sera ni le prosaïque par-

Digitized by Google

lage des anciens romanciers ni les chatoyantes arabesques en vogue de nos jours; ce sera quelque chose de rapide et de flottant comme la parole; à la fois ode et prose, ainsi que dans Shakspeare; un discours mobile, changeant, mais sans contrastes heurtés, sans boutades fantasques, et surtout dépouillé de cette phraséalogie redondante, espèce de brodage à la mécanique qui défigure toute pensée par ses vulgaires ornemens. Du reste, il est un écrivain qui nous semble avoir résolu le problème. L'auteur de *Jacques*, et lui seul à notre avis, est parvenu à rencontrer ce style si transparent qu'on ne le voit point et que la pensée brille à travers, si souple qu'on ne lui reconnaît point d'attitude propre.

Nous savons qu'on lui a reproché cette souplesse, et qu'on a voulu y voir une absence d'originalité; mais autant vaudrait accuser les Alpes de résumer le monde et d'avoir en même temps leurs têtes dans les neiges et leurs pieds dans les fleurs. Ce que l'on appelle le cachet d'un écrivain en fait de style est rarement autre chose que la monotonie d'une forme. On reconnaît au milieu de toutes ses originalités prétendues la même note résonnant comme le bourdon qui accompagne la musette pastorale, et ces ames, pareilles aux timbres d'horloge, semblent n'avoir qu'un seul côté qui retentisse. Ah! combien nous aimons mieux les génies déliés qui ne sont point des moules, mais des lyres; les voix qui ont tous les accens, et qui, riches et variées comme la nature, vous font entendre tour à tour les chants ineffables de l'océan, de la terre et des cieux.

E. Souvestre.

Digitized by Google

# UNE

# *COURONNE D'ÉPINES.*[1]

Jusqu'à présent M. Michel Masson s'était renfermé dans la peinture des mœurs populaires, et sur ce terrain, qui lui est familier, il a obtenu de légitimes succès. Le livre qu'il publie aujourd'hui, quoique le héros s'appelle Richard Savage, est cependant uni aux livres précédens par une intime parenté; car, dans la *Couronne d'épines* comme dans les *Contes de l'atelier*, M. Michel Masson s'est attaché à montrer le bonheur dans le travail, la paix dans la médiocrité. Il a changé ses personnages; mais en réalité il n'a fait que traiter une face nouvelle du même sujet. Son livre intéresse par des ressorts très simples, et certes, aujourd'hui, c'est un mérite assez rare. L'auteur a trouvé moyen d'écrire deux volumes sans épisodes bizarres, sans caractères exceptionnels, et de nourrir son récit tout entier par la seule analyse du cœur. Un succès fondé sur de pareils élémens mérite d'être étudié, et, quels que soient les défauts de la *Couronne d'épines*, la critique ne peut se dispenser d'appeler l'attention sur le roman de M. Masson.

J'ai toujours pensé que le génie poétique pouvait offrir le sujet d'une biographie intéressante, mais ne suffisait pas à remplir le cadre d'un roman ou d'un drame. D'illustres exemples, qu'il est inutile de rappeler, viendraient à l'appui de cette affirmation. Mais,

(1) 2 vol. in-8°, chez Dupont.

Digitized by Google

sans emprunter à l'Allemagne ou à la France des argumens victorieux, il est facile, par la seule réflexion, d'arriver à la conviction que j'énonce. Qu'est-ce, en effet, que le génie poétique, sinon une faculté sur laquelle le vie réelle n'a que peu ou point de prise? Il est très vrai que le poète qui n'a pas vécu, qui ne s'est pas mêlé activement aux passions humaines, qui n'a pas subi l'espérance et le regret, sera toujours condamné à n'occuper qu'un rang secondaire; il est très vrai que le poète réduit au spectacle unique de sa pensée ne peut guère s'élever au-dessus des rhéteurs. Mais qu'on y prenne garde, le poète se souvient de la vie lorsqu'il invente; dans la vie réelle, il ne fait qu'amasser les élémens de ses travaux futurs. Quoi qu'il fasse, il ne peut mener de front la souffrance et l'inspiration. Ces deux états de l'ame, loin d'être simultanés, sont séparés le plus souvent par un immense intervalle. Une souffrance trop récente se poétise difficilement. Il faut aux douleurs humaines, comme aux lignes du paysage, l'éloignement de la perspective. C'est à cette condition seulement que la poésie et la peinture deviennent harmonieuses. C'est pourquoi le poète pris en lui-même ne sera jamais capable d'exciter les sympathies de l'auditoire ou du lecteur. Car, à l'heure de l'inspiration, il se sépare de l'humanité, ou du moins il n'appartient plus à l'humanité vivante; il entre dans la région des idées pures; et, tant qu'il n'a pas quitté le trépied, il ne peut s'engager dans l'action d'un drame ou d'un roman.

Cependant, je conçois que M. Masson, résolu à faire un livre utile, ait été séduit par la biographie de Richard Savage. Je conçois qu'il ait cherché, dans l'orgueilleuse misère de ce poète mort en prison, le second terme du syllogisme qu'il voulait formuler. Peu d'hommes, en effet, ont été plus malheureux que Richard Savage; peu d'hommes ont agi aussi délibérément contre eux-mêmes, et travaillé avec une opiniâtreté aussi constante à détruire le bonheur qui s'offrait à eux. Fils naturel d'une grande dame qui ne voulut jamais le reconnaître, élevé chez un cordonnier, secouru plus tard par un ami de sa mère, lié d'amitié avec les esprits les plus éminens de son temps, pensionné tour à tour par un grand seigneur et par une comédienne, écrivant ses poèmes dans les tavernes, sur un papier d'emprunt, quelquefois même sur un papier ramassé au coin d'une borne, nourri pendant plusieurs années

Digitized by Google

d'une souscription faite pour la publication de ses ouvrages qu'il ne réunit jamais de son vivant, Savage offre un ample sujet de méditation; car malgré tous les avantages qui s'offraient à lui, malgré les amitiés illustres dont il fut honoré, malgré les protecteurs généreux dont il partagea la bourse et la table, il réussit à mourir en prison à l'âge de quarante-six ans; il avait perdu sa liberté pour une somme de 200 fr. Sa naissance, dont il se plaignit toute sa vie, loin de lui fermer l'entrée de la société, lui valut des secours qu'il n'aurait jamais obtenus par son seul mérite. S'il n'eût pas été le fils de lady Macclesfield, aurait-il reçu, pendant plusieurs années, de lord Tyrconnel une pension de 200 livres sterling; de miss Oldfield, une pension de 50 guinées qu'il toucha jusqu'à la mort de cette comédienne; de Steele une pension de même valeur; de Pope des libéralités nombreuses qui se renouvelèrent long-temps avant de se décourager? Condamné pour avoir pris part à une querelle de mauvais lieu, aurait-il été gracié par l'intervention de la comtesse d'Hertford auprès de la reine d'Angleterre? Assurément non; car les œuvres de Savage, bien que recommandables à plus d'un titre, sont plutôt des promesses que des monumens achevés. Le meilleur de ses poèmes, *le Bâtard*, dédié à sa mère, est une inspiration de colère pleine de verve et d'énergie, mais n'aurait pas fixé long-temps l'attention publique. Quant à la tragédie de *sir Thomas Overbury*, on y rencontre çà et là de belles pages, des couplets harmonieux; mais elle manque de composition et de rapidité. Il faut donc reconnaître que Savage, loin d'avoir été méconnu dans son génie, ou persécuté pour sa naissance, a été secouru par le malheur même dont il se plaignait, et loué bien au-delà de son mérite. Bien des hommes, qui ont produit de grandes choses avant l'âge de quarante-six ans, n'ont pas rencontré sur leur route la moitié des encouragemens qui vinrent au-devant de Savage. S'il se fût borné à dépenser en une nuit le prix d'un manuscrit achevé dans l'espace d'un mois ou d'une semaine, il n'aurait eu à se reprocher que sa prodigalité. Mais il dissipait avec la même imprévoyance les guinées qu'il n'avait pas gagnées, les aumônes qu'il devait à ses amis et à ses protecteurs, et il joignait à sa misère l'humiliation d'une perpétuelle reconnaissance, c'est-à-dire d'une dépendance perpétuelle. Enfin, dans les dernières années de sa vie, quand, par le conseil

Digitized by Google

de Pope, il eut quitté Londres avec l'intention de renoncer à ses habitudes dispendieuses, sur quoi fonda-t-il ses moyens d'existence? Sur une promesse qu'il ne devait jamais réaliser, sur la publication de ses œuvres, dont il avait touché le prix plusieurs fois. Certes, il y a dans une pareille vie plus de honte encore que de malheur. Ramenée à ses véritables élémens, la misère de Savage peut se traduire par deux mots : l'orgueil et la paresse. Qu'il fût doué d'un génie éminent, je ne veux pas le nier; mais que l'occasion lui ait manqué pour le montrer, je ne l'accorderai jamais, Les amis de sa mère avaient pris soin de réparer les lacunes de sa première éducation; il était soutenu par des protecteurs généreux. S'il n'a pas fait ce qu'il pouvait faire, c'est qu'il a passé toute sa vie à regretter le rang qui ne lui appartenait pas; s'il n'a pas produit les poèmes qu'il promettait, c'est qu'il a rêvé jusqu'à son dernier jour l'oisiveté opulente de la famille qui le rejetait. Il n'avait d'autre ennemi que lui-même.

M. Michel Masson n'a pas complètement méconnu la réalité que nous indiquons, mais il l'a transformée pour l'accomplissement du dessein qu'il avait conçu. Il n'a pas aboli l'orgueil du poète, car cette donnée était utile à la démonstration; et, quoique nous ayons peu de goût pour les romans démonstratifs, nous sommes forcés de reconnaître que l'auteur a déguisé habilement la volonté sous l'invention. Il a tenté de prouver, mais il a dissimulé ses preuves, et l'évidence est venue d'elle-même. Mais il a fort exagéré l'animosité de lady Macclesfied contre son fils illégitime. Il a fait de Richard Savage un orgueilleux persécuté. Selon nous, l'orgueil livré à lui-même, dégagé de la persécution qui l'excite et le justifie aux yeux du plus grand nombre, convenait beaucoup mieux au dessein du roman. Quoique l'auteur ait eu l'adresse de montrer l'homme plus souvent que le poète, cependant il n'a pas absolument évité l'écueil du sujet. Quand il essaie de peindre les mouvemens tumultueux du génie inspiré, et de lire dans les plis du visage, dans les rides du front, dans le feu de la prunelle, les pensées qui obsèdent le poète, il abandonne nécessairement la trame de son récit, et l'intérêt languit. Les symptômes du génie ont été si souvent décrits, et la description, quelle qu'elle soit, a si peu de chose à faire avec le jeu des caractères, qu'il est bien difficile d'intéresser le

Digitized by Google

lecteur par l'image la plus fidèle d'une tête inspirée, le poète s'appelât-il Homère ou Byron. Une fois la persécution admise et l'orgueil justifié, la paresse profite naturellement de la même excuse que l'orgueil; ou plutôt la paresse obstinée qui entretenait la misère de Savage s'efface d'elle-même et n'a plus aucune importance dans le caractère du poète. Savage, tel que le conçoit M. Masson, n'a plus qu'une plaie incurable, et cette plaie, c'est l'amour de la gloire. C'est à la gloire qu'il sacrifiera la sécurité de sa personne, la bienveillance de ses protecteurs, et jusqu'à l'amour d'une femme qui lui est dévouée. C'est par la gloire qu'il sera grand et misérable; c'est par la gloire qu'il obtiendra et qu'il perdra l'amour. Cette donnée est contredite par la biographie, mais, considérée poétiquement, est acceptable et féconde. Ce n'est pas la réalité complète, mais c'est une part de la réalité logiquement interprétée.

Lady Macclesfield, la mère du poète, aurait beaucoup gagné, je crois, en demeurant fidèle à l'histoire. Le public aveu qu'elle fit de sa faute témoignait bien plus de haine pour son mari que pour son enfant. Le but de la comtesse disant hautement la faute qu'elle avait commise était d'obtenir sa séparation. Cette franchise, nous le croyons du moins, bien qu'intéressée, ne s'accorde guère avec la persécution obstinée que M. Masson attribue à lady Macclesfied. Si Richard Savage n'a pas rencontré dans sa mère la bienveillance et la tendresse qu'il avait droit d'attendre, c'est à lui surtout que ce malheur est imputable. Bien qu'il n'ait pas été reconnu, il est probable qu'il n'aurait jamais été abandonné, s'il n'eût pris plaisir à se souiller de toutes les manières, et à se bannir lui-même de la famille où il voulait entrer, s'il n'eût pas ajouté à sa célébrité littéraire une célébrité de taverne. Je pense que M. Michel Masson eût agi sagement en ne donnant pas à lady Macclesfield un amant de la pire espèce, un amant qu'elle nourrit; car ce libertinage cynique n'est d'aucune utilité dans le roman. Puisque la mère de Richard Savage a racheté sa faute par la franchise de son aveu, et par la durée de son repentir; puisque le caractère ainsi posé se conciliait très bien avec les souffrances du poète, il eût mieux valu, selon nous, respecter la réalité. L'avilissement de lady Macclesfield n'est qu'une souillure étourdie.

Digitized by Google

Lord Rivers, le père de Richard Savage, est peut-être la figure la plus habilement tracée de tout le livre. Le courtisan, l'homme à bonnes fortunes, qui n'est plus que l'ombre de lui-même, se prêtait naturellement à la caricature. M. Michel Masson a vu l'écueil et a su l'éviter. Il s'est résolu à la sobriété dans la peinture de ce caractère, et il a bien fait. Au lieu de s'acharner sur cette ruine impuissante et de livrer au mépris et à la risée ce libertin demi-fou, demi-imbécile, il a mieux aimé dessiner le côté austère et tragique. Mais dans ce portrait, comme dans celui de lady Macclesfield, M. Masson a commis une faute grave; en attribuant à lord Rivers une maîtresse et un enfant qui ne sont ni lady Macclesfield, ni Richard Savage, il a partagé l'intérêt qui devait se concentrer sur le héros et sur sa mère. Toutefois, nous le répétons, lord Rivers est tracé plus savamment que lady Macclesfield, et cette figure est d'un bon effet.

L'auteur semble avoir réservé toutes ses sympathies pour deux caractères plébéiens, David Sauveur et Jane Pretty. Comme il avait arrêté dans sa pensée que le bonheur est dans la médiocrité, il s'est montré logique en dessinant avec amour les deux figures qui représentent le désir modeste, la paix laborieuse, la résignation confiante. David Sauveur paraîtra peut-être à bien des lecteurs doué d'une vertu exagérée. Il se rencontrera des incrédulités dédaigneuses qui accueilleront avec un sourire les sacrifices multipliés que David s'impose pour le bonheur de Jane et pour celui de Richard Savage. Une pareille abnégation semblera fabuleuse et presque absurde à force de grandeur. Mais je crois que la réflexion sera plus indulgente, et ne refusera pas d'accepter comme une donnée poétique, comme une donnée vraie, cette générosité imprévoyante jusqu'à la folie. Que David Sauveur ne soit pas une figure vulgaire, je le veux bien; que les hommes capables de sacrifier leur bonheur au bonheur d'une personne aimée ne se rencontrent pas tous les jours, cela ne fait pas question. Mais ces hommes ne sont pas impossibles, et la poésie doit les admettre.

Quant à Jane, elle ne soulève pas les mêmes objections que David Sauveur. Elle obéit naïvement à sa vanité. Elle commence par la compassion, elle continue par l'éblouissement, et finit par la misère et l'abandon. Elle pleure sur les vers de Richard Savage;

Digitized by Google

elle passe de la douleur à l'admiration; elle prend pour l'instinct du dévouement la joie qu'elle éprouve en se voyant remarquée par un homme supérieur. Elle détourne la tête du bonheur paisible qui lui sourit pour courir au-devant de la souffrance et de l'humiliation. Elle entrevoit l'abandon, et elle persévère dans la destinée qu'elle s'est faite. Avant de se lier par un serment irrévocable, elle devine que l'amant préféré ne croira pas aux devoirs qu'elle s'impose; mais, malgré sa clairvoyance, elle ne veut pas retourner en arrière, elle s'acharne au malheur qu'elle pourrait éviter. Sans doute Jane se conduit comme une folle; mais sa folie n'a rien d'exceptionnel, d'inattendu, d'inintelligible. Elle souffre par sa volonté; mais elle souffre loyalement. Elle ne se plaint pas et se résigne. Elle subit sans murmurer les douleurs qu'elle a prévues. Elle jette un regard désespéré sur le bonheur qu'elle pouvait saisir et qu'elle a dédaigné; mais sa folie s'arrête devant le blasphème et s'interdit la révolte.

Il est facile de prévoir l'action construite avec ces personnages. Cette action, je me plais à le dire, ne languit pas un seul instant; et quoique les ressorts inventés par l'auteur, bien que simples en eux-mêmes, n'aient peut-être pas toute la vraisemblance désirable et ne soient pas aussi ménagés qu'ils devraient l'être, cependant le lecteur n'éprouve ni impatience ni désappointement. Richard Savage, chassé par sa mère, recueilli par David Sauveur, aimé de Jane Pretty, caché dans le boudoir de miss Oldfield jusqu'au jour de la représentation, arrêté après son triomphe, et condamné pour meurtre à la prison perpétuelle, délivré par les prières de Jane auprès de la reine, et réduit enfin à la profession de maître d'école dans un obscur village, est assurément une conception heureuse et pleine de naturel. Mais le personnage d'Eunly Badgers, dont jusqu'ici je n'ai pas parlé, complique inutilement la fable inventée par M. Masson. David Sauveur, en sacrifiant à Richard Savage le bonheur qu'il espérait trouver auprès de Jane Pretty, a bien assez prouvé sa générosité. Il a donné sa fiancée; pourquoi l'obliger à donner sa mère?

La substitution de Richard Savage à David Sauveur, qui serait acceptable si elle était utile, est de mauvais goût, parce qu'elle ne sert à rien. Puisque l'auteur voulait montrer l'orgueil aux prises

Digitized by Google

avec l'affection, Jane Pretty suffisait au dessein qu'il avait conçu. Ennly Badgers, bien que vraie en elle-même, ne peut ni hâter ni retarder d'une heure le dénouement qui se prépare. C'est pourquoi je voudrais la rayer de la liste des personnages.

Je dois signaler dans le récit de M. Masson une faute plus grave; la seconde partie de son livre est en réalité la première. La lutte de la mère et du fils précède l'entrevue de Richard Savage avec David Sauveur et Jane Pretty, et cependant l'auteur nous introduit d'abord chez David Sauveur, et décrit les progrès de l'amour de Jane pour Richard avant de nous mener chez lady Macclesfield. Cette marche rétrograde ne s'explique par aucun motif plausible, et ne me paraît pas logique. L'auteur tenait-il à mettre en regard dès les premières pages Richard et David, l'orgueil et le dévouement? Si telle a été son intention, c'est, à notre avis, une intention puérile. Il eût mieux valu, selon nous, suivre la méthode inverse, et placer d'abord le fils face à face avec sa mère. C'est l'ordre naturel des évènemens, et le poète en le suivant ne compromet aucune de ses ressources.

La conclusion de ce roman, qui charmera sans doute le plus grand nombre des lecteurs, ne s'accorde cependant pas avec le reste du livre. Les pensées développées dans la quatrième partie sont bien ce que nous attendions, mais elles ne sont pas présentées comme elles devraient l'être. La forme épistolaire adoptée par l'auteur ressemble volontiers à un escamotage, et supprime toutes les difficultés de la mise en présence. Si les lettres de Jane étaient plus longues, si elles racontaient à la manière de Richardson les petits incidens de la vie domestique, nous n'aurions à regretter que le défaut d'harmonie dans les diverses parties de la composition. Mais Jane, en peignant à David sa douleur qui grandit chaque jour, se contente d'indications sommaires, et reste au-dessous de la tâche que l'auteur lui a confiée. Nous avions bien prévu que Richard infligerait à Jane le repentir et le désespoir; qu'il regretterait, dans l'asile paisible choisi pour lui par David, la gloire et le bruit de Londres; qu'il se sentirait humilié par le bonheur obscur et uniforme contre lequel il a changé sa prison; qu'il pousserait la folie jusqu'à souhaiter le retour de la persécution. Mais le devoir de M. Masson était de nous montrer jour par

Digitized by Google

jour toutes les angoisses de Jane, toutes les colères tyranniques de Richard. Les prémisses avaient été posées largement dans les trois premières parties du livre; nous avions le droit d'exiger que la conclusion fût dessinée avec la même ampleur. Telle qu'elle est, la quatrième partie du roman de M. Masson semble tourner court et nous dérobe les détails que nous espérions. Le désappointement est d'autant plus vif que la conclusion devait résumer le livre; car tous les chapitres précédens ne sont, à vrai dire, que la préparation du dernier. Jusqu'au moment où Richard se trouve seul avec Jane, nous ne voyons que les souffrances de l'orgueil solitaire; dès que Jane est devenue la femme de Richard, un nouvel ordre d'émotions se développe sous les yeux du lecteur, c'est le malheur contagieux. L'orgueil qui a perdu Richard doit rendre inutile le dévouement de Jane. Or, ce nouvel ordre d'émotions que M. Masson nous avait promis, est présenté de telle sorte que nous l'entrevoyons sans avoir le temps de l'étudier.

Malgré toutes ces taches que nous signalons hardiment, parce que M. Masson nous semble mériter la franchise, *une Couronne d'Épines* obtiendra certainement de nombreux suffrages, non seulement parmi les hommes du monde, mais encore parmi les esprits sérieux. Il règne dans ce livre un ton de bonne foi qui commande l'attention et qui enchaîne la sympathie; depuis la première jusqu'à la dernière page le cœur se sent à l'aise et se dilate dans une région pure et sereine. Ce n'est pas un livre écrit avec des mots, comme tant de livres creux et admirés qui se publient aujourd'hui; c'est une œuvre de conscience et de probité, conçue et accomplie dans une intention loyale; et quoique nous soyons loin d'attribuer à l'imagination une mision dogmatique, cependant nous devons tenir compte à l'auteur des idées élevées qui l'ont dominé pendant qu'il écrivait. Il nous a donné mieux qu'un pamphlet contre la gloire égoïste, il nous a montré l'orgueil debout et désespéré, seul au milieu des ruines qu'il a faites; c'est un beau sujet dont M. Masson a traité plusieurs parties très habilement.

J'insiste avec d'autant plus de plaisir sur la valeur et l'intérêt de ce livre, que l'érudition et le style ne sont pour rien dans le succès d'*une Couronne d'épines*. C'est donc un succès, sinon irréprochable et complet, du moins de bon aloi. L'élégance et l'har-



Digitized by Google

monie des périodes n'éblouissent personne, car il n'y a pas dans ces deux volumes une seule période harmonieuse ou élégante. La précision et la nouveauté des détails historiques ne surprennent pas l'admiration; car, excepté Richard Savage et lord Rivers, qui sont écrits correctement, tous les noms anglais sont estropiés d'une façon incroyable. Les rues ne sont pas mieux traitées que les personnages, et se composent de syllabes impossibles. Lady Macclesfield s'appelle Macclesfiels, miss Oldfield, Oldfiels; il y a un courtisan qui se nomme Gordonnell's; les *square* se transforment en *squarre*. C'est un perpétuel cliquetis de barbarismes, qui accuse une parfaite ignorance de la langue anglaise; ignorance bien excusable, sans doute, mais que nous n'aurions pas soupçonnée, si M. Masson eût pris la peine de consulter un plan de Londres et le *peerage* de la Grande-Bretagne. *Une Couronne d'épines* est un livre sans savoir et sans style, mais un livre intéressant et souvent bien conduit; et voilà pourquoi je félicite sincèrement M. Michel Masson. Ce que l'auteur ne sait pas, il l'apprendra, et ce qu'il peut par lui-même, bien des écrivains habiles ne l'apprendront jamais.

G. P.

Digitized by Google

# Revue du Monde Musical.

## Mme MALIBRAN. — FIN.

Elle tombe; la violence du mal, de la crise nerveuse, augmente; on la saigne, elle meurt ou du moins elle achève de mourir pendant quelques jours encore. Mme de Bériot, il faut bien que je lui donne son nouveau nom, Mme de Bériot était enceinte; les spasmes, les angoisses, les douleurs, les tourmens de la cantatrice qui succombe sous le poids de ses fatigues, de son exaltation d'artiste, se confondent, aux yeux du médecin, avec les accidens qui poursuivent la femme grosse, ou pour mieux dire il ne songe qu'à celle-ci. La saignée est résolue; Lablache, témoin de cette scène de désolation, comprend que l'on va chercher un chirurgien. « Au nom de Dieu, Mariette, au nom de ton mari, de ton enfant, je t'en prie, je t'en conjure, ne permets pas que l'on te saigne! Il y va de ta vie, attends au moins que ton mari soit là, pour le consulter. » Lablache parlait italien, le docteur s'exprimait en anglais; la malade était leur interprète. Le médecin avait déjà deviné les objections du chanteur; il dit en souriant qu'il fallait renvoyer M. Lablache à ses cavatines qu'il exécutait à ravir, mais que son avis ne devait être d'aucun poids en cette circonstance. Le chirurgien arrivé. Persuadée par le médecin, ou lassée par la douleur, Mme de Bériot se résigne; elle tend son bras, et le livre à la lancette. « En ce moment je crus voir la hache du bourreau s'abaisser sur la tête de l'infortunée Marietta; le sang coulé, elle est morte, » dit Lablache; hélas! il n'avait pas tort. Une agonie de neuf jours retarda cet horrible dénouement.

Vantez-nous maintenant cette vie d'artiste exempte de soucis, de chagrins! Montrez-nous ces joyeux troubadours suivant le cours de leurs plaisirs, se livrant à toutes les jouissances; ils sont toujours contens, car ils chantent toujours. Hélas! que de cavatines pleines de folie ont été dites



Digitized by Google

dans la perfection par des virtuoses blessés cruellement au cœur. Quand la douleur la plus poignante vous déchire, vous pouvez pleurer au moins; il faut que l'artiste rie, qu'il chante quelquefois quand le cadavre de sa sœur, de son père, de son fils, n'est pas encore refroidi, quand le vêtement de deuil n'est pas encore taillé. Voyez ce malheureux Bériot faisant briller son archet devant un peuple immense qui l'applaudit; entendez ce virtuose moduler des phrases gracieuses, attaquer des traits pleins d'audace, des trilles scintillans, des passages d'un rhythme qui entraîne, d'une gaîté si vive qu'elle fait danser le public sur les banquettes. Cet homme dont la joie est si communicative, cet homme qui badine avec tant d'élégance, de légèreté sur son instrument, doit être bien gai. Non, cet homme a la mort dans l'ame, il a vu tomber celle qu'il chérit, il ne connaît pas encore tous les dangers qui la menacent, mais il sait qu'elle se tord, qu'elle lutte contre la violence du mal. Voyez-vous cet artiste triomphant sur la scène? les bravos, les applaudissemens flatteurs que votre admiration lui prodigue, sont encore un bienfait pour lui : ils étouffent les cris de son amie aux prises avec la mort. Voyez- vous ce violoniste suivant sa période avec tout le feu du génie et l'artifice du talent? Tandis que le prestige de son art l'enlève pour un instant aux affections de son cœur, on jette à croix ou pile la vie et la mort de sa femme, dans la chambre voisine, à deux pas de lui; cloué sur sa planche, enchaîné par son devoir, il ne peut pas joindre sa voix, son suffrage, à ce conseil suprême, où l'on délibère en anglais, en italien, en français, sans s'entendre. Un prince français expire aux sons brillans d'un boléro, d'une contredanse, mais ce n'était pas sa femme qui les exécutait. Quel sentiment douloureux, quel souvenir poignant, sont attachés à l'air que Bériot jouait sur son violon en ce moment fatal!

Le monde a perdu sa cantatrice la plus habile, sa *prima donna* par excellence. Si l'intrépide voyageuse s'est arrêtée à Manchester, c'est qu'elle y est morte. C'est là qu'elle repose, c'est là qu'une plaque d'airain a été scellée sur sa tombe. « Maria-Félicia de Bériot, décédée le 23 septembre 1836, à l'âge de 28 ans. » Singulière inscription, conséquence bizarre, mais juste, du mariage des cantatrices!

Le nom de Garcia s'est répandu par-delà les mers, celui de Malibran a retenti dans l'univers entier; ces deux noms célèbres, ces deux noms qui rappellent une infinité de triomphes obtenus dans l'art du chant et au théâtre sont tout-à-fait omis, oubliés sur l'inscription tumulaire. On leur substitue un nom fameux sans doute, mais qui n'offre aucun rapport avec les talens de celle qui l'a porté. Voyez-vous le mari répudié se saisir de la renommée de la femme illustre, et l'époux que la grande artiste s'était

Digitized by Google

choisi obligé de confier ses droits à la mémoire d'un bedeau de Manchester; lequel pour un schelling expliquera longuement aux curieux comme quoi il se fait que Bériot signifie Malibran sur ladite inscription. Mais dans vingt ans, dans cinquante ans si l'on veut, on ne s'occupera pas plus de la Malibran qu'on ne songe aujourd'hui à la Gabrielli, à la Saint-Huberti, bien autrement admirées et fêtées dans leur temps. Le bedeau de Manchester aura des successeurs, qui laisseront la tradition se perdre. Alors Maria-Félicia de Bériot ne sera plus pour les voyageurs, comme pour les habitans de Manchester, la fille de Garcia, l'épouse de Malibran, mais bien la fille ou la nièce de Bériot, violoniste d'un grand talent, et l'on croira peut-être que le reste de souvenir conservé à la virtuose est dû à son talent sur le violon. Le peintre, le sculpteur, le poète, le musicien, laissent après eux leurs ouvrages; le financier lègue ses écus, ses châteaux magnifiques; le chanteur le plus riche en talent emporte tout; point d'héritage, rien ne reste, et pour avoir un autre virtuose qui le remplace, il faut recommencer par la première gamme.

La voix de M^me^ Malibran était un *mezzo soprano*, pouvant attaquer en passant, et d'une manière très brillante, les sons aigus du *soprano* le mieux caractérisé. Cette voix se prolongeait aussi dans le grave jusqu'au *sol* du contralte, note que l'on fait sonner à vide sur la quatrième corde du violon. M^me^ Malibran possédait ainsi toute l'étendue des trois voix de femme réunies, en exceptant toutefois la quinte suraiguë que certaines cantatrices, telles que la sœur de Mozart, M^me^ Féron, et même M^lles^ Renault, Pingenet, de l'ancien Opéra-Comique, gouvernaient à leur fantaisie. M^me^ Malibran possédait ce triple registre comme Martin tenait le quadruple registre des voix d'homme, c'est-à-dire qu'il lui était permis de parcourir cet immense ravalement dans des traits d'exécution improvisés sur des repos, dans des passages inventés pour lier deux phrases ou ramener le motif principal d'un air, mais non pas de se maintenir hors de sa voix médiaire et d'y chanter posément comme un soprane réel l'aurait fait. Ainsi, dans l'air de *I Capuletti : La mia spada*, sur le premier repos de dominante, elle attaquait le *ré* suraigu, le serrait vivement, descendait de deux octaves, sans s'arrêter arrivait sur le *sol* le plus grave en articulant les notes *ré mi ut ré si ut la si sol*, et reprenait victorieusement son motif, *la mia spada*. C'était admirable, éblouissant; elle avait d'un seul trait parcouru le domaine des trois voix, j'en conviens, mais après cette fougueuse inondation, le torrent vocal rentrait dans son lit et manœuvrait sans contrainte dans le diapason de l'air de Romeo que Bellini a écrit pour le *mezzo soprano*.

Rien n'est plus facile que de juger la véritable voix d'un virtuose qui

Digitized by Google

en possède plusieurs : il faut le laisser faire, il se placera de lui-même dans le diapason réel qu'il a reçu de la nature. La voix de Martin est un ténor qui se prolongeait jusqu'au *ré* de la basse la plus grave. Martin a toujours chanté la partie de ténor toutes les fois qu'il n'était point secondé par Elleviou dans l'exécution d'un opéra. *Gulistan, le Chaperon*, vingt ouvrages écrits pour lui et sous sa dictée, l'attestent. J'ai toujours considéré Martin comme un ténor; j'avais des contradicteurs quand j'osais caractériser ainsi cette voix si étendue; l'expérience a prouvé que j'avais raison. Lorsque ce chanteur vint pour la dernière fois prêter son secours à ses camarades de l'Opéra-Comique, on retrouva le timbre et la fraîcheur des sons du ténor; l'octave basse, les sons supplémentaires avaient disparu.

« Mme Malibran chantait tous les rôles du répertoire, tenait tous les emplois, et surpassait toutes ses rivales présentes et passées. » Voilà ce que bien des journaux ont répété; c'est une exagération pardonnable à des littérateurs qui ne savent pas entendre la musique, et n'ont aucun sentiment du ton. Si la voix de Mme Malibran vous charme au point de déguiser l'artifice de la transposition, écoutez du moins le cor de Gallay, si bien sonnant avec Mlle Sontag, si grave et presque sourd avec Mme Malibran. Ce cor vous dira que la cantatrice, pour ramener la cavatine à sa voix médiaire, et la chanter sans gêne, en a fait baisser le ton dans *la Gazza ladra* comme dans *Semiramide*, etc. Si la transposition est permise à Tamburini, ce baryton vous chantera demain *Il mio tesoro, di tuoi frequenti palpiti*, et tout le répertoire de Rubini. On joue parfaitement sur la clarinette et sur le basson des airs, des concertos écrits pour la flûte.

Mme Malibran chantait tous ces rôles de divers genres avec une grande supériorité de talent; elle était admirable de verve et d'originalité. Mais a-t-elle, non pas surpassé, mais égalé Mme Fodor dans *la Gazza ladra*, *il Barbiere*, *Don Giovanni*, Mlle Sontag dans Anna et dans Sémiramis, Mme Pisaroni dans tous les rôles de contralto? Les variations de Rode, *Di piacer mi balza il cor*, *Di tanti palpiti*, ne sont-ils pas encore la propriété bien reconnue et bien légitime de Mmes Sontag, Fodor, Pasta? Elles ont posé des bornes, planté leur étendart à une hauteur inaccessible encore. Mme Malibran a-t-elle chanté les rôles de la comtesse dans *le Nozze di Figaro*, de Carolina dans *il Matrimonio segreto?* Non, sans doute. Ces rôles éminens, dira-t-on, ne convenaient pas à ses moyens. Elle n'avait donc pas toutes les voix; elle n'a donc pas surpassé Mme Fodor, ni même Mme Barilli.

Il faut être juste, le lot de Mme Malibran est assez beau pour n'avoir rien à envier à personne. L'ensemble de ses avantages physiques, de ses qualités

Digitized by Google

morales, de son organe, de ses talens, était une merveille. Ceux qui l'ont vue, la harpe en main, pleurer la romance du *Saule*, en garderont toujours le souvenir. Est-il possible de rencontrer un plus parfait accord, une harmonie d'un charme plus puissant? Ceux qui l'ont vue ensuite danser avec Campanone, faire éclater la gaîté la plus folle dans le duo le plus grotesquement bouffon qu'on puisse imaginer, vêtue d'une simple robe de mousseline blanche, coiffée d'un chapeau de paille, ont encore devant les yeux la ravissante Corilla. Desdemona était bien belle! mais Corilla si leste, si gracieuse, si séduisante, si spirituelle, si jolie, me paraissait un prodige plus étonnant.

Vous parlerai-je d'Arsace, de ce Tancrède si bien équipé, si gentil avec ses moustaches? Vous souvient-il du jour où ce paladin voulut tirer son épée, et ne tira que la poignée? Quel éclair de fureur brilla dans ses beaux yeux! Tancrède ne se troubla point, et le glaive qu'il emprunta sur-le-champ flamboya dans sa main au bruit des fanfares de Rossini.

La voix de Mme Malibran était vibrante, pleine d'éclat et de vigueur, sans jamais perdre ce timbre flatteur, ce velouté qui lui donnait tant de séduction dans les morceaux tendres et passionnés. Elle éclatait comme la foudre dans le dernier duo d'*Otello*, après avoir sanglotté dans la romance, après s'être réduite dans la prière à un *pianissimo* qu'on eût pris pour le silence, si tout l'auditoire n'eût été maîtrisé, frappé d'admiration et d'immobilité. Cette voix partait du *sol* grave du contralto, et s'élevait jusqu'au *mi* suraigu; peut-être avait-elle encore outrepassé cet immense diapason depuis que je ne l'ai entendue. Vivacité, justesse, audace dans l'attaque, gammes chromatiques ascendantes ou descendantes, trilles, sauts d'octaves, de douzième, de quinzième, arpéges, traits éblouissans de force, de grace ou de coquetterie, tout ce que l'art peut faire acquérir, elle le possédait. Musicienne comme Lablache ou comme Rossini pour la lecture et l'intonation, elle était assez habile en composition pour produire des pièces fugitives d'un goût délicieux, d'un tour élégant, d'une mélodie pleine d'originalité. Une telle cantatrice n'était point embarrassée pour inventer des broderies, des points d'orgue, et tous les ornemens qu'elle jetait à profusion dans tous ses morceaux d'exécution. Elle ne prenait pas la peine de les préparer quand elle devait les dire seule, la cantatrice se fiait à son inspiration qui la servit toujours à merveille. Mais elle combinait, notait les traits destinés pour ses duos; on se souvient des points d'orgue placés par Mme Malibran dans les trois duos de *Tancredi*: elle disait les plus brillans avec Mlle Sontag; ils eurent un tel succès que la tradition en est restée.

L'inspiration du moment réglait seule ses effets les plus dramatiques. Aussi, les représentations de Mme Malibran offraient-elles un attrait tou-

Digitized by Google

jours nouveau; on était sûr que le rôle ne serait pas le même que la dernière fois. Un jour elle me dit, en entrant en scène : « Je suis très enrhumée, je ne puis pas faire une note. —Tant mieux, répliquai-je, vous nous ajusterez le rôle pour Ninette enrhumée, et je suis persuadé que vous ne toucherez pas aux notes qui pourraient vous trahir. » Elle chanta d'abord avec précaution, avec un artifice inconcevable; au second acte, sa voix s'était dégagée; elle put renoncer à ses ingénieux escamotages, et se livrer à toute sa verve musicale. C'était à la fin d'un opéra qu'elle se montrait dans tout son éclat; sa voix infatigable sortait alors avec plus de liberté. Ce n'était point assez d'exécuter sa partie ornée des traits les plus brillans; elle empruntait encore des passages aux violons. Dans cette même *Gazza ladra*, dont elle baissait la cavatine, elle saisissait le trait des premiers violons dans le petit chœur en *sol* qui termine la pièce, et battait les notes suraiguës *ré, mi, ré, mi, ré*, de manière à dominer l'orchestre. D'autres fois elle imposait silence aux choristes, comme dans le finale du *Barbiere*, pour faire vibrer la rentrée en *mi bémol* qu'elle leur enlevait.

Musicienne parfaite, actrice prodigieuse, belle, spirituelle, d'une taille élégante, elle réunissait tous les genres de séduction, et ses mœurs furent irréprochables. Vive, impérieuse quelquefois, elle se montra toujours bienfaisante envers les artistes malheureux, et ses dons étaient offerts avec une ingénieuse délicatesse. Elle buvait, dit-on. Je suis obligé de combattre cette assertion; je ne la détruirai point par la négative absolue. M^me^ Malibran était d'une grande sobriété; à ses repas ordinaires, je ne lui ai jamais vu boire autre chose que de l'eau rougie; mais elle trouvait dans le vin de Madère une activité puissante qui disposait son gosier aux grands effets qu'elle voulait en obtenir. Elle a souvent abusé de ce stimulant, pris au théâtre, dans sa loge, pendant ses repos, ou le matin avant d'aller chanter à l'église, au concert. La preuve qu'elle n'avait pas un goût décidé pour le vin, c'est qu'elle l'abandonna et lui substitua le vinaigre tempéré avec de l'eau, limonade plus malfaisante encore. Les médecins lui firent connaître le danger de ce corrosif : elle cessa d'en user et reprit le vin de Madère.

Pour donner une idée du tour original de son esprit, je vais transcrire un billet dont je m'emparai dès que la notification qu'il renferme eut produit son effet.

« Ni moi, ni mon travail, nous ne sommes rien, avec ou sans la moindre comparaison avec l'immense éternité de notre seigneur Dieu ! Cependant, tout Dieu qu'il est, il lui a fallu un jour de repos après six jours de création. Je n'ai travaillé, je n'ai créé qu'un misérable jour, et, comme vous pouvez bien le penser, un jour ne me suffit pas pour me reposer.

« Je ne suis pas comme Pénélope, je ne puis pas défaire le lendemain

Digitized by Google

la fatigue de la veille ; je suis même tout le contraire : la veille je ne suis pas malade, mais le lendemain je n'en puis plus. En rentrant hier au soir chez moi, j'ai été très malade. Aujourd'hui, j'ai une courbature, ou pour mieux dire un torticolis dans tous les membres. J'ai toute la peine du monde à barbouiller ce peu de mots. Ainsi, mon cher Severini, point de Malibran demain ; je ne puis pas même jouer Rosina ! ! !

« Ayez pitié de la pauvre courbaturée !

« Ce mercredi soir. »

Mme Malibran savait le français, l'espagnol, l'italien, l'anglais, un peu l'allemand ; elle a chanté des pièces écrites dans ces quatre premières langues. Une cantatrice polyglote à ce point était sans exemple dans le monde musical, depuis Mme Mara, la célèbre virtuose allemande. C'est au théâtre de Drury-Lane et dans l'opéra anglais que Mme Malibran s'est fait entendre pour la dernière fois sur la scène; à Manchester, elle ne chantait que dans les concerts.

Au moment où je corrige l'épreuve de cet article, de nouveaux renseignemens m'arrivent; la cause de la mort de la grande cantatrice est connue. Mme Malibran était tombée de cheval, à Londres, vingt jours avant sa maladie ; un coup violent à la tête, une inflammation du cerveau, la portèrent à cet état d'excitation nerveuse que l'on remarqua dans ses derniers exercices. — Elle ne chercha point à prévenir les suites de ce coup, et continua de chanter le matin et le soir. La saignée n'était pas à redouter, au contraire; mais il aurait fallu l'administrer plus tôt, et la redoubler. On l'avait saignée le soir, elle se trouvait mieux; le lendemain elle se laisse entraîner par le lord-maire qui vient la prendre à son hôtel. Deux séances musicales ramenèrent les spasmes et l'irritation, elle tomba le soir pour ne plus se relever.

CASTIL-BLAZE.

Digitized by Google

# BULLETIN.

Les difficultés de la situation actuelle semblent vouloir se compliquer d'une crise semi-belliqueuse dans nos rapports diplomatiques avec la Suisse. M. de Montebello a refusé les dépêches du directoire fédéral, et les douaniers des départemens limitrophes ont reçu ordre d'intercepter l'entrée en France des bestiaux et des voyageurs suisses. La diète, convoquée extraordinairement, aura à statuer sur le genre de réparations que la France se croit en droit d'exiger. En attendant, le canton de Vaud vient de rejeter le dernier *conclusum*, dont les puissances du nord ont déclaré vouloir se contenter pourvu qu'il fût fidèlement exécuté. Cependant l'Autriche rappelle les officiers et les soldats en congé de semestre et rassemble de nouvelles recrues sous les drapeaux.

La gravité des circonstances a accrédité le bruit d'une convocation prochaine des chambres, mais rien ne nous porte à croire jusqu'ici qu'on ait modifié la date du 20 décembre, adoptée dans une réunion antérieure du conseil.

La révolution espagnole semble vouloir se consolider. Une partie des fonds destinés à payer le semestre échu est déjà rentrée dans les caisses de l'état, grace aux expédiens de M. Mendizabal, qu'on a si justement comparé à M. Necker. Puisse sa popularité durer plus long-temps que celle du financier génevois!

M. de Latour-Maubourg a rencontré, en entrant en Espagne, les ambassadeurs des chancelleries absolutistes qui regagnaient en hâte leurs cours respectives. Les efforts de M. de Latour-Maubourg, unis à ceux de M. Villiers, tendront sans doute à faire prévaloir un esprit d'ordre et de modération dans le conseil des ministres espagnols.

Notre ambassadeur à Lisbonne, M. de Saint-Priest, est vivement attaqué par les journaux tories, sous le prétexte de ses relations avec le nou-

Digitized by Google

veau ministère du comte de Lumiares. L'Angleterre s'est émue à la seule pensée que Lisbonne pût cesser d'être un comptoir anglais; néanmoins, toute démonstration officielle semble ajournée momentanément.

— Le camp de Compiègne est levé, et les troupes ont regagné leurs garnisons. La famille royale se propose d'aller passer le mois d'octobre à Fontainebleau, de nombreuses réparations devant être faites aux Tuileries. Le château de Fontainebleau a été complètement remis à neuf; la chapelle, redorée de la base au sommet, est vraiment éblouissante; les murs ont été recouverts de tapisseries représentant une suite de sujets historiques et mythologiques. Les travaux du musée de Versailles se continuent. Ainsi que nous en avions exprimé le vœu dans notre dernier article sur les embellissemens proposés pour la place de la Concorde, les statues qui écrasaient le pont de leur masse disproportionnée, vont être transportées à Versailles : on a commencé à descendre la statue du grand Condé.

— Il se passe aujourd'hui à la porte de la France, chez un peuple qui se dit notre allié, et qui nous doit son existence politique, car d'existence littéraire il n'en a jamais eu, un fait qui intéresse gravement la prospérité des lettres et de la librairie françaises, et qui ne tendrait à rien moins qu'à leur fermer toute espèce de débouché dans le reste de l'Europe. La contrefaçon belge, qui s'était contentée jusqu'ici de cribler de fautes typographiques des éditions, plus ou moins nombreuses, des principaux romans français, ne prétend pas s'arrêter en si beau chemin; elle rêve une exploitation complète de tout ce qui sortira des presses françaises. A cet effet des sociétés en commandite ont été formées par MM. Haumann, capital social 1,500,000; Wahlen, 100,000,000; Meline, 9,000,000. La souscription ouverte à la bourse de Bruxelles, pour l'obtention de trois cents actions de 500 fr. de la société Wahlen, a produit la somme énorme de 62,991,000 fr. Ainsi l'on a obtenu douze mille cinq cents actions au lieu de cinq cents offertes. En présence d'un brigandage inqualifiable, organisé sur des proportions aussi colossales, la librairie française ne peut rester muette, et le gouvernement ne saurait la livrer pieds et poings liés aux contrefacteurs belges. Le précédent ministre des affaires étrangères, qui en toute occasion a montré un zèle louable en faveur des arts et de la littérature, avait le premier songé sérieusement aux moyens de couper court à la contrefaçon belge. Des ouvertures devaient être faites à ce sujet aux différens gouvernemens de l'Europe pour empêcher l'introduction des contrefaçons belges dans leurs états. La France se serait engagée en retour à interdire chez elle les contrefaçons anglaises et allemandes. La retrait inopinée de M. Thiers

Digitized by Google

a suspendu la réalisation de ce projet qui eût imprimé une vie nouvelle à la librairie française. Aujourd'hui même MM. Didot et Wurtz doivent exposer à M. de Gasparin les griefs et les justes réclamations des libraires français. Nous souhaitons qu'ils rencontrent un accueil favorable, car l'influence désastreuse des nouvelles sociétés de contrefaçon ne se fera pas attendre. Est-il besoin en vérité de faire intervenir la voix de la morale publique pour combattre un trafic aussi scandaleux? Il s'agit également ici d'une question de moralité et d'une question de droit des gens: la Belgique menace la France d'une sorte de blocus continental, porte un coup fatal à l'une des branches de son industrie, et prélève sur les lettres elles-mêmes une dîme qu'elles ne peuvent ni ne doivent supporter. Jadis les écrivains cherchaient en Hollande un refuge contre les sentences du Châtelet; il serait convenable qu'ils trouvassent aujourd'hui, dans leur propre pays, aide et protection contre les contrefaçons étrangères. On parle d'accorder de nouveaux priviléges de théâtre. Est-ce donc là le meilleur moyen de donner à la littérature une impulsion salutaire? Ne s'agit-il pas d'aller au plus pressé, d'étouffer à l'étranger la contrefaçon qui menace de tout envahir, et de concentrer ses forces à l'intérieur, au lieu de les éparpiller en essais infructueux? Les bons ouvrages dramatiques sont-ils si communs que les théâtres existans ne suffisent pas à les produire devant le public?

—La frégate *la Recherche* est de retour de son expédition dans la mer du Nord. L'expédition, qui avait pour but de découvrir les traces du jeune et infortuné capitaine de frégate de Blosseville, n'a malheureusement pas obtenu de résultat. Aucun indice n'est venu mettre sur la voie de sa disparition. Les jeunes savans, artistes et littérateurs, partis avec Gaimard, rapportent de nombreux souvenirs de leur excursion en Islande. M. Robert a recueilli une collection complète de minéraux; M. Mayer a dessiné les principaux sites du pays; enfin, M. Marmier, chargé par l'Académie française d'étudier les sagas islandaises, a rassemblé tous les matériaux nécessaires pour la composition d'un ouvrage important qu'il prépare sur l'histoire et la littérature de l'Islande.

—L'Opéra est un royaume où les révolutions ministérielles ne sont pas moins nombreuses qu'en politique. Les cadres des premiers sujets, bien remplis du côté des hommes, ne le sont pas également du côté des cantatrices. L'Opéra, qui possédait déjà Nourrit, Levasseur et Dérivis, vient d'engager le ténor Dupré. C'est là une excellente acquisition, le départ présumé de Lafont pourrait compter pour une seconde bonne fortune. On parlait également de la rentrée de M^me^ Damoreau. La maladie de M^lle^ Falcon se prolonge, et son absence se fait vivement sentir.

Digitized by Google

— Le Théâtre-Italien a rouvert ses portes le 1er de ce mois par *I Puritani*. Rubini, Tamburini, Lablache, Mlle Grisi, ont été salués à leur entrée par des bravos et des applaudissemens prolongés. La salle était comble. L'administration s'occupe de la mise en scène de trois ouvrages nouveaux, composés tout exprès pour la société chantante qu'elle dirige : *Malek-Adel, la Tarantola, Ildegonda ;* deux opéras sérieux, séparés par la représentation d'un opera-buffa.

— *Le Mauvais Œil.* Tel est le titre d'une opérette jouée ces jours derniers à l'Opéra-Comique. Il ne s'agit pas d'un borgne, mais d'un homme qui, selon les traditions italiennes, peut jeter un sort, attirer toutes sortes de malheurs sur ceux qu'il regarde. Les Italiens donnent le nom de *jettatura* à cette prétendue faculté. L'action du nouvel opéra se passe pourtant en Espagne ; cela se devine dès les premiers vers de l'introduction, dans laquelle on fait rimer *Biscaye* avec *taille*.

Un officier, du parti de la reine Christine, s'est éloigné de sa troupe ; il se cache dans les montagnes pour échapper aux poursuites des carlistes. Une jeune fille le rencontre pendant la nuit, et le prend pour l'homme au mauvais œil ; elle en a peur d'abord ; cependant la voix douce de l'inconnu la touche ; Inez veut le sauver des périls qui le menacent. L'officier arrive en capucin chez la belle ; il la guérit de la tristesse qui, depuis quelques jours, la tourmentait, et que l'on attribuait à la funeste influence du mauvais œil. Inez donne un rendez-vous au militaire, et le dirige ensuite loin de ses ennemis. Pedro, son rival, est saisi par les carlistes, que l'officier christino disperse, en revenant, avec son escouade. Inez épouse l'officier. Le nom de M. Scribe est sur l'affiche, et précède celui de M. Lemoine. Cette pièce est d'une longueur démesurée. Si l'on ne reconnaît pas ce que M. Scribe a pu metttre dans l'opéra nouveau, il est facile de remarquer ce qu'il en aurait dû supprimer.

La musique est de Mlle Puget : c'est annoncer un opéra-romance. Les chansons de Mlle Puget ont de la vogue ; *le Mauvais Œil* en contient deux fort jolies, et un nocturne, dont les amateurs de ce genre sauront apprécier les tierces et les sixtes gracieusement ajustées. Mme Damoreau chante à ravir une de ces chansons, le bolero, que l'on a fait répéter.

Après *le Bouffe et le Tailleur*, qui, depuis quelque temps, figure sur l'affiche de l'Opéra-Comique, voici venir *le Rossignol. Les Prétendus* auront leur tour sans doute. N'y a-t-il pas assez de pauvretés musicales à ce théâtre, sans aller chercher de telles partitions à l'Opéra comme aux Variétés ?

— Les portraits de Mme Malibran sont aujourd'hui recherchés de toutes parts. Le grand et le petit buste, exécutés par M. Dantan, sont d'une ressemblance parfaite : Mme Malibran avait posé devant le sculpteur. Elle

Digitized by Google

lui demanda en même temps sa caricature. M. Dantan s'y refusa d'abord, mais il fallut se rendre à la fantaisie de la cantatrice, qui renouvela sa demande par écrit. Cette figurine ne pouvait plus exister après la perte que nous venons de faire; M. Dantan en a brisé le moule et a détruit tous les exemplaires qui étaient encore à sa disposition.

---

— L'Espagne est visiblement, à cette heure, le point de mire des voyageurs, des vaudevillistes et des soldats de fortune, le thème sur lequel philosophes et hommes politiques entassent considérations sur considérations et prédictions sur prédictions. M. d'Eckstein, avec sa prodigieuse facilité, a improvisé une grosse brochure où, après avoir prévenu le public qu'il n'était d'aucun parti, d'aucune école, que de son parti et de son école à lui, M. d'Eckstein, l'auteur, proposait d'anéantir d'un seul coup l'œuvre des trois derniers siècles, et d'établir une fédération provinciale sous la présidence d'une monarchie. Nous avons repoussé cette théorie, qui a pu séduire quelques esprits, comme contrariant toutes les données historiques. L'histoire est encore, en définitive, la meilleure base sur laquelle puissent s'appuyer les prévisions de la politique. Or, les tendances générales de la civilisation moderne en Espagne, comme en Italie, comme en Allemagne, ont universellement pour but l'unité; si le fédéralisme provincial a été vaincu au XVIe siècle, lorsqu'il avait à sa tête des hommes comme le brave et infortuné Padilla, c'est que dès-lors il était éminemment stationnaire, hostile à toute espèce de progrès, en contradiction avec les vues de la providence. Le triomphe de l'esprit fédéraliste serait l'arrêt de mort d'une grande nation. On peut concevoir, néanmoins, qu'il soit une condition d'existence pour certaines races que leur position géographique, leur langue, leur petit nombre, isolent tellement des grands états qui les entourent, que ces derniers ont tout à gagner à laisser ces races sauvages dans leur profonde obscurité, et beaucoup à perdre en les attaquant. La partie n'est pas égale, en effet, entre une grande nation et une troupe de pâtres et de contrebandiers.

Les Basques et les Navarrais sont précisément une de ces races isolées qui ne mêlent pas leurs flots au torrent des affaires européennes, et qui, ne s'occupant pas des autres, sont quelque peu fondées à exiger qu'on les laisse tranquilles.

Au sein des vallées du Bastan, il s'est produit un homme qui méritait peut-être de meilleures destinées, un théâtre plus étendu, où il pût déployer toutes ses ressources, et nous ne dirons pas un plus brillant historien, cet homme fut Zumalacarreguy. Voici qu'aujourd'hui un officier de fortune, un de ces hommes plus braves qu'éclairés, qui ont toujours une épée au service de tous les prétendans, M. Henningsen, ancien capitaine de lanciers au service de don Carlos, vient de publier sur Zumalacarreguy, et sur les premières campagnes de Navarre, des mémoires excessivement curieux (1). L'auteur, quoique naturellement porté pour celui qu'il appelle le Roi, et dont il a défendu la cause, met néanmoins dans son ré-

(1) 2 vol. in-8°; chez H. Fournier.

Digitized by Google

oit une impartialité louable : on suit, avec intérêt et terreur, les diverses péripéties de cette horrible guerre civile; et le livre de M. Hemingsen, ne servit-il qu'à soulever dans tous les esprits, à la vue de tant d'inutiles massacres, une indignation universelle, qui forçât les peuples civilisés à mettre fin à de pareilles barbaries, ce livre aurait encore, à nos yeux, atteint un but auquel l'auteur ne prétend pas, peut-être, mais dont il faudrait lui savoir gré.

La guerre de l'indépendance a laissé de profonds souvenirs dans toute l'Espagne; un peuple ne donne pas impunément dans un pareil excès de courage, de fanatisme et de cruauté; les cendres du volcan fumèrent long-temps encore après que l'éruption a cessé, et continuent d'inquiéter les campagnes environnantes. Il en est ainsi de l'Espagne.

Qui commande les armées? Ce sont les généraux de 1808. Quels hommes composent les assemblées délibérantes? Les députés de 1812. Aucune génération, aucun nom illustre ne s'est produit depuis ce grand mouvement. De là tout ce qu'il y a de routinier et d'exceptionnel dans les deux partis. Que l'on se figure Vergnaud, Condorcet et Brissot montant à la tribune de la chambre des députés; les hommes de clubs, siffant ou applaudissant dans les tribunes; Montesquiou, Luckner et Rochambeau commandant nos armées, et l'on aura une idée de la situation actuelle de l'Espagne.

« J'ai souvent considéré, dit M. Hemingsen, l'attitude des anciens d'un village de Navarre, maintenant retournés à cette expression naïve de nonchalance et d'indifférence inhérente à leur caractère, et je crois pouvoir dire, sans prévention, qu'ils portent encore aujourd'hui dans leur extérieur des traces profondes de la période agitée de leur existence, comme le cratère d'un volcan éteint. Quoiqu'ils soient, en général, peu communicatifs, cependant, connaissant leurs habitudes, et m'associant à leurs sentimens, je suis souvent parvenu à entendre de leur bouche le récit de cette vieille guerre. »

Zumalacarreguy n'était point un simple chef de guérillas; et il est remarquable que ce Basque dut plus encore ses succès à ses connaissances militaires qu'à sa bravoure personnelle. Quand il eut vu et observé de près l'armée française entrée en Espagne sous les ordres du duc d'Angoulême, il s'appliqua plus particulièrement à l'étude de la tactique, dans laquelle sa supériorité était déjà connue dans l'armée espagnole. En effet, comme colonel, il avait ouvert un cours pour l'instruction des officiers dans les différentes villes où il avait tenu garnison. Mais ce qui avait surtout fait sa réputation, c'était son intelligence et son aptitude pour tout ce qui concernait l'administration et la discipline. — Il était précis et brusque dans sa conversation, sévère et triste dans ses manières. Sa générosité était extrême; et comme sa femme lui reprochait un jour cette générosité irréfléchie, il lui répondit : Nous sommes comme Dieu lorsque nous donnons.

Nous ne ferons que rappeler deux épisodes de cette guerre, l'un qui sert à en montrer toute la barbarie, l'autre moins tragique. Nous ne parlerons pas des filles de Zavala, qui tombées entre les mains de la gar-

Digitized by Google

nison de Bilbao, étaient placées en avant des tirailleurs dans toutes les rencontres des christinos avec le chef carliste; le malheureux père hésita long-temps à devenir le bourreau de ses propres filles; enfin, étouffant la voix de la nature, il ordonna de faire feu, et eut le bonheur de les arracher aux mains de l'ennemi; les deux soldats qui les tenaient avaient été tués à la première décharge. La mort du comte Via Manuel grand d'Espagne de première classe, qui était parti comme volontaire, offre une gradation vraiment dramatique. Pris par les carlistes, il s'engagea, si on lui conservait la vie, à ne rien entreprendre à l'avenir contre le parti du roi. La franchise de son caractère plut tellement à Zumalacarreguy, qu'il l'invita à sa table, et le traita avec la plus grande distinction. Puis il envoya proposer un échange de prisonniers à Rodil. Cette intimité dura plusieurs jours. Zumala et Via Manuel étaient à dîner lorsque la réponse de Rodil arriva. Elle contenait ces mots: « Les rebelles pris ont déjà été mis à mort. »

Zumala la remit au comte avec le même sang-froid que s'il l'eût reçue pour lui-même et que si ce message avait prononcé sur son propre sort. Via Manuel changea de couleur. Cette nouvelle tombait sur lui comme un coup de foudre. A sa prière, Zumala consentit encore à surseoir à l'exécution et à envoyer un message à don Carlos pour implorer sa clémence. Le message revint avec cette réponse, « que lorsque des soldats et des officiers d'un rang inférieur avaient été condamnés à mort, il était impossible de pardonner à un grand d'Espagne. » Via Manuel fut donc fusillé à Lecumberri.

Voici l'autre épisode qui peut donner une idée de la manière prompte et en quelque sorte semi-barbare dont Zumala administrait la justice dans son armée. Un jour que l'armée carliste était stationnée dans le village de Castillo, un bataillon qui avait fait une longue route, arriva au son du tambour; il pleuvait très fort en ce moment, les soldats avaient déjà attendu un temps beaucoup trop long leurs billets de logement; ils perdirent patience et voulurent enfoncer les portes des maisons voisines pour se mettre à l'abri; à ce bruit, Zumala, qui dictait alors à son secrétaire, se met à la fenêtre, appelle les officiers d'une voix de tonnerre; on lui apprend que ce retard est causé par la faute du quartier-maître, qui était à dîner au moment de l'arrivée. — « Ah! il est à dîner lorsque les troupes l'attendent dans la rue; appelez-moi sur-le-champ ce fou de quartier-maître. » Et en même temps, il ordonna de battre à l'ordre. Le pauvre quartier-maître accourut pâle et tremblant; et croyant qu'on allait le fusiller, commença à réciter de pieuses prières. Il y avait dans ce village un large bassin; Zumala était à son balcon, et donnant des ordres, il fit d'abord dégrader le quartier-maître; puis l'ayant fait mettre à genoux, il ordonna qu'on jetât sur lui deux énormes tonneaux d'eau; genre de punition qui lui fut administrée au grand contentement des soldats.

Ces mémoires, qui ont obtenu un grand succès en Angleterre, n'en obtiendront certainement pas un moindre en France.

Digitized by Google

# DU

# DERNIER OUVRAGE

DE

# M. DE CHATEAUBRIAND.[1]

Il y a, à la fin de l'*Essai*, dans un petit chapitre fort court, intitulé *Milton*, quelques lignes bien tristes et bien amères qui expliquent pourquoi ce livre a été fait, et qui ôtent à la critique le courage et peut-être le droit d'en blâmer les imperfections. Voici ces lignes, que je ne puis transcrire sans avoir le cœur serré :

« Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommes auxquels j'appartenais par la date de l'heure où ma mère m'infligea la vie ? Pourquoi n'ai-je pas disparu avec mes contemporains, les derniers d'une race épuisée ? Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os dans les ténèbres et la poussière d'un monde écroulé ? J'avais tout à gagner à ne pas traîner sur la terre. Je n'aurais pas été obligé de commencer et de suspendre ensuite mes justices d'outre-

(1) *Essai sur la Littérature anglaise*, suivi de considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions ; — Traduction du *Paradis perdu* de Milton, par M. de Châteaubriand, 4 vol. in-8°, Paris, chez Charles Gosselin.



Digitized by Google

tombe, pour écrire ces *Essais*, afin de conserver mon indépendance d'homme.

« Lorsqu'au commencement de ma vie l'Angleterre m'offrit un refuge, je traduisis quelques vers de Milton pour subvenir aux besoins de l'exil : aujourd'hui, rentré dans ma patrie, approchant de la fin de ma carrière, j'ai encore recours au poète d'Eden.... Il m'aura nourri jeune et vieux. Il est plus noble et plus sûr de recourir à la gloire qu'à la puissance. »

Ces quatre volumes ne sont donc pas le fruit d'une inspiration libre venue à son heure et non sollicitée : ils ont été écrits pour nourrir l'illustre vieillard. Que ceci soit dit à notre confusion à tous; un homme qui depuis trente-cinq ans nous donne les plus nobles plaisirs de l'intelligence, qui a formé la plupart d'entre nous aux luttes de la presse, qui, ayant à choisir entre les faveurs royales, les gros salaires pour peu de travail, une fin de vie dans l'abondance et les honneurs, et l'estime souvent capricieuse du peuple, une vieillesse au dénuement et l'honneur, a préféré ce dernier lot; un homme qui a écrit les plus belles et les plus durables pages en prose du XIX^e siècle, M. de Châteaubriand est réduit à faire des livres de commande pour *conserver son indépendance d'homme*, c'est-à-dire pour échapper à toutes ces misères que sa noble plume cache sous la pudeur de ces expressions dont le commentaire nous ferait rougir. Il y a des hôpitaux pour le pauvre devenu infirme; il y a des caisses de vétérance pour l'employé qui a doucement travaillé pendant trente-cinq ans à une besogne obscure, banale et sans responsabilité; il y a des retraites pour le soldat qui a perdu un membre à la guerre, pour le fonctionnaire supérieur qui a signé pendant un certain laps de temps le travail d'autrui; il y a des dédommagemens à vie pour le ministre renvoyé qui a servi pendant quelques mois à ne pas embarrasser le conseil d'une volonté de plus ou de lumières importunes; il n'y a rien pour l'écrivain de génie arrivé à l'âge du repos, et que les gazettes ont enrichi de prétendus prix d'ouvrages qu'il n'a jamais reçus. Il y a une certaine nation officielle qui vote tous ces dédommagemens et qui pourvoit à toutes ces misères, n'importe les opinions anciennes ou actuelles des bénéficiaires; il y a un trésor appartenant à tous, nous dit-on, d'où l'on tire l'argent qui y subvient, argent fécond

Digitized by Google

d'ailleurs comme tout argent reconnaissant et bien donné. Il n'y a pas une nation qui pourvoie à la vieillesse de l'écrivain de génie; il n'y a pas dans le trésor public une part pour celui qui n'a rendu que des services moraux, de ces services dont on ne tient pas état sur un registre spécial, qui ne ressortent pas d'une administration, qui ne s'évaluent pas à l'an, jour et heure, et dont il ne reste pas de trace matérielle. Nous croyons être quittes avec lui, quand nous avons payé chèrement à son libraire un exemplaire de ses œuvres, sur lequel il a reçu à peine une obole. Et les sages disent : « Qu'a-t-il fait du produit de ses livres? Que ne l'a-t-il placé en rentes sur l'état, en maisons, en raffineries? » Eh bien! quand il serait vrai que l'écrivain de génie n'ait pas tenu un livre de ménage; que nul n'est plus facilement trompé, dépouillé, volé; qu'il ignore l'art d'être libéral sans être prodigue, digne sans être magnifique; qu'il donne souvent ce qu'il n'a pas et qu'il dépense avec incurie ce qu'il a gagné sans avidité; quand il serait vrai qu'il est pauvre par sa faute, au compte de la sagesse bourgeoise, une grande nation ne devrait-elle pas couvrir de sa libéralité une faute dont on n'est pas toujours d'autant plus innocent qu'on est plus honnête, et compter les chefs-d'œuvre de l'écrivain au nombre de ces services qui préservent de la pauvreté celui qui les a rendus? Le vieillard a-t-il donc tant à vivre encore? Les extinctions, si chères aux financiers et aux sages, n'atteindront-elles pas aussi sa tête septuagénaire?

Lors même que ce livre, au lieu d'être digne de ses aînés, par un grand nombre de pages admirables, serait un livre très médiocre, au-dessous du sujet et surtout de l'écrivain, aurions-nous le droit d'en être surpris, et devrions-nous avoir le courage de le reprocher à l'illustre vieillard! Dans une retraite dont il a fait volontairement une disgrâce, il complétait ses Mémoires, œuvre naturelle de cette période de la vie où il est arrivé, œuvre de souvenirs, qui se fait sans fatigue, sans secours étranger, sans livres, et où l'écrivain déroule paisiblement le tissu de sa vie, comme le mystérieux ver qui va mourir; et voilà que nous lui imposons un ouvrage d'érudition, de recherche, de patience, pour lequel il aura besoin de compulser de nombreux volumes, peut-être avec les mains, peut-être avec les yeux d'autrui. Il faudra qu'il caractérise avec



Digitized by Google

exactitude des écrivains qu'on lui pardonnerait très certainement de n'avoir pas lus, et qu'on ne lira pas même sur sa parole, écrivains qui peuvent tenir convenablement leur place dans une histoire littéraire, mais qui sont morts pour l'éducation du genre humain. Il faudra qu'il remue cette poussière de talens de troisième ou quatrième ordre, et qu'il la ressuscite et l'anime sans plaisir et peut-être sans estime; que parmi toutes ces nuances de genres et d'ouvrages oubliés il distingue et divise avec la méthode d'un Baillet, mais sans cette curiosité patiente et cette sympathie d'une intelligence de même ordre, qui peut donner de l'intérêt à ces recoins obscurs de l'histoire littéraire et aux écrivains oubliés qui les peuplent. Il s'entoure de traductions, de notes, de commentaires, de gloses, lui qui auparavant tirait tout de lui-même; il se frappe de stérilité, il tient sa plume captive pour ne pas sortir de son sujet. L'imaginez-vous quittant Warton pour Evans, Edouard William pour Tyrwhit, feuilletant Jones après Ellis, Roquefort après Tressan? Sur le sens d'un vers de Milton, inintelligible à tout jamais, et sans dommage pour personne, il balance l'autorité de Dupré de Saint-Maur avec celle de Luneau de Boisgermain; il hésite entre une traduction française, une traduction italienne et une traduction latine. Quel supplice! Et n'oublions pas pour quelle cause.

Dans l'*Essai*, on voit les traces de cette souffrance d'un grand esprit qui se débat contre les minutieuses conditions du sujet que la nécessité lui impose. Cette nécessité demandait à M. de Châteaubriand deux volumes d'histoire littéraire. Il a fait ces deux volumes, mais en en évitant la matière naturelle, et à force d'éclatans hors-d'œuvre, où il se soulageait des fatigues de l'érudit, des gros scrupules sur de petites choses, en rentrant dans sa vraie voie, qui est celle des idées générales, élevées, mélancoliques, sur la vie et sur les grands hommes que le monde n'oublie jamais. Baillet mépriserait ces hors-d'œuvre et dirait : « Ce n'était pas le lieu, *non erat hic locus.* » Mais nous, ce sont ces hors-d'œuvre qui nous dédommagent d'avoir vu M. de Châteaubriand réduit à l'art des Baillet, sans avoir cette sage médiocrité d'esprit qui en est tout le génie, parce qu'elle est plus capable de cette patience heureuse et calme qui en est toute l'invention. M. de Château-

Digitized by Google

briand croit avoir eu de la patience : oui, eu égard à lui, forcé de traîner sur ces pensées stériles sa phrase qui ne demandait qu'à voler, d'hésiter quand il voulait conclure, et de sentir son esprit, habitué aux hardiesses de pensée et de langage, à la pompe, aux couleurs, se faire commun, exact dans les choses inutiles, craintif, pâle, pour rester dans le sujet! C'est peut-être un malheur qu'un écrivain de génie touche à un genre d'écrit, en lui-même intéressant et utile, et qui, en d'habiles mains, ne manque ni de profondeur ni de charme : il le déshonore presque par les brillantes inutilités qu'il y coud, car il fait croire qu'il n'a pas de richesses propres, et qu'il a besoin qu'on y en ajoute du dehors. Les œuvres de l'esprit, comme ceux du cœur, doivent être sincères : quand l'écrivain de génie descend à un genre d'ouvrage inférieur à ceux qui ont fait sa gloire, loin de le relever par cette sorte de condescendance, il l'abaisse un peu plus, et la conscience publique est troublée de ce mélange bizarre d'un grand esprit et d'une petite matière, et de ces hors-d'œuvre orgueilleux qui sont là comme en expiation du sujet. Qu'on ne croie pas que j'en fasse le reproche à M. de Châteaubriand. Ma plume aurait menti à un respect auquel l'illustre écrivain m'a permis de mêler un sentiment plus doux, si dans ce que je viens de dire et dans ce que j'ajouterai on voyait percer autre chose qu'un vif regret de cette nécessité qu'il faut accuser des imperfections de son livre, outre un peu de honte pour le siècle et pour le pays qui imposent à leur plus grand écrivain une tâche où sa gloire même veut qu'il échoue.

Les vraies beautés de l'*Essai sur la littérature anglaise* ne sont donc pas dans le brillant canevas historique que M. de Châteauteaubriand a modestement qualifié d'*Essai*, et qui n'a peut-être pas toujours le degré d'exactitude scientifique qu'on peut demander même à un simple canevas; elles sont dans ces belles pages qui, ajoutées en apparence à l'ouvrage pour le grossir, sont elles-mêmes un ouvrage original, sous le titre plus hardi et plus net de *Considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions.* C'est là qu'il est beau de voir M. de Châteaubriand, au sortir de quelque chapitre de critique, un peu maigre et écourté, rentrer avec liberté et grandeur, comme sur son vrai terrain, et rendre à sa phrase toutes les magnificences qu'elle avait perdues en traver-

Digitized by Google

sant les landes arides de l'histoire littéraire. Ne cherchez pas le lien logique de ces pages avec le reste; il n'y en a pas : l'écrivain s'y jette sans transition, et y transporte le lecteur un moment déconcerté, lequel s'attendait à cheminer encore quelque temps dans des idées analogues à celles qu'on lui fait quitter. Il résiste d'abord, il se sent blessé du mépris qu'on semble faire de ses habitudes d'esprit, qu'il a peut-être raison de regarder comme les lois générales de l'esprit humain; mais à la seconde phrase il est vaincu, il est réconcilié avec l'écrivain, il renonce à avoir un livre selon les règles, et lit ces deux volumes à la page la page, avec plus d'entraînement que le plus fort ouvrage de déduction. C'est ainsi que je les ai lus moi-même tout d'une course, tantôt désappointé, tantôt ravi, jamais médiocrement affecté.

Sans doute j'aimerais mieux avoir à admirer un livre régulier, conçu avec profondeur, et développé d'après un plan, sans hors-d'œuvre, sans parties parasites, dont toutes les idées accessoires ne seraient que des corollaires rigoureux de l'idée principale, un livre à la manière des anciens ou de nos maîtres du XVII^e siècle, écrit sous l'empire de ces lois qu'on a eu tort de prendre pour des recettes de rhétorique, et qui ne sont que l'ensemble des moyens les plus éprouvés pour communiquer aux hommes la pensée écrite; j'aimerais mieux que les beautés qui me ravissent dans les deux volumes de M. de Châteaubriand fussent les richesses naturelles d'un sujet vaste, intéressant, abordé et traité dans toutes ses parties, ni à recommencer ni à imiter, que les ornemens et les fleurs d'un sujet à peine indiqué, et au-dessous de l'écrivain; j'aimerais mieux, si nous n'étions dans ce monde que pour des plaisirs d'esprit, vivre à une époque où M. de Châteaubriand eût pu faire le premier ouvrage avec méditation, *au sein du loisir dans la dignité*, que d'être d'un temps où il est réduit à s'arracher à son travail de prédilection pour faire le second avec hâte, sans loisir et sans sécurité; mais je ne voudrais pas que mes préférences me trompassent sur la valeur d'un livre qui, pour n'avoir pas le corps et la force des livres anciens, n'en est pas moins remarquable en soi pour des beautés qu'on ne trouverait pas ailleurs, et qu'on serait heureux d'accepter sans condition; surtout je ne voudrais pas en attribuer les imperfections à un manque de conscience dans l'écrivain.

Digitized by Google

Si ce n'était presque une injure aussi grande de défendre que d'attaquer la conscience de M. de Châteaubriand, j'essaierais de dire quelle idée je me fais de cette conscience, qui, dans un autre ordre de faits et d'idées, a quelquefois réglé celle du public. Il y a deux sortes de consciences dans les hommes qui écrivent, grands ou petits; ou plutôt la même conscience, qui n'est que le respect que l'écrivain a pour sa pensée et pour le public qui doit la lire, s'exerce diversement. Selon que l'écrivain sera plus penseur qu'homme de style, il donnera plus, soit à la bonne disposition du plan, à l'arrangement des idées, à la méthode, soit à la beauté du langage. Ou il mettra sa conscience dans l'ensemble de l'ouvrage, ou il la mettra dans les détails du style. Tel s'accablera de scrupules infinis sur le nombre et l'ordre des parties, sur la nature et l'étendue des développemens, qui sera très relâché sur le style, et qui n'y voudra même pas arrêter son regard, pour ne pas perdre de vue l'ensemble un moment. Il concevra lentement, et il écrira vite : il cherchera plus à se satisfaire lui-même et à se rendre bon témoignage de ses efforts pour embrasser et posséder un sujet, qu'à contenter le public par des beautés de style, pour lesquelles, d'ailleurs, la main lui manque. Il fera un livre, comme l'honnête homme fait une bonne action, pour le livre même, n'importe ce qu'en pensera le lecteur. Tel autre, plus occupé de l'exécution, estimant moins sa pensée par le plaisir intérieur qu'il en a que par l'effet qu'elle produira au dehors, ayant des lecteurs l'idée qu'ils sont paresseux et mous pour apprécier la grandeur d'un plan, et qu'il faut retenir leur attention fragile par les surprises et les coquetteries du style, ne prendra pas la peine de concevoir un sujet, de tracer un plan, et peu consciencieux en apparence pour ce qui aura troublé le sommeil du premier, il le sera quelquefois jusqu'à la souffrance pour tout ce que celui-ci aura méprisé. D'ailleurs, la force de conception lui manquera sans doute, comme au premier la force d'exécution. Rares et grandes sont les époques où l'écrivain supérieur réunit les deux parties de l'art, et où la distinction de deux sortes de consciences serait une subtilité absurde. C'est qu'alors, par le concours long-temps préparé de toutes les convenances, par un mélange égal de culture et d'instinct dans les ouvrages de l'esprit, dans les écrivains et dans

Digitized by Google

le public, rien n'est donné au sujet qui ne serve au style, ni au style qui ne serve au sujet : on n'y conçoit pas les détails sans l'ensemble, ni l'ensemble sans les détails ; le style y est un moyen et non pas un but. Les beautés en sont naturelles, parce qu'au lieu d'être le fruit souvent équivoque d'un effort particulier de l'esprit, absorbé tout entier dans la recherche d'un ornement, il semble qu'elles soient nées en même temps que quelque pensée plus heureuse et plus élevée, et précisément aux endroits où un esprit sain devait s'échauffer d'une chaleur douce et naturelle. Plus tard, ce concours ayant été interrompu, et la culture ayant étouffé l'instinct, il y aura séparation entre le sujet et le style, et un certain système pour comprendre l'un sans l'autre : le style sera devenu un but ; il y aura des penseurs et des hommes de style ; distinction, je le répète, qui n'eût pas été comprise de nos ancêtres, mais qui est un fait de ce temps-ci, dont il n'est pas permis de ne point tenir compte, et pour lequel il a bien fallu que la critique imaginât des formules non moins extraordinaires que la chose qu'elles expriment. C'est dans ce sens qu'il faut admettre une conscience particulière pour le style, à l'exclusion du sujet, bien que ce noble mot résiste à un sens si restreint, et que, jusqu'à nos jours, la conscience, dans les ouvrages de l'esprit, ait dû s'entendre de l'œuvre tout entière, et non pas de l'une de ses parties seulement. Encore n'est-ce plus même le style, comme le définissait le grand écrivain Buffon, dont le discours sur le style est premièrement un discours sur l'art de concevoir et de disposer un sujet ; c'est le style séparé de ce qui en est la matière, le style existant par lui-même, le style au mot le mot, le style pour le style.

Je n'ai pas besoin de dire que je place M. de Châteaubriand avant cette époque du règne absolu du style, ou plutôt que je le laisse et le contemple à sa place naturelle, qui est à la fin de nos deux grands siècles, entre les grandes traditions et les petites innovations, mais toutefois à une époque déjà de déclin, quand l'équilibre entre l'instinct et l'extrême culture menace de se rompre, que l'art d'écrire glisse vers le style, qu'on prend pour une définition cette belle parole de Buffon, qui n'est en soi qu'une conclusion : « *Le style, c'est l'homme ;* » et qu'insensiblement la critique refait la langue d'après le commencement

Digitized by Google

de corruption dans les idées, et qualifie le prosateur du nom de poète, l'écrivain du nom d'artiste. Quoique M. de Châteaubriand ait écrit des ouvrages bien conçus, on peut dire que c'est moins par la force de ses plans que par la magnificence de son style qu'il a été grand écrivain. La plupart des innombrables beautés de ce style, surtout dans les deux volumes de l'*Essai*, n'appartiennent pas toujours au sujet, et brillent quelquefois pour elles-mêmes d'un éclat qui ne se réfléchit pas sur l'ensemble. Elles semblent moins des mouvemens naturels d'un esprit ému, qui ne les place pas curieusement, mais les laisse tomber là où le besoin de la pensée les apporte,que des créations propres et isolées, qui ont leur place à part à certains endroits prémédités, où le lecteur a le plaisir fort piquant de les attendre sans prévoir ce qu'elles seront.

Ce n'est pas dans l'ensemble de l'ouvrage qu'il faut aller chercher la conscience de l'illustre écrivain; et quel mal, après tout, que nous n'y trouvions pas la conscience de ces historiens de la littérature anglaise, qu'il cite avec la persuasion qu'il les a lus, d'un Warton, d'un Evans, d'un Tyrwhit et d'autres, heureux d'avoir été seulement feuilletés. C'est dans la phrase, c'est à chaque ligne qu'il faut voir l'écrivain supérieur pensant à la fois à la précision, à la force, à la prosodie, à l'abondance de l'expression, ne laissant rien d'imparfait par sa faute, et ne manquant que là où le génie même doit manquer, parce que le génie qui met l'homme au-dessus de ses semblables, est pourtant de l'homme qui est borné. S'il est vrai que les chapitres sont quelquefois sans lien avec le titre du livre, et les détails sans lien avec les chapitres, rarement ces détails venus un peu au hasard, tantôt appelés d'un peu loin au secours du sujet, tantôt attirés par l'harmonie de quelque mot sonore qui, en tombant de la plume de l'écrivain, a retenti au fond de sa mémoire, et y a réveillé des analogies; rarement, dis-je, ces détails sont sans grace ou sans profondeur, et sans une beauté propre qui plaît « aux hommes, qui croient encore qu'*écrire* est un *art* (1). » De là, dans l'*Essai*, de très belles pensées, quelquefois, sans qu'il y ait proprement une belle page, et de très belles

(1) Avertissement de l'*Essai*.

Digitized by Google

pages sans qu'il y ait proprement un livre. La conscience de l'écrivain est toute dans le soin donné au style; et cette conscience est sans faiblesse, sans relâchement, sans repos.

Malgré ces nombreuses beautés qui n'échappent qu'à ceux qui ne savent pas les voir, les deux volumes de l'*Essai* ont été critiqués même par les plus fidèles, même par ceux qui *croient encore qu'écrire est un art*. Cette sévérité fait honneur au public et aux critiques. Tout n'est donc pas encore perdu, puisqu'on veut qu'un livre remplisse les promesses de son titre, qu'il soit le développement d'une pensée, qu'il n'ait pas de richesses parasites, et puisqu'il y a encore assez de force dans les grandes traditions françaises pour ébranler même des admirations devenues des habitudes. Il est vrai que les mêmes juges sont très indifférens pour les ouvrages signés de noms moins illustres, et qu'ils gardent leur sévérité pour le vieux maître; mais cela encore est bon, car c'est devant les grands et les puissans qu'il est beau et utile de défendre la majesté de l'art, et non pas devant les faibles et les petits qui lui font des offenses sans conséquence, et qui, nés d'un caprice, meurent par un autre caprice.

Il y a cependant une certaine unité dans cet *Essai*. Cette unité n'est pas extérieure, elle ne se montre pas dans l'arrangement matériel du livre; elle n'est pas dans le livre; elle est dans l'auteur. C'est un esprit de découragement et de tristesse amère qui répand sa mélancolie sur toutes les pages, même les plus indifférentes, et qui juge toutes les grandeurs par leur fin, toutes les gloires par le prix dont on les achète ou dont on les expie, tous les évènemens par la petitesse des ressorts qui les font naître ou éclater. Tous les ouvrages de M. Châteaubriand sont plus ou moins empreints de tristesse, et c'est par là surtout, outre l'éclat de ce style dont tout le siècle a été ébloui, c'est par là qu'ils ont plu à nos générations nées découragées, à tant d'intelligences fatiguées avant d'avoir agi, à tant d'esprits las de tous ces gouvernemens avortés et de toutes ces sociétés recommencées à coups de lois éphémères; à tant de cœurs dégoûtés avant d'avoir senti. Mais au commencement, cette tristesse avait je ne sais quoi de doux et de sympathique; c'était la souffrance d'un grand esprit voulant tout sentir, tout connaître, tout aimer à la fois, et plus triste de ce

Digitized by Google

qui lui manquait que satisfait de ce qu'il avait. M. de Châteaubriand était bien alors un fils de cette fin de siècle qui n'a presque pas laissé de vieillards, et les yeux de son esprit s'étaient ouverts pour la première fois sur des ruines d'empires et sur le berceau sanglant d'une société nouvelle; il avait eu sa part de la peine d'esprit de tous; lui aussi était marqué au front de cette pâleur, signe ineffaçable de tous ceux que la foudre a touchés; mais il était jeune, mais il avait reçu du ciel le don du génie; mais il allait y avoir pour lui des réparations de toutes sortes, car quelle société qui aurait eu dix ans de durée régulière, ne lui eût pas fait une place digne de lui? Cette confiance perçait à travers sa tristesse involontaire, et s'il est vrai que, dès ses plus belles années, il se soit plu à parler avec magnificence des misères humaines, c'est moins parce qu'il en connaissait déjà les irréparables flétrissures que parce qu'il les voulait braver d'avance; et cette magnificence même du langage était plutôt d'une imagination qui s'y plaisait, que d'une ame arrivée au déclin de la vie, qui les avait toutes senties par elle-même, ou reçues et réfléchies d'autrui. C'est cette dernière sorte de tristesse qui remplit ce livre, l'un des derniers regards de l'illustre écrivain sur le monde, regard sombre et inquiet. M. de Châteaubriand est arrivé au fond de toute chose. Il semble qu'il veuille tout emporter avec lui dans cette tombe qu'il aime à creuser devant nous, de ses mains glorieuses, et dont la pierre doit être un dernier chef-d'œuvre. Il précipite les temps et les évènemens, afin de pouvoir penser qu'ils ne dureront pas plus que lui, pensée immense, que j'admire avec respect comme le droit du génie et comme la dernière douleur de toutes les grandes ames, loin d'y voir le froid égoïsme du vieillard. Il a tout abandonné, il a dit adieu à tout, excepté à sa gloire, le seul bien qu'il veuille retenir, le seul or dont il soit avare; sa gloire dont il veut toujours faire la plus grande chose, la seule grande chose de son temps, et pour laquelle il semble qu'il se soit inquiété du bruit littéraire qui se fait autour de lui, jusqu'à se montrer un peu dur pour ceux qui le font. Voilà ce qui donne à ce livre un caractère si étrange et le fait lire avec tant d'intérêt. Né du besoin de vivre, échangé contre du pain, il a reçu les secrètes douleurs de l'homme de génie redevenu homme de lettres, et il représente

Digitized by Google

deux années de cette vie qui n'a plus d'heures à perdre. Peut-être cette unité-là en vaut-elle bien une autre.

La traduction du *Paradis perdu* n'a pas été admirée non plus sans réserve. Beaucoup même ne l'ont pas trouvée digne de l'illustre écrivain. Ils ont fait honneur à M. de Châteaubriand des beaux passages, et ont attribué le reste à une plume auxiliaire. J'oserai encore défendre M. de Châteaubriand, bien qu'il ne m'en ait pas donné le droit, et que je risque peut-être de lui déplaire en relevant des insinuations qui ne peuvent pas l'atteindre. Un homme pour qui le style n'est rien, et qui veut se pousser par des idées systématiques exprimées dans le langage courant, peut signer le travail d'autrui, comme çela s'est vu : pourvu que le système soit défendu et propagé, peu lui importe par quelle plume. Mais l'écrivain qui a un style ne se fait pas aider, et non-seulement il n'emploie pas une plume étrangère, mais je doute qu'il se comprît jamais et qu'il retrouvât sa pensée dans les expressions d'autrui, tant c'est un privilége supérieur et jaloux que d'avoir un style! Son esprit habitué à toujours concevoir la forme la plus parfaite, ou rejettera tout le travail, ou en refera chaque phrase, ce qui, au lieu d'être un secours, est une difficulté de plus. Il est remarquable que les hommes qui ont le don du style, outre leur part de vanité générale, propre à tous les écrivains, en ont une particulière, d'une espèce plus délicate que celle des écrivains négligés. Ceux-ci ont la vanité des choses, ou de ce qu'ils appellent ainsi, et n'ont pas celle des mots; ce sont d'ordinaire des hommes du présent, pour qui écrire est un moyen de fortune ou de pouvoir, d'une espèce seulement un peu plus noble que plaider, vendre ou acheter. Les écrivains sévères ont, au contraire, la vanité des mots, parce qu'ils savent que les mots écrits restent, *scripta manent*, et que les choses n'existent et ne durent que par eux : ces hommes-là aiment leurs écrits, et quelquefois s'y sacrifient comme un père aux enfans qui doivent lui survivre. Ils n'y veulent pas plus souffrir les produits d'une main étrangère, qu'un père ne voudrait souffrir d'étrangers parmi les siens. Les premiers n'estiment leurs livres que par les fruits qu'ils en retirent; les seconds les estiment en eux-mêmes, et souvent en proportion du mal qu'ils se font au dehors en les écrivant. Exprimer dans un langage qui ne doit pas périr une pensée qui ne cessera

Digitized by Google

jamais d'être vraie, c'est, en effet, un plaisir divin qu'ils paieront, s'il le faut, de leur bonheur sur la terre. La vanité des uns ne sera point blessée du reproche de mal écrire ou d'écrire avec toutes mains; et, quand l'effet est produit, ils ne prennent pas la peine de soutenir leur livre, et n'en ont pas plus d'orgueil que d'une chose qui est hors de service. Les autres sont atteints au plus vif de leur être par les critiques qui s'attaquent à leur style, et cette vanité-là leur tiendrait lieu de conscience, s'ils n'avaient d'ailleurs d'autres motifs nobles, et s'ils ne savaient, par la peine que coûte à l'écrivain le plus habile une pensée bien rendue, quel vol c'est que de dérober à un autre une bonne phrase, et quelle faute que de lui en emprunter une mauvaise. Il n'y a que ceux qui ne savent pas cela qui ont pu accuser M. de Châteaubriand de l'impardonnable faiblesse de s'être fait aider. Non, tout lui appartient dans la traduction de Milton : les beautés comme les imperfections n'en sont qu'à lui : M. de Châteaubriand n'a-t-il donc pas encore gagné le droit qu'on le croie sur parole, quand il donne un travail comme sien? Qui donc pourrait avoir l'honneur de ses fautes?

Le hasard d'une visite m'a rendu le témoin d'un fait que je ne me permettrais pas de donner comme une preuve de la conscience de l'illustre écrivain, mais qui honore trop les lettres françaises, pour que je résiste à en parler. C'était quelques mois avant la publication de ses quatre derniers volumes. J'avais été le voir, usant de la permission qu'il a bien voulu me donner de venir quelquefois l'interrompre; je le trouvai à sa table de travail dans une discussion très vive avec un ami qui a été pour lui depuis plus de trente ans l'ami dont parle Boileau, et mieux encore, l'ami dans toutes les fortunes, M. Bertin l'aîné, un homme de la plus haute intelligence, du savoir le plus étendu et le plus sûr, d'un sens exquis; esprit supérieur qui s'est toujours tenu caché derrière ses œuvres. Il s'agissait d'un de ces nombreux passages de Milton où la pensée est subtile, l'expression vague et obscure. Le critique l'entendait autrement que l'auteur. M. de Châteaubriand tenait beaucoup à son sens. « Je ne défends pas ma traduction, disait-il, je défends Milton. » M. Bertin, qui tenait la plume qui efface, le *transverso calamo* d'Horace, insistait vivement pour sa version, en homme sûr de ne pas déplaire, mais qui s'y fût exposé pour la gloire de

Digitized by Google

son ami. J'osai me ranger à son opinion. M. de Châteaubriand ne céda pourtant qu'à demi : il défendait en effet Milton, car, à cet endroit-là, il ne pouvait pas y avoir d'amour-propre de traducteur, toute la gloire possible était d'éviter un contresens. Il dit qu'il y reviendrait. La discussion s'engagea sur d'autres passages. M. Bertin appuyait chacun de ses jugemens de raisons lumineuses : M. de Châteaubriand s'y rendait presque toujours, surtout quand le débat portait sur les tournures plutôt que sur les interprétations du traducteur. Il était coulant pour lui-même; il ne résistait un peu vivement que pour Milton, dont il disait que la gloire lui était confiée. Quelquefois il ramenait M. Bertin à son sens. Ainsi furent lus et corrigés, moi témoin, deux livres de Milton. Je sais qu'il en a été de même de tout l'ouvrage. Le plus grand écrivain de ce temps-ci est peut-être le seul qui se soumette encore à la censure préalable de ses amis, et l'écrivain le plus sûr du public est très certainement celui qui a le plus de respect pour le public.

C'est ce soin admirable que M. de Châteaubriand a mis à cet ouvrage, qui veut qu'on prenne en grande considération son système de traduire, et qu'on ne le critique qu'avec discrétion. Ce système est celui de la traduction littérale. « Une traduction interlinéaire, dit M. de Châteaubriand, serait la perfection du genre si on lui pouvait ôter ce qu'elle a de sauvage. » Et un peu plus haut : « Je m'en suis tenu au système que j'avais adopté autrefois pour les fragmens de Milton cités dans le *Génie du Christianisme.* »

Sur ce dernier point, d'abord, j'oserai contredire M. de Châteaubriand par M. de Châteaubriand. J'ai comparé les fragmens cités dans le *Génie du Christianisme* avec les passages correspondans dans la traduction complète, et j'ai cru reconnaître que non-seulement la manière de traduire n'était pas la même pour les mêmes endroits, mais que la première est tout l'opposé de la seconde. Je citerai quelques passages dont la comparaison fera éclater deux choses que, pour mon compte, je ne me lasse pas d'admirer; c'est d'abord la conscience de M. de Châteaubriand, lequel a recommencé des portions de traduction dès long-temps consacrées, et qu'il pouvait transporter toutes faites dans la traduction nouvelle pour soulager son travail d'autant; c'est, en outre, cette beauté d'expression qui n'a été donnée qu'à lui, et qui le suit jusque dans les arides

Digitized by Google

efforts d'une traduction, jusque dans les embarras volontaires d'une manière systématique. Voici ces passages :

C'est au livre IV, lorsque Satan aperçoit au milieu de toutes les créatures vivantes, si nouvelles et si étranges à la vue :

Two of far nobler shape, erect and tall
Godlike erect, with native honour clad
In naked majesty, seem'd lords of all;
And worthy seem'd....

Traduction des fragmens :

« Il *aperçoit* deux êtres d'une forme plus noble, d'une stature droite et élevée comme celle des esprits immortels. Dans tout l'honneur primitif de leur naissance, une majestueuse nudité les couvre: on les prendrait pour les souverains de ce nouvel univers, et ils semblent dignes de l'être. »

Traduction nouvelle :

« Deux d'entre elles (*les créatures vivantes*), d'une forme bien plus noble, d'une stature droite et élevée, droite comme celle des dieux, vêtues de leur dignité native dans une majesté nue, paraissaient les seigneurs de tout, et semblaient dignes de l'être. »

Plus loin, Milton parle de leur nudité :

Nor those mysterious parts were then conceal'd;
Then was not guilty shame : dishonest shame
Of nature's works, honour dishonourable,
Sin-bred, how have ye troubled all mankind
With shows instead, mere shows of seeming pure,
And banish'd from man's life his happiest life
Simplicity and spotless innocence!

Traduction des fragmens :

« Ni vous non plus, mystérieux ouvrages de la nature, vous n'étiez point cachés alors ; alors toute honte coupable, toute honte criminelle était inconnue ! Fille du Péché, Pudeur impudique, combien n'avez-vous point troublé les jours de l'homme par une vaine

Digitized by Google

apparence de pureté! Ah! vous avez banni de notre vie ce qui seul est la véritable vie, la simplicité et l'innocence. »

Traduction nouvelle.

« Aucune partie mystérieuse de leur corps n'était encore cachée; alors la honte coupable n'existait point : honte déshonnête des ouvrages de la nature, honneur *déshonorable*, enfant du péché, combien avez-vous troublé la race humaine avec des apparences, de pures apparences de pureté! Vous avez banni de la vie de l'homme sa plus heureuse vie, la simplicité et l'innocence sans tache! »

Dans le même livre, Ève dit à Adam :

That day I oft remember, when from sleep,
I first awaked, and found myself reposed
Under a shade on flovers; much wondering where,
And what I was, whence thither brought, and how.
Not distant far from thence, a murmuring sound
Of waters issued from a cave, and spread
Into a liquid plain; then stood unmoved
Pure as the expanse of heaven : I thither went
With unexperienced thought, and laid me down
On the green bank, to look into the clear
Smooth lake, that to me seem'd another sky.
As I bent dow to look, just opposite
A shape within the watery gleam appear'd
Bending to look on me : I started back,
It started back; but pleased I soon return'd
Pleased it return'd as soon with answering looks
Of sympathy and love....

Traduction des fragmens :

« Je me rappelle souvent ce jour où, sortant du premier sommeil, je me trouvai couchée parmi des fleurs sous l'ombrage; ne sachant où j'étais, qui j'étais, quand et comment j'avais été amenée en ces lieux. Non loin de là, une onde murmurait dans le creux d'une roche. Cette onde, se déployant en nappe humide, fixait bientôt ses flots, purs comme les espaces du firmament. Je m'avançai vers ce lieu avec une pensée timide; je m'assis sur la rive verdoyante pour regarder dans le lac transparent qui semblait un

Digitized by Google

autre ciel. A l'instant où je m'inclinais sur l'onde, une ombre parut dans la glace humide, se penchant vers moi comme moi vers elle. Je tressaillis, elle tressaillit; j'avançai la tête de nouveau, et la douce apparition revint aussi vite avec des regards de sympathie et d'amour. »

Traduction nouvelle.

« Souvent je me rappelle ce jour où je m'éveillai du sommeil pour la première fois ; je me trouvai posée à l'ombre sur des fleurs, ne sachant, étonnée, ce que j'étais, d'où et comment j'avais été portée là. Non loin de ce lieu, le son murmurant des eaux sortait d'une grotte, et les eaux se déployaient en nappe liquide; alors elles demeuraient tranquilles et pures comme les espaces du ciel. J'allai là avec une pensée sans expérience, je me couchai sur le bord verdoyant pour regarder dans le lac uni et clair qui me semblait un autre firmament. Comme je me baissais pour regarder, juste à l'opposé une forme apparut dans le cristal de l'eau, se penchant pour me regarder; je tressaillis en arrière; elle tressaillit en arrière : je revins bientôt; charmée, elle revint aussitôt avec des regards de sympathie et d'amour. »

Je termine ces citations par un morceau pour les hardiesses duquel M. Châteaubriand demandait pardon, dans une note du *Génie du christianisme*, « en faveur de la lutte contre le texte. » C'est une description du soir :

. . . . . Uriel to his charge
Return'd on that bright beam, whose point now raised
Bore him slope downward to the sun, now fallen
Beneath the Azores; whether the prime orb
Incredibile how swift, had thither roll'd
Diurnal; or this less volubil earth
By shorter flight to the east, had left him there,
Arraying with reflected purple and gold
The clouds that on his western throne attend.

Now came still evening on, and twilight gray
Had in her sober livery all things clad;
Silence accompanied; for beast and bird,
They to their grassy couch, these to their nests,



Digitized by Google

Were silent, all but the wakeful nightingale;
She all night long her amorous descant sung;
Silence was pleased : now glow'd the firmament
With living sapphires : Hesperus, that led
The starry host, rode brightest, till the moon,
Rising in clouded majesty, at length,
Apparent queen, unveel'd her peerless light,
And o'er the dark her silver mantle threw.

Traduction des fragmens :

« Cependant le soleil était tombé au-dessous des Açores; soit que ce premier orbe du ciel, dans son incroyable vitesse, eût roulé vers ces rivages, soit que la terre, moins rapide, se retirant dans l'Orient, par un plus court chemin, eût laissé l'astre du jour à la gauche du monde. Il avait déjà revêtu de pourpre et d'or les nuages qui flottent autour de son trône occidental; le soir s'avançait tranquille, et par degrés un doux crépuscule enveloppait les objets de son ombre uniforme. Les oiseaux du ciel reposaient dans leurs nids, les animaux de la terre sur leur couche; tout se taisait hors le rossignol, amant des veilles; il remplissait la nuit de ses plaintes amoureuses, et le silence était ravi. Bientôt le firmament étincela de vivans saphirs; l'étoile du soir, à la tête de l'armée des astres, se montra long-temps la plus brillante : mais enfin la reine des nuits, se levant avec majesté à travers les nuages, répandit sa tendre lumière, et jeta son manteau d'argent sur le dos des ombres. »

Traduction nouvelle. La première phrase a été abrégée dans le fragment :

« *Uriel retourna à son poste sur ce même rayon lumineux dont la pointe, maintenant élevée, le porte obliquement en bas* au soleil tombé au-dessous des Açores, soit que le premier orbe, incroyablement rapide, eût roulé jusque-là dans sa révolution diurne, soit que la terre moins vite, par une fuite plus courte vers l'est, eût laissé là le soleil, peignant de reflets de pourpre et d'or les nuages qui sur son trône occidental lui font cortége.

« Maintenant le soir s'avançait tranquille, et le crépuscule grisâtre avait revêtu tous les objets de sa grave livrée; le silence l'accom-

Digitized by Google

pagnait, les animaux et les oiseaux étaient retirés, ceux-là à leurs couches herbeuses, ceux-ci dans leurs nids. Le rossignol seul veillait; toute la nuit il chanta sa complainte amoureuse; le silence était ravi.

« Bientôt le firmament étincela de vivans saphirs. Hespérus, qui conduisait la milice étoilée, marcha le plus brillant jusqu'à ce que la lune, se levant dans une majesté nuageuse, reine manifeste, dévoila sa lumière de perle, et jeta son manteau d'argent sur l'ombre. »

Je ne sache pas deux choses plus différentes entre elles que ne le sont ces deux traductions, et s'il y a système, je n'en sache pas deux plus opposés. Dans les fragmens, j'admire la grace des expressions, l'harmonie de la phrase, une élégance sans fadeur, une création, en un mot, aussi originale que les vers du poète. Dans la traduction nouvelle, je ne vois qu'un mot à mot un peu commun, çà et là *sauvage*, comme la traduction interlinéaire, où il n'y a guère à admirer que le dévouement de l'écrivain qui a pu appesantir et garotter ainsi la plume d'or des fragmens, briser le moule de sa phrase majestueuse, rompre sa prosodie, métamorphoser en un langage laborieusement bâtard un style merveilleux de grace, de couleur et de nombre. Que j'aime bien mieux les inexactitudes de la première version, ces trois ou quatre mots un peu précieux peut-être, ces omissions de quelques épithètes parasites, toutes choses dont aucune ne dérobe au poète sa pensée, que tout l'appareil de cette exactitude qui lui ôte sa noblesse, son tour antique, sa poésie. Il y a sans doute quelques améliorations pour la vérité locale; par exemple, *Hespérus* pour l'*étoile du soir*, comme, en un autre fragment que je n'ai pas cité, *Jupiter souriant à Junon*, au lieu du *sourire que le ciel laisse tomber au printemps*, corrections très judicieuses, car elles restituent à Milton son caractère de poète païen peuplant le ciel de la Bible avec les dieux d'Homère. Mais c'est là tout. Et pour cela un Luneau de Boisgermain eût suffi. En quoi donc la main de M. de Châteaubriand a-t-elle été nécessaire, si ce n'est pour être la seule qui eût le droit de mettre un mot comme *déshonorable*, mot inusité, ce qui est bien pis que s'il était nouveau? Car un mot nouveau peut être le signe nécessaire d'une idée ou d'un ordre de faits pour lequel toute une



Digitized by Google

nation demande ce mot à ses écrivains, au lieu qu'un mot inusité est un mot abandonné, un mot qu'on n'a pas pu soutenir, que les grands écrivains ont dédaigné, que la nation a remplacé par un autre mot ou par un tour plus conforme à son génie.

Mais ce mot à mot que nous achetons si cher, est-il toujours du bon mot à mot? ne faillit-il jamais? M. de Châteaubriand, malgré son admirable patience, soutient-il jusqu'au bout le rôle de Luneau de Boisgermain? ne lui échappe-t-il jamais de se souvenir du Milton des fragmens? le traducteur se tient-il toujours si fortement collé à l'original, que quelquefois la fatigue, l'ennui, une distraction, ne les séparent, et qu'on ne voie, par exemple, le système du mot à mot tout à coup abandonné dans des endroits où ni le génie de la langue, ni le tour, ni la grace du passage traduit, n'en auraient souffert? Dans le morceau d'Ève se regardant pour la première fois dans un lac, je vois ces vers sur les eaux dont ce lac est formé :

> Not distant far from thence a murmuring sound
> Of waters issued from a cave, and spread
> Into a liquid plain....

M. de Châteaubriand, fidèle au mot à mot dans la première partie de sa phrase, traduit : « Non loin de ce lieu, le son murmurant des eaux sortait d'une grotte. » Il faudrait poursuivre, et dire : « Et se répandait dans une surface liquide; » mais qu'est-ce qu'un son murmurant des eaux qui se répand en une surface liquide? M. de Châteaubriand ne pouvait s'y résoudre. Il quitte donc son mot à mot, donne, de son autorité, un sujet au verbe *spread*, et fait cette phrase hardie d'abord, mais qui ensuite a eu peur, et dont la fausse naïveté est presque un faux sens en regard de la phrase spirituelle et savante de Milton : « Non loin de ce lieu, le son murmurant des eaux sortait d'une grotte, *et les eaux* se déployaient en nappe liquide. » Ne préféreriez-vous pas la demi-exactitude, si élégante et si gracieuse, des fragmens? Je ne critique du moins M. de Châteaubriand qu'avec des éloges.

Au neuvième livre où se consomme la chute d'Adam et d'Ève, Ève à demi persuadée par les discours du serpent tentateur, les yeux fixés, contemple le fruit qui doit la perdre :

Digitized by Google

. . . . . And in her ears the sound
Yet rung of his persuasive words, impregned
With reason, to her seeming, and with truth.

M. de Châteaubriand traduit : « A ses oreilles retentissait encore le son de ces paroles persuasives qui lui paraissaient remplies de raison et de vérité. » Nous voilà bien loin du mot à mot. Où est l'expression si forte, peut-être trop forte, *the sound rung*, le *son sonnait, résonnait, tintait*, si froidement rendue par le *son retentissait encore*? Où est *impregned* dont j'aimerais autant le sens littéral *imprégnées*, que la faible paraphrase *remplie*? Toutefois, comme je combats le système du mot à mot, je ne critiquerai point l'illustre traducteur d'y avoir manqué dans un endroit intraduisible. Mais comment ne pas regretter le *to her seeming*, si simple, si naïf, si visiblement placé avec intention, au milieu du vers, si gracieux, si féminin, *à son idée, à son sens, à ce qu'il lui semblait*? Je vois le mot à mot là où je ne le voudrais pas voir, et je ne le vois pas là où il serait une beauté.

Le système de la version littérale est inexécutable. On y tue le poète qu'on traduit, et on y tue la langue dans laquelle on le traduit. J'oserai même croire, contre l'opinion de M. de Châteaubriand, que la traduction interlinéaire, plus exécutable, parce qu'elle abdique toute prétention à être une langue quelconque, va souvent beaucoup moins près de l'original, bien qu'elle paraisse s'y attacher comme l'ombre au corps, qu'une version en apparence paraphrasée. Et, puisqu'il a été question de Luneau de Boisgermain, heureux homme, qui a eu l'honneur d'être pendant deux ans dans les familiers de M. de Châteaubriand, qu'il me soit permis de dire que ses traductions interlinéaires de César et de Virgile, qu'un hasard m'a fait feuilleter un jour, n'éclaircissent aucune difficulté, et rendent souvent obscures les choses les plus claires. C'est qu'en effet les analogies traduisent mieux que les équivalens; c'est qu'une version intelligente est souvent plus exacte qu'un mot à mot servile. Qu'est-ce qui peut être l'équivalent plus rigoureux de la formule de conversation anglaise *I dare say* que notre *j'ose dire*, *I* je, *dare* ose, *say* dire? Allez donc employer, vous Français, dans un entretien avec des Anglais, le

Digitized by Google

*I dare say* dans le sens de *j'ose dire* : vous ne serez pas compris, pas plus compris que si vous eussiez mis un mot copte ou chinois à la place du mot le plus universellement usité en Angleterre. J'en parle pour l'avoir éprouvé. Chez nous, un certain emploi du *j'ose dire* peut cacher une grande finesse ou d'intention ou de pensée; chez eux, c'est presque un mot qui échappe, une formule explétive, de sorte que là où vous appuyez, eux glissent, et qu'il arrive que votre pensée, séparée de son intention, est inintelligible. Ce qui est vrai de la langue parlée ne l'est pas moins de la langue écrite. Il y a dans chaque langue, et dans les plus grands écrivains de cette langue, une certaine quantité d'expressions et de tours dont le sens est tout-à-fait propre au lieu et au temps, et n'intéresse ni d'autres temps, ni d'autres pays; des figures, des mots parasites, — si nombreux dans les poésies du nord, — des choses données au son, à l'euphonie; un certain style extérieur enfin; vêtement périssable de toutes celles de leurs idées qui ne sont pas vraies pour toujours et pour tous. Cherchez donc des équivalens pour des choses qui n'ont plus de sens, et des mots vivans pour des choses mortes! Donnez donc de la profondeur à des pensées de caprice, un sens précis à une épithète vague : vous briserez la langue de vos pères, la langue de votre génie, pour vous tromper laborieusement sur des passages dont le poète même de qui vous les traduisez, votre frère en gloire, dans sa raison maintenant réunie à la raison divine, sourirait avec des regrets pour vos efforts perdus! J'ai vu des lettrés anglais qui, dans Milton, abandonnent quelques-unes des choses où M. de Châteaubriand s'est peut-être acharné; et je ne pensais pas, sans chagrin, à ce qu'il en avait coûté au plus grand écrivain de notre temps pour mettre au monde des avortons que les nationaux eux-mêmes ne reconnaissent pas et pour donner du corps à des ombres.

Il n'y a peut-être pas de poète qui perde plus à être traduit littéralement que Milton. Milton est inspiré sans doute, et qui ne sait que son vol est aussi hardi que celui de ses anges, qu'il lance d'un souffle si fort dans les espaces de l'infini? Mais Milton est un poète savant et serré; Milton est un logicien du pays de Duns Scot, le *docteur subtil;* son style, plein d'invention et d'élan, est aussi plein d'art; tantôt c'est l'abondante période latine qui s'y déploie, avec

Digitized by Google

toute la richesse, mais aussi avec la disposition symétrique des phrases incidentes; tantôt c'est la pointe italienne, non pas finement amenée, mais lourde et gauche, et tournant au calembour comme tout jeu de mots dans la bouche d'un grave esprit, qui y *aiguise par la queue* un majestueux développement latin. Rien n'est moins naïf que le style de Milton, si vous en considérez le corps et la structure générale, quoiqu'il n'y ait rien de plus naïf en effet que la plupart de ses traits sublimes. Or, pour un style savant et fort, plein d'inversions, souvent symétrique, toujours très articulé, quoi de moins propre qu'une traduction littérale, avec sa fausse naïveté, son manque d'articulation, ses phrases où la ponctuation flotte au hasard, ses expressions familières grimaçant au milieu des images les plus poétiques et des traits les plus audacieux, et surtout son mélange insupportable de la forme directe et de l'inversion, mélange qui n'est même pas toujours systématique, quoiqu'il se donne pour tel, mais qui est déterminé par le plus ou moins de résistance de la langue française et le plus ou moins d'audace du traducteur, et qui dénature tout le mouvement d'une phrase pour rendre la forme extérieure d'un de ses tours?

Qui est-ce qui reconnaîtrait Milton sous ce début du IX^e^ chant :

« Plus de ces entretiens dans lesquels Dieu et l'ange, hôtes de l'homme, comme avec leur ami, avaient accoutumé de s'asseoir, familiers et indulgens, et de partager son champêtre repas, durant lequel ils lui permettaient sans blâme des discours excusables... »

Qui est-ce qui reconnaîtrait Ève, notre charmante mère, dans ce dialogue avec le serpent :

« Serpent, nous aurions pu éviter notre venir ici, infructueux pour moi, quoique le fruit soit ici en abondance.... »

« Pour le reste, nous vivons loi à nous-même. »

Satan lui dit :

« Dieu a donc dit que du fruit de tous les arbres de ce jardin vous ne mangerez pas?... »

A quoi Ève répond :

« Du fruit de chaque arbre de ce jardin nous pouvons manger.... »

Qui est-ce qui reconnaîtrait là l'auteur de René? M. de Château-

Digitized by Google

briand a-t-il donc eu un caprice pour l'humble renommée de Luneau de Boisgermain?

Je ne cite pas les phrases les plus bizarres.

Toutefois M. de Châteaubriand avait peut-être le droit de hasarder ces bizarreries et mille autres encore plus fortes, qui, après tout, ne sont que du français défiguré; et beaucoup peuvent n'avoir que de l'admiration pour ce grand dévouement à la propagation du chef-d'œuvre anglais. Mais n'a-t-il pas donné plus qu'il n'avait droit en immolant à Milton non-seulement la phrase française, non-seulement sa propre phrase à lui, si forte, si colorée, si nombreuse, mais encore la langue elle-même, à laquelle il a imposé des mots tels que ceux-ci : *Emparadisé, fragrance, frigidité, déshonorable*, un Dieu qui *incréerait*, *émaner* au sens actif, *hirsute*, etc.? En quoi ces barbarismes sont-ils plus compréhensibles que les hardiesses de Milton? Comment *emparadisé* fera-t-il comprendre à un lecteur le mot miltonien *emparadised? incréer*, à l'actif, *uncreate? hirsute, hirsute*, s'il ne sait pas le latin? Ce sont donc deux obscurités au lieu d'une. Il y a dans le Jules César de Shakspeare deux vers admirables que Porcia, fille de Caton, dit à Brutus, son mari: elle veut savoir de Brutus le secret de la conjuration :

> Think you, I am no stronger than my sex
> Being so father'd and so husbanded?

Faudra-t-il donc, dans le système des barbarismes nécessaires, traduire ainsi ces deux vers :

« Pensez-vous que je ne sois pas plus forte que mon sexe, étant ainsi *empérée* et ainsi *épousée?* »

Un traducteur ordinaire se serait résigné à dire : « ayant un tel père et un tel mari. » Je sais que la hardiesse des expressions du poète est perdue, mais du moins sa pensée reste; au lieu que la traduction barbare substitue des mots inintelligibles à des mots hardis, et tue la pensée pour la vouloir rendre avec plus de force. Voilà donc le but, qui était de *translater* Milton, de nous le rendre transparant, voilà ce but manqué. A quoi bon alors avoir touché à la langue? Nous pourrons admirer le traducteur sacrifiant à son devancier son génie, sa gloire, tout ce qui est à lui, et qui n'est qu'à lui : mais nous nous révolterons s'il donne ce qui n'est pas à lui, mais à tous, ce qui vaut mieux que lui, —

Digitized by Google

car s'il y a sa part, grande et glorieuse, d'autres grands hommes y ont la leur, outre la nation entière dont le génie y a la sienne, — je veux dire la langue, la langue qui ne doit recevoir de l'étranger que des importations d'idées, et seulement d'idées qui peuvent s'accommoder de son génie. Quant aux mots, qu'ils restent où ils ont été écrits ou parlés pour la première fois; c'est le bien des érudits; le genre humain n'en a que faire; il n'y a pour lui d'hommes de génie, que ceux qui ont eu des pensées qu'aucune traduction ne peut éteindre, et qui subsistent encore, même après cette inévitable mutilation de leur génie, même sans leur langue, même sans leur style. Milton était un nom immense, même avant la traduction de M. de Châteaubriand, parce que ses créations et ses belles pensées avaient pu percer sous les pâles paraphrases de ses précédens traducteurs. Sauvons donc les pensées, c'est à savoir ce qui est la propriété du genre humain, et ce qui est universel dans les grands écrivain de toutes les nations: mais, pour jouir à la fois des pensées et du style, ne composons pas une langue cosmopolite avec des importations de toutes les langues: car en voulant tout faire comprendre dans les écrivains étrangers, nous finirions par ne plus nous comprendre entre nous.

Je sais que c'est un reproche qu'on fait à la langue française d'être rebelle à la traduction des autres langues, surtout d'être la plus pauvre de toutes; et ce reproche nous vient de nos poètes contemporains, dont le génie déborde évidemment cette langue, et toutes les langues auxiliaires dont ils l'enrichissent. Toutefois j'entendrais mieux qu'on dît qu'une traduction, comme tous les gens de goût la conçoivent, c'est-à-dire non servile mais exacte, non littérale mais littéraire, rendant les pensées et autant que possible les tours qui en marquent le mouvement, n'est pas inexécutable, et qu'il y en a des exemples. Les Tusculanes par l'abbé d'Olivet, les fragmens de Pline, par Gueroult, sont de bonnes traductions et d'excellens ouvrages français. Cette pauvre langue n'est pas si peu souple ni si peu variée qu'on le dit. La langue de Montesquieu pourrait approcher de fort près de celle de Tacite; la langue de Fénelon de celle de Cicéron, la langue de Bossuet de toutes les langues. Mais quand il serait vrai que le français ne se prête pas à traduire toutes les délicatesses indigènes des autres langues, et que c'est une œuvre où nos hommes de génie même

Digitized by Google

échouent, je m'y résigne bien volontiers; car j'y vois une preuve de plus de l'excellence de cette langue, laquelle ne peut s'approprier que les pensées universelles et les beautés qui éclatent à tous les esprits, dans tous les temps, chez tous les peuples, comme l'Évidence. J'y vois que nous avons été chargés par la Providence de recueillir tout ce qui dans les œuvres de chacun appartient à tous, et que, si nous ne sommes pas propres à donner des copies exactes des œuvres de tous les esprits particuliers, seuls peut-être nous avons le privilége, caché en apparence sous une incapacité, de n'en pouvoir reproduire que ce qui y convient à tous, et de posséder en réalité les titres de l'esprit humain? N'y a-t-il pas là de quoi se consoler de ne pouvoir être les Luneau de Boisgermain de toutes les littératures?

Maintenant qu'il est bien entendu que le système de traduction littérale n'est qu'une illusion; que la version interlinéaire n'est pas nécessairement la version la plus exacte, puisque des mots qui paraissent identiques ont des sens tout différens; que ce système convient moins pour Milton que pour tout autre; que les barbarismes obscurcissent l'original, au lieu de le rendre plus clair; qu'enfin il n'y a rien qui vaille qu'on viole la langue, est-il nécessaire que j'insiste de nouveau sur le dévouement de M. de Châteaubriand à Milton, et que j'admire encore combien il a montré de patience, de sagacité, de profondeur, quelquefois de génie d'expression, pour faire un chef-d'œuvre à l'usage des écoliers qui apprennent l'anglais par la méthode Jacotot? Est-il nécessaire que je dise qu'il y a des endroits où le grand écrivain se dépêtre du mot à mot, et s'élance du même vol que Milton; que sa langue alors, au lieu de ramper sur les pas de celle du poète, la défie en grace, en force, en majesté; que ce sont deux poètes frères, chantant le même hymne dans deux langues divines? Non; car ce semblerait être une fin d'article complimenteuse, afin de réparer les sévérités de la critique, et de laisser au lecteur une dernière impression de louange. Non; car en voulant avoir l'air de guérir, je me donnerais le ridicule et l'odieux d'avoir voulu ou cru faire des blessures. Je suis sûr que, dans tout ce travail, il n'y aurait que ces louanges-là dont M. de Châteaubriand serait blessé.

NISARD.

Digitized by Google

# LE FIFRE.

Des plaines d'eau jaunâtre, circulairement étagées, des bancs de sable qui apparaissent à vos côtés et qui disparaissent aussitôt, un bruit semblable à celui d'un torrent battu par la roue d'un moulin, un vent qui souffle à déraciner la mer, le soleil caché derrière un rideau d'écume, la terre confondue avec la ligne des flots et ondulant comme eux, des mouettes qui coupent l'air au tranchant de leurs ailes, et dont le bec rose siffle des airs de tempête au-dessus de vos fronts; des requins dodus, aplatissant sous leur ventre rayé le lit des vagues, et jetant leurs regards sanglans et obliques sur vous, les mâts du vaisseau ployés, les voiles inclinées comme des nageoires de poisson, une pluie de sable qui arrête la respiration, et tout à coup un fleuve paisible couché entre deux rives, l'une de sable blond, l'autre couverte d'une végétation envahissante, un silence parfumé, interrompu par le vol diapré des colibris; aussi loin que le regard peut pénétrer, des bosquets de verdure et des herbes hautes comme des arbres, des arbres qui étendent leurs rameaux à trente pieds autour d'eux, des singes batifolant de branche en branche, et, entre ces herbes et ces arbres, des toits de paille, taillés en pain de sucre; sur

Digitized by Google

votre tête, un soleil perpendiculaire, isolé dans son ciel d'émail; enfin un air primitif, comme il en faut pour remplir la trompe des éléphans et courber toute une forêt comme un seul épi; des senteurs vierges émanées de vastes fleurs dont la corolle est assez large pour cacher un serpent endormi et le bercer comme une mouche; des troupeaux de jeunes négresses toutes nues, vous regardant passer; tels sont les deux spectacles de déchirement et de calme qui se succèdent avec la rapidité de la pensée, quand vous entrez dans le fleuve du Sénégal, après avoir quitté l'Océan et franchi cette ligne de démarcation entre l'eau douce et l'eau salée, qu'on nomme la *Barre*.

Le vaisseau que je montais semblait éprouver, comme l'équipage, la joie d'être sauvé des périls de la barre du Sénégal. Sa quille paresseuse ne fendait qu'avec peine l'eau herbue du fleuve; il prenait du bon temps, ses voiles battaient contre le mât, et l'atmosphère ambiante du pont se parfumait déjà d'une vapeur de cuisine dont elle était veuve depuis bien des semaines.

Je serai compris de ceux qui ont accompli de longues traversées. Quel bonheur d'arriver! quelle métamorphose s'opère dans le voyageur qui touche au port. Voir la terre! la sentir! l'entendre! cette joie a été mille fois décrite; elle sera toujours nouvelle. Pour le marin même, habitué à ces transitions, la vue de la terre est un spectacle attendrissant. Il était triton, il devient homme. Il change de linge, il se dépètre de ses grosses bottes, il se lave complètement les mains, il rase une barbe de trois mois, et il mange à table. Manger à table! vous ne connaissez pas le prix de cette volupté, vous qui n'avez jamais mangé assis sur des cordes goudronnées, quand la tempête, toutefois, permet de manger.

Deux bateaux où ramaient des nègres vigoureux touaient notre petit brick, le long du fleuve, en chantant des chansons dont l'air et les paroles auraient rendu jaloux des crocodiles. Nous voguions vers l'île Saint-Louis, capitale de nos possessions en Afrique. Cette capitale tiendrait dans le Champ-de-Mars. Elle nous apparaissait de loin comme une botte de paille portée sur le fleuve. A mesure que nous en approchions, elle se subdivisait en autant de petites gerbes de foin sec, posées debout, et du sommet desquelles sortaient des rayons de fumée claire.

Digitized by Google

Quand nous ne fûmes plus qu'à une faible distance de l'île, un bateau monté par le médecin de la marine vint s'enquérir des droits que nous donnait notre santé à la libre communication avec les habitans. Nous arrivions d'Europe, pleins d'une vigueur retrempée dans l'Océan, et nous abordions un pays dépeuplé de tout temps par la dyssenterie. La visite hygiénique du docteur me parut assez ironique. Il était lui-même si pâle et si maigre, que nous aurions pu le soumettre à une quarantaine avant de lui permettre de nous inspecter. Son avis fut que nous étions assez bien portans pour braver l'épidémie permanente de la localité.

Quelques heures après nous jetions l'ancre dans un débarcadère situé vers le milieu de l'île, au bord de jardins dont les palmiers trempent leurs rameaux dans le fleuve. J'étais décidément en Afrique (1).

Plein des lectures de Cook, j'attendais toujours les nègres généreux qui donnent des ignames, des melons d'eau, des patates, des bananes, des ananas et des cochons de lait pour un vieux clou. Les cochons de lait ne vinrent pas. En revanche j'eus lieu de remarquer que si la civilisation avait inspiré aux sauvages l'horreur pour les vieux clous et l'amour excessif des pièces d'argent, elle ne leur avait pas encore fait sentir le besoin de ne pas aller tout-à-fait nus. Cette nudité universelle n'a aucun des résultats que certaines imaginations pudibondes craindraient pour les sens. Une négresse ne peut pas être nue pour un blanc; sa peau est un vêtement éternel. D'ailleurs si les charmes de l'adolescence, étalés sans voile par les jeunes Africaines, pouvaient être un piége pour la sainteté du regard, les ravages de la vieillesse, qui ne se montrent pas moins, neutraliseraient tout danger. Tout balancé, le spectacle ne vaut pas l'attention. En Afrique, la résistance de saint Antoine n'eût pas été très méritoire.

On ne va guère en Afrique, et particulièrement au Sénégal, que

(1) On ne verra dans le récit de ces souvenirs d'enfance qu'un désir de faire passer sous les yeux du lecteur casanier des mœurs et des paysages qui contrastent un peu avec les nôtres. On n'a pas d'autre intention. La bordure biographique de ces tableaux est une nécessité de narration, et non un but. Ce n'est que lorsqu'on y est provoqué qu'il est permis de se mettre en scène, ne fût-ce que pour empêcher les biographes de vivre. Dans ce cas particulier, nous pensons qu'on doit parler de soi avec autorité et de manière à satisfaire les plus impatiens comme les plus difficiles. L. G.

Digitized by Google

pour faire la traite des noirs, le commerce le plus ruineux du monde, malgré l'avis d'une foule de gens.

Comme au temps de Marco-Polo, ces gens se représentent des mines d'or partout, ou tout au moins des fleuves chariant en paillettes ce luxueux métal. Dans leur croyance, ils voient encore les blancs, ces scélérats de blancs, armés de flèches, suivis de chiens, entrant dans les forêts pour dénicher les noirs, les museler, les lier deux à deux ou quatre à quatre. On les expédie ensuite à l'île de Cuba après les avoir entassés dans une cale sans air, sans jour; ils n'osent pas dire sans espace. O candides philantropes, avec qui je partage, sans contredit, une horreur profonde pour les négriers, mais dont je ne puis accepter les croyances naïves d'un autre âge, sachez que les nègres sont une marchandise très rare aujourd'hui, difficile à se procurer, coûteuse autant que la plus précieuse des denrées, sans excepter l'ivoire et la gomme, et plus périlleuse à transporter d'un continent à l'autre que de la poudre ou du vitriol.

Que ceci serve à rectifier quelques préjugés.

1° Un nègre coûte presque toujours la moitié de sa valeur.

2° On le nourrit fort bien, parce qu'un négrier a au moins autant d'intérêt qu'un philantrope à sauver ses nègres des ennuis de la traversée, de la nostalgie, et surtout de la mort. Un négrier tient à ses esclaves comme un fermier à ses bœufs et ses moutons.

3° Sur dix vaisseaux négriers, cinq sont ordinairement attaqués de la gale par le fait du contact avec les noirs; sur six, trois sont pris par les navires de l'état; un sur dix est brûlé par les bons nègres.

4° L'Afrique ne produit pas douze livres d'or par an.

Cependant la traite, quelque réduite et difficile qu'elle soit, n'est pas moins une action odieuse, et je n'allais pas la faire en Afrique, d'abord parce que j'aimais les nègres, sur la bonne réputation de Vendredi, ensuite parce qu'à cette époque, les mulâtres et les nègres eux-mêmes la faisaient pour leur compte.

Ma conscience est donc fort tranquille à cet égard : je n'ai vendu d'hommes d'aucune couleur que ce puisse être. Par compensation, elle a à nourrir des reproches d'une autre nature, moins graves sans doute, mais réels; les voici. En partant, j'avais été

Digitized by Google

chargé d'une foule de commissions par les amis, les parens et les connaissances.

J'avais été prié d'apporter au retour un léopard pour chacun de mes camarades de collége; douze arcs de sauvage et leurs carquois pour des naturalistes qui ramassent des limaçons chez eux, et vous chargent de rapporter des tigres en quantité des pays lointains; trois chevaux pur sang pour des voisins de campagne, et beaucoup de choses rares pour des personnes que je ne connaissais pas; des dents d'éléphant, des éléphans même, du corail, des perles, des rubis, de la poudre d'or.

Personne ne me dit : Tâchez de vous rapporter vous-même.

Il m'est pénible de dire ici que je ne remplis aucune de ces commissions, et que je descendis au port sans perroquets verts, ni tigres, ni éléphans, ni poudre d'or. Je n'usai pas même de l'ingénieuse excuse de ce voyageur qui, comme moi, accablé de commissions pour les pays où il se rendait, répondit les mains vides à son retour : « Mes amis, quelques-uns d'entre vous, il vous en souvient, m'avaient remis, avec la note des objets qu'ils désiraient avoir, l'argent nécessaire pour se les procurer; quelques autres ne m'avaient remis que leurs notes, sans les accompagner de la même précaution. Et qu'est-il arrivé? Par un jour de beau temps, j'examinais sur le pont du vaisseau où j'étais embarqué, vos excellentes notes aux uns et aux autres. J'apportais la plus grande attention à cette lecture, et surtout le plus grand ordre. Sur chaque papier, je posais l'argent de chacun. Voilà qu'un coup de vent s'élève : l'accident est commun en pleine mer. Mais savez-vous quels furent ses résultats? toutes les notes sur lesquelles j'avais pu mettre l'argent qui les accompagnait, résistèrent à la bouffée imprévue, tandis que les autres, plus légères, vous le comprenez parfaitement, s'envolèrent et ne revinrent plus. Ceci explique, mes amis, pourquoi je me suis acquitté des commissions des uns et pourquoi j'ai négligé celles des autres. »

J'aurais rougi d'employer l'apologue de ce voyageur; mais on ne doit pas rougir de ne pas rapporter des léopards et des tigres quand on n'a pas eu le bonheur d'en rencontrer.

Parmi ces recommandations, plus ou moins intéressées, j'en

Digitized by Google

avais accepté une plus sacrée, dont j'avais tout lieu de croire le sort non moins aventuré, et tout aussi peu par ma faute.

Au moment de mon départ pour l'Afrique, une mère m'avait raconté, tout émue, que son fils, son unique fils, l'avait quittée depuis plus de cinq ans, et ne lui avait jamais donné de ses nouvelles. Elle présumait que ce fils, tête folle, romanesque par désœuvrement, comme on est toujours romanesque, aimant l'indépendance, prétexte admirable pour ne pas avouer qu'on hait l'application d'esprit ou le travail des mains, que ce fils pouvait bien être en Afrique. Comme j'allais dans cette partie du monde, il n'était pas impossible que je le rencontrasse, si cependant il n'avait pas été pris en route par les pirates ou dévoré en arrivant par les crocodiles ou les serpens. Je demandai l'âge de l'aventurier, et sa mère me répondit : « Dix-huit ans. » C'est tout ce qu'elle eut à me répondre, en me laissant entre les mains une lettre adressée à M. Émile Dax.

— Votre fils n'avait-il aucun autre motif pour vous quitter? m'informai-je auprès de la mère d'Emile Dax.

— Aucun. S'il en existait un alors, il est bien loin de nous aujourd'hui. La misère effrayait beaucoup mon fils. Il me disait qu'il voulait aller faire fortune au bout du monde, en Chine, au Pérou, que sais-je? Son père mourut, et tout fut résolu pour Emile; il s'embarqua pour la Sicile; de la Sicile, il m'écrivit qu'il allait à Malte; de Malte, je perds ses traces. J'ai écrit au consul; le consul m'a répondu qu'il ignorait sur quel navire il était monté; seulement, à cette époque, m'écrivait-il, il en était parti un pour les côtes de la Gambie. Mes recherches n'ont pas cessé depuis, mais elles ont toujours été infructueuses. Et voyez la fatalité : l'oncle d'Emile, ce que je lui apprends, à ce cher enfant, dans cette lettre, l'a fait en mourant son héritier universel; il hérite de quarante mille francs..... Mais, adieu, monsieur, le vent souffle; vous voilà en route. Dieu vous ménage une heureuse traversée!

La mère d'Émile Dax descendit dans la chaloupe; je la perdis bientôt de vue derrière notre poupe et dans le sillage vert de notre bâtiment.

L'île Saint-Louis, où j'étais débarqué, était alors, comme au-

Digitized by Google

jourd'hui, un lieu d'exil politique. Là étaient agglomérés les utopistes les plus excentriques et jugés les plus dangereux au repos de la France; scélérats uniformément rangés sous l'étiquette du chapeau de paille, du pantalon de guinée bleue ou rose, cultivant des légumes, menant la vie des Colins d'opéra comique. J'ai vu ces monstres redoutés de la restauration pour avoir imprimé quelque innocente brochure intitulée : *Où allons-nous? où sommes-nous?* ou pour s'être montrés dans la rue avec une violette à la boutonnière, passer leurs journées dans un hamac et leurs nuits sur des nattes de jonc. Ces assassins des rois n'osaient pas même se débarrasser des moustiques qui les harcelaient. J'ai vu les derniers débris de la fameuse secte des théophilantropes, braves gens partis d'Europe pour fonder une colonie de sages au Cap-Vert, et devenus peu à peu, à force de faire des concessions au climat, les plus actifs marchands de chair noire. Toujours théophilantropes, ils s'étaient remariés avec des négresses et avaient fécondé de petits théophilantropes Sacatras, Griffes et Quarterons, et plus ou moins hauts en couleur. J'ai connu depuis les philantropes. Les théophilantropes valent mieux. Il y a entre eux la différence du lésard au crocodile.

Je n'oubliai pas la commission de la mère d'Émile Dax, malgré l'affaissement moral et physique auquel j'étais livré, par une chaleur dont les thermomètres ont consacré la violence.

Les uns me dirent : Si votre jeune homme était sur la colonie depuis cinq ans, il sera mort d'une affection de foie; d'autres m'assurèrent que s'il ne s'était écoulé que deux ans depuis son arrivée, il ne devait pas être mort du foie, mais de la dyssenterie; de moins décourageans me persuadèrent qu'il pouvait avoir évité ces deux maladies en s'embarquant avec l'expédition partie pour le haut du fleuve et destinée à protéger le commerce des gommes. En ce cas son silence prouverait simplement qu'il a été tué par les Maures.

Trouver un homme dont on ne sait que le nom dans les colonies où le premier acte est d'en changer, est déjà assez difficile; l'y rencontrer quand il a cessé de vivre, est encore plus embarrassant. Graduellement découragé, mon zèle à découvrir Émile



Digitized by Google

Dax se changea peu à peu en une espèce d'acquit de conscience sans énergie comme sans effets. Je piquai la lettre de sa mère à la boiserie d'une glace, ainsi qu'on le ferait d'un papillon : c'était une chose morte.

Peu après, le bruit circula dans l'île que des collisions affreuses avaient eu lieu entre les Maures et les Noirs ; comme d'usage, les Noirs avaient été battus, exterminés, et leurs villages incendiés avaient servi de brasier pour les cuirs. Ceci était le texte des premiers bulletins. Les suivans annonçaient, au contraire, des victoires sans exemple remportées par les Noirs sur les Maures. Si on ne leur avait pas encloué des canons, c'est qu'ils n'en ont pas ; et si, par représailles, leurs villages n'avaient pas été la proie des flammes, c'est que les Maures, comme les Bohémiens, n'ont en propre aucune résidence. Ils campent au centre de leurs chevaux, de leurs moutons et de leurs bœufs. Mais les Noirs leur avaient pris trois mille bœufs, six mille moutons et je ne sais combien de veaux. Cette supériorité inouie des Noirs sur les Maures était due à la bravoure personnelle d'un blanc, d'un Européen, ajoutait-on, qu'avaient choisi les Noirs pour capitaine, pour général et presque pour roi. — Un aventurier !

Si c'est un aventurier, pensai-je, pourquoi ne serait-ce pas mon homme? Sa mère me l'avait dépeint comme très romanesque, c'était lui ; comme un ambitieux, c'était lui. Allons voir sa majesté. Je retirais déjà l'épingle qui fixait à la glace la lettre de Mme Dax.

Ne confiant mon projet à personne, j'arrêtai de partir le lendemain pour le village où il trônait au milieu de sa victoire bêlante. La distance à parcourir n'était pas grande ; et ce n'était que quelques crocodiles à éviter pour arriver jusqu'à lui à travers des marais.

Je me mis en route un peu avant le lever du soleil, afin d'éviter une marche pénible pendant le jour ; je ne pus si vite me diriger cependant, qu'il ne me surprit avant mon arrivée au camp. Depuis, je n'ai oublié que l'incommodité qui suivit le spectacle de ce lever. J'en ai retenu les magnificences.

Dans cette zone de l'Afrique, le lever du soleil n'est précédé d'aucun crépuscule. Il était nuit, il est jour. La transition est même si brusque, que l'attention trompée ne sépare pas de cet éclair

Digitized by Google

sans orage une détonation imaginaire. A l'apparition de l'astre on croit entendre tonner.

Le soleil se lève; le ciel est blanc de craie. Ce qui est resté des vapeurs de la nuit s'amoncèle, s'enroule en tapis diaphane, et fuit comme l'haleine sur un bois lustré ou du marbre poli. Sous l'épanouissement de cet incendie, la couleur verte des mimosas et des accacias semble déteindre des couches supérieures aux couches inférieures; le haut des arbres est gris pâle, le dessous vert. On dirait des oliviers entés sur des platanes. Le sable du Sahara est roux et friable à l'œil, vu au bord du fleuve; à distance, c'est une crème battue et dorée; plus au fond, c'est une mousse phosphorescente de petites vagues; au-delà enfin, c'est quelque chose qui remue, éblouit, brûle les cils, et qu'il serait impossible d'accuser, s'il ne s'élevait au-dessus de cette ligne pour la déterminer, une tache immobile et échancrée comme une virgule, qui est le cou d'un chameau, ou une autre tache mouvante et en croix, indiquant une autruche qui passe à l'horizon avec les ailes déployées.

Aussitôt ce lever rapide, le fleuve se dégourdit, se détend et coule plus vite. L'analogie des sensations fait croire à un dégel, ou à un vent qui crispe la surface de l'eau. Il n'y a pas de vent, il n'y en a pas pour faire dévier un rayon sur l'angle d'un atôme, pour mettre sur le côté un grain de sable. Si déliées qu'elles soient, les barbes de roseaux montent droites et aiguës. Tout est immobile comme dans un tableau : les grandes et les petites herbes paraissent autant de coups de pinceaux. C'est de la couleur, et pas de mouvement.

Si le regard fouille en ce moment d'éveil universel, entre les deux rives, le spectacle change : ce sont des îles flottantes, comme des nids tombés d'un arbre, tantôt liées en bouquets par d'innombrables rameaux de joncs, de lianes et d'écorces filamenteuses de palmistes ; tantôt elles sont si près de la terre ferme, que des aigrettes posées de distance en distance, comme autant de bouées vivantes et emplumées, marquent le peu de profondeur de l'eau. Sur la tête des aigrettes, passent en poussière bariolée des bouffées de colibris, effrayés par le cri et le vol immense du pélican, qui, de sa robe d'étoffe blanche et empesée cache le soleil, et couvre de son ombre gigantesque des îlots entiers et des pans de



Digitized by Google

fleuve. Voluptueusement dilatés par cette chaleur de plomb fondu qui torréfie, les crabes grouillent, les crocodiles, couchés sur leurs œufs, bâillent et déroulent leurs anneaux, tandis qu'assis en spirale sur leur queue droite comme un bambou, dardant leurs languettes, des serpens, hauts de dix pieds, regardent amoureusement les oiseaux qui tournent en cercle sur leurs têtes. Ensuite, il y a d'autres oiseaux qui s'envolent précipitamment pour fuir le jour, qui ternirait leur fourreau étincelant. Je ne sais pas leurs noms, s'ils ont des noms; mais il en est de noirs avec la tête blanche; d'autres si verts, qu'on les prendrait pour des feuilles, et qui deviennent pourpres en passant au soleil; d'autres losangés comme un échiquier, et quelques-uns d'or, mais d'or massif. Tout cela est sans choix. Voilà pour les couleurs du ciel, de la terre et du fleuve. Quant au bruit, on n'entend que deux voix au lever du soleil en Afrique : celle de la hyène qui fuit devant le jour, et celle de l'éléphant qui le salue.

J'eus tout lieu de me croire dans le voisinage du camp, à la vue d'une épaisse fumée répandue au-dessus de l'espace que je présumais être le village occupé par les vainqueurs. C'était le témoignage d'une nuit passée à brûler des feux de joie. A mesure que je m'enfonçais dans les broussailles formant les remparts du village, la fumée prenait une teinte rougeâtre, et elle apportait avec elle une odeur de roussi, bien faite pour alarmer un Européen dans un pays où l'anthropophagie n'aurait pas été tout-à-fait inconnue. Au sortir de la haie, j'eus sous les yeux le spectacle d'un vaste emplacement couvert de matières à demi brûlées, flambant encore çà et là, et sur lesquelles rôtissaient, sans le luxe du gril, des moutons tout entiers, chair et laines, des collections de bœufs, avec leurs cornes. L'aspect était aussi lugubre qu'infect. On ne me demandera pas si j'étais encore loin du village auquel j'avais le projet de me rendre. J'y étais. Ce tas de feu et de cendres constatait le sort qu'il avait subi de la part des Maures. Aucune autre indication ne me fut nécessaire pour comprendre que ces chairs grillées représentaient évidemment le contingent des bestiaux d'abord conquis par les noirs, et repris par les Maures, restés en dernier lieu les maîtres du champ de carnage où j'étais. J'ai su depuis que ceux-ci avaient fondu, au milieu de la nuit, sur leurs

Digitized by Google

vainqueurs couchés à terre par le triomphe et l'eau-de-vie, et qu'ils en étaient venus facilement à bout. Dans la précipitation de leur succès ils avaient jugé à propos de diviser en deux parts le fardeau de leur butin. Ils emportèrent les noirs pour les vendre sur la côte à quelques négriers de bonne volonté; ils brûlèrent les bestiaux pêle-mêle avec le village, afin de ne pas embarrasser de troupeaux leur marche militaire.

La victoire des Maures n'avait pas été tellement dégagée de cruauté qu'il ne pendît par-ci par-là aux arbres des cadavres de Noirs balancés au-dessus de la fumée. L'homme de la nature reprend ses droits dans l'occasion. Quand il n'est pas doux, humain, comme l'ont peint les philosophes du XVIII^e siècle, il est alors un peu antropophage, un peu assassin et un peu incendiaire. On n'est pas parfait.

Comme je ne pouvais embrasser d'un seul coup-d'œil le circuit de carnage tracé autour de mon regard, ce ne fut que quelques minutes après mon premier saisissement, que j'en éprouvai un autre bien plus vif. Entre ces corps noirs boucanés par le feu, j'aperçus un cadavre blanc pendu en sens inverse, cela sans doute pour lui faire honneur. A la fraîcheur des chairs, on reconnaissait aisément l'âge encore très jeune de la victime. En voyant cet unique cadavre blanc parmi ces cadavres noirs, j'eus une sinistre pensée. C'était sans doute celui du roi, de ce roi si vite fait par les Noirs, si vite pendu par les Maures; c'était celui du jeune homme que je cherchais; comment s'en assurer? Je ne l'avais jamais vu, et d'ailleurs, par suite de la distinction qu'il avait méritée des Maures, on ne l'avait attaché par les pieds qu'après lui avoir coupé la tête.

J'avoue que je ne m'étais figuré que deux manières possibles de rencontrer Émile Dax. Le voir ou ne pas le voir : j'étais dans l'erreur. On peut voir quelqu'un à moitié.

Mais était-ce bien Émile Dax, celui dont la tête avait servi de trophée à un vainqueur basané? Pour le croire, combien ne fallait-il pas supposer de choses? Admettre qu'il était venu en Afrique, qu'il y avait été proclamé roi, que c'était lui, roi, qu'on avait décapité et pendu par les pieds.

J'étais bien décidé à ne pas embrasser ces suppositions comme

Digitized by Google

trop désespérantes, et surtout comme trop romanesques ; cependant n'était-ce pas en vertu de quelques-unes de ces suppositions que j'avais toujours espéré et que j'espérais encore le rencontrer en Afrique? Combien avons-nous de logiques? Réponse : autant que de passions.

A mon retour à l'île Saint-Louis, je replaçai une seconde fois à la bordure de la glace la lettre de la mère d'Émile Dax.

On entrait en plein hivernage, terreur de ceux qui n'ont pas été familiarisés, par une longue résidence aux colonies, avec les perturbations atmosphériques qu'amène la saison désignée sous cette dénomination redoutable. Nul ne commettra l'erreur de croire que l'hivernage a quelque analogie avec notre hiver d'Europe. L'hivernage est l'époque des intolérables chaleurs et des tempêtes inconnues à nos climats. Alors les terres des zones torrides semblent encore être sous le coup des déchiremens primitifs. Le ciel verse des pluies dont rien n'exprime la densité et la fougue; des vents, venus de tous les points, cassent les arbres les plus durs, et en jonchent les fleuves lancés hors de leur lit. Quand ces vents et ces pluies accordent une trève de quelques heures, le soleil reparaît dans cette sérénité trompeuse, plus ardent que jamais. On dirait qu'il se rapproche de la terre pour la sécher; c'est pour la préparer à de nouvelles et plus terribles immersions. Le vent d'est tombe sur le sable, rebondit comme s'il eût frappé le fond d'un miroir parabolique, et se déploie dans l'air en atomes corrosifs. L'air est chaud, la terre brûlante, la rivière tiède. Tout ce qu'on touche sue ou bouillonne. A chaque instant on s'attend à voir s'embraser les maisons de paille des nègres, accroupis, haletans, sur leurs nattes. Les tuiles et les pierres se calcinent, tombent en poussière; les glaces et les carreaux se fendent dans leurs cadres desséchés. Nu, on étouffe; couché, on fond de chaleur; debout, l'eau ruissèle de votre front à vos pieds; dedans le feu, dehors le feu.

Malheur à l'Européen qui sort alors en plein jour ou le soir au serein si bienfaisant en apparence! Malheur à celui qui, sur la foi d'un ciel étoilé, demande à la nuit, aux ravissantes nuits d'Afrique, plus ravissantes pendant l'hivernage, le calme et une compensation aux douleurs aiguës de la journée! Il respirera les ha-

Digitized by Google

laines mortelles dégorgées par les lacs et les résidus des forêts. Ses organes se tremperont dans le venin d'une vaste terre morte, et en putréfaction pour renaître. Dès ce moment une langueur générale s'emparera de lui et le rongera jusqu'à la moelle; il jaunira; ses membres se courberont, ses chairs fondront comme auprès du feu, quand toutefois le mal ne se saisira pas de lui d'autorité, pour l'emporter après quelques heures de lutte. Ce mal qui prend différens caractères, selon les bandes climatériques, et leurs expositions distinctes, s'appelle ici typhus, là fièvre jaune, au Sénégal dyssenterie.

Cette affreuse maladie, qui n'est que le choléra modifié par un flux de sang perpétuel, dépeuplait, à l'époque où se passe mon récit, la colonie du Sénégal, ses dépendances et surtout sa capitale, l'île Saint-Louis où je résidais. Je puis dire que j'ai connu le choléra par une anticipation dont je suis très peu fier. Avant tout le monde j'ai vu les processions de cercueils, les convives de la veille allant au cimetière le lendemain, et l'existence mise en question pour une bouchée de plus ou pour un verre d'eau bu inconsidérément.

On mourait donc à profusion autour de moi : les plus vieux colons, les naturels mêmes, ne résistaient pas plus à l'épidémie ou à la contagion que les étrangers. On enterrait les noirs dans la chaux, et les blancs dans le sable; voilà tout ce qui diversifiait le caractère de la mortalité, si je ne me trompe.

Qu'on juge des agrémens qu'offrait la résidence : le fleuve était désert; tous les bâtimens français avaient, depuis deux mois, quitté la colonie dont le commerce est ordinairement suspendu pendant l'hivernage; les quelques officiers de la garnison qui, par la distinction de leur esprit, rappelaient les mœurs de la France, étaient morts ou partis pour Galam, la ville de la poudre d'or, poudre si fine qu'elle a toujours glissé entre les doigts de nos factoreries.

Ma seule distraction était une promenade accomplie régulièrement entre l'heure où le soleil allait tomber sous l'horizon, et l'heure où la nuit incomplète n'était pas encore chargée de fraîcheurs. Cette promenade s'étendait de mon logement, placé au bord du fleuve, au palais du gouverneur qui n'en est guère éloigné. J'arrivais toujours dans la cour du palais au moment où la musique militaire du

Digitized by Google

régiment colonial égayait le dessert du gouverneur par quelque symphonie de Beethoven. Au début de mes promenades lyriques le corps musical était aussi satisfaisant par le nombre que le comportent les règlemens : flûte, hautbois, trombone, grosse caisse, chapeau chinois, trompe, triangle, cymbales, s'y trouvaient, et faisaient leur partie avec beaucoup d'ensemble. Ordinairement je jouissais tout seul de cette distraction dédaignée par les indigènes. Assis sur un banc de pierre, je me transportais avec délices, sur les ailes de quelques airs connus, au fond de la patrie absente. Heureux comme un habitué des Italiens, je ne manquais jamais de revenir chaque soir à mon poste pour partager la musique du gouverneur.

Un jour, je ne m'aperçus pas sans chagrin que la flûte avait fait défaut au concert. Ce n'est pas qu'il se ressentît extrêmement de ce vide; mais j'avais pris en véritable affection chacun de ces braves musiciens à qui je devais l'instant le plus doux de mes journées. Quand le concert fut fini, je m'informai auprès du maître de musique de la raison qui m'avait privé d'entendre la flûte du régiment.

—La flûte est morte hier de la dyssenterie, me répondit-il, en replaçant sa baguette d'ivoire dans le fourreau de cuir. Une excellente flûte, la meilleure de l'armée. C'est une perte irréparable, surtout dans un pays où il n'est pas facile de former des musiciens.

Je m'apitoyai avec le maître sur le sort de la malheureuse flûte, et je rentrai chez moi plus triste que de coutume.

Le malheur lie vite. Bientôt je fus l'ami des musiciens du régiment. Mon exactitude à venir les entendre ne leur fut pas indifférente. Pascal aura toujours raison. « Nous sommes si vains, que nous recherchons les suffrages de toute la terre; et si petits, que les applaudissemens d'un seul nous suffisent. » Les musiciens ne sont pas petits, mais peut-être sont-ils vains.

Parmi mes musiciens, j'en distinguai un plus jeune que les autres, blond et délicat, un peu mélancolique même; l'instrument dont il jouait semblait peu répondre à la situation apparente de son ame. Il jouait du fifre; mais il en jouait à ravir; il en faisait une flûte pour l'harmonie et la sensibilité. Il pleurait avec lui,

Digitized by Google

chantait et se souvenait. En vérité, il était poète sur son ingrat instrument. A travers ses notes, justes et senties, il me semblait voir passer les coteaux de mon pays, nos barques inclinées sous les saules qui s'inclinent sur la mer. Si vous avez vécu loin de votre pays, au-delà des mers, vous devez savoir les innombrables souvenirs qui renaissent à la sensation d'une odeur locale, d'un accent compatriote, d'une couleur familière. Un jour je lus en Afrique, sur une boîte en carton qui venait de France : *Wilhem, quincailler à Paris, rue Vivienne.* Je baisai respectueusement ces caractères, et je pleurai bien long-temps. Rue Vivienne ! à Paris !

Quelques jours après la perte de la flûte, je remarquai que le chapeau chinois ne retentissait plus à mes oreilles. J'eus un fatal pressentiment.

Ce pressentiment n'était que trop fondé. Mort, le chapeau chinois, comme la flûte. L'un et l'autre jouaient dans un monde meilleur.

La veille, le chapeau chinois avait fini son rôle sur la terre.

« Que voulez-vous ? me dit le maître, vénérable artiste au nez rouge et à la tête carrée, la colonie n'a plus de vin ; il n'en arrive pas une seule futaille de Bordeaux. On nous fait boire du rhum. Le rhum dans l'eau nous tue. »

Je n'osai pas objecter au maître que c'était peut-être le rhum sans eau qui avait tué l'infortuné chapeau chinois.

Ma douleur fut profonde; mais enfin le hautbois, le trombone, la grosse caisse, la trompe, le triangle et les cymbales nous restaient, et le fifre aussi. Le fifre, toujours plus sombre, faisant passer dans son pauvre instrument la tristesse de son cœur. Si Beethoven avait deviné cette ame d'artiste, il eût écrit quelques notes pour le fifre dans l'une de ses admirables symphonies.

Mes infortunes n'étaient pas à leur terme. Le hautbois et le trombone suivirent de près la flûte et le chapeau chinois, et le quatuor, commencé sur la terre, s'acheva dans le ciel.

A partir de cette défection fatale, la superbe musique du gouverneur se réduisit à la grosse caisse, à la trompe, au triangle, aux cymbales et au fifre. Il résulta quelques vices d'harmonie produits par ces lacunes. Comment s'en plaindre sans ingratitude ?

L'hivernage poursuivait le cours de ses désolations. Plus de

Digitized by Google

pluies, mais des ouragans secs qui soulevaient le Sahara et en saupoudraient l'espace. Des raz-de-marée se joignaient à ces effroyables tempêtes pour mêler le bouleversement des eaux de la mer au bouleversement des sables. Il y avait des caravanes emportées, hommes, chameaux et tentes, par les avalanches du désert.

Vers cette époque, je songeai sérieusement à échanger mon séjour dans le fleuve pour celui de l'île Gorée, qui s'élève dans l'Océan, du côté du sud, à quarante lieues environ de l'île Saint-Louis. Gorée est un petit rocher escarpé, pris et rendu vingt fois par les Anglais qui y ont laissé une douzaine d'expressions et leurs gros sous au milieu desquels les indigènes sont heureux de voir trôner la reine des eaux à l'abri de cette imposante légende : *Britannia*. La mer l'isole des émanations putrides du continent, et les vents alisés la rafraîchissent toute l'année. Elle est la providence des victimes de l'hivernage. Malheureusement les migrations n'ont lieu d'ordinaire que vers la fin de cette funeste crise climatérique, quand on a tout juste assez de force pour supporter les fatigues de la traversée. Dans l'une comme dans l'autre partie du monde, on songe à la santé lorsqu'on l'a perdue.

Quoique la mienne ne fût pas hors d'état de tout rétablissement, elle avait besoin de se reposer. Lorsqu'on n'a que des malades et des mourans autour de soi, la santé même n'est qu'une convalescence. J'avais besoin de soulager mes regards; de quitter cette nature corrodée, ce fleuve endormi sous la fièvre, ces arbres sans ombre, ce désert plein de langueur, pour gravir des montagnes, pour boire l'eau des rochers, pour respirer à pleine poitrine l'air généreux et robuste de l'Océan.

Ma résolution était prise, mon passage était arrêté sur un cutter prêt à faire voile pour Gorée; de Gorée, je m'embarquerai pour l'Europe à l'entrée du printemps. Avant de quitter l'île Saint-Louis, j'eus la fantaisie de voir, je n'osai pas dire d'entendre, mes infortunés musiciens. Le devoir m'était imposé par les liens du patriotisme, si sacrés sur un sol étranger, de me charger de leurs commissions pour la France. Mes malles faites, je me rendis au palais du gouverneur, où j'avais d'ailleurs à faire viser mon passeport.

Digitized by Google

Ce jour-là l'hivernage éclatait dans toute sa violence. L'air sortait d'une fournaise et semblait rougir les rameaux tranchans des palmiers. Avec un bruit creux, les gousses des pains de singes se heurtaient et se détachaient de leurs maigres branches. Beaucoup de cases, déracinées par le vent, laissaient voir entre leurs ruines la pierre noircie du foyer. On sentait le sable couler sous les pieds; on en avait jusqu'aux genoux. Perdus dans l'immensité du ciel, des pélicans criaient de joie au milieu de cette nature en colère, et rejetaient de leur bec les petits poissons dont ils s'étaient trop gorgés. A peine si de loin en loin une vieille négresse se montrait au seuil de sa hutte, pilant du millet dans un mortier écorné comme elle. Il pleuvait des grains de sable qui brûlaient la peau comme autant d'étincelles.

J'arrivai enfin; mais la cour du palais du gouverneur était déserte; point de musiciens. Ils n'étaient pas venus, quoique l'heure fût déjà fort avancée. Quoi! tous morts! depuis dix jours seulement, en dix jours pas un n'avait échappé à la maladie! Cependant il était raisonnable de supposer que trop réduits, par la mort de la flûte, du hautbois, du trombone et de quelques autres instrumens successivement frappés, les artistes survivans avaient été forcés de supprimer tout-à-fait le concert. Que je connaissais mal la discipline militaire!

A peine avais-je, dans mon esprit, admis ces doutes injurieux, que je vis passer sous la porte de la cour du palais le maître de musique du régiment. Il était sans doute suivi de ses rares compagnons; mon impatience était grande à m'assurer de leur nombre.

Le premier qui entra après lui, c'était le fifre. Hélas! le premier fut aussi le dernier; le fifre était seul.

En m'apercevant, le maître me fit un signe qui était toute une histoire. Ce signe voulait dire : « La grosse caisse est morte, le triangle est mort, les cymbales sont mortes; ils sont tous morts; et nous deux, moi le maître, et lui le fifre, nous allons mourir aussi. »

Ils ne s'avancèrent pas moins, l'un et l'autre, jusque sous les fenêtres du gouverneur pour exécuter le dernier solo qu'ils avaient à remplir sur la terre.

Digitized by Google

Le devoir ne leur disait pas, comme Napoléon à l'un de ses capitaines : « Vous prendrez cent hommes, vous vous porterez à la tête de ce pont, et vous vous ferez tuer ! » Mais la discipline avait dit : « Maître, vous irez, avec votre fifre, jouer pour le gouverneur, et vous mourrez ensuite. »

Ils avaient obéi. Je ne peindrai pas l'état sanitaire du maître. Lui, autrefois replet comme le grosse caisse, bruyant comme la trompe, n'avait plus que la peau sur les os ou sous les os, car les os perçaient la peau. Probablement, il ne buvait plus même du rhum avec de l'eau : le rhum avait été écarté. De sa dignité passée, il n'avait conservé que sa baguette et le mouvement de tête avec lequel il animait ou modérait les musiciens placés sous ses ordres. Emporté par l'habitude, il semblait encore les diriger.

Le fifre m'attendrit. Ses mains décharnées dégagèrent d'un petit étui l'instrument dont il jouait, et ses lèvres pâles s'allongèrent pour en toucher l'embouchure. Il tremblait ; importuné par une excitation nerveuse, il passa à plusieurs reprises ses doigts sous ses cheveux en sueur ; il ne se raffermit qu'avec peine sur ses jambes.

Retrouvant un geste du temps de son ancienne majesté, le maître ordonna à l'orchestre de commencer.

Le fifre commença. Je n'ai jamais su les paroles de l'air qu'il joua ; mais l'air m'était connu. Sans doute un musicien l'aurait trouvé trop simple, il me remua jusqu'au fond de l'ame. C'était encore un air du pays, comme celui qu'il exécutait la première fois que je l'avais entendu. Malheur à celui qui reste insensible à une chanson de la patrie ! Il ne connaît pas la douleur. Jusqu'ici il n'avait joué que pour les autres, cette fois le fifre jouait pour lui. Le pauvre jeune homme croyait, sans doute, en s'abandonnant ainsi à son instrument, être dans quelque bonne ville de garnison au moment de la retraite, quand au retour de la promenade les jeunes filles se rangent pour laisser passer le fifre, le fifre adoré de tout ce qui porte un cœur de grisette provinciale. Peut-être avait-il des rêves plus poétiques ; je ne sais. Quoi qu'il en soit, il fut maître de son émotion jusqu'au bout. Quand il eut fini, le maître, qui avait compris l'effort méritoire de son orchestre, lui serra fortement la main.

Digitized by Google

Après avoir replacé l'instrument dans l'étui, le fifre vint vers moi, et me dit en me le remettant.

— Comme je n'en jouerai plus, je vous prie, puisque vous retournerez bientôt en Europe, de vous en charger pour le donner à ma mère. Je m'appelle Émile Dax.

Ma lettre était enfin parvenue à son adresse.

Je voudrais pouvoir rapporter ici la joie d'Émile Dax en apprenant qu'il était riche, consigner son retour en France, décrire son bonheur, celui de sa mère; affirmer surtout que l'épidémie ne l'enleva pas, peu de jours après notre entrevue, aux concerts si brillans du gouverneur du Sénégal, mais ces joies d'historien-conteur me sont interdites. J'ai dit ce que je savais; et je ne sais pas davantage.

Le lendemain je n'étais plus dans la colonie.

Seulement j'ajouterai que je remis le fifre d'Émile Dax à un lieutenant de vaisseau marchand qui fit voile de Gorée pour Cherbourg. J'ignore si l'instrument est arrivé à sa destination.

La douane l'a peut-être brisé en quatre morceaux pour s'assurer qu'il ne contenait pas de la poudre d'or.

LÉON GOZLAN.

Digitized by Google

# LES

# NUITS DE ZERLINE.[1]

## I.

C'est ce qu'ils disaient tous : *Adorable! fluide!*
*Une fleur, un ruban qui tournoie au zéphir!*
*Une fille à damner un gratteur d'Elzevir!*
*La rose du balcon, la perle, la sylphide!*

Elève de Coulon, — j'entends le professeur,
Coulon, le vieux Coulon, amour en cadenette,
Régentant chaque soir du haut de sa pochette
Cet Olympe écolier que l'on appelle un chœur.

Sa mère avait voulu que Coulon fût son maître...
Sa mère avait pour nom madame Alexina.
Elle était de Livourne et devait s'y connaître;
De bonne heure elle eut soin de former Zerlina.

(1) Le fragment que nous publions est extrait d'un petit drame, *les Nuits de Zerline*. M. Roger de Beauvoir, en enfermant dans un cadre élégant et semé d'observations piquantes une histoire de danseuse qui pourrait bien n'être pas tout entière une fiction poétique, est entré dans une voie où il peut marcher seul vers de légitimes succès. M. Roger de Beauvoir a réuni plusieurs de ses comédies dans un volume de poésies, qu'il publiera prochainement sous le titre de *la Cape et l'Épée*.

Digitized by Google

Et ce fut un bijou d'amour! — Petite fille,
Les officiers du port la regardaient valser;
Pour un mince ruban tombé de sa résille
Un comte autrichien un jour se fit blesser.

Ce qui fit grand scandale. — Alors, sa digne mère
Jugea qu'il était temps de lui montrer Paris.
Zerline, Italienne, alla Cité-Bergère;
C'est presque toujours là que logent les houris.

II.

Paris, sphinx affamé, la reçut. — O Zerline!
Rien qu'à te voir alors le vieux Faust eût péché!
Soulevez ce rideau de blanche mousseline,
Lecteur. — Nous la trouvons tous deux à sa psyché!

Voilà son col d'ivoire et sa peau diaphane,
Ses longs cheveux de soie et son bras si vanté;
Voilà ses yeux surtout, ses yeux de courtisane,
Où la mélancolie est une volupté.

Vous aviez pressenti que Zerline était brune,
Elle est brune en effet; souple comme l'osier,
Causeuse, et par instans plus pâle que la lune,
Dont la molle couleur blanchit jusqu'au rosier.

Elle est belle, — et déjà toute Parisienne,
Faisant fi des amours, stylets italiens;
Consommant par soirée un flacon de verveine,
Ayant un journaliste, un duc, et quatre chiens!

Zerline ruinait par an dix insulaires...
C'était un parti pris. La belle n'épargnait
Que les gardes-du-corps et les surnuméraires.
L'amant du jour avait l'argent qu'elle gagnait.

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

## III.

Mais ce qu'on ajoutait, ce qu'on disait tout bas,
Ce qu'on lui reprochait, bon Dieu! vous le dirai-je?
A vous, son soupirant? — Ne m'interrogez pas,
Ou bien tout votre amour va fondre comme neige.

Le balcon (par ce mot j'entends les abonnés),
Sur ses amans d'un jour bâtissait mainte histoire,
Qu'à périr dans l'an même ils étaient condamnés,
Et que la tour de Nesle enfin était moins noire.

Au moins, soupiraient-ils, Buridan réchappa.
Buridan, l'écolier que seul rendit la Seine.
Mais ici, comptez donc! Voyez. La mort frappa
Hier le jeune Williams, qui n'a pas la trentaine.

Lord Williams! de Zerline amant depuis un mois!
Et le petit Wildair? Et le vieux duc lui-même,
Pauvre duc en son lit ramassé les pieds froids,
Un mardi-gras, messieurs, la veille du carême!

Et Tristram, à Greenwich, l'autre jour dépêché!
Il est vrai que Tristram avait bien quelques dettes...
N'importe, c'est un sort. Quand on l'a repêché,
De Zerline à ses bras il avait les manchettes!

Et l'on m'a dit, messieurs, que c'est depuis ce temps
Que la Zerline est triste, et met un peu moins d'ambre;
On veut que tout le jour elle soit en sa chambre
Avec un chapelet romain pour passe-temps.

— Certes, c'est grand malheur, car cette fille est belle;
Elle amène, monsieur, tout Londre à l'Opéra!

Digitized by Google

— Moi! j'en veux essayer, je me risque pour elle!
— Avant, lisez, monsieur, l'histoire de Sara.

## IV.

Arthur est ce qu'on nomme un poète à la mode;
Romanesque jeune homme, et qui ne croit à rien,
Abîmé de champagne, et mauvais rimeur d'ode,
Mais qui ne chante pas trop mal l'italien.

Il est rose et bien fait. — On le met en musique;
Il enlève beaucoup de femmes dans ses vers;
Il fume, boxe, boit sur la place publique,
Et se fait don Juan. — C'est un de ses travers.

En dépit de cela, c'est un fort bon jeune homme,
Messieurs; — oui, ne voyez qu'un masque dans Arthur;
C'est un enfant naïf, enchanté qu'on le nomme
Roué, — mais de son cœur le miroir est très pur.

Nous avons à Paris beaucoup de ses semblables,
Dérangés par système, honnêtes jeunes gens,
Qui veulent à tout prix boire et casser les tables,
Et rentrent en fumant le soir chez leurs parens,

Frisant du bout du doigt leur moustache innocente,
Faisant sur le parquet sonner leurs éperons,
Et chantant, tout auprès l'alcôve de leur tante,
Un grand air de Monpou plein d'éclatans flonflons.

Adorables roués qui sortent des écoles!
Ah! qui nous aurait dit en troisième autrefois
Qu'ils rimeraient un jour *gondoles, barcaroles*,
Et feraient à Paris deux passions par mois!

Car, il faut bien le dire, — une femme a la fièvre
D'abord qu'on lui présente un jeune et frêle auteur,



Digitized by Google

Avec un frac de Blin, et sans encre à la lèvre,
Le front triste, et penché comme une pâle fleur!

Elle l'aime, l'écoute, elle boit son sourire!
D'avance il a son cœur, s'il danse le galop;
On le bourre de thé, puis on le force à lire
Douze à quinze cents vers. — Jamais il ne lit trop!

C'est Byron, — Ariel, — Napoléon! — Qu'importe!
C'est un aérolithe en ce monde tombé!
Il est maître d'entrer par la petite porte.
On l'a comme un griffon ou bien comme un abbé.

V.

Oui; — mais des jours d'Arthur Zerline est économe...
Et frémit de les voir de la sorte exposés;
Elle veut de la mort préserver ce jeune homme,
Car elle connaît trop le fiel de ses baisers!

Voilà, de par les saints! une lutte cruelle,
Un martyre inouï que de voir et sentir
Dans son ame couver et germer l'étincelle,
Pour contempler ce feu que l'on doit amortir!

« — Qu'ai-je fait? Pour quel tort, pâle et sombre Ophélie,
Vais-je semant partout ma couronne flétrie?
Pour quel crime mon lit n'est-il qu'un froid cercueil?
Je ne veux plus d'amans dont je porte le deuil!

Plus d'amans! — Vous savez que Zerline est danseuse...
N'importe, elle en a fait elle-même serment,
La voilà retirée et presque vertueuse,
Elle seule a la clé de son appartement.

C'est un petit réduit près le Strand. — Jalousie
Verte et fraîche, un grand store abaissé tout le jour;

Digitized by Google

Vous diriez que l'on entre en quelque bain d'Asie
Dès le seuil odorant de ce divin séjour !

Elle est là... Madeleine au désert enfermée,
Ses cheveux, longs et noirs, inondent le sofa ;
Elle sommeille encor d'elle-même embaumée,
Belle à toucher le cœur d'un topchi de Jaffa !

Morgane, douce fée, oh ! redis-nous son rêve !
Peut-être elle revoit sa Livourne en dormant,
Naples, dont le phosphore allume au soir la grève,
Ou Venise, en ses eaux, baisant le firmament !

Ou plutôt ne sont-ils pas là, dansant la ronde,
Ses morts d'hier, démons de son sommeil jaloux ;
Tous ceux-là que le temps devant sa porte immonde
A ramassés sortant du premier rendez-vous?

Ombres d'un soir, d'une heure, effroi de sa pensée !
Fontômes qu'elle a vus dans la nuit en sursaut,
Tels qu'en suivait Lenore en sa marche insensée,
Quand le coursier fatal l'emportait au galop ?

Farouches visions, qui, dès qu'elle sommeille,
Font craquer sous leurs pieds son lit abandonné !
Funestes cavaliers, dont l'appel la réveille,
Inexorables morts qui n'ont point pardonné !

## VI.

Arthur dessèche et meurt. — Dans la ville de Sterne,
Rien qu'en voyant le peuple, il a le mal de mer ;
Il n'aime ni le Parc, gai comme une citerne,
Ni le tir au pigeon, ni le *soda water*.

Liston (1) ne le fait plus sourciller. — Il rumine

(1) L'acteur.



Digitized by Google

Sur les trottoirs du Strand, droit comme un échiquier,
Contre le peuple anglais, les nègres, la vermine,
Et les mille *cokneys* du peuple boutiquier,

Contre tous les bas-bleus, contre les pâtissières,
Les parieurs d'Epsom, le gin, le parlement,
La Quaterly, le roi, la pluie et les libraires
Dont il ne touche plus, hélas! un sou d'argent!

Et chaque gentleman lui dit : « L'heureux poète!
« L'heureux homme! Voyons, dites-nous, Roméo,
« Comment n'êtes-vous pas mort avec Juliette?
« Vous avez le teint frais pour sortir du tombeau! »

D'autres : « Ce n'est pas vous! cher Arthur! c'est votre ame!
« Vous voilà revenu du Styx assurément!
« Vivre cinq mois comptés avec pareille femme!
« Voulez-vous les détails de votre enterrement?

« Ils sont dans le *Morning-Chronicle*... Énorme page!
« On dit que vous avez pris vous-même un rasoir,
« Et que vous êtes mort avec un beau courage,
« En disant à Zerline : *angel*, *love*, bonsoir! »

— Oh! par trois fois damnés les fâcheux d'Angleterre!
S'écria le poète, ils me disent heureux!
O peuple de haras, vieille et stupide terre,
Où c'est au poids de l'or qu'on pèse l'amoureux.

Crânes épais sur qui l'égoïsme ruissèle,
Froids buveurs, ruminans dans vos stalles de bois,
Vieux Shylocks qui n'avez d'instinct et de prunelle
Que pour l'argent chrétien qui glisse sous vos doigts;

Je vous maudis! — Byron, d'un revers de son aile,
Byron l'Italien un jour vous souffleta;
Vous ne compreniez point, quakers, l'ange rebelle,

Digitized by Google

Ni le doute hautain que sa bouche chanta;

Vous ne pouviez savoir pourquoi, loin de vos villes,
Il s'en allait courant plein de son rire amer,
C'est qu'il vous savait tous des cœurs durs et serviles,
Prosaïques patrons de vos chemins de fer,

C'est qu'au vieux Parlement, seul et levant le siége,
Magnifiques pédans, il vous avait jugés!
Et que vos chanceliers, orateurs de collége,
Lui semblaient de vieux morts sur leurs ballots rangés!

C'est qu'à l'aigle il fallait un air large et sonore
Où sa plume battit le nuage en son vol,
Le rivage de Grèce, où le noir sycomore
Qui, des monts d'Italie élève encor le sol;

C'est qu'il voulait mourir loin de votre fumée
Et trempé des parfums de l'Italie en fleurs,
C'est que son long exil fut cette terre aimée
Et que pendant sept ans tout Londres but ses pleurs!

Eh bien! je veux mourir comme lui. L'épouvante
Vous prend, rien qu'à me voir courtiser Zerlina,
C'est à ce dernier clou que j'attache ma tente;
Passans, battez des mains, je monte sur l'Etna!

Je suis las de porter ce fardeau sur l'épaule,
La poésie au front, la boue à mes souliers.
Si je me pends, du moins j'aurai choisi mon saule,
Zerline, ange fatal, je m'endors à tes pieds!

ROGER DE BEAUVOIR.

Digitized by Google

# ARCHÉOLOGIE.

# LES OBÉLISQUES.

La vogue parisienne procède, dans ses faveurs mobiles, avec un tel système d'exclusion et d'incompatibilité, qu'il faut, pour marcher à son pas, la devancer et non la suivre, la pressentir plutôt que l'attendre. Quand on parle en même temps qu'elle, c'est déjà trop tard, elle est ailleurs, elle a porté plus loin ses fanfares. Vous en êtes à la statue de Napoléon, qu'elle l'a depuis long-temps quittée pour la Madelaine, sauf à délaisser la Madelaine pour l'arc-de-triomphe et l'arc-de-triomphe pour l'obélisque.

Aujourd'hui, remarquez que nous ne disons pas demain, aujourd'hui l'on peut se croire encore sous le règne de l'obélisque. Dans une semaine, quand la statique aura prononcé son dernier mot au sujet du bloc de pierre, ce sera le tour de la philosophie et l'archéologie. Feu Champollion prendra le porte-voix désormais oisif aux mains de M. Lebas; les calicornes et les cabestans s'inclineront devant l'Ammon-Ra, et l'aréoris puissant dans les panégyries; au lieu de poulies nous aurons la croix à anse, et la coiffure du pschent au lieu du palan de garde : toute chose à point et en son lieu.

Dans la prévision de ce nouvel aspect d'une vogue ambulatoire, il nous a paru utile de rassembler ici, en sommaire, les diverses hypothèses, nées de l'aspect des obélisques, et connues du monde scientifique avant que Champollion eût formulé la sienne. Quoique toutes ces

Digitized by Google

hypothèses, toutes sans exception, les plus jeunes comme les plus vieilles, nous soient également suspectes, et que plusieurs nous semblent puériles, nous éprouverions néanmoins quelque peine à voir immoler des travaux antérieurs, estimables et ingénieux, à un travail moderne que l'engouement a trop vite couronné. Qu'on pose, si la vogue le veut ainsi, au sommet du pyramidion le buste du philologue contemporain, mais qu'on n'écrase pas sous le socle de l'obélisque Zoëga, Kircher, Jablonski, Paw et Visconti, savans illustres et profonds à qui il n'a manqué que d'avoir la conscience de leurs forces et le sentiment de la faiblesse des autres. La science ne sera plus qu'un charlatanisme, le jour où sa couronne tombera entre les mains du plus hardi.

USAGE DES OBÉLISQUES. — KIRCHER, PAW, GOGUET, BRUCE, JACQUES STUART, VALERIANI, BELLONI, TOMARINI, JABLONSKI, ZOEGA, MERCATI, VISCONTI.

De tous les archéologues, aucun n'a, plus que le jésuite Kircher, patiemment poursuivi cette idée, que les obélisques avaient à la fois une signification religieuse et astronomique. C'était, suivant lui, autant de gnomons placés à l'entrée des temples, et destinés à marquer les heures par la projection de l'ombre. « Les arbres, disait-il, les montagnes, les « édifices, gnomons naturels et indicateurs, ont dû donner aux Égyptiens « la pensée d'arriver à des résultats analogues et plus précis par l'érection « de stèles horaires. »

Cette hypothèse du père Kircher, que l'observation moderne semble avoir ruinée en à peu près, n'en a pas moins, à diverses époques, frappé des esprits exacts et judicieux. Bandini, dans son ouvrage sur les obélisques, et le comte Joseph de La Tour dans ses *Disquisitiones Plinianæ*, racontent qu'au temps d'Auguste, un mathématicien, nommé Manlius, utilisa l'obélisque du Champ-de-Mars et le convertit en gnomon qui fonctionnait pour l'usage des Romains. D'où l'on arrive à cette déduction que si les obélisques n'ont pas eu cet emploi chez les Égyptiens, ils auraient pu l'avoir. Appion, d'après Joseph, confirme ce fait pour son application à la Grèce, et Goguet en conclut que les Pharaons, si conséquens dans leurs actes, si intelligens dans leurs vues, n'ont pu méconnaître la possibilité de donner à ces monumens splendides, une destination double, la première d'utilité, la seconde d'embellissement.

Jacques Stuart est plus explicite encore dans une lettre qu'il adresse à Charles Wanvorth, comte de Melton. Sa démonstration, quoiqu'inexacte en beaucoup de points, est fort curieuse comme calcul et comme recher-

Digitized by Google

ches. Avec les auteurs que nous avons cités, il se demande comment les Égyptiens, peuple essentiellement utilitaire, pour nous servir d'une expression moderne, auraient ainsi élevé, dans une pensée tout-à-fait stérile, des monumens énormes et coûteux. « Les obélisques, dit-il, étaient les grands régulateurs des périodes solaires. » En effet l'année égyptiaque avait, c'est toujours Stuart qui parle, si peu de précision mathématique, que le premier jour du mois de Thoth, incessamment errant, devait tomber quelquefois en été, quelquefois en hiver. Un jour seulement dans 1460 années, la révolution solaire se trouvait d'accord avec la révolution annuelle. De là résultait le besoin d'avoir, surtout à l'époque des deux solstices, une mesure fixe qui rétablît la concordance entre les mouvemens de l'astre et le calendrier égyptien. La figure de l'obélisque devait, selon Stuart, répondre à ce service et à ce besoin. Dans ce cas l'obélisque n'aurait point eu d'ombre à midi pendant le solstice d'été : dans l'intervalle qui sépare ce solstice des deux équinoxes, il aurait été rectiligne, tandis que dans tout autre temps, c'est-à-dire entre les deux équinoxes et le solstice d'hiver, l'ombre se serait caractérisée par une terminaison aiguë. Afin d'arriver à cette démonstration laborieuse, Stuart suppose deux natures d'ombre, celle de l'obélisque et celle de son pyramidion; puis il les combine entre elles de manière à en faire ressortir les facultés gnomoniques et régulatrices du monument.

Évidemment tout ceci ne conclut guère. Que les obélisques aient pu servir occasionellement de gnomon, comme le fait tout corps opaque par la projection de son ombre, c'est ce qu'il est impossible de nier; mais qu'ils aient été conçus dans ce but et spécialement affectés à ce service, c'est plus que douteux. De simples cadrans solaires auraient eu des proportions moins colossales, et sans doute les Égyptiens, dont on a exalté les connaissances astronomiques, n'ignoraient pas le procédé bien simple à l'aide duquel on mesure les heures. Les Grecs, leurs copistes, étaient fort habiles en ce genré. Cinq cents ans avant notre ère, on trouve en Grèce, quoi qu'ait pu dire Saumaise, de véritables cadrans solaires, à l'usage du public. Anaximandre en établit un à Milet en Ionie, Anaximène à Sparte, Phérécide à Scyros. On les élevait sur un cippe et on les plaçait au milieu d'un carrefour. Du moins les retrouve-t-on, ainsi figurés, à Rome, sur des bas-relifs et des mosaïques.

Il faut donc croire que Paw était, plutôt que Kircher, sur la voie des faits quand il a combattu, dans ses *Recherches philosophiques sur les Égyptiens*, son système à propos des obélisques. Il suffit, suivant lui, d'examiner avec quelque attention leur position et leur forme pour comprendre que de tels monumens n'ont jamais pu servir de gnomons. Les

Digitized by Google

Égyptiens élevaient toujours les obélisques deux par deux, l'un opposé à l'autre, non pas sur de vastes places où l'ombre aurait pu se projeter au loin, mais à la porte des temples et presqu'à leur abri. Quand les temples avaient plusieurs entrées, on multipliait les obélisques, de telle sorte qu'on en a vu jusqu'à six dans la même enceinte. A Philæ, à Louqsor, devant le Memnonium, ces monolithes étaient placés si près l'un de l'autre, qu'à une heure donnée, leurs ombres devaient se confondre. Ensuite le pyramidion de ces aiguilles n'avait rien, par lui-même, qui pût déterminer sur le sol une ligne nette et tranchée comme celle qu'exigerait une mesure précise des heures. Quand on appliqua à Rome, sous Constance et sous Auguste, les obélisques à cette destination, il fallut les surmonter d'un globe, appendice inconnu des Égyptiens, ainsi que le prouvent la mosaïque de Palestrine et les tableaux exhumés des ruines d'Herculanum. Enfin, comme dernière objection, on peut ajouter que nulle part autour des obélisques on n'a trouvé sur le sol des lignes ou des jalons qui pussent faire croire à l'intention d'utiliser la projection de l'ombre. Bruce seul, dans son voyage de la Haute-Égypte, raconte qu'il découvrit, à la base de plusieurs obélisques, des pierres posées vers le nord, de manière à produire l'ombre méridienne, ce qui semblait les affecter évidemment à un service gnomonique; mais ce dire isolé ne prouve rien : les pierres méridiennes de Bruce pourraient être de la même famille que ses cataractes du Nil, qui frappaient de surdité toutes les populations environnantes.

Du reste, les systèmes de Kircher et de Stuart sont moins peut-être le résultat d'une conviction spontanée ou acquise, que l'effet d'une tendance commune aux savans des trois derniers siècles, portés, sur le dire des auteurs anciens, à s'exagérer les connaissances astronomiques de l'ancienne Égypte. On voulait voir de l'astronomie partout, et partout on en voyait. Le puits de Syène, dans lequel le soleil se mirait, dit-on, une fois l'an, à l'époque solsticiale; les pyramides, qu'on a considérées tour à tour comme le produit d'un calcul ou astronomique ou géométrique; tout enfin semblait, aux yeux des érudits, devoir se rapporter à une sorte de science monomane, caractérisée par les mille emblèmes du soleil sculptés sur les parois des temples, et par la foule des Zodiaques qui se dessinaient en or et azur sur ses mystérieux plafonds.

D'autres savans se sont pourtant éloignés de l'hypothèse commune. Pierre Valériani, dans ses commentaires dédiés à Côme, duc de Florence, a soutenu que les obélisques étaient pour les Égytiens ce qu'était pour les Romains la colonne, un simple ornement d'architecture; Belloni, Bergier et Tommasini, en font des monumens funéraires, des es-

Digitized by Google

pèces de cippes différant entre eux de grandeur et de dimensions comme les pyramides, et se proportionnant à l'importance et à la richesse du mort. Mercati veut que les obélisques aient été dédiés au soleil, et placés ensuite, comme stèles votives, auprès des sépulcres de roi. A l'appui de ce dire, il cite le mausolée d'Auguste à Rome, que flanquaient des obélisques en guise d'ornement, il invoque en outre un anaglyphe d'obélisque, sculpté sur la colonne Antonine, toutes preuves qui, applicables aux stèles secondaires, ne semblent avoir aucun rapport possible avec les grands monolithes. Jablonski suit une autre route. Dans son *Panthéon Ægyptiorum*, il émet cette opinion que les obélisques, dans l'origine, étaient placés dans les temples pour y servir d'idoles et de simulacres; et que plus tard seulement, après plusieurs générations de rois, on a cherché à en faire des édifices votifs, portant gravées sur leurs parois, les uns les victoires des Pharaons, les autres les doctrines mystérieuses du sacerdoce égyptien. Il dit en outre que l'obélisque était le symbole monumental des rayons solaires, et il s'appuie à cet égard de l'autorité de Pline, lequel a écrit que le premier obélisque élevé en Égypte, le fut par Mithras, roi de la ville du soleil. Ammien Marcellin venant à l'appui de Pline, Jablonski a dû admettre et soutenir que les obélisques étaient consacrés au soleil; ce qui peut être vrai pour Héliopolis et son ressort, sans l'être pour les autres nomes qui, ayant d'autres dieux principaux, leur donnaient la préférence dans la dédicace de leurs obélisques. Du reste, ce qui est beaucoup plus hasardé dans l'hypothèse de Jablonski, c'est la pensée que les obélisques aient été adorés comme idoles. Rien, ni dans les textes anciens, ni dans l'aspect des lieux, ne justifierait cette destination. Autour de ces monolithes, on n'a rien remarqué qui pût faire supposer un culte et un service d'offrandes. C'est donc là une fable à peu près gratuite.

Mais de tous les archéologues qui se sont occupés de la question, il en est peu qui l'aient autant approfondie que Zoëga et Visconti. L'un et l'autre, en remontant au berceau des obélisques, les retrouvent, informes et indécis, dans ces *stèles*, que les Grecs ont empruntées aux Égyptiens, pierres votives que l'on a improprement nommées colonnes hermétiques. L'obélisque, d'après ces deux savans, aurait été la dernière et la plus magnifique expression de ces stèles dont tout le sol de l'Égypte était semé. Comme les obélisques, les stèles portaient sur leurs faces lisses des bandes de hiéroglyphes disposés avec art; comme eux, ils s'élevaient à la porte des temples, et quelquefois des palais. Ces stèles variaient beaucoup dans leurs proportions et dans leurs formes. On appelait de ce nom tout morceau de pierre, de marbre, de bronze ou de bois, posé debout; et

Digitized by Google

ainsi, dans la rigueur de l'acception grecque, la colonne, le pilastre, le cippe, étaient des stèles aussi bien que l'obélisque. Toutefois, dans son application restreinte, une stèle était plutôt un quadrilatère, dont les faces principales s'amoindrissaient en allant vers le haut, tandis qu'au sommet figurait une espèce de petit fronton triangulaire. Ces monumens avaient divers usages : tantôt ils servaient de limites au territoire d'un peuple ou à la propriété d'un grand; et, dans ce cas, leurs inscriptions avaient pour but de prévenir tout litige. Tantôt ils portaient gravés sur leurs faces les plus apparentes les lois, les décrets des magistrats, les actes de corporations, les inventaires des objets précieux consignés dans des temples. Les modèles de ces pierres votives existent en grand nombre dans nos recueils d'archéologie. On peut en voir dans la collection gravée des marbres d'Oxford, dans le Musée véronais de Maffei, dans les monumens du Péloponèse, gravés par le père Paccandi, enfin dans le recueil de Chandler, dont les originaux existent au musée de Londres. C'est sur des stèles de cette nature que, suivant la version des glossateurs anciens, on avait gravé ce code de sciences morales, religieuses et philosophiques, que Pythagore et Platon donnèrent à la Grèce après l'avoir emprunté à l'Egypte. Dans le nombre, les stèles d'Hermès étaient les plus célèbres, parce qu'elles comprenaient à la fois la philosophie, la théologie, l'astrologie et l'astronomie. Celles-là, au lieu de les ériger au dehors, visibles pour tout le monde, nationaux et étrangers, on avait soin de les placer dans des lieux secrets, dans des cavernes, dans des hypogées mystérieux. Clément d'Alexandrie assure que Démocrite avait puisé ses principaux aphorismes sur une stèle babylonienne. Ammien Marcellin est encore plus explicite là-dessus. « On trouve, dit-il, dans des grottes, des stèles appelées aussi *styringes*, particulièrement dans le voisinage de Thèbes. Les styringes sont des corridors souterrains, sur les parois desquels les anciens avaient sculpté des oiseaux et des animaux. C'est ce qu'ils nommaient des lettres hiéroglyphiques. Ils les employaient pour conserver la mémoire des anciennes doctrines et des cérémonies religieuses. »

Ainsi l'obélisque, comme ampliatif de la stèle, aurait eu, suivant Zoëga et Visconti, la même consécration et porté les mêmes attributs : une stèle bifrontale que l'on voit à Rome dans le jardin de Barberini, est invoquée par eux à l'appui de cette opinion. Cette stèle, ornée de divers anaglyphes, est consacrée au dieu Ammon. Les obélisques de la Minerve, de Maffei, de Médicis, ainsi que ceux des musées Borgia et Albani, contiennent des louanges aux dieux et appartiennent aux siècles d'Osiris. Dans l'obélisque Barberini, l'effigie de Thoth ou Hermès figure à la partie supérieure du monument, trait commun et caractéristique de plusieurs stèles et obélisques.

Digitized by Google

INSCRIPTIONS DES OBÉLISQUES.

Ici, encore, nous sommes dans le champ des hypothèses, celles-ci plus timides, celles-là plus hardies. Les philologues qui nous ont précédé s'étaient bornés à étudier le sens des sculptures hiéroglyphiques, et à l'expliquer ensuite, tant bien que mal, d'après l'aspect des signes. Nos modernes ont dédaigné cette marche de tâtonnement : ils ont lu l'égyptien à livre ouvert; ils ont trouvé une langue dont la clé manquait et manque encore, quoi qu'on ait pu dire.

Sur les plus anciens de ces monumens, et dans les inscriptions qu'ils portent, Mercati découvre une série de prédictions empruntées à l'astrologie; mais ces prédictions, quand viennent les âges subséquens, font place aux actions des rois et aux attributs de leur puissance. Partant de cette donnée, Mercati, un peu trop préoccupé de théologie grecque, distingue, sur les divers monolithes, la nature des inscriptions. Il voit, dans les unes, dédiées à Vulcain, tout ce qui est du ressort du feu et de l'air; dans les autres, dédiées au soleil, tout ce qui concerne les affaires de l'empire; enfin, sur les faces polies des sphynx, ce qui se rapportait au Nil et aux débordemens. Plus tard, pourtant, ces distinctions cessèrent, et les obélisques devinrent seulement de grandes stèles commémoratives élevées en l'honneur des rois. Quand les rois n'avaient rien fait de remarquable, les obélisques demeuraient sans sculptures.

L'opinion de Kircher est que l'on gravait sur ces monumens les notions scientifiques les plus abstraites, celles que la mémoire humaine eût difficilement retenues, et que la tradition seule eût sans doute laissé perdre. Ainsi on y lisait toute la théurgie des Égyptiens, leurs dogmes sur la divinité et sur ses attributs. Warburton, à son tour, a imaginé que les parois des obélisques étaient autant de pages d'histoire; Bruce, autant de formules astronomiques; Bianchini, autant de tableaux chronologiques. Bandini, plus explicite, quoique fort réservé, déclare que l'interprétation des hiéroglyphes est une chose fort incertaine, mais qu'avec les auteurs anciens, il faut y démêler l'éloge dédicatoire aux souverains qui les ont érigés, éloge tellement mêlé à un hommage rendu aux divinités du nome, qu'on peut regarder les obélisques comme des monumens élevés à la fois aux dieux et aux rois. Zoëga et Visconti sont moins affirmatifs. Ils admettent que les objets gravés sur les obélisques sont de différente nature, mais qu'on ne peut rien affirmer sur leur signification. En observant les figures dans les grands obélisques, on voit qu'elles se ressemblent sous le rapport de la disposition et des groupes principaux, ce qui doit faire supposer une sorte de formule générale pour ces dédicaces.

Digitized by Google

Dans la partie inférieure, on observe assez généralement un homme à genoux, qui présente des offrandes à une autre image figurée debout ou assise. C'est, d'après Zoëga, le roi qui prie la divinité, et il ajoute que les figures gravées sur le pyramidion semblent avoir un tout autre caractère que celles du quadrilatère.

Les savans de l'expédition d'Égypte se sont montrés sobres d'hypothèses à propos des obélisques. Denon les dessine sans chercher à les expliquer; Jollois et Devilliers les mesurent à Thèbes sans essayer d'approfondir l'énigme philologique gravée sur leurs parois; Saint-Genis, qui a vu seulement ceux d'Alexandrie dont il commente les sculptures dans un sens symbolique et religieux, après avoir posé par quelle suite de raisonnemens il a été amené à ce point ce vue, ajoute : « Je suppose que, sur les deux obélisques, on ait voulu traiter un sujet religieux et astronomique : le culte du soleil, par exemple, ou un hommage à Osiris, etc. Les deux monolithes forment ensemble le *livre*. Chacun d'eux, pris séparément, en est un grand *chapitre*, divisé en quatre parties principales qui correspondent au nombre des faces. Chacune de ses parties est subdivisée en trois colonnes, dont les deux extrêmes ont entre elles un rapport de symétrie plus particulier que celui qu'elles ont avec la bande intermédiaire. Enfin, ces bandes se partagent en cadres ou groupes semblables à des *paragraphes* de cette quatrième subdivision de l'ouvrage : les groupes se subdivisent eux-mêmes ensuite en autant d'idées qu'il y a d'emblèmes, ou en autant de membres de *phrase* qu'il y a d'emblèmes collectifs, et en autant de signes, d'idées ou de mots qu'il y a de caractères hiéroglyphiques. Les auteurs de cette espèce de livre ont établi une telle harmonie dans la distribution des matières comprises dans les divers chapitres, qu'il en résulte une grande symétrie, et une harmonie complète dans le dessin. »

C'est à la suite de ces travaux, peu arrêtés comme on le voit, et aussi sur les traces de Raige et du docteur Young, qui avaient voulu extraire de la *Pierre de Rosette* les premiers élémens d'un alphabet égyptien, qu'est venu feu Champollion, la providence de la langue hiéroglyphique. Loin de nous la pensée de vouloir contester la part de gloire qui s'attache à des recherches ingrates et à des investigations laborieuses. Nous ne discutons point ici le mérite du philologue, nous exprimons seulement un doute sur la valeur des résultats qu'il a obtenus. Champollion nous semble avoir d'abord jeté dans un creuset toutes les opinions antérieures; puis, après en avoir dégagé, avec une habileté parfaite, ce qu'elles renfermaient de puérilités ou de contradictions, il a, ce nous semble encore, composé d'avance et ingénieusement, avec leur résidu, un système complet dont il ne restait plus ensuite qu'à trouver la formule. Ainsi, nous le voyons avec

Digitized by Google

Mercati, admettre dans l'obélisque une consécration divine; avec Bandini un mélange de dédicace aux rois et aux dieux; se rencontrer avec Zoëga pour l'explication des bandes supérieures, avec Saint-Genis pour l'harmonie générale des faces du quadrilatère. Zoëga avait observé avant lui que les côtés du même obélisque se correspondent, et avant lui aussi remarqué ces signes fixes et souvent répétés qu'il appelait *notes*, tandis que Champollion les a nommés *cartouches*, d'après l'ouvrage de la commission d'Égypte.

Ce qui appartient en propre à M. Champollion, c'est la déduction phonétique tirée de ces signes. Étant donné le plan formel de lire sur les obélisques une consécration votive et commémorative aux dieux et aux rois, trouver dans la combinaison des sculptures une explication rationnelle, et d'ailleurs à peu près à l'abri du contrôle, tel était le problème. Champollion, il faut le dire, l'a merveilleusement résolu. De toutes les hypothèses, la sienne est incomparablement la plus belle; c'est une création de génie, même quand on lui contesterait la certitude d'une découverte.

Quoi qu'il en soit, Champollion a le premier lu hardiment sur les obélisques, et dit, par exemple, à propos de notre monolithe parisien : « Il « appartient à deux Pharaons d'Égypte. L'un, Rhamsès II, le tira, vers « l'an 1570 avant l'ère chrétienne, des carrières de Syène, après qu'il eut « châtié les impurs en Asie et en Afrique, comme le disent les inscriptions. « Ramsès III, le Sésostris égyptien, qui succéda à son frère vers 1565, « continua ce travail, après qu'il eut terminé son magnifique pylône de « Louqsor. Tout l'espace que Ramsès II n'avait pas rempli de sculptures « à sa louange, Ramsès III l'affecta à la commémoration de ses gloires... »

Sur cet obélisque, il faut distinguer, suivant Champollion, le bas-relief des offrandes, qui occupe toute la largeur de chaque face au-dessous du pyramidion; puis en tête de trois colonnes d'hiéroglyphes, qui forment comme la pagination de ce livre de granit (c'est aussi l'expression de Saint-Genis), un encadrement surmonté de la figure de l'épervier symbolique, coiffé du pschent entier, et terminé en franges à sa partie inférieure. Au-dessous se déroule l'inscription proprement dite, dans l'ordre qu'indique la tête des oiseaux et des quadrupèdes sculptés. Çà et là, et disposés avec une certaine symétrie, se retrouvent quarante-huit cartouches, caractérisés par un encadrement qui entoure des signes hiéroglyphiques. Ces cartouches sont tantôt des noms de rois ou de reines, tantôt des noms de divinités. Le plus souvent on les trouve accouplés l'un à l'autre, et alors ils comprennent à la fois le nom et le prénom. Le prénom, qui emporte une idée religieuse connue, soleil bienfaisant, ou

Digitized by Google

*soleil gardien de la vérité*, est composé de signes purement idéographiques, tandis que le nom propre comporte des signes phonétiques.

L'obélisque parisien, en admettant cette clé hiéroglyphique, présenterait deux cartouches bien distincts, l'un de Ramsès II, l'autre de Ramsès III ou Sésostris, le premier occupant les colonnes médiales de trois faces de l'obélisque, le second les colonnes latérales de ces mêmes faces et la quatrième face tout entière; de sorte qu'en combinant le tout, il faudrait voir :

SUR LA FACE NORD. En tête et sous le pyramidion, le dieu de Thèbes, Ammon-Ra, assis sur son trône, coiffé de deux plumes, et tenant d'une main son sceptre, de l'autre une croix à anse. Devant lui, Ramsès II à genoux lui offre deux flacons de vin, comme l'indique l'inscription : « *Don de vin à Ammon-Ra.* » A la suite de ce bas-relief et dans la colonne médiale figure comme bannière « l'*Aéroris puissant aimé de Saté* (déesse « de la vérité), » et plus loin « *le seigneur de la région supérieure, le « seigneur de la région inférieure, régulateur seigneur de l'Égypte, qui a châtié les contrées, Horus resplendissant*, etc. »

SUR LA FACE SUD, le même bas-relief où Ramsès II fait encore à Ammon-Ra un don du vin, puis une inscription où l'on rappelle que ce prince a décoré un sanctuaire en l'honneur d'une divinité.

SUR LA FACE EST, la répétition des mêmes offrandes et des mêmes éloges.

Voilà ce qui, dans l'obélisque, se rapporte à Ramsès II. Ramsès III, ou Sésostris, a aussi sa part, comme l'on sait, des sculptures du monument. LA FACE OUEST lui appartient en entier, et il s'y fait voir, dans l'offrande du vin, coiffé du pschent complet et surmonté du globe ailé du soleil. Les autres faces, NORD, SUD, et EST, le reproduisent et le proclament « l'Aéroris « puissant, gardien des vigilans, grand parmi les vainqueurs, combattant « sur sa force, fort dans les grandes panégyries; l'Aéroris vivant des ré- « gions d'en haut et d'en bas, enfant d'Ammon. »

L'inscription ne tarit pas sur les gloires du grand monarque. Tantôt elle l'assimile au dieu *Mandou*, dont elle le dit le fils; tantôt elle le proclame *l'engendré du roi des dieux pour prendre possession du monde entier*; d'autres fois elle déclare qu'il est, *comme Thmou, un chef né d'Ammon, dont le nom est le plus illustre entre tous; grand par ses victoires, fils préféré du soleil dans sa roqale demeure, celui qui réjouit Thèbes, comme le firmament du ciel, par des ouvrages considérables pour toujours.*

Il ne viendra à la pensée de personne de contester que ce ne soit là des périodes bibliques assez ronflantes, et des orientalismes assez pompeux.

Digitized by Google

A détailler les divers élémens de ces inscriptions, on y retrouverait au besoin les divers jalons que nous ont laissés les traditions grecque et romaine, et une fusion fort habile des textes d'Hermopion, d'Horapollon, d'Hérodote, de Pline et de Diodore. Si Champollion a voulu conclure de son travail que les anciens avaient à peu près deviné les hiéroglyphes, il faut avouer, d'autre part, que personne n'a mieux que lui tiré parti des élémens qu'ils nous ont laissés. Mais on doit, en revanche, se montrer bien moins accommodant sur les résultats, si l'on persiste à les faire dériver d'un système philologique, complet et infaillible; car il sera possible, un jour, de présenter à l'état de preuve, ce qui existe déjà parmi les philologues à l'état de conviction profonde et motivée.

Nous entendons conclure de ceci que la question de l'écriture hiéroglyphique, si elle doit quelque chose aux idées de Champollion, n'a pas reçu de lui une impulsion aussi grande qu'on se plaît à le supposer dans le public. A la veille d'une inauguration qui tendra de ce côté les intelligences les plus éclairées de la presse, il est utile peut-être d'indiquer que des noms honorés dans la science ont depuis long-temps fait leurs réserves contre un engouement précoce, et que des travaux lentement mûris justifieront ces défiances, en suivant l'hypothèse de Champollion sur son terrain inconsistant et dans ses hardiesses contradictoires.

L. R.

Digitized by Google

# BULLETIN.

La proclamation d'une amnistie en faveur de soixante-deux condamnés politiques n'a produit que peu de sensation dans le public. Cette indifférence s'explique par l'imprévu de cette mesure, par son caractère limité, son absence de grandeur et d'à-propos. Ç'a été pour tout le monde, sans excepter M. Persil, le signataire de l'ordonnance, une sorte de surprise; on s'est étonné de voir cette grande question de l'amnistie, qui avait si vivement préoccupé l'attention publique, dont le maréchal Gérard avait fait une question de portefeuille, M. de Lamartine un thème d'éloquens discours, de la voir, dis-je, ainsi éludée et réduite à de mesquines proportions. Nous tenons à justifier l'indifférence qui a accueill cette mesure; sinon, il faudrait y voir un symptôme fâcheux de l'apathie du pays. Pour notre part, quoique cette amnistie partielle ne réponde qu'imparfaitement au besoin universel d'oubli, de douceur et d'indulgence, qui se manifeste de toutes parts, nous y applaudissons sincèrement et sans arrière-pensée : c'est une première victoire remportée sur l'esprit de résistance systématique, on pourrait presque dire un échec pour M. Guizot, qui semble n'être entré au ministère qu'afin de donner un démenti à son passé, de compromettre son présent et rendre impossible son avenir.

Les affaires de Suisse, envenimées d'une façon si déplorable par la conduite à la fois molle et violente de notre ambassadeur, semblent prendre heureusement une tournure plus pacifique. Les Suisses ne peuvent oublier que la France est la protectrice naturelle et inébranlable de l'ordre de choses constitué en 1831. Au moment même où la France



Digitized by Google

semble en apparence blesser l'orgueil national de la Suisse, elle la défend énergiquement contre les cours du Nord, qui rêvent le rétablissement de l'aristocratie bernoise. La France est plus que jamais le défenseur vigilant de la constitution fédérale; jamais elle ne souffrira que l'on cherche à se prévaloir d'un dissentiment momentané entre deux peuples alliés, pour tenter une restauration aristocratique en Suisse. Il n'en faut pas moins convenir que le commerce, celui de Marseille notamment, souffre beaucoup de l'interruption des communications; qu'il règne une grande fermentation et un grand mécontentement non-seulement dans toute la Suisse, mais même dans les départemens français limitrophes. Quant à la suspension du paiement des pensions dues à des Suisses par le gouvernement français, qui a été représentée par les journaux anglais comme une violation du droit des gens et comme étant de nature à ébranler le crédit français pour l'avenir, elle s'explique, au contraire, par la législation civile qui régit les deux pays. Les rapports de chancellerie se trouvant suspendus, aucun certificat de vie ne peut être visé par les ambassadeurs et présenté au trésor. Un pareil état de choses ne peut néanmoins durer sans exciter de vives réclamations.

Les affaires d'Espagne continuent de se présenter sous un aspect assez favorable. Le général carliste Marotto a été fait prisonnier; le baron d'Ortafa et son fils ont été tués; Gomez, rejeté en Andalousie, par les troupes de la reine, échappera difficilement, dans cette riche province toute libérale, aux poursuites réunies des gardes nationales mobilisées et des corps d'armée d'Alaix, de Quiroga, de Rodil. Néanmoins les fonds espagnols ont éprouvé, depuis deux jours, une baisse très prononcée. Tous les fonds étrangers ont subi également une dépression marquée.

L'expédition de Constantine est résolue et doit se mettre en route le 1er novembre. Nul doute que les armes françaises ne comptent en Afrique une nouvelle victoire en allant à la rencontre d'un nouveau champ de bataille. Le duc de Nemours, jaloux des lauriers de Mascara et de Tlemcen, doit faire partie de l'expédition contre Constantine. Une des idées les plus louables de l'ancien président du conseil avait été d'établir la domination française en Afrique sur des bases larges et fécondes, de créer à Alger un centre puissant et un foyer actif de civilisation, de remplacer le provisoire par le durable; en un mot, de s'approprier cette conquête de la restauration en lui donnant un but, des conséquences, une organisation complète. Le nouveau ministère se montrera-t-il aussi préoccupé de la grandeur de la France, aussi soigneux des intérêts des colons?

M. Thiers est, en ce moment, à Rome, et l'on annonce que les ravages

ROYAL

Digitized by Google

du choléra, qui sévit cruellement dans le royaume de Naples, rapprocheront l'époque de son retour en France. Ce voyage a donné naissance à quelques bruits calomnieux et absurdes. Quoiqu'ils méritent à peine d'être réfutés, ils n'en sont pas moins déplorables. Est-ce sérieusement que l'on a pu imprimer que M. Thiers avait acheté pour 300 mille francs d'objets d'art et de curiosités; que M. Thiers avait distribué 10 mille francs à l'équipage du bateau à vapeur qui l'a transporté de Marseille à Civita-Vecchia? Depuis quand a-t-on vu des ministres entrés pauvres aux affaires, et qui ne s'y sont certainement pas enrichis, avoir ainsi 300 mille francs à dépenser en objets de curiosités? De pareilles insinuations ne doivent-elles pas être repoussées par tout homme qui n'a pas intérêt à tromper ou à être trompé? ne sont-elles pas cent fois plus perfides qu'une accusation directe de concussion dans la gestion des deniers publics?

Si nous repoussons avec force des nouvelles controuvées et dictées par la malveillance la plus aveugle, nous nous voyons, d'un autre côté, obligés de justifier un autre homme d'état contre ses propres paroles, et de le défendre contre lui-même. M. Guizot, qui a la singulière prétention d'être, avant tout, courtisan, et de posséder, plus que tout autre, les bonnes graces du roi, désire joindre à ce nouveau titre celui de riche propriétaire. M. Guizot ne parle plus que de son château de Val-Richer, et ses amis ajoutent qu'il en a payé le prix avec les économies qu'il a faites pendant son ministère. Or, M. Guizot sait, mieux que personne, qu'on ne fait pas d'économies quand on est ministre, et que c'est assurément le moins lucratif de tous les métiers. M. Guizot voudrait, en vain, faire croire qu'il s'est enrichi dans son passage aux affaires, personne ne le croira. M. Guizot se calomnie inutilement. Tout le monde plaindra M. Guizot s'il compte sur ses économies pour payer son château de Val-Richer. Mais la vanité du grand propriétaire ne saurait faire tort au ministre : le château est des plus modestes; c'est la maison de Socrate, tous les amis de M. Guizot y tiendraient réunis. Peut-être est-ce une ruse imaginée par M. Guizot pour détourner l'attention publique. L'histoire de la queue du chien d'Alcibiade est toujours plus jeune à mesure qu'elle vieillit.

Si nous avons défendu M. Guizot contre lui-même, pourquoi ne le défendrions-nous pas contre un de ses *amis les plus intimes*, un grand *homme d'état de la restauration?* La restauration tombée, l'*homme d'état* se fit historien, et jeta sur la place les nombreux et beaux livres que vous savez. A en croire le modeste écrivain, il n'avait fait que tenir la plume que guidaient d'illustres personnages. Une fois c'était M. Pasquier, une autre fois M. Decazes; l'Académie fut elle-même mise

Digitized by Google

à contribution. C'était une ruse comme une autre. Mais les livres de l'*homme d'état* ont fini par rester chez l'éditeur, malgré MM. Pasquier, Decazes et l'Académie. Il a fallu descendre au rôle de nouvelliste. On fabrique maintenant des nouvelles comme on fabriquait des livres historico-politiques; seulement on en met la responsabilité sur MM. Molé et Guizot, qui en sont tout aussi innocens que MM. Pasquier, Decazes et l'Académie l'étaient des grands ouvrages historiques qui ont vu le jour dans la rue des Marais. C'est de cette source qu'est venue la nouvelle de l'envoi de M. de Mortemart en Afrique; c'est là que s'élabore le torysme français que rêve en secret M. Guizot.

— Un recueil anglais, le *Portfolio*, qui reçoit, on le sait, de hautes communications diplomatiques, rapporte un trait qui honore la politique de la France en 1830, et peut rappeler au ministre actuel des affaires étrangères ce qu'il doit être par ce qu'il a été.

« On a beaucoup parlé d'une note diplomatique que M. Molé adressa en 1830 comme ministre des affaires étrangères au gouvernement prussien relativement à la Belgique. Les journaux étrangers, le *Journal des Débats* et les cercles diplomatiques, en ont parlé à plusieurs reprises. Comme cette manière de rapporter les faits pourrait servir de prétexte à la Prusse pour nier cette circonstance qui est vraie au fond, il est important de rétablir les choses comme elles se sont réellement passées. Nous ne pensons pas que ces détails aient jamais paru ailleurs.

« La note de M. Molé au gouvernement prussien n'a jamais existé; mais M. Molé eut en 1830 avec le ministre plénipotentaire de Prusse, baron de Werther, une conversation fort importante et qui intéresse doublement, parce qu'elle met en lumière un évènement historique curieux, et qu'elle sert à faire apprécier le caractère de M. Molé.

« Lorsqu'en novembre 1830 éclata la révolution belge, conséquence de la révolution de Juillet, le gouvernement prussien fit mine de vouloir envoyer des troupes en Belgique. M. Molé, informé de ces préparatifs, écrivit immédiatement au baron de Werther; mais comme une entrevue officielle à l'hôtel des Capucines souffrait quelques difficultés, le nouveau gouvernement français n'étant pas encore officiellement reconnu par la Prusse, le ministre des affaires étrangères, invoquant auprès de M. de Werther le souvenir de leur ancienne intimité, l'invita chez lui dans sa maison particulière de la rue de la Ville-l'Evêque; M. de Werther s'y rendit, et voici les principaux termes de la conversation qui s'engagea :

« M. Molé.—Ecrivez à votre cour que si un seul soldat prussien met le

Digitized by Google

pied en Belgique, la France entrera sur-le-champ en campagne, et nul ne sait où nos troupes s'arrêteront.

« M. DE WERTHER, irrité.— Comment? vous demandez à être reconnu et vous n'avez que des menaces à la bouche!

« M. MOLÉ.—Ces menaces seront suivies immédiatement par des actes.

« Cette conversation, qui fut sans doute scrupuleusement rapportée par M. de Werther dans ses dépêches à son cabinet, dut nécessairement produire un effet électrique à Berlin. Les troupes prussiennes n'entrèrent pas en Belgique, et Louis-Philippe fut immédiatement reconnu roi des Français. »

On peut s'étonner qu'après cette conversation M. de Werther soit resté à son poste en 1830. Mais il est rare que les discussions les plus vives entre les ministres et les ambassadeurs aient pour résultat le changement des ministres ou le rappel des diplomates. Ces évènemens sont plutôt le résultat d'inimitiés secrètes ou d'intrigues perfides. S'il était vrai que ce fût à une de ces coalitions d'influences étrangères et de mécontentemens diplomatiques que l'on doit la chute du précédent ministre des affaires extérieures, il faudrait vraiment déplorer que la fermeté déployée en 1830, vis-à-vis des cabinets européens, ait ainsi dégénéré, et nous souhaitons à M. Molé de pouvoir rester aussi ferme dans ses résolutions, et d'être mieux soutenu dans ses entreprises. Nous souhaitons enfin qu'il nous ramène à cette politique nationale dont lui fait justement honneur le *Portfolio*.

---

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Marie*, comédie en trois époques, par Mme Ancelot. A quoi bon faire l'analyse de cette comédie? tout le monde la connaît déjà; c'est le sujet le plus simple, le plus naïf, et le moins compliqué qu'il soit possible d'imaginer. Mais d'un autre côté, celui qui voudrait dire tout ce qu'il y a de traits fins et délicats, d'épigrammes habilement aiguisées, d'observation, sinon toujours vraie, au moins toujours vraisemblable, d'esprit, de verve, de rapidité, dans ce dialogue qui se maintient toujours dans la sphère de la comédie sans jamais quitter le ton de la conversation; celui-là, en vérité, tenterait une tâche difficile, et il croirait avoir tout dit, tout remarqué, tout senti, qu'il s'apercevrait bientôt de mille choses nouvelles qui lui étaient échappées, par défaut d'attention sans doute, car Mlle Mars, elle, ne laisse point passer un seul mot sans lui donner l'inflexion et le caractère qui lui appartient; il serait forcé d'avouer que cette comédie écrite par une femme, jouée par

Digitized by Google

une femme, tout entière à l'éloge des femmes, possède toutes les qualités d'un esprit féminin, à savoir l'inattendu, la grace, un besoin naturel de dévouement et un tact profond des convenances et des délicatesses de la vie. Les difficultés scéniques ont été plutôt tournées et éludées qu'attaquées de front par Mme Ancelot; et, en vérité, on peut à peine l'en blâmer : elle eût peut-être fait une comédie comme M. Ancelot en donne tous les jours; elle a dialogué une conversation comme jamais aucun vaudevilliste ne se hasardera à en écrire une pareille.

La comédie de Mme Ancelot a obtenu un succès complet; le triple dévouement de Marie a été couronné d'applaudissemens : le premier acte un peu moins, le second acte un peu davantage, le troisième acte d'un bout jusqu'à l'autre; il semblait qu'en se rapprochant peu à peu de son âge réel (Marie a successivement seize ans, vingt-quatre, trente-deux), la grande actrice de 1777 se retrouvait plus à son aise et jouait avec plus d'entraînement; il y a quelques longueurs dans le premier acte; le rôle de Justine, la femme de chambre, doit être retranché, il est commun et inutile.

Mais qu'est-ce qui ne pourrait pas être retranché dans cette charmante et inconcevable comédie? Où sont les personnages véritablement utiles et indispensables? Est-ce M. de Melcour, misanthrope en gants blancs, qui, par une fatuité impardonnable, s'étonne qu'une femme l'ait trompé, comme s'il n'était pas de la nature des femmes de changer et de se dévouer tout à la fois. Mme Ancelot a préféré ne mettre en relief que ce second côté de leur caractère. Est-ce Mme d'Herbigny, qui ne s'est point mariée parce que dans le mariage il faut avoir une volonté à deux, et qu'elle en a toujours deux pour elle seule? Le vieux général, le père de Marie, disparaît après le premier acte; M. Forestier disparaît avec le second acte; enfin, Cécile entre tout à coup en scène au commencement du troisième acte, sans que rien dans les deux précédens ait pu faire prévoir son apparition. M. Darbelle lui-même est presque entièrement passif. Ainsi, le général, M. Melcour, Mme d'Herbigny, M. Forestier, Justine, Charles Darbelle, tous les personnages de cette comédie enfin, sont des personnages épisodiques, temporaires, qui arrivent à l'heure dite, puis s'éclipsent sans qu'on en prenne nul souci, sans que l'action en souffre le moins du monde. Il n'y a donc réellement qu'un seul personnage en scène, un seul personnage indispensable : c'est Marie, toujours Marie; Marie qui se dévoue au premier acte à son père, au second à son mari, au troisième à sa fille; Marie qui pleure, qui souffre, qui s'immole; Marie qu'il faut toujours plaindre, toujours admirer; Marie qui a pris le nom de la mère du Christ pour mieux imiter le fils. Mme Ancelot s'est identifiée avec

Digitized by Google

Marie, Mlle Mars aussi; chaque femme qui verra cette comédie saluera Marie comme sa propre sœur, et la dira bienheureuse entre toutes.

VAUDEVILLE. — *Pierre Lerouge.* — Lorsque Mme Albert fit, il y a quelque temps, sa rentrée au Vaudeville après une trop longue absence, elle prit des sabots, une jupe de bure, et s'appela Madeline; aujourd'hui, Mlle Brohan chausse également des escarpins de village; elle a les bras nus, remue les coudes, et s'appelle Jeanneton. Madeline avait à la fois pour amant un paysan et un grand seigneur, Jeanneton se partage entre Pierre Lerouge et le marquis d'Entragues; Madeline devenait duchesse d'Auvergne, Jeanneton ne devient que la citoyenne Cornélie et la marquise d'Entragues. Il est vrai qu'un beau jour Madeline se retrouvait sabotière comme devant, et rentrait heureuse dans son village, car Madeline avait le cœur bon et honnête, et il lui prenait d'irrésistibles désirs de danser la bourrée sur les parquets de Marie d'Auvergne; Jeanneton, au contraire, est ambitieuse et égoïste. Aussi, Madeline accomplit-elle tranquillement sa carrière, et Jeanneton rencontre bien quelques obstacles.

Les deux premiers actes de cette pièce sont bien posés et marchent rapidement; au troisième acte, le terrain a manqué sous les pieds des auteurs, et le dénouement, assez pâle et fort imprévu, répond mal au ton énergique et tranché des deux premiers actes. Néanmoins, cette pièce sort du cercle ordinaire des vaudevilles; les données sont dramatiques, les détails fort soignés, et elle a été jouée avec un ensemble parfait par Lafont, Fontenay et Mlle Brohan.

---

— L'ENCYCLOPÉDIE CATHOLIQUE(1) est une de ces vastes et sérieuses publications qui, non sans quelques tâtonnemens, sans quelques omissions inséparables du début, se placent d'elles-mêmes au rang que lui assignent le zèle de ses collaborateurs, le soin avec lequel sont coordonnés les différens matériaux, et jusqu'aux tentatives peu heureuses de ses concurrens. L'*Encyclopédie catholique* avait à éviter deux écueils : de n'arborer aucune bannière, d'être un chaos indigeste et confus, comme le *Dictionnaire de la conversation*, ou bien encore de se placer à un point de vue dogmatique, et de faire une œuvre unitaire, mais exclusive, et qui, au lieu de résumer avec une loyale impartialité toutes les connaissances humaines,

(1) Cinq livraisons sont en vente au bureau, rue de Menars, 5.

Digitized by Google

se contentât de les soumettre, bon gré mal gré, au laminoir de la théologie. Il n'en a point été ainsi : une unité suffisante relie en un faisceau ce grand corps d'ouvrage, et une sage modération permet à chaque doctrine de se produire telle que les temps ont donné droit à toute doctrine de le faire. — L'article *Abailard* nous présente ce grand homme sous son côté philosophique, et apprécie la portée de ses doctrines et la nature de son esprit. Pour passer de l'histoire aux sciences exactes, *Abcès*, *Accouchement*, *Acides*, sont traités avec toute la clarté et tous les développemens désirables. La partie du droit n'est pas moins complète et exécutée avec moins de soin. Enfin, nous citerons un travail entièrement neuf sur les *Actions*, telles que les entendait le droit romain. Lorsque cette grande publication, qui se poursuit avec activité, sera plus avancée, nous y reviendrons en détail. Nous n'avons voulu que constater sa supériorité marquée sur les autres publications de ce genre, si l'on en excepte le sévère et laborieux monument que, dans un camp opposé, élèvent à leur foi politique et religieuse les anciens rédacteurs de la *Revue encyclopédique*.

— *Une Fée de Salon*, tel est le titre d'un nouveau roman de M. Arnould Frémy, l'un des collaborateurs de la *Revue*. Ce livre paraîtra, dans quelques jours, à la librairie d'Ambroise Dupont, rue Vivienne. L'auteur a déjà pris une place distinguée dans la littérature par des œuvres à la fois hardies de forme et de pensée.

— M. Jules de Saint-Félix, qui, dans son roman de *Cléopâtre*, avait fait une si belle étude de l'antiquité romaine, a cherché aujourd'hui à prendre sur le fait notre société moderne, à la peindre dans ses nuances les plus délicates. *Mademoiselle de Marignan* (1) est une Parisienne retirée dans les montagnes, une noble fille qui mérite d'être plus heureuse devant le public qu'elle ne l'a été dans ses amours.

(1) Chez Desessart, rue de Sorbonne, 9.

Digitized by Google

# LES ÉGOUTS.

Par un beau jour d'été parisien, quand la ville a pris ses habits de fête, quand chaque maison a lavé le seuil de sa porte, quand l'eau de la borne voisine a coulé à longs flots dans le ruisseau, quand le pavé de la rue éclate et brille comme le carreau de vitre d'une ménagère hollandaise, il y a là, en effet, un instant de propreté luisante et de calme bien-être, qui vous fait penser malgré vous à la minutieuse et patiente toilette que fait chaque matin tout bon village flamand de la vieille origine. Quand Paris s'est mis ainsi, calme et joyeux, dans ses atours du dimanche, quand il n'y a ni boue ni bruits dans ses rues, alors, en effet, vous trouvez que c'est la plus belle ville du monde; le Parisien, tout fier de sa ville, prend sa femme et sa fille à son bras, et ils s'en vont, les uns et les autres, sans même relever leur robe d'indienne, dans les villages environnans, ou tout au moins au jardin des Tuileries, si l'honnête famille est voisine du Luxembourg, au jardin du Luxembourg, si elle est voisine des Tuileries. Et là, voyant les marronniers en fleurs, les plates-bandes en boutons, le gazon dans son bel habit vert des jours de fête, tous ces enfans qui dansent, toutes ces jeunes filles



Digitized by Google

qui rient doucement, le Parisien se dit à lui-même avec orgueil : — Vive la Charte! la garde nationale et le préfet de police! Ma bonne ville de Paris est, en effet, la ville la mieux peignée, la mieux lavée, la mieux vêtue et la plus chaste de l'univers!

Hélas! s'il savait, l'honnête Parisien! combien ce sont là des apparences trompeuses, combien il y a de fange au-dessous de ses pieds, de vices au-dessus de sa tête; combien de gaz délétères et de vices encore plus délétères entourant ses poumons et son cœur! S'il savait toute la boue que cache ce pavé luisant, toutes les corruptions que recèlent ces maisons si nettes au dehors; s'il savait tous les fumiers infects qui, manquant à leur loi de fumier, étouffent les germes naissans dans les campagnes; s'il savait tout ce qu'il y avait de sang gâté dans le bœuf dont il a déjeuné, d'ordures dans le fruit qu'il a mangé, tout ce qu'il y a de sueur dans le pain qu'il mange, de venin dans la servante qui le sert; s'il savait que la mort et la corruption s'échappent de toutes parts, à chaque instant de la nuit et du jour, de l'amphithéâtre où le chirurgien dissèque les cadavres, de l'hôpital où il les interroge, du cimetière où il les enterre; s'il savait que, pour Paris, tout cheval qui tombe, tout rat qui court, toute rivière qui coule, apporte son infection et sa peste; s'il savait tout ce que recèlent de putride et d'infect les fosses ouvertes la nuit, par ces tristes et pâles victimes qu'on prendrait de loin pour des fossoyeurs; s'il savait que tout l'attend au passage pour abréger sa vie; — le bitume qui fond, le chanvre qui rouit, le tabac qui fume, le bois qui flotte, le tapis qu'on bat au grand air; s'il savait qu'en effet Paris est bâti sur un vaste cloaque, et que la plus chaste maison ne sert qu'à masquer un égout, et que la prostitution parisienne, aussi bien que la boue et les gaz délétères, le presse, le pousse et le menace de toutes parts, comme le pauvre homme s'estimerait malheureux! Il me semble que je le vois d'ici qui pâlit d'effroi, et que je l'entends qui dit à sa femme et à sa fille, au milieu de leur promenade commencée : — *Rentrons!*

Qui le croirait? Il s'est pourtant rencontré à la fin un homme d'un grand talent, d'un rare esprit, d'une vertu éprouvée, chrétien, catholique, apostolique et romain, de père en fils, dans l'ame et dans le cœur; un homme qui était né et qui avait passé sa vie au milieu des mœurs les plus élégantes comme les plus correctes;

Digitized by Google

un savant élevé par sa mère, son maître de latin, qui cependant, poussé par cette force irrésistible qu'on appelle le devoir, a consenti à descendre, lui si délicatement élevé par sa noble famille, dans ces immondes cloaques, dans ces égouts pestilentiels, et, ce qui était plus terrible pour lui, à descendre dans les plus horribles repaires de la prostitution parisienne! Cet homme descendait en droite ligne de la riante et studieuse retraite de Port-Royal-des-Champs; il s'était habitué de bonne heure à contempler avec admiration les chastes et sévères clartés du grand siècle; il était ce qu'on appelle dans le meilleur monde, un homme du monde; esprit distingué, cœur excellent; eh bien! voilà son dévouement chrétien à l'humanité, qui le force à passer la plus belle part de sa vie dans la boue corrompue, dans le sang vicié, dans le fumier qui n'est même plus du fumier, dans la prostitution à l'état chronique, dans toutes les fanges, dans toutes les misères sociales, *ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue*, comme dit Tertullien. En un mot, cet homme qui avait appris à lire dans les *Pensées de Pascal*, ce grand médecin qui était l'ami de Haller, il est mort l'autre jour, jeune encore, asphyxié sans doute par ses terribles études. Et devinez les livres qu'il a laissés? — *Histoire des égouts et des cloaques!* — *Histoire de la prostitution!* lui, un saint! Parent-Duchatelet!

« J'ai pénétré, dit-il, dans les lieux les plus abjects, j'ai connu ce qu'il y a de plus immoral, j'ai conversé avec ce qu'il y a de plus méprisable, j'ai analysé des actions infames; ce que les hommes de mauvaise vie ne voient eux-mêmes qu'en secret, ce qu'ils cachent, je l'ai vu et je viens vous le raconter au grand jour; je l'ai vu et je ne suis pas souillé. »

Suivons-le donc, nous autres, si nous avons du cœur, cet homme de tant de courage, de sang-froid et de vertu, dans tous les cloaques, dans tous les égouts où il a dû descendre. Cet air vicié a été purifié par lui. Suivons-le, le front haut et triste, et, pourvu que nous marchions avec lui, sur ses pas, dans ce chemin difficile qu'il s'est tracé au milieu des vices, des fanges et des immondices de tout genre, nous pourrons dire aussi, comme lui, quand notre tâche sera accomplie : *Nous ne sommes pas souillés!*

D'ailleurs, il s'agit ici d'une étude triste, il est vrai, mais de



Digitized by Google

l'intérêt le plus solennel. Il n'y a ni drame, ni histoire de la vie humaine, ni aucune des révélations du roman moderne, qui vous ait jamais initiés à ces tristes aventures de cet autre monde si fécond en drames de tout genre, qu'on pourrait, à bon droit, appeler le *Paris souterrain*. Ce qui se passe dans le salon, ce qui se passe dans la mansarde; les aventures de la rue, les mœurs du village; tous les temps, tous les siècles, toutes les époques, on vous les a racontés, arrangés, corrigés, disposés de toutes les façons, sous tous les côtés, dans tous les styles, et dans tous les livres. Du monde connu, vous n'avez plus rien à apprendre, grace aux philosophes et aux poètes, grace à la comédie et au roman, à la fiction et à l'histoire. Tout ce qui est enfermé entre le ciel et la terre et sur la terre, vous devez maintenant le savoir à peu près, un peu mieux que Dieu lui-même. De ce côté il n'y a plus de nouveau monde à découvrir. Mais qui vous a dit jamais ce qui se passe au-dessous de vos pieds, là-bas, dans ces ténèbres sanglantes et profondes qui sillonnent la ville dans tous les sens? Mais qui jamais vous a montré les mœurs de ce peuple pâle et livide, qui sert aux égouts et aux amours de Paris, du fossoyeur qui cure les égouts, de la prostituée qui tend son piége à côté de la borne, le soir? Vous avez eu l'histoire, jusqu'à présent, de toutes les misères parisiennes, mais vous a-t-on jamais fait l'histoire de toutes les infections parisiennes? Et même si le premier romancier venu eût osé vous l'écrire, cette terrible histoire, soudain vous vous seriez récriés en vous bouchant les oreilles! Mais à présent que la route est ouverte par un homme de tant de science et de tant de vertu, Parent-Duchatelet, à présent que le cloaque est purifié, descendons dans le cloaque.

Pour commencer ce triste pélerinage, et afin de bien graduer notre marche, commençons par étudier les égouts de la ville de Paris; les maisons de prostitution viendront plus tard : le vestibule est digne du lieu où il conduit. Dans la vieille Rome, les égouts avaient leurs dieux et leurs déesses. Le dieu Sterquilinus, la déesse Cloacina, Mephitina; les plus grands hommes de l'antiquité n'ont pas dédaigné de se charger de la surveillance des égouts. A Thèbes on cite Epaminondas, à Rome Cicéron, et plus tard le gendre d'Auguste, Agrippa. A Rome, le grand cloaque de

Digitized by Google

Tarquin servit d'abord à dessécher les marais creusés par les inondations du Tibre. Marcus Caton et Valerius Flaccus continuèrent l'œuvre de Tarquin. Tant que Rome fut la ville éternelle, les consuls et les empereurs ajoutèrent de nouveaux égouts aux anciens; quand arrivèrent les barbares, les aqueducs furent brisés, les égouts négligés, l'air de cette grande cité romaine se remplit de miasmes putrides. Plus tard, lorsqu'enfin le pape Léon X, au XII^e siècle, vint à l'aide de la ville des Césars, son premier soin fut de réparer les égouts et de reconstruire les aqueducs.

Venons maintenant aux égouts de Paris qui attendent encore leur Cicéron, leur Agrippa, leur Épaminondas. Trois vallées bien distinctes se partagent la ville : la plaine d'Ivry, la plaine de Vaugirard, et entre ces deux plaines, la plus importantes de toutes, la plaine qui porte Paris. La première de ces vallées commence à Choisy-le-Roi et se termine à la montagne Sainte-Geneviève; la seconde s'étend de la montagne Sainte-Geneviève jusqu'à Vaugirard et elle gagne par Vanves, Issy et Meudon, les coteaux de Sèvres et de Saint-Cloud; la troisième commence entre Charenton et la Rapée, s'étend en se contournant jusqu'au bassin de l'Ourcq et se termine vers les hauteurs de Chaillot et de Passy.

Ces trois vallées sont au même niveau de la Seine; leur sol est le même, leur apparence est la même, elles ont subi les mêmes transformations. Faire l'histoire des égouts dans une de ces trois vallées, c'est donc faire l'histoire des trois autres.

Les égouts de Paris ne datent guère que de Hugues Aubriot, prévôt des marchands sous Charles V, ou pour mieux dire, Hugues Aubriot imagina le premier de voûter les égouts de la ville. Mais ces égouts, dont la pente était très faible, s'encombraient souvent d'immondices et d'eaux stagnantes. Le voisinage de l'égout Sainte-Catherine devint si incommode à François I^er, qu'il échangea, en 1518, sa terre de Chasseloup contre l'emplacement actuel des Tuileries. Sous Henri IV, François Chiron, prévôt des marchands, construisit à ses frais l'égout du Ponceau, depuis la rue Saint-Denis jusqu'à la rue Saint-Martin. Le grand égout de ceinture fut l'ouvrage immortel du ministre Turgot, le père du ministre de Louis XVI. Le plus vaste et le plus admirable égout de la ville de Paris, l'égout de la rue de Rivoli, a été construit par l'empereur.

Digitized by Google

C'est aussi à l'empereur que Paris doit l'égout de la rue Saint-Denis et du Ponceau, sans compter l'égout de la rue Montmartre, celui de la Salpétrière, celui de la rue d'Iéna et de la rue de la Vierge. J'avais tort de dire tout-à-l'heure que les égouts de Paris attendent leur Épaminondas!

Chaque égout de Paris a ses immondices particulières. L'École Militaire, l'Hôtel des Invalides, la Salpétrière, font de l'égout qui les traverse une véritable fosse d'aisances; l'égout des abattoirs est rempli de matières animales; l'égout des Gobelins est une teinture noirâtre. Comme aussi chaque égout a une odeur qui lui est propre; — odeur fade, — ammoniacale, — d'hydrogène sulfuré, — odeur putride, — odeur d'eau de savon ou de vaisselle croupie en été entre les pavés.

*L'odeur fade* est la plus innocente de toutes; c'est l'odeur des égouts bien tenus et dans lesquels l'air circule. — *L'odeur ammoniacale*, c'est l'odeur des fosses d'aisances en grand; — l'*hydrogène sulfuré* a la propriété de noircir l'or et l'argent, et surtout de tuer son homme, comme ferait un coup de sang. C'est l'odeur des égouts qui ont été négligés depuis long-temps. — *L'odeur putride*, qui est rare, se trouve cependant dans toute sa pureté à l'embouchure de l'égout de l'abattoir du Roule; — *l'odeur forte*, *repoussante* et fétide, domine au Gros-Caillou, dans les rues de l'Ourcine, de Croulebarbe, au faubourg Saint-Denis. Il y a encore une septième classe d'odeurs, qu'on peut appeler — *odeurs spéciales*. Ainsi l'égout Amelot, c'est la vacherie et l'urine des animaux; la rivière de Bièvre exhale une douce odeur de tan qui est le serpolet de ces rivages. L'égout de la Salpétrière réunit à lui seul le plus horrible assemblage de toutes ces douces odeurs.

Mais en fait d'odeurs fades, putrides, repoussantes, variées; en fait d'ammoniaque et d'hydrogène sulfuré, que dirons-nous donc du grand égout où se décharge la voirie de Montfaucon, dans laquelle voirie on apporte, bon an mal an, quatre cent quatre-vingt-dix-huit mille sept cent cinquante bouches de vidanges, formant ensemble un million cent quatre-vingt-dix-sept pieds cubes de matières fécales? Dans cet aimable lieu, le liquide se sépare du solide et s'en va se perdre dans le grand égout de la rue Lancry,

Digitized by Google

non sans couvrir d'un épais nuage les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin.

Or, les égouts, ces tristes réceptacles de tant d'odeurs nauséabondes et mortelles, Paris a trop peu d'eau pour les laver et pour les assainir; il faut que des hommes descendent, au péril de leur vie, dans ces voûtes étroites, pour balayer le sable et la boue qui les obstruent. Il faut pourtant bien que vous sachiez comment cela se fait, vous autres heureux de ce monde, qui ne voyez que le ciel et la terre, et qui mourriez d'effroi s'il vous fallait descendre dans les entrailles infectes de la belle ville que vous habitez.

Le malheureux que la faim condamne à ce travail, descend dans l'égout, armé d'une longue planche au bout d'un bâton. Il rencontre d'abord une boue liquide, et tant que la boue est liquide, il la pousse devant lui, avec un grand rateau. Si la boue résiste, on fait une digue au bout de l'égout, l'eau qui monte a bientôt rendu à cette boue compacte toute sa limpidité. Quand la boue est enlevée, reste le sable.

Ce sable qui provient du pavage des rues ou de l'inondation, est enlevé à l'aide de seaux et de poulies. L'asphyxie ou tout au moins l'ophthalmie est au fond de ce sable, qui a gardé traîtreusement toutes les émanations de l'ammoniaque. Et voilà à quel prix vous n'avez pas la peste tous les dix ans!

Cependant on demande ce que deviennent les immondices que charrient incessamment tous les égouts de cette immense ville? Il faut bien vous le dire, ces immondices se rendent, tout infectés et tout chargés de leurs odeurs, dans la Seine, cette fière rivière où s'abreuvent chaque jour huit cent mille individus. Vous frémissez! vos pères ont eu peur bien avant vous. Une ordonnance du prévôt de Paris en 1348, et un édit du roi Jean, de 1356, défendaient aux habitans de Paris de jeter leurs immondices sur la voie publique, en temps de pluie, de peur que l'eau ne les entraînât à la rivière. — Une autre ordonnance du prévôt des marchands défend, sous peine de soixante sous d'amende, de jeter dans la Seine aucune boue ou fumier. — Le réglement du 28 juin 1415 ordonne aux chirurgiens de porter le sang des personnes qu'ils auront saignées, dans la rivière, *au-dessous de la ville*. — Un arrêt du parlement du 21 juin 1586 condamne au fouet un valet

Digitized by Google

du bourreau qui avait jeté des matières fécales dans la rivière.

Nous sommes de plus intrépides buveurs d'eau que les Parisiens des siècles passés; nous jetons dans notre rivière tout ce qu'on y peut jeter, cependant nous nous appelons sans façon des hommes civilisés! et nous nommons nos pères des barbares.

Mais il ne s'agit pas de nous, il s'agit des malheureux qui, cachés dans les fanges de la ville, travaillent incessamment à l'assainir. A peine descendus dans le cloaque immonde, ils sont saisis à la tête d'une vive douleur. La bouche se dessèche et devient brûlante comme elle le serait après huit jours d'une horrible fièvre; à peine plongés dans cette boue infecte, leur peau devient sanglante, elle se couvre ensuite d'une croûte épaisse, une horrible infiltration purulente est établie dans ces tristes cadavres..... Cependant, chose étrange! ces malheureux qui ne gagnent que deux francs par jour, sont attachés à cette triste profession comme si elle était la plus belle du monde. Non-seulement ils l'exercent sans dégoût et sans fatigue, mais encore avec joie. Ceci est un des mystères de la toute-puissance d'attraction qui s'établit entre tous les malheureux. Ces pauvres diables, séparés du monde, habitués à s'aimer, à se plaindre, à se secourir, à se sauver les uns les autres, ne voient rien au-delà de l'égout dans lequel ils vivent. La grande cité parisienne les foule aux pieds de ses chevaux, elle n'a pour eux que des excrémens et de la boue; peu leur importe! Ils rendent à Paris oubli pour oubli : chassés de la grande famille qui vit sous le ciel à l'air libre et pur, ils se sont fait à eux-mêmes une famille dans l'égout, et tous les membres de cette famille s'aiment et s'entr'aident au besoin. Ce sont à leur manière de grands philosophes pratiques; leur domaine est triste, il est vrai, mais il en sont les rois.

Pourtant que d'accidens terribles! En 1782, huit ouvriers furent asphyxiés dans l'égout Amelot. En 1785, il en tomba cinq dans l'égout de la rue des Filles-du-Calvaire; en 1787, plusieurs ouvriers dans la Vieille-rue-du-Temple; en 1793, le plus célèbre des égoutiers, Chanpion, homme de courage, tombe asphyxié; mais on le relève, on le ramène à l'air, on le sauve. Il en a sauvé bien d'autres à son tour! Mais sortons en toute hâte de ces horribles souterrains. Respirons. Justement nous voilà au bord d'ne

Digitized by Google

rivière qui coule doucement sur le sable. Ah! malheureux que vous êtes! Cette rivière au bord de laquelle vous alliez vous reposer, c'est encore un égout. Cet égout s'appelle la Bièvre, et son histoire n'est guère moins terrible que l'histoire des autres égouts faits à son image. Le vallon dans lequel coule la rivière de Bièvre a environ huit lieues d'étendue, depuis sa source jusqu'à son embouchure. La Bièvre, ou, si vous aimez mieux, la rivière des Gobelins, n'est tout d'abord, à sa source, qu'une limpide et claire fontaine, qui s'en va en gazouillant à travers une prairie. En son chemin, cette eau limpide rencontre trois à quatre petites sources innocentes comme elle, qu'elle entraîne avec elle à Paris. On dirait ces jeunes villageoises que poussent l'ambition et l'amour, et qui s'en vont, les folâtres, l'une poussant l'autre, chercher la fortune de leurs vingt ans. A mille pas, à peine, de sa source limpide, en entrant dans le bois épais de Buc, la villageoise est déjà une grande dame, le mince et clair filet d'eau est déjà une rivière. Quelques pas plus loin, le lit desséché d'un étang se rencontre. Déjà un peu de vase se mêle à cette transparence, image des vices de la ville qui s'avance. Plus loin encore, dans le fond du vallon, au sortir de la forêt, voici la rivière qui pénètre dans le parc de ce triste et bizarre vieillard, nommé Séguin, dont la mort récente a été entourée de tant de scandales, digne oraison funèbre de cet homme, qui fut un méchant. La rivière s'arrête long-temps dans la demeure de ce riche : ainsi fait dans la maison du riche la villageoise qui va à Paris; mais enfin il faut quitter cette terre de délices. Le pont d'Antoni se présente, la rivière le passe à pied sec; elle salue de son murmure les ruines du château de Berny, elle court de là à Arcueil, d'Arcueil à Gentilly; elle arrive à Paris enfin, c'est-à-dire qu'elle est tout-à-fait perdue. Que de fange et d'immondices vous attendent, honnêtes filles des campagnes, et vous, honnête petit filet d'eau qui preniez tout-à-l'heure et si innocemment vos joyeux ébats au soleil!

Chose étrange! à peine entrée à Paris, la Bièvre prend toutes les apparences d'une rivière morte. Les roseaux, ces fleurs des marécages, obstruent son cours dans tous les sens; le nénuphar, douce plante des eaux et le cresson qui annonce leur santé et leur vigueur, disparaissent dans cette désolation générale; point de verdure, point de fleurs sur ces bords maudits; à peine quelques saules

Digitized by Google

rares et qui n'ont pas assez de feuilles pour pleurer; comme aussi pas un poisson dans cette eau aux mille couleurs : la carpe, qui aime la fange, meurt dans la Bièvre parisienne; l'écrevisse s'enfuit; l'anguille n'y a jamais paru; il n'y a pas jusqu'aux grenouilles, bruyantes filles du marais, qui n'aient en horreur cette onde impitoyable. Le crapaud, lui-même, oui, le crapaud! ne veut pas habiter ces bords désolés. En fait d'habitans de ces ondes, il n'y a que d'horribles sangsues; encore leur piqûre est funeste; tristes sangsues, qui ne sont bonnes à rien, pas même à soulager le malade dont elles boiraient le sang.

Les rats seuls règnent en maîtres sur ces rivages empestés. Ils y viennent attendre au passage les charognes que l'eau entraîne. Et quelle eau! si limpide à sa source, mais une fois à Paris, noire, épaisse, fétide! L'hydrogène sulfuré se dégage en gros flocons à leur surface; elles ne peuvent ni cuire les légumes ni dissoudre le savon; en revanche, elles changent de leur souffle abominable l'argent en cuivre; on disait que l'eau de la Bièvre était excellente pour la teinture; on flattait l'eau de la Bièvre. Dans la manufacture même des Gobelins, on est souvent obligé de se servir de l'eau de la Seine quand il faut obtenir quelques-unes de ces nuances si fines et si délicates, à l'aide desquelles on peut rendre la vie, même à la couleur de Rubens.

Mais si cette rivière est sale et fétide, ses travaux sont glorieux et utiles. Une armée de soldats ne saurait suffire à accomplir tout ce que la Bièvre accomplit à elle seule; à peine échappée de sa source, elle rencontre une usine dans le vallon de la Meulière; elle fait mouvoir un moulin à papier à Chevreuse, deux moulins à farine à Buc; à Jouy elle teint les toiles de M. Oberkampf; dans le joli village de Bièvre, elle est l'honneur de la maison de M. Dollfus, et tout ce charmant village travaille et gagne sa vie sur ses bords. Entre Bièvre et Arcueil, trois moulins se présentent, Bouï, Hai et Cachan; entre Arcueil et Gentilly, un moulin; de Gentilly à Paris, deux moulins; la blanchisserie des hôpitaux, la blanchisserie hollandaise; la Bièvre sert de lavoir à tous les villages qui l'entourent; on y lave le linge, on y lave les laines; mais c'est surtout quand la Bièvre est une rivière parisienne, que son labeur commence. Voici d'abord à Croulebarbe une fonderie

Digitized by Google

et une féculerie; arrivent ensuite la manufacture des Gobelins, deux tanneries, un atelier de teinture, des voiries de chaque côté des deux rives, des lavoirs et des baquets de blanchisseuses; voici encore un tanneur; à côté du tanneur, un hongroyeur; le moulin *Fidèle* broie les couleurs; sans compter un mégissier, un amidonnier, et quatre autres mégissiers; puis un lavoir pour les vieux chiffons ramassés dans Paris, puis encore deux mégissiers. Mais comment vous dire tout le travail de cet infatigable filet d'eau et toutes les fortunes qu'il représente? Fabrique de carton, filature, papeterie, fabrique de mottes, bois de teintures, blanchisseuses, quatre mégissiers, trois tanneurs; voilà seulement pour la rive gauche.

Plus nous avançons et plus nous trouvons d'activité et de zèle, dans la partie moyenne de la rivière, depuis le Pont-aux-Tripes jusque sur le boulevart; voici les établissemens de la rive droite: — Trois mégissiers, trois tanneurs, un hongroyeur, un tanneur, deux maroquiniers, un mégissier, une fabrique de bleu de Prusse, de cartons; trois fabriques d'amidon; une grande filature de laine, un vaste atelier de charpente; — et encore du salpêtre, du bleu de Prusse, des blanchisseuses; et sur le côté gauche, quinze établissemens considérables, sans compter une teinturerie de peaux, une distillerie, deux filatures de coton, tannerie, charonnage, cartons, menuisiers, et que sais-je? moulin à farine, moulin à papier, maison de santé de M. Esquirol, nourrisseurs, et cinq hôpitaux qui se mirent dans ces eaux; l'hôpital des Enfans-Trouvés, l'hospice de la Maternité, l'hôpital du Val-de-Grâce, l'hôpital du Midi, l'hospice de la Pitié, quatre casernes, un amphithéâtre d'anatomie, et Sainte-Pélagie donc!

Et pour ajouter encore, s'il se peut, à toutes ces odeurs, teintures, forces motrices, eaux blanches, eaux sales, eaux savonneuses, eaux maladives, eaux de l'hôpital et de l'écurie, arrive l'égout de l'abattoir de Ville-Juif; et ce qui vous donnera une idée très juste de cet égout, qu'on appelle la Bièvre, c'est que l'eau de l'égout de l'abattoir de Ville-Juif *contribue à l'épurer*.

La rivière de Bièvre nous conduit, par la pente même de son onde empestée, à un autre foyer d'infection; il s'agit cette fois des salles de dissection, espèces de voiries scientifiques dont le nom seul est

Digitized by Google

une terreur. Je vous ai dit, en commençant cet article rempli de miasmes putrides, que notre science serait complète, et que partout où descendrait M. Parent-Duchatelet, nous y descendrions avec lui, — dans les boues des égouts parisiens, — dans la fange de la Bièvre, — dans le charnier des amphithéâtres, — à Montfaucon, — dans les caveaux funèbres, — dans les fosses d'aisance, — dans les maisons de prostitution, enfin.

Autant la science est facile à Paris, de nos jours, autant elle a été autrefois d'un abord repoussant et difficile. Un vieil et terrible anatomiste, nommé Vesale, raconte, non sans terreur, toutes les peines qu'il se donna pour aller la nuit, au milieu du cimetière des Innocens, arracher son premier cadavre, à la fosse fraîchement remuée, comment aussi il allait aux fourches patibulaires de Montfaucon, disputer aux corbeaux les pendus qui s'agitaient au-dessus de sa tête. Il fut le créateur de cette grande science de l'anatomie. Le moyen-âge, aussi peu avancé que l'antiquité qui regardait comme une souillure d'approcher un cadavre, regardait comme une impiété digne du dernier supplice la dissection *d'une créature faite à l'image de Dieu.* Après avoir échappé à tous les dangers de la science nouvelle, Vesale fut condamné à mort par l'inquisition de Philippe II, parce qu'un jour, comme il disséquait devant ses élèves, le cœur de l'homme disséqué avait, disait-on, bondi sous le scalpel de l'opérateur. Aujourd'hui les temps sont bien changés, le cadavre ne manque plus à la science; c'est bien plutôt la science qui manque aux cadavres. D'abord la ville de Paris avait abandonné au scalpel le corps de ses suppliciés; mais c'étaient de pauvres ressources, et à peine un malheureux sujet venait-il d'être pendu, qu'une bataille de chirurgiens et de médecins se livrait autour de son cadavre, pour savoir à qui ce cadavre resterait.

Plusieurs histoires funèbres sont racontées à ce propos. Le 1er février de l'an 1630, arrêt qui défend aux étudians d'enlever par force les cadavres des suppliciés, et ce, dit l'arrêt, « considérant que depuis long-temps les étudians en médecine et en chirurgie se livrent à des voies de fait et à des violences, et *même à des meurtres*, pour avoir les corps des suppliciés. » Nonobstant cet arrêt, en 1637 et 1641, c'était toujours l'épée et le pistolet à la main,

Digitized by Google

qu'ils allaient détrousser les roues, échafauds et fourches patibulaires de la place de Grève et autres lieux. Ce cadavre, ainsi enlevé, servait tout le temps que peut servir un lambeau en putréfaction; on attendait pour le remplacer, qu'un autre criminel eût été pendu ou roué vif. Ainsi se firent çà et là, et par hasard, toutes les études anatomiques jusqu'au XIX^e siècle, qui parvint enfin à détruire le préjugé du cadavre, comme il en a détruit tant d'autres, mais pourtant avec beaucoup plus de peines et d'efforts.

On arrêta donc tacitement dans les hôpitaux, que la science avait le droit de se servir de tous les cadavres de l'hôpital. On n'osa pas encore établir un amphithéâtre public; chaque étudiant emportait chez lui son cadavre ou sa part de cadavre; ce qui restait de ces cadavres était jeté à la voirie. En 1765, M. Pelletan était encore obligé de brûler ces tristes débris dans un poêle de fonte. Enfin, le grand anatomiste Desault établit le premier amphithéâtre près de la place Maubert. De cet amphithéâtre sont sortis Pelletan, Dubois, Lallemand, Boyer, et plus tard Bichat, l'honneur de la science. A l'exemple de Desault, chaque professeur d'anatomie eut bientôt son amphithéâtre particulier. L'amphithéâtre s'établissait dans les plus pauvres maisons et dans les plus obscures; les cadavres venaient, non plus des hôpitaux, mais des cimetières; on les pêchait dans la fosse commune; tantôt on traitait de gré à gré avec le fossoyeur, d'autres fois on avait recours à la ruse. Le savant et vénérable professeur Dubois, dans sa jeunesse quand il allait au cimetière, attirait autour de ces funèbres enceintes toutes les filles publiques du quartier, avec ordre d'ameuter toute la foule des passans par leurs joyeux propos; et pendant que ces dames, à force de scandale, attiraient l'attention des voisins, lui, Dubois, dans la vaste fosse, choisissait ses cadavres; il en remplissait un fiacre et se faisait reconduire à sa maison en compagnie de cinq ou six cadavres. De temps à autre une épaisse fumée s'élevait de ces amphithéâtres, cette fumée portait avec elle une odeur nauséabonde: c'étaient les cadavres qu'on brûlait. En ces temps-là, dit M. Lallemand, on aurait pu tuer autant de personnes qu'on eût voulu, les disséquer et les brûler ensuite, sans que la police eût songé à en prendre le moindre souci. « *C'est ce qui est arrivé peut-être plus d'une fois,* » ajoute-t-il.

Digitized by Google

Ce ne fut guère qu'en 1803 que la police songea à mettre un peu d'ordre dans ces hécatombes scientifiques. Mais pourtant que de peines dans cette réforme! En vain on établit des amphithéâtres publics dans les hôpitaux, les amphithéâtres particuliers résistèrent de toute leur force à l'action de la police. La dissection se cachait dans les murs les plus obscurs, dans les maisons qui tombaient en ruines; les cadavres s'apportaient en plein jour et se déposaient à la porte, comme si c'eût été une provision de bois pour l'hiver. Du haut des fenêtres, on jetait dans la cour les plus horribles débris; les murs étaient chargés de pus et de sang. Les valets de ces amphithéâtres, dit un rapport de police, *ne respectaient pas plus les vivans que les morts*. Les cadavres restaient quelquefois trois semaines sur les tables où on les plaçait. Ceci dura jusqu'en 1813; mais alors la patience publique, poussée à bout, fit entendre des réclamations énergiques. Aucune maison particulière ne voulut plus souffrir ce terrible voisinage. On dénonça de toutes parts ces maisons aux escaliers impraticables, ces cours sans puits, ces puits sans cordes, ces mansardes infectes où l'étudiant couchait à côté du cadavre, ces garçons d'amphithéâtre qui vendaient de la graisse humaine. En effet, une société en commandite s'était formée pour l'exploitation de cette graisse humaine. Elle était employée, *non fondue*, à graisser les roues des charrettes. Des charlatans en faisaient des remèdes contre les douleurs. On en vendait une grande quantité aux fabricans de perles fausses. On en trouva deux mille livres chez un seul garçon de l'École de Médecine; il y en avait un autre qui en avait rempli deux fontaines de grès. Il fallut une charrette à deux chevaux et six hommes de peine, pour transporter toute cette masse de graisse humaine à la voirie de Montfaucon, où probablement elle fut mangée par les rats.

En même temps la police faisait des recherches chez ceux qui avaient acheté de cette graisse humaine, et elle l'enlevait sans pitié. Les fabricans dépouillés réclamèrent, ou tout au moins ils demandèrent à l'autorité le moyen de distinguer la graisse d'homme de la graisse de chien, par exemple. On leur répondit : *que les graisses d'homme, de cheval et d'âne ne pouvaient être distinguées entre elles, parce qu'elles ont toutes une couleur jaune, une concrescibilité très faible, une très grande fétidité, et qu'elles se précipitent en globules.* Ce qui était parfaitement raisonné.

Digitized by Google

Savez-vous qu'au mariage de l'empereur Napoléon avec Marie-Louise, une partie des lampions de Paris étaient remplis par de la graisse d'homme? Digne illumination d'un mariage qui avait coûté tant de sang.

Aussi les cadavres furent-ils bientôt aussi rares qu'ils étaient communs auparavant. Les cimetières avaient disparu de l'enceinte de Paris. On allait chercher les cadavres à Bicêtre, au dépôt de mendicité de Saint-Denis, partout où l'on pouvait. Un jour, les garçons de M. Marjolin revenaient de Bicêtre les hottes pleines de cadavres. Chemin faisant, ils s'arrêtèrent à la porte d'un cabaret, et ils déposèrent leur fardeau à la porte. Jugez de leur surprise, quand au sortir du cabaret ils ne trouvèrent plus leurs hottes si précieusement chargées! Jugez aussi de l'étonnement des voleurs!

Enfin, on est arrivé aux amphithéâtres réglés de la Pitié, de la Faculté de Médecine, de Bicêtre, de la Salpétrière, de Saint-Louis, de Beaujon, de Saint-Antoine, de la Charité, des Enfans et de la Maternité; la Faculté de l'École de Médecine dissèque par an trente mille cadavres, la Pitié en consomme quatorze cents.

Quant aux dangers de l'anatomie, ils sont presque nuls. On raconte en preuve l'histoire d'un nommé John Gilmore qui vivait, avec sa femme et ses deux enfans, dans une chambre au-dessous des salles de dissection de l'hôpital Saint-Barthélemy; cette pièce était située à l'extrémité d'un long passage contenant plusieurs cuviers entièrement remplis d'os en macération; à l'entrée de plusieurs cuves on avait creusé de larges fosses propres à recevoir les débris de tant de cadavres; l'air qu'on respirait en ce lieu était chaud, cadavéreux, pénétrant; John Gilmore n'était pas même séparé de ce charnier par une porte; eh bien! il a vécu très heureux, et il est mort très bien portant, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-neuf ans.

On raconte cependant une histoire beaucoup moins rassurante. Le docteur Chambon faisait la démonstration du foie et de ses annexes sur un cadavre en décomposition. A un certain coup de bistouri, il s'échappa de l'abdomen du susdit cadavre une vapeur horriblement fétide qui atteignit le démonstrateur, et qui gagna de proche en proche quatre autres assistans, MM. Fourcroy, Covion,

Digitized by Google

Laquerne et Dufresnoi. M. Covion fut remporté chez lui sans connaissance, et au bout de soixante-douze heures il était mort !

A l'heure qu'il est, grace aux progrès de l'hygiène, les amphithéâtres de dissection ne sont guère plus dégoûtans à voir et à sentir que l'étalage de Mme Chevet, au Palais-Royal, en été.

Pauvre gloire humaine! à Paris tout devient foyer d'infection, même la gloire. Si vous saviez l'histoire des morts de juillet, que vous auriez peur! Les héros tombaient sous la mitraille au milieu des places publiques, sur ce pavé en révolte que brûlait le soleil. Bientôt les cercueils manquèrent à tous ces cadavres. D'ailleurs où les conduire, dans cette ville encombrée de barricades? Cependant il y avait hâte de s'en défaire; le thermomètre marquait plus de 25 degrés Réaumur.

La Morgue était encombrée. Les arches du Pont-Notre-Dame, cimetière improvisé, exhalaient déjà une odeur méphytique. Dans cette extrémité, on remplit deux bateaux de cadavres, et ces cadavres descendirent lentement la Seine, jusqu'au Champ-de-Mars. Il leur fallut passer devant ces Tuileries vaincues. — *Les morts ont salué le drapeau tricolore!* La rivière même charriait des cadavres; vaincus et vainqueurs, peuple et armée, flottaient pêle-mêle. Cependant de tous les côtés de la ville, on creusait de vastes fosses. Sur les places publiques, au pied du Louvre, partout. On enterrait le héros où il était tombé. C'est ainsi que tous les cadavres ramassés dans le marché à la viande, à l'entrée des rues Montmartre et Montorgueuil, furent déposés sous le portique de l'église Saint-Eustache, et bientôt, comme la putréfaction s'en mêla, ces mêmes cadavres furent descendus dans les caveaux de l'église dont l'entrée fut refermée et scellée avec du plâtre; on croyait que c'était pour long-temps.

Quinze jours à peine s'étaient écoulés; à peine si, dans l'enivrement de cette révolution subite, on avait eu le temps de songer à ceux qui l'avaient payée de leur vie, quand ils vinrent eux-mêmes se rappeler aux vivans par l'infection de leurs tristes reliques. L'église de Saint-Eustache est envahie tout d'un coup par une odeur horrible qui s'échappait du parquet et du sol en filtrant à travers les voûtes. Voilà aussitôt toute l'église en alarmes. Le curé de Saint-Eustache, M. Vitalis, autrefois savant professeur de chimie, ap-

Digitized by Google

pelle à l'aide de sa paroisse toute la science parisienne. Ému par ces plaintes venues de si haut, le conseil de salubrité s'assemble, et après une longue délibération, on décide que les caveaux seront ouverts sur-le-champ, que les quarante-trois cadavres qui y gisent sans sépulture, en seront extraits et portés au cimetière. Il fallait, pour cette terrible opération, des hommes éprouvés et courageux; on appela des égoutiers et des gens de la Morgue; la nuit venue, les torches s'allumèrent dans l'église et le terrible mystère commença.

Le caveau ouvert, la pierre funèbre enlevée, le premier homme qui descendit dans cette tombe, ce fut Parent-Duchâtelet lui-même! Les quarante-trois cadavres étaient couchés sans honneur, les uns sur le dos, les autres sur la face. Leur visage était noir, leurs chairs étaient tuméfiées, leurs membres étaient verdâtres; un seul avait un cercueil! A côté de chaque cadavre, deux hommes étendaient une serpillière de toile grossière et spongieuse arrosée de chlorure; le cadavre était placé sur le linceul humide, et en le tournant sur lui-même, il s'enveloppait des pieds à la tête; une grosse ficelle l'attirait alors hors du caveau, et du même effort, on le plaçait dans un vaste tombereau. Quand la dernière serpillière eut été remplie et les quarante-trois cadavres déposés dans sept voitures, le cortége funèbre se rendit au cimetière Montmartre; une large fosse disposée à l'avance reçut tous ces morts. J'aurais voulu qu'on inscrivît sur cette fosse le mot de l'Écriture, si admirablement paraphrasé par Bossuet : — *Erudimini! Instruisez-vous, vous qui faites des révolutions!*

Or, voici ce qu'il en a coûté pour rendre les honneurs funèbres à quarante-sept héros de la révolution de juillet :

| | |
|---|---|
| 23 hommes à 10 francs. . . . . | 230 fr. |
| 12 voitures à 15 francs. . . . . | 180 |
| Toile. . . . . | 141 |
| Couture de cette toile. . . . . | 9 |
| Corde et ficelle. . . . . | 29 |
| Deux pompes d'arrosemens. . . . . | 14 |
| Eau-de-vie pour les ouvriers. . . . . | 28 |
| Chaux vive. . . . . | 84 |
| | 715 |



Digitized by Google

Sept cent quinze francs ! L'entreprise des pompes funèbres n'enterrerait pas, à ce prix-là, un général de division mort dans son lit.

Mais quittons ces voiries de chair humaine. D'autres amphithéâtres nous réclament. Les animaux domestiques ont aussi à Paris leur cimetière, plus terrible encore que l'abattoir. Montfaucon n'a rien à envier au Père-Lachaise. Ce qu'on appelle l'équarrissage est un de ces commerces sans nom dont l'histoire peut, à bon droit, passer pour un de ces fantastiques récits pleins d'horribles détails, qui étaient encore si fort à la mode il y a six ans. Il y a donc un lieu à Paris, un vaste cimetière, où est nécessairement portée, morte ou vivante encore, la carcasse de tout animal qui n'est pas un homme; le cheval tient le premier rang dans cet enclos de la pourriture. Noble cadavre, on ne l'enterre pas, on le mange. Ce qu'on ne mange pas, on le vend. Chaque parcelle de ce cheval mort a sa valeur commerciale, depuis le sabot jusqu'à la crinière. Ce que Paris mange de viande de cheval est incalculable. Dans la disette de 1811, on ne mangeait que du cheval dans le quartier des Halles, dans plusieurs endroits du faubourg Saint-Marceau, dans la rue de la Mortellerie, du Plâtre-Saint-Jacques, de la Huchette, de Saint-Victor. En 1825, une commission du conseil de sobriété, considérant que la viande de cheval *a fort bon goût*, qu'elle est aussi nourrissante que toute autre viande de boucherie, que plusieurs gouvernemens en ont permis la vente publique pour la nourriture de l'homme, proposa de régulariser la vente du cheval en établissant un abattoir particulier pour les chevaux qu'un inspecteur aurait jugés bons à être mangés. La proposition n'eut pas de suite, et voilà pourquoi vous ne lisez pas sur la carte de Véry — *Cuisse de cheval aux anchois !*

En aucun temps, même dans les temps de famine, on n'a mangé plus de chevaux que l'hiver dernier à Paris. On laisse entrer cette viande à la barrière pour les chiens et pour les animaux du Jardin des Plantes : ce sont les hommes qui la mangent. Pas plus tard que l'an passé, la commission sanitaire du quartier de l'Observatoire signala, comme cause d'insalubrité, une maison encombrée de prostituées et de viande de cheval ! Quelles bouchères pour quelle viande ! Mais aussi quelle viande pour quelles bouchères !

Nous sommes arrivés à Montfaucon. Cette immense voirie, si-

Digitized by Google

tuée à 500 mètres du bassin de la Villette et à 2500 mètres de la butte Montmartre, domine toutes les hauteurs de Paris. Ce terrain est divisé en deux clos : le clos Dusaussois, du nom de son fondateur qui a gagné 600,000 francs en quinze années, et un clos sans nom, appartenant à divers équarrisseurs. On arrive au clos Dusaussois par une avenue de beaux arbres; dans la cour, qui est pavée, se trouve un hangar ouvert; au-dessous du clos, vous voyez deux petites maisons, l'une habitée par un ouvrier et sa famille, l'autre occupée par un fabricant de boyaux. Au milieu de cet emplacement un grand puits a été creusé. Ceci est un établissement modèle, surtout si vous le comparez à l'abattoir voisin. Là, point de hangar, tous les travaux se font en plein air. Pas une maison, pas un abri. La cour de l'établissement, faute de pente, est encombrée d'un liquide infect; le sang des animaux, incessamment mêlé aux horribles matières que recèlent leurs intestins, compose les marécages flottans de cette cour d'honneur; des carcasses amoncelées les unes sur les autres forment les dignes murs de ce palais; pas un puits, on lave ces lieux avec le sang.

Or voici ce que rapporte un cheval mort :

| | | |
|---|---|---|
| La peau. . . . . | 15 fr. | n.c. |
| Le crin.. . . . . | 2. | » |
| La viande fraîche. . . . . | » | 30 |
| Les tendons. . . . . | » | 60 |
| L'huile des viscères.. . . . . | 1 | 20 |
| Les intestins.. . . . . | » | » |
| Les sabots. . . . . | » | 60 |
| Les ossemens. . . . . | » | 4 |

Trente chevaux sont apportés ou amenés chaque jour à l'équarrissage, ce qui donne 12,775 chevaux par an. Maintenant que nous connaissons le théâtre où se passe ce drame, allons au fait.

Chaque équarrisseur transporte le cheval mort dans une charrette, jusqu'en son enclos. Ce cheval mort, qui se donnait autrefois pour rien, se vend bel et bien aujourd'hui, grace à la concurrence, tantôt douze francs, tantôt quinze, suivant la qualité de l'animal. Quand l'animal est vivant encore, on le mène par bandes à son dernier travail; vous les voyez passer attachés l'un à l'autre avec de mauvaises cordes, et pouvant à peine se soutenir. Arrivés



Digitized by Google

dans l'enceinte funèbre, on leur coupe la crinière et les crins de la queue; on leur met au cou un os de cheval qu'ils ont peine à traîner, tant ils sont faibles, et ils attendent la mort sans un grain d'avoine, sans un brin d'herbe. Quelle triste fin pour le compagnon de nos travaux et de nos batailles! On en a vu de ces malheureux, que la faim pressait à ce point qu'ils devenaient carnassiers et qu'ils dévoraient de longues parties d'intestins dans lesquels se trouvaient enfermées quelques misérables parcelles d'une avoine non digérée; et quelle avoine, la dernière avoine d'un cheval de Montfaucon!

Au commencement de l'hiver, quand un pauvre cheval a bien travaillé tout l'été, quand il n'y a plus à faire ni semence, ni labour, le bon paysan vend son cheval à l'équarrisseur. L'équarrisseur va chercher les chevaux du paysan, à dix lieues de Paris : à Essonne, le cheval de labour se vend cinq francs, quatre francs à Fontainebleau; une fois achetée, la marchandise va toute seule sans qu'on la pousse. Et faites donc des phrases sentimentales sur le laboureur! Le laboureur est un marchand, un trafiquant, un spéculateur, qui a un peu moins de cœur que les autres spéculateurs, et qui vend ses vieux chevaux quatre francs, quand il ne peut pas en trouver cinq. . . . . .

Pour tuer les chevaux qui ne meurent pas de faim ou de leur belle mort dans l'abattoir, quatre procédés très simples sont mis en usage. On ouvre une veine et on souffle de l'air dans cette veine, le cheval est mort; on leur introduit une lame de couteau dans la moëlle épinière, le cheval est mort; ou bien on le saigne par le poitrail, ou encore on l'assomme d'un coup de masse. Le premier moyen a le grand inconvénient de fatiguer beaucoup celui qui souffle; le second moyen de la moëlle épinière demande beaucoup d'adresse; on le réserve d'ordinaire pour l'amusement des curieux. La section des gros vaisseaux est la mort la plus facile et la plus honorable pour le cheval. On le frappe, il ne recule pas d'une semelle. Ceux qui ont dit qu'il se précipitait lui-même sur le fer mortel, n'étaient guère que des poètes. Quant au coup d'assommoir, il peut arriver que le cheval soit frappé à faux; et alors, voilà ce cadavre qui retrouve des forces pour s'enfuir et tout renverser sur son passage.

Digitized by Google

Quand le cheval est tué d'une de ces quatre manières, on le place sur le dos, et le premier soin est de le dépouiller de sa peau. Quand la peau est enlevée, on enlève les quatre pieds avec leurs fers : on dépouille ensuite l'os de sa chair. Quand tout est fait, un cheval de la bande est attelé, par la queue, à ce cadavre de cheval, et il le traîne à côté des autres carcasses, en attendant qu'un autre condamné comme lui traîne sa carcasse à son tour.

Ce qu'on fait d'un cheval ainsi dépouillé, le voici. Du crin, on fait des matelas et des étoffes ; la peau est envoyée chez les tanneurs de la rivière de Bièvre ; avec le sang, on nourrit des cochons et des poules et on fait un excellent engrais pour les colonies ; la chair sert de pot-au-feu à MM. les équarrisseurs, aux animaux de la barrière du Combat, aux tigres et aux lions du Jardin-des-Plantes, aux chiens des habitans de Paris, qui vont eux-mêmes chercher leur pitance à Montfaucon ; les chats, les cochons et les poules ne laissent pas leur part aux chiens. En 1820, un spéculateur de Chaillot nourrissait huit cents poules ou poulets avec du cheval. Dans l'enclos même de Montfaucon, les canards deviennent si gras, qu'il est impossible de les manger.

Vous trouvez cela bien étrange, un cheval dévoré par un canard ! Voici bien une autre histoire, un lion dévoré par un homme ! Ce lion, qui habitait le Jardin des Plantes, fut attaqué de la plus magnifique gale blanche qui se pût voir : il en mourut. Son gardien, qui s'appelait Bijoux, déjeuna et dina de l'animal jusqu'à ce qu'il n'en restât pas un tendon. Un lion ! un lion galeux encore ! avalé et digéré tout entier par un homme ! Or, Bijoux vivrait encore, s'il n'avait pas accompagné son gigot d'un pain chaud de huit livres, qu'il avait parié d'avaler dans un seul repas. Où nous mène l'ambition !

Pendant la révolution, les pauvres de Saint-Germain, ou, pour mieux dire, le peuple souverain de Saint-Germain-en-Laye, dévorèrent trois cents chevaux merveux. Les habitans de Vincennes ne furent pas moins avides du même régal, quelques hivers plus tard. Or, à Saint-Germain comme à Vincennes, pas un de ces intrépides mangeurs ne tomba malade de la morve ou du farcin. Dans le Gâtinais, un bœuf malade est tué par un garçon boucher. Le garçon boucher, ayant mis son couteau entre ses dents, mou-

Digitized by Google

rut cinq jours après d'une gangrène générale ; le maître boucher, s'étant blessé au doigt avec une côte de l'animal, mourut au bout de sept jours ; sa femme, qui avait eu du sang à la main, pensa mourir d'une tumeur ; le chirurgien, après avoir ouvert cette tumeur, plaça sa lancette entre son crâne et sa perruque (singulier étui), et le crâne fut couvert d'un horrible érysipèle ; eh bien ! l'horreur ! tout ce terrible bœuf fut vendu et mangé dans les meilleures maisons de la ville, et personne ne fut malade pour en avoir mangé.

Que de vaches mordues par des chiens enragés, dont nous buvons le lait et dont nous mangeons la viande ! Mais revenons à l'emploi de notre cheval.

Après la viande et le sang on arrache *les issues*, la cervelle, la langue, les poumons, le cœur, le foie, les reins, la vessie et les intestins. Avec les intestins on fabrique de grosses cordes destinées au tourneur ; la cervelle et la langue sont très recherchées par certains gourmets ; les intestins composent un engrais qui se vend, pris dans le clos même, de 6 à 9 fr. le tombereau. Voilà ce qui vous explique l'horrible odeur qui s'exhale des fraîches prairies de Pantin, de Noisy-le-Sec et autres lieux.

Après la peau et la graisse, la partie la plus précieuse du cheval, c'est le tendon ; les tendons sont détachés de l'os avec le plus grand soin, ils sont très recherchés par les fabricans de colle-forte : il s'en fait un nombreux envoi au dehors. La graisse du cheval est rare, mais bien précieuse : il y a si peu de chevaux gras à Montfaucon ! Aussi l'équarrisseur est-il d'une grande habileté à trouver de la graisse, même sur les plus secs cadavres. Pour avoir une noisette de graisse, on dissèque souvent tout un cheval. Il faut huit heures pour enlever la graisse d'un cheval gras, une demi-heure suffit pour un cheval maigre. Cette graisse, à peine recueillie, est coupée par petits morceaux, et fondue ; la chaudière est chauffée avec de vieilles carcasses desséchées. Un infect nuage de fumée s'exhale de cette chaudière en ébullition, qu'on écume à chaque instant, comme fait une bonne ménagère pour son humble pot-au-feu. L'huile de cheval est très recherchée par les émailleurs ; elle a remplacé avantageusement la graisse d'homme. Mais l'homme donnait bien plus de graisse que le cheval !

Digitized by Google

restent les fers et les cornes : les fers se revendent à la ferraille, ceux qui peuvent servir encore sont vendus au maréchal; les clous de ces fers sont envoyés en Auvergne pour garnir les sabots des paysans. De la corne on fait des peignes quand le sabot est bon; sinon, ce mauvais sabot est encore fort bon pour devenir du bleu de Prusse ou du sel ammoniac.

La carcasse du cheval était connue depuis long-temps comme très propre à fabriquer de légères et solides murailles, la mode en a passé on ne sait pourquoi. Aujourd'hui, avec les os du cheval, on fait des éventails et des couteaux d'ivoire, on les brûle en guise de bois de chêne, on est en train de les employer à faire du charbon animal.

Le fabricant de gélatine envoie chercher des os jusqu'au fond de l'Amérique. Les os, réduits en poudre dans un moulin *ad hoc*, donnent un engrais excellent.

Vous croyez que le cheval vous a tout donné, quand il vous a donné tête et queue, sang et poumons, viande et ossemens, graisse et tendons, corne et cuir? On en tire encore autre chose, des asticots; l'asticot, autrement dit le ver blanc, est une véritable récolte pour les laboureurs et agriculteurs de Montfaucon, et c'est une récolte dont ils prennent le plus grand soin. L'asticot, en effet, c'est l'espérance des pêcheurs à la ligne qui garnissent dans l'été les deux rives de la Seine; c'est la nourriture par excellence du faisan doré qui sert au plaisir des rois. L'asticot, grand Dieu! l'asticot! c'est le produit de trois espèces de mouches, qui sont les abeilles de Montfaucon. On prépare cette précieuse récolte en étalant aux plus beaux endroits les intestins les plus fétides du cheval. L'abeille de Montfaucon vient s'abattre avec délices sur ces roses fraîches écloses; là, elle dépose ses œufs, et huit jours après, ce qui était intestin inerte, devient une masse de vers qui se vendent à la mesure comme les petits pois en primeurs.

Les asticots qui ne sont pas vendus deviennent mouches, aussi voyez accourir à Montfaucon les hirondelles! Un jour, un pauvre homme qui était ivre, s'étendit et s'endormit dans le parc aux asticots. Les asticots pénétrèrent dans ses yeux, dans sa bouche et dans ses oreilles. Bijoux mange un lion à son déjeuner; un petit ver blanc gros comme un fil mange son homme à son dîner. Ce que c'est que de nous!

Digitized by Google

Vous croyez cette fois que le cheval a tout produit, et qu'enfin la société n'a plus rien à lui demander, puisqu'enfin le voilà passé à l'état de mouche qui vole ou d'asticot qui rampe! Le cheval produit encore une foule innombrable de rats, espèce de grands asticots qui viennent en aide à l'équarrisseur. Le nombre de ces rats est incalculable. On en a tué plus de seize mille en un mois et il n'y paraissait guère. Le rat est un terrible animal qui brise, qui dévore, qui ronge; insatiable, avide, effronté, impitoyable. Veut-il entrer dans une maison, il ronge le mur. N'a-t-il pas un mur à ronger, il mine la terre, il la sillonne dans tous les sens; ce sol leur appartient, ce n'est plus qu'un vaste souterrain où le sang tombe goutte à goutte, et dont ils sont les maîtres et Seigneurs. Il y a parmi ces rats de Montfaucon une aristocratie bien séparée de la populace et qui a ses priviléges. Les uns sont les maîtres de Montfaucon, ils y habitent, ils y vivent, ils y passent leurs nuits et leurs jours; les autres, moins favorisés du sort, et ne trouvant pas à se loger dans cette terre promise des asticots, du sang pourri et des charognes, s'en vont loger où ils peuvent dans les faubourgs de l'infection. Chaque jour, à la même heure, ils accourent à la voirie, où les attend leur charogne quotidienne; quand ils sont repus, ils s'en retournent, et leur nombre est si immense, qu'ils ont laissé après eux la trace de leur passage, comme a fait l'armée d'Annibal dans les Alpes. D'abord, quand ils sont les maîtres d'agir, ils dévorent les yeux du cheval, puis la graisse, puis la rate. En hiver, quand le cadavre est dur, ils pénètrent dans le corps par un certain endroit; ils s'établissent là-dedans, comme le rat dans son fromage de Hollande, et ils rongent. Les femelles mettent bas cinq ou six fois par an, elles portent jusqu'à dix-huit petits; calculez la somme! Ils sont aussi voraces que féconds. M. Magendie en avait mis une douzaine dans une boîte; quand il ouvrit la boîte, M. Magendie ne trouva plus que les deux queues des deux derniers rats; ils s'étaient dévorés les uns les autres.

Tels sont les habitans et les rois de ce beau domaine. On frémit quand on songe à ce que deviendrait Paris sans l'abattoir de Montfaucon, et l'on se rappelle, malgré soi, l'armée de Sennachérib. Quand l'été vient chauffer de son soleil ces morceaux de chairs pourries, d'intestins ouverts, ces amas de carcasses, cette mer de pus et de sang, ce peuple grouillant d'asticots et de rats;

Digitized by Google

vous jugez des gaz terribles qui s'exhalent de tant d'immondices. Et pourtant, le dimanche, la foule se pare, la jeune fille met ses beaux habits; on s'en va d'un pied léger gagner Pantin et Romainville; les prés Saint-Gervais se couvrent de dîneurs et de danseurs, et personne ne songe que toute cette verdure, toutes ces belles danses, tous ces repas innocens, toutes ces santés vivantes, sont dominés et embaumés par Montfaucon!

A côté de cet équarrissage en grand, l'équarrissage des chevaux, il y a encore l'équarrissage en petit, l'équarrissage des chats et des chiens. La bonne ville de Paris contient un grand nombre de ces animaux, les délices de leurs maîtres et de leurs maîtresses. C'est la chasse la plus fructueuse des chiffonniers : quand ils n'en trouvent pas de morts, ils en volent de vivans. Chats et chiens, on les écorche; ils sont, en général, bien plus gras que bien des chevaux : on prend leur graisse, on prend leur peau, on prend leurs pattes; leur chair passe de l'équarrissoir à la cuisine. Un bon chiffonnier doit toujours avoir à lui un chien qui lui rapporte toutes les charognes du fil de l'eau; c'est sa pêche à lui et c'est sa chasse.

Eh, mon Dieu! allez-vous vous récrier, toutes ces émanations putrides nous vont couvrir de mille horribles maladies! Grace à tous ces cadavres qu'on exploite, grace à toutes ces infections qui nous entourent, à peine pouvons-nous espérer d'échapper à la corruption et à la pourriture! Rassurez-vous, bon homme, il n'y a pas d'infection dans le monde. Vous voyez bien ce marchand de chiffons, cette hideuse créature entourée de toutes les ordures des rues, de toutes les immondices des ruisseaux? c'est lui qui ramasse tous les trous et toutes les taches de la ville, il en lèche avidement toutes les souillures. Entrez chez lui, mettez-vous à sa table; le pot-au-feu a été fait à la lueur de vieilles savates ramassées dans les rues, il est aussi bon que s'il eût été *mijotté*, pendant six heures, au feu calme et doux de votre cheminée. Sur les bords de l'égout qu'on appelle la Bièvre, on mange de la volaille très fraîche et du poisson très frais, qui n'est pas pêché dans la Bièvre. Il n'y a pas un égout de Paris dont les exhalaisons aient corrompu une seule livre de viande, aient fait tourner une seule goutte de bouillon. Vous avez vu que la chair humaine sous la marmite faisait un aussi bon pot-au-feu qu'une savate. Les vidangeurs et les boyandiers

Digitized by Google

vivent très bien à côté de leurs boyaux, à côté de leurs vidanges. Dieu soit loué!

Mais cependant, qu'est-il besoin d'aller chercher si loin ou si bas des égouts et des cloaques? Chaque maison de Paris ne porte-t-elle pas dans son sein son égout et son cloaque? L'histoire des fosses d'aisance n'est pas moins digne d'intérêt que toute autre histoire de ce genre. Autrefois, la fosse d'aisance laissait couler tout ce qui pouvait s'échapper dans les nappes d'eau environnantes; aujourd'hui, c'est une citerne imperméable qui garde tout ce qu'on y jette. Autrefois, les lieux à l'anglaise étaient un luxe, c'est presque une nécessité aujourd'hui. Autrefois, le bain à domicile était une espèce de viatique médical; aujourd'hui, le bain à domicile est une habitude, c'est autant d'eau pour les fosses d'aisance; vous croyez qu'il n'y a là dedans rien qui doive inquiéter? Voici ce qui doit arriver inévitablement. Plus on jettera d'eau dans les fosses d'aisance, et plus souvent il les faudra vider, et plus souvent il faudra payer la vidange, et plus vous verrez les loyers renchérir. Il y a dans les fosses d'aisance, tout simplement, une chose que du reste on trouverait partout aujourd'hui, une révolution.

Nous avons vu tout-à-l'heure que Montfaucon est une horrible plaie qui déshonore la capitale des sciences et des arts; mais Bondy n'est qu'à quatre lieues de Paris, et c'est là qu'on transporte seulement le quart du produit des fosses d'aisance; ce transport coûte à l'administration 36,000 fr. par an, soit 144,000 fr. pour la totalité des vidanges, et encore avez-vous pour ce travail le canal de l'Ourcq; mais le public se plaint qu'on infecte son canal, et demande un chemin de fer pour la vidange; c'est un million qu'il faudra trouver! Quant à jeter ces matières dans l'égout comme on fait à Londres, ce serait perdre une masse énorme d'engrais dont l'agriculture ne saurait se passer. Comment faire? Il faut séparer les matières solides d'avec les matières liquides, répond la théorie. — C'est difficile, répond la pratique.

Il y a bien cependant, entre autres moyens, les fosses mobiles, appareil qui se dérange et se déplace sans inconvénient et sans odeur. Avec ces fosses, point de salpêtre, point de puits infectés, et la séparation la plus complète entre les deux objets en question.

Une fois séparés, que fait-on du solide? que fait-on du reste?

Digitized by Google

Creuser des puits absorbans, et envoyer le liquide bien loin sous terre se perdre dans une nappe d'eau au-delà de notre portée, dans la troisième, dans la quatrième nappe d'eau, la chose est facile, mais coûteuse. D'ailleurs, n'avons-nous pas la Seine qui entraîne dans sa marche, d'une façon si complaisante, les liquides de Montfaucon? On a déjà calculé que la quantité d'eau qui passe dans la Seine est 9,600 fois plus grande que le volume des immondices parisiennes, et 30,710 fois supérieure à tout le liquide en question qu'on y pourrait jeter.

Mais une fois séparé de ces eaux immondes, que deviennent les autres immondices? Le charbon se présente pour les désinfecter. Les propriétés désinfectantes du charbon sont connues, surtout du charbon animal. Ainsi, chose étrange! les ossemens des charognes de Montfaucon, réduits en charbon, ont servi à désinfecter les fosses d'aisances. Mais ce moyen-là était encore trop dispendieux, on a trouvé un autre moyen qui va purifier toutes ces immondices à bien meilleur marché.

Du limon avait été déposé vers la Seine, un peu au-dessous de l'embouchure d'un grand égout; la disposition de cet égout fit penser à un savant observateur, M. Salmon, que ce limon devait contenir une certaine quantité de principes animaux et végétaux, et qu'il suffirait de calciner ce limon pour en développer la propriété désinfectante particulière au charbon. L'expérience fut faite et elle réussit, et depuis près de quatre ans, des masses énormes de matières fécales, recueillies dans tous les villages qui entourent Paris, et dans Paris même, ont été desséchées et calcinées de cette manière.

Ainsi, déjà, vous voyez que la chose se simplifie, il n'y a plus *que du limon* dans le monde. Or, comme une découverte entraîne toujours une autre découverte, le limon de M. Salmon donna à penser aux fermiers de Montfaucon, et ceux-ci finirent par découvrir que la tourbe carbonisée, la sciure de bois, le tan qui a servi à préparer les cuirs, l'argile même, étaient autant d'élémens d'une désinfection complète. A l'heure qu'il est, la désinfection s'opère par bateaux, la poudrette est une fabrication aussi facile et dont le débit est aussi assuré que celui du vin de Champagne.

Et M. Parent-Duchatelet a certes bien le droit de vous parler

Digitized by Google

ainsi, car il *a goûté* de tout, il vous le dit lui-même; et maintenant faites le dédaigneux, si vous l'osez.

Quel homme! Quel courage! Il pénètre dans les plus horribles recoins de la ville! Il s'inquiète de la moindre exhalaison putride! Il s'entoure d'infections et de misères. Il a fait sur le bitume les mêmes recherches que sur les fosses d'aisance; il vous dira les principes qui s'en dégagent : après le bitume, viennent les huiles pyrogénées et le goudron qui provient de la houille distillée. Ceci est une histoire d'un intérêt véritablement dramatique. Payen, un grand chimiste, qui est lui-même le père d'un grand chimiste, fut le premier qui prépara en grand le sel ammoniaque. L'huile pyrogénée qui résultait de la distillation des os et autres matières animales avec lesquelles se fait l'ammoniac, Payen la jetait d'abord dans la rivière; mais cette huile flottait à la surface, mais elle encombrait les deux rives par une glu infecte, mais elle chassait bien loin les porteurs d'eau et les blanchisseuses, mais elle s'attachait aux filets de Saint-Cloud dont elle arrêtait le service. Vives clameurs; défense à Payen de jeter son huile; ordre, au contraire, de la garder précieusement chez lui et sans qu'il en transpirât rien au dehors.

Payen à qui la rivière était défendue (je le crois bien!), imagina de brûler son huile, il établit à cet effet une immense chaudière en fonte, et l'huile de brûler et de s'en aller en longs flocons noirs dans les airs; mais l'huile retombait bientôt en *neige noire* et infecte; elle couvrit d'un crêpe les moissons jaunissantes, elle tacha le linge étendu sur l'herbe jadis verte, elle fit des pâturages autant de plaines où l'on eût dit que l'encre avait poussé. Nouvelles réclamations du voisinage. Défense à Payen de brûler son huile, comme on lui avait défendu de la jeter à l'eau.

Lui qui ne se tenait jamais pour battu, fit construire alors un double quinquet de trente à quarante pieds d'élévation, de gros morceaux de coke servaient de mèche; par ce moyen, la fumée fut dévorée; mais l'appareil, après avoir brûlé quelques jours, se trouva si fort engorgé de charbon et d'huile épaissie, qu'il fallut y renoncer.

Alors Payen creuse un puisard, et il enfouit dans la terre cette huile terrible dont il ne peut se débarrasser ni par l'eau ni par le feu. D'abord le puisard fit merveilles; mais un jour l'eau baissa,

Digitized by Google

l'huile rentra dans la rivière; nouvelles clameurs! ordre de combler le puisard.

Que fait Payen? Il quitte le bord de la rivière, il transporte son puisard dans les terres, il lui donne une très grande largeur, il le conduit jusque sous la seconde nappe d'eau; l'huile coule à flots pendant six mois dans ce nouveau puisard, et personne ne se plaint encore. Tout à coup le puits de Payen est infecté. Un mois plus tard, il infecte le puits voisin; le même accident arrive à tous les puits d'alentour. A chaque puits nouvellement infecté, Payen était forcé d'acheter le puits, la maison et les terrains environnans. Son huile s'étendait comme une tache dans toute cette circonférence, et il ne savait plus que devenir, lorsqu'il mourut, laissant à son fils son nom, son talent et ses travaux.

Ce fils, jeune homme de persévérance et de courage, imagina de se délivrer, par le feu, de cette huile souterraine. Il jeta dans le puisard quelques charbons enflammés. Soudain le feu éclate, une colonne de flamme, sortie de l'intérieur du puisard, s'élève à quarante pieds avec un bruit épouvantable; la terre trembla, le volcan était terrible. Vous jugez des cris d'effroi! Il fallut encore souffler sur cette flamme, qui était pourtant une dernière chance de salut.

Cependant cette fois encore, le fils de Payen, semblable à son père, ne s'avoua pas vaincu. De nombreux établissemens venaient de s'établir en France pour la confection du gaz hydrogène carboné. Payen imagina de tirer du gaz de son huile pyrogénée; et, en effet, il tire de son huile animale autant de gaz que de l'huile de colza. Son gaz contient plus de carbone; il renferme un atome d'acide hydrocyanique qui donne à la flamme plus d'éclat et d'intensité. Voilà donc ces terribles huiles qui vont produire la lumière la plus brillante, après avoir été si long-temps un fléau sans remède! Telles sont les conquêtes de la science : elle est bien admirable quand on l'étudie ainsi! et nos plus grands faiseurs de drames modernes sont bien peu de chose, comparés à un homme comme Payen.

Un autre jour, c'étaient les tripes de bœuf qui attiraient la sérieuse attention de Parent-Duchâtelet. Un autre jour, il agite cette question, à savoir si l'on peut nourrir les porcs avec du cheval?

Digitized by Google

Un autre jour, il s'inquiète des comptoirs des marchands de vin. L'été arrive, il analyse, il prend sous sa protection toute-puissante les eaux dans lesquelles le cultivateur fait rouir le chanvre ; il passe de là à l'influence du tabac sur la santé des ouvriers; il se demande pourquoi tant d'ouvriers à Paris sont infectés d'ulcères? Bien, en un mot, qui échappe à cette philanthropie studieuse, éclairée, courageuse, admirable, et dont la ville de Paris ne s'est peut-être jamais doutée, l'ingrate qu'elle était !

Mais le plus grand effort de Parent-Duchâtelet, son plus rude travail, sa tâche la plus pénible et la plus méritoire, ce n'est pas d'avoir visité les égouts et étudié jusqu'à leurs odeurs; ce n'est pas d'avoir navigué dans les bones infectes de la Bièvre, ce n'est pas d'être descendu dans tous les cloaques pour en analyser toutes les immondices; ce n'est pas d'avoir étudié, dans le sang et dans le pus qui les souille, les amphithéâtres de dissection et les lacs empestés de Montfaucon, cet horrible charnier; ce n'est pas d'avoir suivi, depuis nos fosses d'aisance jusqu'à Bondy, les horribles matières que recèlent nos maisons; ce n'est pas même d'avoir été chercher sur la terre nue de la tombe, où ils étaient à moitié ensevelis, les cadavres de ces héros de juillet morts sans sépultures, enterrés sans honneurs; non, rien ne l'a abattu, rien ne l'a étonné, rien ne lui a fait peur à cet homme de courage; il était soutenu dans son cœur par cette ferme volonté qui vient d'en haut; seulement, quand par la force même de son dévouement et de cette obstination chrétienne à pénétrer dans le secret de toutes les infections humaines, il se trouva en présence de cet immense, pestilentiel et dévorant égout de la prostitution parisienne, cloaque dont la fange ne saurait être lavée, oh ! alors, pour la première fois, Parent-Duchâtelet hésita. Le cœur lui manqua pour la première fois, mais non pas le dévouement. — Faut-il donc entrer là dedans aussi, ô mon Dieu ! moi le chrétien ! moi le père de famille ! moi qui ne suis jamais entré que dans les égouts et dans les cloaques que l'honnête homme avoue ! — Ainsi il hésita long-temps; mais enfin le devoir le voulait. Il entra donc tête levée dans ce dernier cloaque, et il écrivit son histoire *de la Prostitution dans la ville de Paris*, dont je vous rendrai compte au premier jour.

JULES JANIN.

Digitized by Google

# LE

# ROI DE LA MODE.

Plutarque a dit, dans la vie de Caton d'Utique, qu'il n'avait jamais commencé l'histoire de la vie et des actions d'un grand homme sans éprouver d'avance un sentiment de crainte et de défiance de ses propres forces. Si le sage de Chéronée, le précepteur de Trajan, a redouté quelquefois de rester au-dessous de sa tâche, que ne doit pas craindre un pauvre historien moderne comme nous, placé devant le portrait d'un des plus grands hommes des générations anciennes et modernes; homme présent et contemporain, et qui pourtant mériterait non seulement, comme Caton, Périclès ou César, un peintre tel que Plutarque, mais qui pourrait aussi s'écrier avec Alexandre-le-Grand : « Heureux Achille d'avoir été chanté par Homère ! »

Cet homme, que nous ne montrerons nécessairement ici que de demi-profil, s'appelle George Brummel *le Grand*. Décernons-lui, comme tout le monde, jusqu'à nouvel ordre, le titre de *roi de la mode anglaise* et de prophète du dandisme européen.

Digitized by Google

Ce fut, je crois, en 1812 seulement que le nom à jamais célèbre de Brummel commença à pénétrer en France. Il passa la Manche avec un vers brutal du *Don Juan* de lord Byron. Nous apprîmes, non sans surprise, que tandis que nous étourdissions le globe du bruit de nos victoires et du nom de Napoléon, nos voisins avaient à nous opposer une constellation rivale, d'un genre différent, mais non moins curieuse à étudier que notre météore militaire.

Napoléon et Brummel, ces deux noms ont été souvent comparés avec raison. Ils ont eu plus d'un trait de ressemblance. Leur destinée a été le vol de l'aigle qui plane despotiquement sur les masses. Tous les deux ont eu ce grandiose des manières, cette auguste domination du maintien, une dignité sublime à porter une pourpre qui n'était faite que pour eux.

Tout le secret des prééminences physiques et intellectuelles peut se réduire à cette simple phrase : « *Savoir se créer une royauté !* » Mahomet fonde le règne du prophète, Homère celui du poète, Alexandre celui du soldat, Socrate celui du penseur. Ne cherchons pas ailleurs la raison ni les titres des grands hommes : Toujours le règne *des primitifs*. Dans aucun genre, la gloire ne s'est répétée.

Et voyez comme, après tout, la voix publique est juste ! Napoléon qui n'est que la paraphrase complète du guerrier de tous les âges, pourra-t-il défendre à l'Histoire d'unir à son nom sur son pavois la gloire de Kléber, de Desaix, de Masséna ou de Ney ?

Qui citera-t-on à côté de George Brummel ? Où sont ses lieutenans, ses prétoriens ? Quel est son rival ? Sera-ce le comte D....., si frivole ? Sera-ce le beau sir George R....., qui n'a jamais rien inventé de sa vie, pas même un nouveau nœud de cravate ? ou bien, le jeune lord G.... ? Non, Brummel est seul assis dans sa gloire ; il est l'unique et suprême possesseur de son trône.

Il est venu à une époque en apparence rebelle à tout enthousiasme, si ce n'est à une force matérielle comme celle de Napoléon. Génie sublime et créateur, il a voulu être réformateur à l'exemple de Luther. Mais sa réforme s'est faite dans les manières et les coutumes de sa nation. De ces choses insignifiantes pour les petits esprits, telles que la construction d'un gilet ou d'un frac, le degré de hauteur convenable d'un revers de bottes, la disposition d'un nœud de cravate, il a su se créer à la fois une forme dominante et un

Digitized by Google

évangile qui porte son nom, bien supérieur en cela à Olivier Cromwell.

Lui, roturier, il est parvenu à mâter et à tenir en lesse l'aristocratie anglaise, bien autrement difficile à vaincre que les bandes de Blücher et de Wellington. Il a remporté tous les jours une nouvelle victoire de Friedland, d'Iéna, d'Arcole, sur les modes, les préjugés et l'indifférence de ses compatriotes. Non-seulement il a triomphé, mais il a inventé son champ de bataille.

Il ne relève que de lui; il n'a jamais vu que lui. Il peut se dire avec ce personnage d'un drame de Dryden : « Dans le passé, rien ne me ressemble; dans l'avenir, rien ne me ressemblera. »

Pour apprécier dans toute son étendue la ligne décrite par ce grand génie, remontons, en peu de mots, vers son point de départ et ses temps de jeunesse.

George Brummel est né en 1778, dans le comté d'Oxford. A sa naissance, on ne vit aucun des phénomènes célestes qui présagent quelquefois la venue des grands hommes. Les gens qui ont voulu lui donner une extraction absolument infime, seront bien déçus lorsqu'ils sauront que son père était secrétaire d'un ministre et laissa même à son fils une assez belle fortune. Par ses biens et sa famille, Brummel est donc loin d'être aussi roturier qu'on l'a toujours prétendu. On peut dire qu'il n'était pas noble à la vérité, mais qu'à cela près, il était du reste parfaitement gentilhomme.

Dans le portrait ironique et souvent injuste que l'auteur de *Pelham* s'est plu à tracer de Brummel sous le nom de *Russelton*, au milieu de plusieurs circonstances inexactes, on trouve cependant quelques détails réels sur les premières années du grand homme.

Il est très vrai que dès l'âge de six ans, Brummel imagina de couper la plus belle jupe de sa mère pour s'en faire un gilet. Dès l'âge de neuf ans, il commença à se passionner pour *le maraschino* de Zara, les chats angoras et les romances de chevalerie. Déjà il dépensait tout l'argent de ses menus plaisirs à se faire cirer ses souliers six fois par jour, et il instruisait par écrit sa blanchisseuse du nombre de plis qu'il voulait à ses chemises. Voilà le grand homme. C'était son siége de Toulon.

Dès sa sortie de l'université, Brummel se montra ce qu'il fut toute sa vie : idolâtré, courtisé, sans avoir jamais fait d'avances à



Digitized by Google

personne ; déjà souverain par l'originalité de son habillement et de ses reparties. L'immortelle idée de se faire faire ses gants par trois marchands différens, un pour le pouce, un autre pour l'index, et un troisième pour le reste des doigts, appartient tout-à-fait à la première jeunesse de Brummel. Alors aussi il disait à un de ses tailleurs : « Je vous quitte, mon cher, parce que j'ai découvert que vous me faisiez des habits presque sans défauts. »

La carrière des armes et ensuite celle de l'amour faillirent deux fois enlever Brummel à l'impulsion de ses instincts sublimes. Il entra au service dans ce fameux *dixième* de dragons si connu par ses traits d'aristocratie. Là, il faillit être victime d'un accident malheureux pour lui, excellent pour la postérité, qui lui donna un énorme avantage de plus aux yeux des gens qui l'ont un peu compris.

Un jour, à la parade, son cheval le renversa, et il eut le nez brisé sous la visière de son casque. La cicatrice lui en est toujours restée; pareil en cela à Turenne et à Michel-Ange. Donnez à Brummel une belle figure : la question change, la moitié du mérite s'évanouit, l'idéal s'envole. Brummel n'a jamais eu qu'une figure excessivement distinguée, il est vrai, mais du reste sans aucune beauté. Sa physionomie, par sa régularité et ses perfections, n'a pu agir par aucune impression extérieure, si ce n'est qu'enfin c'était la physionomie de George Brummel.

L'amour occupa aussi et perdit quelques instans de cette grande existence. Brummel a depuis raconté lui-même, en riant de cette bizarre fatuité du sort, une espèce de mésaventure avec une jeune fille d'Éton dont il se sentit amouraché environ l'espace « d'une *demi-heure.* » Il jugea, comme l'a fort bien dit M. Bulwer, qu'il ne pouvait donner à sa belle de meilleur gage de sa passion qu'en lui dévoilant le respect et l'attention qu'il avait pour sa propre personne. Pourtant, malgré son admiration pour son incomparable adorateur, un beau jour, la jeune fille partit d'Éton avec un grand jeune homme bien frais (*rosycheeked*), du Leicestershire. Brummel n'en entendit plus parler.

C'est encore de cette époque que date la liaison de Brummel avec la duchesse de P..... On dit que, dans cette passion, tous les honneurs furent nécessairement pour le grand représentant de la mode. Il paraît cependant qu'il n'y déploya pas, surtout dans la

Digitized by Google

scène de rupture, cette supériorité de conduite qui devait plus tard lui valoir cette renommée hyperboréenne. Mais il faut bien que toute gloire se fasse. On n'a pas ses trophées avant la campagne. Lord d'Exemeagh a fort bien indiqué ce qu'était Brummel à cette époque : « Un jeune *lion* qui n'avait encore que des demi-griffes et une crinière naissante. »

Pour apprécier tout ce que Brummel a fait et quel a été au juste le genre de ses triomphes, le lecteur est ici prié de vouloir bien se représenter tout ce que renferme de hauteur à pic, de préjugés presque innavigables, ce grand mot *d'aristocratie anglaise*, « cette damnée dans le ciel, » comme a dit Burke.

Quiconque n'a vu que les réceptions de la cour, les convocations du parlement, les cercles les plus relevés du Hanover-Square et de Portland-Place, n'a qu'une image imparfaite de ce monde tout à part dont la fierté native et *l'impassivité* existent non-seulement chevillées dans les principes, mais tiennent aussi à la nature du climat et à la température nationale.

Remarques qu'un lord aura presque toujours l'avantage sur nos gentilshommes français, parce qu'il aura à chaque minute le pouvoir de *s'observer;* énergie de tenue que n'ont jamais eue nos Noailles, nos Montmorency, nos Condé; force territoriale autant que nobiliaire. Un grand seigneur français, tout en étant par moment beaucoup trop ouvert et beaucoup trop affable, fera entendre, avec beaucoup de bonne grace, que sa race remonte jusqu'aux croisades. Un lord ne parlera pas une seule fois de sa généalogie, par la raison qu'elle ne remonte guère qu'au règne de George III, et qu'elle est par conséquent beaucoup trop récente pour qu'il puisse en parler, mais son titre se trouvera inscrit sur tous ses gestes, ses mouvemens de sourcils, et ses moindres démarches; ce qui fait que l'habitant de la Cité, fût-il fier et rogue comme *Short-Duart* lui-même, prendra involontairement l'air humble et soumis, et s'écriera en le voyant passer : « Voici un lord! »

On doit tenir compte aussi des tendances ascendantes de la bourgeoisie. Il faut connaître le trait de ce marchand d'Édimbourg qui vit ses six derniers enfans renoncer volontairement à leur part de patrimoine pour qu'un majorat fût institué en faveur de l'aîné, et qu'il pût y avoir par la suite un baronnet dans la famille. Le père,



Digitized by Google

en homme raisonnable, exigea que ses six enfans lui écrivissent chacun une lettre de renonciation à leur bien, de six villes différentes, pour que l'exécution de leur projet fût bien méditée. Les six lettres furent écrites, et un majorat de 4,000,000 fut institué.

Voilà la bourgeoisie et l'aristocratie anglaises. Que ne peut-on faire l'autopsie du cœur humain! On verrait tout ce que le cœur de certains lords renferme au fond de fiel aristocrate et de dédain âcre et bilieux. Au prix des vigilances et des alertes antibourgeoises qui sans cesse font sentinelle à la porte de ces cœurs, combien d'artisans préféreraient leur pot d'ale et leur simple couchette en fer dans Fleet-Street!

Cependant ôtez à cette aristocratie vingt-cinq années de progrès; faites que les bourrasques continentales n'aient pas eu lieu; avant Napoléon, avant O'Connell; que le peuple n'ait pas encore sucé les principes radicaux du *True-Sun* et de *l'Examiner;* voyez la haute Angleterre échappant au rigide ministère de William Pitt!

C'est alors que George Brummel arrive seul, sans nom, médiocrement riche, médiocrement beau. Il se pose fièrement comme le gladiateur devant cette aristocratie, et lui dit : « Je te ferai trembler comme Jupiter fit trembler le monde, en fronçant le sourcil; » aux lords : « Je musellerai votre orgueil, je vous tiendrai à mes pieds, je serai votre maître; vous me copierez, vous en serez réduit à m'emprunter servilement mes gestes, mes modes, mes principes politiques et privés, et jusqu'à mes revers de bottes. Vous direz : Brummel! comme les Arabes disent : Allah! Et quand je vous aurai vu à mes pieds, enchaînés, abattus, j'aurai encore le droit de vous dire, comme César aux rois des Gaules : « Pauvres escla« ves! pauvres esclaves! Vous rampez devant moi avec la bassesse « des ennemis que vous avez autrefois vaincus! »

Voyons par quels moyens Brummel est arrivé à cette victoire sur l'aristocratie anglaise, l'une des plus belles et des plus mémorables conquêtes que l'esprit humain ait faites depuis l'invention de la boussole et des perdreaux à la Villeroy.

Avant d'entrer dans le monde, regardant les grandeurs et les agitations humaines comme Satan, du haut du temple, Brummel avait pu se dire : Serai-je Shakspeare? serai-je Bonaparte? serai-je Canning? serai-je Newton? »

Digitized by Google

C'est qu'en effet il pouvait être tout cela, ressusciter s'il eût voulu tous ces grands titres. En lui résidaient en germe les hautes facultés et les organes spéciaux de chaque homme de génie. Mais il a voulu, avant tout, être *primitif*. Après avoir pesé l'une après l'autre, la gloire du savant, du publiciste, du poète et du guerrier, il s'est écrié sans hésiter : « Je serai Brummel ; » et il a été Brummel. Qui donc osera l'en blâmer?

On sait que vers la fin du siècle dernier, et au commencement de celui-ci, lorsque George IV n'était encore que prince de Galles, il y eut dans les mœurs de sa petite cour un renouvellement des orgies du siècle de Charles II et de la régence française. On vit reparaître les passe-temps nocturnes de la *cabale*. Les Rochester, les Shaftesbury, les Buckingham redevinrent un instant à la mode.

Le nom de Brummell, déjà si célèbre, avait pénétré depuis longtemps dans le cercle qui entourait le régent. En vain lord G...., le marquis de L....., lord M.,...., mirent tout en usage pour tâcher d'éloigner un homme qui ne pouvait que devenir un rival formidable. Le prince était ami des raffinemens et de l'élégance. Plus de vingt lettres anonymes, et jusqu'à des pamphlets en forme de messages, furent alors dirigés contre Brummel. Le régent résista toujours. Il n'eut pas de repos qu'on ne lui eût fait connaître enfin l'homme surprenant qui devait illustrer son siècle, et jeter tant d'éclat sur la mode anglaise.

L'entrevue, désirée surtout par le régent, eut lieu enfin dans une des salles du pavillon de Brighton. Les courtisans les plus assidus du prince, ennemis naturels de Brummel, ont été forcés eux-mêmes de rendre justice à la tenue et aux manières du grand agitateur de l'élégance moderne. A un certain moment, on vit s'ouvrir une des portes du fond, et s'avancer le grand homme à la fois sombre et radieux. Sixte-Quint au conclave, Napoléon au traité de Tilsitt, sont seuls comparables à Brummel présenté au prince régent.

On a dit la vérité : c'est que, par suite d'un éblouissement soudain, le régent parut au-dessous de lui, et se sentit attéré en présence d'un tel homme. Dès ce moment, commença leur intimité; le prince sentit qu'un génie tel que Brummel devenait indispensable à sa cour : il l'adopta, il lui offrit sa haute faveur. Brummel eut ses

Digitized by Google

appartemens à Brighton; il n'y eut plus de parties possibles, de promenades sur l'eau, de courses, de soupers, à moins que le dieu n'en fût.

Les nombreux calomniateurs de Brummel ont répété souvent qu'il avait agi sur le régent surtout par son orgueil et son insolence! Insolent! lui! Brummel! Les ignorans auront pris la confiance instinctive pour de l'arrogance. La dignité du potentat a été traduite par ce mot : *orgueil*. D'ailleurs, comment supposer qu'un homme puisse régner sur la seconde personne du royaume par ses propres armes, c'est-à-dire par la hauteur? Le régent tourna vers Brummel comme l'acier vers l'aimant, comme l'héliotrope vers le soleil; mais il n'y eut jamais, de la part du grand homme, ni excès, ni violence.

Arrêtons-nous un moment pour mesurer l'espace que le géant vient de parcourir. De simple officier au 10e de dragons qu'il était, le voilà à présent maître absolu de l'esprit et des actions du régent. Il est plus puissant que tous les grands noms de l'Angleterre; car la puissance du nom est héréditaire et prévue, tandis que si Brummel sourit, voilà toute l'Angleterre élégante qui sourit. S'il place de côté la rosette de sa cravate, les cravates des Trois-Royaumes se trouvent dérangées. Il est le maître, s'il le veut, de faire hausser ou baisser à volonté, en un jour, les cols de chemises de Londres, depuis Hyde-Park jusqu'au pont de Westminster.

Son tailleur Brooker, son bottier Younger Tull, son coiffeur Deard, deviennent autant de grands hommes, grace à lui. Brummel est plus qu'un ministre, car un ministre est révocable; lui peut être disgracié, comme nous le verrons tout-à-l'heure, mais sa puissance n'en souffrira pas.

Voyez cependant quelle réunion de facultés surprenantes et presque contraires a dû s'agglomérer dans cette tête. Il a fallu que Brummel connût, comme Shakspeare, toutes les portes secrètes du cœur humain; qu'il fût apte à manier toutes les grandes passions, à régner sur les vanités des hommes en assemblées, comme Pitt ou North; qu'il fût à la fois habile comme Sheridan, enjoué comme Congrève, enveloppant ces figures diverses sous un même masque calme et impassible.

Ce serait donc une grave hérésie que de regarder Brummel au-

Digitized by Google

près du régent comme un simple favori de cour, le successeur des Cinq-Mars, des Buckingham, des Essex ou des Lauzun. Chez lui, jamais de complaisances, jamais surtout de ces emportemens de gaieté et de pétulance sans bornes qui ont trop souvent converti en bouffons nos élégans français. A table comme à la chasse, calme ou emporté, Brummel est toujours le même, *régnant par le sérieux*, brillant par ses incomparables saillies, restées en Angleterre sous le titre de *Brummeliennes*.

Il est certain que, dès que Brummel paraissait, le régent et les courtisans avaient involontairement les yeux fixés sur lui. Sir Pearton, qui a beaucoup connu Brummel, a cherché à définir l'impression à la fois magique et imposante de son approche; il a dit : « Figurez-vous l'Apollon du Belvédère qui vous ferait sourire. »

L'image n'est qu'à moitié juste. Brummel excitait plutôt le respect que le rire, et il ne ressemblait guère au chef-d'œuvre de Praxitèle, à moins pourtant qu'on n'admît que *l'Apollon du Belvédère* eût eu le nez cassé. Comme Brummel avait mis son génie au service de choses absolument neuves, *de riens*, comme dirait un économiste, de là son profond ascendant, sa force impénétrable.

Nous passons sur tous les traits de grandeur et de noblesse qu'il éparpilla sur sa route à la cour du régent. Ses historiens futurs raconteront sa conduite à la fameuse chasse dans le comté d'Yorck, sa conversation par signes avec un jeune lord dans une salle de bains de Brighton, sa réponse à deux dames françaises qui étaient venues le visiter chez lui par curiosité. Nous arriverons tout de suite au fait qui dénoua cette liaison, assez à temps peut-être pour le nom de Brummel; car, à la longue, l'humanité se lasse. Villars a dit que le séjour des cours était mortel à la gloire.

Le motif réel de la brouille de George Brummel et du régent restera éternellement un problème, comme l'histoire de *l'Homme au Masque de fer*. Pourtant, l'opinion la plus vraisemblable est que mistriss Fitz-Herbert se montra jalouse de la puissance du grand homme. Elle fit tout pour décider sa disgrace. Disgracié ! Ce mot allait mieux au régent qu'à Brummel. On sait que, par la suite, le prince eut à regretter plus d'une fois la perte de l'auguste exilé.

Un changement de dynastie, une dissolution du parlement n'au-

Digitized by Google

raient pas produit dans Londres une secousse plus vive que cette nouvelle de la séparation de Brummel et du régent. On s'abordait dans le West-End d'un air consterné. Chacun interprétait cette aventure à sa manière. Les ennemis de Brummel profitèrent de cette circonstance pour exciter les journaux contre lui. Brummel, pour toute réponse, se contenta de rassembler et de faire relier magnifiquement tous les articles de gazettes qui furent publiés sur cette querelle.

Alors on réveilla aussi le reproche d'arrogance si faussement imputé à Brummel. On fit courir sur lui cette anecdote entièrement fausse et que tant de gens ont crue : on prétendit qu'à la fin d'un repas, Brummel avait prié le prince d'aller sonner un laquais; le prince aurait exécuté cet ordre à la lettre. Cet acte d'égalité grossière aurait été la cause de la disgrace de Brummel. On reconnaît bien là les fables de la calomnie.

Non, la brouille de Brummel et du prince fut en partie amenée par la propre volonté du premier. Il comprit qu'être l'ami ou même le premier ministre d'un grand était un rôle au-dessous du roi de la mode.

Du reste, l'époque qui suivit cette querelle peut être regardée comme l'immortel apogée de sa vie et de son règne. Livré à lui-même, ayant perdu, aux yeux de la foule, le prestige d'une amitié puissante, on peut dire qu'il gouverna littéralement l'Angleterre. Alors on vit se former quelquefois une espèce de cortége de jeunes lords et d'étrangers devant la maison qu'il habitait dans *Warwick-Street*. C'était tout à la fois un honneur et un document de savoir comment le héros descendait son escalier, montait à cheval dans sa cour, donnait ses gants et sa cravache à tenir à un jockey, et s'élançait vers *Saint-Jame's-Park*, au milieu d'un bourdonnement respectueux.

Parlerons-nous de ses conquêtes, de ses intrigues? N'est-il pas clair que toute femme bien née aurait cru manquer à son rang en tenant tête à tant de mérite? Il faisait bien mieux; il transportait à notre sexe, naturellement dur et jaloux de ses avantages, les séductions des don Juan et des Lovelace. Chose jugée impossible jusqu'à lui! il était à la fois le culte des hommes et l'idolâtrie des femmes.

Digitized by Google

A cette même époque, on vit aussi cet ambassadeur russe regardant un jour passer la file d'équipages dans les allées de *Hyde-Park*. « Voici, lui disait-on, la voiture du roi, puis celle de lord W...., celle du marquis de L..... » Jusque-là, l'ambassadeur n'avait paru témoigner que peu d'intérêt. « Et le maître de cette voiture? dit-il enfin. — George Brummel. » Alors l'ambassadeur fit un geste de respect, et s'écria : « Inclinons-nous, car voici peut-être le plus grand génie de l'Angleterre. »

Il était presque impossible que l'étoile de Brummel pâlît. Mais il fallait bien pourtant que cette haute destinée, pour être complète, eût aussi sa catastrophe. Nous voici arrivés à cette crise, qu'on ne saurait déplorer trop amèrement pour l'Angleterre, qui laissa partir Brummel. Il n'est que trop vrai que, par suite d'embarras pécuniaires, le grand homme se vit un jour forcé de quitter à l'improviste sa terre natale, qu'il avait si long-temps illustrée.

Albion! Albion! comment repousseras-tu ce nouveau trait d'ingratitude? Tu as relégué Napoléon à Sainte-Hélène! tu as condamné lord Byron à mourir à Missolonghi! Et Brummel! Brummel aussi, loin de toi! ta plus belle auréole! ton plus grand rejeton peut-être après Atkinson le tailleur! Brummel, qui a tout sacrifié pour t'immortaliser, qui devrait avoir des statues de Westmacott, bien plutôt que l'Achille de Waterloo, et dont tu ne posséderas pas même la cendre!

On dit que le jour où George Brummel s'embarqua pour la France, le soleil de Londres parut encore plus terne qu'à l'ordinaire; le cours de la Tamise faillit se détourner, et on ne fit aucune affaire dans *Threadneedle-Street*. Il est vrai que cet anniversaire tombait un dimanche.

Mais Brummel, en s'exilant, ne céda pas, comme on l'a cru, aux poursuites de ses créanciers. S'il y eût consenti, quel bottier, quel tailleur, quel coiffeur, ne se seraient pas empressés d'habiller, de chausser et de friser, pour la gloire seulement, l'élégance et la mode en personne?

Dans un jour de malheur, Brummel perdit 40,000 livres sterling au macao. Cette somme se trouva trop forte pour lui. Sa fortune, bien qu'honorable et accrue sans cesse par d'heureux paris à *Epsom* et à *New-Market*, ne put faire face à cet échec. Le grand homme partit donc pour la France.

Digitized by Google

Son arrivée sur le sol français fut marquée sur-le-champ par une grande révolution. Se trouvant à tout jamais séparé de son coiffeur Wirtfully, qui n'a jamais coiffé que lui, l'homme des siècles se décida à abandonner la poudre et à porter perruque. Année 1815, époque à jamais célèbre par l'inauguration de la Charte constitutionnelle et des perruques sur la tête de Brummel!

Alors aussi, le héros commença cette vie de philosophie et d'isolement qu'il n'a guère quittée depuis son séjour en France. Saturé de gloire et d'illusions, que pouvait-il avoir à désirer encore? Il sentait que le naturel français était trop pétulant pour le comprendre. Il finit même, à Calais, par résister entièrement aux désirs de ses compatriotes, qui voulaient tous être admis dans le sanctuaire du dieu, pour rapporter dans leur patrie quelques-uns de ses nouveaux oracles.

Mais le peu d'Anglais que Brummel voyait, suffisaient pour lui prouver combien on appliquait mal ses principes. Il prévoyait qu'en Europe, les gants et les habits allaient retomber bientôt dans une affreuse anarchie. Fatale prévision, dont il ne se consolait qu'en recevant quelques connaissances intimes!

Nous surtout, qui, grace à l'introduction d'un des meilleurs amis de Brummel, avons pu être admis dans sa vie privée, nous pouvons dire quel bonheur et surtout quelle utilité il y avait à recueillir d'un pareil commerce.

Nous arrivions assez souvent chez Brummel dans la matinée; nous le trouvions dans son appartement orné de meubles de Boulle. Il était renversé sur un sofa, dans une attitude délicieuse, et feuilletait, tout en prenant son thé, des journaux de modes et des recueils d'aquarelles, avec une supériorité qui n'appartenait qu'à lui.

Nous pouvions nous convaincre alors que tous les hommes vraiment grands ont presque toujours eu, dans leur nature double et multiple, deux aspects : un pour la foule, et l'autre pour leurs amis. Plus ils sont nobles et graves pour le public, plus ils apportent d'abandon dans l'intimité. Ils déposent volontiers ce masque que leur renommée leur impose.

Dans cet homme, qui causait familièrement avec nous, abjurant toute idée de grandeur, se faisant affectueux, bon et rieur, on eût eu de la peine à reconnaître le personnage si digne, si sérieux, que toute l'Europe admirait.

Digitized by Google

Ordinairement, l'illustre exilé, avec une bonté que mon compagnon avait raison de qualifier de *fatherly*, commençait la conversation par quelques observations critiques d'un goût et d'un sel inexprimables, sur notre cravate et notre habit. De là, nous passions à vingt sujets divers. C'était toujours lui, Brummel, proscrit, mais non pas abattu par l'infortune, et aussi sublime que s'il eût eu devant lui, comme autrefois, une assemblée d'apôtres sténographiant ses moindres mots.

A côté de ce courage d'aigle, de cette ambition de conquérant, nous découvrions avec attendrissement, chez lui, la fleur de l'*humour*, la raillerie de lui-même et de son propre empire. Ce fut un jour, dans un de ces momens de doux abandon, qu'il laissa échapper cette phrase presque effrayante de scepticisme :

« La preuve, nous dit-il, que le prince régent a toujours eu très mauvais goût dans tout ce qu'il a fait, c'est qu'il m'avait choisi pour son ami intime. »

Voilà l'homme vraiment grand, prêt à persifler par détachement, par ennui, cette royauté qui lui a donné tant de mal à acquérir, jouant sa majesté contre un bon mot. Pour donner, s'il est possible, aux esprits clairvoyans une idée du genre d'esprit de Brummel, nous citerons ici deux ou trois anecdotes choisies au hasard parmi les mille traits sublimes qu'on cite de lui dans les trois royaumes.

Un jour à Brighton, au milieu d'un souper, un convive mal appris s'avisa de vouloir faire chanter Brummel ; le prince lui-même, un peu échauffé, insista.

« Alors, raconte Brummel, je me renversai sur ma chaise, en ouvrant mon gilet ; j'avalai d'un seul trait un verre de vin de Porto, puis je me tins en repos. Aussitôt tous les convives crièrent et battirent des mains. Tous se persuadèrent que j'avais effectivement chanté, et moi-même j'ai fini par le croire. »

— Qui est-ce qui vous habille, mon cher M. Brummel, lui dit un jour lord S....?

— C'est-à-dire, vous voulez me demander, qui est-ce qui ne m'habille pas, répondit aussitôt Brummel. Il faut savoir qu'il avait depuis long-temps posé cette maxime : « Votre mise est trop affectée, si, quand vous passez dans la rue, le peuple vous regarde avec trop d'attention. »

Digitized by Google

L'horreur de Brummel pour les légumes comme pour les parfums est connue dans toute l'Angleterre. Une dame lui dit dans un repas avec intention :

— Est-il vrai, monsieur, que vous n'ayez de votre vie mangé de petits pois.

— Pardon, madame, répondit Brummel, je me souviens d'en avoir mangé un seul, il y a de cela dix ans.

A son arrivée à Calais, un Anglais nommé Seyton avait imaginé de se faire passer pour capitaine. On découvrit bientôt que ce capitaine n'était qu'un ancien chapelier de Guild-Hall. L'honneur de cette découverte fut attribué à Brummel. Un matin, le prétendu capitaine Seyton se présente chez lui. Il faut dire aussi que ce M. Seyton avait le nez prodigieusement aplati.

— Est-il vrai, monsieur, dit-il à Brummel en entrant, que vous ayez dit que j'étais chapelier?....

— Chapelier? répond Brummel en tournant la tête et en le regardant par-dessus son fauteuil avec une lenteur admirable; apprenez, monsieur, que de ma vie, je n'ai jamais connu de chapelier qui n'eût pas de nez.

« Il n'est pas étonnant qu'on me trouve élégant, nous disait-il une autre fois dans sa cour, tandis que son fidèle Schurpill lui présentait sa cravache, j'ai créé tout ce qui m'appartient, jusqu'au galop de mon cheval.

« Vous n'êtes pas digne de porter de beau linge, nous disait-il aussi une autre fois, si sa beauté dure jamais plus d'un jour. »

Il ajouta en même temps presque coup sur coup :

« Il est plus difficile de savoir user un habit que de savoir le porter.

« Je ne trouve qu'un défaut à la Vénus de Médicis : c'est de ne m'avoir pas connu.

« La beauté de l'homme comme il faut doit marcher toujours à six pas devant lui. »

Toutes ces reparties ont été improvisées devant nous, et non pas composées dans le cabinet avec le secours d'une grammaire.

Que l'on compare ces apophthegmes et cent autres du même genre avec les saillies et les mots brillans de nos Fontenelle, de nos Voltaire, de nos Rivarol; on y verra la différence de l'esprit simple

Digitized by Google

avec la composition d'un génie singulier, unique dans ses reparties comme dans sa mise.

On a cherché bien des fois à comparer Brummel à d'autres élégans, comme si le génie pouvait se comparer à autre chose qu'à lui-même. Encore maintenant, quelques gens, dépourvus de cette sensibilité de tact qui évalue les nuances, ont voulu regarder Brummel comme le simple continuateur d'Horace Walpole. Autant vaudrait-il comparer le soleil à une étoile. Le froid et spirituel châtelain de Strawberry-Hill obtint, il est vrai, une certaine réputation d'élégance à une époque encore ignorante, et parmi de pauvres gens de lettres, tels que Gray en Angleterre, Diderot et d'Alembert en France. Mais combien de ressources Walpole n'a-t-il pas été obligé d'employer pour atteindre à son espèce de demi-célébrité? soit qu'il se fît le législateur des parcs et jardins, soit qu'il écrivît ses paradoxes sur Richard III, soit qu'il devînt *rewiewer* dans *le Monde* de Fitz-Adam, soit qu'en France, il méritât d'être aimé sérieusement par une femme vieille et aveugle (Mme Dudeffand); la disgrace d'une pareille passion n'aurait jamais osé s'attaquer à Brummel.

Et dans le caractère et les procédés, quelle différence entre les deux hommes! Walpole n'a jamais été qu'une ame sèche et glacée qui a laissé mourir de faim Chatterton; Brummel a été cité partout pour sa bonté, son extrême bienfaisance. (Un cœur excellent est nécessaire à l'élégant complet.) Walpole a tour à tour été en querelle avec Hume, Jean-Jacques et Gray; Brummel n'a jamais offensé personne, et ne s'est pas même battu en duel. La personne de Walpole était pateline et doucereuse; celle de Brummel est au contraire noble, majestueuse, presque martiale.

Un lord *homme de lettres*, il est impossible de décerner au fils du ministre Robert Walpole d'autre titre que celui-là; d'ailleurs il a été membre de la chambre des communes, il a composé des livres, il a écrit *le Château d'Otrante;* en voilà plus qu'il n'en faut pour prescrire à jamais ses droits à l'élégance.

Il faut bien se rendre compte d'ailleurs de ce qu'il entre d'élémens et de conditions dans cette existence incomparable qu'on appelle *le dandisme*, qualification incomplète et avilie aujourd'hui? Une des premières lois de l'homme qui s'y consacre est d'abord

Digitized by Google

de ne jamais se compromettre par aucune action que la foule ait pu prévoir. Il est essentiel qu'il n'offre prise absolument sur lui que par sa démarche, son costume et ses équipages. L'homme qui écrit, qui remue des phrases et des passions, sera nécessairement l'antipode du dandy. Il en est de même de celui qui excelle dans un art quelconque, l'éloquence, l'escrime, les belles-lettres, la jurisprudence, fût-ce même le bilboquet. L'empire du dandisme est exclusif et absorbe toutes les facultés de ses adeptes. C'est peut-être pour cela qu'il est le premier de tous les pouvoirs, et que tant de gens ont passé leur vie à l'ambitionner.

On comprend donc parfaitement lord Byron disposé à troquer sa couronne de poète et de lord contre la couronne du dandy. Mais quand on s'est compromis comme lui par des poèmes tels que *le Corsaire*, *Don Juan*, *Manfred*, n'a-t-on pas perdu tous les droits à *l'impassivité* et au sang-froid du dehors, l'une des premières lois de cette monarchie arbitraire?

D'après ces définitions et les documens que George Brummel nous a fournis lui-même sur sa propre existence, on admettra maintenant que lui seul a créé et mérité de porter le vrai titre de *dandy*. Il a englouti sans regret dans ce rôle une des plus vastes intelligences, un des plus grands cœurs que la nature se soit plu à former. Qu'est-il arrivé? C'est que maintenant les autographes de George Brummel sont hors de prix en Angleterre. Un Anglais montrait à Dieppe l'été dernier un billet signé *George Brummel*. Ce billet était adressé par le héros à son valet de chambre; il lui demandait simplement, je crois, de lui envoyer des bottes à la campagne. Trois lignes seulement; mais quel langage! Cet Anglais assurait avoir déjà refusé plusieurs fois trente louis de cet autographe. Il est vrai que la manière seule dont le billet était plié valait un poème.

Mais les gens qui pèsent le génie aux drachmes et dans la balance de l'intérêt, nous demanderont peut-être ce que Brummel a fait pour le progrès et les lumières de son époque.

A cela nous répondrons d'abord que ce qu'il a fait de plus beau, c'est assurément de n'avoir jamais rien fait, et de s'être rendu immortel à cause de cela. C'est même là le centre principal de son héroïsme. Mais ensuite le peu d'idées élégantes admises à Londres et

Digitized by Google

à Paris, qu'on rencontre par hasard dans le *West-End* ou dans le faubourg Saint-Honoré, nos équipages, nos mises, notre maintien, tout cela dérive uniquement de son génie.

C'est lui qui nous a ordonné, pour tâcher d'obéir un peu à la mode, de nous tenir très droits et très sérieux, d'affecter l'indifférence la plus profonde au milieu d'une tempête comme au milieu d'un grand dîner, de ne rire que quand nous sommes seuls, de ne jamais regarder en face nos interlocuteurs, de ne commander à nos laquais que par signes et presque jamais en paroles, de persuader aux femmes à la mode que nous avons, quand il nous plaît, de très longues conversations avec nos chevaux.

Et puis, la forme de nos fracs incorporés à l'épiderme, la construction de nos cravates, l'art de présenter dans un salon toujours l'estomac avant le menton, de se regarder le dos dans une glace et jamais la figure; la science de placer sur un fauteuil un talon de botte à une hauteur convenable, la géométrie d'une coiffure, la courbure de la hanche gauche, tout cela a été copié de Brummel, mais avec la différence qui sépare la copie de l'original, en remplaçant la noblesse de la tournure par le pathos du maintien.

Combien, depuis vingt ans, n'avons-nous pas vu, d'ailleurs, de petits esprits espérer avec un tailleur à la mode, trois ou quatre bottiers et du beau linge, marcher sur les traces du grand homme? Ils ont confondu et confondent encore tous les jours le génie et l'instrument, Brummel et ses habits. Ils n'ont pas vu que l'élégance de leur maître avait toujours conservé l'imagination et la physionomie; que, pour remplir dignement la mission du dandisme, il fallait surtout l'instinct divin, le sceau de la prédestination.

Ceci explique pourquoi le dandisme, l'un des plus hauts emplois que l'homme puisse faire de ses facultés, est aujourd'hui devenu la proie de tant d'incapacités et d'esprits médiocres. Tôt ou tard le culte périra à cause de la profanation des disciples. Les lévites ruineront l'autel. Brummel a prévu depuis long-temps cette catastrophe presque inévitable. D'ailleurs, il n'ignore pas que la venue des hommes extraordinaires s'achète toujours par quelque expiation. Le Bas-Empire après le siècle d'Auguste. Actuellement le conquérant vit à Caen. Les obsessions continuelles de ses admirateurs et l'impossibilité de trouver des côtelettes

Digitized by Google

d'agneaux passables lui avaient rendu le séjour de Calais insupportable.

Quelquefois sur les bords de l'Orne, quand le soleil d'hiver illumine les plaines chargées de givre, on voit passer un homme toujours fier et droit, monté sur un cheval magnifique. Il remarque avec plaisir que les paysans qui passent à côté de lui s'inclinent instinctivement et sans le connaître. Cet homme est George Brummel. Il peut s'écrier comme le héros de Cervantes : « Heureuse la postérité qui jouira du récit de tant de belles actions, dignes d'avance d'être gravées sur l'airain ! »

Ses compatriotes se sont obstinés depuis plusieurs années à le regarder comme *une ruine*, un roi déchu, comme si le nom de Brummel était de ceux que les années ternissent. Son règne n'a eu rien de commun avec celui des poètes, des ministres et des grandes coquettes.

Chose étrange ! l'Angleterre qui le laissera mourir dans une des provinces de France les plus barbares en fait de costume, le Calvados, le rocher de Sainte-Hélène de Brummel, l'Angleterre ne possède pas même un portrait complet d'un de ses plus grands hommes. Il a fallu qu'un Français essayât de dérouler les titres de cette renommée, de ce personnage dont on vendra, dans quelques années, les cannes et les tabatières, comme les truffes, au poids de l'or.

Si pourtant ces pages indignes pouvaient engager Brummel, dans sa retraite, à publier enfin ses immortels pamphlets sur la mode et ses Mémoires d'outre-tombe dont nous avons eu le bonheur d'entendre seulement quelques fragmens, alors nous bénirions notre tâche, et notre hardiesse serait absoute d'avance aux yeux de la postérité, des marchandes de modes et peut-être de Brummel lui-même. En lisant les confessions de l'homme unique qui ne peut avoir d'autre historien que lui-même, nous nous écririons comme Platon en parlant de Socrate : « O dieux ! lorsqu'un pareil homme vivait parmi nous, nous n'avions plus le droit d'être jaloux de l'Olympe ! »

ARNOULD FREMY.

Digitized by Google

# LE TASSE,

## A Rome, Naples et Florence.[1]

Le départ du Tasse était résolu, mais ses livres, *qu'il estimait plus que la vie*, étaient à Mantoue; une malle pleine de ses effets avait été retenue à Modène; il n'avait point d'habits d'hiver (2); n'importe, le séjour de Rome lui est insupportable, et, confiant ses réclamations à Catanio, il court, il vole vers Naples.

Le Tasse prit un logement au couvent de *Mont'Oliveto*, dont était religieux le Père des Oddi, qui avait si vaillamment défendu la *Jérusalem* contre les attaques de la *Crusca*. Il y fut aussitôt visité par tout ce que Naples avait de gens distingués et de littérateurs, par Jean-Baptiste Manso, marquis de Villa; par le comte de Paleno, l'abbé Polverino, le duc de Stigliano, le prince de Bisignano et mille autres. Les trois premiers surtout s'attachèrent intimement au Tasse; le marquis de Villa et le comte de Paleno le comblèrent sans mesure : *J'ai tout accepté*, disait-il, *bien que la moitié eût pu me suffire.* — Et écrivant au marquis de Villa : « Je ne puis imaginer d'éloquence qui soit égale à votre courtoisie, ni inventer de paroles que votre modestie ne surpasse. »

(1) Ce fragment est extrait d'un livre inédit sur la vie et les ouvrages du Tasse. M. E. de La Gournerie, après avoir entrepris le voyage d'Italie pour recueillir sur les lieux même tous les documens relatifs à l'histoire littéraire du XVIe siècle, se propose de publier prochainement une étude complète sur le Tasse.

(2) Tasso, *Lettere famigliari*, LXX.



Digitized by Google

Souvent le marquis de Villa l'emmenait à sa jolie habitation de la Pianca, sur le bord de la mer, où se réunissait une société savante et aimable : c'étaient, entre autres, le duc de Nocera, ancien bienfaiteur du Tasse, *seigneur affable et splendide*; don Vincent et don Pierre-Antoine Caracciolo, ses parens; Ascagne Pignatelli, poète suave et gracieux; et son ami, son conseil, Horace Feltro. Les honneurs de ces journées charmantes étaient faits avec une politesse exquise par dona Costanza, épouse du marquis, et dona Vittoria Loffredo, sa mère, dames spirituelles et avenantes, qui prodiguaient au Tasse l'affection la plus vive et compatissaient noblement à ses malheurs. Sous les rians bocages, au pied desquels venait expirer la mer, on causait de poésie, on rappelait de gais souvenirs; Hanno ne dissimulait point au Tasse combien il préférait son ancienne *Jérusalem* à celle qu'il élaborait en ce moment, puis on chantait. C'est alors, sans doute, que le marquis de Villa célébrait l'auteur du *Godefroy* et de l'*Aminte* en stances harmonieuses auxquelles on applaudissait avec enthousiasme; et il me semble voir le Tasse se levant à son tour : « Si la renommée ne vous effraie pas, ô vous que je loue et que j'honore, dit-il, puisse-t-elle porter nos deux noms du couchant à l'aurore, des lieux où le soleil brûle à ceux où la glace est éternelle ! Non jamais le Dieu que j'adore n'enlaça de nœuds plus doux de plus vrais amis, et ne les conduisit à un port plus tranquille (1). »

Ah ! sans doute, il lui souvenait alors de ce palais, de la courtoisie dont sa jeune imagination s'était plu à décrire les prestiges au septième chant du *Rinaldo*, et qui s'élevait en ces mêmes lieux, sur ce Pausilippe *où la nature s'est tellement surpassée elle-même, qu'elle est stupéfaite de ses œuvres* (2); et c'est sans doute dans ces instans de félicitations et de bonheur, dans ces instans qu'il eût voulu marquer avec une blanche pierre (*segnatolo una bianca pietra*), qu'il écrivait au cardinal Caraffa :

« Si l'on pouvait choisir sa patrie comme ses maîtres, je n'en aurais jamais choisi d'autre que Naples; mais si l'amour fait la patrie, je la considérai comme telle du moment que je commençai à aimer; et aujourd'hui que je suis vieux, je me réjouis de conserver ces sentimens que j'avais dans ma jeunesse. Ce que je regrette, c'est de n'avoir pas vu l'Allemagne et une partie de l'Europe comme j'ai vu les plus belles provinces de l'Italie et de la France; car, alors, je pourrais sans doute mettre Naples au-dessus de tout pays et de toute ville, eussé-je même

(1) Tasso, *Rime eroiche*.

(2) Pausilippo quanto deve s'avanza
Natura, ed ha dell'opre sue stupore.

Digitized by Google

vu l'Asie et l'Afrique. Ailleurs, c'est le peuple qui abonde; ici, c'est la noblesse. Le peuple qui remplit les marchés, les rues, les boutiques de cette immense ville, me semble gracieux et affable comme si Naples ne pouvait rien produire qui ne fût plein de charme. Ici le ciel dispense tous ses dons et accorde ses faveurs aux montagnes, aux collines, à la mer, aux fleuves, et, ce qui importe davantage, aux corps et aux ames que la nature y a disposés à recevoir toute perfection. Ici la nature et l'art rivalisent de telle sorte, que l'on ne vit jamais lutte plus vive, ni concorde plus étonnante, pour rendre une cité belle, admirable, merveilleuse. Mais pourquoi une cité? Dites bien mieux, une province, un royaume enfermé ou plutôt réuni dans l'enceinte des murs, car jamais on n'y ferme les portes. Cette confiance rappelle celle des Lacédémoniens, qui n'avaient point de murs; mais elle ne va pas jusque-là, et elle est plus raisonnable, car si les hautes murailles et les tours sont l'ornement de la paix, elles font la sûreté de la défense au temps de la guerre. »

Le Tasse ne vit point sa sœur; il dit même quelque part que *personne ne l'invita à aller à Sorrente*. Il vit un de ses neveux, mais en fut peu satisfait (*poca mia soddisfazione*). Ce ne pouvait être le plus jeune, Alexandre, car il était allé guerroyer à Candie : c'était donc Antonio, son cher Antonio, pour qui il avait toute l'affection d'un père, et au souvenir duquel il disait à ses amis les plus intimes : — *Je vous aime comme Antonio!* — Peut-être, au reste, le mécontentement du Tasse ne fut-il qu'un effet de cette mélancolie noire qui, malheureusement, ne l'abandonna pas à Naples. Il était venu à Naples avec deux pensées, l'une de revendiquer l'héritage de sa mère, l'autre de rétablir, s'il était possible, sa santé ruinée. Les biens de sa mère avaient été vendus, dispersés, et l'on ne savait plus qui en était détenteur. Le Tasse sollicite alors et obtient du pape une bulle d'excommunication contre tous ceux qui les possédaient indûment; il la fait publier par tout le royaume; il consulte maints avocats, qui lui font de belles promesses, et borne là ses démarches.

Quant à sa santé, il en avait remis le soin aux docteurs Pisani et Egizio, médecins célèbres qu'il louait outre mesure ou qu'il bourrait rudement, suivant que leurs remèdes lui plaisaient ou lui répugnaient, comme il avait fait pour Mercuriale et Cavallara. « Je vous supplie, leur disait-il, d'avoir égard de toute manière à ma vie et à votre réputation, qui consiste à rendre la santé aux malades. Si revenait le camp de Lautrec, ou tout autre foyer de peste et de contagion; si vous étiez appelé par quelque roi barbare et ennemi de notre foi, votre seigneurie pourrait-elle refuser le secours de son art? Mais je suis Napolitain, je pratique cette foi qui doit être garant de ma vie dans cette ville; aidez-moi donc, mon-



Digitized by Google

seigneur, comme excellent médecin et parfait ami. L'argent ne peut être une récompense digne de votre mérite; je n'en ai point, et je ne saurais même comment payer les bains et les médecines, si le seigneur comte de Paleno ou quelque autre ne m'assistait..... Cependant je ne voudrais pas mourir faute d'argent, ni, ce qui est pire encore, faute d'amis. Je me recommande donc à votre seigneurie, car là où abondent la science et la sagesse, ne peuvent manquer la vertu et la fortune. Je ne vous rappellerai point que je suis revenu vieux dans cette ville d'où je partis enfant, si bien qu'à peine ai-je été reconnu de mes parens et de mes amis. Après tant d'années de prison, d'infirmités et presque de mendicité, je n'ai pu me réjouir de la vue de la patrie ni avoir d'autre consolation que celle de vos visites; les malheurs me tiennent lieu de père et de parens. »

Souffrance éloquente! mais que c'est bien là un homme malade! L'infirmité lui accorde-t-elle quelque trève, il est heureux, il jouit de l'amitié, il chante Naples avec une expansion d'enfant. Revient-elle plus poignante, tout s'assombrit à ses yeux; l'aspect de la patrie n'a plus rien qui le console; il ne se rappelle que les visites de son médecin; la foule qui se presse à sa porte, les grands, les princes qui le félicitent et le comblent d'honneurs et de présens, tout cela est oublié! — Et ceci : — *Je pratique cette foi qui devrait être garant de ma vie à Naples.* — Toujours cette idée qu'on évite de le guérir, qu'on fait sur lui des expériences, ainsi qu'il l'écrivait à Ascanio Mori, et qu'il y a par tout le monde une conspiration sourde d'envieux qui s'attachent à le torturer.

Malgré cette précoce décrépitude, le Tasse travaillait toujours; il avait entrepris de refaire son grand poème sous le titre de *Jérusalem conquise*, et il n'interrompit cette œuvre capitale que pour chanter la congrégation des Olivetains sur les instances des religieux qui lui donnaient l'hospitalité. Il voulait que ses vers leur fussent comme *un témoignage de sa reconnaissance pour leur bienveillance et leur charité*. Le poème de *Mont'Oliveto* est resté inachevé. Le Tasse n'en écrivit que cent octaves, dans lesquelles on retrouve encore son ancienne fécondité d'imagination. Les pensées y sont délayées; il se répète, mais l'expression y est colorée; il y a dans cet ouvrage du sentiment, de la vie; c'est toujours une poésie douce et harmonieuse.

J'ai parcouru le Mont'-Oliveto de Naples; j'ai admiré sa vieille église toute éclatante des chefs-d'œuvre de Donatello et de Jean de Nola, et son monastère de l'architecture finement travaillée du siècle de Ladislas et de la reine Jeanne. Mais où donc sont les vieux amis du Tasse? où sont leurs robes *blanches comme les plumes du cygne ou comme une froide gelée?* où ce silence recueilli qui rendait à la tête affaiblie du poète quelques-

Digitized by Google

unes de ses inspirations d'autrefois? Quel fracas! Partout des *lazzaroni*, des marchands, des femmes qui se coudoient, se pressent; le podestà tient bureau ouvert dans la cellule du Tasse; et à la place du jardin qui entendit les doctes conversations de Torquato et du Père des Oddi, retentit, bruyant et criard, le tumulte d'une halle.

Le marquis de Villa partit pour son fief de Bisaccio au mois d'octobre 1588, emmenant avec lui le Tasse, et il le fit chasser et danser à plaisir. — Le seigneur Torquato est devenu très grand chasseur, écrivait-il; il surmonte l'âpreté de la saison comme celle du pays; nous passons les jours mauvais et les soirs à entendre faire de la musique et à chanter pendant de longues heures. Il aime extrêmement les improvisateurs, leur enviant cette promptitude à faire des vers, dont il assure que la nature lui a été fort avare. Quelquefois nous dansons avec ces dames, ce qui l'amuse on ne peut davantage; mais le plus souvent nous nous tenons près du feu, causant gravement. Il nous arrive maintes fois alors d'en venir à cet esprit qu'il prétend lui apparaître; il m'en a parlé de telle sorte que je ne sais qu'en dire ou qu'en croire. »

Le Tasse avait toujours eu une propension infinie à voir partout du merveilleux; il se plaint dans beaucoup de ses lettres d'avoir été ensorcelé par ses ennemis. Si les rats venaient le troubler dans son cachot de Sainte-Anne, il les croyait possédés du diable, *indemoniati;* si ses livres étaient bouleversés, ses clés perdues, son argent volé, c'était l'œuvre d'un *follet* qui poussait la méchanceté jusqu'à lui enlever les plats de dessus la table, et à lui escamoter ses lettres. Or, le Tasse avait aussi un bon génie; il l'avait mis en scène dans les dialogues du *Messager*; mais les moqueries étaient venues, et le poète avait rejeté sur la fiction ce qu'il n'avait dit peut-être qu'avec une conviction parfaite.

« C'était l'heure, avait-il raconté dans le *Messager*, c'était l'heure où l'approche du soleil commence à éclairer l'horizon. J'étais couché sur de molles plumes, non point complètement endormi, mais à peine touché par un léger sommeil qui tenait de la veille et du repos, lorsque vint à mon oreille le gentil esprit, qui, depuis quatre années, me parle si courtoisement, et il me dit :

« — Dors-tu?

« Cette voix que j'entendais douce et suave résonner sur mon cœur, me réveilla tout-à-fait.

« — Je sommeillais, répondis-je, mais ta voix m'a éveillé; je l'ai reconnue à sa douceur, car elle sonne comme nulle voix humaine; elle est si suave, que je te prendrais volontiers pour un esprit du paradis qui vient me consoler.... Mais c'est un songe, et tu n'es sans doute qu'un caprice

Digitized by Google

de mon imagination; toutes les discussions que j'ai eues avec toi sont des songes.

« L'esprit sourit et dit :

« — Ton extravagance est telle, que je ne puis qu'en rire... Prends ma main; je te la donne à baiser comme gage de ma foi.

« Et il se tut, et je sentis sur mon épaule, qui était nue ou à peine couverte d'une mince chemise, une main si froide, que jamais glace des Apennins ou des Alpes n'en surpassa la froideur. Peu à peu elle s'échauffa et devint telle que je me sentis courir jusqu'au cœur une vertu pleine de je ne sais quelle bénignité et quelle force... — Et un tourbillon de vent secoua la fenêtre, et la fenêtre s'ouvrit violemment, et les mille rayons du soleil du matin éclairèrent la chambre, et au milieu de la lumière, je vis un jeune homme; il quittait l'enfance et touchait à la jeunesse; point de duvet sur ses joues; le lait est moins blanc que n'était sa peau, l'or moins doux à l'œil que sa chevelure blonde. Ses yeux étaient bleus, et il en jaillissait des étincelles d'un doux rire, tellement que j'en fus ébloui; mais la grace de son regard tempérait la fatigue que me causait son éclat. Il avait des mains charmantes et toutes nues, mais la droite tenait deux gants. Son costume était celui qui a aujourd'hui, parmi les courtisans, la plus haute réputation d'élégance; il était beau comme l'Amour lorsqu'il s'éprit de Psyché. Émerveillé, frappé de stupeur, je regardais çà et là; mais, vaincu par je ne sais quel nouveau désir, je reportais mes yeux sur lui et les y arrêtais avec délices. »

Écoutons maintenant le marquis de Villa :

« Le Tasse prétendait voir clairement un bon génie qui dissertait avec lui sur les plus hautes matières; et comme je lui faisais observer que ce devait être un égarement de son imagination, il me répondit que si les choses qu'il entendait et qu'il voyait étaient de vains caprices de sa pensée, elles ne pouvaient en aucune manière surpasser ses connaissances; car notre imagination ne crée des fantômes qu'avec nos souvenirs qu'elle nous fait apparaître sous une forme ou sous une autre; mais dans une foule de discussions longues et suivies qu'il avait eues avec cet esprit, disait le Tasse, il avait appris de lui bien des choses qu'il n'avait jamais ni entendues ni lues, et qu'aucun autre homme n'a jamais sues. Ce n'étaient donc point de vains rêves, mais de réelles et incontestables apparitions..... Or, comme je contestais cette assurance, et qu'il y persistait fermement, nous en vînmes un jour à ce point qu'il me dit :

— Puisque vous êtes si rebelle aux raisons, il faudra que l'expérience elle-même vienne vous dessiller les yeux, et je ferai si bien que vous verrez cet esprit auquel vous ne voulez croire sur ma parole...

Digitized by Google

« J'acceptai l'offre, et le lendemain étant assis tous les deux seuls auprès du feu, le Tasse se tourna tout à coup vers une fenêtre et la regarda si attentivement que j'avais beau l'appeler, il ne répondait rien; à la fin cependant il me dit :

— Eh bien! voilà le bon génie qui est venu courtoisement causer avec moi; regardez, et vous vous convaincrez de la vérité de mes paroles.

« Je levai les yeux aussitôt, mais j'avais beau les affiler (*aguzzare*), il ne me fut possible de voir que les rayons du soleil qui entraient par la fenêtre. Or, pendant que je regardais ainsi sans rien apercevoir, Torquato était déjà plongé dans les plus sublimes raisonnemens. Je ne voyais que lui, je n'entendais que lui, et cependant ses paroles se suivaient entrecoupées par propositions et par réponses comme entre deux interlocuteurs qui se serrent de près. Il m'était même facile, par ce que disait le Tasse, de deviner les répliques qui lui étaient faites, encore bien que pas un mot n'en vînt à mes oreilles; c'étaient de grands et merveilleux raisonnemens, tant par les choses qu'ils traitaient que par une certaine manière extraordinaire de parler; j'étais comme frappé de stupeur, comme emporté au-dessus de moi-même; je n'osais pas interrompre, je n'osais rien dire au Tasse de l'esprit qu'il m'avait indiqué et que je ne voyais pas; et j'écoutais tellement stupéfait et enchanté, que le temps s'écoulait sans que je m'en aperçusse. Enfin, l'esprit étant parti comme il me fut facile de le comprendre par les paroles du Tasse, notre poète se retourna vers moi, et me dit :

— Votre intelligence est-elle maintenant délivrée de ses doutes?

« Et moi :

— Loin de là, ils se sont accrus, car j'ai bien ouï d'admirables choses, mais je n'ai rien vu de ce que vous m'aviez promis de me montrer pour me convertir à votre sentiment.

« Torquato sourit alors, et reprit :

— Vous en avez plus vu et entendu que vous ne dites peut-être.

« Et il se tut, et n'osant pas l'importuner davantage, je finis là la conversation. »

Le Tasse revint à Naples au mois de novembre; mais déjà Naples, ses seigneurs courtois, son gentil peuple, qu'il avait aimés de passion, commençaient à l'ennuyer. Le comte de Paleno voulait à toute force l'emmener loger à son palais, grave imprudence aux yeux du prince de Conca, son père, qui ne voyait toujours en Torquato que le fils d'un proscrit. Le Tasse, le sachant, résistait aux instances persévérantes du comte, mais il en était fatigué. D'autre part, tandis que ses lettres à Manso et au comte de Paleno étaient pleines d'actions de graces pour leur générosité, qui

Digitized by Google

*croissaient spontanément sans semence ni culture*, il commençait à se plaindre de la parcimonie des seigneurs napolitains à son égard ; il n'avait point d'argent pour suivre son procès, et il n'espérait en avoir que de la ville de Bergame, en lui dédiant ses *Discours sur le poème héroïque ;* Naples ne lui semblait plus être *qu'un grand et mauvais cheval lent à se mettre à l'œuvre;* et il aurait voulu être *une guêpe ou un frelon pour bourdonner à ses oreilles et le piquer de telle sorte qu'il finît par s'éveiller*. Ajoutez à cela que sa santé empirait, et à toutes ses maladies s'en joignait toujours une, *la plus invétérée*, disait-il, *la plus grave peut-être, l'ambition*. Or donc *n'ayant plus de penchant pour le mariage, et s'y trouvant inhabile*, il songea aux honneurs ecclésiastiques : il écrivit même dans ce but au cardinal de Cosenza, lui demandant l'abbaye que laissait vacante la mort de l'abbé Albano, leur ami commun, *afin*, disait-il, *que ce lieu fût au moins de quelque consolation dans une telle douleur*. Il y avait long-temps, d'ailleurs, qu'il attendait les effets de la bienveillance de sa sainteté *avec une patience incroyable*. En même temps, Torquato sollicitait une chambre au Vatican; *nul lieu n'étant plus honorable pour celui qui est désireux d'honneur, nulle demeure n'étant plus belle pour celui qui est ennemi des sales habitations*. Malheureusement ses vœux ne furent point exaucés.

Cependant le Tasse quitta *Monte-Olivo*, il se rendit, pour quelques jours, chez son parent Alexandre Grussi, en reçut les secours nécessaires à son voyage, et s'achemina vers Rome. Seul et sans argent, il se vit en butte à toutes les taquineries de la douane, qui lui retint une cassette pour laquelle il n'avait pas quatre ducats à donner. Puis, triste et *dolent de toute chose*, il se dirigea vers le palais de Scipion Gonzague, *où il avait coutume de se retirer, comme le voyageur, pendant les mauvais temps, en attendant la sérénité du ciel* (1).

Je ne sais si les exigences de Torquato, si la morosité inquiète de son caractère commençaient à lasser le cardinal, mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'à peine établi dans le palais de son éminence, notre poète écrivit au père des Oddi, récemment nommé abbé du couvent de *Santa-Maria-la-Nuova*, le priant instamment de venir le voir. « Je me retrouve dans une ville, lui disait-il, où toutes choses sont fort chères, mais où je suis fort peu cher à ceux qui pourraient m'aider, et cependant mes besoins sont infinis. » Le père des Oddi vint voir le Tasse, et il l'emmena à son monastère.

Joyeusement accueilli, caressé, fêté à *Santa-Maria-la-Nuova*, Torquato

(1) Tasso, *Lettere raccolte dal Maraton*, CXXXVI. — Tous les mots en italique dans cet article sont extraits des lettres du Tasse.

Digitized by Google

n'en demeura pas moins travaillé par ses incurables humeurs, et il ne trouvait de distraction que dans l'étude. Il avait la pensée de réunir ses œuvres et d'en faire une édition complète, avec priviléges des divers états de l'Italie, afin d'en tirer quelque bénéfice. Et puis *avec la vieillesse*, disait-il, *croît la vanité;* il n'aurait pas voulu, cependant, que le monde s'aperçût de cette vanité, de peur que cela l'empêchât d'obtenir les dignités ecclésiastiques auxquelles il aspirait.

Vers ce même temps il écrivit un discours à l'honneur des Médicis, qui ne lui avaient jamais complètement pardonné le mot de *tyrannie*, accolé à leur nom dans le dialogue *del piacer onesto*, et qui ne lui épargnèrent pas cette fois le mot de palinodie. Peut-être, au reste, ce mot, écrit à l'un des amis du Tasse, ne vint-il pas jusqu'à ses oreilles, car nous le voyons chanter avec enthousiasme le mariage du grand-duc avec Catherine de Lorraine, et celui du duc de Bracciano, son neveu, avec Flavia Peretti. Enfin il composa son dialogue *de la Clémence*; et pour le faire recopier, il s'adressa à l'un de ceux auxquels il en voulait davantage, à Papio! C'est une triste lettre que celle qu'il lui écrivit à ce sujet. « Il m'est pénible de ne pouvoir être ni ami ni ennemi de votre seigneurie; à l'amitié, votre volonté met obstacle; à l'inimitié, ma mauvaise fortune qui me réduit à vous demander aide, lorsque je voudrais vous faire la guerre. Je cède donc à la fortune : j'implore l'assistance de monseigneur Papio pour me faire recopier un mien dialogue *de la Clémence*, qui *n'est pas seulement très ingénieux, mais parfait*; et c'est encore ma mauvaise fortune qui m'oblige à le louer, n'ayant aucun espoir de trouver quelqu'un qui lui donne les éloges qu'il mérite, soit ignorance, malignité, ou tout à la fois l'une et l'autre. »

Le Tasse, ennuyé de tout, épuisé par une fièvre de quatre mois, quitta *Santa-Maria-la-Nuova* pour retourner chez Scipion Gonzague, mais d'affreux déboires l'y attendaient. Scipion partit, au mois de juillet, pour les bains de Toscane, et laissa chef de sa maison George Alario, cet impudent valet qui, *par un naturel instinct, ne pouvait souffrir aucun homme distingué à la cour de son maître*. Alario se mit à vexer le Tasse; il lui retint, sous de vains prétextes, des vêtemens et cent écus que le duc de Mantoue lui envoyait; puis il lui fit une guerre de coups d'épingle; il lui reprocha sans cesse son indolence, sa mélancolie, et finit par le jeter à la porte.

Voilà donc *le plus pauvre gentilhomme du monde sans habits, sans linge*, errant sur le pavé par une chaleur brûlante, dévoré de la fièvre, exténué de maladies, n'ayant personne pour lui tendre la main, ne trouvant un logement qu'à grand'peine; et, cependant, *pourvu qu'on ne l'en*

Digitized by Google

*chasse pas encore comme un chien*; tout, dit-il, *sera à merveille*. Heureusement il est encore quelqu'un qui pense à lui. Costantini, qui était entré en service de Fabio Gonzague, lui obtient 150 ducats du duc de Mantoue; et le père des Oddi, cet ami infatigable, vient le trouver à sa pauvre demeure, il le relève à ses propres yeux, il le console et l'emmène, presque malgré lui, à son couvent. Mais Torquato ne se regarde plus que comme un être voué à l'humiliation et aux moqueries; il tremble à la pensée que les cenellons religieux, *cantidissimi padri*, finiront par se lasser de sa mauvaise fortune, comme les cardinaux s'en sont lassés. Pourra-t-on donc toujours lui faire expier par des affronts le pain qu'on lui donne? Inquiet, agité de vagues craintes, il s'enfuit de *Santa-Maria*, et se rendit à un hôpital fondé par Jacques Tasso, cousin de son père, pour les pauvres Bergamasques. Torquato était encore à cet hôpital, lorsque son neveu Alexandre Serrale vint le voir à son retour de Candie: Alexandre le trouva bien malade, mais *non couché, car il n'avait personne pour le servir*. Dans ce déplorable état, il se voit encore réduit à mendier; il supplie Horace Feltro, il supplie le comte de Paleno de ne pas l'abandonner: on lui envoie quinze écus d'or, et le comte de Paleno ordonne de lui compter cent écus, *mais peu à peu*. En dépit de ces cadeaux, l'humeur du Tasse s'aigrit; il trouve que ses amis, et le comte de Paleno, tiennent les cordons de leur bourse bien serrés. — *Me secourir n'est plus seulement courtoisie*, leur écrit-il, *c'est charité*. — Il voudrait un jeune homme qui le servît *amicalement*, un cardinal qui l'entretînt quelques jours sans *changer de pensée*; il se repent de toutes les louanges *anciennes ou nouvelles, qu'il a données ou qu'il donnera, vraies ou fausses, payées ou non payées*. Ses lettres sont navrantes de désolation et d'amertume.

Cependant, Vincent Gonzague, Fabio son cousin, et Costantini, pressaient le Tasse d'aller à Mantoue. Torquato hésitait; il *n'avait plus de confiance dans les hommes*, il était *épouvanté de la fortune*; il ne pouvait *trouver personne qui le consolât, ni rien imaginer qui le portât au désespoir*. Il ne savait, d'ailleurs, s'il pourrait monter à cheval avant Noël; et puis, il lui faudrait, à vrai dire, une litière, des pelleteries, des habits neufs, car les siens étaient à moitié déchirés, *mezzo stracciati*: il va jusqu'à demander de l'argent à Alario. Vous vous rappelez cette noble chaire de l'université de Gênes, qui lui avait été accordée sur les instances du père Grillo. Vous pensez, sans doute, qu'au lieu de traîner sa misère dans les rues de Rome ou à la cour de Mantoue, il va courir vers cet honorable asile ouvert à sa pauvreté. C'est là une belle retraite pour le génie! A-t-il oublié l'affluence qui se pressait à Padoue, autour de Sigonius et de Robertello, au temps de sa jeunesse? A-t-il oublié leur haute influence et les

Digitized by Google

applaudissemens, l'enthousiasme qu'ils excitaient? que serait-ce donc autour de la chaire du Tasse? Mais non; les quatre cents écus de traitement, et les quatre cents autres qu'on lui promet de gratification ne lui suffisent pas, à lui qui a failli mourir de faim! Il voudrait un supplément pour l'entretien de deux serviteurs et pour diverses choses indispensables, comme l'a eu son père, et *certainement*, dit-il, *on le lui accorderait s'il y avait encore quelque honneur au monde, ou tout au moins quelque justice*.

« J'espérais, ajoute-t-il, être traité comme un pauvre gentilhomme, votre ami, et non comme un maître; car je ne fis jamais métier d'enseigner, et ce serait pour moi un tout nouvel office. » Chose inouie. Le gentilhomme qui priait les seigneurs napolitains de vouloir bien faire doubler son pourpoint de nouvelles fourrures (1), qui était prêt à faire des sonnets à la louange de qui en voudrait (2), qui demandait enfin quelques écus à Alario, ce gentilhomme rougit presque d'être professeur!

De l'hôpital des Bergamasques, le Tasse était revenu à *Santa-Maria-la-Nuova*, et de *Santa-Maria*, il ambitionnait de pouvoir retourner chez le cardinal Scipion: Fabio Gonzague lui fit espérer un bon accueil, et aussitôt il s'achemina vers le palais de son éminence. La réception qui lui fut faite, loin d'apporter quelque adoucissement à ses souffrances, fut un nouveau coup rude et affreux, car elle prouvait le peu de considération qu'on avait pour sa personne, et le *mépris qu'inspirait sa triste fortune*. « Le cardinal, écrivait-il, n'a voulu ni m'admettre à sa table, ni me donner un lit, une chambre, me faire une condition, qui fussent conformes à mon mérite et à son ancienne courtoisie. Sa courtoisie seule cependant eût dû suffire; et elle ne devrait pas être moindre aujourd'hui qu'avec la pourpre se sont accrues sa dignité et sa puissance; tandis que la fortune et toute espèce de biens sont venus à me manquer. »

Néanmoins, au milieu de toutes ces angoisses, *pâle, amaigri, déplaisant aux autres et se déplaisant à lui-même*, Torquato connut encore des instans de vive joie. Le grand-duc de Toscane l'invita à aller à Florence, et il lui envoya cent écus pour l'y décider; de son côté, la cour de Mantoue redoublait auprès de lui ses instances, et le pressait de partir. « Sera-t-il donc vrai, s'écria alors le Tasse, que je pourrai dire un jour: *je suis heureux!* J'ai recouvré les bonnes graces du grand-duc et celles du duc de Mantoue; mais quand recouvrerai-je celles du duc de Ferrare mon ancien patron? Quel *triumvirat* serait celui-là! Je me recommande à vous; priez

(1) Tasso, *Lettere inedite*, CCXXI.
(2) Tasso, *Id.*, CLXXXVIII.

Digitized by Google

tous pour moi; je suis tellement ébahi, qu'il me semble que toutes les cloches vont se mettre en branle comme par miracle. »

C'est vers cette époque que lui arriva l'humble requête de *don Giovanni Perzo di Vintimiglia, marquis de Jeraci, très puissant Baun Sicilien*, lequel le priait de vouloir bien mettre en scène, dans sa *Jérusalem conquise*, quelques-uns de ses ancêtres qui avaient pris part aux croisades, et d'avoir soin d'ajouter qu'il descendait de Tancrède-le-Normand. Le très puissant Baun lui laissait le choix de la récompense. Torquato avait l'ame trop bonne pour ne pas être fort sensible à de telles requêtes; il s'engagea à ce qu'on désirait; puis, en attendant la *Jérusalem*, il célébra les Vintimille dans un dithyrambe *à la manière de Pindare qui avait beaucoup parlé de la Sicile*. Il promit, en outre, une mention spéciale de la progéniture de Tancrède-le-Normand, et même un poème tout entier à son honneur. — Quant à la récompense, « je n'ambitionne, lui écrivit-il, que de ces choses auxquelles la modestie d'un pauvre gentilhomme peut aspirer sans encourir de blâme. Je ne demande donc à sa seigneurie ni cheval, ni mule, ni un esclave dans lequel je puisse trouver plus de fidélité que chez les serviteurs libres, ni une épée ou toute autre arme de défense, ni des livres qu'on peut acheter plus aisément et avec moins de frais ailleurs, ni des tapisseries, ni des bijoux, mais un bocal d'argent et un bassin assez petit, mais très concave, afin que le serviteur, en le portant sur un trépied, puisse s'en aller, si bon lui semble, ou attendre qu'il me plaise d'en user. » Le marquis de Jeraci envoya au Tasse presque tout ce qu'il avait paru souhaiter et cent écus d'épingles. Aussi, le Tasse s'évertua-t-il à lui promettre autant de centaines de vers qu'il en désirerait; il eût voulu *pouvoir rendre son nom immortel!*

Torquato écrivit encore, pendant son séjour à Rome, un traité *de la Vertu des Romains* dont il fut si émerveillé, qu'il se croyait déjà *presque parent, non du cardinal Scipion, mais de Scipion l'Africain*. Il dédia ce petit opuscule à monsignor Fabio Orsini, car il fallait des dédicaces à toutes ses compositions; il y avait bénéfice à cela, et d'ailleurs, *les livres*, disait-il, *sont comme les églises; petites et grandes ont besoin de bénédiction*.

A la mi-avril 1490 notre poète arriva à Florence, où il descendit au couvent des Olivetains.

La couronne grand'-ducale ne ceignait plus la tête de François: l'orgueilleux, le cruel, le fourbe, le débauché François était mort à Poggio-a-Gajano, en 1587, empoisonné, ainsi que Bianca-Capello, son épouse, dans un dîner qu'il donnait au cardinal de Médicis, son frère. Quelques soupçons avaient plané sur celui-ci, quelques autres sur Bianca, qui au-

Digitized by Google

rait voulu se défaire du cardinal; mais le cardinal survécut, et troqua la barrette rouge contre la couronne aux riches fleurons.

C'était un prince aussi affable, aussi généreux, aussi occupé des intérêts de son peuple, que François l'était peu. Tout le temps que François avait consacré à la chimie et à l'alambic, Frédéric le consacrait à des travaux d'assainissement, à donner des encouragemens au commerce, à alléger les impôts si pesans du dernier règne, et à tenir la balance égale entre les grandes puissances qui se disputaient l'influence dans ses petits états. Il avait beaucoup aimé le Tasse à l'époque où il faisait encore partie du sacré collége, et il l'accueillit à bras ouverts. « C'est la même humanité, écrivait le Tasse, la même douceur, la même avenance, que lorsqu'il était cardinal. Sa courtoisie m'a presque fait oublier tous mes malheurs. »

Et le peuple de Florence courait, se pressait autour du grand homme; chacun se le disputait; on invitait ses amis comme à une fête extraordinaire, lorsqu'on pouvait avoir chez soi Torquato Tasso. C'était un beau triomphe dans la ville de la *Crusca. Et les grands, les petits le comblaient d'honneurs; on se le montrait dans les rues en disant: — C'est le Tasse! —Et lorsqu'on l'avait vu, on le racontait à son père, à ses enfans, comme on a coutume lorsqu'on a vu une chose merveilleuse.* (Scipion Ammirato.)

C'était la seconde fois que le Tasse venait dans cette Toscane, qui fut comme l'Attique du moyen-âge. Heureux enfant des preux chevaliers de la Lombardie et des muses de Sorrente, il avait encore à peine vu ce val d'Arno, *où les villes germent comme les fleurs*, où naquirent Pétrarque, Dante, Boccace, Politien, frère Ange de Fiésole, Léonard de Vinci, Barthélemy de Saint-Marc, Michel-Ange, Cellini, et toute cette famille d'artistes du XVI^e siècle qui hantaient les princes et peuplaient les villes de chefs-d'œuvre. Je ne sais quelle impression il reçut à Florence; mais certainement il en fut surpris, car c'est chose à nulle autre pareille que ces gigantesques palais de Michelozzi, avec leurs magnifiques corniches du Cronaca et leur pesante architecture à bossages; de vrais palais de Dante, dont les murs sont noirs comme du fer:

Le mura mi parea che ferro fosse.

N'était-ce pas bien sombre, bien nu, d'un grandiose bien abrupt pour le chantre de cette Armide, dont le palais avait des portes d'argent, et renfermait dans son enceinte des eaux, des fleurs, des arbres à l'épais ombrage et de fraîches nymphées? A lui les riants palais de Venise, mirant dans l'eau des lagunes leurs festons et leurs colonnettes; à lui les

Digitized by Google

villa de Cénas, avec leurs tableaux de Guido Reni et de Salvator, leurs pavés de mosaïque, leurs loges, leurs terrasses parfumées d'oranger qui marient leurs fleurs blanches aux métopes et aux volutes. Encore à lui le bijou de Florence, le campanile de *Santa-Maria del Fiore*, création ravissante, comme toutes les pensées du Giotto, haut comme une tour gothique, droit comme le jet d'une flèche, ouvragé à la loupe par les génies; et les collines de Fiesole, avec leurs maisons blanches semées comme des clématites parmi les chênes verts; le mont San-Miniato, tout hérissé de bastions par Michel-Ange; la coupole octogone de Brunelleschi, plus ancienne que celle de Saint-Pierre, presque aussi majestueuse qu'elle; le beffroi du Palais-Vieux, menaçant de ses créneaux haut perchés et de ses balustres disposés en observatoires toutes les bastilles de la ville. Oui, tout cela est singulier et pittoresque! Mais il y avait là trop de souvenirs, de factions et de guerres, trop d'épines parmi les fleurs, pour que le Tasse pût y éprouver des émotions bien vives. A la seule pensée de Naples, il épanchait son bonheur en paroles charmantes; Florence le trouva muet.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

Digitized by Google

## EMBELLISSEMENS DE PARIS.

# LE PALAIS-DE-JUSTICE.

Les croyances religieuses et l'autorité de la justice humaine, ces deux soutiens nécessaires d'une société qui se forme, deviennent bientôt pour elle un fardeau embarrassant ou inutile. Les deux incrédulités se manifestent simultanément. Du moment où le prêtre est attaqué dans son temple, le juge ne tarde pas à l'être dans son prétoire.

C'est que la religion et la justice n'ont qu'une même base, la vérité, qu'un même but, la morale; c'est que le prêtre est un magistrat, et que le juge exerce un sacerdoce; c'est que, faisant tous deux, avec les armes qui leur sont propres, la guerre aux mauvaises passions, ils ont les mêmes ennemis, et que dès que ceux-ci se croient assez forts pour dresser la tête devant l'un, ils ne seraient pas conséquens s'ils s'humiliaient devant l'autre. Une fois que la loi n'est plus présentée comme l'interprète des vérités religieuses, l'élément moral de la justice humaine ne se révèle plus au coupable; la loi est confondue par lui avec le châtiment; la loi l'a dispensé désormais du repentir, et l'a seulement menacé de punir sa récidive.

Je crois, c'est sans doute une idée bien arriérée, que les choses paraissent d'autant plus respectables qu'elles sont moins à la portée du vulgaire; que la loi, par exemple, exerçait une bien plus grande autorité morale lorsqu'elle était acceptée comme une parole divine, et plu-

Digitized by Google

cée par sa nature au-dessus de la critique des hommes. Depuis qu'elle est descendue de son trépied sacré pour se soumettre au contrôle de tout le monde; depuis surtout qu'elle s'est rendue assez familière au peuple pour que le malfaiteur un peu habile puisse calculer au juste à quel point il doit s'arrêter dans la perpétration du crime qu'il médite, en établissant de sang-froid la balance entre le profit certain et le châtiment possible, elle a perdu nécessairement la meilleure partie de sa considération et de son influence. C'est donc un grand mal pour la société que les lois pénales principalement aient été mises ainsi à la portée d'un chacun. Ce mal s'aggrave encore par la discussion publique de ces lois, discussion qui, en expliquant leurs motifs et surtout leur portée, en proclamant les objections quelquefois sérieuses qu'elles rencontrent, les vaines déclamations d'une fausse ou imprudente philanthropie qu'elles provoquent, les protestations même qu'elles soulèvent, leur ôte, dès leur naissance, le caractère solennel dont elles ne devraient jamais se dépouiller, pour ne leur laisser d'autre consécration que la simple formalité d'une sanction légale.

Si la diffusion de l'instruction, si la nature de nos institutions ont successivement porté la loi à dépouiller toute espèce de prestige, pourquoi ne s'efforcerait-on pas de rétablir une sorte d'équilibre, en donnant à nos tribunaux l'aspect grave et sévère qui leur convient et qui peut encore agir utilement sur l'esprit des coupables? Le prétoire du juge ne doit pas emprunter ses ornemens aux caprices de la mode et ressembler par sa décoration à une salle de bal ou au foyer d'un théâtre. Il y a là des hommes qui souffrent, coupables ou non, qui viennent de passer plusieurs jours en prison, peut-être dans un cachot; peut-être ne sortiront-ils de là que pour aller au bagne ou à l'échafaud; la conscience du juré et celle du magistrat vont peut-être éprouver de cruelles perplexités, d'affreux déchiremens. Est-il bienséant de renfermer tant de douleurs entre d'élégantes arabesques, des papiers veloutés ou vernis, des plafonds peints et des corniches dorées? Pourquoi ce lieu revêtirait-il ce costume d'une insultante coquetterie lorsque le magistrat et le défenseur ont gardé la toge du moyen-âge? Dans un ouvrage qui a été publié, il y a une dizaine d'années, on voit l'ancienne salle de la table de marbre du Palais-de-Justice et la salle actuelle des Pas-Perdus qui l'a remplacée après l'incendie de 1718. Les dimensions, les distributions sont exactement semblables, mais la salle gothique construite en bois est obscure et solennelle; celle de Jacques Desbrosses est de pierre et d'une belle architecture dorique, splendidement éclairée. Qui ne trouve pas que la première est infiniment mieux en harmonie avec sa destination?

Digitized by Google

Une chapelle est élevée à l'un des bouts. Quels que soient les progrès de la liberté de conscience, qui ne reconnaît que la présence de cette chapelle ajoute singulièrement à la dignité du lieu, et prédispose admirablement les esprits à conserver cette gravité qui (il faut bien le dire) a depuis long-temps disparu des audiences?

Il est à regretter que l'auteur de l'ouvrage que nous venons de citer n'ait pas également donné la comparaison de l'intérieur de la Grand'Chambre au XIVe siècle avec la salle de la Cour d'assises d'aujourd'hui; mais il n'est pas impossible de s'en faire une idée, d'après les dessins dont je viens de parler. On peut se la figurer, les murs revêtus d'une boiserie en chêne noir, le plafond traversé par de longues poutres sculptées, qui se terminent en têtes de chimères; les croisées sont garnies de vitraux peints et blasonnés de fleurs de lys; la massive chaire d'honneur est placée dans l'angle gauche, comme on peut le voir encore dans quelques provinces de France; l'image du Christ domine l'assemblée; puis un silence profond et religieux témoigne à la fois du trouble et du respect de la foule vis-à-vis d'un drame dont la péripétie est un mystère. On ne voit là ni jeunes avocats stagiaires afficher à l'envi une légèreté de mauvais goût, ni magistrats, armés d'un insolent binocle, le promener alternativement de la figure du patient à celle d'une jolie femme; mais aussi on n'entend point de ces injures révoltantes que vomissent aujourd'hui certains accusés contre les juges qui les condamnent. Les rigueurs de la justice sont vénérées par le criminel même qui les subit.

Que nos prétoires reprennent donc une physionomie sévère et spéciale; qu'on y fasse reparaître l'image du Christ, malgré l'article 5 de la charte, ou plutôt à cause de cet article; car il n'est guère tolérant de prétendre que parce que la loi protége tous les cultes, celui de la majorité, c'est-à-dire de trente-deux millions sur moins de trente-trois, sera forcé de se dissimuler par égard pour une minorité qui n'équivaut pas à un trente-troisième. Que cette image du Christ représenté sur le Calvaire, entouré de deux malfaiteurs crucifiés comme lui, devienne pour les criminels une leçon de morale et de repentir. Les témoins, qui tous n'ont pas le bonheur d'être des esprits forts, sauront devant qui ils jurent, et se parjureront moins fréquemment. Quelle idée voulez-vous que se fasse un pauvre paysan breton de la sainteté d'un serment qui consiste à lever la main dans le vide, sans même prononcer le nom de Dieu?

Il appartient à Paris de donner l'exemple, à Paris, la ville modèle dont toutes les provinces détestent la supériorité, que toutes s'empressent néanmoins d'imiter jusque dans ses travers. Qu'elle prenne donc aujour-



Digitized by Google

d'hui l'initiative d'une excellente leçon, dont la morale doit profiter au pays et à la société.

Les grands travaux que la ville va faire exécuter au Palais-de-Justice peuvent lui fournir l'occasion d'un autre acte de moralité non moins important.

L'ouvrage que j'ai cité tout-à-l'heure rappelle, d'après Corrozer et les autres historiographes de Paris, que la grande salle gothique, incendiée en 1618, contenait une suite chronologique des anciens rois de la monarchie, depuis Pharamond. Leurs statues étaient adossées aux piliers qui divisaient la salle en deux parts, et aux piliers de face qui s'élevaient sur ses murailles. Louis XI en fit déplacer deux, celles de Charlemagne et de saint Louis, qu'il fit élever aux deux côtés de sa chapelle; lors de l'incendie en 1618, ces statues devinrent, comme le reste, la proie des flammes.

Les auteurs de l'ouvrage dont il s'agit disent à ce sujet :

« Puisque ces statues n'ont pas été relevées, pourquoi ne destinerait-on pas la grande salle à recevoir les monumens que l'on érigerait à la mémoire des magistrats vertueux qui honorèrent la France? On y verrait figurer l'Hôpital, de Thou, Molé, d'Aguesseau, Séguier, Montesquieu. Cette idée a dû être suggérée par la vue du monument déjà élevé dans le même lieu à Malesherbes. »

L'idée d'ouvrir un Panthéon aux grands hommes qui ont illustré la magistrature et le barreau français par leurs vertus ou par leur génie nous semble en effet grande et magnifique. La salle si monotone et si glaciale de Desbrosses se prêterait admirablement à ce genre de décoration, qui pourrait se composer de monumens complets comme celui de Malesherbes, puis de statues, de bas-reliefs, et même de fresques, dans les immenses embrasures qui occupent la plus grande partie des quatre côtés de la salle.

Ce sont là, de compte fait, trois améliorations indiquées : premièrement, donner aux salles d'audience un caractère spécial et austère qui ne laisse pénétrer dans les ames que de graves et religieuses émotions, en harmonie avec le drame réel qui va s'y jouer, où souvent la vie, et presque toujours l'honneur d'un homme, sont débattus; où quelquefois même les plus grands intérêts de la société sont en question; secondement, rappeler sans cesse à l'homme qui juge comme à l'homme qui jure, par des signes visibles et solennels, qu'il est un Dieu qui scrute les consciences et qui punit les parjures; troisièmement, consacrer la salle du Palais la plus fréquentée à la réunion des images des magistrats et des légistes dont le nom et les vertus peuvent à la fois encourager leurs successeurs

Digitized by Google

dans une noble carrière, et rappeler au peuple qu'il a trouvé dans tous les temps des protecteurs illustres et zélés contre le crime et l'oppression.

Je crois que ce sont là des améliorations réelles et urgentes; mais je suis certain qu'elles ne sont point comprises dans le programme donné à l'architecte chargé de préparer les augmentations et les embellissemens dont le Palais a, dit-on, besoin.

Oui, l'espace est véritablement resserré, et il y a encombrement, pour employer la locution vulgaire; mais qu'ont de commun les agrandissemens réclamés avec le percement des rues projetées dans le seul but d'isoler le Palais? L'isolement est la maladie du siècle; ce que l'intérêt grossier fait à l'égard des individus, un prétendu amour des arts l'érige en système à l'égard des édifices. Croit-on vraiment que le Palais aura un caractère plus noble et plus grave lorsqu'on aura fait une rue étroite et bruyante de la cour silencieuse et aérée de la Sainte-Chapelle, et qu'on aura percé une autre rue parallèle à la rue de Harlay? rues inutiles s'il en fut jamais pour la circulation dans ce quartier, et qui vont achever de détruire encore quelques-uns des derniers souvenirs du vieux Paris, du Paris de saint Louis. Ces noms de rue de Nazareth, de rue de Jérusalem, qui sont si harmoniques autour de cette Sainte-Chapelle bâtie par le roi croisé pour recevoir les reliques envoyées de la Terre-Sainte, n'ont-ils donc rien qui résonne aux oreilles ou à l'esprit des faiseurs de projets? Le sentiment poétique s'est-il enseveli avec le sentiment religieux?

Mais pourquoi donc percer de nouvelles rues sous les murs du Palais, lorsque déjà la contiguité du quai offre de graves inconvéniens; lorsqu'on a été obligé de suspendre les audiences à cause du bruit des voitures? Est-ce donc pour avoir le bruit de tous les côtés à la fois?

Pourquoi donc abattre cette jolie construction qui forme voûte sur la rue de Nazareth? Pourquoi donc abattre le vaste et solide bâtiment de la Cour des Comptes, et se mettre dans la nécessité d'en reconstruire un nouveau à grands frais? Encore si c'était pour refaire celui qu'avait élevé Louis XV à la même place!

Disons-le hardiment, tous ces projets d'isolement sont malheureux. Le Palais, dans ses limites actuelles, est bien certainement assez vaste pour offrir tous les développemens nécessaires. L'emplacement de la longue galerie Lamoignon suffirait à lui seul, et il offre l'immense avantage d'être isolé des deux côtés de la voie publique, ce qui vaut bien mieux qu'un isolement formé par la voie publique même, et pour le calme, et au besoin pour la sécurité.

S....



Digitized by Google

# BULLETIN.

Le sort des prisonniers de Ham, de ces hommes précipités d'une si haute fortune dans une prison d'état, et condamnés à assister au libre développement d'une révolution dont ils ont été, malgré eux, les premiers moteurs, avait, de tout temps, éveillé la sollicitude des différentes nuances d'opinions. Pendant son dernier ministère, M. Thiers, jugeant que le moment était venu pour la révolution de se montrer miséricordieuse, envoya à Ham quatre médecins, dont les noms étaient une garantie pour les prisonniers, afin de constater l'état de leur santé; l'ordonnance de grace était prête, et devait être publiée à leur retour. C'était pour les ex-ministres un moyen honorable de sortir de prison; les opinions politiques étaient mises momentanément de côté, on n'invoquait que la raison d'humanité. Bien loin de comprendre ce qu'il y avait de délicatesse et de générosité dans ce procédé, les prisonniers refusèrent de recevoir les médecins envoyés par le gouvernement. Aujourd'hui, MM. de Peyronnet et Chantelauze sont autorisés, sur leur demande, à résider, sous parole, dans leurs propriétés particulières. Y avait-il donc dans la visite de médecins, hommes privés de tout caractère politique, quelque chose de plus blessant pour l'amour-propre des prisonniers que dans une demande adressée directement à un pouvoir qu'ils ne peuvent ni ne veulent reconnaître? MM. de Polignac et Guernon-Ranville, plus conséquens avec eux-mêmes, ont également refusé de recevoir M. Gauthier et d'adresser personnellement aucune demande. M. de Polignac est depuis longtemps familiarisé avec les douleurs de la captivité. Enveloppé, dans la conspiration de Moreau et de Cadoudal, condamné à mort, il vit cette peine commuée en une détention perpétuelle, à cause de son extrême jeunesse; il resta ainsi en prison jusqu'en 1814. On peut dire de M. de Polignac qu'il n'a point connu de milieu entre l'extrême faveur et l'extrême adversité, et qu'il a fait de sa vie deux parts, l'une pour les honneurs, l'autre pour les prisons.

— D'autres détenus, qui ne veulent pas plus que M. de Polignac faire fléchir leurs opinions politiques devant l'espérance d'une grace royale, les prisonniers de Doullens ont fait une tentative d'évasion qui a en partie réussi. Treize d'entre eux avaient creusé un souterrain, à l'imitation de celui qui servit aux fugitifs de Sainte-Pélagie. Ayant été découverts, une lutte s'engagea entre eux et leurs gardiens; ils s'emparèrent des clés et escaladèrent les remparts. Quatre autres ont été arrêtés avant d'avoir pu exécuter leur projet. Cinq des treize évadés ont été repris.

Digitized by Google

—La diète extraordinaire a ouvert ses séances le 17 octobre. Une commission, composée de sept membres, a été nommée d'entrée. Ici doivent se placer les détails d'un incident qui peut donner une idée de la manière dont les amis de M. Guizot servent les intérêts de son collégue M. Molé. Cette question, extrêmement grave et délicate, dans laquelle l'honneur de la France est aujourd'hui engagé par la force des choses, a été préjugée de la façon la plus imprudente par un journal qui reçoit les inspirations de M. Guizot. Pour M. Guizot et ses amis, les affaires étrangères sont chose de peu d'importance; la meilleure solution à leurs yeux est celle qui, tranchant le plus promptement possible toutes les difficultés, permet de reporter tous ses soins à l'intérieur. C'est dans cet esprit, et avec cette légèreté inconcevable, que le journal *la Paix* rédigea, dans son numéro du 14 octobre, sur les affaires de la Suisse, un article dans lequel il proposait une sorte de compensation réciproque. La France, disait-on, a eu les premiers torts envers la confédération. La Suisse, à son tour, a eu tort dans l'affaire Conseil. Le cabinet actuel aurait dû désavouer la politique de M. Thiers, et rappeler M. de Montebello; mais aujourd'hui encore tout peut s'arranger : que la Suisse répudie l'affaire Conseil, et la France reconnaîtra en retour qu'elle a injustement menacé la Suisse, et rappellera son ambassadeur. Cette déclaration était accompagnée d'une lettre de M. Nouguier, rédacteur en chef de *la Paix*, dans laquelle il ajoutait qu'il n'avait pas, il est vrai, mission officielle du gouvernement, mais qu'il pouvait certifier que c'étaient là l'opinion et les sentimens du cabinet actuel. Ceci fait, le journal fut envoyé individuellement à tous les membres de la diète, qui le trouvèrent devant eux le jour de l'ouverture des séances. Le caratère semi-officiel du journal put leur donner à croire que cet expédient avait été concerté avec le gouvernement français, et ils se hâtèrent de nommer une commission dans ce sens.

M. Molé ne pouvait rester indifférent à de pareilles usurpations de pouvoir et à d'aussi compromettantes amitiés. M. Nouguier, l'auteur de la lettre, fut mandé, et le ministre se plaignit vivement de la manière dont on interprétait sa pensée, et dont on compliquait la marche du gouvernement. M. Molé repousse avec force des services qui ne sont en réalité que de nouveaux obstacles. La France, engagée comme elle l'est aujourd'hui, ne peut plus reculer, et encore moins retirer son ambassadeur. Mais les amis de M. Guizot ont beaucoup moins souci de l'honneur de la France; peu leur importe d'entraver la marche d'un président du conseil, et de nuire à des négociations importantes. N'ont-ils pas sur toute chose une solution toute prête? Ne faut-il pas que leur influence l'emporte dans le conseil? M. Molé n'est pas au bout des embarras que lui prépare la maladroite intervention des amis de son collègue de l'instruction publique.

—Les progrès de la contrefaçon belge, que nous avons été les premiers à signaler, ont attiré, comme nous l'avons déjà dit, l'attention du gouvernement; mais les mesures prises à cet effet par M. Guizot amèneront-elles quelque résultat? C'est ce qu'il n'est guère permis d'espérer. On peut même dire que ces mesures ont bien moins un but d'intérêt général qu'un

Digitized by Google

but politique, et qu'elles sont destinées, avant tout, à se faire un peu de popularité. M. Guizot, possédé de cet esprit envahisseur qui le caractérise et plus soigneux des apparences que du fond, s'est empressé de nommer une nombreuse commission qui doit examiner la question et proposer les moyens les plus propres à empêcher la contrefaçon. Cette commission, qui est une avance indirecte faite à l'opposition, se compose des noms les plus honorables, mais plus ou moins étrangers au sujet dont il s'agit. Comme toutes les commissions présentes et à venir, elle nommera un bureau, constatera le nombre des absens, qui seront toujours en majorité, et se séparera sans avoir rien éclairci. Mais ne dirait-on pas qu'il s'agit d'une question bien compliquée? et cette question ressort-elle véritablement du ministre de l'instruction publique? Quels sont les rapports de M. Guizot avec les gouvernemens étrangers? Ce n'est point ainsi que l'avait comprise l'ancien ministère. MM. Thiers et Montalivet voulaient, avant tout, empêcher d'une part les contrefaçons anglaises et allemandes en France; de l'autre, ouvrir des négociations avec les puissances étrangères pour obtenir que tous les états de l'Europe fussent fermés aux livres contrefaits. Cette manière d'agir allait droit au but et aurait amené promptement un résultat. Au lieu d'une action immédiate, nous aurons des paroles et des projets plus ou moins nombreux; M. Victor Hugo pourra énumérer à son aise le dommage que lui ont causé les contrefaçons de *Notre-Dame de Paris*. Mais tandis que la commission délibérera, la contrefaçon continuera de se développer sur des bases gigantesques. Que M. Molé y réfléchisse, cette question lui appartient : qu'il s'y emploie activement, et que la commission puisse se réveiller un jour avec la douce satisfaction que sa tâche est achevée. Les gens d'esprit qui la composent signeront, ce jour-là, le procès-verbal de clôture, et M. Molé aura accompli ce que M. Guizot et ses commissions ne feront pas.

Craint-on de porter un préjudice à l'industrie belge ? Mais une réduction sur les droits de douane, sur l'importation des draps et des houilles, ne serait-elle pas une compensation suffisante et dans l'intérêt des deux pays? D'ailleurs la contrefaçon n'est guère exploitée par les Belges eux-mêmes, mais par des réfugiés de tous les pays, qui, ne tenant à rien et n'offrant aucune garantie personnelle, ont fait de Bruxelles le centre d'une industrie qui viole toutes les lois de la propriété, et qui est de nature à porter un coup mortel à la librairie française.

On dit que M. Molé est dans l'intention d'ouvrir des négociations avec les puissances étrangères dans le sens que nous venons de dire. Seul, en effet, il possède les moyens d'apporter remède à la plaie de la contrefaçon.

Tout prendre, tout attirer à soi, tel est le système de M. Guizot; et quiconque refuse d'entrer dans le cercle tracé par ce nouveau Popilius devient de sa part le but d'une antipathie persévérante. Aussi un ambassadeur français, M. de Barante, a-t-il pu écrire de Saint-Pétersbourg : « A la distance où je suis de mon pays, je ne puis guère juger de la révolution ministérielle qui vient de s'opérer, mais il me semble que les exigences de M. Guizot sont de nature à créer de nombreux obstacles au nouveau cabinet, et c'est une première faute d'avoir exclu avec tant

Digitized by Google

d'opiniâtreté M. de Montalivet, dont l'esprit conciliant pouvait rendre plus d'un service. » Ainsi de toutes parts et dans les meilleurs esprits se formule de plus en plus le sentiment de toutes les incompatibilités de M. Guizot avec les besoins, les vœux du pays et les nécessités des circonstances diplomatiques.

—Notre ambassadeur à Lisbonne, M. de Saint-Priest, est rappelé. M. de Saint-Priest s'était associé avec peu de modération au mouvement qui a renversé la constitution de don Pedro; il s'est laissé entraîner à favoriser le ministère du comte de Lumiares en haine de Villareal, le précédent ministre des affaires étrangères, auquel il attribuait l'intention de diminuer son crédit auprès du gouvernement français. C'est une inimitié toute particulière qui a décidé la conduite de M. de Saint-Priest en cette occasion. Il est certain que M. de Saint-Priest s'était écarté plus ou moins en différentes occasions de la gravité de son rôle. C'est ainsi qu'assistant dans la tribune diplomatique à une séance des cortès, il témoigna par des applaudissemens la satisfaction que lui faisait éprouver l'adoption d'une mesure en faveur de laquelle il s'était prononcé ouvertement.

—Théatre de l'Opéra-Comique. —Le marquis de Surville, intendant des menus-plaisirs du roi Louis XV, court en poste pour chercher de belles voix de ténor. Il y a carence à l'Opéra, Jéliotte est trop souvent indisposé; le roi veut que son Académie de Musique soit bien pourvue. Chercher des voix en courant sur les chemins comme un courrier diplomatique, c'est renoncer à toutes les chances fors une : celle de trouver son homme, son ténor désiré sur la selle du cheval porteur. Le marquis est assez heureux pour rencontrer à Longjumeau, Chapelou, postillon beau chanteur. Il séduit le rustique ténor, et l'emmène à Paris au moment où il vient de se marier avec Madeleine. L'épousée est au désespoir de cet abandon, elle pourrait suivre son mari sur-le-champ; elle sait où il va, ce qu'il doit faire; deux heures suffiraient pour réunir Madeleine à son cher postillon; elle aime mieux s'en aller en Afrique.

Dix ans se sont passés lorsque le rideau se lève pour le second acte. Madeleine, devenue très riche par l'héritage de sa tante d'Afrique (les oncles d'Amérique sont usés maintenant), Madeleine est à Fontainebleau, et se fait appeler M^me^ de Latour. Chapelou, premier sujet de l'Opéra, se nomme Saint-Phar; il adresse ses hommages à Madeleine de Latour, qu'il ne reconnaît pas; c'est tout simple, elle a changé de robe; il veut l'épouser, ou du moins lui faire croire qu'il l'épouse. Un choriste déguisé en prêtre doit le servir pour jouer cette scène. M^me^ de Latour introduit un ecclésiastique véritable dans la chapelle, et le mariage est célébré dans toutes les formes. Madeleine reparaît alors en villageoise et réclame son mari; Chapelou Saint-Phar est bigame à la manière de Pourceaugnac, il est menacé de la potence comme le gentilhomme limousin. Lorsque Madeleine s'est assez amusée des terreurs de son infidèle, quand on va l'appréhender au corps, elle lui pardonne; Saint-Phar l'a reconnue dès qu'elle s'est montrée avec ses habits de paysanne. Epouser deux fois la même femme n'est point un cas pendable.

Digitized by Google

Oh, oh, oh ! qu'il est beau !
Le postillon de Longjumeau.

C'est pour la rime que le postillon ténor a été colloqué à Longjumeau. Il valait bien mieux dire :

Oh, oh, oh ! qu'il est galant !
Le postillon de Perpignan.

Afin de placer Chapelou dans le pays des ténors, et à une distance de Paris assez éloignée pour constater la séparation des époux et motiver en quelque sorte la fuite en Afrique. *Le si bémol*, tel est le titre qu'il fallait donner à cet opéra bouffon. C'est le *si bémol* du postillon qui amène tous les événemens de sa vie galante et chantante. Le livret de MM. Leuven et Brunswick ne manque pas de gaieté; le public fait des concessions pour des invraisemblances qui seraient intolérables dans un ouvrage sérieux. La musique de M. Adam est fort agréable; le premier duo des deux époux est bien distribué, bien posé en scène; un air bouffe, beaucoup trop court, a été remarqué; le trio rapide et parlé des trois complices menacés d'être pendus est d'un bon effet dramatique. Le succès du *Postillon de Longjumeau* dédommagera l'Opéra-Comique des échecs qu'il a essuyés récemment avec les opérettes, son bagage ordinaire en été; Cholet et Mlle Prévost ont été fort applaudis; ils ont porté l'opéra nouveau.

— Mme Taccani a débuté de la manière la plus heureuse au Théâtre-Italien; trois fois elle a chanté le rôle de *la Somnambula*, et trois fois elle a été saluée par les applaudissemens unanimes des amateurs qui remplissaient la salle. Mme Taccani est un abrégé des merveilles dramatiques: petite taille, petite voix quant au volume; son étendue est celle du soprane, d'*ut* en *ut*, deux octaves. Elle la gouverne avec beaucoup d'artifice, d'agilité, de justesse; son trille est excellent. Après avoir exécuté les passages rapides à demi-voix, elle sait faire vibrer certaines notes élevées qui donnent un brillant coloris à son discours musical. Mme Taccani est une acquisition bien précieuse pour le Théâtre-Italien.

— Nourrit, qui avait montré lors de l'engagement du ténor Dupré un si honorable désintéressement, se retire de l'Opéra. C'est là une grande perte, et il est triste de se dire que des calculs peu généreux ont hâté cette retraite prématurée. Il paraît que M. Halevy, qui a tant d'obligations à Nourrit pour le succès que celui-ci lui a valu dans *la Juive*, n'a trouvé d'autre moyen de lui témoigner sa reconnaissance, qu'en lui retirant un rôle qu'il lui avait confié dans un opéra à l'étude, pour le donner à Dupré. M. Halevy a cru faire merveille en exploitant le premier la faveur dont pourrait jouir la jeune réputation du nouveau ténor. Le public, nous le craignons pour M. Halevy, sera moins oublieux que le compositeur.

Digitized by Google

# POÈTES
# DE L'ANGLETERRE.

---

## ROBERT SOUTHEY.

La littérature anglaise compte trois ères bien distinctes. La première commence au règne d'Élisabeth et se clôt au protectorat de Cromwell. Des intelligences de tout ordre, des mains à toute œuvre élevèrent jour par jour, heure par heure, et avec un ordre de succession admirable, la façade principale de ce riche palais. Les progrès du goût, les variations de la mode ont pu y ajouter, siècle par siècle, quelques bâtimens accessoires; mais ils n'ont fait tomber aucune pierre, dégradé aucun ornement. On a vu constamment, après de passagères infidélités, d'éphémères entraînemens, la littérature anglaise, guidée par cet esprit conservateur qui caractérise nos voisins, revenir vers Spenser, Shakspeare et Milton, comme aux vrais modèles. Appuyée d'un côté sur la poésie de ces trois immortels génies, de l'autre sur la traduction des écritures, traduction qu'on s'est interdit de refaire, la langue anglaise a pris un tel caractère de stabilité, elle a rejeté avec tant d'obstination l'alliage des élémens nouveaux, qu'un jour, peut-être, alors que nos idiômes plus complaisans seront abâtardis et mourans, sa masse compacte, dure au ciseau du sculpteur, il est vrai, mais forte contre les ravages du temps, dominera nos entassemens éboulés de sable léger ou



Digitized by Google

de pierre friable. Une nouvelle invasion pourrait seule réaliser la triste prédiction de Pope :

> Our sons their father's failing language see
> And such as Chaucer is, shall Dryden be.

Dryden, ce contemporain de Milton, n'a point vieilli jusqu'ici. Addison, Johnson, ont parlé son langage et l'ont consolidé par leurs immortels travaux. Hume, Robertson et Gibbon, le grand triumvirat d'historiens, ont adopté sa phrase savante et cadencée, libre de la pompe embarrassée, du rigorisme pédant, de la raideur désagréable des contemporains de Chaucer.

La première ère, celle de Dryden, a donc été la jeunesse, l'âge brillant et fort de la littérature anglaise.

La seconde, qui date de la restauration de 1660 et va jusqu'à Cowper, se subdivise en trois époques : celle des beaux esprits de la cour de Charles II, mauvais goût passager, imitation gauche et maladroite des littérateurs italiens; celle de Pope, invasion de nos littérateurs du grand siècle, retour inespéré vers des lois sévères, pruderie majestueuse après une élégante débauche; celle de Collins, Gray et Churchill, exagération de cette pruderie, afféterie prétentieuse, maniérisme outré dont la dernière conséquence fut la coterie *della Crusca*, que Gifford écrasa sous ses redoutables balistes.

Enfin *the Task* parut : Cowper ranima le goût de ses contemporains pour la poésie. C'est à lui que commence la troisième ère, l'ère actuelle de la littérature anglaise. Il rendit au vers une allure simple, parfois inégale et affectant la négligence, qui fait oublier l'art et se maîtrise que mieux les impressions.

De Cowper dérive ce qu'on a nommé l'*École des lacs*, ou pour mieux dire, c'est de Cowper que descend Wordsworth, Coleridge et Southey. En effet, des mille erreurs qui s'incrustent obstinément à la surface de toute science, celle qui a fait confondre dans une même dénomination trois génies aussi divers, trois principes aussi distincts, trois individualités aussi contrastées, n'est certes pas une des moins étranges. Dans cette classification bizarre, la vie privée a déterminé le jugement littéraire; les circonstances et des rapports fortuits de caractère avaient réuni, sur les bords des lacs du Cumberland, trois amis, tous trois distingués dans le même art; on leur

Digitized by Google

a prêté une communauté d'idées, une unité de vues et de systèmes littéraires, que leurs œuvres nient à chaque page, et dont ils ont eux-mêmes repoussé l'imputation aussi formellement qu'ils ont pu le faire sans se nuire l'un à l'autre.

Wordsworth, de la même école que Southey! Coleridge de la même école que Wordsworth! Jamais, nous l'avouons, pareille hérésie, jamais aussi singulier accouplement n'avait blessé nos oreilles et nos idées.

A leur départ, il est vrai, les jeunes poètes de Bristol, indécis encore sur leurs tendances individuelles, sentirent, avant de prendre chacun leur route, la nécessité de surmonter ensemble quelques obstacles que chacun d'eux redoutait d'avoir à surmonter seul. Ils voyaient bien la fatigue où était leur siècle de cette poésie révérencieuse, minaudière, aux doigts effilés et faibles, aux manchettes brodées et vieillies, telle que l'avaient faite Churchill et Collins; mais ils pressentaient que les premiers efforts d'un jeune homme isolé rencontreraient dans les habitudes prises, les préjugés enracinés de la foule, cette antipathie contre les novateurs, ce penchant à la raillerie qui paralyse les jeunes courages et les plus vigoureux athlètes. De là, système arrêté entre eux, projet d'attaque sagement combiné, mais pour lequel leur triple puissance n'était pas de trop : il s'agissait d'arracher la poésie à ses coussins ambrés, au bain de lait et de roses où elle s'endormait, efféminée, et de la jeter brusquement, sans timides préparations, sans respect mal entendu, toute grande dame qu'elle était, au milieu des fanges du marais, sous le toit noirci du paysan, et, s'il le fallait, sur le fumier de l'étable. Ils prévoyaient qu'en se relevant de là, elle se montrerait moins revêche, et, bonne fille, prendrait peut-être pour favoris les médecins hardis qui lui auraient prescrit un si étrange et si salutaire régime. Il serait temps alors de se séparer, et, après un adieu cordial, d'aller chacun à leur but mystérieux. C'est ainsi que parurent *the lyrical Ballades* et *the English Eglogues*.

Ils y franchissaient toutes les barrières successivement resserrées autour des faiseurs de vers, et hasardaient un nouveau style d'une simplicité presque vulgaire; les expressions les plus communes, les occupations de chaque jour, les évènemens les plus ordinaires de la vie privée, devinrent pour la première fois les sujets et les orne-



Digitized by Google

mens de la poésie. Tout cela se rencontrait naturellement dans la peinture des mœurs agrestes :

Each rural sight, each rural sound.

Les affections et les graces de la vie de famille, le bien-être du coin du feu, les fleurs bariolées de la prairie, la verte gaieté des haies d'aubépine, le cours rapide et scintillant des ruisseaux, les bonnes relations de voisins à voisins, l'ardeur naïve du patriotisme, les émotions plus douces de la bienfaisance, telle fut

The perpetual feast of nectared sweets,

la riche moisson qu'ils firent éclore dans les champs de la poésie.

Ceci était bon comme œuvre révolutionnaire, mais ne pouvait pas plus durer que des lois d'insurrection. Les sujets qui prêtaient quelque intérêt à ces efforts nouveaux furent bientôt épuisés; aussi cette minutieuse étude de la nature, sous ses formes les plus humbles, dans ses retraites les plus obscures, ne fut que la partie de plaisir d'un jour de congé. Les trois poètes n'avaient pas entendu se borner dans un cercle aussi étroit. Southey s'élança dans les régions élevées du roman épique et de l'histoire. Coleridge se fit un ordre de fictions bizarres où se complaisaient la chatoyante sorcellerie de sa phrase, la fascination de ses rêves, les hallucinations contagieuses de sa fantaisie, agissant sur l'esprit comme la plante enivrante des Arabes :

The insane root that takes the reason prisoner.

Wordsworth, se frayant une route à part, commença sa fervente recherche du bien suprême et de la suprême beauté, qu'il demandait aux moindres aperçus de la nature, aux balancemens des asphodèles, aux splendeurs du soleil couchant, au chant plaintif de l'oiseau railleur qui saute comme un esprit, de colline en colline, sans que l'œil puisse le suivre, l'oreille entendre le battement de son aile; ou bien encore, à l'éternel silence de l'univers pour l'homme sourd et muet de naissance.

Le succès fut plus grand peut-être qu'ils n'osaient l'espérer, et l'indépendance de chacun d'eux resta pour jamais assurée.

Ils en ont profité, Dieu soit loué ! Quels misérables résultats n'auraient pas eus pour leurs talens l'enchaînement d'une école, la né-

Digitized by Google

cessité d'être logique, non pas seulement chacun avec lui-même, mais chacun avec tous les trois; la solidarité de critiques, dont ils n'auraient pu faire une juste répartition; la terrible monotonie qui eût imprimé à leurs ouvrages un caractère d'affectation et d'emprunt qui tue ou fait méconnaître l'inspiration.

Le véritable lien qui unit les poètes des lacs n'est point dans leur système littéraire. Il est, nous l'avons dit, dans l'étroite amitié qui les a unis, dans la conformité singulière de leur vie politique, signalée par une conversion complète, une renonciation absolue des principes républicains d'abord professés par eux; il est, enfin, dans une sorte de communauté philosophique, qui semble avoir soumis leurs existences aux mêmes lois de morale austère, de modeste retraite et de paix laborieuse.

C'est là tout. Pour s'en convaincre, il suffit de les étudier isolément.

Southey a maintenant soixante ans, et l'œuvre que nous allons examiner est le produit du travail obstiné qui a rempli chaque journée de toute cette longue existence. Aussi compte-t-elle, outre six épopées où le savoir, jeté à profusion, semble étouffer la poésie, un long drame, une multitude de contes, ballades, odes, élégies, satires, publiés sous le titre de *Minor poems*; la traduction de trois longs romans chevaleresques, cinq volumes de lettres politiques, trois grands ouvrages de biographie, deux d'histoire, trois volumes in-8° de mélanges, et enfin de nombreux articles pour la presse périodique, surtout pour le *Quarterly Review*.

N'est-il pas fatigant de suivre, ne fût-ce que de l'œil, un si agile voyageur, une course aussi longue, des labeurs aussi continus? N'est-il pas permis au critique, lorsqu'il aborde une semblable tâche, de s'arrêter un instant ébloui, surtout lorsqu'il pense au manque de notions antérieures qu'il va trouver chez ses lecteurs, à l'impossibilité de procéder par allusions courtes et facilement comprises, par indications effleurées, qui suffisent quand elles font un appel aux souvenirs?

Heureusement sa tâche ne vient pas se compliquer d'une biographie longue ou fertile en évènemens. Celle de Southey est toute dans ses ouvrages. Sa vie se compte par volumes plus que par années. Il a beaucoup écrit, et n'a rien fait.

Il est fils d'un marchand de draps, établi à Bristol, et fut d'abord

Digitized by Google

confié aux soins d'un ministre baptiste, nommé Foote, très savant et très vieux. Cet homme étant mort, il passa à l'école de Carston, puis à celle de Westminster, d'où il fut renvoyé comme ayant pris part à une révolte. C'était en 1792. Son père, ruiné par de mauvaises spéculations, ne pouvait plus subvenir aux frais de l'éducation de son fils; mais il obtint pour lui une place de *commoner* (élève de 2e classe) au collége de Baliol, université d'Oxford. Southey y était, du reste, défrayé par les cadeaux du révérend M. Hill, son oncle, et de miss Tyler, sa tante. Ce fut là qu'il se lia d'amitié avec Coleridge et Lovell, ses condisciples. Suivant la mode enthousiaste du temps, ils s'engagèrent, par des sermens, à un dévouement de toute la vie, et, chose singulière, ces sermens ont été tenus.

Le premier gage de la réelle et touchante sympathie qui devait pour toujours assurer la fraternité d'élection dont ils venaient de s'enrichir, fut l'attachement des trois amis pour trois sœurs, les misses Fricker, de Bath. Coleridge seul, malgré son affection pour la plus jeune, répugnait à charger sa vie des entraves du mariage, mais les conseils austères du scrupuleux Southey réveillèrent la délicatesse consciencieuse de son ami et lui firent craindre d'avoir compromis la réputation d'une jeune fille par des assiduités trop remarquées. Coleridge n'hésita plus : il sacrifia au devoir les beaux rêves d'indépendance et de bonheur, qu'avec Southey et Lovell, il avait cru pouvoir réaliser dans le Nouveau-Monde au moyen d'une constitution républicaine déjà forgée par eux et baptisée du nom pompeux de *Pantisocratie*.

Le mariage de Southey, bien qu'arrêté définitivement, n'avait point encore été célébré, lorsque son oncle, capitaine de la factorerie anglaise à Lisbonne, lui proposa de l'accompagner en Portugal. Southey ne voulut point exposer sa maîtresse aux hasards d'un voyage et d'une longue séparation; et, malgré les conseils officieux qui ne manquent jamais en semblable occurrence, il épousa miss Fricker, le jour même où il s'embarqua pour Lisbonne. Il avait, du reste, assigné à son retour une durée de six mois, et, au jour fixe, il revint près de sa femme. Quelques années encore, il demeura à Bristol au milieu de sa famille et de ses amis, poursuivant avec ardeur le cours de ses études littéraires. En 1795, il avait publié, de moitié avec son ami Lovell, un volume de poésies sous les pseudo-

Digitized by Google

nymes quelque peu ambitieux de Moschus et Bion; en 1796, parut *Joan of Arc*; désireux de revoir l'Espagne, Southey y fit en 1800 un second voyage, mais cette fois avec sa femme; et le résultat de ses excursions dans les différentes provinces de ce beau pays fut une série de lettres qu'il fit paraître quelques années ensuite, et qui, sauf la *vie de Lope de Vega* par lord Holland, forment l'ouvrage le plus complet qui ait paru sur la littérature espagnole; elles ont été traduites en allemand malgré l'accueil indifférent qu'on leur fit à Londres. A son retour, il commença aussi un recueil périodique de poésies, de concert avec Charles Lamb, sir H. Davy et quelques autres; mais deux volumes de l'*Annual Anthology* parurent seulement, et peu après, il lança dans le monde deux autres volumes de poésies détachées, cette fois entièrement de lui.

A la fin de 1801, par la protection de sir James Mackintosh, il obtint la place de secrétaire de M. Corry, alors chancelier de l'échiquier d'Irlande; son patron ayant quitté cette place un an après, Southey s'associa à sa disgrace et revint à Bristol; mais avant de s'attacher à M. Corry, il avait livré à la publicité *Thalaba the Destroyer*, sa seconde épopée, écrite en Portugal, et qui, par ses licences inouies, avait soulevé de longues discussions entre les divers organes de la critique littéraire des trois royaumes.

Enfin, en 1802 ou 1803, il abandonna complètement le séjour des villes et alla se fixer dans le voisinage de Keswick, au milieu des lacs du Cumberland. Depuis lors, sa vie s'est écoulée dans une douce uniformité de travail et de bonheur. On ne saurait douter des charmes de sa retraite studieuse en lisant les vers délicieux que lui ont inspirés les dieux domestiques (*household deities*), et où il se peint comme

An unfit man
To mingle with the world.

On n'a jamais mieux rendu l'amour du chez soi, jamais mieux défini le *home* anglais que Southey ne l'a fait dans son *Hymn to the Penates*

En 1814, le titre honorifique de poète lauréat est venu le chercher dans sa solitude, comme récompense d'un changement complet d'opinions politiques que bien des gens, et notamment lord Byron, n'ont pas craint de flétrir du soupçon de vénale apostasie. Les amis de

Digitized by Google

Southey ont démenti cette allégation qu'ils prétendent calomnieuse, et ils défient encore aujourd'hui leurs adversaires communs d'assigner à ce changement de principes une autre cause que le travail constant de la raison sur elle-même; étrangers, nous devons nous abstenir dans un semblable débat, et plaindre seulement les hommes que leurs talens éminens exposent aux fureurs des partis, comme l'éclat dangereux d'une brillante armure attire les balles ennemies sur le chef qui l'a revêtue.

Vous le voyez : cette histoire, ainsi séparée de son intérêt littéraire, ne présente plus aucun sens. C'est un ruisseau tranquille dont on ne peut discerner l'imperceptible cours jusqu'à ce qu'on l'ait semé de quartiers de roche, de points d'arrêts où l'onde s'émeut et bouillonne.

Les premières poésies de Southey, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ne portent point son cachet particulier. Elles furent le résultat d'un système arrêté, d'un parti pris, qui devait nécessairement en détruire l'originalité. On sent le poète mal à l'aise dans les étroites limites des *English Eglogues*. Son vers ambitieux mord sans cesse le frein qui en arrête l'essor. La pensée grandit involontairement, et n'est ramenée aux proportions rigoureusement voulues que par une attention continuelle, une surveillance de tous les hémistiches. C'est un travail ingrat, et ce qu'il a produit malgré les éclairs de talent qui le traversent çà et là, malgré *the old Mansion House* surtout, petit tableau plein de grace et de fraîcheur, ne doit pas nous arrêter long-temps.

Écrite en six semaines, *Joan of Arc* (Jeanne d'Arc) qui vint ensuite, soit par le choix du sujet, soit parce que le talent de l'auteur s'y montra plus fougeux, plus inspiré que jamais il ne l'a été depuis, mériterait au contraire un examen à part. Recherches historiques pleines de conscience, sinon de profondeur, jeunesse et ardeur de convictions, heureux abandon d'un style non encore tourmenté par de fatales lectures, tout se réunit pour en faire à notre avis le chef-d'œuvre de Southey. D'où vient qu'il est intraduisible, et qu'à tout prendre, l'indigeste roman de Chapelain trouverait plus de lecteurs chez nous? Pourquoi ce qui est admirable à Douvres devient-il illisible à Calais? C'est qu'avant tout, cette chronique rimée est une chronique anglaise; c'est que le poète si jeune avait eu beau

Digitized by Google

lire Monstrelet et Froissart, fouiller les auteurs, compulser les manuscrits contemporains; il n'avait pas ce privilége si rare et si lentement acquis de quelques génies dominateurs; il n'avait pu recomposer le monde qu'il avait à peindre. Les faits, il les savait; le jour, l'heure du combat, le nom du champ de bataille, le nom du seigneur qui le tenait à fief, l'écusson de chaque cavalier, le costume des moindres gens d'armes ou cranequiniers, et jusqu'à leurs cris divers de guerre et rescousse, il connaissait tout cela: les chroniqueurs le lui avaient dit à leur manière bavarde et naïve, et lui, l'étudiant patient et soigneux de leurs longs récits, n'avait rien perdu, rien oublié; mais quand il fallut faire penser tous les mannequins qu'il avait rangés en longues files, le heaume au chef, l'estoc au poing, lorsqu'après les coups de lance, le choc des chevaux, la mêlée poudreuse si facile à reproduire, il fallut deviner les simples pensées, les devis sans art des paladins et des nobles dames, le pauvre *commoner* de Baliol-College se trouva court et embarrassé. Il rouvrit alors ses livres, feuilleta Milton, et n'imagina rien de mieux que de faire une Jeanne d'Arc avec une côte d'Ève, comme Ève avait été faite d'une côte d'Adam. Mieux lui eût valu se fier à Shakspeare, direz-vous, et nous le pensons aussi. Hotspur n'eût pas été difficile à métamorphoser en Dunois, et l'armure d'Henri V n'aurait pas été messéante sur le corps de Charles VII. Mais Southey eut peur de Shakspeare, comme d'un mauvais compagnon capable de l'induire à mal. Aussi, jamais histoire à la fois plus soigneusement exacte et plus complètement fausse que celle de Jeanne d'Arc racontée par le républicain de Bristol; c'est un paysage vu à travers des vitraux de couleurs. Sous ce rapport, et sous ce rapport seul, le poème de Voltaire lui en revaut à peine. Ce défaut qui nous choque, nous autres Français, parce que les lieux et les personnes nous sont plus connus, n'a point empêché l'ouvrage de Southey d'atteindre sa troisième édition en douze ans, succès énorme pour l'époque.

*Thalaba the Destroyer*, comme nous l'avons déjà dit, parut en 1802. La *Revue d'Édimbourg*, qui venait de constituer son tribunal grave et rigide, attendait impatiemment l'occasion d'y faire comparaître la trinité déjà célèbre des enthousiastes de Bristol. Or, jamais défi plus complet n'avait été porté aux antiques lois dont Jeffrey et ses confrères s'étaient déclarés les champions; mais,

Digitized by Google

désireux de frapper plusieurs coups à la fois, ils attaquèrent en masse la prétendue *Ecole des lacs*, et subirent la peine de cette maladroite étourderie. Après avoir reproché aux *Lakers* leur amour du vulgaire, leur recherche du grossier, leur affectation de simplicité; après avoir ironiquement indiqué la recette des effets obtenus par eux, lorsque la *Revue* dut parler de *Thalaba*, il fallut revenir sur toutes ces généralités, convenir qu'elles ne pouvaient presque jamais s'appliquer à Southey dont, à vrai dire, les défauts étaient d'un genre tout opposé, bref battre en retraite sur presque tous les points et se borner à critiquer le rhythme étrange dont Southey usait le premier (vers blanc irrégulier).

Un mot sur ce rhythme : la raison que Southey donne de son adoption est assez bizarre : « C'est, dit-il, l'arabesque ornement d'un conte arabe; » mais il en avait une meilleure : il voulait plier sa narration à une diversité de tons jusqu'alors inconnue, ne point s'imposer la contrainte majestueuse, la raideur épique ordinaire à ses prédécesseurs. Or, la strophe inégale, tantôt de trois vers, tantôt de vingt, le vers lui-même, tantôt de quatorze syllabes, tantôt d'une seule, se prêtait merveilleusement à ce projet. Il passait du conte familier à l'ode sans secousse violente, ou du moins sans ébranlement subit dans un ordre prévu. Mais cette facilité même, que Southey s'était ménagée, tourna contre lui, du moins à notre sens : ne trouvant d'obstacles ni dans la rime ni dans la mesure, il ne fut point contraint à long-temps travailler son idée pour la soumettre à cette double condition. Il s'ensuivit naturellement qu'elle fut écrite sans condensation dans les mots, sans progression dans l'image, à son état brut enfin, avec la fatale redondance de l'habitude et la diffusion du rhéteur. Cette profusion de richesses sans choix s'étendit jusqu'au plan du poème où les épisodes, les descriptions, les discours s'alongèrent, et s'affaiblirent en se prodiguant comme l'enfant étiolé par une croissance trop rapide. Le début de ce poème est une des plus admirables descriptions dont la poésie anglaise puisse s'enorgueillir :

How beautiful is night!
A dewy freshness fills the silent air,
No mist obscures, no little cloud
Breaks the whole serene of Heaven;

Digitized by Google

In full orbed glory the majestic moon
Rolls through the dark blue depths;
Beneath her steady ray
The desert circle spreads,
Like the round Ocean, girdled with the sky.
How beautiful is night!

La fabulation était d'ailleurs belle et simple : une secte de magiciens habitant les cavernes de Domdaniel, dans les profondeurs de l'Océan, apprend que, d'un vieillard arabe nommé Hodeïsa, doit naître un homme destiné à la détruire. Un meurtrier envoyé par eux tue Hodeïsa et sept de ses enfans. Le huitième, appelé Thalaba, voilé par un nuage aux regards de l'assassin, est emporté dans le désert par sa mère qui meurt bientôt et l'y abandonne. La lutte qui s'établit entre lui et les sorciers acharnés à sa perte, forme le sujet du poème. A la fin, Thalaba est vainqueur, mais au prix de sa vie. Comme Samson, il renverse sur la tête de ses ennemis les voûtes de leur retraite, et meurt écrasé avec eux.

Dans les détails, Southey sacrifia trop, comme il l'a toujours fait, au désir d'étaler une érudition précieuse pour celui qui la possède, mais fatigante pour les autres, lorsqu'elle ne se cache pas avec un grand soin.

La traduction d'*Amadis de Gaule* fut publiée l'année suivante (1803). Sans nous en occuper autrement, nous consignerons dans une note quelques observations bibliographiques sur une allégation erronée du traducteur (1). Elle intéresse notre ancienne littérature.

Bientôt après (1803), Southey réunit les poésies éparses de Chat-

(1) Southey qui traduisit *Amadis de Gaule*, sur la version espagnole que Garciordonez de Montalvo avait lui-même faite du portugais de Vasco Lobeyra, Southey, disons-nous, a prétendu enlever aux Français et attribuer aux Portugais la conception originale de ce poème, malgré le témoignage formel de Nicolas de Herberay qui en 1575 retraduisit Amadis en observant toutefois :

« J'en ay trouvé encor quelques restes d'un vieil livre escript à la main en language picard sur lequel j'estime que les Espagnolz ont fait leur traduction, non pas de tout suivant le vray original comme l'on pourra veoir par cestuy, car ils en ont obmiz en aulcuns endroitz, et augmenté aux aultres. »

D'ailleurs un traducteur anglais (Rose) de la version de Herberay observa fort justement que les premiers récits en langue romane étaient uniformément en vers et qu'Amadis appartenait évidemment à l'ordre de héros qui avait d'abord été chanté par les ménestrels.

. . . . . Roilans,
Les quatre fils Haimon et Charlon li plus grans,

Digitized by Google

terton, et les publia au profit de mistress Newton, sœur de ce jeune et malheureux génie. Il a rendu plus tard le même service à un autre poète, jeune aussi quand il mourut, et dont la gloire, trop lente à venir, n'a pu couronner que la tombe. Nous voulons parler de Kirke White, religieux enfant, qui regrettait par-dessus toute chose, en quittant ce monde, d'y laisser inachevé un poème sur la vie du Christ.

En 1805, parut *Madoc*: tous les défauts de *Thalaba* s'y retrouvèrent peut-être encore plus caractérisés. Toujours cette facilité du vers blanc qui conduit insensiblement Southey de vers en vers, de page en page, sans opposer la moindre digue, le moindre encaissement au flot élargi de sa fantaisie, et sans lui faire comprendre cet axiome laconien: Une superfluité qu'on retranche vaut deux beautés qu'on ajoute. L'auteur de *Madoc*, au contraire, si la pensée ne lui paraît point assez complètement rendue par six vers, en ajoute dix, il en ajoute vingt, trente, quarante, jusqu'à ce que toutes les nuances

Li dus Lions de Bourges et Gulon de Connans,
Perceval li Gallois, Lancelot et Tristans,
Alexandre, Artus, Godefroy li sachans,
De quoi cils menestriels font les nobles romans.
*(Roman de Duguesclin.)*

Le livre de Vasco de Lobeyra étant en prose avait dû nécessairement venir après le chant rimé des trouvères de France.

D'ailleurs les ménestrels rattachaient toujours leurs fictions à quelques traditions familières; et pour des auditeurs portugais, l'histoire d'Amadis de Gaule était une fable sans fondemens.

De plus, à l'époque où vivait Vasco Lobeyra, la France était alliée de la Castille et ennemie jurée du Portugal. Il n'était pas naturel que les poètes portugais vinssent lui demander les héros et le sujet de leurs chants, tandis qu'ils ont pu répéter les nôtres d'après ceux des bardes anglais comme ils l'avaient fait pour Geoffrey de Montmouth, traducteur lui-même des chroniques d'Arthur et de la Table Ronde.

Dans le *Cursor Mundi*, on trouve mentionné le nom d'Amadis parmi les héros des romans français.

Of Tristram and Isoude the swete
Hou thei with love first gan mete;
Of king John and of Isembras,
Of Ydoine and *Amadas*.

Or le *Cursor Mundi* date au moins de l'époque où vivait Vasco Lobeyra, et la première traduction française d'un ouvrage portugais est celle de d'Herberay en 1575.

Enfin Southey lui-même rapporte dans ses notes un passage de *l'Agiologio Lusitano*, tom. I, pag. 480, où il est expressément dit que *Pedro* de Lobeyra (au lieu de *Vasco* Lobeyra) traduisit du français l'histoire d'Amadis de Gaule à la prière de l'infant don Pedro.

Digitized by Google

aient été accusées comme il l'entend, amenées au point où il les veut. Mais alors la peinture se trouve empâtée, l'esquisse trop également parachevée; l'extrême étendue du tableau donne aux tons divers de la faiblesse et de l'indécision; la distance enfin qui sépare les groupes nuit à leur effet.

*Madoc* est un poème bicéphale, une œuvre double, destinée à fondre ensemble les résultats des études de Southey sur les origines historiques du pays de Galles et sur les antiquités américaines. Le sujet est la découverte du nouveau continent par des aventuriers de Gwineth (North-Wales), long-temps avant l'expédition de Christophe Colomb; quant au plan proprement dit, à la manière dont Southey a distribué ses richesses, enchâssé l'abondance de ses documens, ce plan est si fort à lui, il donne une idée si juste de ses conceptions, il résume si parfaitement ce qu'on pourrait appeler les habitudes épiques du poète, que nous croyons en devoir donner à nos lecteurs une analyse rapide.

Le prince Madoc est une sorte d'Enée du XII^e siècle. Il est fils d'Owen, roi de Gwineth : après la mort de ce monarque, un de ses bâtards, nommé Hoël s'empare du trône au détriment des héritiers légitimes; mais il est lui-même bientôt détrôné et tué par David, autre fils d'Owen. Madoc, absent pendant ces guerres de succession, arrive sur ces entrefaites, et prévoyant les malveillantes intentions de son frère David, il se cache chez un parent. Là, un soir d'été, se promenant au bord de la mer, après avoir contemplé le déclin majestueux du soleil, l'idée de suivre cet astre vers les régions inconnues où il va se perdre, s'empare du jeune prince, et cette idée, qu'il réalise audacieusement, le conduit au Mexique, ou pour parler comme lui, au pays des Hoamen et des Aztecas. Lorsqu'il en revient, il trouve son frère David se mariant, après avoir successivement mis à mort tous ses frères. C'est au milieu des fêtes nuptiales qu'est placé le récit des aventures du jeune prince dans les régions étrangères qu'il vient de parcourir, et où il a jeté les fondemens d'une monarchie nouvelle. Ce récit est suivi d'une série d'épisodes dont l'intérêt purement scientifique brise tout à coup la marche du récit. C'est ainsi qu'on fait parcourir à Madoc le pays où ses ancêtres ont régné. De chez Cyveilioc, l'un des chefs voisins qu'il trouve à table, chantant des hymnes anacréontiques, on l'amène à une assemblée de bardes. Il va de là chez un vieillard qui lui récite une

Digitized by Google

chronique; puis aux portes d'une église où il assiste à une excommunication; dans l'île de Bardsey où s'accomplissent devant lui les cérémonies du culte. Quand tous ces détails sur l'antique Cambrie ont été longuement développés, le poème reprend son cours. Madoc, qui brûle du désir de revoir la colonie fondée par lui dans le pays qu'il a découvert, enlève les os de son père, qu'un évêque saxon avait déterrés, prend avec lui la veuve et le fils de son frère Hoël, et recevant à bord de ses six vaisseaux une foule de Gallois qui s'attachent à sa fortune, il s'embarque derechef pour le nouveau continent.

Là s'achève la première partie du poème (*Madoc in Wales*); la seconde a pour titre : *Madoc in Aztlan.*

Le chef gallois retrouve sa colonie dans un état prospère; mais bientôt après son retour, une lutte acharnée commence entre lui et les prêtres indiens, furieux de ce qu'il a fait cesser les sacrifices humains qu'avant son arrivée on offrait aux dieux du pays. Au nom de ces dieux qu'ils supposent affamés de chair et de sang, ils excitent le peuple contre sa nouvelle domination. Le grand-prêtre et l'une des divinités, sous la forme d'un énorme serpent, viennent attaquer Madoc, qui coupe le premier en deux et écrase le second à coups de pierres. Profitant de l'étonnement où ce double exploit a jeté les païens, le jeune prince les harangue, les prêche, les convertit en partie au christianisme, et baptise les nouveaux prosélytes. Les prêtres de l'ancienne religion persistent néanmoins dans leurs projets de vengeance, et cherchent à s'emparer de l'un des étrangers, pour l'offrir en sacrifice expiatoire à leurs dieux irrités. Le sort leur livre le fils d'Hoël, le propre neveu de Madoc. Ce dernier, en les poursuivant pour le délivrer, tombe lui-même dans une embuscade. L'enfant est enfermé dans une caverne; Madoc est condamné à défendre sa vie contre l'élite des guerriers d'Aztlan; mais au moment où le combat, long-temps en suspens, va devenir par trop inégal, on annonce que les Gallois approchent. Tandis que les guerriers vont au devant de leurs ennemis, une prêtresse indienne coupe les liens dont on a chargé Madoc; elle rend aussi la liberté au fils de Hoël, et laisse l'oncle et le neveu regagner la vallée que sa colonie habite. Cette heureuse vallée est devenue un théâtre de carnage; ils la retrouvent couverte de cadavres. Les naturels du pays, voyant l'armée galloise tout entière hors de ses remparts, ont imaginé d'aller surprendre et enlever les femmes de leurs ennemis;

Digitized by Google

mais celles-ci, sous les ordres de la belle-sœur de Madoc, se sont vaillamment défendues, et ont repoussé les guerriers d'Aztlan, après avoir mortellement blessé celui qui les commandait. Le prince les applaudit, revêt sa bonne armure, et, revenu au combat, poursuit les indigènes jusqu'à la ville d'Aztlan dont il s'empare.

Les vaincus se retirent à Patamba, autre ville bâtie à l'extrémité opposée du lac. De là, ils dirigent contre les étrangers une nouvelle attaque, au moyen d'une immense flotte de petits canots; mais Madoc avait eu soin de faire transporter par terre, dans la ville nouvellement conquise, douze brigantins qui se démontent et se reconstruisent sans difficulté; il les lance contre la flottille ennemie dont les canots détruits couvrent la surface du lac, comme les feuilles enlevées aux arbres par le vent d'automne.

Sans se laisser abattre par ces revers multipliés, les guerriers et les prêtres d'Aztlan préparent une nouvelle agression. Une des montagnes qu'ils habitent s'enflamme et devient un volcan; des torrens de lave couvrent leurs moissons, et un violent tremblement de terre, soulevant les eaux du lac, abîme entièrement Patamba et la plus grande partie de ses habitans. Madoc vient au secours de ceux qui ont survécu, et il offre à leur roi un asile momentané dans son ancien palais. Le vieux monarque refuse, et après avoir pris conseil d'un oiseau prophétique qui lui enjoint de quitter la terre de ses ancêtres, il rassemble ce qui lui reste de sujets, et leur laisse le choix, ou de le suivre, ou de rester avec Madoc qui promet assistance et protection à ceux qui se rangeront sous son empire. Tous les jeunes et les vaillans, à l'exception d'un seul qui se poignarde, suivent à l'est le dernier de leurs chefs, et vont créer le royaume de Mexico. Les cultivateurs paisibles et laborieux restent avec Madoc, qui les incorpore à ses colons et devient le fondateur d'une puissante monarchie.

Les critiques ne furent pas épargnées à ce travail singulier. Tandis que les amis du poète exaltaient la richesse d'imagination, la mélodie, l'abondance, la douceur de son vers, l'éclat et l'originalité répandus sur les descriptions d'une nature nouvelle, des esprits moins favorablement prévenus relevèrent, et non sans raison, les défauts du plan, qui laissait flotter l'intérêt et la curiosité du lecteur entre les malheurs des enfans d'Owen et les luttes victorieuses de Madoc. On attaqua la perfection désespérante du caractère de ce

Digitized by Google

dernier qui, nous l'avons dit, est une contre-épreuve d'Énée, moins Didon, l'orage et les cavernes de l'Atlas. On critiqua surtout cette diffusion extrême, cette prolixité de style, dont le solitaire de Keswick ne s'était point corrigé. « Jamais la hâte ne le rend concis, disait à ce sujet un *reviewer* distingué; jamais, pour ses efforts les plus grands, il ne se dépouille tout-à-fait; son vêtement traîne toujours à grands plis sur la terre; et bien que, le vent venant à souffler, ces plis s'enflent avec grace et majesté, le plus souvent ils embarrassent sa marche, et retardent son arrivée au but. » Enfin on s'égaya sur l'abus des noms bizarres que portaient les principaux personnages du poème, et sur l'étrange effet que produisaient, dans certains vers, l'ineuphonie de mots tels que: Caonocotzin, Tezcalipoca, Coatlantana, Tezozomoc, Yuhedthiton, Nahuaztin. Southey, du reste, avait pressenti ce frivole reproche, et comme motif d'indulgence, il apprenait à ses lecteurs qu'il aurait pu, en s'appuyant sur d'excellentes autorités, donner au roi d'Aztlan le terrible nom de Tacotchcalcadlyacapan.

En 1807, l'infatigable Southey publia *the Specimens of later English poets*, — *The Remains of Henry Kirke White*, — et *Palmerin of England*, traduit du portugais de Francis de Moraës. On lui attribua généralement dès lors, et depuis ce bruit s'est confirmé, on lui attribua, disons-nous, deux volumes de lettres (*Letters from England*) qui parurent sous le pseudonyme de don Manuel Velasquez Espriella; nous voudrions pouvoir en extraire la longue et brillante description des environs de Keswick et du beau lac formé par la Derwent.

Trois documens originaux, savoir : une chronique en prose, imprimée en 1552 et 1593, attribuée à Gil Diaz, More converti, l'un des plus fidèles serviteurs du Cid; — une légende en vers sur le même sujet, le plus vieux poème de la langue espagnole; enfin, le romancero si fort à la mode en France il y a sept ans, mais dont Southey faisait peu de cas, soit comme autorité, soit comme antiquité littéraire, lui servirent à recomposer *the Chronicle of the Cid Rodrigo Diaz de Bivar*, qui parut en 1808. Cette mosaïque, faite avec un soin extrême, n'est pas irréprochable, tant s'en faut, sous le rapport du goût. A force de vouloir conserver la vétusté, la grace antique et la naïveté des modèles qu'il s'était proposés, Southey tomba dans l'exagération du style biblique, et hérissa ses pages de tant

Digitized by Google

d'archaïsmes, que les critiques les plus éclairés et les moins hostiles crièrent à l'obscurité. En vain leur répondait-il qu'ils ne savaient pas assez d'anglais pour qu'il les reconnût compétens. On lui rappela que l'emploi de mots trop anciens ressemble à l'émission d'une monnaie hors de cours : personne n'est contraint de la recevoir comme valeur réelle. Southey riposta deux ans après par le premier volume de son *History of Brazil.*

Sous ce titre sans prétention, il retraça la naissance et les divers accroissemens de toutes les colonies européennes établies entre les Andes et l'Atlantique, entre la Plata et la rivière des Amazones. Il raconta la vie des téméraires aventuriers qui nous ont légué ce monde nouveau : Vicente Yanez Pinzon, Cabral, l'heureux Amerigo Vespucci, Diego Alvarez, l'homme de feu (Cara-muru), Garcia, Juan Diaz de Solis et Cabot. Il raconta les exploits des femmes sans maris (cougnantainse couima), les luttes terribles des boucaniers anglais et français, des Hollandais commandés par Peter Heyne, des Portugais sous les ordres de Mathias d'Albuquerque et d'Estevan Velho.

Malheureusement, dans cette histoire si merveilleuse et d'une vérité déjà si incroyable, il importa cette saveur de chroniques, cette naïveté des légendes si patiemment étudiées par lui, ce qui, en réveillant des idées d'artifice et d'apprêts littéraires, la fit ressembler à un roman historique. Nous avons vu en France certains essais de ce genre couronnés d'un succès trop général pour n'être pas éphémère. Mais le prompt oubli où ils sont tombés ne sera point une leçon perdue, et si nous sommes peut-être destinés à voir surgir encore quelques-uns de ces récits bâtards ou l'écrivain empiète insolemment sur la dignité de son sujet, il est permis d'espérer, en examinant la tendance sans cesse plus positive des esprits, que, dans quelques années, la clarté, la précision et une extrême sobriété d'ornemens, seront les qualités qui feront le plus rechercher un historien.

Revenons à Southey ; les critiques l'avaient aigri, et en tête de la *Malédiction de Kehama* (*the Curse of Kehama, narrative poem in twenty four sections*), qui fut imprimée en 1811, il inscrivit ce manifeste d'indépendance :

I will for no man pleasure
Change a syllable or measure :



Digitized by Google

Pedants shall not tie my strains
To our antic poets veins;
Being born as free as these
I will sing as I shall please.

En effet, il avait pris comme à plaisir les élémens de cette œuvre bizarre dans la mythologie indienne, la plus confuse, la plus monstrueuse de toutes celles qu'ont inventées les faiseurs de dieux. La scène se passe dans une sorte de paradis terrestre, dans le ciel, dans l'Océan et dans l'enfer. Les acteurs sont d'abord un homme investi, par la puissance de ses prières, d'une puissance presque illimitée; un autre frappé d'une effrayante et singulière malédiction qui le met en dehors des lois ordinaires de la nature; un bon génie, une magicienne et un fantôme; plus, en guise de chœur, quelques-unes des divinités de l'Indostan. Le seul personnage qui conserve les attributs de l'humanité vulgaire est une jeune fille. Encore reçoit-elle à la fin du poème, le don de l'immortalité. Rhythme, sujet, plan, étaient également sans exemple en Angleterre; car c'étaient bien les mesures irrégulières de Thalaba, mais le nouveau poème était rimé.

Nous ne raconterons point la fable de la *Malédiction de Kehama*. Qu'importe, en effet, la trame grossière du tapis aux riches couleurs; d'ailleurs, si quelque poème de Southey doit passer dans notre langue, ce sera bien certainement celui-là lorsque nos études sur l'Orient, aujourd'hui encore à leurs premiers pas, nous auront mis à même de comprendre le magnifique travail de recomposition caché sous les vers étranges de ce *wild and wond'rous tale*.

L'étonnante habileté avec laquelle Southey joua jusqu'au bout son rôle de poète indostani, de brahmine lettré, l'érudition prodigieuse déployée dans les notes qui accompagnaient son œuvre, imposèrent presque silence aux voix ennemies; elles auraient cependant pu relever encore bien des longueurs, bien du verbiage, bien de la puérilité dans les détails, de l'emphase inutile, de la simplicité affectée; mais la science avait couvert tous ces défauts de son immortelle égide, et les caprices de l'imagination furent pardonnés en faveur des connaissances positives que les Anglais apprécient tant et pour lesquelles ils ont créé un mot générique dont l'équivalent nous manque (*information*).

De ce poème épique à celui qui vint après (Southey voyageait

Digitized by Google

ainsi), il écrivit trois volumes de mélanges, publiés en 1812 sous le titre d'*Omniana* : en 1813, la *Vie de Nelson* (traduite en français), travail remarquable par la sobriété du style et l'animation du récit; en 1814, une sorte de *Te Deum* (*carmen triumphale*) en sa nouvelle qualité de poète de la couronne; plus des odes politiques adressées au prince régent, à l'empereur de Russie et au roi de Prusse. Le mérite de ces dernières poésies est, littérairement parlant, tout-à-fait nul : quant à leur valeur comme actions privées, nous n'en parlerons pas (on en sait la raison); mais il nous est permis de signaler comme indice d'un grand défaut de bon goût et de tact, la multiplicité et l'effusion apparente de ces hommages toujours plus ou moins serviles après une jeunesse aussi républicaine et aussi en évidence que l'avait été celle du poète lauréat.

Au milieu de ces nuages d'encens, s'éleva Roderic, *the Last of Goths*. L'action dominait, dans cet ouvrage, les développemens qui avaient presque étouffé ses prédécesseurs. C'est aussi le seul dont l'intérêt général ait encouragé la traduction française. M. Bruguière de Sorsum, versificateur élégant et plein de goût, qui de bonne heure avait su découvrir les richesses poétiques voilées par les brouillards d'Albion, reproduisit en prose, il y a plusieurs années, trop tôt peut-être pour la réputation qu'elle pouvait acquérir, l'épopée entière de Roderic. Mais le temps n'était pas venu, et quelques rares admirateurs placèrent seuls dans leurs bibliothèques cette copie fidèle d'une belle œuvre étrangère, tableau brillant dont probablement le peintre leur était encore inconnu. En renvoyant les curieux à la traduction de M. de Sorsum, nous ne chercherons point à les prémunir contre un jugement porté sur Southey d'après cette unique lecture. Ce que nous avons déjà dit de lui, ce qui nous reste à en dire, suffira pour cela, nous aimons du moins à l'espérer.

Une grande mésaventure vint, en 1817, troubler le cours paisible de la vie du lauréat. Pendant l'année 1794, à l'âge de 21 ans, justement après avoir fait de *Joan of Arc* un prétexte de déclamations républicaines, il avait écrit un grand drame tiré de l'Histoire d'Angleterre. Le héros en était Wat-Tyler, chef, comme on sait, de cette jacquerie bretonne, que Walworth écrasa d'un coup de hache. Southey y avait versé toute sa bile démocratique, toutes ses fureurs de hustings, toute l'acrimonie de ses haines plébéiennes. Or, ce vieux



Digitized by Google

péché, resté secret entre amis, convertis politiques ainsi que l'auteur, était depuis long-temps oublié, lorsque tout à coup un libraire de Londres mit en vente le malencontreux écrit, sans nommer Southey, il est vrai, mais sans rien omettre de ce qui pouvait le désigner au public. Le poète, après avoir quelque temps hésité, reconnut enfin son ouvrage et crut acquérir ainsi le droit de s'opposer à ce que la publication continuât; mais les éditeurs, avec le flegme charmant de la mauvaise foi britannique, lui dénièrent le pouvoir de les empêcher de vendre son livre, sous le prétexte, curieux dans leur bouche, que ce livre étant séditieux et immoral, les règles ordinaires de la propriété littéraire ne pouvaient lui être appliquées. Le lord chancelier ne manqua pas d'accueillir une prétention aussi logique, et jusqu'à ce que l'attorney général eût commencé des poursuites régulières, le libelle jacobin se vendit en dépit de son loyal et ministériel auteur.

*The life of Wesley* (1820) suivit *Wat Tyler*. C'est un ouvrage d'un intérêt trop anglais pour en parler avec détail. Le choix seul de l'homme dont Southey prit la vie pour thème de ses réflexions religieuses nous paraît remarquable par les rapprochemens à faire entre le biographe et son héros, rapprochement où il est curieux de chercher l'origine du lien sympathique qui les unit. Wesley, dominé dès le berceau par une ardente ambition de prosélytisme, Wesley, fondateur d'un culte nouveau, l'apôtre convulsionnaire du méthodisme, l'infatigable écrivain, le prédicateur indompté qui prononça quarante-neuf mille sermons et s'imposa pour règle de ne jamais perdre une minute, n'a-t-il pas quelque ressemblance morale avec le poète novateur, rêvant des républiques à fonder, remplissant sa vie entière d'un travail incessant, n'ayant jamais déjeuné avant d'avoir écrit quarante vers, et comptant les poèmes épiques par demi-douzaines? Southey, nous en sommes certains, a du envier la papauté schismatique, l'énergie victorieuse du Hernhutter d'Epworth, et ce dernier, s'il eût été contemporain de Southey, aurait admiré l'entêtement impassible, l'activité prodigieuse, l'indomptable persistance du barde de Keswick.

L'année suivante en vit un frappant exemple. Georges III venait de mourir. Du sein des chœurs funèbres, une voix s'éleva qui décrivait l'entrée au ciel du monarque expiré, l'accueil qu'avaient dû

Digitized by Google

lui faire les grands hommes, soit de la vieille Angleterre, soit du règne qui venait de finir ; enfin tout ce qu'un semblable sujet pouvait fournir de lieux communs et de banalités adulatrices. La bizarrerie du rhythme (l'hexamètre latin appliqué à la versification anglaise; cette tentative avait déjà été faite par Philippe Sydney, Gabriel Harvey, Stanihurst et Fraunce), la bizarrerie du rhythme était peut-être la seule chose à remarquer dans ce lai royal, mais Southey l'avait fait précéder d'une préface virulente où il dénonçait au blâme et au mépris de ses concitoyens la nouvelle secte groupée autour de Byron et de Shelley, et qu'il appelait, lui, l'école satanique.

Il y avait du courage à braver en face de si redoutables ennemis. Leurs succès, quelque brillans qu'ils fussent, n'avaient pas rendu indulgens les jeunes envahisseurs du parnasse anglais; et de 1821, époque où fut publiée *The Vision of Judgement*, date cette haine inquiète, cette rancune implacable et minutieuse de Byron et de ses adhérens contre Southey et les Lakers.

Southey et Byron ont une fois vidé corps à corps cette querelle littéraire; mais les deux lettres amères qu'ils s'adressèrent sont trop longues pour être transcrites ici; d'ailleurs, ces disputes de coterie à coterie manquent véritablement d'intérêt. Jamais une coterie n'a raison. Après bien des paroles perdues, bien des systèmes et des théories échangées, la postérité vient qui, ne s'inquiétant d'autre chose, classe les individus selon sa justice impartiale. A ce compte, il n'est point douteux que Byron ne soit au-dessus de Southey. C'est tout ce qu'il importe.

Après avoir échoué en 1823, dans l'histoire de la guerre de la Péninsule, Southey descendit pour la dernière fois en 1825 dans la lice poétique. Malheureusement ce fut avec une œuvre médiocre.

Il voulut raconter l'histoire de deux jeunes Indiens, frère et sœur, qui, seuls restes de la tribu des Guaranis, après avoir perdu leur père, sont recueillis par les jésuites à Saint-Joachim, une de leurs résidences du Paraguay. Là, l'échange de leur vie sans entrave contre le despotisme de la règle, le manque de soleil et d'air, le travail forcé de leur intelligence obligée de recevoir à la fois une multitude d'impressions et de sciences nouvelles, épuisent peu à peu les membres de cette petite famille. La mère meurt d'abord, la jeune fille ensuite, leur fils et frère s'éteint à son tour, un beau soir d'été, après avoir demandé le baptême.

Digitized by Google

Une touchante dédicace à sa fille et quelques descriptions éparses rappelèrent seules les anciens triomphes du vieux poète. Il le sentit probablement, car depuis lors il est rentré dans le cercle plus fait pour son âge des grands travaux de philosophie et d'histoire.

*Thomas More, or colloquies on the progress and prospects of society* (1829), appartient à la première de ces deux sciences. Ce sont des conversations semi-morales, semi-politiques, entre l'auteur et l'ombre du vieux chancelier d'Henry VIII, le théologique rêveur qui écrivit *Utopia*. Les inconséquences d'une fougue que la jeunesse fait seule pardonner, les longueurs et les répétitions bavardes que la vieillesse excuse à peine, fourmillent dans cet éternel catéchisme ultrà-tory où l'impression est toujours mise à la place du raisonnement, l'image à la place du fait, une chaîne d'associations à la place d'une série d'argumens, des antipathies et des goûts personnels à la place de principes logiques et invariables.

Heureusement *the Lives of the British admirals* (1833), son dernier ouvrage, a effacé l'impression défavorable produite sur l'opinion par les défauts du livre dont nous venons de nous occuper. La popularité qui s'attache en Angleterre aux noms des chefs intrépides qui ont conservé à leur patrie le sceptre des mers a heureusement inspiré celui qui avait déjà raconté la vie du vainqueur de Trafalgar; l'originalité et la vigueur de son style se sont retrouvées jeunes et entières pour orner les résultats précieux de savantes et consciencieuses investigations.

Nous pardonnera-t-on cette énumération chronologique, cet aride catalogue, cette pauvre liste de tant de riches travaux? Oui sans doute, si on la lit avec l'intérêt qui nous a porté à l'écrire, celui de suivre pas à pas la marche d'une intelligence élevée qui n'a presque rien emprunté au contact empoisonné des faits de la vie actuelle; abstraction puissante qui s'est nourrie de souvenirs; pensée active à laquelle les livres et le spectacle monotone d'une nature bornée ont suffi pour créer autour d'elle un monde de fictions brillantes parsemé çà et là de quelques portraits dérobés à l'histoire.

Après ce travail de bibliographe, un autre reste encore. Il consiste à généraliser nos idées, à classer nos impressions, à dire comment nous apparaît l'ensemble de cette figure maintenant que nous en avons avec soin reproduit chaque linéament isolé.

Et avant tout, nous séparerons le poète du prosateur: les qualités

Digitized by Google

dominantes de Southey étant toutes du ressort de l'imagination, la supériorité du premier est immense. Sauf la vie de Nelson, il n'est peut-être pas un des ouvrages dont nous avons parlé qui ne soit défiguré ou par une affectation pénible de tournures anciennes si c'est une œuvre originale, ou par une raideur désagréable lorsque c'est un travail critique. Dans la polémique littéraire surtout, Southey est d'une infériorité désespérante, et, en général, on peut dire que, moins ses ouvrages ont nécessité un travail d'argumentation, mieux ils ont été menés à terme. Ajoutez à cela qu'il est entièrement dépourvu de ce qu'en France nous appelons esprit et finesse, et que ce défaut, à peine sensible dans le genre de poésie adopté par lui, donne à sa prose une marche lourde et traînante, moins supportable chez nous que toute autre imperfection.

Vous devinerez immanquablement, et comme inévitable corollaire de ce qui précède, que Southey manque de profondeur, ce qui est vrai, et que jamais il n'a su embrasser d'un coup d'œil large et généralisateur tout un ensemble de faits et de pensées. Jamais, dans ses ouvrages historiques par exemple, vous ne rencontrerez un de ces retours à vol d'oiseau qui ramènent de temps en temps le lecteur à deux ou trois idées premières, comme à des sommets élevés d'où chaque objet s'aperçoit réduit à ses dimensions relatives, à ses proportions les plus saisissables.

Pour être juste, nous devons ajouter que cette prose dont nous venons de faire ressortir les taches, possède deux qualités précieuses, souvent exclues l'une par l'autre, qui sont, une grande clarté d'abord, et ensuite une grande science. Avant tout, Southey veut rendre son idée claire, franche, sans précautions ni demi-jour. Toujours il y parviendrait, sans quelques archaïsmes trop recherchés; mais que d'antiques et savoureuses expressions il a exhumées en revanche! Combien de mots heureux! d'énergiques trivialités! de négligences pleines d'art il a découvertes sous la poussière des manuscrits du moyen-âge! Envisagés ainsi, ses écrits ont acquis une incroyable influence sur la littérature anglaise contemporaine; grace à lui et à Walter Scott, des richesses, enfouies jadis ont pendant vingt ans tenu lieu de mines nouvelles. Mais, comme nous l'avons dit, Southey prosateur n'est pas la moitié de Southey; ce qu'il faut lui demander, ce n'est pas la marche, mais bien l'essor; ce n'est pas la parole, mais le chant; ce n'est pas de raisonner, mais de peindre.

Digitized by Google

Vous verrez aussitôt s'ouvrir deux grandes ailes; vous entendrez une gracieuse mélodie : ce seront d'immenses paysages, des solitudes terribles, des forêts sans limites; là, tantôt, dans une atmosphère de feu, passera comme un orage une bande hideuse de bizarres démons, tantôt portée par un nuage aux flancs d'or, une belle théorie d'anges harmonieux. Sous sa baguette magique, se dresseront soudain, prêts à disparaître, de gigantesques palais éblouissans d'ornemens et d'impossibilités architecturales, des sphynx monstrueux, des rêves comme ceux du biblique Martin. Vous resterez étonnés et confondus devant cette puissance de coloris qui vous aura environnés de tant de prestiges; jamais vous ne serez émus. La curiosité, la surprise vous conduiront peut-être haletans jusqu'au bout du poème, mais, chemin faisant, vous n'aurez ni aimé, ni tressailli : l'imagination, en vous comme en Southey, aura effacé, dominé, étouffé, paralysé le cœur. Le corps, de même que chez une jeune fille vaine de sa beauté, le corps a tué l'ame. Ne cherchez point dans les vers de Southey un éclair de passion, une parole profonde, un élan d'amour. Il les ignore et ne les sait point deviner. L'amour est pour lui une sorte de ravissement extatique, toujours pur, sans nuages et sans troubles, des sons caressans, des comparaisons blanches et gracieuses, ou bien un appétit de brute blasphémant sans cesse et tordant ses mains violentes; le ciel ou l'enfer, Kaylial ou Arvalan, l'ange ou le démon, jamais la jeune fille, jamais l'homme.

Tour à tour moine et enfant, il a du premier la science industrieuse et patiente, la bigoterie timide, l'ignorance du monde, l'obstination d'idées, l'orgueil parfois et l'intolérance, la foi consciencieuse, souvent l'étroitesse de conceptions; comme le second, il est pur et quelquefois naïf. Il aime les récits merveilleux, les surfaces scintillantes et pompeuses, les contrastes exagérés et fantastiques, l'éclat du métal, le cliquetis des couleurs; comme lui encore, il déteste les idées immatérielles, les abstractions dont il n'a point l'intelligence, et la contemplation intime dont il perd à tous moment le fil dans ses jeux. Tel est Southey.

Est-ce donc là Coleridge? Worsdworth lui ressemble-t-il?

E. D. Forgues.

Digitized by Google

# LES LANDES.

A deux pas de Bordeaux, en cheminant au sud, on trouve les Landes; on entend encore la rumeur qui sort du sein de la ville et l'on est dans un désert. C'est une étrange impression que celle que l'on éprouve, en passant tout à coup du bruit d'une ville populeuse dans le silence d'une morne solitude. Mais on dirait que l'orgueilleuse cité, pour dérober à ceux qui la visitent la vue du triste désert qui est à ses portes, a voulu élever entre elle et les Landes un rideau de tout ce que la nature peut produire de plus ravissant. En effet, lorsqu'on sort de Bordeaux par la porte de Bayonne, on traverse une bande de terre d'une admirable végétation, et le contraste de sa richesse avec l'aridité des Landes en est plus frappant.

Je passais par là un jour; j'allais à Pissos et à Brocas, où m'appelait un service d'inspection des forges; c'était au mois de mai; je venais de parcourir les riches campagnes d'Agen et Marmande couvertes de pruniers en fleurs, les fraîches rives de la Garonne; ma tête était pleine d'images riantes, lorsque tout à coup l'aspect du pays changea; j'entrai dans un désert triste comme la mort.

Digitized by Google

Je ne vis plus devant moi qu'une vaste plaine d'une couleur terne comme la feuille sèche, cernée par une ligne noire que dessinaient à l'horizon des bois de pins, et çà et là quelques étables perdues au loin dans cette immense solitude. Je retrouvais l'hiver, ou plutôt, à la vue de cette terre inanimée, de cette nature immobile, il me semblait qu'il n'y avait pas de saisons pour elle, il me semblait que le soleil en s'élevant au-dessus de cet horizon infini, ne pouvait féconder une terre qui n'offrait que l'image du vide et du néant. En sortant du tumulte des grandes villes, c'est avec plaisir que d'ordinaire on entre dans le calme des champs; il y a de la vie dans la campagne qui respire doucement en silence; c'est un tableau qui rassérène l'ame. Mais la vue des Landes n'inspire ni une douce quiétude d'esprit, ni même cette mélancolie que l'on éprouve au milieu d'une solitude austère et sauvage. Le ciel s'était couvert d'un voile gris et immobile; mon cheval marchait péniblement sur une grande route droite, à peine tracée; ses pieds s'enfonçaient dans un sable sali par une poussière impalpable d'argile ferrugineuse qui se répandait dans l'air, qui me prenait aux yeux, au nez, à la gorge; après une lande rase, venait un bois de pins, puis la lande recommençait. Je ne rencontrai sur mon chemin qu'une ou deux charrettes attelées de bœufs qui marchaient avec une mortelle lenteur; je ne vis que quelques chétifs troupeaux de moutons éparpillés dans ces paccages sans limites, cherchant une maigre nourriture, et leurs pasteurs aux visages hâves, aux longs cheveux, montés sur leurs échasses, hôtes silencieux de cet affreux désert. Je comparais ces grands espaces vagues aux plaines incultes de l'Afrique, et bien que leur couleur n'eût point l'éclat de ces dernières, leur solitude me les rappelait. Une rencontre à laquelle je ne m'attendais pas, vint encore ajouter à la ressemblance. J'aperçus au loin une petite caravane pareille à celles que j'avais vues aux environs de Tunis. Je crus un instant être le jouet d'une illusion; mais non, c'était bien une troupe de cinq chameaux qui allaient porter du fer à Bordeaux, et s'avançaient en bramant avec une sorte de tristesse. Je les atteignis au moment où ils arrivaient à la halte; je les vis se coucher sur le sable de la route, en poussant des cris et des mugissemens effroyables. Cette scène au milieu d'une vaste lande aurait pu transporter un instant l'imagina-

Digitized by Google

tion dans les déserts de l'Afrique ; mais l'illusion n'était pas complète : il manquait au tableau les reflets du soleil d'Orient ; il manquait surtout le chamelier, le Bédouin drapé magnifiquement avec ses haillons ; le conducteur des chameaux ici n'était qu'un vil bouvier : la présence de ce paysan suffisait pour ôter à ce spectacle toute sa poésie. Plus tard j'ai revu les mêmes chameaux errer seuls dans les bois de pins de M. Lareillet, je les ai vus à travers les arbres, passer à la file les uns des autres ; mais ils me paraissaient toujours inquiets ; on eût dit qu'ils cherchaient leur soleil en gémissant. Je crains que dans leur captivité, sous un autre ciel que le leur, les femelles ne deviennent infécondes.

Après sept heures de marche, j'arrivai au bourg de Beliet, assez agréablement situé sur une colline verte ; mais là, comme ailleurs, tout était mort ; le silence des rues, l'absence totale des habitans, produisaient une impression plus pénible encore qu'au milieu des landes. Un télégraphe, placé au haut du clocher du bourg, agitait ses grands bras ; c'était la seule chose que je visse remuer autour de moi ; ce langage muet à travers ces grands espaces vides, ces signes incompréhensibles, ajoutaient quelque chose de mystérieux à la solitude du pays. Je pensais à l'agitation qu'ils allaient exciter dans les villes ; et, en présence de l'immobilité du désert au-dessus duquel passaient les nouvelles, je trouvais tout cela bien étrange. La nuit arriva, le télégraphe cessa de jouer ; alors, de divers points de la lande, vinrent des hommes pâles et maigres, excédés de fatigue par les labeurs d'un sol ingrat, semblables aux fantômes qu'amènent les ténèbres ; et il y eut, pendant la soirée, un peu de bruit dans le bourg.

Le lendemain matin, je poursuivis ma route. Pour arriver tout droit à mon but, je devais quitter le grand chemin, et couper par la lande ; de toute nécessité il me fallait un guide. Je pris, pour m'accompagner, un jeune homme qui me parut être d'un grand sens, d'un esprit délié, mais dont la croyance aux sorciers des landes était sans borne. Chemin faisant, il me montra un endroit, très connu des Landais, où tous les sorciers et sorcières du pays tiennent leur sabbat. C'est une immense plaine, d'un sable fin et blanc ; on n'y aperçoit pas le plus petit brin d'herbe ; la bruyère elle-même n'y croît pas ; là, le voyageur sans guide s'égare ; s'il

Digitized by Google

suit les traces des pieds des chevaux sur le sable, ces vestiges s'effacent tout à coup; il marche au hasard dans ce désert, dont il ne voit pas la fin; il est surpris par la nuit, et devient le jouet des lutins. Pendant que mon jeune homme me débitait ces contes d'un sérieux assez plaisant, nous vîmes, dans l'éloignement, un homme monté sur des échasses, qui venait vers nous avec une vitesse prodigieuse; les bâtons de ses échasses n'étant pas apparens à la distance où nous étions, on eût dit qu'il marchait sur la cime des bruyères. Dès que le guide l'aperçut, il devint silencieux, et parut le regarder d'un air inquiet. Je lui adressai plusieurs fois la parole, il ne me répondit pas. L'homme aux échasses approchait rapidement; il passa bientôt, à pas de géant, devant nous, sans s'arrêter; mon guide fut d'une politesse extrême à son égard.

— Bonjour, *coureur*, lui dit-il.

— Bonjour, répondit brusquement celui-ci.

— Bonne nouvelle?

— Bonne pour le diable; Aubry de la Teste va mourir.

Nous entendîmes à peine les derniers mots, le *coureur* était déjà loin. L'homme qui passait était le courrier du pays; il portait les messages avec une célérité surprenante, ce qui faisait dire, dans la lande, qu'il s'était donné au diable. Le fait est que je trouvai à ce messager de malheur quelque chose d'extraordinaire. Lorsqu'il eut disparu à l'horizon, mon guide recouvra la parole, et me raconta son histoire. Le *coureur* était un sorcier; monté sur ses échasses, il gagnait de vitesse le meilleur cheval; lorsqu'en son chemin il rencontrait un cavalier, par la seule puissance de sa volonté, il pouvait le fixer comme une statue de pierre au milieu de la lande. Il demeurait sur les bords de la Leyre, au milieu d'un fourré impraticable, dans une petite maison sans toit, d'où l'on entendait souvent la nuit sortir un grand bruit; le lendemain de ces nuits de vacarme, il avait toujours le visage égratigné; or, ce ne pouvait être qu'en se battant avec le diable qu'il attrapait ces égratignures, puisqu'il n'avait pas de femme. Durant tout le trajet de Beliet à Pissos, mon guide me parla de sorciers; l'aspect morne du pays continuait à exercer sur moi son influence; je me croyais dans une contrée inconnue, à mille lieues de la France; je m'imprégnais peu à peu de cette poésie des Landes, qui n'est pas sans charme, mais

Digitized by Google

dont la première impression me jeta dans une profonde langueur. Nous entrâmes dans Pissos, pour ainsi dire, sans le voir; nous marchions encore sur une lande stérile, lorsque mon guide me dit que nous étions arrivés. Quelques maisons semblèrent sortir de derrière un monticule de sable : c'était là ma destination; je crus entrer dans un tombeau.

Je fus conduit à une auberge, où, dans ma sombre humeur, je sus d'abord mauvais gré à un excellent jeune homme des politesses empressées qu'il me faisait. Je demandai une chambre dans laquelle je pusse me retirer, et là je me livrai à toute la tristesse de mon ame. Le soir de mon arrivée, il faisait un peu froid; je m'étais approché du feu de la grande cheminée de la cuisine, autour de laquelle toute la famille s'était assise. Je n'avais dit que peu de mots jusque-là : on gardait le silence. Tout à coup la porte de la maison s'ouvrit avec fracas, et un homme entra brusquement : il portait une façon d'habit de fashionable tout rapiécé; il s'avança la badine à la main, fit trois grands saluts avec une certaine grace, et vint prendre place près du foyer. Je me mis à considérer cet homme, dont la vivacité et la maigreur étaient remarquables : il parlait avec quelque élégance, et disait des choses moitié folles, moitié sensées; il riait beaucoup, mais c'était d'un rire sardonique qui vous glaçait bien loin de vous communiquer la moindre gaieté; les éclats de sa voix retentissaient seuls dans la maison, et aucune voix n'y répondait. Ce pauvre hère était un *philosophe*, il avait le travail en horreur; dénué de tout, il ne voulait rien faire pour vivre. Il est impossible de concevoir comment il pouvait subsister; il passait souvent la journée avec un seul morceau de pain grand comme la main; il se disait l'homme libre par excellence; il avait joui de quelque aisance; mais, prétendant s'affranchir de tout devoir envers la société, il avait déserté plusieurs fois les drapeaux sous l'empire, et sa petite fortune s'était dissipée dans cette lutte opiniâtre avec le gouvernement d'alors. Il lui restait une seule chambre, où, tant bien que mal, il était abrité du vent et de la pluie, et, pour tout meuble dans cette chambre, une armoire renversée à terre, qui lui servait de table et de siége dans le jour, dans laquelle il se couchait la nuit sur un peu de paille, ayant la faculté d'en fermer sur lui les battans pendant l'hiver.

Digitized by Google

Les huit premiers jours que je passai à Pissos furent pour moi d'un ennui mortel : ma seule distraction était d'aller à la forge où l'on faisait nos bombes et d'assister au coulage de la fonte. C'est un curieux spectacle, la nuit, de voir les fondeurs armés de longues barres de fer attaquer dans l'ombre le haut fourneau : tout à coup une vive lumière sort du creuset et se répand dans la salle; au moment où les fondeurs brassent la fonte avec leurs longues barres, elle jette une clarté si éblouissante, qu'on ne peut pas la regarder; les diverses poses de ces hommes se dessinent alors avec d'admirables effets de lumière.

Par une contradiction bizarre, la vie monotone que je menais à Pissos commença bientôt à me plaire. Mes hôtes étaient de braves gens, simples, prévenans, d'une humeur égale et tranquille; leurs croyances naïves, les traditions superstitieuses du pays finirent par m'intéresser au dernier point. Je fis la connaissance de quelques personnes aimables : du juge de paix, du notaire et du curé, hommes d'un vrai mérite, que je n'aurais jamais cru trouver enfouis dans les sables. Un mot du curé, que je me rappelle, peut servir à faire juger de son tour d'esprit, et me fournit l'occasion de donner un détail des mœurs de Pissos. Les jeunes filles de la lande viennent le dimanche à la paroisse entendre la messe et les vêpres; dans l'intervalle des deux offices, elles vont boire du vin au cabaret. Je trouvais cette coutume honteuse pour des jeunes filles, et je m'avisai de dire un jour au curé qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'elles allassent danser. — Mon Dieu! monsieur, me répondit-il, si elles dansaient, elles boiraient encore davantage. La réponse était logique, je n'eus plus rien à dire. Peu à peu, je m'habituai si bien aux mœurs et à l'aspect du pays, que lorsque je quittai Pissos je le regrettai.

Dans le courant du mois de juillet, ayant terminé ma réception de projectiles à la forge de Pissos, je partis pour Brocas. J'avais sept grandes lieues de bruyères et de pignadas à parcourir; je voulus jouir du plaisir de me trouver sans guide au milieu de cette solitude; je me contentai de prendre quelques renseignemens, et je partis par une belle matinée. On s'égare avec une facilité étonnante dans les landes; on rencontre une foule de sentiers battus qui se croisent; c'est en vain qu'on a le sentiment de la direc-

Digitized by Google

tion que l'on doit suivre, on se détourne insensiblement, et l'on est bientôt rejeté loin du but qu'on veut atteindre. J'espérais m'orienter au moyen du soleil; je comptais sur la connaissance que je pouvais avoir des quatre points cardinaux; mais au bout de deux heures, je me perdis dans un bois dont je ne voyais plus l'issue. Alors j'allai sans règle, à droite et à gauche, plein d'inquiétude, et m'égarant de plus en plus. Le terrain était accidenté; je montais, je descendais, je tournais sans cesse, et souvent, après avoir marché dix minutes, je revenais au même point; enfin, je ne sais comment cela se fit, je me trouvai sur les bords de la Leyre, pensant en être à plus d'une lieue. Je me crus sauvé, néanmoins, comptant pouvoir remonter son cours; mais il n'y avait aucun chemin sur la rive; pour m'en frayer un, je m'enfonçai au milieu des arbustes et des broussailles, dont je ne pouvais plus me débarrasser. Dans cette position, j'entendis un bruit de clochettes; j'espérais apercevoir quelque pasteur faisant paître ses vaches; je regardai de tous côtés, je ne vis rien; j'appelai : l'écho de la rive escarpée me répondit seul, et cependant j'entendais toujours le bruit perfide des clochettes. Après avoir attendu inutilement une demi-heure, il me fallut de toute nécessité revenir sur mes pas; mais ce ne fut pas sans peine que je rentrai dans le bois de pins, plus désorienté que jamais : je lançai mon cheval au galop, et je me mis à courir à l'aventure. Il était midi; le soleil dardait sur le bois dénué de feuillage; les arbres étaient ruisselans de résine; les cigales faisaient un bruit assoupissant : leur chant aigre et continu semblait me poursuivre avec ironie.

Après avoir couru au hasard pendant plus de deux heures, je sortis enfin du pignada et je vis devant moi, au milieu d'une vaste lande, un petit *quartier* composé de trois ou quatre maisons éparses, entourées de quelques arbres; je me dirigeai vers la maison la plus proche, et je m'arrêtai à quelques pas de la porte, à l'ombre d'un beau chêne. Un homme de soixante ans environ sortit de la maison et vint m'inviter, avec cette grace du cœur que ne donne pas l'éducation, à entrer chez lui. La petite maison blanche était fort attrayante, l'air honnête du Landais me prévenait en sa faveur; mais ce qui eut plus d'attrait pour moi encore, et ce qui me décida à accepter son offre, ce fut la vue d'une grande

Digitized by Google

et jolie fille qui apparut sur le seuil de la porte pendant qu'il me parlait. J'entrai; l'intérieur de la maison respirait, comme l'extérieur, une certaine aisance et une grande propreté; une table de sapin bien lavée était au milieu de la chambre et invitait à s'asseoir autour. Mais quelle fut ma surprise de voir suspendue à la cheminée, à côté d'une image de la sainte Vierge, une croix d'honneur couronnée d'un crêpe noir! Cette croix jetait sur tous les objets de cette chambre un reflet qui en rehaussait singulièrement le prix à mes yeux. Cet homme, pensai-je en regardant mon hôte plus attentivement, dont l'extérieur est si simple et si franc, serait donc un vieux soldat? Mais ce crêpe, que voulait-il dire? J'allai tout droit à la cheminée : — Cette croix? m'écriai-je. — C'est celle de mon fils, me répondit le Landais, sans me donner le temps d'achever. Il poussa un soupir si triste, qu'il m'ôta l'envie de continuer. Je m'assis à sa table et je parlai d'autre chose. Je lui demandai si j'étais bien loin de Brocas; j'appris que, quoique je me fusse trop jeté sur la droite, je m'en étais néanmoins rapproché.

Pendant que nous entrions ainsi en conversation, la jeune fille nous apporta de l'eau fraîche et du vin; lorsqu'elle eut fini de nous servir, elle s'assit sur le seuil de la porte et nous écouta parler, le bras appuyé sur un de ses genoux, la tête penchée, dans une attitude ravissante. Je bus à la santé de mon hôte; mais lorsque je voulus boire à la mémoire de son fils, je vis deux grosses larmes rouler de ses yeux et tomber dans son verre; il les but avec amertume. La chaleur était un peu passée; je remerciai mon hôte de son aimable hospitalité, et je remontai à cheval. En lui disant adieu et lui tendant la main : — Votre douleur me touche vivement, lui dis-je, mais la mort glorieuse de votre fils devrait moins vous affliger; à quelle bataille est-il mort? Il ne put plus alors retenir ses larmes; les sanglots étouffèrent sa voix; il me dit quelques mots que je n'entendis pas; il porta ses mains à son front chauve avec un désespoir déchirant et rentra dans sa maison. — Quel est cet homme? pensai-je en cheminant. Quelle peut être la cause de cette noble et grande douleur? En rêvant à ce dont j'avais été témoin, je fus surpris par la nuit au milieu d'une lande: mais j'aperçus les flammes du haut-fourneau de Brocas, semblable à

Digitized by Google

un grand phare élevé sur une côte; elles me servirent de guide, et j'arrivai bientôt à bon port. Le lendemain un des convives de M. Adolphe Lareillet me raconta l'histoire que je désirais connaître, à peu près en ces termes :

« Ce que vous me demandez, me dit-il, est la simple histoire d'un pasteur des Landes; c'est une sorte d'églogue qui ne vous intéressera guère si vous aimez les romans parisiens. Nous sommes bien loin de Paris, ici, et toute histoire du pays réflète quelque chose des mœurs pastorales.

« Michel, c'est ainsi que s'appelait le fils de l'honnête Landais que vous avez vu, était pasteur. Son père possédait une petite métairie dans un de ces verdoyans quartiers épars au milieu des terres incultes, comme les riches oasis dans les déserts de l'Afrique. Michel gardait un troupeau loin du toit paternel, perdu dans une vaste lande, n'ayant pour abriter sa tête que la pauvre étable de son troupeau. Dans sa plus tendre enfance, il avait eu pour unique compagne une vache bretonne; il la conduisait au pâturage, et l'animal reconnaissant le réchauffait la nuit de son haleine. Mais lorsqu'il eut acquis assez de force pour se tenir sur ses hautes échasses, pour franchir avec elles la bruyère, traverser les marais et les sables mouvans, il échangea sa vache contre un troupeau de deux cents brebis; libre alors comme l'air au milieu de ses pâturages sans limites, Michel se trouvait heureux.

« L'existence si simple des pasteurs vous paraît triste. Un peu de mélancolie se peint bien dans leurs yeux, mais ce n'est point chez eux un signe d'ennui. Ceux qui vivent dans les grandes solitudes ont toujours quelque chose de vague et de rêveur empreint sur leurs traits, expression de tristesse pour les hommes frivoles. Qu'un voyageur traverse avec toute la vitesse de son cheval les plaines incultes des Landes, il ne sera frappé que de la stérilité de la terre et de la misère de ses habitans. D'où vient, pourtant, que le pasteur des Landes est, de tous les hommes, celui qui tient le plus à son pays? Quels liens invisibles l'attachent à sa triste existence? Les guerres de l'empire ont arraché les jeunes hommes de France à toutes les conditions de la société; tous ont trouvé un charme irrésistible dans une vie aventureuse semée de dangers et de gloire, tous, excepté les pasteurs des Landes. On les a vus re-



Digitized by Google

gretter leurs déserts, abandonner leurs drapeaux pour les revoir, en mourir loin d'eux de langueur. La vue de l'infini a pour l'homme un attrait puissant; la vaste étendue des bruyères plaît aux pasteurs des Landes, comme l'immensité de la mer plaît aux habitans des côtes, comme les plaines de sable sans bornes plaisent aux Arabes. Les éternelles beautés de ces solitudes se révèlent surtout aux yeux qui les contemplent dès l'enfance. Mais la contrée des Landes n'offre pas seulement à ses habitans ces magnifiques spectacles qui participent de l'infini : la campagne n'est pas toujours aride; elle se couvre de fleurs roses, et exhale, après les nuits sereines, une odeur de miel qui embaume; l'alouette, qui aime les grandes plaines, s'élève en chantant et plane sans crainte au-dessus de la bruyère fleurie; les pins sont ornés de plumets flexibles, et secouent, avec la brise, de balsamiques senteurs; bientôt la cigale, aux ailes diaphanes, éclot sous un rayon de soleil. Les merveilleux effets du mirage qui crée des villes fantastiques, les météores qui tracent dans l'air des sillons lumineux, les feux follets qui, dans une belle nuit d'été, voltigent sur la bruyère, tous ces phénomènes d'un ciel ardent, peuplent les landes d'esprits errans et surnaturels, et forment pour les pasteurs cette poésie qui charme leur imagination et les attache à leur pays.

« Michel était un grand et beau jeune homme. Ses longs cheveux noirs, qui, selon la coutume des Landes, tombaient en boucles sur ses épaules, auraient orné la tête d'une jolie fille. La facilité de son humeur, la franchise de son sourire, la douceur de ses yeux, vous eussent gagné le cœur. Tous les dimanches la lande où il faisait paître son troupeau était traversée par des troupes de jeunes filles qui, des *quartiers* voisins, allaient entendre la messe à Pisses; les voir passer, leur sourire, était pour Michel un vrai bonheur. Il avait un talent qui le recommandait auprès des jeunes Landaises; il travaillait très artistement la corne, et faisait avec cette substance de jolis objets, tels qu'étuis et boîtes, qu'il distribuait quelquefois, le dimanche, à celles qui passaient. Aussi Michel était-il connu dans une grande partie des Landes; toutes les jeunes filles l'aimaient à cause de ses petits cadeaux; beaucoup, pour son air si bon et sa jolie figure. D'ailleurs, Mi-

Digitized by Google

chel n'était pas un garçon à dédaigner; le troupeau qu'il gardait appartenait à son père et dépendait d'une belle métairie. Quant à lui, il n'avait pas encore fait son choix parmi toutes ces jeunes filles; dès qu'elles paraissaient au loin, il allait se placer sur leur passage; il languissait si elles ne venaient pas; il rêvait d'elles la nuit sur sa couche de paille; il les aimait toutes, ou plutôt il n'aimait pas. Le jour de la Saint-Pierre, jour de la fête de Pissos, Michel les vit venir de loin avec leurs robes blanches, courant et folâtrant sur la lande comme une troupe de fées; jamais il ne les avait vues aussi fraîchement parées, jamais, à leur approche, il n'avait ressenti une émotion si vive. Pour les retenir ce jour-là plus long-temps, il fit une grande distribution d'étuis et de boîtes; mais il était si troublé, qu'il ne savait ce qu'il faisait; il avait perdu son sang-froid et son autorité ordinaires : il fut bien vite pillé. Lorsqu'il ne lui restait plus rien, il s'aperçut qu'une jolie fille qu'il n'avait jamais vue, plus élégamment vêtue que ses compagnes, une charmante enfant, timide et modeste, qui se tenait à l'écart et levait ses grands yeux vers lui en souriant, n'avait rien eu; ce fut à celle-là qu'il donna son cœur. Dès-lors il devint muet et pensif, les yeux fixés sur la jolie Landaise. — Qu'est-ce que tu as aujourd'hui? lui demandaient les autres. Pourquoi ne parles-tu pas? Il ne prononça plus une parole. Les jeunes filles partirent; toutes lui dirent adieu plusieurs fois de loin : seule, la jolie enfant s'éloigna sans détourner sa tête. Michel, cependant, ne voyait plus qu'elle, ses yeux la suivirent jusqu'à ce qu'elle se fût effacée dans l'éloignement. Cette fois, il était atteint au plus profond de son cœur; il s'assit sans force sur le sable, regardant toujours le chemin qu'elle avait parcouru et l'espace où elle venait de disparaître.

« Les orages sont fréquens dans les Landes; après une journée de chaleur, il est rare qu'on n'entende pas le soir gronder le tonnerre. Peu à peu le soleil pâlit; vous ne voyez encore rien dans le ciel, et cependant l'atmosphère est pesante, vous sentez qu'il se prépare une tourmente au-dessus de votre tête. Bientôt une vapeur blanchâtre se condense à l'horizon, roule lentement et s'annonce comme un armée qui rassemble ses masses pour une vive attaque. C'est sur un bois de pins que fond d'ordinaire l'orage. Le signal est donné par les sifflemens d'un vent impétueux; les pins agitent



Digitized by Google

leur tête altière en mugissant, et semblent braver la tempête. La lutte, quelquefois, finit par l'incendie du bois; un arbre frappé de la foudre s'enflamme; un brandon que chasse le vent fait l'effet dans ce bois résineux d'une étincelle sur une traînée de poudre; le tocsin sonne bientôt à dix lieues à la ronde; les populations effrayées accourent; mais souvent tout secours humain est impuissant, et un immense incendie éclaire dans la lande un peuple immobile et consterné.

« Michel voyait avec inquiétude un orage se former, car il pensait que les jeunes filles, qui devaient repasser par la lande, prendraient une autre route plus habitée, où elles trouveraient à se mettre à l'abri de la pluie. Déjà l'éclair sillonnait la nue, le tonnerre se faisait entendre; les pasteurs se hâtaient de gagner leurs étables; Michel avait beau regarder, il ne voyait que des troupeaux courir inquiets à travers la lande. L'orage passa sur sa tête; il commençait à pleuvoir, et il restait immobile les yeux fixés au loin; il désespérait même de voir passer les jeunes filles qu'il attendait, mais il ne bougeait pas, insensible à la pluie qui, bientôt, tomba par torrens. L'air s'est obscurci; Michel distingue à peine les objets à dix pas; mais, par moment, il croit apercevoir un point blanc éloigné, comme on voit sur mer une voile enfoncée dans la brume. Son cœur tressaille d'espoir; il s'élance, et bientôt il entend des cris : jamais il n'a entendu cette voix, et sa voix y répond avec transport; il bondit comme un daim au milieu de la bruyère; déjà l'eau ruisselait de toutes parts et inondait la lande; il voit une jeune fille qui court éperdue; il l'atteint, c'est celle qu'il aime; il la prend dans ses bras, l'enlève; devenu plus léger avec elle, il franchit les mares et les ruisseaux, en quelques sauts il est à son étable, et dépose son précieux fardeau sous son toit. La petite, effrayée, pleurait à chaudes larmes, ignorant où elle était. — Ne pleure pas, lui disait Michel attendri; ce n'est rien, je vais te faire du feu. Et sans perdre un instant, il porta devant elle au dehors de l'étable quelques bûches de bois, toute la paille de sa couche, et y mit le feu. Une grande flamme s'éleva, et une douce chaleur vint pénétrer et réjouir la pauvre fille toute trempée; elle essuya ses larmes, et ayant levé les yeux vers Michel, elle le reconnut. Alors, un tendre regard, encore humide, lui exprima sa

Digitized by Google

reconnaissance; ce regard remua toute l'ame du pasteur. — Oh! disait-il en lui-même, ce n'est point ainsi que je voudrais te réchauffer, c'est en te pressant sur mon cœur. Avec une pudeur et une innocence pleines de grace, la jeune fille se déchaussa devant lui, et Michel vit un joli pied blanc; elle ôta de sa tête une petite pointe de tulle, et il vit ses beaux cheveux noirs qui tombèrent humides sur son visage; elle quitta son léger fichu de soie, et il vit un cou charmant : elle était ravissante ainsi. Michel, tout en arrangeant près du feu les divers objets que la petite avait quittés, ne cessait point de lui sourire et de la regarder.

— On m'avait bien dit que tu étais bon, Michel, lui dit-elle.

— Tu sais mon nom! lui répondit le pasteur; je voudrais savoir le tien.

— Je m'appelle Louise, dit l'enfant en rougissant et en baissant les yeux, car déjà la voix et le regard de Michel lui avaient dit qu'il l'aimait.

Elle raconta qu'elle demeurait à Biganos, qu'elle était venue passer quelques jours chez sa tante au quartier de Vert; partie de Pissos avec ses amies, elle était restée un peu en arrière, et s'étant égarée dans un pignada, elle avait été surprise par l'orage. Michel était à ses pieds, et l'écoutait parler avec une joie inconnue. Il avait vu passer bien des jeunes filles, mais aucune ne s'était arrêtée comme elle; aucune, d'ailleurs, ne lui ressemblait. La pluie avait cessé, et ils ne s'en étaient seulement pas aperçus. Le soleil, dégagé des nuages, se couchait derrière un bois de pins; l'horizon paraissait lumineux encore à travers les feuillages du pignada, mais les cimes des arbres formaient un rideau noir qui jetait son ombre sur la lande. Louise voulut se retirer et gagner Vert avant la nuit. Michel alors devint tout triste; il n'osait pas abandonner son étable pour l'accompagner; cependant il ne pouvait la laisser aller seule. Il monta au haut d'un pin qui se trouvait isolé dans la lande, et sonna trois fois de sa trompe. Le son mélancolique se répandit au loin dans la solitude, et fut suivi d'un grand silence. Michel prêtait une oreille attentive au moindre bruit qu'apportait le vent; un son aigu, presque imperceptible, se fit entendre trois fois comme un gémissement; Michel descendit joyeux de l'arbre, et dit à Louise :

Digitized by Google

— Je puis à présent aller avec toi ; un pasteur de mes amis viendra à ma place garder mon troupeau cette nuit.

Comme la lande était couverte d'eau, il choisit pour Louise les échasses les plus légères qu'il eût ; il en prit lui-même, et ils s'en allèrent tous deux par la lande, en se tenant par la main et en riant.

Lorsqu'ils arrivèrent à Vert, il était déjà nuit ; Louise trouva sa tante fort en peine de ce qu'elle était devenue. Michel fut comblé de bénédictions par la brave femme, et passa la nuit sous le même toit que Louise. A la pointe du jour, Michel se leva ; il avait à parler à quelqu'un dans le *quartier*, et se proposait de venir ensuite dire adieu à Louise, avant de retourner dans sa lande. Il s'habilla sans faire le moindre bruit, pour ne pas éveiller la jeune fille ; mais en passant dans une pièce qui ouvrait sur la rue, il la vit devant le feu, occupée à préparer la *cruchade*. La cruchade est la nourriture favorite des Landais ; c'est une espèce de pain en bouillie, fait avec de la farine de millet. Lorsque les Landais sont absens depuis long-temps de leur pays, une des choses après lesquelles ils soupirent le plus, c'est la cruchade. Les jeunes filles dans les maisons se lèvent pour la faire ordinairement avant le jour. Michel trouva Louise assise devant son chaudron, posé sur le feu ; elle ne s'attendait pas à être surprise si matin ; elle était fort légèrement vêtue ; elle avait un simple jupon, les bras nus, les épaules à peine couvertes par un mouchoir étroit. Michel s'était avancé sur la pointe des pieds ; en la voyant ainsi, il s'arrêta pour la regarder. Louise jetait d'une main des poignées de farine dans son chaudron, et remuait de l'autre avec un bâton, brandissant sa tête avec grace. Michel l'eût contemplée long-temps sans oser respirer, de peur de se trahir ; mais un chat, blotti sur une chaise près de Louise, fixait ses yeux sur lui, si bien que la petite, désirant savoir ce que son chat regardait avec tant d'attention, détourna la tête, et le vit. Elle rougit jusqu'aux épaules ; et laissant là sa cruchade, elle mit son visage dans ses mains. Elle eût voulu se cacher tout entière aux yeux du jeune homme ; mais Michel s'approcha d'elle, et lui dit avec un gros soupir :

— Oh ! Louise, que vous êtes jolie !

Alors la jeune fille lui jeta, en riant, une pincée de farine au visage, et se leva pour s'enfuir. Michel, se voyant ainsi provoqué,

Digitized by Google

l'arrêta, la saisit dans ses bras, et ayant attiré à lui sa tête, il lui donna un baiser. Louise, toute honteuse, s'échappa de ses mains, et courut cacher son émotion dans une chambre obscure; et lui sortit de la maison si troublé, qu'il marchait sans y voir, ne sachant plus où il allait. Il revint à son étable, le cœur plein de bonheur et de chagrin. Les joies de l'amour sont toujours mêlées d'amertume. Il espérait qu'un jour Louise pourrait l'aimer; mais elle se disposait à partir sous peu pour Biganos, et peut-être ne devait-il plus la revoir! Par momens cette lande, où elle est passée comme une fée toute-puissante, s'embellit à ses yeux; il se rappelle toutes les circonstances de cette journée; puis, pensant que c'est en vain qu'il regarde au loin, qu'en vain il attendra, et tous les jours et à toute heure, la vue de ce désert, où il est seul, le jette dans un sombre désespoir. La solitude l'accable, et il cherche encore à l'accroître; il s'éloigne de tous les sentiers frayés. Les jeunes filles passent comme autrefois le dimanche; mais il ne se trouve point sur leur passage; elles l'appellent, il ne répond plus.

« Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour de la fête de Saint-Pierre, lorsque vint le tirage au sort pour l'armée. C'était en 1812; il y avait peu de jeunes gens alors exempts du service militaire; Michel fut au nombre des recrues de cette année. Avant de quitter les Landes, et de rejoindre son corps, il voulut voir Louise. Il partit pour Biganos, où il n'était jamais allé. Dans sa route, il rencontra beaucoup de gens à cheval qui paraissaient invités à quelque noce; il en venait de tous les points de la lande, et tous se dirigeaient vers Biganos. Il s'arrêta, le soir, près d'une métairie, dans laquelle il vit entrer tous les cavaliers qui arrivaient. Ne pouvant se défendre d'un cruel pressentiment, il s'assit sur les bords du chemin, sans oser questionner personne, regardant tristement ceux qui passaient. Quand la nuit fut close, il vit venir, au clair de la lune, deux rangs de jeunes filles vêtues de blanc, ayant chacune à la main un bouquet; une d'entre elles portait une grande couronne de fleurs blanches en forme de pyramide, toute illuminée de petites bougies. Elles allaient chantant dans le chemin creux bordé de haies, et s'avançaient lentement vers une jolie maison blanche, entourée de grands arbres; Michel les suivit. Les jeunes filles frappèrent à la porte sans interrompre leurs chants; la porte ne s'ou-

Digitized by Google

vrit pas tout de suite. Michel attendait avec une anxiété dont il n'était pas maître. Elles frappèrent de nouveau. Ce ne fut qu'à la troisième fois qu'une jeune fille sortit de la maison, prit la couronne des mains de celle qui la portait et rentra aussitôt. Elle ne parut qu'un instant, mais Michel la reconnut; c'était Louise, sa Louise, dont on célébrait les fiançailles. Les jeunes filles entrèrent dans la maison, la porte se referma; Michel entendit, du dehors, leur joie bruyante. Anéanti, il s'appuya contre un arbre, et des ruisseaux de larmes coulèrent de ses yeux. Un chant se fit entendre dans l'éloignement, et, peu à peu, s'approcha; une voix seule chantait, et un chœur répondait. Michel entendit ces paroles, qui revenaient sans cesse dans le chant : « J'ai perdu ma bonne amie ! » Hélas ! dit-il avec douleur, c'est moi qui l'ai perdue !... Une troupe de jeunes gens, le prétendu en tête, arrivèrent à leur tour; et, après avoir frappé aussi à la porte, après avoir demandé trois fois qu'on leur ouvrît, ils furent introduits dans la maison; Michel entra avec eux. Une réunion nombreuse était rangée autour d'une grande salle. Michel se mêla aux conviés : il n'était connu d'aucun d'eux. Ceux de Biganos croyaient qu'il était venu de Salles avec les amis du prétendu; ces derniers le croyaient invité par les parens de la jeune fille. Il chercha des yeux Louise; elle n'était pas dans l'assemblée. Elle entra bientôt conduite par le jeune homme de Salles, son fiancé, et s'avança au milieu du grand cercle. Elle avait le visage pâle et l'air souffrant; tandis qu'elle souriait, on voyait ses yeux se remplir de larmes. Le jeune homme prit une ceinture des mains d'un de ses amis et entoura la taille flexible de la jeune fille. Louise était soutenue par sa jeune sœur; on eût dit une malheureuse captive qu'on enchaînait; son sein se soulevait, violemment agité par le trouble de son cœur; elle paraissait près de défaillir. Tous les yeux étaient fixés sur elle et exprimaient un étrange intérêt pour la mariée; elle inspirait un sentiment qui ressemblait à la pitié, tout le monde, sans savoir pourquoi, se sentait porté à la plaindre. Son père seul, d'un regard sévère, l'observait et commandait à sa volonté. Après que la ceinture eut été attachée, Louise s'avança, chancelante, vers une table couverte d'assiettes pleines de fruits de toute espèce. Alors que dans la naïveté de nos mœurs, les vœux d'une jeune fille

Digitized by Google

étaient comptés pour quelque chose dans le mariage, l'émotion était grande en ce moment où la fiancée allait répondre au don de la ceinture par un autre don, car si elle offrait à son prétendu une assiette de noix, c'était de sa part un signe du refus de sa main. Bien qu'aujourd'hui un père se soit assuré d'avance de l'assentiment ou de l'obéissance de sa fille à ses désirs, la cérémonie des *aveux* émeut toujours profondément l'assemblée. La langueur touchante de Louise, quelques bruits vagues qui avaient couru de son éloignement pour ce mariage, donnaient à ce moment d'attente le plus puissant intérêt. Elle se serait sacrifiée sans doute pour obéir à son père; mais lorsqu'elle avait tendu le bras pour prendre au hasard le fruit qu'elle devait présenter au fiancé, ayant levé les yeux, elle vit Michel près de la table, elle poussa un cri d'une expression indicible, et choisissant l'assiette de noix, elle l'offrit d'une main tremblante au prétendu et tomba évanouie dans les bras de sa sœur. Un grand tumulte s'éleva dans la salle; la colère du père éclata; les parens se confondirent en excuses auprès du jeune homme de Salles attéré de ce coup; les jeunes filles toutes palpitantes d'émotion emportèrent Louise; les jeunes gens entraînèrent leur ami hors de la maison; Michel sortit aussi.

Plus ému qu'eux tous, il chercha l'isolement dont il avait besoin pour se reconnaître après de si vives impressions; il se glissa entre les arbres et vint s'asseoir dans un jardin, derrière la maison. Il était aimé, il n'en doutait plus; mais quel pouvait être son espoir? Il voyait bien que le père de Louise était plus riche qu'il ne l'avait cru; d'ailleurs, ne devait-il pas partir pour l'armée? Il resta abîmé dans ces réflexions. Le bruit confus du dehors s'étant apaisé, un profond silence régnait autour de lui; ayant levé la tête, il vit une croisée de la maison s'éclairer et des ombres passer sur les vitres; bientôt il entendit les éclats d'une voix irritée, et des accens plaintifs avec des sanglots. Cette voix plaintive, ces sanglots, étaient ceux de Louise; c'était pour lui qu'elle s'exposait à la colère de son père; à cette idée Michel sentit fondre son cœur d'attendrissement et d'amour. Les plaintes cessèrent, la nuit était calme et sereine, il faisait un beau clair de lune, Michel pouvait être facilement aperçu dans le jardin. Une tête parut à la croisée éclairée et y resta, le visage collé contre la vitre; Michel reconnut Louise.

Digitized by Google

Ses regards demeurèrent suspendus à cette image; pauvre fou! il lui faisait mille gestes passionnés; il passa toute la nuit dans une muette contemplation. Louise n'osait ouvrir la croisée, de peur d'éveiller quelqu'un de la maison; Michel pour la même raison n'osait parler. Le jour commençait à poindre au fond de la lande, lorsqu'une petite porte donnant sur le jardin s'ouvrit doucement; une jolie enfant en sortit furtivement, et courant d'un pas léger sur le sable, elle vint trouver Michel. — Michel, lui dit-elle, ma sœur vous donne son bouquet, gardez-le bien; partez pour l'armée, car nous avons su votre malheur; à votre retour, rapportez-le-lui, et Dieu veuille qu'alors elle ne soit pas morte. Après ces mots elle s'enfuit comme un oiseau, et rentra dans la maison. Michel pressa le bouquet contre son cœur, et le porta mille fois à sa bouche, en disant adieu à Louise; les deux jeunes filles parurent bientôt à la croisée, et la tête de Louise se pencha sur l'épaule de sa sœur. On entendait déjà du bruit dans les environs, Michel se leva, et fit un dernier signe d'adieu, un rideau tomba derrière la croisée; il s'éloigna.

« Michel partit pour rejoindre son régiment. Pendant qu'il était exercé dans une ville du Nord, il apprit à lire et à écrire avec une persévérance dont l'amour seul peut être la source. Bientôt à l'armée, il se fit remarquer par son intelligence, sa bonne conduite et sa bravoure; un an après son départ des Landes, il était lieutenant et décoré. Dans le cours rapide de cette fortune, il ne donna pas de ses nouvelles, voulant ménager à tout le monde une grande surprise, si bien qu'un jour il apprit par un soldat de Biganos que Louise, ignorant ce qu'il était devenu, et sans cesse en butte depuis un an aux mauvais traitemens de son père, se mourait; que peut-être à cette heure elle était morte. Toutes les distractions d'une vie active, au milieu des combats de chaque jour, n'avaient pu refroidir l'amour de Michel; son ambition et son courage n'avaient d'autre source, au contraire, que cette naïve passion. Il comptait sur la constance de Louise, mais il avait éloigné la pensée qu'elle pût mourir. De ce moment, il ne vit plus que sa Louise mourante; il oublia le camp, l'empereur et la gloire. C'était la veille d'une bataille, au milieu de la nuit; Michel était de garde en avant du front de bandière; l'idée de déserter

Digitized by Google

vint s'offrir à son esprit. Il se promenait agité, combattu entre son amour et son honneur; il voyait devant lui les feux des bivouacs de l'ennemi; il s'arrêtait devant la tête balafrée de son brave capitaine, qui reposait en toute sécurité, couché sur la terre; le calme imposant de la nuit qui régnait sur les deux armées en présence, la vue des faisceaux d'armes, des drapeaux, des canons, de tout cet appareil des combats qui dormait pour se réveiller terrible au lever du soleil, tous ces charmes de la guerre l'attachaient à sa vie de soldat. Demain, à la pointe du jour, l'armée se lèvera au bruit des fanfares et des roulemens de la diane, et il n'assistera pas à ce beau réveil du camp; demain, le canon grondera, son régiment marchera le premier, avec enivrement, dans la fumée et la poussière de la bataille, et il n'y sera pas; demain, des noms de braves seront proclamés, et le sien sera publié comme celui d'un lâche. — Oh! encore un jour, encore demain à l'honneur, s'écriait-il. Mais pour un jour de retard elle peut mourir? Non, je n'attendrai pas une heure, pas une minute. Il jeta son épée, se dépouilla de son habit, cacha sur lui sa croix et s'enfuit comme un lâche, se glissant dans les ténèbres. Combien de fois son pied trébucha; il avait peur alors. Une sentinelle n'avait qu'à le voir; il tremblait d'entendre son terrible *qui vive;* s'il accepte le déshonneur, au moins qu'il puisse embrasser Louise. Il fut assez heureux pour s'éloigner du camp sans être aperçu. Il s'arrêta sur une colline, voulant jeter un dernier regard sur l'armée: tout était paisible encore; les feux des bivouacs s'éteignaient; une seule tente au milieu du camp était éclairée, celle de l'empereur. Cette lumière exerçait sur Michel une sorte de fascination et l'attirait. Mais l'amour triompha; il détourna sa vue du camp, s'éloigna rapidement, et, descendant en courant la colline, il prit le chemin de la France.

« Il arriva dans les Landes, ayant échappé à la surveillance de la gendarmerie. En voyant ses Landes chéries, les remords qui l'avaient poursuivi jusque-là s'évanouirent; il oublia son déshonneur. Avec quel bonheur il aurait embrassé le premier pin qu'il rencontra sur sa route, avec quel transport il se serait élancé dans la première lande qui s'offrit à ses pas, s'il n'avait pas eu le cœur en proie à de funestes pressentimens? A mesure qu'il s'approchait de Biganos, les premières impressions de la terre natale,

Digitized by Google

si douces à tout Landais s'effaçaient; la lande lui semblait revêtir le deuil de son ame; il n'y avait plus entre elle et lui qu'un échange de tristesse; sa patrie, si Louise est morte, n'est qu'un tombeau, le monde entier un vaste désert. Absorbé dans ces lugubres pensées, il arriva à un endroit où plusieurs chemins se croisaient au pied d'un monticule de sable; dans le même instant qu'il s'arrêtait, ne sachant plus quel chemin prendre, un chant des morts vint soudainement frapper son oreille et glaça tout son sang dans ses veines : *requiem æternam dona eis, Domine.* Un prêtre sortit de derrière le monticule, précédé de deux enfans, dont l'un portait la grande croix d'argent, et l'autre le bénitier, il passa près de lui et poursuivit sa route, comme s'il eût été seul, oubliant sans doute son mort. Michel s'élança sur le monticule, et vit venir au loin une grande charrette attelée de bœufs, sur laquelle étaient debout des jeunes filles vêtues de blanc. Quand la charrette fut plus près, il crut reconnaître celles qui un an auparavant allaient porter à Louise une couronne de fleurs. Hélas! une couronne aussi était posée sur une bière qu'il aperçut au milieu des jeunes filles, et qu'elles arrosaient de leurs larmes. A la vue de cette bière, il fut saisi d'un tremblement par tout son corps; il voulut parler, la voix expira dans sa bouche; rassemblant cependant toute sa force au moment où la charrette passa devant lui, il s'écria : — Qui est mort?

— Louise Gertaud, de Biganos, répondit une voix. Michel tomba à la renverse, privé de sentiment

Lorsqu'il revint à lui, il était comme dans le délire. Il se leva et se mit à chanter d'un ton de profonde tristesse la chanson des fiançailles : « J'ai perdu ma bonne amie... » Il alla à Biganos, portant à la main le bouquet de Louise, qu'il avait religieusement conservé. Ceux qui entendirent sa chanson et qui le virent passer ne purent retenir leurs larmes et le suivirent. C'était un dimanche après les vêpres; il vint au cimetière, l'enterrement était fini, mais la foule ne s'était pas encore écoulée. Michel se trouva bientôt entouré d'une grande multitude; il parcourut le cimetière, et voyant l'endroit où était la fosse de Louise, il se précipita sur la terre, en criant : — Louise, ma Louise, je t'apporte ton bouquet; ouvre-moi, ouvre-moi. Il appela mille fois Louise, baisa la terre, et fit

Digitized by Google

éclater la plus amère douleur; tout le monde autour de lui fondait en larmes. Dans le moment d'une si grande affliction, des gendarmes fendirent la foule et vinrent saisir Michel. — Au nom de l'Empereur, lui dirent-ils, Michel, de Pissos, vous êtes arrêté comme déserteur. Michel n'entendit rien de ce qu'on lui disait, il comprit seulement qu'on voulait l'entraîner et il s'attacha de toutes ses forces à la terre. Ce fut un déchirant spectacle que celui de son désespoir, lorsqu'on l'enleva à cette fosse qu'il embrassait en appelant Louise à son secours. Il fut emporté au milieu des cris de compassion de tout un peuple et jeté dans une prison. La fin de son histoire est bien triste. Il recouvra sa raison et put sonder toute la profondeur de sa misère. On le condamna au boulet; lorsqu'il fut dégradé, il subit cette peine infamante avec une touchante résignation; avant qu'on lui arrachât sa croix, il la baisa, l'arrosa de ses larmes, et demanda pour toute grâce qu'on l'envoyât à son père; puis il baissa la tête, et essuya sans se plaindre les humiliations qu'on voulut. Il fut enchaîné à des malfaiteurs et conduit à Toulon. Son caractère doux et résigné lui firent bientôt des protecteurs au bagne; la nuit, un garde touché de ses malheurs le détachait et le laissait aller sur le bord de la mer. La vue de la mer lui rappelait les landes; il s'asseyait devant elle et pensait à son pays; s'il s'endormait, il croyait dans ses rêves errer encore au milieu des bruyères. Une nuit il se leva et s'avança sur un môle contre lequel venaient battre les flots; il crut sans doute marcher sur la lande; il tomba dans la mer et disparut. »

J.-L. LUGAN.

Digitized by Google

# DE

# L'ÉTAT INTELLECTUEL

## DE LA BELGIQUE.

Dès qu'on s'applique aux recherches nécessaires pour juger de l'état intellectuel de la Belgique, la réflexion est invinciblement attirée d'abord vers un fait qui, dans cet ordre d'idées, domine toutes les autres; nous voulons dire la contrefaçon. Elle se rattache essentiellement à la littérature, et c'est une chose fâcheuse pour nos voisins, mais on ne peut parler de l'une sans l'autre. Commençons donc l'étude que nous voulons tenter par traiter cette question et mettons tout préambule de côté. — En fait comme en principe, la contrefaçon est une chose déshonorante; c'est un vol. Les auteurs vendent leurs œuvres, ils en font commerce; on arrangera en vain de belles-phrases là-dessus; on ne fera pas qu'ils puissent vivre d'air, et lorsqu'ils passent leurs jours à écrire au lieu de raboter, il faut bien qu'ils vendent pour exister ce qu'ils ont écrit, comme le menuisier ce qu'il a raboté. Cela est parfaitement juste et ne nous semble même pas du tout désenchanteur. Cela fait partie du mouvement ordinaire et normal de la vie sociale, de l'échange constant des relations humaines; nous sommes tous marchands, et le roi des Français en personne n'aurait pas plus consenti à sauver la France, si on ne lui avait donné une vingtaine de millions

Digitized by Google

par an, qu'un de ses domestiques ne consentirait à le servir pour l'honneur. On dira ce qu'on voudra sur la noblesse des professions et le désintéressement du génie; quiconque ne s'est pas avisé de naître avec des rentes, quiconque travaille et reçoit de l'argent pour son travail, est marchand, depuis le poète qui vend ses vers, le peintre qui vend son tableau et le médecin qui vend ses connaissances médicales, jusqu'au bonnetier qui vend ses bonnets. Or, l'éditeur qui achète un ouvrage, le possède comme nous possédons tout ce que nous avons acheté, et lorsqu'on vient contrefaire cet ouvrage et le donner à moitié prix parce qu'on n'a pas à retrouver le capital du manuscrit, on lui fait tort; appelons les choses par leur nom, on le vole.

Quelques hommes prétendent de bonne foi que la contrefaçon, loin d'être une spéculation blâmable, est au contraire une entreprise toute naturelle, un moyen juste et légitime de faire descendre plus bas dans les masses, par la modicité du prix, les trésors de l'esprit humain.

Une pareille thèse n'est pas soutenable.

Les contrefacteurs fussent-ils réellement préoccupés de cette vue d'utilité, nous sentirions peu faiblir la sévérité de notre jugement; ou bien, il faudrait nous prouver qu'un homme est excusable d'aller piller les grands chemins pour servir son village. En tout cas, les contrefacteurs ne voient que leur intérêt dans le brigandage qu'ils exerçent derrière le droit des nations; ils n'ont jamais songé à autre chose qu'à gagner de l'argent, et comme le moyen qu'ils ont choisi est déshonnête, ils doivent rester sous l'opprobre de leur mauvaise action; rien ne les excuse. Nous n'avons touché ce côté de la question que pour n'en passer aucun.

Les Belges ne se défendent point par un pareil subterfuge, ils ne se retranchent pas avec hypocrisie dans cette fausse générosité; on a eu tort de rendre la nation responsable de l'improbité de quelques-uns de ses libraires; la contrefaçon est loin d'être approuvée en Belgique. Ils la regardent, non-seulement comme une immoralité, mais encore comme une chose dangereuse; ils la voient avec peine. C'est à leurs yeux une concurrence fatale pour la littérature nationale, et l'on a été jusqu'à demander aux chambres une protection législative contre elle. On a signalé du haut de la tribune la

Digitized by Google

facilité des réimpressions étrangères comme *un grand malheur pour la Belgique*, comme faisant un tort immense aux écrivains du pays en empêchant les éditeurs d'acheter des manuscrits à leurs compatriotes. Ce vice a paru si radical, qu'un membre a proposé, pour en atténuer les effets, que le gouvernement fût chargé des frais de publication des ouvrages indigènes. Singulier remède qui équivaudrait à la censure, en soumettant les lettres au contrôle ministériel. Le fait est que la contrefaçon nuit profondément à l'émancipation intellectuelle de la Belgique et peut être regardée comme l'agent le plus actif de sa servitude littéraire vis-à-vis de nous. On l'aurait déjà poursuivie, peut-être, si l'on n'avait reconnu l'inefficacité de tous les moyens de contrôle. — Il faut savoir que le pillage de nos livres satisfait des besoins qu'on ne peut plus remplacer. L'universalité de la langue et de la littérature françaises est telle qu'aucune nation n'offre rien de pareil à la curiosité européenne, et des relevés statistiques exécutés avec conscience ont démontré que sur un ouvrage contrefait à six cents exemplaires, selon l'usage, deux cents au plus trouvent place en Belgique; le reste, expédié à l'étranger, s'écoule par la Prusse et l'Allemagne. Ces besoins, toutefois, quelque impérieux qu'ils paraissent, veulent être satisfaits à bon marché; si bien que proscrire la contrefaçon de la Belgique ne serait pas la tuer, mais la porter tout simplement à Maëstricht ou sur quelque autre point voisin. Ce serait reculer le mal de vingt lieues et rien de plus. Sans doute, il eût été noble aux Belges de repousser de chez eux une spéculation frauduleuse, sans considération aucune, et quoi qu'il en pût arriver; mais ils nous surprennent, nous, qui nous plaignons tant, à contrefaire les livres allemands et anglais; ils ont vu la contrefaçon partout, et ils ont estimé qu'il valait encore mieux garder un déshonneur qui, en définitive, alimente une forte branche de leur commerce, que d'y apporter une réforme inutile. Demander à un peuple l'inflexible probité d'un honnête homme, c'est, dit-on, trop demander. Que tous les cabinets s'assemblent et s'engagent à poursuivre réciproquement la contrefaçon, les Belges, nous le croyons, seront les premiers à signer l'acte.

Le bien et le mal ne sont pas toujours chose absolue. M. Walhen publie en ce moment un recueil de tous les journaux de médecine

Digitized by Google

français, allemands et anglais, de sorte que le moindre chirurgien de village peut avoir à sa portée, jour par jour, ce que la science fait de progrès dans l'Europe entière. Certes, on ne méprise pas moins l'homme qui, dans son entreprise, n'a cherché que des gains illicites; mais on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il a formé ainsi des archives médicales qui sont déjà et qui seront plus encore dans l'avenir d'un intérêt immense. Triste fatalité des choses de ce monde qui nous force d'admirer au point de vue général le produit d'une coupable spéculation particulière!

En vérité, le principe à part, il y a dans tout cela moins de mal réel qu'on ne pense. Les Belges qui ont vu dernièrement M. Buchon faire entrer dans ses collections les chroniques de Leclerc telles qu'elles ont été publiées chez eux auraient peut-être bien aussi à se plaindre de nous. Et pour dire vrai, si l'on attaquait la contrefaçon des livres, ne serait-on pas conduit à attaquer toutes les autres? Alors comment apprécier le degré de ralentissement qu'éprouveraient les perfectionnemens généraux? Chaque homme qui invente met dans sa découverte une quantité de temps, de génie et de travail, qui représente certes au moins la mise de fonds du libraire acheteur d'un manuscrit; et pourtant, on ne voit pas qu'un inventeur ose se plaindre quand un fabricant voisin copie son nouvel ouvrage. Il est passé dans le droit des gens que cela est permis et légitime. Les brevets d'invention s'arrêtent à la frontière. — Les brevets d'importation ne seraient-ils donc que la consécration du vol, le manteau légal de la mauvaise foi? N'y a-t-il donc pas en économie politique de principe absolu? Où donc se trouve la limite du bien et du mal? Qui fournira une notion du juste acceptée par tout le monde? Pauvres créatures que nous sommes!

Si encore les Belges se contentaient de nous prêter leurs fautes, il n'y aurait que demi-mal; mais les malheureux s'avisent de vouloir corriger les nôtres. Il y a un M. de Reiffemberg qui a donné une édition des *Feuilles d'Automne* de Victor Hugo, où il lui reproche de ne pas savoir parler français, comme s'il n'était pas tout simple que Victor Hugo parlât autrement que M. de Reiffemberg. A chaque vers des magnifiques odes, comme

Le peuple saluait ce passant glorieux



Digitized by Google

on trouve une petite étoile qui vous renvoie à une note dans ce goût: « *Glorieux;* appliqué aux personnes, ce mot est ordinairement pris en mauvaise part. »

Quand on a vu M. de Reiffemberg en agir de la sorte avec un grand poète, on ne sera point étonné qu'il ait donné une édition des *Ducs de Bourgogne*, de M. de Barante, où il ne se contente pas de corrections grammaticales, mais où il ajoute des rectifications historiques! N'est-ce pas le triomphe de l'impudence, la contrefaçon régentant celui qu'elle pille! Combien la chose ne devient-elle pas plus singulière encore quand l'annotateur est à peu près un ignorant! Au reste, les compatriotes de M. le baron de Reiffemberg se sont chargés de rectifier ses rectifications d'une manière très dure. Il est constant qu'il a laissé des erreurs dans l'œuvre de M. de Barante, et que celles qu'il a voulu relever l'ont été fort mal. M. de Reiffemberg, quoiqu'il ne manque pas de talent, s'est aussi un peu barbouillé dans l'esprit des honnêtes gens en prêtant sa plume à une spéculation plus *bizarre* que toutes les autres. Les faussaires belges, ne trouvant pas que ce soit assez de copier les gens, jugent parfois à propos de les augmenter ou de les raccourcir; puis ils les livrent effrontément au public sans rien changer au titre. Ainsi j'ai vu une vingt-unième édition des *Leçons françaises de littérature et de morale*, par MM. Noël et de Laplace, corrigée par M. le baron de Reiffemberg, et alongée de citations prises chez les écrivains modernes, si bien que dans le dictionnaire belge, MM. Noël et de Laplace, qui vivaient il y a vingt ans, donnent pour modèle de bonne littérature des exemples tirés des ouvrages de M..... de M. le baron de Reiffemberg.

Ces observations préliminaires une fois faites, nous allons dire pourquoi la contrefaçon ne nous étonne pas. Si les Belges nous copient, c'est qu'ils sont dans une position à ne pouvoir guère faire mieux. En admettant qu'ils manquent d'imagination, ils ont un esprit de critique et de recherches qui pourrait la remplacer; la servitude de leurs belles-lettres s'explique tout autrement que par leur infériorité intellectuelle. Il n'y a aucune raison de penser que la nature les ayant faits capables de prendre la part active qu'ils prennent à tous les progrès de la civilisation, leur ait refusé, plus qu'aux Français, le don d'écrire et de composer.

Nous ne croyons pas que toutes les intelligences soient égales, ainsi

Digitized by Google

que le veut l'émancipateur Jacotot; mais nous ne concevrions pas qu'un peuple, participant, comme le peuple belge, à l'illustration européenne, fût déchu d'une de nos facultés. Ce serait là une anomalie dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire de l'humanité. Le cerveau humain étant un, toutes les grandes agglomérations d'hommes placées dans des conditions pareilles auront des produits pareils. La Grèce égala l'Égypte, Rome égala la Grèce, les modernes égalent les anciens; il n'y a de différence que celle du progrès, résultat de l'expérience que les peuples détruits avaient amassée, et dont nous profitons. Il faut donc chercher d'autres causes à l'ilotisme littéraire des Belges, et nous croyons que plusieurs ensemble viennent y concourir. La principale, c'est qu'ils n'ont pas, à proprement parler, de langue nationale, et que, presque toujours soumis à des vainqueurs, à l'Espagne, à l'Autriche, à la France, et depuis la restauration à la Hollande, qui tous ont voulu leur imposer divers idiomes, ils ont sans cesse été contrariés dans leur prédilection pour le français. Au moyen-âge, lorsqu'ils étaient unis dans un langage commun, ils eurent de beaux poètes et de grands prosateurs. Aujourd'hui le flamand et le français se disputent la gloire de devenir la langue générale; et si le français domine parmi les hautes classes, s'il a étouffé sa rivale dans les académies, dans les chambres législatives et les tribunaux, le flamand reste encore maître au fond des cabanes du paysan et des faubourgs du peuple. Bruxelles, comme un lac où plusieurs cours d'eau n'auraient pu se mélanger, et qui le teindraient diversement, offre dans son sein même le plus étrange conflit d'idiomes; une portion de la ville parle français, une seconde flamand, et une troisième n'entend qu'une sorte de patois mêlé de l'un et de l'autre. Ajoutez à cela que quelques hommes, distingués cependant, mus par un sentiment étroit de nationalité, poussent à l'étude du flamand, et font de grands efforts pour le reconstituer en langue du pays. — Au milieu d'une pareille confusion, il est difficile à l'esprit belge de se produire. Quand ceux qui écrivent savent qu'ils ne s'adressent pas aux masses; quand le langage dont ils se servent est étranger au sol, et qu'ils sont obligés d'aller prendre leurs lumières et leurs modèles chez un peuple voisin, ils ne peuvent faire autre chose que de copier. Les auteurs belges



Digitized by Google

nous imitent, parce qu'ils parlent français, de même que nous nous imitons les uns les autres, et que chez nous le Midi n'écrit plus autrement que le Nord. On peut avancer, sans crainte d'aspirer à la gloire d'un paradoxe, que le seul vice des auteurs belges, c'est de ne pas être Français; cela est tellement vrai, que, chez eux-mêmes, loin de trouver de la sympathie pour leurs ouvrages, ils ont d'abord à vaincre des préjugés qui les condamnent d'avance. Nous le répétons, et nous reviendrons sur cette proposition, les Belges n'ont pas de littérature nationale et n'en auront jamais, parce qu'ils sont plus Français que Belges, et que notre littérature est véritablement la leur.

Soit, comme nous le pensons, que l'imagination ait besoin pour se produire d'une langue maternelle, soit que chez les Belges les forces du cerveau étant concentrées sur de certains points, rien ne fasse appel à cette faculté; soit toute autre cause, il faut convenir cependant qu'ils montrent peu de sentiment poétique. Écrivains, avocats, auteurs dramatiques, journalistes, prédicateurs, nous les avons tous trouvés les mêmes. A une séance de tribunal, j'ai entendu trois hommes en robe noire parler pendant cinq heures sur une cause qui demandait bien trois quarts d'heure pour être claire. Les avocats de tous les pays sont déplorablement bavards, mais ceux-ci sont des prodiges de loquacité; et, le plus étrange, c'est qu'ils vous disent, avec leur naïveté habituelle, que l'on a coutume en Belgique de plaider longuement : on croirait qu'ils plaident à l'heure. Deux prédicateurs, que nous avons aussi attentivement écoutés, ne nous ont pas satisfait davantage; c'était toujours des lieux communs, une pensée sans élévation, une forme sans beauté, de l'éloquence régulière, raisonnable, mais pesante, privée de chaleur communicative, de verve et d'esprit.

Il y avait, je suis obligé de l'avouer, dans ces plaidoiries de l'église et du barreau, quelque chose qui a pu m'indisposer, ce sont les idiotismes barbares qu'ils ont introduits dans notre langue, leur abominable prononciation qui fait, par exemple, *géolier* de geolier, et, plus que tout cela, l'accent belge, cet accent dur, trivial et inarticulé qui ressemble à une espèce de grognement.—Cela ne les empêche pas d'aimer les lettres et de bien apprécier les hommes dont le génie fait notre gloire; toutefois leur caractère se peint dans

Digitized by Google

leur prédilection. Charles Nodier et Béranger jouissent chez eux d'une réputation sans égale. Leur esprit chercheur et tranquille se plaît dans les doutes spirituels de Nodier; la tolérance de Béranger flatte leur éloignement pour toute opinion tranchée. Le commode scepticisme du premier ne torture pas la pensée, le patriotisme chaleureux du second est assez contenu pour ne vous exciter à aucun de ces actes d'entraînement qu'on appelle des folies. Avec ses deux auteurs privilégiés, le Belge goûte tous les bonheurs de l'esprit et en ignore les passions et les tourmens. Aussi ont-ils comblé, il y a quelques mois, d'hommages et de caresses M. Nodier, qui s'était avisé d'aller promener en Flandre son gracieux pessimisme. Les villes lui écrivaient pour le supplier de les venir visiter, et l'on n'a plus tant mauvaise opinion de ces gros Belges quand on les voit fêter spontanément l'intelligence, comme autrefois les populations fêtaient le pouvoir (1).

Des préférences aussi délicates et des ovations aussi pleines d'élan ne sont assurément pas des signes de torpeur intellectuelle; c'est que malgré tout ce qu'on a pu dire, il faut reconnaître qu'il s'est opéré, en Flandre particulièrement, depuis la révolution, un mouvement littéraire très sensible. Bon nombre de jeunes gens font ef-

(1) Je ne puis m'empêcher de citer l'hommage particulier qu'un habitant de Liége ou d'Anvers s'est plu à rendre à Ch. Nodier; les habitudes curieuses et l'esprit méthodique de la nation s'y retrouvent tout entiers. Le Liégeois a choisi un de ces opuscules où l'auteur de *Trilby* répand ses ingénieuses boutades, *la Corbeille de mariage*, et il en a fait une petite édition de luxe à l'usage de ses amis. J'ai tenu une épreuve de cette réimpression enthousiaste, qui aura sans doute charmé, non pas M. Nodier l'écrivain, mais M. Nodier le bibliomane, et un jour quelque maniaque achètera bien cher mon exemplaire jaune, quand il lira sur la première page : « Ce livre a été tiré à quarante exemplaires :

Un sur papier jaune fort.
Un sur papier rose pâle.
Un sur papier pistache.
Un sur papier coquille violet.
Un sur papier serin, etc., etc., etc. »

Il doublera le prix quand il trouvera deux ou trois feuilles à la fin, contenant un index par ordre alphabétique de tous les personnages ou auteurs dont le nom est prononcé dans la bluette. Le fanatique de *la Corbeille de mariage* a, en effet, ressuscité cette coutume ancienne, dont Cervantes se moque si plaisamment dans le prologue du seigneur de la Manche. Il ne lui manquait plus que de faire précéder la fantaisie de M. Nodier d'une demi-douzaine d'épigrammes et de sonnets élogieux en français et en latin. Ch. Nodier avait deviné les papiers rose et pistache de sa *Corbeille*, l'ingrat! quand il a employé un jour toutes les finesses de son esprit à prouver que l'imprimerie était une calamité.

Digitized by Google

fort et luttent contre l'industrie qui absorbe les plus distraites attentions; ils cherchent à rendre quelque splendeur aux lettres de leur pays, ils travaillent avec une énergie qui n'est pas dépourvue de talent. M. Van Hasselt a publié un volume de poésie (*les Primavères*) rempli de bonnes qualités; d'autres fondent des revues ou s'occupent du théâtre. Le sens spéculatif, il est vrai, prend toujours le dessus : revues, drames, poésie, tournent toujours à la science et à l'érudition. Qu'importe? le travail n'est pas moins constant. *Jacques Artevelde*, par M. Victor Joly; *la Ruelle*, par M. Ch. Weustenraad; *Jacquéline de Bavière*, par M. Prosper Royer, qui ont paru depuis peu sur la scène belge, n'ont aucun mouvement dramatique, et sont imités, dans la forme et pour le style, de nos pièces de la Porte-Saint-Martin; mais ils se relèvent par des études fermes et consciencieuses. Ce sont d'excellentes chroniques dialoguées; et après tout, enseigner l'histoire par le drame n'est pas un but méprisable.—Quoique produise, au reste, ce mouvement littéraire, ajoutons qu'il n'a rien de factice et qu'il ne se manifeste pas seulement dans la capitale. Les provinces offrent des hommes également distingués : c'est à Liége que se publie la *Revue belge;* le *Messager des Arts* de Gand a des abonnés à Paris qui en font grand cas; il compte plusieurs années d'existence et contient une innombrable quantité de documens précieux. Chaque ville renferme quelques travailleurs modestes et d'une érudition solide. Il n'est pas même rare, ce que nous avons peu en France, de voir des particuliers et des amateurs s'occuper de quelque forte question d'art ou de science. Ainsi c'est à M. de Bast, bourgeois de Gand, que l'on doit tout ce que l'on sait de réel sur les Van Eyck et l'origine de la peinture à l'huile. Ses recherches et sa perspicacité ont éclairé les ténèbres qui environnaient cette importante époque de l'art; il a détruit de vieilles erreurs, et ses propositions, discutées par les Allemands, sont aujourd'hui tenues pour des vérités acquises. Il y a, de la sorte, dans les petites fractions provinciales, beaucoup de bonne volonté à laquelle il ne manque que l'avantage d'un grand centre pour répandre d'excellentes lumières. Dans tous les départemens, des hommes studieux fouillent les nombreuses chroniques enfouies au fond des bibliothèques ou des archives, et la Flandre, véritable champ de bataille du moyen-âge, la Flandre, mêlée aux moindres

Digitized by Google

événemens de la société passée, la Flandre, si pleine de souvenirs, va nous ouvrir ses trésors.

On ne peut parler de l'état intellectuel de la Flandre sans qu'il soit question des arts; les Belges s'en occupent beaucoup: en cette voie du moins, ils ne copient personne que leurs ancêtres; leur individualité ne s'éparpille point, ils vivent sur leur propre fonds. Enfans d'une école de peinture qui n'a de rivale que l'école italienne, ils savent que leur patrie s'est éternellement illustrée par là; ils n'oublient pas qu'au XVII^e siècle le nom de leurs artistes remplissait encore l'Europe entière; ils aiment cette vieille gloire, ils en parlent souvent et montrent l'ambition de la reconquérir. Chaque capitale de province possède un musée, des expositions et un fonds employé à acheter des tableaux et des statues; Bruges, Liége, Gand, Bruxelles, Anvers, ont des académies, et, toutes les médiocrités à part, il reste aujourd'hui à la Belgique quatre artistes dignes de rivaliser avec ceux de l'Europe. M. Geefs a taillé de belles statues; M. Verbeckhooven est venu jusqu'au Louvre, et nous savons que personne entre nous ne le peut égaler dans sa belle manière de faire les animaux; M. Wappers est connu partout où l'on s'occupe de peinture, et pour n'être pas un génie capable de succéder à Rubens, comme ses compatriotes font semblant de le croire, ce n'est pas moins un homme d'une grande distinction. Mais un artiste vraiment supérieur et dont le nom résonnera bientôt, c'est M. Madou. Nous avons vu deux dessins de lui dans le célèbre album du docteur Roger, à Bruxelles, d'une beauté si complète, que nous les regardons comme deux chefs-d'œuvre. L'un est une scène de joueurs, l'autre un trait de la vie de Craesbeck, ce boulanger ivrogne qui se mit à faire d'amirables tableaux pour ne plus quitter son ami, le peintre Brauwer, qui passait sa vie au cabaret. Ce sont deux intérieurs, l'action s'y passe avec clarté; la pleine lumière dans le second et le jour douteux d'une cave-taverne dans le premier sont sentis et rendus tout-à-fait en maître; il y a là des qualités fines et rares. M. Madou publie en ce moment, chez M. de Wasme, à Bruxelles, la physionomie de la société européenne depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours. Il cherche les costumes, les caractères, les mœurs, la physionomie enfin, des diverses époques de cette période. Travail ingénieux et spirituel où il ne se dément pas, mais auquel on

Digitized by Google

souhaiterait plus de force dans l'exécution. Puisque nous avons prononcé le nom de M. de Wasme, nous devons rappeler comme témoignage du haut point où est arrivée la culture des arts en Belgique, que cet artiste éditeur entreprend seul la collection sur grand papier de l'œuvre entière de Rubens. A peine l'eut-il annoncée, que des souscriptions éclairées lui garantirent les moyens de la mener à fin. M. de Wasme a la conscience de ce qu'il fait, et ce formidable recueil lithographique deviendra un hommage digne du géant de l'école flamande. Les provinces ne restent pas en arrière, des ouvrages d'une égale portée y attestent l'intérêt que les moindres localités portent à la gloire du pays. M. Rudde a déjà fait paraître quatorze livraisons in-folio des édifices de Bruges gravés au trait. M. Goetguebure, de Gand, auteur d'un volume très estimé sur les monumens des Pays-Bas, vient d'être chargé par la régence de dresser un état de la ville ancienne. Il s'agit de faire, pour la puissante cité qui comptait, en, 1298 250,000 habitans, ce que Raphaël, dans ses études d'architecture, avait fait pour la vieille Rome, de la reconstruire sur le papier telle que l'avaient laissée le moyen-âge et la renaissance. M. Goetguebure a prouvé qu'il n'était pas au-dessous d'une pareille tâche : on ne doit craindre de sa part ni restauration conjecturale, ni arrangement des choses détruites; il donnera les principales maisons avec des notices historiques sans rien inventer; il complètera seulement ce qui existe au moyen des vieilles gravures, des plans et des documens authentiques.

Du reste, quand on voit les richesses accumulées sur un si petit espace par les écoles de peinture et de sculpture flamandes, on conçoit l'amour des Belges pour les beaux-arts. Il est difficile de se faire une idée de l'amas de chefs-d'œuvre répandus dans les églises, dans les musées publics et dans des galeries particulières : aussi tout le monde, même les gens d'affaires, collectionne des antiquités, des médailles, des gravures ou des tableaux. Le plus beau cabinet de verrerie et de poterie incontestablement que possède l'Europe, a été formé par un avoué de Gand, M. d'Huyevetter, qui, avant sa mort, le montrait à chacun, et que son fils remplace gracieusement dans cet exercice d'hospitalité. Les galeries de M. Schamp à Gand, de M. Chantrel à Bruges, des deux MM. d'Aremberg à Bruxelles, de M. d'Outremont à Liége, sont pleines

Digitized by Google

d'originaux; et il faut le dire à la grande louange de la nation, ces messieurs ouvrent journellement leurs collections au premier venu avec une courtoisie charmante.

Cette obligeance est le fond du caractère belge; nous les avons vus deux fois à plusieurs années de distance, et les avons retrouvés les mêmes, lourds et peu expressifs, mais bienveillans et affectueux. Tout se fait chez eux simplement, et ils apportent leur bonhomie même en public. Le jour où je me trouvais au grand théâtre de Bruxelles, on jette un billet sur la scène. Après la pièce, chacun de crier : Le billet! le billet! Arrive le régisseur, qui se met à lire:

« Les abonnés se plaignent qu'on donne toujours la même chose. » — Messieurs, la maladie de nos deux premiers tenors paralyse tous nos efforts.

« On demande pourquoi l'administration ne monte pas quelque opéra nouveau, comme *l'Eclair*, *Cosimo* et *la Marquise*, qui se jouent sur tous les théâtres de l'Europe? » Bons Flamands! ils jettent des billets pour demander *l'Eclair*, *Cosimo* et *la Marquise!* — Messieurs, je puis vous assurer que plusieurs ouvrages sont à l'étude.

« En raison de la vétusté du répertoire, plusieurs abonnés supposent qu'il serait bientôt temps que M. Amiel montât un ballet? » — Messieurs, M. Amiel avait prévu vos désirs; on répète une de ses compositions, qu'il aura très incessamment l'honneur de faire représenter devant vous. »

Là-dessus, un profond salut de la part du régisseur; quelques interpellations de la part du public, comme : « Nous verrons bien! Allons, un peu d'activité. » Et tout fut dit. C'était une scène de père de famille au coin du feu, grondant sans colère un maître d'hôtel négligent.

Veut-on encore un exemple de la simplicité native des mœurs belges, lisons le *nota bene* du catalogue du musée de Bruxelles. « Si quelque erreur ou omission étaient remarquées dans les détails du présent catalogue, on est prié d'en faire part à la commission, *laquelle* se fera un devoir de les corriger. » Où trouvera-t-on une commission qui se croie et s'avoue faillible? Cela ne nous ramène-t-il pas au temps des patriarches? — Les Belges n'aiment pas l'étiquette, méprisent les façons, et s'occupent assez peu de cette

Digitized by Google

chose qu'on appelle les convenances. Nous avons vu des avocats étendre fort tranquillement leurs jambes le long du banc où ils siégeaient, et plaider, la robe, l'habit et le gilet déboutonnés, quand ils avaient trop chaud. Avec cet amour pour leurs aises, ils ont nécessairement de la mollesse et de la lenteur; maîtres et valets ne se pressent jamais. Quand vous sonnez à une porte, il vous faut toujours attendre deux ou trois minutes avant qu'on vienne ouvrir, et ils y sont tellement accoutumés, qu'ils seraient fort étonnés si on leur apprenait que cela s'appelle attendre. J'étais toujours obligé de sonner deux ou trois coups, et je voyais à l'air tranquille de celui qui arrivait qu'il ne s'en était guère pressé davantage; une fois seulement un vieux valet de chambre me dit, du plus beau sang-froid du monde, et la casquette à la main : « Oh! monsieur, je me doutais bien que c'était un Français; ils croient toujours qu'on ne viendra jamais. Qu'y a-t-il pour le service de monsieur? »

C'est pourtant à ce tempérament pacifique, à cette aisance dans les relations de la vie, que les Belges doivent, en grande partie, leurs progrès et leur prospérité; c'est leur facilité de commerce qui donne une admirable extension au souverain principe de l'association, par lequel ils ont tout fait et font tout encore. L'esprit d'association explore les moindres ressources du pays; ils ont des sociétés pour l'industrie, pour l'encouragement des beaux-arts, l'exploitation des usines, le développement de la littérature et de la musique; les sciences comme les plaisirs vont là et s'augmentent par un frottement fraternel. Leur nature tranquille, leur caractère posé, éloignent de ces réunions les ardentes passions, les fières rivalités et la lassitude, qui, chez nous, les rendent à peu près impossibles. Nous sommes, nous, si ambitieux, que, même en prison, sous le niveau de la persécution et de la souffrance, nous trouvons moyen de nous diviser; eux, au contraire, ils s'entendent parfaitement, et leur défaut de susceptibilité les sauve du désordre. C'est par l'association qu'ils ont fait d'énormes progrès en musique; le moindre village a sa compagnie philharmonique, et l'on a vu accourir au festival organisé par M. Fétis, lors du dernier anniversaire de la révolution, quarante-cinq corps de musique, formant une masse de sept cents musiciens, tous pris dans la population. On ne peut se figurer les riches finances et la puissance d'action que l'on obtient par ce moyen. Si les Belges s'occupaient

Digitized by Google

de politique, s'ils avaient conservé la turbulence de leurs ancêtres, leurs sociétés suffiraient seules à maintenir le gouvernement dans ses devoirs. Chaque ville possède sa réunion de Flore, de Sainte-Cécile, des arbalétriers, des tireurs d'arcs et de fusils, qui toutes ont loué et souvent acheté un magnifique local. A Courtray, les arbalétriers ont un parc superbe; à Gand, nous avons été présenté dans un club de huit cents membres, qui a un hôtel à grande façade. Encore à Gand, les sociétés de Flore et de Sainte-Cécile, unies ensemble, élèvent une espèce de palais dans lequel l'une fera ses expositions de fleurs et l'autre donnera ses concerts. Presque tous les Belges appartiennent à quelque association de ce genre : aussi est-il presque impossible d'en trouver un chez lui passé sept heures du soir; ils sont alors occupés à tirer de l'arc, à répéter une symphonie, ou à boire de la bière. Ils arrangent si bien leur vie, que ces habitudes ne nuisent nullement aux intérêts ni aux plaisirs du ménage. Avec leur égalité d'humeur et leur tempérance d'idées, ils savent tout concilier. Leurs femmes, d'ailleurs, ont une grande indépendance; elles se livrent au commerce pour leur compte particulier, et souvent elles conduisent une maison dans laquelle l'époux n'a rien à voir. Naturellement douées d'intelligence et d'esprit, elles reçoivent une éducation beaucoup plus soignée que celle des hommes, et savent très bien se suffire à elles-mêmes; enfin, c'est un milieu bonhomme, naïf, sans exigence, une atmosphère un peu grosse, mais déchargée de passion, dans laquelle on ne vit peut-être pas très poétiquement, mais avec calme et douceur.

On a remarqué que la presse belge n'entrait pour rien dans le mouvement littéraire que nous avons signalé; c'est qu'en effet, si nos observations ne nous ont pas trompé, elle n'y a aucun rôle. Mais, avant d'aller plus loin sur ce sujet, il est nécessaire d'apprécier la situation politique du pays. — Les Belges sont très religieux et encore plus superstitieux. Le Mexique n'a pas une crédulité plus aveugle, ni plus de madones, de saints et de saintes logés au milieu des rues, en plein air, ou dans des niches vitrées. Il n'est peut-être aucun pays du monde où il se vende autant d'images chrétiennes et de livres religieux. Toutes les villes ont deux ou trois librairies exclusivement catholiques. Jamais un Belge ne passera devant une église ou une représentation de son culte sans ôter le chapeau; et ces habitudes ont tant de force qu'à Bruxelles même,

Digitized by Google

en dépit de sa position de capitale, c'est-à-dire de sentine des vices, on ne trouverait qu'un petit nombre de familles nationales capables d'oser faire gras le vendredi. Le dimanche, les lieux de prière sont tellement remplis, que les hommes entendent communément la messe sur la place; et, pour le dire en passant, c'est un beau spectacle que cette masse noire et compacte, la tête découverte, silencieuse et recueillie, qui, d'un mouvement spontané, pose un genou en terre à l'élévation et courbe le front. Chaque fois qu'une foule s'unit en un sentiment de vénération et agit avec respect dans l'indépendance de sa volonté, elle offre toujours un spectacle plein de majesté. Quand on voit assister aux offices des gens dont la tenue et la figure, d'ailleurs très intelligente, annoncent qu'ils savent ce qu'ils font, il est assez naturel de trouver le peuple croyant aux miracles. C'est ce qui arrive, et il ne nous sera pas difficile de prouver que les Belges en sont encore aux amulettes.

Nous venions d'arriver à Gand lors de la fête de sainte Godelièvre, célèbre sainte flamande; le concours était immense à la chapelle du petit Beguinage. L'image (une très mauvaise statue demi-nature en bois peint) était exposée aux yeux des fidèles, pompeusement habillée d'une robe de velours pourpre brodée d'or; sur l'autel, un vase d'argent contenant sans doute les reliques, du moins chacun le venait baiser à l'envi; près de là, soixante ou quatre-vingts petits cierges brûlant aux frais des zélés, et plus loin une béguine distribuant d'innombrables verres d'eau à ceux qui en demandaient. Or, voici l'histoire des verres d'eau. Sainte Godelièvre était mariée à un homme dur et méchant; son angélique douceur ne put la sauver, et un jour, après l'avoir étranglée, il finit par la jeter dans le puits à côté duquel on a consacré la chapelle. A partir de ce jour, l'eau du puits acquit la vertu de guérir les maux de gorge!

C'est pourquoi tout le monde en avale!

Il se trouvait à Saint-Bavon un Christ au sépulcre et un Christ mis au tombeau par Joseph d'Arimathie; deux groupes assez ordinaires d'un vieux sculpteur nommé Guillaume Huge. Eh bien! on les a soigneusement coloriés à neuf et placés dans des niches extérieures de l'église, où ils demeurent sous la haute protection du chapitre de Gand. On a enveloppé de draps de batiste le corps de pierre du Sauveur; on lui a mis sur la tête une couronne d'ar-

Digitized by Google

gent; nous l'avons vu affublé comme jamais sauvage n'aurait affublé son idole, et le peuple vient faire là ses dévotions; il allume des cierges et dépose sur des tables dressées exprès par *les pontifes sacrés* de petits modèles de bras, de seins, de jambes en argent, de chevaux, d'ânes et de porcs en cire blanche, misérables portraits des personnalités dont il demande la conservation ou la guérison au crucifié de maître Huge Guillaume! Est-il nécessaire d'ajouter maintenant que les prêtres disposent de cette population vouée au fétichisme? Ce sont les prêtres belges, ennemis naturels d'une dynastie protestante, qui ont rendu la révolution possible en combinant leurs forces avec celles des révolutionnaires. Si le roi des Pays-Bas les avait caressés au lieu d'affecter pour eux une sorte de dédain, on peut croire qu'il n'aurait pas été chassé. Mais à peine l'œuvre accomplie, les libéraux eurent lieu de regretter cette association; le clergé, en entrant dans l'administration nouvelle, s'y établit avec l'esprit d'envahissement qu'on lui connaît, dès le commencement de 1831. On fonda *l'Indépendant* pour démasquer ses projets; vaine tentative, au bout de quelques mois il eut si bien tourné *l'Indépendant*, que ce journal, vendu par ses anciens propriétaires à la liste civile, joue maintenant un rôle tout officiel, défendant le ministère, quelle que soit sa composition. Les révolutionnaires n'étaient point assez forts pour lutter contre un ennemi aussi adroit. Le parti catholique d'ailleurs était nombreux, et s'appuyait sur une population crédule; il l'emporta, et il reste aujourd'hui maître de tous les postes. Léopold, pour faire oublier qu'il est de la mauvaise religion, le courtise; il s'efface avec une complaisance qui serait amusante à voir si elle n'était déplorable, et l'archevêque de Malines est plus roi que le roi. Les gens à courte vue laissent faire et ont confiance; mais les habiles marchent à leur but; toujours menteurs à la liberté, toujours grands amis du pouvoir absolu, au lieu d'éclairer le peuple, ils l'entretiennent dans la superstition; le clergé préside en personne aux momeries stupides que nous avons rapportées, et rétablit les congrégations religieuses. —Voyant ces choses, l'austère républicain de Potter, qui avait le plus contribué à renverser l'ennemi commun, se retira dans l'opposition; les hommes de lumières et de conscience qui se trouvaient aux affaires le suivirent bientôt; plusieurs feuilles vinrent remplacer *l'Indépendant* et satisfaire aux

Digitized by Google

besoins politiques qu'il exprimait; de son côté, le parti catholique ne manqua pas de défenseurs, la lutte prit un caractère tranché, et elle est devenue un des élémens de la presse belge.

La guerre que l'on fait aux prêtres est encore de la contrefaçon. On imite envers eux l'esprit voltairien, on les poursuit de lourds sarcasmes d'incrédules, on les accuse de luxure, de captation, d'hypocrisie, de tous ces vieux vices que les démolisseurs encyclopédistes pouvaient avoir raison de leur reprocher, mais qui ne sont plus de notre temps, même en Flandre. Nos voisins ont beau s'en défendre, ils ne sont autre chose que des Français de province, des Français un peu arriérés!

Cette affinité qui existe entre les Belges et nous est l'origine d'une autre opposition qui se groupe à côté de l'opposition anti-catholique. Les Belges tiennent à être un peuple à part, à constituer une nationalité, et par cette raison, plus la sympathie les rapproche de nous et rend naturelle leur fusion en nous, plus ils se raidissent contre elle. Nous avons plusieurs choses à dire là-dessus, et nous y reviendrons; ici nous devons seulement rapporter que le gouvernement n'a pas compris les légitimes susceptibilités du nouveau peuple; loin de le ménager, il l'humilie précisément dans son orgueil national par la prépondérance qu'il accorde aux Français, et la prédilection que le roi élu ne cache point pour eux. Les Belges s'irritent de voir tant des nôtres remplir les plus hauts emplois de l'état; il ne leur échappe pas que, parmi ceux même qui sont à la tête de leurs affaires, plusieurs ont quitté la grande patrie pour des causes plus ou moins honorables, et si l'on joint à cela un peu de jalousie, on aura l'explication de la haine qu'il portent à tous leurs Français, et la réaction contre nous qui en est la conséquence. —Plusieurs journaux ont pris cette thèse, on conçoit qu'ils se fassent écouter. —Il n'y a pas deux mois que *le Lynx* établissait les rapprochemens suivans :

« Dans un état qui, par nécessité de position, comporte une armée nombreuse et toujours sur la défensive, le portefeuille si important de la guerre est aux mains d'un Français (M. Évain).

« En 1834, le jour où l'émeute et le pillage mirent l'ordre de choses à deux doigts de sa chute, tous les pouvoirs furent remis à un Français (M. Hurel).

« Aujourd'hui, en l'absence du roi et de la reine des Belges, le

prince royal est confié à la garde d'un Français (M. de la Gothellerie).

« Après trois affronts de cette espèce, un patriote se demande jusqu'à quand la nationalité belge se laissera conspuer ainsi. »

Entre ces deux principes qui poursuivent le système gouvernemental, viennent se placer les orangistes. Ceux-là jouent chez nos voisins un bien autre rôle que nos carlistes, leurs analogues. Ils jettent continuellement feu et flammes, et prennent leur extrême audace dans quelque sympathie dont les carlistes ne trouvent pas une étincelle chez nous. — Le roi Guillaume a été justement chassé pour n'avoir pas voulu se faire Belge; mais on ne peut se le dissimuler, la sagesse de son administration et le bien-être qu'elle a répandu lui ont mérité des partisans. S'il avait consenti à être un peu moins Hollandais, un peu plus catholique, s'il n'avait blessé les Belges dans leurs chairs vives, dans leur foi religieuse et dans leur instinct national, il n'aurait sans doute pas perdu la moitié des Pays-Bas. C'est à lui que la Belgique doit d'être devenue cet ardent foyer de travail qui la distingue si remarquablement. C'est lui qui l'a poussée dans toutes ces exploitations commerciales et agricoles, dans toutes ces entreprises qui rendent aujourd'hui son industrie véritablement rivale de l'industrie anglaise. Il avait merveilleusement compris le caractère de ces hommes calculateurs et laborieux, il faisait de son royaume un comptoir et un atelier immenses. Le roi Guillaume était un grand négociant; l'héritier de la noble maison des Nassau, assis sur un trône, ne croyait point déroger en se livrant au commerce. Il a créé une des belles institutions financières de notre temps, cette banque connue sous le nom de *société générale*, qui a donné un jeu admirable aux communications en couvrant le pays de ses utiles succursales. Tout le monde sait que, pour encourager les capitalistes à venir y porter leur argent, il garantit sur sa cassette l'intérêt des actions pendant cinq années. Ce sont là des idées fort belles, fort nobles, éminemment civilisatrices, et que les Flamands ne retrouveront pas dans le roi qu'ils se sont donné. Tout le haut commerce, toutes les villes manufacturières regrettent donc Guillaume, et mettent d'autant moins de soins à cacher leur affection, qu'elles regrettent avec lui les grands débouchés de la Hollande. Batavia, Surinam, Curaçao, Java, et même la Chine,

Digitized by Google

leur manquent maintenant, et ne seront jamais remplacés. — Les hommes généreux se rappellent aussi que la Belgique fut, sous le règne des Nassau, une terre d'hospitalité où tout proscrit politique avait un inviolable refuge. Jamais la restauration ne put obtenir du roi de la sainte-alliance l'éloignement des régicides, et ces vieux débris de la république française formaient à Bruxelles même une société qui a laissé de respectables et curieux souvenirs. Aujourd'hui, au contraire, on dirait que la Flandre a perdu ses droits d'asile; il suffit que la police française lui commande de refuser le pain et le vin à ceux qui lui réchappent pour qu'elle obéisse. M. Guinard, fuyant de Sainte-Pélagie, a été contraint de s'embarquer à Ostende, et M. Colombat, si prodigieusement échappé du mont Saint-Michel, a été arrêté à Liége sans motif, par la seule raison qu'il est condamnéde juin.

Sans doute, il n'y a pas d'espoir de retour pour les Nassau. L'honneur belge y est engagé; la Flandre est à jamais perdue pour eux, et le nombre même des orangistes diminue chaque jour, parce que chaque jour la durée de l'exil diminue les chances d'une restauration; mais on conçoit que de pareils souvenirs gardent d'actifs et fidèles défenseurs.

Les trois opinions principales que nous avons tâché de formuler se subdivisent en plusieurs nuances, ayant toutes leurs caractères. Tel veut de la révolution et du gouvernement actuel qui ne veut pas de la toute-puissance catholique, et tel, qui est orangiste, n'en conserve pas moins un grand attachement au clergé. Il est inutile, pour ce que nous voulons faire, de chercher à bien déterminer ces nuances; contentons-nous d'ajouter qu'il existe aussi un parti également hostile au clergé et au gouvernement actuel comme à l'ancien, c'est le parti républicain, faible encore, mais composé de tout ce qu'il y a de plus avancé en économie sociale, et de plus probe dans la nation. Il est représenté par le *Courrier belge*, qui vient de se voir fermer les portes de France.

Il s'est créé un grand nombre d'organes pour répondre à ces besoins de l'esprit public. Bruxelles en compte vingt-quatre; la province d'Anvers, quatre, parmi lesquels le *Phare*, assez naïvement ministériel pour attaquer quelquefois la liberté de la presse; la Flandre orientale, la grande province orangiste, sept, y compris le fameux *Messager de Gand*, toujours furieux d'amour pour

Digitized by Google

les Nassau; l'état de Namur, un, et celui de Liége, huit, avec le *Courrier de la Meuse*, grand catholique, mais spirituel et de bonne compagnie, le seul, peut-être, qui ne dise pas d'injures à ses adversaires. Toutes ces feuilles, quelque part qu'elles soient publiées, ont une égale importance, j'entends ont celle de l'opinion qu'elles représentent. Bruxelles, comme nous l'avons dit, est une capitale sans être un centre, chaque province marche dans son individualité et garde sa valeur particulière. Il n'en est, du reste, aucune qui ait acquis par ses lumières, son habile rédaction, sa force ou sa portée politique, la position qu'ont en France le *National* et les *Débats* à des titres si différens. Elle sont, on peut dire, bien plutôt à la queue de l'opinion qu'à la tête; elles ne la dirigent point par des convictions énergiques et sûres, elles la reproduisent comme de pâles échos, et leur polémique ne mérite pas l'approbation de tout le monde. Le style de la presse belge est négligé, commun et trivial; ses écrivains n'y paraissent attacher aucun prix et usent d'un dictionnaire si familier, qu'il révolterait la délicatesse des Français. Ainsi, dans la lutte contre le clergé, il n'est pas rare de les entendre désigner ce qu'ils appellent la *prêtraille*, par l'épithète de *calotins*. D'un autre côté, les Belges ne manquent certes pas de bravoure; il leur a pris même, depuis six mois, une telle rage de duel, qu'on vient de lire aux chambres un projet pour le réprimer. Mais leur défaut de susceptibilité a laissé introduire dans la discussion journalière des formes de langage si brutales, qu'on a peine à le croire : ils échangent sans sourciller les démentis les plus insultans; ils se jettent de la boue comme si la boue ne tachait pas. Au reste, prenons vite, entre mille, un ou deux exemples, pour ne point être accusé d'exagération.

« Dans l'impossibilité où l'on se trouve de formuler un seul reproche réel contre l'ancien gouvernement, on prétend avoir des griefs. Des griefs! nous ne nous serions pas douté que *l'Observateur*, journal qui se dit ami de la justice et du libéralisme, eût jamais pu recourir à ce misérable lieu commun, tant de fois pulvérisé, anéanti, et qui ne peut plus être ramassé sans honte que par les goujats de la presse quotidienne. Non, certes, il n'y a rien de plaisant dans tout ceci, et lorsque nous avons employé le mot de *pantalonnades scandaleuses*, nous avons seulement



Digitized by Google

voulu caractériser l'ignoble drame du pétitionnement. Si la conduite des tonsurés chargés des premiers rôles a quelquefois fait rire, l'acte en lui-même a toujours fait pitié. » (*Messager de Gand.*)

« Quel est cet homme qui n'a pas craint d'accepter le sublime de la honte, en jetant à la face du soleil, comme un titre à la gloire, son nom tout entier, son propre nom, le nom de ses pères, dans un journal dont le contact fait frissonner d'indignation, et au bas d'un article qu'il a pétri de fiel, de cynisme, de calomnies, de haine et de colère? » (*Diable boiteux.*)

Les écrivains qui en arrivent à de pareilles extrémités et qui se plaignent ensuite du peu de considération qu'obtient la presse dans leur pays, ne doivent accuser qu'eux-mêmes. C'est un devoir de le dire, celui qui ne connaîtrait la Belgique que par sa presse aurait une triste idée de ses mœurs et de son état de civilisation. Heureusement, les journalistes flamands ne font pas grande dépense d'articles et ne se donnent pas souvent la peine de travailler; la plupart de leurs feuilles ne sont guère qu'une suite de bulletins dont la première page est consacrée à la partie officielle et aux séances des chambres, la seconde aux nouvelles étrangères et particulièrement à celles de France, avec le récit des maisons écroulées, des enfans à quatre mains et des accidens de voitures; la troisième et la quatrième, enfin, aux annonces. Les annonces! voilà le fonds des journaux en Belgique, nous ne disons pas la partie la plus littéraire, dans la crainte qu'on ne nous suppose la prétention de faire une épigramme; elles y trônent en vraies puissances, elles envahissent parfois jusqu'à la seconde page, et ne laissent guère de place, nous devons en convenir, pour ce que les rédacteurs peuvent avoir à y verser d'imagination et d'enseignement moral et politique.

Pour tout dire, presse, littérature et science, la masse de la nation ne s'en inquiète que médiocrement; elle est tellement préoccupée de manufactures, de canaux, de chemins de fer, et de machines, qu'elle n'a guère le temps de songer à autre chose. On ne trouve pas en Belgique cette classe moyenne de riches, de bourgeois, de rentiers, de médecins, d'avocats, gens de loisir et d'étude qui forment un noyau de lecteurs et entretiennent la vie des belles-lettres, ou plutôt tout ce monde-là abandonne les silencieux et graves travaux de l'esprit pour veiller aux entreprises dans

Digitized by Google

lesquelles il est intéressé. Les Belges sont vraiment nés pour le commerce, et l'on serait étonné, quand on les a vus d'un peu près, qu'ils ne s'y donnassent pas tout entiers. Froids et méthodiques, sans être taciturnes ni mesquins, ils savent bien observer; intelligens et travailleurs, ils ont encore le coup d'œil d'une extrême justesse. Ils ne se livrent pas et ne montrent jamais d'enthousiasme, mais ils ne craignent point d'oser. Leur sang-froid et leur force de volonté domptent la fièvre brûlante qu'on éprouve au jeu du commerce comme à celui du tapis vert, et les empêchent de s'engager. Ils ont immensément aussi de ce que nous appelons du gros bon sens; c'est leur qualité distinctive, qualité précieuse à toute époque, mais plus encore peut-être dans la nôtre, où la civilisation tente de si grandes expériences. On ne trouverait peut-être pas, dans toute la Flandre, quatre jeunes gens à qui donner le nom de prodigues; à peine un mineur s'est-il débalancé, qu'il se remet en équilibre, sitôt qu'à sa majorité on lui rend l'administration de ses biens, et il n'existe pas un seul Belge moderne, m'a-t-on assuré, qui ait dissipé son patrimoine dans les plaisirs. On a sans doute fort raison de ne se pas ruiner à mener bonne et joyeuse vie; toutefois cette observation constate peu d'entraînement dans le caractère belge. Que cela tienne ou non à l'éducation qu'ils reçoivent, il est constant que leurs facultés de raisonnement sont toujours plus fortes que leurs facultés d'idéalité, et cela explique encore très bien leur insuffisance littéraire. Cette nature épaisse, mais sagace, n'exclut d'ailleurs nulle adresse dans les moyens à employer pour atteindre un but : voir juste et loin c'est être adroit, voilà pourquoi les Belges se poussent partout où ils veulent, et font très bien leurs affaires dans le monde. Avec leurs dehors un peu lourds, ils sont plus habiles que nous qui paraissons si fins; il est vrai qu'ils sont laborieux et persévérans, deux qualités avec lesquelles on perce des murs de vingt pieds à l'aide d'un clou. Quatre années de paix leur ont suffi pour réparer les désordres de la révolution qui avait tout désorganisé. La prospérité augmentera encore quand les questions du Luxembourg et de la navigation de l'Escaut seront enfin vidées, et elles ne peuvent tarder à l'être, car aujourd'hui la guerre entre la Hollande et la Belgique serait une inutilité : les deux peuples sont



Digitized by Google

définitivement séparés, c'est un fait accompli, sans retour, et il est de leur intérêt commun de tout terminer d'une manière pacifique.

Ici, nous avons beaucoup injurié les Belges, parce qu'ils ont commis le grand crime de copier ce qu'ils trouvaient de bon chez nous; il aurait peut-être mieux valu copier ce qu'ils avaient de bon chez eux; nos industriels et nos agriculteurs auraient de belles leçons à prendre des manufacturiers et des fermiers flamands. Ce n'est pas toujours de la supériorité de ne vouloir point miter les autres. En France, et à Paris surtout, on est extrêmement rebelle à toute innovation; notre esprit de critique et de railerie s'arrange difficilement des choses que nous ne connaissons pas, et nous sommes d'abord disposés à en rire sous le prétexte fort juste que nous les aurions trouvées depuis longues années si elles pouvaient être utiles. On a le droit de dire de nos commerçans ce que M. Bœrne dit en excellens termes de ses compatriotes les Allemands : « Ils n'aiment que ce qui est ancien, et s'ils eussent assisté à la création du monde, ils se seraient moqués de l'œuvre de Dieu, comme d'une mode d'un jour, ou bien ils y auraient apporté leurs chétifs obstacles comme à une innovation dangereuse. »

Les Belges ne montrent ni l'endurcissement orgueilleux, ni la timidité craintive qui forcent tous nos inventeurs à porter leurs découvertes à l'étranger. Ils ne se livrent point à la routine, ils ont l'amour du mieux; ils tâtent, ils changent, ils essaient, ils ne se lassent point à chercher; ils accueillent toute idée de perfectionnement, et avant de la déclarer mauvaise, ils se donnent la peine de l'examiner. Aussi l'on ne peut imaginer leurs progrès. Toutes les routes que l'on parcourt sont bordées d'usines qui fonctionnent ou s'élèvent avec une telle énergie que les constructeurs de machines ne peuvent suffire aux demandes. Les travailleurs sont obligés d'attendre les instrumens de travail, et pour avoir une machine, s'inscrivent chez les constructeurs comme les bourgeois chez les boulangers aux temps de famine. Chacun est servi à son tour. Douze hauts-fourneaux ont été mis en activité depuis trois ans dans les environs de Charleroi pour exploiter la houille et le minerai dont ils abondent. On prétend que l'on en complétera trente dans dix-huit ou vingt mois.— Il y en avait quatre avant la révolution de juillet! — Tout cela paraît établi sur de bien

Digitized by Google

plus grandes échelles que les nôtres, et il est facile de juger à ces immenses capitaux utilisés, que les Belges entendent mieux que nous la véritable question sociale; ils sont tous intéressés dans quelques-unes de ces entreprises, ils ne craignent pas de confier à l'industrie les fonds que nous laissons dormir paresseusement dans la rente. En vérité, le commerce, pris de cette hauteur, est une chose belle et essentiellement morale; c'est la vie moderne dans tout ce qu'elle a de plus nécessaire et de plus profitable.

Avec cette libéralité de doctrines ils ont vite apprécié l'importance des chemins de fer et l'immense avenir de bénéfices qui repose sur eux. Les villes, loin d'en avoir peur ou d'hésiter comme les nôtres, firent les démarches les plus instantes pour qu'ils vinssent jusqu'à elles ou s'en approchassent autant que possible. Le jour où le convoi des wagons de Bruxelles arriva pour la première fois à Anvers, fut un jour de fête publique que la régence elle-même célébra par un grand bal. Quand les chambres autorisèrent le gouvernement à faire un emprunt de trente millions pour construire ceux dont le plan et la construction sont arrêtés, le ministre des finances, au lieu de s'adresser aux banquiers, ouvrit tout simplement des registres en annonçant qu'il y recevrait les souscriptions pour son emprunt au taux de 4 pour cent. Il demandait 30 millions, le lendemain le total des souscriptions s'élevait à 691 millions! Comparez cela aux répugnances et aux difficultés qu'ont eu à vaincre les entrepreneurs du chemin de Versailles (1).

La ligne qui vient d'être achevée de Bruxelles à Anvers promet les plus magnifiques résultats pour ce qui sera ultérieurement exécuté. Quant à moi, je déclare qu'avant de faire ce voyage je n'avais aucune idée d'une semblable merveille. Voyez plutôt :

(1) Il y a deux ans, une société anglaise s'était formée pour établir un grand réseau de chemins de fer entre la France, l'Angleterre, la Belgique et la Hollande. Ce projet mettait Paris à treize heures de Londres, à huit heures de Bruxelles. La société générale des Pays-Bas offrait de se charger de l'entreprise à ses risques et périls; les fonds étaient prêts, les plans arrêtés. Eh bien! cette proposition est restée sans résultat! Notre gouvernement n'a pas voulu remettre entre les mains d'une compagnie étrangère nos grandes lignes de communications, ce qui peut être approuvé; mais il est resté tout aussi tranquille qu'auparavant, ce qui ne saurait avoir d'excuses. Il n'a rien fait; l'exemple des Belges ne l'a pas même ému; il n'a rien préparé pour mettre Bruxelles au bout de Paris. Il vaudrait encore mieux, comme dit M. Michel Chevalier, rapporteur de ce fait, il vaudrait encore mieux que nos chemins de fer fussent construits par des étrangers, plutôt que de ne les pas construire du tout.

Digitized by Google

Un des omnibus du chemin passa devant l'hôtel où je me trouvais avec deux personnes. Nous montons; le cocher et le conducteur, au moyen d'une échelle fixée sur leur voiture, logent vite nos bagages sur l'impériale à côté des malles qui l'occupaient déjà, et nous conduisent ainsi jusqu'au chemin pour chacun 50 centimes, ci. . . . . 1 50

De l'omnibus ils portent nos bagages dans un des grands wagons spécialement destinés à ce service, pour quoi nous leur donnons. . . . . 50

Alors nous prenons au bureau trois billets à 2 fr. . . . . 6

Et bientôt nous sommes dans un wagon. C'était une sorte de char-à-bancs couvert, rempli de banquettes, qui pouvait bien tenir trente ou quarante personnes y compris le gardien placé là pour répondre à tout évènement. On attacha à la suite les unes des autres autant de ces voitures que le nombre des voyageurs partans et de ceux à prendre en route pouvait en nécessiter; et, à six heures précises, la trompette du maître donna le signal. Le convoi se mit lentement en marche et acquit graduellement une célérité prodigieuse. S'il y a un inconvénient dans cette manière de voyager, c'est celui d'aller trop vite. Le convoi fut arrêté à Malines et embarqua trois cents personnes au moins, venues des alentours, qui se précipitèrent joyeusement sur les places vides; au bout de quelques minutes, il reprit sa course, et à huit heures moins dix nous étions à Anvers, c'est-à-dire qu'en moins de sept quarts d'heure, déduction faite du repos de Malines, nous avions parcouru onze lieues de pays! Un commissionnaire prit nos bagages et les porta à l'omnibus pour. . . . . 1

Nous montâmes dans celui des omnibus qui traversait le quartier de l'hôtel choisi par nous, et il ne tarda pas à nous déposer à la porte même, au prix chacun de 30 centimes. . . . . 90

TOTAL. . . . . 9 90

Ainsi, moyennant 9 fr. 90 cent., voilà trois voyageurs avec leurs bagages qui ont été pris à un hôtel de Bruxelles et rendus à un autre hôtel d'Anvers dans l'espace de deux heures et demie!

Il y a de cette façon six départs de Bruxelles et six d'Anvers, et toujours tellement nombreux, que l'on a compté un dimanche jusqu'à huit mille voyageurs. Le taux ordinaire est de quatre mille.

Le chemin que nous venons de parcourir doit être considéré comme un essai. Il va recevoir ses développemens. Nous avons dit que les projets sont arrêtés et les dépenses assurées. On travaille vigoureusement. Les deux embranchemens capitaux sont pris à Malines, point central du pays, et seront conduits, d'un côté, jusqu'à Ostende, par Termonde, Gand et Bruges, et, de l'autre, jus-

Digitized by Google

qu'à Verviers, par Louvain et Liége, pour se joindre à celui d'Aix-la-Chapelle à Cologne, que les Prussiens vont entreprendre. La Flandre sera donc couverte avant peu de cette magique croix de fer, qui reliera son territoire, rapprochera ses villes principales, vivifiera toutes ses relations, et, d'un bout du royaume à l'autre, la mettra en communication immédiate avec la France par Bruxelles, la Prusse et le Rhin par Verviers, la Manche et l'Angleterre par Ostende, la mer du Nord et le reste du monde par Anvers!

Comme les rois du moyen-âge et de la renaissance, qui avaient des fous, la société moderne a une folle, qui lui dit la vérité en riant : c'est la caricature. Quand la caricature vit les chemins de fer, elle se laissa prendre aux apparences, ainsi qu'il arrive d'ordinaire aux esprits moqueurs; elle crut les chevaux perdus, et elle fit courir une mauvaise planche pour désigner l'écueil, pour signaler à sa manière le mal qui lui paraissait être dans le bien. Au fond de la composition satirique, elle montra la locomotive rapidement lancée et roulant dans sa gloire de quoi peupler une colonie; puis à côté on voyait l'hôtel des messageries vide, désert, abandonné, et le chef d'écuries rendant la liberté à tous les chevaux, avec ces paroles : « J'en suis bien fâché, mes bons et vieux amis, mais je ne puis vous nourrir pour rester les jambes croisées à ne rien faire. » Nous ne savons si les nobles bêtes que nous *associons* à nos travaux seraient de l'avis du caricaturiste, et se trouveraient réellement fort embarrassées de leur liberté, mais là ils s'en vont tristes et la tête baissée, sans bride ni licou. Un d'eux a couru sur les waggons qui volent, et se met à ruer contre le convoi en criant : « Au diable les machines à vapeur! » Un autre, plus pacifique, s'est transformé en clown; il se tient en équilibre, la tête en bas et les pattes en l'air, et dit d'un air piteux : « Chien de métier! » Pendant ce temps, deux de ses compagnons jouent, l'un du violon, l'autre de la basse, et un troisième, debout sur les jambes de derrière, présente un chapeau aux passans : « La charité, de grace, pour de pauvres chevaux sans ouvrage!. » A notre sens, ces métiers ne sont guère plus mauvais que celui de traîner des charrettes et des fiacres à grands coups de fouet; mais ils sont apparemment moins lucratifs, car on aperçoit un de ces pauvres animaux qui fuit à travers la plaine des corbeaux dévorans, et s'écrie, comme déjà à moitié mangé : « C'est pourtant bien pénible de crever de faim, et de

Digitized by Google

servir de nourriture aux autres ! » L'idée, quoique traitée grossièrement, était fine et comique; l'estampe se vendit beaucoup; mais dame Caricature s'est trompée cette fois, on n'avait pas attendu ses observations pour songer à cela. Dès qu'on vit les chemins de fer étendre leurs longs bras généreux, on s'est demandé, tout en les bénissant, s'ils n'allaient pas renverser bien des existences faites, ruiner beaucoup d'entreprises utiles jusqu'alors ; on a oublié les gains énormes réalisés par les messageries à l'abri de l'espèce de monopole que leur avaient créée leurs richesses pour chercher ce qu'il adviendrait d'elles, on s'est inquiété des établissemens de roulage, des éleveurs de chevaux, et les plus graves investigations ont effacé toute crainte. Il a été reconnu que, même pour les onze lieues seulement qui sont achevées, les chevaux de cette route, qui restèrent tout à coup sans emploi, se sont répandus dans l'intérieur des petites localités qui environnent le chemin de fer et s'y trouvent occupés aux transports des voyageurs. Ces voyageurs, qui ne remuaient pas quand il fallait dépenser un jour et 12 ou 15 francs pour aller à Bruxelles ou à Anvers, se précipitent vers une voie qu'ils peuvent parcourir en deux heures pour 2 francs. Il est constaté, par expérience sans réplique, que le mouvement des habitans et des productions d'un pays augmente en raison de la facilité et de la multiplicité des moyens de transport. — Les besoins et l'activité de l'homme dépasseront toujours les débouchés que son génie lui ouvrira.

Nous devons le dire, avant de terminer, nous ne sommes resté que deux mois en Belgique. Nous n'avons guère vu la nouvelle nation qu'à l'extérieur, et nous lui donnons nos éloges comme on les donnerait à un livre dont la reliure serait belle, et dans lequel on aurait trouvé de bonnes pensées en l'entr'ouvrant çà et là. Nous ne demandons pas indulgence pour notre travail, mais nous demandons qu'on le prenne pour ce qu'il est, l'œuvre d'un voyageur qui passe. Au total la Flandre n'est au-dessous d'aucun des progrès de la société moderne, elle peut montrer à Liége ou à Mons des manufactures où l'on compte deux mille ouvriers, et à Gand la première prison pénitentiaire qui ait été bâtie en Europe, celle qu'Howard proposait déjà en 1825 comme un modèle aux autres pays; elle est couverte d'institutions utiles et occupée par une population laborieuse et intelligente; sa vitalité industrielle lui donne

Digitized by Google

un caractère particulier et lui fait remplir un bon rôle sur la scène européenne. Intellectuellement, nous pensons qu'on a été injuste envers elle; elle apporte au grand concours, sinon de l'imagination, sinon des poèmes, des comédies et des romans, du moins de beaux ouvrages d'économie politique, des recherches archéologiques et des travaux d'histoire. On ne devrait pas oublier que l'*Histoire des Francs*, de M. Moke, un des livres les plus avancés sur cette difficile matière, a été faite en Belgique et par un Belge.

La politique de leur gouvernement est mauvaise et rétrograde, leurs hommes d'état peu habiles et peu dévoués, mais à moins d'être un de ces profonds publicistes qui trouvent que le juste-milieu est une création sublime, nous ne voyons pas qui d'entre nous oserait voir là un signe d'incapacité radicale. Le fait est que, malgré tout, la Belgique prospère. Les villages les plus obscurs ont un aspect d'aisance et de bien-être que l'on voudrait trouver en France; les routes sont soigneusement entretenues, les chaumières bien closes sont peintes à neuf, les carreaux éclatent au soleil; il faut repasser les frontières pour rouler sur un pavé mal tenu, voir des maisons délabrées, des vitres raccommodées avec du papier, des portes de fermes en lambeaux et partout une saleté déplorable.

Maintenant, pour ce qui est de la nationalité belge, nous n'y croyons pas. Il y a une puissance au-dessus des petites ambitions et des décrets de la sainte-alliance, c'est la force même des choses. A notre sens il suffit d'avoir visité les Belges pendant quinze jours, d'avoir vu sur la carte leur territoire se fondre dans son plus grand côté avec le nôtre, pour être convaincu qu'ils sont Français et non pas Belges. Ils ont beau s'en défendre, dans je ne sais quelle vue d'orgueil particulier; tout chez eux est français, les modes, les mœurs, les coutumes, les idées, les goûts. Ils ne regardent que la France, ils la copient, ils lui demandent tout, leur administration est la même, leurs codes sont les mêmes, les arrêts de nos tribunaux font lit pour les leurs, et c'est à Paris que leurs avocats viennent chercher les consultations dont ils ont besoin. Quoique nos maîtres en science commerciale, ils ont toujours les yeux sur nos fabriques, de même que dans leurs festivals de musique, où ils nous sont également supérieurs, c'est de la musique française qu'ils exécutent. Allez à leurs théâtres; comé-

Digitized by Google

dies, drames, ballets, opéras, sont encore français; lisez leurs journaux, vous les verrez remplis par moitié des nouvelles de France; ils y redisent chaque jour jusqu'à ces notes de cour qui fatiguent inutilement les colonnes nôtres : « Aujourd'hui le roi a reçu M. tel en audience particulière. » Ils annoncent l'heure à laquelle s'est assemblée la commission chargée d'examiner la proposition de M. Dupin, tendant à modifier le réglement de la chambre; entraînés en quelque sorte par un instinct dont ils ne se rendent pas compte, ils traitent avec détail la plus petite chose qui se passe chez nous, et ils ont de grands articles de fond sur les moindres accidens de notre politique, comme si nos affaires étaient les leurs. Tout ce qui vient de nous, intéresse les Belges, et jusqu'à ces lignes ils les liront avec avidité, toutes faibles qu'elles puissent être, uniquement parce qu'elles viennent de France. Qui d'entre eux ne parle pas français n'est point un homme de bonne compagnie, et maintenant que la suprématie des Nassau ne contrarie plus leur goût, en leur imposant le néerlandais, on voit notre langue courir, se propager, s'infiltrer partout avec rapidité, comme le sang qui prend place dans les artères : le plus bas peuple commence déjà à en savoir quelques mots, et avant cinquante ans il n'y en aura pas d'autre en Belgique. Or l'unité de langage et de climat n'est-elle pas un des premiers élémens de cette belle universalité, que les chemins de fer, d'accord avec les idées nouvelles, tendent à établir? Néanmoins nous ne prêcherons pas la réunion immédiate de la Belgique à la France, c'est une question de temps, il serait d'une absurdité sauvage de régler le sort des Belges sans leur adhésion, et en ce moment leur personnalité est trop exaltée pour y songer. Les grandes puissances ne les ont déjà que trop irrités à prétendre disposer d'eux comme d'enfans mineurs. Il y a bien quelques provinces, et entre autres le pays de Liége, qui la désireraient tout de suite, mais la majorité s'y refuse. Comme ils prétendent créer une nationalité, ils sont d'autant plus anti-français qu'ils sentent plus facile et plus naturelle leur réunion avec nous. Bruxelles surtout bouillonne de colère seulement à en entendre parler. Bruxelles nous repousse parce qu'elle tient à sa noblesse de capitale; Liège nous désire parce qu'elle commence à être fort embarrassée des produits de ses belles fabriques; c'est tout simple, laissons faire au temps. Dans la situation actuelle, de

Digitized by Google

l'Europe, on peut dire beaucoup de sottises prétentieuses sur cette réunion ; nous souhaitons que le lecteur ne mette pas au nombre de toutes celles qui ont été dites les deux mots de considérations générales par lesquels nous voulons finir. C'est une indulgence qui nous est bien due pour les grands soins que nous avons mis à ne rapporter que des faits, et la loi que nous nous sommes imposée d'éloigner de ce travail toute idée purement spéculative.

Les petites nationalités doivent se fondre dans les grandes, qui leur sont analogues; vouloir les constituer, c'est apporter des entraves à la civilisation; par cette raison et par celles déduites tout à l'heure, il nous paraît impossible de nier que la Belgique ne devienne française dans l'avenir. Plus on créera de vastes réunions d'hommes, plus on aura fait pour adoucir les rigueurs du mauvais destin qui pèse sur l'humanité ; plus on universalisera le langage, les mœurs et les idées, plus on apportera de soulagement à la misère des hommes. La Belgique doit se lier matériellement à la France comme elle lui est déjà liée moralement, et nous ne voyons pas qu'il y ait dans ce fait quelque chose de plus déshonorant pour elle, qu'il n'y eut de honte pour le Brabant, la Flandre et le Hainaut à être fondus dans le tout belge. C'est un grand centre qui absorbe ses alentours au profit général, et qui gagne à de pareilles recrues en puissance fécondante ce qu'elles gagnent elles-mêmes à s'illustrer de toute sa force; il est bon de joindre les peuples : on ne peut révoquer en doute que si l'Auvergne, le Dauphiné, la Bourgogne, la Normandie, la Guienne, la Provence et les autres divisions de la France avaient continué à vivre séparées, loin de jouir du bien-être social où elles sont parvenues, elles seraient peut-être encore à se battre, dans la servitude ou la barbarie, pour de sottes rivalités, ou pour satisfaire l'humeur guerroyante de leurs ducs et et de leurs comtes. La Belgique ne sera pas vaincue, elle deviendra française, comme un étranger sympathique, qui entre dans une grande famille, lui apporte son sang et son intelligence, et partage ses travaux, ses plaisirs, ses peines et ses joies. Toutes les parties d'une grande agglomération naturelle sont égales, et ne servent qu'à multiplier les moyens de perfectionnement et de bonheur.

V. SCHOELCHER.

Digitized by Google

# BULLETIN.

En attendant que les cortès espagnoles, élues sous l'empire de la constitution de 1812, commencent leurs travaux, et pendant que la commission nommée par la diète helvétique prépare son rapport, il s'est fait un calme plus apparent que réel dans l'atmosphère politique. Est-ce à dire que l'activité de M. Guizot se soit ralentie, que le découragement le gagne, qu'il ait dépensé une moins grande somme de promesses, d'avances, d'offres séduisantes? A Dieu ne plaise que nous avancions rien de semblable! D'ailleurs le moment serait mal choisi, et les faits viendraient bientôt nous donner un éclatant démenti. M. Guizot ne s'endort pas dans une trompeuse sécurité; loin de là : il descend de son piédestal élevé, abdique tout ce qui pourrait ressembler à une gravité trop austère. M. Guizot sourit à la jeune littérature; il lui tend une main indulgente; il se contente de titres peu nombreux, d'un bagage peu pesant; et un dévouement absolu tient lieu, à ses yeux, d'une éducation qui n'a pas eu le temps de se compléter, ou d'une érudition hypothéquée sur l'avenir. M. Guizot prend un intérêt touchant aux écrivains qui mettent à le servir toute la bonne volonté imaginable; il les accable de prévenances et les couvre de sa protection généreuse et éclairée.

La littérature, comme toutes les puissances de ce monde, a ses bons et ses mauvais instincts. Les bons penchans la poussent à conquérir la gloire, la popularité, une influence légitime et laborieusement acquise sur les affaires et l'esprit public; les mauvais penchans (mauvais lorsqu'ils sont poussés à leurs dernières conséquences) la portent à rechercher, avant tout, le bien-être matériel, et à rétrograder jusqu'à la propriété immobilière et presque indivisible, elle, la propriété la plus mobile, et pour qui la loi agraire a existé de toute éternité. Ces deux élémens, l'un intellectuel et composant l'essence même de la littérature, l'autre matériel et ne s'y rattachant que subsidiairement, sont aujourd'hui en présence; il s'agit de les concilier, en conservant toujour

Digitized by Google

néanmoins la supériorité au premier sur le second. Or, le contraire semble devoir arriver. Assurément il est loin de notre esprit de blâmer la formation d'une commission qui fixera d'une manière stable les bases de la propriété littéraire; mais on peut craindre, dans l'intérêt même de la littérature, de son honneur, de son avenir, que cette commission ne s'occupe plutôt des besoins matériels que de l'influence morale. Et ces craintes paraîtront encore plus fondées si l'on songe que la pensée du ministre qu a nommé cette commission, et celle de son collègue, M. Guizot, est de favoriser, avant tout, le côté matériel, de provoquer et soutenir les dévouemens à toute épreuve, de substituer enfin une question de personnes et de politique à la question littéraire.

Voilà comment, par suite de cette transformation opérée tout à coup dans l'esprit de M. Guizot, homme grave et sévère, devenu le Richelieu de la jeune littérature, en attendant qu'il soit celui de la politique intérieure, les hommes graves et sérieux qui l'écoutaient ont peu à peu disparu de ses côtés. En vain chercherait-on aujourd'hui à ses soirées du dimanche les hommes politiques d'autrefois, les brillans écrivains et les penseurs du *Globe*, tous ceux qui s'honoraient d'avoir profité de ses importans travaux, et qui marchaient avec gloire et persévérance dans une voie que lui-même avait frayée; tous ceux-là même qui, en combattant l'homme politique, n'en regardaient pas moins comme un plaisir et comme un devoir de se presser autour du publiciste et du savant; tous ces hommes où sont-ils? Le canapé doctrinaire, où s'étaient assis M. de Broglie, M. Royer-Collard, est veuf de ces hôtes illustres. Ni les anciens amis politiques, ni les émules littéraires de M. Guizot, ne peuvent ni ne veulent le suivre dans la voie nouvelle où il s'est engagé. Ils ont dû céder la place au spirituel rédacteur en chef de l'ancien *Messager*, à l'ex-directeur de l'Académie royale de Musique, qui, après avoir fait ses preuves d'administration, se sentirait aujourd'hui l'ambition de déployer son activité sur une plus grande échelle; à l'ingénieux auteur de plusieurs romans moyen-âge, ou bien encore à quelques jeunes rédacteurs de *la Paix*, journal bien connu pour ses talens diplomatiques.

Nous comprenons d'ailleurs toutes les difficultés de la position de M. Guizot, la nécessité où il se trouve de plaider sa cause et de défendre son système devant le pays. Nous ne le blâmons point, nous le plaignons sincèrement de subir de pareilles conditions.

M. le ministre de l'intérieur seconde puissamment M. Guizot dans cette voie d'agréables séductions. C'est ainsi que l'honorable M. V...., député de Salins, ayant demandé pour son église paroissiale le don d'un tableau, cette demande lui fut gracieusement accordée. Rien que de très touchant dans cette protection octroyée aux arts. Mais à quels arts? à l'art indi-

Digitized by Google

gène et local. Non-seulement l'honorable M. V.... a obtenu son tableau, mais de plus la permission de le faire exécuter à son choix par un peintre de l'endroit. Quant à M. Persil, il semble concentrer toutes ses faveurs dans sa famille.

M. Molé demeure étranger, pour sa part, à ces nouveaux moyens de gouvernement, et donne tous ses soins à faire prévaloir à l'extérieur une politique utile et honorable pour la France. La dernière banqueroute de l'Espagne semble avoir fait comprendre à M. Molé la nécessité de surveiller plus scrupuleusement l'exécution du traité de la quadruple alliance. M. Molé s'occupe de négociations sérieuses avec l'Angleterre pour améliorer la cause des constitutionnels en Espagne : c'est ainsi que par ses soins 250,000 francs ont été remis à la légion étrangère, et que de nouveaux bâtimens ont été envoyés pour protéger Malaga et empêcher l'introduction d'armes et de sommes d'argent destinées au parti carliste.

Toute question de douane se complique de rapports avec les puissances étrangères; il suffit de considérer les progrès du vaste système de douanes prussiennes, qui ne tend à rien moins qu'à fermer complètement l'entrée de l'Allemagne entière aux produits français, pour sentir la nécessité d'opposer à cette ligue une autre ligue plus forte, plus importante. M. Molé et M. Duchâtel se sont, dit-on, associés pour cette œuvre, qui exige leur double concours.

C'est grace à cette activité louable qui se déploie dans un but utile au pays, c'est par ces moyens dignes d'un premier ministre que M. Molé parviendra à se concilier les suffrages du pays et de la presse, bien mieux que ceux de ses collègues qui s'occupent d'elle avec une si touchante sollicitude.

Porte-Saint-Martin. — *François Jaffier*, drame en cinq actes par M. Charles Lafond. — Nous ne demandons pas mieux que de trouver ce drame pathétique, intéressant, bien conduit, et nous y sommes d'autant plus disposés, que nous n'avons pu y comprendre que très peu de chose; or, dans le doute, il est du devoir du juge de s'abstenir, d'absoudre, tout au moins de prononcer la peine la plus douce. En vérité les dramaturges modernes font subir de terribles épreuves à l'orgueil et à l'intelligence de leurs auditeurs; l'on arrive se confiant à ses oreilles, à son esprit, à sa mémoire, à son attention. Eh bien! rien de tout cela ne suffit; l'oreille ne saisit que des hurlemens, l'esprit ne peut parvenir à rien démêler, la mémoire à rien retenir; et l'on sort étourdi et fatigué, se demandant en soi-même comment il se fait qu'il existe des gens qui ont assez d'esprit et d'imagination pour pouvoir inventer une fable aussi embrouillée, et

Digitized by Google

bâtir cinq actes sans que jamais une scène puisse faire deviner celle qui va suivre. Il n'est pas jusqu'au nom du pirate François Jaffier qui tout d'abord vous fasse concevoir de trompeuses illusions par sa ressemblance historique. Il y a donc dans ce drame un père, une fille, un frère, un époux: le père, c'est Jaffier, ancien corsaire dont la tête est réclamée par l'Angleterre, et que M. de Sartines s'est engagé à livrer lâchement. L'ancien pirate va rondement en affaire et se constitue *juge de son honneur*; trois fois il tente d'assassiner un homme qu'il croit l'amant de sa fille, trois fois il le manque; mais l'époux, *marchand de son honneur*, ne lui échappera pas, et s'il ne fait sur lui qu'une tentative, au moins elle réussit. Pourquoi M. Duresnel a-t-il vendu sa femme à M. de Sartines? (M. de Sartines est le bouc émissaire du drame.) Parce qu'un de ses bricks chargé de cochenille a sombré en vue du port de Brest, et qu'il ne lui reste que ce marché pour échapper à la honte d'une banqueroute. Mondoville, l'amant présumé de Mme Duresnel, n'est ni plus ni moins que son frère. Le rôle de Mme Duresnel, la fille du corsaire, éternellement ballottée entre la vengeance de son père, la jalousie de son mari, la haine de son frère, est le seul personnage humain et vivant de cette pièce. Ce rôle est fort bien rendu par Mlle Ida, qui a fait preuve d'un sentiment très élevé et très poétique des différentes situations où elle se trouve. Il y a encore dans ces cinq actes un nègre qui a juré d'exterminer tous les blancs: il s'y décachette cinq ou six lettres, et l'on y recommence cinq ou six fois l'exposition. Le dialogue ne manque pas d'ailleurs d'esprit et de simplicité. Si nous avons prédit, dès le premier jour, l'immense succès de *la Duchesse de la Vaubalière*, nous ne croyons pas nous tromper en prédisant néanmoins à l'auteur de *la Famille Moronval* un véritable avenir dramatique; mais qu'il ne s'embarque plus avec *François Jaffier*.

— Chaque saison imprime à l'industrie un élan de plus. Les théâtres ne sont pas les seuls établissemens que le besoin de nouveauté tourmente aux approches de l'hiver. Des bazars vont s'ouvrir sur deux boulevarts, des palais sont en pleine construction dans les rues Neuve-Vivienne et Richelieu. Celle-ci est déjà, depuis moins de trois ans, un rendez-vous somptueux de marchands qui allient à la magnificence anglaise le goût exquis de la France dans leurs produits. Au premier rang de ces expositions merveilleuses, il faut placer les ateliers de modes de Mme Hocquet, dont l'habileté est passée en proverbe. Il n'y a pas de soirée élégante qui ne lui doive ses plus gracieux chapeaux. Plus heureuse que beaucoup, elle perfectionne ce qu'elle crée, et elle a fixé la vogue à la couronne de sa renommée. . .

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TRENTE-QUATRIÈME VOLUME

## DE LA REVUE DE PARIS.


Une Excursion à Goa, par M. F. DE M. S. . . . . 5
L'Intrigue dans la Cuisine, ou Ce qui vient de la Flûte retourne au Tambour, proverbe précédé d'un prologue, par M. THÉODORE LECLERCQ. . . . . 12
Un Tableau de 1506. — Première manière de Raphaël, par M. T. THORÉ. . . . . 53
Embellissemens de Paris. — La Place de la Concorde, par M. P. M. 58
Revue du Monde Musical. — Mme Malibran, première partie, par M. CASTIL-BLAZE. . . . . 63
Le Grutli, par M. ALEXANDRE DUMAS. . . . . 73
Du Roman, par M. E. SOUVESTRE. . . . . 116
Une Couronne d'Épines, de M. Michel Masson, par M. G. P. . 126
Revue du Monde Musical. — Mme Malibran. — Fin, par M. CASTIL-BLAZE. . . . . 139
Bulletin. . . . . 146
Du dernier Ouvrage de M. de Châteaubriand, par M. NISARD. . 153
Le Fifre, par M. LÉON GOZLAN. . . . . 179
Les Nuits de Zerline, par M. ROGER DE BEAUVOIR. . . . . 198
Archéologie. — Les Obélisques, par M. L. REYBAUD. . . . . 206
Bulletin. . . . . 215
Les Égouts, par M. JULES JANIN. . . . . 227
Le Roi de la Mode, par M. ARNOULD FRÉMY. . . . . 255
Le Tasse à Rome, Naples et Florence, par M. EUGÈNE DE LA GOURNERIE. . . . . 273
Embellissemens de Paris. — Le Palais-de-Justice, par M. S. . . 287
Bulletin. . . . . 292
Poètes de l'Angleterre. — Robert Southey, par M. D. FORGUES. . 297
Les Landes, par J.-L. LUGAN. . . . . 321
De l'État Intellectuel de la Belgique, par V. SCHŒLCHER. . . . 342
Bulletin. . . . . 372


Digitized by Google

# REVUE

# DE PARIS.

## XXXV.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

Digitized by Google

# REVUE

# DE PARIS.

*Nouvelle Série. — Année 1836.*

**TOME TRENTE-CINQUIÈME.**

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1836.

Digitized by Google

Digitized by Google

# LE

# CHIRURGIEN DE MARINE.

## § I.

C'était une nuit grise et froide comme toutes les nuits de novembre sous le ciel de la Bretagne. Brest dormait depuis longtemps, et l'on n'entendait dans son port d'une lieue que le craquement des câbles immenses qui retiennent les vaisseaux, les rugissemens de la rafale de mer dans les magasins déserts, et les pas cadencés des sentinelles.

Au loin, sur la rive gauche, le seul édifice du bagne apparaissait éclairé au milieu des masses noires qui l'environnaient. Une de ses salles cependant brillait de clartés moins vives, et s'effaçait dans la nuit : c'était l'infirmerie des forçats. A l'une des fenêtres de cette infirmerie, un jeune homme portant l'uniforme des chirurgiens de marine se tenait le front appuyé contre les barreaux de fer, et plongé dans une triste méditation. Après être demeuré long-temps dans la même position, il reporta les yeux sur un papier couvert de ratures, qu'il tenait à la main, comme s'il eût cherché à y ressaisir l'ensemble de sa rêverie, et il se mit à lire tout bas :

« ..... A quoi bon la vie sans le bonheur, et comment le bonheur sans la richesse? La richesse! c'est donc là le but; et, quant aux moyens de l'acquérir, il n'y a de mauvais que ceux qui échouent. Devenir riche, d'abord! tout suit de là! Faites une bassesse et devenez riche, c'est une lâcheté d'un jour que le reste

Digitized by Google

de votre vie fera oublier. Commettez un crime et devenez riche; le crime peut se nier lorsqu'on ne le justifie pas : quant aux remords, s'ils existent, tourmentent-ils plus que le besoin? Lequel des deux rend les insomnies plus cuisantes, du désir non satisfait ou du repentir? En tout cas, je ne suis pas sûr des douleurs qui viennent de la conscience révoltée, et je suis sûr de celles que produit l'indigence. La logique m'ordonne donc de tout faire pour cesser d'être indigent. . . . . .

« Le pauvre ne vit pas : vivre, c'est avoir la possession de son être, et le pauvre ne l'a pas. En effet, de quoi est-il libre, si ce n'est de mourir de faim? J'ai vingt-sept ans, j'aime la joie, la campagne, les causeries de femme, et je passerai ma vie à manier des mourans; je vivrai dans un entrepont de cinq pieds ou dans une salle d'hôpital, n'entendant que des plaintes et des blasphèmes! Pourquoi une telle existence? Qu'ai-je fait pour la mériter? Et pourtant il faut que je la supporte? Lors même que je voudrais la changer par ce que les hommes appellent un crime, où en trouver l'occasion? Les crimes avantageux sont rares; il faut une faveur spéciale du ciel pour les rencontrer. La probité des trois quarts des hommes ne tient qu'à la difficulté de devenir des fripons. »

Arrivé à cette phrase, le jeune homme s'arrêta comme s'il eût voulu en sonder toute la profondeur. Il frappa sur le papier avec un geste d'affirmation, puis, penchant la tête sur une de ses mains, il tomba de nouveau dans une méditation sérieuse.

Pour celui qui eût pu lire alors dans sa pensée, c'eût été un singulier spectacle que le dépit de cet esprit chagrin, s'indignant de l'impuissance du pauvre à faire fructueusement le mal, et demandant compte à Dieu des difficultés dont il avait entouré le crime. Cependant, en regardant bien, il eût été facile de voir dans cette étrange direction d'idées plus d'égarement que de corruption. L'immoralité ne venait point là de vice, mais de soif de bien-être et d'ambition, maladies ordinaires des jeunes gens aux époques fiévreuses et mouvantes.

Edouard Launay était en effet un de ces hommes qui ne veulent point accepter une place dans le monde, mais la choisir, et qui pensent à envier la fortune le temps qu'il faudrait employer à l'atteindre. Né dans une condition médiocre, il pouvait ou se rési-

Digitized by Google

gner à être pauvre, ou travailler à ne plus l'être; il ne voulut prendre ni l'un ni l'autre de ces partis, et il aima mieux s'indigner contre les inégalités sociales, qu'il eût désirées à son profit. Ainsi placé vis-à-vis des autres au point de vue de la jalousie, tout lui apparut sous un faux jour, et son esprit se dépravа au milieu de sophismes méprisans et rongeurs. Absorbé d'ailleurs par la soif des jouissances, il y rapporta toutes ses actions. Le sentiment du devoir lui-même se perdit dans cette unique idée; il en était arrivé à la justification de tous les moyens conduisant au succès. Mais quoi qu'il eût fait, le mal était resté dans sa vie à l'état de système; il avait manié le vice dans ses raisonnemens, mais n'y avait point encore été initié par la pratique; quoique sa volonté fût chancelante, ses répugnances luttaient toujours; il n'eût même fallu peut-être qu'un but offert à cette intelligence inquiète, un doux sentiment jeté dans ce cœur vide, pour ranimer sa mourante vertu. L'ame de Launay était comme le navire qui attend le vent pour orienter ses voiles, également prête à la course en droite ligne, ou bien aux louvoiemens tortueux. Périlleuse situation, à laquelle arrivent la plupart des hommes chez qui la domination de l'esprit sur la matière n'est pas bien établie, et qui, toujours haletans sous les aiguillons sensuels, ont toujours besoin de se ménager une révolte contre le devoir.

Il y avait déjà long-temps que Launay était livré aux réflexions dont nous avons indiqué plus haut le sujet, lorsqu'un infirmier vint l'en retirer, en lui annonçant que *le numéro sept était mort*. Le jeune chirurgien quitta la fenêtre nonchalamment et à regret. Il se dirigea, à travers les deux rangs de lits, vers le *chiffre* qui lui avait été désigné, car dans un hôpital un malade n'a point de nom; la seule chose que l'on connaisse et que l'on soigne, c'est le lit; l'homme qui s'y trouve n'est qu'un accessoire passager qui change avec la paire de draps. En arrivant au *numéro sept*, Launay écarta la couverture qui, selon l'usage, avait été rejetée sur la tête du mort, et le regarda avec curiosité. Toutes ses préoccupations avaient évidemment fait place à une sorte d'intérêt scientifique : l'instinct du médecin s'était réveillé en lui à la vue du cadavre.

Il passa légèrement la main sur les protubérances du crâne, étudia un instant les muscles de la face, puis, comme s'il eût résolu

Digitized by Google

subitement de vérifier certaines observations ou d'éclaircir des doutes, il ordonna de transporter le corps à l'amphithéâtre.

Le mort devait offrir, en effet, un digne sujet d'études pour un disciple de Gall ou de Lavater. Convaincu de vols à main armée et condamné à une détention perpétuelle, Pierre Cranou avait vécu vingt ans au bagne, uniquement occupé de l'idée de fuir. Ses tentatives d'évasion, parfois heureuses, mais qui n'avaient jamais pu le soustraire long-temps aux recherches, montaient à soixante, et l'avaient ramené soixante fois sous le bâton de l'argousin. Ces corrections cruelles l'avaient même rendu infirme et valétudinaire, sans le faire renoncer toutefois à ses projets; on eût dit même que ses désirs de liberté grandissaient avec l'impossibilité de les satisfaire : l'idée d'évasion devint chez Cranou une sorte de monomanie incorrigible. Il fallut avoir recours aux moyens extrêmes : le forçat fut rivé à son banc, chargé de trente livres de fer, et ne sortit plus. Cette dernière mesure lui ôta enfin tout espoir. Il parut renoncer à fuir, mais il tomba gravement malade. Il y avait environ huit jours qu'il se trouvait à l'infirmerie au moment où commence notre récit.

Le garde rentra avec la civière, et le mort fut transporté à la salle de dissection.

L'amphithéâtre du bagne, qui servait rarement, était encore plus hideux que ces lieux ne le sont d'habitude. Çà et là étaient dispersés quelques membres demi-rongés par les rats; des lambeaux de chair putréfiée pendaient le long de la table de marbre, et le pied glissait sur les dalles inondées d'un sang verdâtre. Au fond, un squelette incomplet, suspendu près d'une fenêtre ouverte, se balançait au vent du soir, et faisait entendre son cliquetis bizarre. Quelque habitué que fût Launay à la vue de pareils objets, l'heure inaccoutumée à laquelle il se trouvait là, la froide humidité de l'amphithéâtre, et cette incertitude fantastique que la nuit jette sur tout, lui causèrent une sorte de malaise. Il se hâta de préparer ses instrumens, s'approcha de la table, et découvrit le cadavre du forçat. Il était entièrement nu : le corps, amaigri et replié sur lui-même, aurait paru appartenir à un vieillard, si, de loin en loin, quelques muscles tendus, quelques chairs mieux conservées n'eussent indiqué les restes d'une virilité vivace; mais ces traces

Digitized by Google

de jeunesse n'apparaissaient qu'éparses et rares. Les membres, couverts des cicatrices qu'y avait laissées le bâton du garde-chiourme, étaient, en général, tellement déchiquetés, noueux et faussés, qu'on les eût crus composés de mille débris grossièrement soudés l'un à l'autre. La manille de fer emprisonnait encore la jambe gauche, et y avait imprimé une trace profonde. Après avoir regardé un instant les restes d'un homme qui avait tant souffert pendant sa vie pour briser une chaîne dont le bout pendait encore à son cadavre, Launay approcha la lampe, et s'arma du couteau de dissection. Mais au moment où il saisissait le bras du mort, il crut sentir de la résistance. Surpris et presque effrayé, il se pencha sur le corps et souleva la tête jusqu'à la lampe; les paupières frémirent légèrement; il approcha davantage... Les yeux s'ouvrirent tout-à-fait! Launay se rejeta en arrière, saisi d'épouvante. Alors le cadavre se redressa lentement, s'assit sur son séant, et regarda autour de lui avec inquiétude. Le jeune chirurgien était muet et immobile, ne sachant que penser, lorsqu'il vit Pierre Cranou se glisser lestement à terre et se diriger vers la croisée. Ce mouvement fut un trait de lumière. Plus d'une fois déjà des forçats avaient ainsi cherché, dans une mort feinte, des chances d'évasion; il comprit qu'il avait été pris pour dupe, et, revenu de son premier effroi, il s'élança après Cranou qu'il saisit par le milieu du corps au moment où il allait franchir la fenêtre. Le forçat essaya de se dégager, mais Launay ne lâcha point prise, et une lutte acharnée s'établit entre eux. Elle se termina par la chute de Pierre, qui, nu et affaibli, ne pouvait résister long-temps.

— Tu vois que tu n'es pas le plus fort, dit le chirurgien, en affermissant le genou avec lequel il le tenait sous lui; tu ne te sauveras point malgré moi.

Cranou fit encore quelques efforts, mais, reconnaissant qu'ils étaient inutiles, il renonça à la résistance.

— Laissez-moi m'échapper, au nom de Dieu! monsieur Launay, dit-il d'une voix suppliante; que vous importe ma fuite? Vous n'êtes point chargé de me garder.

— Je le suis pendant ta maladie. Que dirait-on d'un médecin qui laisse évader ses morts?

— On ne le saura point; et, d'ailleurs, on ne peut rien vous

Digitized by Google

faire, à vous. Oh! je vous en conjure, monsieur Launay, mon cher monsieur Launay, laissez-moi me sauver, laissez-moi sortir. Quand je ne devrais que dépasser la porte!.... J'aurais été libre une minute; j'aurais fait un pas hors du bagne; j'aurais respiré l'air de dehors. Car, depuis ma dernière évasion, on ne me laisse plus sortir, vous savez bien, mon bon monsieur Launay!... Je vous en prie.

— C'est impossible.

Le forçat fit un nouvel effort pour se dégager, mais le chirurgien le tenait vigoureusement.

— Tu ne bougeras pas sans ma permission, reprit-il; je ne veux pas que l'on dise que tu t'es moqué de moi.

— Je veux être libre; il faut que je sois libre, cria Cranou. O mon Dieu! avoir souffert si long-temps inutilement! moi qui ai caché deux mois jusqu'à mon désir de me sauver. J'ai manqué une occasion, peut-être! Moi qui suis resté trois jours sans manger pour devenir malade et aller à l'infirmerie! J'avais si bien réussi à paraître mort! Vous y avez été trompés tous! Et tout cela pour rien, pour rien! Toucher au but et le manquer! Oh! c'est trop! c'est trop! c'est trop!

Cranou frappait sa tête avec rage contre les dalles de l'amphitéâtre; Launay fut ému de son désespoir.

— Et pourquoi désires-tu si vivement la liberté?

— Pourquoi? Ah! vous n'avez jamais été prisonnier, vous! Pourquoi je veux être libre? parce que je ne peux pas vivre ici. Je veux retourner dans mon pays avant de mourir; me chauffer au soleil de Marseille. Pensez donc! il y a vingt ans que je n'ai vu un olivier.

— Mais tu n'es même plus assez fort ni assez dispos pour reprendre ton ancien métier; tu mourrais de faim si tu étais libre.

Cranou grimaça un sourire plein d'une vanité dédaigneuse.

— Je suis plus riche que vous tous.

— Toi, riche?

— Moi.

— Tu es bien heureux.

Quoique ce mot eût été prononcé avec ironie, l'accent du chirurgien avait sans doute quelque chose que le forçat comprit.

Digitized by Google

— Ecoutez, dit-il plus bas, voulez-vous être riche aussi, vous? J'en ai assez pour deux.

— Tu me prends pour un imbécile, Cranou.

— Je vous dis que j'ai de quoi faire votre fortune.

— Quelque vol à commettre avec toi, n'est-ce pas?

— Non, mais de l'argent à recevoir. Aidez-moi à fuir, et je partage.

— Garde tes contes pour quelque autre, dit Launay, honteux de prêter, malgré lui, l'oreille aux mensonges d'un forçat; reviens à la salle, et que cela finisse.

En parlant ainsi, le jeune chirurgien s'était levé, sans lâcher toutefois les deux mains de Cranou.

— Vous ne voulez pas me croire? répéta celui-ci avec désespoir; sur ma tête, monsieur Launay, je vous dis vrai : que faut-il donc pour vous persuader?

— Montre-moi ton trésor.

— Je ne l'ai pas ici; vous savez bien que je ne puis pas l'avoir; mais laissez-moi m'évader, et je jure devant Dieu que vous en aurez votre part.

— Je la regarde comme reçue. Allons, drôle, viens te faire ressouder à la chaîne.

Cranou poussa un gémissement. Un instant il parut en proie à une incertitude poignante; enfin, se dressant tout à coup :

— Ecoutez-moi, s'écria-t-il d'un accent si vrai, que le chirurgien en fut saisi; promettez-vous de me laisser fuir si je vous prouve que je ne mens pas?

— Voyons cela.

— Me le promettez-vous?

— Je ne risque pas beaucoup, je suppose.

— Jurez, alors.

— Soit, je te le jure.

— Eh bien.... sur la grève de Saint-Michel, dans la partie nord du rocher l'Irglas, au fond d'un trou, à six pieds de terre, j'ai caché, il y a dix ans, une cassette qui contient 400,000 fr. de billets de banque.

— Et d'où te venait cette cassette?

— D'un voyageur que nous avions assassiné sur la grève même.

Digitized by Google

— Misérable!

— Quatre cent mille francs! répéta le forçat d'un air triomphant, c'est de quoi être riche à deux, j'espère. Si vous le voulez, la moitié de la somme est à vous?

Launay secoua la tête.

— Il n'y a qu'une difficulté à ton histoire, c'est qu'il y a dix ans tu étais déjà au bagne.

— Il y a dix ans, j'étais en fuite avec Martin. Nous fîmes le coup ensemble sur la grève, et nous cachâmes la cassette, de peur d'être poursuivis. Le lendemain, la gendarmerie nous arrêta à Plestin. Depuis, Martin est mort au bagne, et je suis resté seul connaissant le dépôt.

Malgré les efforts de Launay pour affecter de l'indifférence, il était évident qu'il écoutait le forçat avec une attention avide. Quand celui-ci eut cessé de parler, il demeura quelque temps pensif, comme s'il eût discuté en lui-même la vraisemblance de ce qui venait de lui être raconté; mais, sortant tout à coup de cette préoccupation, il rougit en rencontrant le regard de Cranou fixé sur lui, et dit d'un ton qu'il essaya de rendre léger:

— Ton roman est bien inventé, mais il est vieux; on ne croit plus guère aux trésors cachés, même dans les opéras-comiques. Cherche-moi une autre histoire.

Le forçat tressaillit.

— Vous ne me croyez pas?

— Je crois que tu es un habile coquin, qui aime à exercer son imagination aux dépens des simples.

— Monsieur Launay, monsieur Launay, par grace, croyez-moi! La cassette est dans un trou de l'Irglas; je suis sûr de la retrouver en la cherchant.

— Je t'en exempte.

— Monsieur Launay, vous aurez les deux tiers; je vous donnerai les deux tiers...

— C'est assez...

— Et tous les bijoux, car il y a aussi des bijoux.

— Assez, te dis-je; pas un mot de plus; lève-toi!

Cranou poussa un cri de rage, et se laissa retomber à terre.

— Je ne me lèverai pas; que l'on m'emporte d'ici; je ne ferai

Digitized by Google

point un pas. Oh! il ne veut pas croire!... Monsieur Launay, c'est vrai, pourtant... mais il ne veut pas croire. Et n'avoir pas la cassette là; impossible de pouvoir prouver que je ne mens pas! Rien que dix lieues entre elle et moi, entre le bagne et la richesse! Monsieur Launay, monsieur Launay, vous vous en repentirez!... Oh! il ne veut pas croire!...

Le forçat se roulait à terre, fou de désespoir. Quant à Launay, il montrait une grande perplexité. Le récit de Cranou avait remué tout ce monde de mauvaises pensées qui sommeillait en lui. D'un côté, il se sentait près de croire aux paroles du forçat, et disposé à accepter ses propositions; tandis que d'un autre, la crainte d'être pris pour dupe et la honte d'une pareille connivence le retenaient. Cette dernière raison l'emporta; mais, pour en finir sur-le-champ avec la tentation, il s'approcha de Cranou, et, le prenant sous les bras, essaya de le soulever pour le transporter lui-même à la salle. Voyant ses efforts inutiles, il se décida à aller chercher du secours.

Il sortit donc après avoir fermé la porte à double tour, et courut à la salle de garde, où il ordonna à deux infirmiers de le suivre.

Comme ils approchaient de l'amphithéâtre, un coup de feu partit à côté d'eux, et, presque au même instant, un homme nu et couvert de sang parut chancelant à l'autre extrémité de la cour. C'était Cranou qui, resté seul, était parvenu à s'échapper par la fenêtre, et sur qui la sentinelle venait de tirer.

Launay arriva à temps pour le recevoir dans ses bras; mais la balle lui avait traversé la poitrine, il était mort.

## § II.

Badenwiller est une petite ville placée dans une fente de montagne, au pied de la Forêt-Noire, et dont le site semble avoir été disposé à dessein pour le poète qui voudrait faire une description du paradis terrestre. Encadrée de monts et de forêts, la vallée s'étend au-dessous de la ville, toute brodée de fleurs que les eaux thermales y font éclore, et pareille à une pièce de velours peint que l'on aurait déroulée au soleil. Son peu d'étendue ajoute encore à sa beauté. L'œil en embrasse tous les charmes, et l'oreille

Digitized by Google

en entend à la fois tous les murmures. Du reste, rien ne manque à ce coin de terre caché au fond des gorges sauvages, ni la grâce, ni la puissance, ni la fraîcheur. On dirait que Dieu a pris plaisir à concentrer dans cet étroit espace ce qu'il disséminé ailleurs. Toute la nature est là comme le parfum de toutes les roses dans le frêle sachet que respire la sultane.

Badenwiller, ainsi que son nom l'indique, est une ville de bains. Les Romains y eurent même autrefois des thermes, dont on montre encore au voyageur les curieux débris. De nos jours, c'est là que se donnent rendez-vous les oisifs de second ordre, qui, par économie ou par timidité bourgeoise, redoutent les mondaines réunions de Baden. On y trouve quelques Suisses fumant à côté de leurs femmes qui tricotent, de silencieuses Badoises, et un grand nombre d'Alsaciennes, reconnaissables au soin avec lequel elles parlent français devant les Allemands, et allemand devant les Français.

Au moment où nous reprenons notre histoire, les baigneurs logés à la *Ville de Carlsrhue*, l'un des meilleurs hôtels de Badenwiller, étaient réunis sous une petite allée d'acacias plantée près de l'auberge, et Mme Perscof venait de les rejoindre avec sa fille. Mme Perscof, bourgeoise de Mulhausen, où elle *avait eu des parens bourgmestres*, comme elle se plaisait à le répéter, était une de ces honnêtes mères de famille dont toutes les paroles, toutes les actions et toutes les pensées ne semblent avoir qu'un but, et sur le front desquelles on pourrait lire : *fille à marier!* Encore jeune à la mort de son mari, elle avait eu l'habileté de se faire de son veuvage une sorte de position sociale; et ses *malheurs*, ainsi que ses vertus, étaient passés dans le domaine public. Lorsque ses filles devinrent grandes, elle se servit habilement de la protection générale qui lui était accordée pour établir avantageusement les trois premières. Mais quand arriva le tour de la quatrième, elle éprouva des difficultés auxquelles elle ne s'attendait pas. Sa maison était devenue, pour les jeunes gens à marier, comme l'antre du lion; ils y avaient vu entrer trois des leurs qui n'étaient point ressortis; aussi s'écartèrent-ils avec terreur. Mme Perscof eut beau parcourir les bals et les thés en parlant de son aïeul le bourgmestre, nul ne se présenta. Enfin, voyant l'impossibilité de placer convenable-

Digitized by Google

mant Clémence à Mulhausen, elle se décida à chercher ailleurs, et la conduisit aux eaux de Badenwiller : elle s'y trouvait déjà depuis six semaines.

Après avoir salué, par leurs noms, tous les baigneurs, et avoir demandé à chacun des nouvelles de ses rhumatismes ou de ses parens, Mme Perscof fit asseoir sa fille à côté d'elle, et la conversation, un instant suspendue par son arrivée, reprit son cours.

— Je trouve, en effet, dit une grosse dame qui tenait à peine sur trois chaises, qu'il y a quelque chose de bien étrange dans la conduite de cette miss Morpeth. Venir ici seule avec une espèce de gouvernante! de quoi cela a-t-il l'air?

— Cela n'est point aussi extraordinaire que vous le pensez, reprit une autre dame, qui passait pour connaître l'Angleterre, parce son mari était abonné à la *Revue Britannique*, il faut songer que miss Morpeth est Anglaise; et les Anglaises voyagent toujours seules, ou avec leurs amans; c'est dans les mœurs.

— Quelle immoralité! dit Mme Perscof.

— Au fait, qu'est-ce que c'est que ce M. Burns, qui suit partout la belle Anglaise? Elle prétend que c'est un ami de sa famille; mais un ami n'a pas toutes ces petites attentions : il a plutôt l'air d'un amoureux.

— Cependant il est bien vieux.

— Ce sont surtout les vieux que recherchent les femmes de ce caractère; ce M. Burns est riche, sans doute?

— Quelle infamie! s'écria Mme Perscof; je ne suis qu'une pauvre veuve; mais si j'avais une fille comme cette miss Morpeth...

— Après tout, interrompit la dame qui lisait la *Revue Britannique*, vous la jugez peut-être trop sévèrement. L'Angleterre est un pays libre, ils ont *l'habeas corpus* et les *hustings;* tout cela influe sur les mœurs; il faut faire la part de l'usage.

— Il n'y a pas d'usage qui tienne; cette Anglaise est une coquette. N'a-t-elle pas réussi à tourner la tête à M. Launay? un homme charmant, qui aurait pu faire le bonheur de quelque jeune personne bien élevée.

— Silence! dit la grosse dame, le voici lui-même.

Édouard Launay venait, en effet, de paraître au bout de la terrasse d'acacias. Il s'approcha lentement, salua les baigneurs et

Digitized by Google

s'assit, sans rien dire, sur un banc isolé. Mme Perscof, après avoir toussé, s'être détournée vers le jeune homme, et avoir dérangé sa chaise pour lui montrer une place entre elle et sa fille, se décida à une invitation directe; mais Launay refusa poliment de s'approcher. La vieille dame en fut piquée :

— Au fait, dit-elle, votre présence seule parmi nous est, en ce moment, une véritable faveur; c'est, si je ne me trompe, l'heure de votre promenade ordinaire avec miss Morpeth. Qui a pu déranger aujourd'hui vos habitudes?

— Miss Morpeth m'avait averti hier qu'elle ne sortirait pas ce matin.

— Elle a donc changé d'avis, dit la grosse dame, car la voilà qui revient du Blaou avec son inséparable compagnon M. Burns.

Launay se leva vivement. La jeune Anglaise arrivait en effet à la porte de l'hôtel, montée sur un de ces ânes à selle de bois qui servent aux excursions dans la Forêt-Noire. En apercevant Édouard, elle rougit excessivement, sauta à terre avec une vivacité effrayée, et entra dans l'auberge sans attendre son compagnon. M. Burns, étonné, regarda autour de lui comme pour trouver l'explication de ce trouble; mais à la vue du jeune Français, qui se tenait à quelques pas immobile et pâle, il parut tout comprendre, et, hochant la tête d'un air mécontent, il allait monter à son tour le perron de l'hôtel, lorsque Launay lui saisit le bras.

— Monsieur, dit-il avec agitation, je désire avoir une explication avec vous.

La figure de l'Anglais s'éclaircit comme s'il eût attendu et désiré cette démarche.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

Tous deux prirent le chemin du parc. Après une centaine de pas, Launay se détourna, et voyant qu'ils étaient seuls :

— Monsieur, dit-il en s'arrêtant court, vous savez sans doute quel motif m'amène vers vous?

— Je crois le connaître.

— Vous ne pouvez ignorer ni mon amour pour miss Morpeth, ni l'espoir que j'ai dû concevoir un instant de voir ma recherche agréée par elle. Sans connaître les droits que vous avez à sa con-

Digitized by Google

fiance, je sais qu'elle vous regarde comme son conseiller. C'est donc à vous que je demanderai compte de sa conduite. Je l'ai interrogée elle-même, et elle s'est troublée; elle a mêlé votre nom à je ne sais quelle réponse que je n'ai pu comprendre; ses larmes ont arrêté mes questions. Veuillez me faire connaître pourquoi un si grand changement s'est manifesté en elle depuis votre arrivée ici, pourquoi miss Fanny m'évite, et enfin, pour citer un fait, pourquoi, après m'avoir averti qu'elle ne pourrait sortir ce matin, elle a changé d'avis en votre faveur?

— Vous me demandez beaucoup de choses à la fois, monsieur, répondit froidement M. Burns. Quant à cette promenade que je viens de faire avec miss Morpeth, j'avais besoin de lui parler seul, et elle m'avait promis hier de m'accompagner au Blaou.

— Ainsi elle me trompait?

— Dites plutôt, monsieur, qu'elle a voulu adoucir un refus par ce mensonge innocent. Vous vous plaignez de sa réserve depuis mon arrivée; mais en y réfléchissant, vous eussiez senti qu'avant de se déterminer à un choix duquel dépendra sa vie, elle doit au moins connaître ce qu'elle a à craindre ou à espérer.

— Je ne sais si je vous comprends, monsieur, répondit Launay en rougissant, mais s'il s'agit de détails sur moi et sur ma position, je suis prêt à les donner.

— J'écoute.

— Je suis Breton et d'une famille honorable; mon père est mort capitaine de frégate à Brest. Resté orphelin à quinze ans, j'ai servi comme chirurgien dans la marine royale que j'ai quittée il y a seulement dix-huit mois. Quant à ma fortune... — Ici la voix de Launay trembla... — elle est facile à vérifier; je possède 400,000 fr. en rentes sur l'état, et je suis prêt à en fournir la preuve.

— Tous ces renseignemens ont un grand intérêt pour miss Morpeth; mais permettez-moi de vous le dire, venant de vous, ils ne peuvent suffire.

— Monsieur, s'écria Launay, ceci est une insulte.

— C'est de la prudence.

— Et à quel titre, après tout, me demandez-vous ces détails? Quels sont vos droits sur miss Morpeth? Vous même qui êtes-vous, monsieur?



Digitized by Google

— Un ami qui veille à son bonheur, pas autre chose.

— Ne puis-je vous dire à mon tour, venant de vous, cette réponse ne peut suffire?

— Monsieur, dit l'Anglais avec hauteur, c'est vous qui êtes venu à moi; je ne vous ai demandé ni de m'adresser vos confidences, ni de me croire; j'ai pu consentir à vous interroger, mais sans m'obliger à vous répondre. Dès que cette position respective ne vous convient plus, notre entretien est sans but.

A ces mots, M. Burns salua Launay avec une froide politesse, et reprit le chemin de l'auberge.

Au moment où il entrait, miss Fanny, qui avait suivi de loin sa conversation avec le jeune Français, avança la tête pour en deviner le résultat sur ses traits; mais cet examen ne lui apprit sans doute rien de favorable, car elle joignit les mains et baissa la tête en gémissant. M. Burns lui jeta un regard plein d'une douce compassion, et lui dit à demi-voix :

— Attendez encore, enfant, tout pourra s'arranger peut-être.

## § III.

Launay, resté seul, voulut d'abord courir sur les pas de l'Anglais pour lui demander raison des dernières paroles qu'il lui avait adressées; mais il fut arrêté par la crainte de rompre ainsi à jamais avec Fanny. Ce que lui avait dit cet homme ne pouvait d'ailleurs motiver raisonnablement une provocation, car son langage avait été orgueilleux plutôt qu'insultant; il dut donc se résigner.

Depuis qu'une opulence subite attribuée dans le monde à un héritage inattendu et lointain, mais dont le lecteur a, sans doute, deviné la véritable source, avait permis à Édouard Launay de quitter la marine, il avait cherché à se distraire par des voyages et avait parcouru successivement l'Italie, la Suisse, l'Allemagne. Ce fut en revenant de cette dernière excursion que le hasard le conduisit à Badenwiller au moment même où miss Morpeth venait d'y arriver. Frappé de la beauté pure et calme de la jeune fille, il profita de l'espèce de liberté que la commensalité établit entre les baigneurs pour se rapprocher d'elle. L'anglais lui était assez familier pour qu'il pût entretenir miss Fanny dans sa propre langue, et

Digitized by Google

cette circonstance, qui devint une cause de rapprochement, eut aussi pour résultat de les isoler du reste de la foule. Entourée d'Allemands qu'elle ne comprenait pas, miss Morpeth trouva une véritable joie à parler la langue de son pays. Elle se plaisait à corriger l'accent d'Édouard; elle s'amusait de ses gallicismes et lui donnait de longues explications, que le jeune homme avait soin d'oublier, afin que son ignorance nécessitât de nouvelles leçons.

Toute entière à son enseignement, Fanny lui laissa voir ainsi son esprit sans voile. Sa supériorité accidentelle l'exemptait de toute modestie; voulant faire le professeur en conscience, elle oublia ses réserves de jeune fille, et se montra à Launay dans toute la force et dans toute la grace de son intelligence.

Ces leçons étaient données le plus souvent en français, et cette circonstance leur prêtait un charme irrésistible. Il y a en effet dans l'accent inaccoutumé qu'une femme étrangère et belle donne à la langue qui n'est point la sienne, dans ce ton de doute et d'interrogation d'une voix qui hésite, dans cette espèce de prière perpétuelle d'une bouche qui se sent inhabile, je ne sais quelle grace enfantine. Les attitudes imprévues qu'elle donne à sa pensée, tous ces charmans barbarismes qui tombent de ses lèvres harmonieuses, ont quelque chose de neuf et de timide à la fois, qui touche en faisant sourire. Subjugué par cet attrait bizarre, Launay ne quitta bientôt plus miss Morpeth. Afin de justifier son assiduité, il proposa de lui lire nos plus grands poètes et de discuter avec elle les difficultés de langage qu'elle pourrait remarquer. Mais ces explications ne restèrent pas long-temps dans le domaine de la grammaire. Passant de la forme à la pensée, et de celle-ci à ses déductions, les deux jeunes gens entrèrent bientôt dans la discussion de toutes ces thèses rêveuses et tendres qu'il est si dangereux d'agiter à deux dans la solitude. Sans s'en apercevoir, Édouard et Fanny descendirent des généralités aux applications, et sortirent du roman pour entrer de plein pied dans l'histoire. Un mois suffi pour tout cela, et quand M. Burns arriva, ils s'étaient déjà fait clairement l'aveu de leur amour.

L'apparition de celui-ci troubla ce tranquille bonheur. Miss Morpeth l'avait annoncé à Launay comme un ami de sa famille qu'elle aimait et respectait à l'égal d'un père, mais sans s'expliquer da-



Digitized by Google

vantage sur les rapports qui la liaient à lui. Ce ne fut donc pas sans un certain mécontentement, mêlé de jalousie, qu'Édouard s'aperçut de l'empire exercé par le nouveau venu sur miss Fanny et de la tendresse qu'ils se témoignaient réciproquement. Aussi ne répondit-il que faiblement aux avances de M. Burns, qui, du, reste, se renfermèrent dans les limites d'une dignité froide et inquisitoriale qui le choquèrent. Depuis son changement de situation, il éprouvait une extrême répugnance à parler de son passé, et les moindres investigations relatives à sa personne ou à sa vie l'irritaient. Souvent au milieu de la conversation la plus animée, un fait raconté, un mot jeté en passant, arrêtaient court sa gaieté; et il était évident pour tout observateur attentif, qu'il y avait dans cette ame des cordes fatales que l'on ne pouvait effleurer, même par hasard, sans exciter un frémissement intérieur et douloureux.

On conçoit qu'il dut répondre à quelques interrogations indirectes que lui adressa M. Burns assez brusquement pour lui ôter l'envie de les renouveler. L'Anglais s'abstint, en effet, dès ce moment, de toute question; mais par suite sans doute de l'influence qu'il exerça secrètement sur miss Morpeth, celle-ci commença aussi dès-lors à se montrer moins libre et moins tendre. Édouard, inquiet, voulut s'expliquer avec la jeune fille et ne put en obtenir que des mots entrecoupés et des larmes. Les choses en étaient à ce point lorsque le jeune homme eut avec M. Burns la conversation que nous avons rapportée plus haut.

## § IV.

Lorsque, le soir, Launay retrouva miss Fanny dans la salle où se réunissaient les baigneurs, il se contenta de la saluer, et alla se placer à l'autre extrémité de la table de travail, près de M^me^ Perscof.

Il ne pouvait pardonner à miss Morpeth sa soumission aux volontés de ce Burns qu'il détestait. Quelle était en définitive la cause de cette dépendance à laquelle Fanny se résignait? C'était une dépendance trop craintive pour être fondée seulement sur l'amitié, trop tendre pour l'être sur la peur. Il y avait évidemment dans tout

Digitized by Google

cela un mystère. Quant aux honteuses suppositions qui avaient été faites par quelques femmes, Édouard n'y avait même pas songé; miss Morpeth s'était trop librement dévoilée à lui pour qu'il pût la méconnaître à ce point. Il s'était penché sur cette ame et avait vu jusqu'au fond comme dans une limpide fontaine. Il est des puretés si évidentes, des candeurs si saintes, que le doute même ne peut naître en leur présence; on les aperçoit comme le soleil, sans que l'idée vienne de les discuter; on sent qu'elles existent par cela seul qu'on se sent exister soi-même. Il n'y a guère que les caractères dont la valeur est contestable sur lesquels on éprouve de l'incertitude; c'est alors comme un instinct de répulsion qui s'éveille dans l'ame. Aussi la possibilité du soupçon est-elle peut-être la première punition infligée aux douteuses vertus.

Cependant M^me^ Perscof, aussi surprise que charmée d'avoir Launay entre elle et sa fille, ne négligeait rien pour être agréable au jeune homme. Elle lui parla successivement de son aïeul le bourgmestre, des beautés de la Suisse et de toiles peintes, sans pouvoir animer la conversation. Pour échapper à de nouvelles tentatives, Edouard prit son album et commença à crayonner au hasard. Mais toujours ses yeux et son esprit se tournaient involontairement vers le coin obscur où se trouvait miss Morpeth. Enfin impatienté de ne la voir faire aucune tentative pour se rapprocher, il jeta là son portefeuille et se mit à se promener à grands pas.

M^me^ Perscof, espérant le ramener, prit son album et s'extasia sur un paysage italien qu'elle regardait à rebours; mais voyant que ses exclamations étaient inutiles, et que Launay continuait à se promener, elle passa à sa voisine le cahier, qui fit bientôt le tour du cercle et arriva à miss Morpeth. Quoique celle-ci le connût, elle recommença à le feuilleter, moins pour les dessins que pour avoir sous les yeux quelque chose d'Edouard. En le parcourant, elle s'arrêta machinalement sur une étude de rochers. M. Burns, qui était près d'elle et suivait des yeux les feuillets, parut surpris à cette vue :

— Ah! l'Irglas! s'écria-t-il.

Launay, qui se trouvait à quelques pas, se détourna avec un tressaillement convulsif :

— Qui vous a dit cela, monsieur? demanda-t-il aigrement.

Digitized by Google

— Le nom est écrit au bas, répondit doucement Fanny.

— C'est une erreur; ce n'est point l'Irglas, je ne connais point l'Irglas.

Il reprit son album, et regardant le dessin indiqué :

— Une ridicule esquisse que j'ai faite en Suisse, ajouta-t-il; et il déchira la feuille avec humeur.

M. Burns avait suivi tous ses mouvemens d'un air étonné. On eût dit que ce qui venait d'arriver réveillait en lui quelque souvenir particulier. Il sembla prêt à interroger Launay, puis, comme s'il y eût renoncé, il s'éloigna rêveur.

Deux jours s'écoulèrent sans rien changer à la position des deux amans. Edouard, blessé dans son orgueil, attendait une avance de miss Fanny pour reprendre ses anciennes habitudes. La jeune fille, de son côté, semblait vouloir renouer leur intimité d'autrefois, et subir malgré elle une dure nécessité qui l'arrêtait. Il était clair qu'un mystère était venu se placer entre les deux jeunes gens et les tenait séparés; car si un secret possédé en commun est une sorte d'anneau qui soude à jamais deux cœurs l'un à l'autre, possédé séparément, c'est un mur que l'amour lui-même ne saurait franchir. La situation respective de miss Morpeth et de Launay aurait donc pu se prolonger fort long-temps si une circonstance inattendue n'était venue à leur secours.

Un soir qu'Édouard revenait de la montagne, fatigué et abattu, il entra dans la grande salle et vint s'accouder à une fenêtre. La nuit commençait à descendre sur la *coulée*, et les regards du jeune homme erraient sans but sur les sommets de la Forêt-Noire que baignaient les dernières lueurs du soleil couchant, lorsqu'une voix bien connue l'arracha à sa rêverie. Il se détourna vivement, et aperçut à l'autre extrémité de la salle miss Fanny et M. Burns. La jeune fille était assise tenant à la main une lettre qu'elle semblait lire avec une profonde émotion. Des larmes coulaient le long de ses joues enflammées, et des exclamations entrecoupées lui échappaient à chaque instant. Cette vue produisit sur Edouard un effet indicible. Oubliant tout ce qui s'était passé, il s'avança vivement vers miss Fanny en prononçant son nom. Le regard de M. Burns l'arrêta; mais la jeune fille avait vu son mouvement et l'avait compris : elle lui tendit la main. Launay, transporté, saisit

Digitized by Google

cette main, qu'il baisa ; puis, se rappelant la présence de M. Burns, il rougit, s'inclina avec un gracieux embarras et dit :

— Pardon, miss Morpeth; mais en voyant votre émotion, je n'ai point été maître de mon élan; j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé quelque chose de fâcheux.

— Oh ! non, monsieur, répondit-elle d'une voix vibrante, cette lettre n'a rien de triste : c'est de bonheur que je pleure.

Et regardant M. Burns, comme pour lire dans ses yeux l'approbation de ce qu'elle disait :

— C'est une bonne lettre, n'est-ce pas, mon ami?

L'Anglais s'inclina en souriant. Il y eut un moment de silence; pendant lequel les deux amans restèrent l'un vis-à-vis de l'autre, confus et les yeux baissés. Leur compagnon parut sentir que dans une telle circonstance sa présence était une cruauté. Il jeta sur eux un regard plein de bonhomie compatissante, et reprenant la lettre des mains de miss Morpeth, il sortit après avoir salué amicalement Launay.

Dès qu'ils se trouvèrent seuls, par un élan commun, les amans se tendirent les deux mains, et Edouard s'assit près de la jeune fille.

— Enfin ! dit celle-ci. Oh ! depuis combien de temps ne vous ai-je point vu ainsi près de moi?

— Que ne m'y appeliez-vous, Fanny ! je n'attendais qu'un geste.

— Et le pouvais-je, mon Dieu !

— Qui vous en empêchait?

— Ah ! ne m'interrogez pas, ne me demandez rien, laissez-moi aujourd'hui tout entière à ma joie; ne vous suffit-il pas de me voir heureuse?

— Vous avez encore des larmes suspendues à votre sourire.

— Je ne veux pas les essuyer, Edouard; ce sont de trop douces larmes; j'aime à les sentir sur mon visage; je voudrais les y garder toujours. J'ai peur que ma joie ne sèche avec elle.

— Oh ! tâchez que cela ne soit pas; ne nous brouillons plus; je sens que je ne puis vivre ainsi.

— Et le puis-je plus que vous?

— Pourquoi alors ne pas échapper à toutes ces contrariétés, à toutes ces bouderies dans lesquelles le cœur s'aigrit? Fanny, vous

Digitized by Google

savez combien je vous aime, voulez-vous laisser à toujours vos mains dans les miennes comme elles sont là?

La jeune fille était rouge et tremblante; elle leva sur Édouard des yeux chargés de langueur; puis, cachant son visage sur l'épaule du jeune homme :

— Vous savez bien que je le voudrais, dit-elle à voix basse.

— Alors pourquoi retarder notre bonheur?

— Savez-vous si je suis libre; si les personnes qui décident de mon sort n'avaient point conçu des projets plus ambitieux auxquels il faut d'abord les faire renoncer?

— Voilà donc l'obstacle qui nous sépare? Votre famille, noble et riche sans doute, méprise une alliance trop vulgaire.

—Je n'ai point dit cela, Édouard; j'aurais dû ne rien dire. Au nom du ciel, ne me faites point parler; vous voyez, je ne suis plus à moi!..... Oh! je vous en conjure, ne me demandez rien.

— Eh bien! soit, dit le jeune homme avec abandon; aimons-nous sans réflexion, et que la destinée fasse de nous ce qu'elle voudra. Mais ne me délaissez jamais comme vous venez de le faire, Fanny; car, seul, j'ai peur de moi-même. J'attendrai avec confiance tant que vous serez là; mais vous êtes ma patience comme vous êtes mon bonheur. Songez que je suis triste; restez toujours entre moi et ma pensée; faites-vous la garde-malade de mon ame : c'est un rôle qui vous va bien, à vous, pâles et douces Anglaises, à qui il ne manque que des ailes pour être des anges. Voulez-vous qu'il en soit ainsi, dites?

— Je le veux, Édouard, je le veux; mais, vous aussi, voulez-vous être serein et calme?

— Hélas! je le voudrais! J'essaierai, Fanny; je vous promets d'essayer.

— Et vous vous rapprocherez de M. Burns, demanda la jeune fille timidement: il le faut, Édouard.

— J'essaierai.

— Et moi, s'écria l'enfant dans une exaltation de joie et d'amour, je prierai Dieu pour que notre projet réussisse.

Launay la serra dans ses bras; et déposant sur son front un baiser mêlé de larmes :

— Priez-le aussi pour moi, Fanny, dit-il.

Digitized by Google

## § V.

Le lendemain matin, Édouard descendit au point du jour dans la vallée. L'explication qu'il avait eue la veille avec miss Morpeth avait produit en lui une sorte de révolution. En voyant les larmes candides de celle-ci, en entendant sa voix si pleine de naïveté et de religion, il avait retrouvé toutes les sensations de son adolescence. Il s'était trouvé lui-même si petit en face de cette ame d'enfant, qu'il avait eu honte de son indignité. Il est rare que la vue d'un être pur ne nous rappelle pas à d'honorables aspirations. Une vertu sereine produit sur nos dispositions morales le même effet que l'Apollon sur notre attitude extérieure; par imitation, notre ame se relève et prend une pose plus digne. Jamais Édouard n'avait senti aussi vivement le regret de son passé. Cet amour de miss Fanny lui causait une sorte de remords. Savait-elle à qui elle se donnait? Ah! pourquoi, pourquoi n'était-il point resté sans reproche? Il est donc vrai que dans toute existence il vient un jour, une heure, où les fautes commises se dressent autour de nous; un jour, une heure, où l'on apprend cruellement que *bonheur* et *devoir* sont deux noms donnés à une même chose. Comme alors tout se défleurit! comme les sources les plus fraîches s'empoisonnent! Rien ne soulage plus; les gémissemens étouffent, les pleurs brûlent. Vous avez beau entasser les joies dans votre cœur, tout fuit comme du tonneau des Danaïdes. Launay l'éprouvait douloureusement, car son bonheur même était devenu pour lui une source de souffrances.

Il parcourut long-temps la vallée, cherchant à calmer son agitation. Enfin, lorsque cette crise se fut apaisée, il revint vers l'auberge, où Fanny devait déjà l'attendre.

Le long du chemin, les gracieuses images dont il était entouré, et l'espoir de voir bientôt celle qu'il aimait, dissipèrent les nuages de son front. Avec cette souplesse de toutes les natures sensibles, il passa en peu de temps du désespoir à l'allégresse. Il se mit à faire un bouquet de fleurs des champs pour Fanny, et à chaque fleur cueillie, une triste pensée s'envolait de son cœur. Il arriva

Digitized by Google

ainsi à l'hôtel en regardant les papillons voler et en fredonnant un air de son enfance.

Comme il approchait, il aperçut devant la porte Mme Perscof avec la grosse dame, et quelques autres baigneuses qui semblaient en grande conférence. Ne pouvant les éviter, il hâta le pas pour passer rapidement; mais au moment où il mettait le pied sur la première marche, Mme Perscof l'arrêta par le bras.

— Nous causions de vous, monsieur Launay, dit-elle.

— C'est trop de bonté, madame.

— Je racontais votre histoire.

— Je ne comprends pas...

— Oh! c'est que je suis au fait de votre vie passée..... Vous ne vous en doutez guère, n'est-ce pas?

— Madame, dit Édouard troublé, c'est une plaisanterie...

— Ce n'est point une plaisanterie. Je sais que vous êtes né à Brest, que vous avez été reçu chirurgien de marine en 1816; je sais que vos camarades vous appellaient *le dernier des Stuarts*, par allusion à votre nom d'Édouard et à vos rêves ambitieux.... Ne suis-je pas bien informée?

— Si bien, madame, que je veux savoir qui vous a donné ces détails.

— Attendez, ce n'est pas tout; je sais encore que vous êtes devenu riche subitement en héritant d'un oncle que personne ne connaissait.

— Madame! madame! s'écria Launay, je veux savoir qui vous a dit cela. Suis-je donc soumis ici à une inquisition occulte? Qui vous a dit cela, madame? Je veux le savoir.

Mme Perscof fut presque effrayée.

— Mon Dieu! dit-elle, je ne voulais pas vous mettre en colère, je n'ai pas cherché à connaître tous ces détails; mais il y a ici sans doute des gens plus intéressés que moi à les avoir. Un fragment de lettre, que j'ai trouvé par hasard, m'a appris ce que je viens de répéter.

— Où est-il?

— Le voici.

Édouard reconnut la lettre qu'il avait vue la veille entre les mains de miss Fanny. En la parcourant, il vit que c'était une réponse à des questions fort détaillées faites à son sujet.

Digitized by Google

La découverte de cette lettre lui causa une véritable colère. L'idée que sa vie, qu'il eût voulu cacher à tous les yeux, était ainsi scrutée, et que tous pouvaient y porter un regard curieux, le transporta d'indignation. Ne pouvant maîtriser son agitation, il balbutia quelques excuses à Mme Persoof, garda la lettre et entra à l'auberge.

Miss Morpeth, qui l'attendait, sourit en l'apercevant; mais Launay s'avança jusqu'au balcon où elle se trouvait sans répondre à ce sourire.

— Mon Dieu! qu'avez-vous, Édouard? demanda-t-elle avec crainte.

Pour toute réponse, il lui tendit la lettre. Elle y jeta un regard, rougit et baissa les yeux. Launay froissa le papier avec emportement.

— Il y a, dit-il, des gens prudens jusqu'à n'ouvrir leur cœur que comme on ouvre un crédit, après renseignemens, et dont l'amour ne se déclare que sur un certificat de bonnes mœurs.

— Édouard! cria Fanny en se levant.

Mais il ne l'écouta pas.

— Ceux-là ne savent pas que se défier c'est mépriser; ils aiment mieux croire l'étranger qu'ils interrogent que l'homme dont l'ame entière leur appartient. C'est le soupçon qui leur forge l'anneau d'alliance, et ils ne donnent leur affection que sur bonne hypothèque. Que vous semble, miss Morpeth, de pareilles gens?

Miss Fanny avait écouté sans faire un mouvement; seulement elle était devenue plus pâle à mesure qu'Édouard parlait. Quand il s'arrêta, elle posa doucement la main sur le bras du jeune homme, et, d'un accent indicible, tant il contenait de douleur retenue :

— Je ne suis pas de ces gens-là, Edouard, vous le savez, car je vous ai aimé quand je connaissais à peine votre nom. Cette lettre qui vous blesse ne m'était point adressée; ce n'est point moi qui l'ai demandée. En la lisant, j'ai pleuré de joie, parce que j'y lisais votre éloge, et qu'elle pouvait lever bien des obstacles. Mais pourquoi aurais-je songé à avoir des renseignemens sur votre vie? Avais-je pensé à vous en donner sur la mienne? Je vous connaissais mieux que nul autre, car je vous aimais plus. Je n'ai pu em-

Digitized by Google

pêcher cette démarche qui vous a irrité; j'ai eu tort, puisque j'en ai été la cause; j'ai eu tort, puisque vous avez souffert; mais vous me pardonneriez une faute; ne pouvez-vous me pardonner un malheur?

Ces mots avaient été prononcés avec une si angélique douceur; il y avait dans le geste, dans la voix, dans le regard de miss Fanny, une vérité si saisissante par sa simplicité, une douleur si sincère et pour ainsi dire si modeste, qu'Édouard en demeura frappé. Son ressentiment s'amortit contre cette soumission. Il arrivait furieux, la main levée, et il trouvait un enfant à genoux qui lui prouvait d'un mot son innocence et lui demandait néanmoins pardon. Quelle colère ne se serait brisée devant cette humble tendresse? Il prit les mains de miss Fanny, et les serrant contre sa poitrine :

— C'est vrai, dit-il, je suis un fou et vous un ange; ne m'en veuillez pas. Mais l'idée d'une défiance de votre part m'a mis hors de moi : j'ai été trop prompt. C'est encore cet homme que j'aurais dû accuser. Toutes les fois qu'un ennui m'arrive, je devrais penser à lui. Je le trouve partout sur mon chemin.

— Ne le jugez pas, au nom du ciel! Édouard, ne le jugez pas encore; attendez à le mieux connaître.

— Quel qu'il soit, devrais-je le remercier du mal qu'il m'a fait?

— Peut-être, mon ami.

— Je ne vous comprends pas, Fanny?

— Aussi ne vous ai-je point demandé de me comprendre, mais de me croire, dit-elle avec un irrésistible sourire.

Édouard fut entraîné.

— Vous avez raison, toujours raison, Fanny, c'est moi qui suis un insensé de vous tourmenter ainsi. Vous voyez, je suis si peu accoutumé au bonheur, que je ne sais point m'en servir. Je le gâte et le gaspille sans raison. Pardonnez-moi. Je sens combien je vous méritais peu....

— Allez, interrompit gaiement la jeune fille, en posant sur ses lèvres deux mains qu'il baisa avec amour; je vous pardonne, mais ne péchez plus.

Les deux amans s'assirent ensuite l'un à côté de l'autre, et commencèrent une de ces conversations impossibles à décrire, mélange de mots sans suite, de gestes joueurs, de folies sérieuses et de lu-

Digitized by Google

tineries caressantes. Leur amour paraissait doublé, car c'est là l'effet ordinaire de ces querelles. Il semble alors que la passion, comme un enfant qui a boudé long-temps et auquel on vient de pardonner, cherche à faire oublier ses fautes par mille gentillesses. Fanny et Edouard se livrèrent à toutes les puérilités ravissantes habituelles à de tels entretiens. Rêves, souvenirs, confidences, idolâtries, rien ne fut oublié. Puis il fallut savoir qui d'elle ou de lui aimait le mieux; éternel débat des amans, toujours soulevé et jamais résolu.

— J'aime plus que vous, car je vous dois plus, répétait Launay, en jouant avec l'écharpe de Fanny.

— On ne peut jamais devoir plus que le bonheur.

— Moi j'aime en vous votre douceur, votre intelligence, votre beauté; mais vous, que pouvez-vous aimer en moi?

— J'aime votre amour.

— Ah! oui, aimez cela, Fanny, s'écriait le jeune homme, aimez cela, car c'est la seule chose que je sois sûr de ne perdre jamais; vous avez raison, c'est là mon charme, aimez mon amour, car il est immense, car c'est le premier, le seul que j'aie ressenti.

— Le premier, le seul, répétait Fanny en secouant la tête, et cependant cette main porte une bague d'alliance.

— Cet anneau? ah! n'en soyez point jalouse; ce n'est qu'à défaut de vous qu'il me procurera une fiancée, et alors mon infidélité ne pourra vous blesser : *mon ombre voyagera sur l'aile des vents, couverte d'un nuage sombre.*

— Que voulez-vous dire?

— Rien, rien, enfant; ne nous occupons que du présent, parlez-moi de votre tendresse; si vous m'aimez toutefois, car vous ne me l'avez point encore dit.

— Méchant, murmurait-elle, souriante et confuse.

— Méchant veut dire je vous aime un peu, n'est-ce pas? et pourtant, miss, vous êtes trop bien élevée pour m'aimer devant le monde; quand nous ne sommes point seuls et que je cherche à vous parler du regard, vous baissez vos grandes paupières comme une pensionnaire en visite, et vous faites de vos longs cils une sorte d'éventail à votre cœur. Parmi vous, cela s'appelle, je crois, décence, mais dans le dictionnaire, ma belle miss, cela se nomme hypocrisie.

Digitized by Google

Et Fanny de se récrier.

— Hypocrisie, miss, répétait Édouard en souriant, et de la moins logique, car pourquoi cacher l'amour quand vous ne cachez pas l'amitié? Vous souriez à M. Burns et non à moi; vous lui accordez des faveurs que vous me refusez.

— Lesquelles donc?

— Mille : par exemple cette écharpe que je tiens, c'est lui qui vous l'a donnée; porteriez-vous ainsi un présent de moi?

— Quelle différence!

— Je n'en vois pas. Pourquoi ne m'accordez-vous point aussi cette joie? Laissez-moi vous donner une agrafe pour cette écharpe, Fanny, chaque fois que je vous la verrai, je me dirai que vous pensez à moi. Puis ce sera comme un symbole de l'union que vous voulez établir entre M. Burns et moi.

— Plus tard, plus tard, répondit la jeune fille prête à céder.

— Je vous l'enverrai ce soir, dit Édouard.

Quelqu'un entra.

Une heure après, Launay fouillait dans un écrin richement garni et en retirait un magnifique camée que Fanny reçut le jour même avec un billet qui ne contenait que ces mots.

« C'est un bijou de famille, il appartenait à ma mère, c'est elle qui l'offre à sa fille. »

Ainsi que le jeune homme l'avait prévu, ces deux lignes levèrent les derniers scrupules de la jeune fille, et lorsqu'il descendit le soir dans la salle commune où les baigneurs étaient réunis, il aperçut miss Morpeth trop entourée pour qu'il pût lui parler, mais qui le cherchait des yeux; le camée retenait son écharpe. Édouard la remercia d'un regard plein de reconnaissance et d'amour.

Dans ce moment M. Burns entra. Après avoir salué tout le monde, il s'approcha de miss Morpeth : en se penchant vers elle pour lui parler, ses yeux rencontrèrent le camée; il s'arrêta court.

— Qu'avez-vous? demanda Fanny étonnée.

— Je ne vous connaissais pas ce bijou, dit-il en désignant l'agrafe du regard.

Miss Morpeth devint confuse.

— Depuis quand est-il en votre possession?

— D'aujourd'hui seulement.

Digitized by Google

Il s'approcha davantage et l'examina plus attentivement.

— A qui l'avez-vous acheté?

— Je ne l'ai point acheté, murmura la jeune fille, n'osant lever les yeux.

M. Burns fit un brusque mouvement de surprise.

— On vous l'a donné?

Elle ne répondit pas.

Il laissa échapper un geste de mécontentement et parut prêt à adresser un reproche à la jeune fille; mais comme s'il eût senti que le lieu n'était point favorable pour une explication :

— Nous en reparlerons, dit-il; veuillez seulement me confier un instant ce camée.

Miss Morpeth tremblante le détacha et le lui remit. M. Burns le considéra long-temps avec une attention singulière; il le retourna en tous sens, en examina les moindres détails d'un air d'incertitude, mais tout à coup un souvenir sembla l'illuminer; il posa le doigt sur une aspérité imperceptible et le camée s'ouvrit. Il ne put retenir une exclamation; Fanny suivait tous ses mouvemens avec une sorte d'épouvante. Il se tourna brusquement vers elle.

— D'où M. Launay a-t-il eu le camée.

— C'est un bijou de famille que lui a laissé sa mère.

— Il vous a dit cela?

— Il me l'a dit.

Le front de l'Anglais s'assombrit. Il s'éloigna tenant toujours l'agrafe et se mit à se promener dans le fond de la salle. Ses yeux se portaient alternativement du camée sur Launay, qui, placé à quelque distance, n'avait rien remarqué; enfin il parut prendre une résolution subite, et se rapprocha du cercle des baigneurs.

Dans ce moment un Français parlait de l'expédition de l'Euphrate et des dangers que courraient les explorateurs au milieu de ces peuplades sauvages.

— Les dangers auxquels on est exposé en Europe ne sont guère moins grands, dit vivement M. Burns, et il est peu de voyageurs qui n'aient couru risque de la vie au moins une fois.

— Sur les routes d'Angleterre peut-être? répondit le Français, mécontent d'avoir été interrompu.

Digitized by Google

— En France, monsieur, il n'y a pas encore douze ans, que moi qui vous parle, j'y ai été assassiné.

Les femmes poussèrent une exclamation d'effroi et de curiosité.

— Vous, vous ! comment cela?

Tous les siéges se rapprochèrent, et le cercle se resserra autour de M. Burns.

— C'est un évènement fort simple, reprit-il, quoiqu'il ait eu pour pour moi des suites cruelles. Après être débarqué à Brest, je parcourais la Bretagne en chaise de poste; j'étais seul et porteur de 400,000 fr. en *bank notes*. Nous devions traverser une grève immense appelée grève de Saint-Michel.

Launay, qui était resté à l'écart et étranger au mouvement qui s'était fait autour de M. Burns, tressaillit au nom que celui-ci venait de prononcer; il leva la tête et prêta l'oreille. L'Anglais, qui avait tout vu, continua.

—Quand nous arrivâmes à ce passage, la nuit se trouvait déjà avancée, et l'obscurité était profonde. La chaise de poste commença à rouler sur le sable humide sans que l'on entendît le bruit des roues, ni celui des chevaux. Il y avait quelque chose d'étrange dans cette situation. Je me sentais emporté comme par enchantement à travers les ténèbres; à ma droite et sur une ligne immense, je voyais des formes blanches et mouvantes qui paraissaient et disparaissaient alternativement. Une rumeur confuse, semblable à celle d'une multitude, venait de ce côté; c'était le bruissement de la marée qui descendait. Je roulais ainsi, depuis dix minutes, tout occupé du spectacle bizarre que j'avais sous les yeux, lorsque la voiture passa devant un rocher accroupi au milieu de cette plaine de sable comme un sphinx égyptien dans le désert. — *L'Irglas*, me cria le postillon en me montrant avec son fouet l'écueil énorme. Ce nom devait rester gravé dans ma mémoire. A peine avions-nous dépassé le rocher, que la chaise de poste s'arrêta subitement. J'entendis un cri et le bruit que fait la chute d'un homme; je m'élançai à la portière, mais je n'eus le temps de rien voir; je retombai à l'instant dans la voiture, la tête brisée et baigné dans mon sang.

Un long murmure d'horreur interrompit M. Burns. Il tourna les

Digitized by Google

yeux vers Launay : celui-ci n'avait point quitté la même place, mais sa pâleur était effrayante.

Il reprit :

— Lorsque je revins à moi, plusieurs jours après, je sus que des pêcheurs m'avaient recueilli sur la grève, où l'on avait trouvé ma voiture pillée et le postillon mort. Je fus trois mois à me rétablir de ma blessure.

— Et l'on ne put découvrir vos assassins? demandèrent plusieurs personnes en même temps.

— Les recherches qui furent faites alors n'amenèrent aucun résultat. J'avais pourtant quelque espoir, car, parmi les objets volés, se trouvait une cassette qui contenait plusieurs bijoux faciles à reconnaître, entre autres, un camée semblable à celui-ci.

M. Burns montra l'agrafe qu'il avait gardée à la main. On se penchait déjà pour l'examiner, lorsque miss Fanny poussa un cri : tous les yeux se tournèrent vers l'endroit qu'indiquaient ses regards. Edouard Launay s'appuyait au mur, prêt à perdre connaissance.

— Qu'a-t-il? s'écria-t-on de tous côtés.

M. Burns se leva.

— Je puis vous l'apprendre.....

— Mon père..., cria Fanny en s'élançant vers lui, éperdue et les mains suppliantes.

L'Anglais s'arrêta et la reçut dans ses bras, presque évanouie. Mais à ce cri tous les spectateurs s'étaient détournés stupéfaits. Launay lui-même l'entendit; il se redressa comme un spectre, écarta ceux qui l'entouraient, et, apercevant M. Burns qui soutenait la jeune fille :

— Son père! son père! répéta-t-il avec égarement : mon Dieu! son père!

Il chercha un instant autour de lui d'un œil éperdu; et, s'élançant vers la porte, il disparut.

## § VI.

Les soins que M. Burns fut obligé de faire donner dans les premiers instans à miss Morpeth, qui venait d'être saisie de spasmes et



Digitized by Google

d'une fièvre violente, le détournaient de tout autre pensée. La fille, car nous pouvons désormais lui donner ce nom, venait enfin de s'assoupir ; il l'avait quittée un instant, et se promenait pensif dans la chambre qui précédait celle de Fanny, lorsque la porte s'ouvrit doucement, et Edouard Launay parut sur le seuil. M. Burns recula de surprise, et presque d'effroi. Le jeune homme s'arrêta ; il y avait tant d'humilité dans son attitude, que l'Anglais en fut rassuré.

— Vous ne m'attendiez pas, sans doute, monsieur, dit Edouard à voix basse.

— Il est vrai ; les assassins ont d'habitude plus de prudence.

— Aussi en aurais-je davantage, si j'étais un assassin ; mais je tiens à vous détromper, monsieur.

M. Burns secoua la tête.

— Ah ! ne vous pressez point de juger ; ce que je vais vous dire me laisse assez coupable pour qu'on me croie. Du reste, monsieur, la preuve que je n'ai point trempé dans ce crime est facile ; à l'époque où il fut commis, je me trouvais depuis un an dans les mers du Sud : ces états de service en font foi.

L'Anglais jeta les yeux sur le papier que Launay lui présenta.

— D'où vous vient alors ce camée ? demanda-t-il ; pourquoi votre trouble en écoutant tout à l'heure mon récit ? Il est évident que vous avez eu connaissance du crime, si vous n'y avez pris part.

— J'en ai eu connaissance.

— Vous avez remis cette agrafe à miss Fanny comme un héritage de famille ; est-ce votre famille que je dois accuser ?

Launay frémit ; une justification à laquelle il n'avait point songé lui était indiquée !... mais il eut honte de cette pensée.

— Non, non, dit-il, ma famille fut toujours respectée et digne de l'être.

— Quelle part avez-vous donc eue au crime, malheureux ?

— J'en ai accepté l'héritage : voilà ma faute. Ecoutez-moi, monsieur, mes instans sont précieux, et je n'ai point de temps à perdre.

M. Burns lui fit signe qu'il l'écoutait. Alors Launay lui raconta tout ce qui s'était passé : la révélation de Pierre Cranou, sa mort, les recherches qu'il avait faites, d'après ses indications, dans l'Irlande ; enfin, leur succès. Quand il eut achevé cette longue confes-

Digitized by Google

tion dans laquelle il ne négligea aucun détail, il présenta à M. Burns un portefeuille et un écrin.

— Vos 400,000 fr. ont été placés sur l'état, continua-t-il, vous en trouverez là les reçus, avec un acte de ma main qui vous en confère la propriété. L'écrin renferme le reste de ce qui vous avait été enlevé.

M. Burns examina les papiers et l'écrin. Lorsqu'il se fut assuré que rien ne manquait :

— Monsieur, dit-il à Launay avec un certain embarras, ce que vous venez de me raconter est si étrange, cette restitution est pour moi si imprévue, que je ne sais quels sentimens vous témoigner, et si je dois vous adresser des remerciemens ou des reproches. Vous avez commis une faute grave....

— Un crime, monsieur, interrompit Edouard, un crime. Oh! je ne cherche point à farder la vérité. Après la confidence de Granou, j'ai lutté quelque temps, mais sans succès; je ne pensais qu'au trésor caché. Chaque nuit je voyais l'Irglas dans mes rêves, j'y apercevais la cassette et le portefeuille. Quand un chef brodé d'or me rendait à peine mon salut, quand un équipage m'éclaboussait dans la rue, quand une femme élégante passait près de mon humble uniforme sans se détourner, j'entendais une voix qui criait en moi : L'Irglas, l'Irglas! Là était tout : les saluts polis, les équipages, les sourires de femmes! Pour devenir riche, il me suffisait, comme dans les contes de fées, de dire : Je veux! Je n'avais, nouveau Moïse, qu'à frapper le rocher, et j'en faisais couler un ruisseau d'or; et pour cela il ne fallait ni tuer, ni parjurer son nom, mais seulement essuyer le sang dont un autre avait taché le trésor, et l'emporter sans rien dire. Je succombai : mais avec ma pauvreté, je perdis mon repos; une ombre me suivait partout. A chaque instant il me semblait qu'une voix allait me dire : Rends-moi ce que tu as volé. Je ne marchais plus qu'avec du poison, résolu de ne pas survivre à ma honte si j'étais découvert. Je me répétais en vain que mes craintes étaient insensées, que le propriétaire de ces richesses ne vivait plus; car, si je n'en avais point été sûr, je crois que je l'eusse cherché pour le tuer! Malgré tout, j'avais peur comme les enfans ont peur la nuit, par instinct et sans savoir pourquoi.



Digitized by Google

Launay s'arrêta; depuis quelques instans il semblait éprouver de vives souffrances, et sa main se portait fréquemment à sa poitrine. Après un court silence, il reprit :

— Mais que vous importent tous ces détails, monsieur? le récit de mes tentations et de mes tourmens ne peut intéresser que moi : pardon, je me retire.

Il fit deux pas vers la porte, puis s'arrêta, comme s'il eût désiré quelque chose qu'il n'osait demander.

— Nous ne nous reverrons plus, dit-il d'une voix entrecoupée et sans lever les yeux.... L'adieu que je vous fais peut être considéré comme celui d'un mourant.... monsieur.... j'aurais voulu... j'avais espéré qu'il ne serait point entendu de vous seul..... monsieur... oh! qu'*elle* me jette un dernier coup d'œil, que je l'entende encore parler une seule fois!

Il s'arrêta, et regarda M. Burns; mais celui-ci avait baissé les yeux à son tour.

— Je comprends, dit Édouard accablé, vous me jugez indigne de cette dernière faveur; je n'ai point droit de me plaindre, il n'y a que ceux qui sont purs qui peuvent exiger la pitié.

Il s'inclina profondément et se disposait à sortir lorsque Fanny parut tout à coup. Elle était vêtue de blanc, ses cheveux étaient épars et ses yeux étincelaient du feu de la fièvre. En la voyant, Launay ne put retenir un cri; les deux amans restèrent vis à vis l'un de l'autre, immobiles et palpitans. M. Burns courut à sa fille.

— Que cherchez-vous ici, miss Fanny? s'écria-t-il; rentrez, je le veux....

— Ah! monsieur, ne m'enviez pas cette triste et dernière joie, dit Launay d'un accent si doux, que la jeune fille fondit en larmes.

Il se tourna vers elle.

— Miss Fanny, soyez bénie pour ces larmes, soyez bénie pour être venue; je n'espérais plus vous voir.

— J'ai tout entendu, balbutia-t-elle au milieu de ses sanglots.

— Vous me méprisez bien, alors.

Pour toute réponse, miss Morpeth se jeta dans ses bras. Launay s'attendait si peu à cet élan, qu'il resta un instant comme étourdi de bonheur; mais bientôt, revenant au sentiment de sa joie, il serra la jeune fille sur son cœur en couvrant de baisers sa tête et

Digitized by Google

son visage. Pendant quelques minutes ce ne furent que sanglots, caresses, noms répétés; enfin les deux amans semblèrent succomber à leur émotion; ils s'affaissèrent sur eux-mêmes et glissèrent à genoux sur le parquet en se tenant entrelacés. M. Burns, qui jusqu'alors était resté muet de stupeur, saisit enfin le bras de sa fille avec violence et chercha à l'arracher aux étreintes d'Édouard; mais Fanny résista.

— Laissez-moi, mon père, dit-elle avec une exaltation délirante; j'ai promis d'être à lui.

— Fanny, vous êtes insensée.

— J'ai promis d'être à lui, je ne le quitterai plus.

— Monsieur, dit l'Anglais qui tremblait de colère, sur votre tête, laissez cette jeune fille.

— Écoutez-moi, mon père, dit tout à coup Fanny en se dressant sur ses genoux; abandonnez-moi et laissez-moi le suivre. Je ne ferai point de honte à votre nom illustre, car la tache qui couvre ma naissance ne m'a jamais permis de le porter; je ne ferai point de vide dans votre vie, car je n'ai jamais été pour vous qu'un remords ou un embarras. Je veux vous en délivrer, mon père. Dites-vous qu'aujourd'hui je suis morte : cette robe blanche est mon linceul. Adieu, mon père, je ne suis plus la fille d'un prince, mais la femme d'Édouard; adieu jusqu'au ciel.

En parlant ainsi, miss Fanny, folle d'amour, entoura de ses bras Launay et cacha contre son sein sa tête échevelée. M. Burns ne put supporter plus long-temps ce spectacle. Au comble de l'emportement, il saisit Fanny d'une main et leva l'autre avec menace sur Édouard.

— Point de violence, monsieur, dit celui-ci avec effort; ne craignez rien, je n'accepterai point le sacrifice de cet ange, je ne puis l'accepter. Moi qui n'ai pas voulu vivre pauvre, avez-vous pensé que je me résignerais à vivre pauvre et déshonoré. Éloignez votre fille, monsieur; ne voyez-vous donc pas que je meurs?

Fanny jeta un cri; elle se pencha vers le jeune homme qui chancelait et le reçut dans ses bras. Alors Édouard sourit, chercha le cœur de la jeune fille, et y déposa doucement sa tête glacée.

ÉMILE SOUVESTRE.

Digitized by Google

# YOUSUF-BEY.

Dans le courant du mois d'août 1830, un jeune musulman, attaché en qualité d'interprète à la police d'Alger, fut accusé d'avoir entretenu une correspondance coupable avec les ennemis de la France, nouvelle souveraine du pays. Déjà il avait été jeté à bord d'un bâtiment de guerre pour être envoyé en exil à Toulon, lorsqu'une voix amie prit sa défense auprès du général qui commandait alors à Alger. Soit que l'accusation s'étayât de preuves peu concluantes, soit que son protecteur parvînt à intéresser celui qui l'écoutait, toujours est-il que le général désira l'entendre. A la première vue, le prisonnier ne pouvait manquer d'exciter une vive sympathie. Les traits de Yousuf avaient tout à la fois une expression molle et fière; son regard était également doux et pénétrant; ses manières avaient quelque chose de caressant; on aurait pu leur trouver un charme en quelque sorte féminin. Sa parole pittoresque, par son incorrection même, reflétait souvent une pensée fine et spirituelle rendue plus originale encore par sa lutte avec l'idiome qui servait à l'exprimer. Ajoutez à toutes ces qualités, et souvent comme en contradiction avec elles, une allure décidée et guerrière. Cette apparition inattendue captiva le général, qui apprécia vite la puissance du caractère de Yousuf, oublia sa prétendue trahison et lui ouvrit les rangs de l'armée française.

Yousuf avait alors de 22 à 25 ans. Depuis deux mois seulement, il avait quitté Tunis et le sérail. Il ignore encore aujourd'hui son pays natal, ou feint de l'ignorer, aimant à irriter la curiosité de ceux qui l'écoutent et

Digitized by Google

jouant volontiers avec ses souvenirs. Tantôt sa mémoire lui rappelle Napoléon et la Méditerranée, tantôt la Géorgie, et les splendides horizons de l'Orient. Cependant, à en croire ses propres paroles dans des moments d'abandon, on lui donnerait plutôt pour patrie quelque ville du littoral de l'Italie. Les souvenirs du catholicisme si vivans dans sa mémoire, son accent italien qui ne l'abandonne pas, même lorsqu'il s'exprime en français, son organisation toute musicale, la mobilité de ses traits, la structure de son corps et la nature de son intelligence, bien que fortement imprégnée d'idées orientales, accusent une origine européenne.

Quoi qu'il en soit, transporté à Tunis dès son enfance, Yousuf y avait grandi, esclave du bey, comme il le dit lui-même, ou bien esclave d'un mamelouck du bey, comme on l'a rapporté depuis. Il avait donc rompu violemment avec la vie orientale pour venir se faire adopter ou reconnaître par l'Europe. Quelles causes lui ont conseillé ou imposé ce divorce? C'est tout au plus si le romancier saurait à glaner dans le récit de ces quelques aventures de harem auxquelles on s'est plu à attribuer sa fuite de Tunis. Qu'on ne s'étonne donc pas si, dans une étude de caractère, nous dépouillons à dessein les premières années de Yousuf des erroneuses romanesques dont on s'est efforcé de l'embellir, et si nous essayons de deviner à notre manière les motifs qui lui ont fait déserter le séraïl où il avait grandi, interrompre la vie qu'il avait commencée.

Nous l'avons déjà dit, nous penchons à croire que Yousuf est né sur le littoral italien. Aussi des souvenirs d'un autre culte, d'un autre peuple, d'un autre ciel, se confondaient en lui avec les souvenirs de son berceau. De lointaines et harmonieuses réminiscences d'une autre langue venaient se mêler à l'idiome nouveau qu'on lui avait appris; puis, quand l'âge de la puberté vint fermer sur lui les portes du harem, il revit des Européens, entendit le langage qui le premier avait frappé ses oreilles. Dès-lors, il ne lui fut plus permis d'être musulman sans arrière-pensée. A quelque rang qu'il fût, il ne pouvait plus rester insouciant de l'esclavage. Il réapprit sa langue maternelle, approcha souvent ces étrangers qui lui rappelaient le souvenir de ceux qui s'étaient, aux jours de son enfance, penchés sur son berceau. Déjà l'Europe l'avait réclamé.

Enfin Yousuf quitta Tunis, un brick français le déposa à Alger dans le courant du mois de juillet 1830. La France avait alors plus besoin d'interprètes que de soldats; on fit de Yousuf un interprète, et on le plaça à la police. Epoque critique pour la destinée du jeune homme! Combien n'avait-il pas de chances de se perdre sans retour à ce premier contact avec les choses d'Europe par leur côté le plus impur!

Digitized by Google

Nous devons, dès à présent, reconnaître en lui quelques symptômes d'une nature fine et supérieure qui sut résister à des épreuves délétères. Peut-être aussi Yousuf dut-il son salut à ce qu'il avait conservé de l'éducation musulmane, source d'une sorte de stoïcisme orgueilleux et hautain qui ôte toute solidarité entre l'homme et le métier qu'il exerce. L'un n'anticipe jamais sur l'autre.

Quand on fit de Yousuf un soldat français, il conserva une existence exceptionnelle; il vint combattre sous nos drapeaux, mais ne se laissa pas absorber dans nos rangs. Nous remarquerons souvent, dans sa vie militaire et politique, cet instinct qui le porte à se poser isolément, et qui a pu lui être inspiré par le pressentiment de sa mission, peut-être aussi par un penchant qui l'entraîne à rechercher l'effet théâtral. Yousuf, rendu bientôt à sa destination, s'entoura de quelques Turcs, et, aidé de vingt-cinq hommes et de son sabre, il se mit à faire la police des routes.

On ne s'attend pas que nous ayons la volonté de reproduire cette vie aventureuse dans tous ses détails. Nous tenons à honneur qu'aucun trait d'une physionomie multiple et mobile ne nous échappe, peu soucieux ensuite de l'omission de quelques faits. Aussi ne suivrons-nous pas Yousuf sur les routes de Blida, de Méliana et d'Oran; il nous suffira de dire que partout il s'est montré fécond en expédiens, habile à commander, audacieux avec intelligence.

Nous nous transporterons donc à une nouvelle époque critique pour Yousuf. Le général Clausel, son protecteur, lui avait fait obtenir les épaulettes de capitaine; mais il part bientôt après : on organise le régiment des chasseurs algériens, Yousuf y est incorporé; le jeune et brillant aventurier est condamné à la vie prosaïque et terne d'un capitaine de garnison. Il cherche toutefois à s'y assouplir : il étudie l'école du cavalier, et se plie à la discipline, non pas sans le secours de quelques arrêts. Mais c'était son corps qu'il livrait ainsi aux nécessités du moment. Son esprit ardent et inquiet n'oubliait pas que son chemin était tracé à part et ouvert pour lui seul. Yousuf, en qui l'instinct de sa destinée veillait toujours, comprit que son rôle à Alger était fini, et que pour s'en faire un nouveau, il devait d'abord se créer un théâtre. Il jeta les yeux sur Bône.

Bône, depuis la conquête, avait passé par de nombreuses vicissitudes. Abandonnée par la France qui d'abord l'avait fait occuper, oubliée par Ahmed, bey de Constantine, que d'autres soins absorbaient, elle s'était long-temps gouvernée elle-même; puis, après avoir vu égorger dans ses murs une petite garnison de Zouaves envoyés d'Alger, elle était tombée au pouvoir de l'instigateur de cette sanglante perfidie, Ibrahim, ancien bey de Constantine. Mais Ahmed-Bey avait bientôt voulu faire

Digitized by Google

rentrer Bône sous sa domination. Ben-Issa, son lieutenant, était venu l'investir à la tête d'une petite armée. Les habitans de Bône et la garnison de la Casbah furent réduits à de cruelles extrémités. Le massacre des Zouaves ayant rompu toutes les relations maritimes, aucun navire n'arrivait plus dans le port. Reconnaître Ahmed-Bey, c'était accepter un règne de réactions et de pillage; lui résister, c'était se soumettre à la famine. De quelque côté que cette malheureuse population tournât ses regards, elle ne voyait que ruine et détresse. Elle devait se jeter dans les bras de quiconque lui présenterait un espoir de salut. C'est ce que Yousuf comprit et c'est ce qu'il fit comprendre au duc de Rovigo. Le 9 février 1832, *la Béarnaise* entrait en rade de Bône. Yousuf était à bord.

La prudence la plus circonspecte avait dicté les instructions données au capitaine de *la Béarnaise*; car, lorsqu'il se trouva en face de la Casbah, il ne voulut pas mouiller et refusa aux instances de Yousuf une embarcation pour le mener à terre. La goëlette louvoya donc inutilement dans la rade, et à tout hasard elle tira un coup de canon. La garnison de la Casbah s'émeut à ce signal, une chaloupe se détache de terre et accoste la goëlette. On n'avait pas eu le temps d'échanger quelques paroles avec les soldats turcs qui remplissaient l'embarcation, que Yousuf s'était jeté au milieu d'eux et leur avait ordonné de le conduire devant leur maître.

Ibrahim était entouré d'une trentaine de soldats et des principaux habitans de la ville, lorsque Yousuf parut devant lui. D'un geste dédaigneux, il lui désigna, pour s'asseoir, une natte étendue à ses pieds, affectant de lui refuser une place sur son divan. « J'avais cru, dit Yousuf en se retirant vers la porte, que je trouverais ici un homme qui se souviendrait qu'il a été bey; je me suis trompé, je n'ai trouvé qu'un chamelier. » Mais soldats et habitans, tous l'empêchèrent de sortir, et Ibrahim changeant de manières, l'invita amicalement à s'asseoir auprès de lui. Une longue conversation s'engagea, et il fut arrêté qu'un consul français serait installé à Bône, que l'autorité d'Alger encouragerait des bâtimens de commerce à venir approvisionner la ville, et que de leur côté les habitans de Bône résisteraient jusqu'à la dernière extrémité à l'armée du bey de Constantine. Yousuf promit en outre d'apporter des vivres à la garnison de la Casbah.

De retour à Alger, Yousuf fait accueillir ses projets par le duc de Rovigo. Le capitaine d'artillerie Darmandy, homme que son courage froid et réfléchi et une longue expérience des choses du Levant rendaient singulièrement propre au rôle qu'on lui destinait, fut désigné pour l'accompagner. Quatre jours après son arrivée, *la Béarnaise* les portait tous deux à Bône, voguant de conserve avec une chaloupe canonnière chargée de vivres. M. Darmandy fut reconnu pour consul de France. Les ha-

Digitized by Google

bitans de Bône virent en lui un sauveur; car, suivant leur pittoresque expression, il devait *leur ouvrir la mer*. Yousuf partit ensuite pour Tunis où l'appelait une autre mission. Là il ne tarda pas à apprendre la prise de Bône par l'armée du bey de Constantine. Il quitta aussitôt Tunis pour venir rejoindre M. Darmandy, qui, à bord de la chaloupe, était parvenu à s'échapper pendant le pillage de la ville. Depuis il était entré en relation avec Ben-Issa. Le jour, il persuadait à celui-ci de ne pas presser l'attaque de la citadelle, assurant qu'il n'attendait qu'un bâtiment d'Alger pour faire partir Ibrahim-Bey et les siens; la nuit, il s'introduisait secrètement dans la Casbah pour exhorter Ibrahim à la résistance, en lui promettant de prompts secours; double et courageuse manœuvre qui empêcha Ben-Issa de prendre la Casbah, ou bien Ibrahim de la lui livrer; périlleuse diplomatie, dont une faute eût été punie de mort. A peine arrivé, Yousuf accompagné de M. Darmandy, se rendit à la citadelle, dont la garnison n'avait plus pour subsister que les provisions distribuées par les Français, et déclara péremptoirement à Ibrahim que le moment était venu de prendre une résolution; que pour éviter que la Casbah ne tombât au pouvoir d'Ahmed-Bey, il fallait y arborer le drapeau français; qu'il ne lui restait donc qu'à partir soit pour Tunis, soit pour Alger, s'il n'aimait mieux laisser les matelots de *la Béarnaise* venir garder la Casbah avec ses Turcs. A cette brusque déclaration, Ibrahim, furieux, ordonna la mort de Yousuf et de M. Darmandy. Mais déjà Yousuf avait excité de nombreuses sympathies parmi les soldats d'Ibrahim. D'ailleurs ceux-ci répugnaient à rendre plus critique une position déjà presque désespérée, et leur chef, renfermé dans un fort sans munitions et sans vivres, n'exerçait plus sur eux qu'une autorité nominale. A l'hésitation des siens, Ibrahim vit qu'il fallait rétracter un ordre qui ne serait pas exécuté, et congédia ses anciens alliés d'un air froid et soucieux à travers lequel Yousuf entrevit une résolution arrêtée. Aussi recommanda-t-il aux Turcs qu'il s'était déjà attachés de lui donner avis du moindre évènement par un signal. A peine le jour éclairait-il la Casbah que le signal apparut, et presque en même temps une embarcation chargée de soldats turcs approchait de *la Béarnaise*. Ibrahim avait fui pendant la nuit. Yousuf se jette dans l'embarcation, escalade la Casbah, détermine la garnison à recevoir les Français dans la citadelle. M. Darmandy, informé de l'état des choses, est invité à venir aussitôt avec tout ce qu'il pourrait obtenir d'hommes de l'équipage de *la Béarnaise*. Deux heures se passèrent dans la plus cruelle anxiété. Déjà les Turcs, revenus de leur première stupeur, se demandaient s'ils consentiraient à livrer la Casbah à des infidèles, lorsque M. Darmandy parut, accompagné de deux officiers de marine et d'une trentaine de matelots,

Digitized by Google

avant que la garnison ait eu le temps d'exprimer une volonté, des cordes sont jetées au pied des remparts, les Français entrent dans la citadelle, et Yousuf fait arborer le pavillon national.

Il faut supposer que l'étonnement fut extrême dans le camp d'Ahmed-Bey, lorsqu'on aperçut le pavillon français sur la Casbah, car aussitôt Ben-Ista leva le camp, fit piller et brûler la ville, et l'abandonna en entraînant avec lui, ainsi qu'un troupeau, toute la population, hommes, femmes et enfans.

La nuit suivante, plus de dix mille Bédouins, attirés par l'espoir du butin, fondirent sur la ville et achevèrent de la dévaster.

Cependant le fanatisme se ranimait chez les soldats turcs, qui, au nombre de cent vingt-cinq, pouvaient aisément écraser la faible garnison française. Déjà trois d'entre eux, plus ardens que les autres, avaient péri de la main de Yousuf. Mais bientôt, après ce sanglant exemple, les murmures renaissaient, une explosion menaçait de plus en plus. Yousuf prit alors une de ces déterminations extrêmes qui accusent dans l'homme une égale puissance pour s'oublier soi-même, et pour dominer les autres. Il rappela aux Turcs que les Bédouins dévastaient la ville, et les excita vivement à se défendre. C'est ainsi qu'il réussit à les entraîner hors de la citadelle, et qu'il délivra la garnison française de ses redoutables auxiliaires.

Avant d'entrer dans la ville, il prit des mains du Bayraktar un drapeau tricolore, le planta au-dessus de la porte, et ordonna à ses compagnons de le saluer en signe de leur dévouement à la France. Yousuf remarqua qu'un Turc était resté immobile avec quelque affectation, tandis que tous ses camarades avaient déchargé leurs armes. Yousuf lui demande pourquoi il n'a pas obéi; celui-ci répond qu'il a fait comme les autres. Voyons, dit Yousuf; et lui prenant le fusil des mains, il dirige le canon sur la poitrine du rebelle, et l'étend mort à ses pieds.

Depuis cette époque jusqu'à l'arrivée des six cents hommes de troupes françaises, c'est-à-dire pendant quinze jours environ, Yousuf contint les tribus voisines par des sorties audacieuses, et garda la ville avec cent vingt-cinq hommes qu'il lui avait fallu d'abord subjuguer. Pendant tout ce temps, il n'eut ni repos ni sommeil. Il allait lui-même distribuer des vivres aux sentinelles sur les remparts, isolant ses soldats les uns des autres, et ne leur laissant pas le temps de penser, à force de les faire agir.

Dans le récit qui précède nous sommes restés simples narrateurs, les faits parlaient assez d'eux-mêmes, et la réflexion eût été superflue. Mais voici que l'homme extérieur s'effaçant un peu, nous aurons à deviner l'homme intime; six semaines après la prise de la Casbah, le général

Digitized by Google

d'Uzer était venu commander à Bône, et Yousuf n'était plus que le chef des Turcs auxiliaires soldés par la France.

Ce n'est pas qu'il n'ait encore eu sous le général d'Uzer une vie intéressante et souvent animée. Dans la première année de son commandement, le général, comprenant alors l'importance d'utiliser un pareil homme, en avait fait l'ame et l'instrument de ses projets. Pourquoi a-t-il cessé de le comprendre plus tard? la faute en est-elle à lui ou à Yousuf? Yousuf était encore bien jeune alors, bien ignorant des choses de la vie et surtout de la vie européenne. Il commit de graves imprudences. Un homme s'insinuait peu à peu auprès du général qui devait les exploiter cruellement; vrai type de l'astuce orientale, humble, avide, lâche, mais habile, Moustapha Ben Kerim, ennemi et rival occulte de Yousuf, parvint à le supplanter.

Ici notre tâche de biographe impartial nous commande de mettre à nu un des penchans de l'esprit de Yousuf. Yousuf, malgré son éducation, malgré sa vie aventureuse, ne sait guère dominer ses impressions. S'il tente cette épreuve, sa feinte, maladroitement combinée, trahira les secrets de son cœur, ou plutôt ses sentimens feront brusquement explosion, et à la moindre marque de sympathie, sa parole naïve et passionnée sera le reflet de son ame. Yousuf est donc un homme vrai. La nature lui a défendu le mensonge. Cependant, soit que cette imagination orientale répugne à une froide et sévère analyse des faits, soit que, jeune et enthousiaste, Yousuf se prenne à voir les choses ainsi que les lui reproduit le mirage de ses passions, toujours est-il que dans sa bouche la réalité des faits est souvent altérée, mensonge de bonne foi et dont il est la première dupe.

D'ailleurs, la bonne harmonie ne pouvait guère se maintenir entre le général d'Uzer et Yousuf. Il n'y a guère qu'un homme bien petit ou bien grand qui puisse consentir au succès d'une cause à laquelle il doit présider sous la condition de n'y concourir que passivement et d'en voir récolter la gloire par d'autres que lui. Le général d'Uzer voulait bien laisser agir Yousuf, mais il prétendait se conserver le mérite de la direction. Yousuf, d'une nature impressionnable, démonstrative et vaniteuse, commandant mal à ses pensées comme à ses paroles, aimant autant les apparences que la réalité du pouvoir, exprimait souvent des prétentions hostiles et qui s'accordaient mal avec les arrangemens intimes de l'amour-propre du général; celui-ci en fut secrètement blessé; la malveillance envenima la plaie. Moustapha, devenu l'homme nécessaire, fit partager ses haines; Yousuf fut oublié. C'est dans cette vie inactive que nous aimons à le suivre, paraissant oublier le beylik de Constantine qu'il avait rêvé, redevenu simple et naïf comme un enfant, étourdi comme si sa tête n'avait été traversée

Digitized by Google

d'aucune pensée sérieuse, cherchant le plaisir avec les sensations fraîches de l'adolescence, et si expansif dans ses affections, qu'une parole irritée d'un ami l'eût fait pleurer. Il a dû beaucoup à ces trois années de vie inoccupée. En dépit de sa jeunesse, de ses illusions, de ses folies, ç'a été pour lui une vie de recueillement. Il s'est replié sur lui-même autant qu'il lui est donné de le faire et plus qu'il ne l'avait jamais fait. Jusqu'alors la pensée chez lui avait été l'esclave de l'action; l'esclave s'affranchit et commença à vivre pour elle-même.

Yousuf se trouvait tout à coup au milieu d'une garnison où de loin en loin se rencontraient quelques esprits au-dessus du vulgaire qui sympathisaient avec le sien. Ceux-ci s'attachèrent au poétique aventurier et mirent de l'émulation à agrandir le cercle de ses pensées, à cultiver sa féconde intelligence. Yousuf eut enfin sous les yeux une imitation lointaine de nos lois, de nos mœurs et de notre civilisation. Il ne se passait guère de jour que sur la place publique, ou dans nos réunions, il ne fît une découverte, et qu'à ses idées acquises ne vînt se joindre une idée nouvelle.

Dans cette exploration d'un monde si nouveau pour lui, exploration pleine de fantaisie et de caprice, Yousuf arrivait souvent à des rapprochemens ingénieux. La sagacité de ses jugemens allait quelquefois jusqu'à la divination; son ignorance naïve et ingénue repoussait bien loin tout moyen de préméditation, de parti pris et d'artifice. Nos mœurs, nos institutions n'avaient pas toujours en Yousuf un juge bienveillant et favorable, et l'orgueil européen n'était pas à l'abri des dédains du jeune mamelouk.

Yousuf eut alors de nombreux amis, et, bien qu'il soit resté fidèle à l'un d'entre eux, il nous a toujours paru capable d'affections plutôt vives que durables. Il n'a pas la pudeur de l'amitié, il en vient trop vite à ses dernières faveurs. Mais il a tout le dévouement passager, tous les élans généreux des caractères enthousiastes et mobiles.

Les trois années qu'il passa dans cette vie d'une inaction imposée ne furent guère remplies que par un voyage qu'il fit à Alger au commencement de 1835 : excursion qui n'eut point d'influence sérieuse sur les destinées de Yousuf. En revanche sa vanité d'homme y trouva de vives satisfactions. Il obtint de nombreux succès auprès des femmes, et bien que toutes n'occupassent pas le même rang dans la hiérarchie sociale, son amour quelque peu oriental ne fit guère cas des distinctions établies par nos mœurs européennes.

Au retour du maréchal Clauzel, l'ambition se réveilla chez Yousuf. Appelé à Oran pour accompagner le prince royal à l'expédition de Mascara, il s'y rendit en toute hâte, mais trop tard encore, l'expédition était partie depuis deux jours. N'importe, un matin au lever du soleil, l'armée française, campée à huit lieues de Mascara, aperçut, non sans quelque

Digitized by Google

étonnement, un groupe d'Arabes venir avec sécurité. C'était Yousuf, accompagné de quelques hommes, qui avait traversé vingt lieues de pays ennemi pour ne pas manquer un rendez-vous donné.

De retour de Mascara et de Tlemsen, Yousuf revint à Bône, avec le titre de bey de Constantine. Hier encore, nous l'avions vu au milieu de nous insouciant et léger. Comment allait-il remplir ses nouvelles fonctions? Il comprit bientôt son rôle. A sa voix toutes les tribus, dans un rayon de quinze lieues autour de la ville, vinrent faire leur soumission. Le scheik des Guagetes répond insolemment à son message. Le lendemain, le scheik est prisonnier, la tribu est livrée à merci. L'absence d'une autorité une et forte avait répandu parmi la population bédouine une sorte d'anarchie. Yousuf institua des scheiks, des caïds, et la justice n'est plus un vain simulacre; puis il va s'installer au camp Bréan, à six lieues de Bône, sur la route de Constantine. Le bruit de son nom se répand au loin. Des tribus éloignées et puissantes font un long et dangereux pélerinage pour venir reconnaître le nouveau bey. Traqué par les Bédouins eux-mêmes, un brigand enorgueilli de la mort de plus de vingt Français, tombe sous le coup d'un Kabail. Le scheik d'une tribu redoutable du désert ose passer devant Constantine et vient offrir son alliance à Yousuf. Puis, fidèle à ses promesses, il dispense une petite armée d'Ahmed-Bey qui marchait au pillage d'une de nos tribus amies. Enfin le pays se pacifie, la domination s'étend depuis les frontières de Tunis jusqu'à Hora, depuis le littoral jusqu'à Guelma; la route de Constantine est ouverte, la population y appelle les Français.

Mais ce fut alors que Yousuf se montra vraiment propre à de grandes choses. Il avait été jeté à Bône avec son titre de bey et la promesse de prompts secours. Ces promesses ne se réalisèrent pas; pendant plus de trois mois, aucun élan ne fut donné par la métropole. Ce calme prolongé menaçait de tout compromettre; le zèle de nos alliés se refroidit. Yousuf ne se laissa pas décourager, il resta dévoué à sa mission, sans regarder en arrière; mission ruineuse, et qui avait déjà dévoré sa fortune personnelle et au-delà. Il réussit à calmer l'impatience des tribus, déguisa avec habileté les motifs de nos retards, et, pour recevoir dignement les chefs de l'oligarchie bédouine qui vinrent à lui, se dépouilla de ses armes, de ses chevaux et de ses bijoux. Tandis que des prédictions sinistres se faisaient entendre à ses oreilles, que des attaques passionnées s'élevaient contre lui jusque dans l'enceinte de la chambre des députés, ouvrier opiniâtre, Yousuf s'acharnait à sa tâche pénible et consacrait à son accomplissement ce qui lui restait de ressources matérielles et d'énergie.

Si nous avons réussi dans les pages qui précèdent à représenter Yousuf tel que nos yeux l'ont vu, on ne se sera pas arrêté sans doute à ne sai-

Digitized by Google

sir que le côté brillant et romanesque de son caractère. Nous n'avons pas cédé à une pure fantaisie d'artiste en essayant de mettre en saillie tous les traits de sa physionomie variée. L'étude de cet homme intéresse le philosophe; et si la civilisation européenne doit s'introduire de nos jours en Afrique, Yousuf est destiné à être un de ses plus actifs représentans. Le triple concours de ses défauts, de ses qualités et des vicissitudes de sa vie en fait un homme *nécessaire*. On a prétendu que n'étant ni Arabe ni Français, il ne représente rien en Afrique. On oublie que les natures mixtes conviennent parfaitement à des rôles de transition. Yousuf à Constantine devait préparer les voies à une domination étrangère; Français, il eût été suspect; Arabe, il eût perdu son influence.

Yousuf est dévoré de l'amour du pouvoir; mais si l'on ne peut affirmer qu'il l'aime comme les ambitions les plus nobles, pour réaliser une idée utile à l'humanité, on ne saurait dire non plus qu'il le recherche comme les ambitions vulgaires pour les jouissances qu'il donne et les richesses qu'il procure. Aucune préoccupation mesquine de bonheur et de fortune ne viendra l'arrêter dans la carrière qu'il poursuit. Il n'y a pas trace dans son cœur de passions sordides. Le désintéressement et la générosité vont chez lui jusqu'à l'imprévoyance. Ici on nous opposera peut-être les souvenirs de Tlemsen : nous ne savons pas ce qui s'est passé à Tlemsen; mais quelques énormités qui y aient été commises, nous le déclarons de toute la force de nos convictions, Yousuf aura pu se ressouvenir trop fidèlement de sa vie de sérail dont il n'était séparé que par trois années. Il se sera peut-être montré ce qu'il a été dix ans de sa vie, c'est-à-dire homme de faiblesse et d'obéissance passive; mais Yousuf n'a pas cherché dans la contribution de Tlemsen une source de lucre infame. Fût-il avide, l'ambition l'aurait sauvé de la cupidité.

Parmi ceux dont la civilisation fait ses apôtres, il en est qui ont l'intelligence de leur mission. Yousuf n'en a peut-être que l'instinct. Mais une sorte d'intuition lui a mis dans le cœur une idée de civilisation, idée qui n'est encore qu'à l'état de rudiment, qu'il ne saurait définir lui-même, mais qui dominera sa vie.

Avec ce mélange d'imperfections et de grandes qualités, de pensées françaises et de réminiscences orientales, avec toutes ses passions, les unes généreuses, les autres personnelles, mais toutes énergiques et puissantes, tel qu'il est, à son insu même, et par une sorte de fatalité, il répandra des idées européennes en Afrique, et lui seul peut-être, parmi les hommes qui nous entourent, saura leur donner une forme qui les fasse accepter.

E. D.

Bône, le 12 septembre 1836.

Digitized by Google

# VOYAGE

## A la Côte Occidentale d'Afrique.

Ceux qui n'ont jamais voyagé sur mer peuvent difficilement se faire une idée de la vie que l'on mène à bord d'un navire. On se préoccupe ordinairement beaucoup trop des dangers qui en menacent les habitans; l'on ne tient aucun compte d'un mal qui pour eux est de toutes les heures, de toutes les minutes, et se renouvelle sans cesse. Ce mal, c'est l'isolement. Sur cette mer sans limites, dont l'horizon apparaît chaque matin toujours le même, décrivant autour de votre prison un immense cercle dont il semble qu'un pouvoir surnaturel vous ait condamné à demeurer constamment le centre; pendant les longues heures de cette vie monotone, combien de fois la pensée ne se reporte-t-elle pas vers ceux que l'on a quittés? Combien d'inquiétudes, d'autant plus vives qu'elles sont moins définies, ne viennent-elles pas serrer le cœur? Aussi le moindre sujet de distraction, l'incident le plus frivole et le plus insignifiant, sont-ils accueillis avec empressement et regardés comme d'heureuses trêves à la tristesse du voyage.

A bord d'un navire, excepté le capitaine et les officiers, personne ne sait, dans le cours de la traversée, à quelle distance on se trouve du point de départ. Ceux-ci ne répondent que bien rarement aux questions qui leur sont adressées à ce sujet; car, tant de circonstances peuvent les induire eux-mêmes en erreur, qu'ils craindraient, en annonçant à

Digitized by Google

jour fixe le moment où l'on doit voir la terre, d'être accusés d'ignorance par la portion démocratique de leur petit empire. On est donc réduit à de vagues conjectures. On se réjouit quand on voit l'eau passer rapidement le long des flancs du navire, on s'afflige quand il tangue sur place, et que les voiles battant les mâts et les manœuvres, on se trouve pris, comme disent les matelots, par une *tempête de calme*.

Certains signes indiquent cependant qu'on a quitté la haute mer et qu'on se rapproche des côtes. Dans ces heureux jours, tout le monde est sur le pont du matin au soir. Ce sont d'abord des oiseaux dont le nombre augmente d'heure en heure, et dont la vue réjouit l'ame. Bientôt on est certain que l'eau a changé de couleur. Depuis long-temps elle était d'un beau bleu foncé, limpide et transparente; maintenant elle est un peu verte, un peu trouble. A sa surface flottent de grandes masses d'herbes marines arrachées par les vagues aux rivages tant désirés. Dans l'espoir de se procurer du poisson, on met en *panne*, et on jette à la mer de longues lignes armées d'hameçons et de plombs pesans. Il faut entendre les cris de joie qui saluent le pêcheur assez heureux pour amener la première proie; on est sur le fond sans aucun doute. Pendant ce temps, les yeux se fatiguent à chercher la côte à l'horizon; enfin les meilleures vues signalent une ligne presque imperceptible, sur laquelle il faut long-temps fixer les yeux pour la distinguer des vapeurs et des nuages, c'est *la terre*, mot magique, dont il faut désespérer de faire sentir la portée à ceux qui n'ont jamais ressenti les émotions d'une traversée.

Ce fut le 18 juin 1384, que nous eûmes connaissance du cap Voltas. Nous venions faire la pêche de la baleine dans les baies de la côte d'Afrique situées dans le nord de ce point, qu'on était venu attaquer de préférence à cause des vents de Sud habituellement régnans dans ces parages, et aussi parce que les baleines, qui commencent à s'y montrer à cette époque, ne remontent vers la ligne qu'à la fin d'août ou au commencement de septembre.

Vers huit heures du matin, nous étions à environ deux lieues de la côte. A mesure qu'on approchait, elle se dessinait plus nettement et paraissait surgir de la mer. A peine dégagées des vapeurs de la nuit, ses lignes arrêtées tranchaient vivement sur le ciel qui commençait à s'éclairer des rayons du soleil. J'attendais avec impatience qu'il fît grand jour; j'espérais voir enfin un peu de verdure, mais mon attente fut trompée. Le terrain d'un jaune pâle ne présentait aucune trace de végétation. C'étaient d'immenses dunes de sables amoncelées capricieusement par les vents et offrant les configurations les plus bizarres. Pendant dix jours, nous longeâmes la côte sur une étendue de quatre



Digitized by Google

cents lieues environ. Partout le même aspect de désolation; la longue vue, pas plus que l'œil nu, ne parvenait à y découvrir un seul brin d'herbe. Quelquefois on apercevait de loin des taches plus foncées qui ressortaient vigoureusement sur le jaune mat du terrain; j'espérais voir enfin quelques plantes marines, de celles qui croissent si facilement sur les sables, mais de près, ce n'étaient que de grosses masses pierreuses, d'un gris noirâtre, qui élevaient au-dessus du sol leurs têtes arrondies et stériles. Le soir du dixième jour, on jeta l'ancre dans une petite baie située par vingt-six degrés de latitude sud, et nommée par les Portugais, qui les premiers visitèrent ces côtes, *Angra de Conceicao*. Cette baie avait environ une demi-lieu d'étendue, et s'arrondissait en demi-cercle depuis une espèce de promontoire au nord jusqu'à une autre masse de rochers qui la terminait au sud. A l'entrée et dans le milieu de cette anse, du côté de la mer, était un petit îlot couvert d'une multitude d'oiseaux et surtout de manchots. Nous étions mouillés à un mille de terre, à l'abri des vents du large, derrière la petite île dont je viens de parler. C'était un rocher séparé en deux par une grande crevasse. Les lames, qui, dans les temps les plus calmes, battent avec violence les rescifs du rivage, produisaient, en s'engouffrant dans cette fissure, un bruit sourd et continu, semblable aux rumeurs d'une ville populeuse entendues le soir dans la campagne.

Quelques matelots du bord, que des voyages antérieurs avaient menés plusieurs fois dans cette baie, m'assuraient avoir vu beaucoup de loups marins autour de l'îlot, et dès le lendemain de notre arrivée, il fut résolu qu'on irait leur faire la chasse. Nous partîmes au milieu de la nuit et abordâmes avec de grandes difficultés dans une petite crique où la pirogue se trouvait en sûreté. Un homme fut laissé pour la garder. Nous commençâmes à gravir le rocher presqu'à pic dans le plus grand silence. Nous étions quatre, armés seulement de gros bâtons; nous nous mîmes en embuscade au bord de la mer du côté du large. La nuit était magnifique, les étoiles, qui brillent d'un singulier éclat dans ces parages, éclairaient la surface des eaux et permettaient de distinguer assez facilement les objets environnans. A notre droite, était une grande excavation au fond de laquelle le ressac des lames retentissait comme des coups de canon. Je vis plusieurs phoques sortir de l'eau et venir, en se traînant, se coucher sur les algues du rivage, mais aucun ne s'avança assez loin pour qu'on pût se mettre entre lui et la mer.

Après une heure d'attente, nous résolûmes de passer de l'autre côté de la caverne dans l'espoir de les y trouver en plus grand nombre. Nous nous remîmes à gravir avec la plus grande précaution, tant pour ne pas faire de bruit, que pour éviter de nous rompre les jambes dans

Digitized by Google

les anfractuosités de ce chemin presque impraticable, et rendu encore plus dangereux par l'obscurité. Les pierres, blanchies par les excrémens desséchés des innombrables troupes d'oiseaux qui viennent s'y reposer, paraissaient couvertes de neige. Arrivés au sommet, il nous fallait passer au-dessus du précipice formé par l'excavation. La corniche qui le surplombait à deux cents pieds de hauteur, n'en avait elle-même que deux ou trois de large en certains endroits. Pour descendre, nous étions contraints de nous asseoir et de nous laisser glisser en nous accrochant aux aspérités des rochers. Arrivés en bas et parvenus au fond de l'antre qui s'enfonçait d'une trentaine de pas sous l'île, nous y surprîmes une troupe de phoques endormis que le bruit de notre approche fit lever et s'enfuir en tumulte. Dans cette mêlée, nous frappions à droite et à gauche ceux qui se trouvaient à notre portée, plusieurs passant entre nos jambes faillirent nous renverser, et un matelot fut mordu assez gravement. Quoiqu'on eût blessé un grand nombre de ces animaux, trois seulement restèrent sur place. Nous fûmes obligés, pour le moment, de les abandonner, car il était impossible de songer, avec aussi peu de monde, à les emporter par les dangereux chemins qui nous avaient conduits dans leur retraite.

Trois jours après cette chasse, je fus fort étonné de voir apparaître, après le soleil couché, une petite lumière au fond de la baie. J'appris que c'était le feu des Hottentots qui étaient sans doute arrivés. Habitués depuis plusieurs années à la visite des navires européens, ces malheureux parviennent quelquefois à traîner, de l'intérieur jusque sur la côte, de misérables petits bœufs qu'on échange avec eux contre des objets de peu de valeur. Le lendemain, je fus averti qu'on les voyait se diriger vers le navire; et montant sur le pont, je distinguai en effet une troupe de huit personnes qui couraient sur le sable. Le soleil, déjà très haut, éclairait vivement tous les objets. Les naturels paraissaient nus, à l'exception d'un seul couvert d'un long manteau et tenant un bâton à la main. Ils faisaient mille contorsions pour être remarqués, et leurs silhouettes noires, qui ressortaient vivement sur la teinte blanche et uniforme du sol, rappelaient assez bien des figures d'ombres chinoises.

Dans l'espoir de nous procurer un bœuf ou deux, nous mîmes une embarcation à la mer et j'obtins de faire partie de l'expédition. En approchant du rivage, il fallait manœuvrer avec la plus grande précaution pour passer entre les brisans; malgré le calme presque plat qui régnait au milieu de la baie, la mer était, dans cet endroit, si houleuse, qu'après avoir tenté plusieurs fois inutilement d'atteindre une petite anse sablonneuse, et comme encadrée dans les rochers, nous désespérâmes de pouvoir débarquer. Notre



Digitized by Google

canot allait revenir à bord, quand une grosse lame, arrivant par son travers, le chavira; et, nous enveloppant avec lui, nous déposa dégouttans d'eau sur le sable.

On tira promptement l'embarcation hors des atteintes de la mer; et après l'avoir mise en sûreté, nous marchâmes le long de la grève au-devant des Hottentots qui, nous ayant vus débarquer, accouraient de notre côté. Ils étaient au nombre de cinq, trois hommes et deux enfans. On s'aborda sans aucune appréhension de part et d'autre, quoique nous eussions des armes à feu et qu'ils fussent sans aucun instrument de défense. Leur curiosité paraissait très médiocrement excitée à notre aspect; et soit qu'ils eussent déjà vu des Européens, soit apathie naturelle, après un examen réciproque qui dura quelques instans, ils s'éloignèrent un peu de nous, et, sans proférer une seule parole, allèrent s'accroupir les uns à côté des autres. Obligés de commencer les négociations, nous nous rapprochâmes d'eux et chacun tâcha de leur faire comprendre ce que nous voulions, par des signes et par des figures tracées sur le sable. Se levant aussitôt, ils commencèrent à nous étourdir de leurs discours au milieu desquels le mot *bacca* dont ils se servent pour demander du tabac, revenait fréquemment. Ils le prononçaient avec un singulier bruit de la langue frappant contre le palais, et comparable à celui dont nous nous servons pour exciter un cheval. En même temps ils nous invitaient à les suivre vers un point du rivage qu'ils désignaient et où nous nous décidâmes à les accompagner.

Après avoir doublé une petite pointe qui s'avançait dans la mer, nous nous trouvâmes en présence du reste de la troupe. Ils étaient occupés à dépecer une carcasse de baleine échouée et à moitié enfouie; sans manifester la moindre répugnance, ils en arrachaient avec les mains de grands lambeaux qu'ils allaient précieusement enterrer dans le sable, et je m'assurai que, malgré les émanations infectes qui s'exhalaient de ces chairs putréfiées, ils les conservaient ainsi pour en faire leur nourriture.

Notre attente fut trompée, et ils répondirent par des signes négatifs à toutes nos questions sur les bestiaux dont nous les avions crus possesseurs. Nous les quittâmes après avoir échangé contre quelques bouts de tabac divers ornemens en cuir et en os, des colliers et des bracelets d'intestins de poissons desséchés et quelques flèches, le tout sentant l'huile rance dont ils étaient enduits.

Pendant deux mois, j'eus de fréquentes occasions de voir des naturels tout le long de cette côte. J'en rencontrai surtout un grand nombre à Walwich-Bay. Presque tous les jours il y avait au fond de cette baie une espèce de foire tenue par les Hottentots au nombre de quatre cents

Digitized by Google

environ, et par les équipages des dix autres navires qui s'y trouvaient avec nous. Il se faisait là des échanges de toute espèce et de toute nature. Le tabac était toujours la matière la plus précieuse pour eux; les femmes cependant préféraient en général les mouchoirs et les boutons de cuivre doré, à l'aide desquels on en obtenait tout ce que l'on pouvait désirer. Nos matelots en trouvaient peu qui résistassent à ces séductions.

J'accompagnai une fois les officiers de la corvette *la Circé* qui était venue mouiller dans cette même baie. Protégés par une compagnie de soldats de marine, nous poussâmes une reconnaissance à environ deux lieues dans l'intérieur, et, suivant la trace des pas sur le sable, notre petite troupe arriva dans un village composé d'une soixantaine de huttes. L'emplacement sur lequel elles étaient élevées, aussi sablonneux et aride que le reste de la côte, était jonché d'une grande quantité d'arbres morts qui semblaient avoir été déracinés et transportés là depuis peu par des courans d'eau. Toutes ces huttes étaient hémisphériques et percées latéralement d'une ouverture très basse. Les petites branches des arbres dont je viens de parler, encore garnies de feuilles, avaient servi à leur construction. Des peaux d'animaux sauvages recouvraient le sol, c'est le seul ornement que j'y aie trouvé. Beaucoup ne contenaient absolument rien, et n'étaient habitées que par des femmes et des enfans, accroupis ou couchés sur le sable et dans une inaction complète.

La partie sud du continent africain, ainsi que l'Australasie et plusieurs îles de la Polynésie, ont été, suivant les géologues, exondées beaucoup plus récemment que le reste de la terre habitable; et les races d'hommes qui s'y trouvent, apparues aussi beaucoup plus tard que les autres, présentent un caractère de faiblesse et d'infériorité qui a frappé tous les voyageurs. Il faut cependant dire, quant aux Hottentots du moins, qu'il y a un peu d'exagération dans les rapports qu'on a faits sur leur laideur et leur misère. Excepté quelques-unes de leurs vieilles femmes, aucun n'inspire, par exemple, ce sentiment de pitié mêlé d'horreur qu'on éprouve à la vue des ouvriers de nos grandes villes industrielles.

La taille d'un Hottentot dépasse rarement cinq pieds. Le sommet de la tête est comme aplati, et la ligne d'implantation des cheveux décrit autour d'elle une courbe dont aucun angle rentrant ou saillant n'altère la régularité. Ces cheveux, noirs ou brunâtres, sont excessivement courts, laineux, et rassemblés en petits paquets assez semblables à ceux dont les fourrures d'Astracan tirent leur singularité. Les sourcils, à peine indiqués, sont fort crépus. Tout le visage est comme comprimé d'avant en arrière. Les oreilles, qui se détachent du crâne, et peuvent être aperçues presque entièrement de face; les yeux, un peu inclinés, et ouverts

Digitized by Google

seulement en longueur, rappellent assez exactement le caractère de tête des Chinois. Quand on regarde cette tête de profil, elle paraît hideuse d'animalité. Des lèvres livides s'y avancent en un véritable groin, contre lequel s'aplatissent et se confondent, pour ainsi dire, de vrais naseaux, qui s'ouvrent presque longitudinalement et de la façon la plus étrange. La peau est, en général, d'une couleur marron au bistre. Quoique maigres et chétifs, ils ont tous le ventre gros et les épaules musses développées, puis des cuisses et des jambes grêles et si peu musclées, qu'il y a lieu de s'étonner qu'elles puissent supporter le corps.

Les femmes sont plus petites que les hommes, proportion gardée. Celles qui ne sont plus jeunes ont les mamelles tellement allongées et pendantes, qu'elles peuvent allaiter leurs enfans par dessus leur épaule. Ceux-ci se tiennent alors debout sur leurs hanches, dont le prodigieux développement, attesté par tous les voyageurs, n'a pas été exagéré. J'en ai vu quelques-unes dont la croupe faisait, à angle droit, une saillie de deux pieds. Si l'on ajoute qu'elles ont les genoux cagneux, supportés par de petites jambes torses, des pieds dont la plante et les talons élargis forment des bourrelets calleux qui les font ressembler à ceux d'un éléphant; une chevelure qu'elles se plaisent à enduire d'une pommade huileuse et infecte, on aura l'idée de ce que la nature peut produire de plus laid et de plus dégoûtant. Les jeunes filles, en général, ne s'enduisent point la tête de cette graisse mêlée d'argile, qui paraît être l'ornement favori des femmes; leurs pieds sont d'une petitesse qui, n'était leur couleur, serait enviée par beaucoup de nos Européennes.

La plupart des Hottentots n'ont pour tout vêtement qu'un carré long en peau suspendu au haut des cuisses par une lanière qui entoure les hanches. Quelques-uns possèdent une mauvaise fourrure dont ils se couvrent les épaules. Autour du cou et des poignets ils portent des ornemens formés avec des intestins d'animaux. Ce sont des colliers et des bracelets auxquels sont suspendus des coquilles et des ongles de bêtes féroces. Leurs seules armes consistent en de petits arcs plus mauvais assurément que ceux dont nos enfans se servent, et qui sont faits avec des cercles de futaille; puis de petites flèches en roseau, dont la pointe est enduite du suc épaissi et desséché des nombreuses liliacées vénéneuses qui croissent dans l'intérieur du pays; des bâtons d'un bois dur, ressemblant à notre buis, et terminés par un renflement noueux, voilà toutes leurs armes offensives et défensives.

Il ne faut pas omettre de parler de la singulière pipe dont sont munis plusieurs d'entre eux; c'est ordinairement une corne d'antilope droite et pointue dont l'extrémité est percée latéralement. Après avoir rempli

Digitized by Google

cette corne jusqu'à moitié d'une sorte d'étoupe faite du poil laineux de quelque animal; ils y étendent un lit de tabac qu'ils allument et recouvrent d'une seconde couche d'étoupe; puis, appliquant la bouche contre la grande ouverture de la corne, ils aspirent la fumée avec force. Quand le fumeur a fait ce manége quatre ou cinq fois, il passe la pipe à un autre et se laisse tomber à la renverse sur le sable comme enivré. Bientôt cet état cesse, il se relève et va s'accroupir à côté d'un compagnon en attendant que la pipe lui revienne. Les femmes ne sont pas moins empressées que les hommes à se procurer ce plaisir.

Leur nourriture se compose habituellement de poisson pourri que la mer jette avec profusion sur la grève, de mollusques, et surtout de moules, dont les roches sont couvertes et qui ont souvent cinq pouces de longueur. Ils sont très friands de biscuit; mais je les ai toujours vus refuser le vin et l'eau-de-vie avec des signes de dégoût. Je n'ai jamais découvert d'eau douce dans ces parages, et les marins m'ont assuré qu'ils buvaient de l'eau de mer.

Leur langage n'a presque rien d'humain. Il se compose de sons gutturaux et d'une sorte de clappement de langue dont j'ai déjà essayé de donner une idée. J'ai remarqué, au reste, qu'ils se parlent rarement entre eux et paraissent avoir peu d'idées à se communiquer; en revanche, ils étaient avec nous d'une importunité excessive, et nous étourdissaient de leur langage barbare.

Ces contrées désolées n'offrent aux navigateurs d'autre intérêt de commerce que celui de la pêche, qui s'y fait chaque année. On pourrait cependant tirer parti, pour la fabrication du noir animal, de l'immense quantité d'ossemens de baleine dont le rivage est jonché tout le long de ces côtes. Il y a lieu de s'étonner que des entreprises n'aient point encore été organisées pour les aller recueillir, et même les exploiter sur les lieux où il ne serait peut-être pas impossible de transporter les appareils nécessaires à cette industrie, qui rapporterait certainement de grands bénéfices.

La saison s'avançait, et tout le monde sentait le besoin d'une relâche. On savait que la nôtre devait se faire dans la baie de la Table, et on attendait avec impatience l'ordre du départ pour cette destination. Nous en étions à environ cinq cents lieues dans le nord, et, à cause des vents de Sud qui règnent à cette époque le long de la côte, on comptait sur quinze jours de traversée depuis Walwich-Bay, où nous étions, jusqu'à Table-Bay. On leva l'ancre le 24 août, dans l'après-midi, et toute la nuit fut employée à s'élever un peu au large. Mais, vers le matin, une belle brise de Nord-Ouest, qui continua pendant cinq jours, nous poussa rapidement

Digitized by Google

vers le Sud; et le 1er septembre, arrivés en latitude du cap de Bonne-Espérance, nous devions apercevoir, dans la matinée du jour suivant, l'imposante montagne de la Table, quand tout à coup le vent changea, devint tout-à-fait contraire, et souffla violemment du Sud-Est. Il eût fallu lutter long-temps pour atteindre la rade du cap où l'on devait primitivement se rendre, au lieu qu'en *laissant arriver*, le navire entra le soir même dans la magnifique baie de *Saldanha*, à trente lieues nord de Table-Bay.

Il était presque nuit close quand on laissa tomber l'ancre. J'avais hâte d'être au lendemain, et l'impatience m'empêcha de dormir. Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis en montant sur le pont aussitôt qu'il fit jour. Le vent avait cessé, la journée s'annonçait magnifique, et, tout autour de moi, la mer, calme comme un lac, formait un beau bassin entouré de collines pittoresques et couvertes de verdure. On était au commencement du printemps : une petite brise de terre m'apportait, au milieu des émanations goudronnées du bord, celles des plantes du rivage, dont je me sentais comme inondé. Je distinguais sur la pente des collines quelques habitations blanches entourées de petits jardins, et, à l'aide de la longue-vue, quelquefois une créature humaine. Il faut avoir été quatre mois en mer et deux mois ébloui par la réflexion du soleil des tropiques sur les sables brûlans, pour sentir tout le prix d'un peu de verdure, ne fût-elle aperçue qu'à travers une lunette, et sentie à un quart de lieue de distance.

On sait que le cap de Bonne-Espérance fut découvert en 1493, par le Portugais Bartholomé Diaz. Ce n'est que vers le milieu du XVIIe siècle que les Hollandais, voulant s'y établir, achetèrent, dit-on, d'un chef du pays une lieue carrée de terrain, et bâtirent, à la pointe sud de ce continent, un petit fort en bois, dans lequel ils mirent quelques soldats et une douzaine de pièces de canon; quelques années après, le fort fut reconstruit en briques, on y mit soixante pièces d'artillerie, on l'entoura de maisons : ce fut bientôt un petit bourg, qui servit d'entrepôt à leur commerce. Le bourg s'agrandit, la colonie s'augmenta, et, depuis qu'elle appartient aux Anglais, elle est devenue une des plus importantes de celles qu'ils possèdent dans toutes les parties du monde.

La colonie actuelle est divisée en quatre districts qui ont chacun un gouverneur. La baie de Saldanha dépend de celui du Cap. Un délégué du gouvernement y résidait. Le lendemain on dut aller lui faire une visite et remplir les formalités d'usage. Une pirogue, partie du bord à sept heures du matin, n'arriva devant le château, ou plutôt la ferme du capitaine Hope, qu'à neuf heures. Je ne puis dire que nous mîmes pied à terre,

Digitized by Google

car les canotiers, obligés de descendre dans l'eau trop peu profonde pour permettre à l'embarcation d'approcher, nous transportèrent à dos jusqu'au rivage. On nous introduisit dans une maison de pauvre apparence, mais dont l'intérieur m'étonna par une certaine recherche et un luxe de propreté anglaise qui contrastaient fort avec les murailles d'argile, blanchies seulement à la chaux, et percées de petites fenêtres que j'avais d'abord remarquées.

Le capitaine Hope nous reçut fort civilement, fit apporter des rafraîchissemens, et nous donna des nouvelles d'Europe dans notre langue qu'il parlait assez intelligiblement, puis il nous invita à sortir pour visiter ses plantations. C'étaient des arbustes du pays réunis de manière à former des haies épaisses et impénétrables. Elles entouraient de grands carrés cultivés où, malgré la mauvaise qualité du terrain, on était parvenu à faire croître tant bien que mal, et à force de soins et de travail, presque tous les légumes et quelques-uns de nos fruits d'Europe. Le capitaine Hope paraissait grand amateur d'horticulture; il nous entretint longuement et savamment de tous les obstacles qu'il avait eu à surmonter pour arriver au chétif résultat obtenu. Il nous conta comment la sécheresse, les insectes, les animaux sauvages, avaient été tour à tour pour ses chers jardins des causes de dévastation. Nous parûmes si touchés de ses peines, si compatissans à toutes ses infortunes, qu'il crut devoir nous offrir, avec un orgueil bien excusable assurément, quelques pieds de laitue qui furent acceptés avec une véritable reconnaissance.

Nous prîmes congé du capitaine en acceptant avec empressement la proposition, pour un des jours suivans, d'une partie de chasse aux antilopes, où il nous promit beaucoup de plaisir.

Les jours suivans, je parcourus tous les environs en chassant et en herborisant. La baie de Saldanha a environ cinq lieues de profondeur, et dans plus de la moitié de son étendue il y a assez d'eau pour que des navires de toutes grandeurs viennent y mouiller. Les montagnes qui l'entourent sont couvertes de buissons dont aucun n'a plus de cinq ou six pieds de haut. On y trouve beaucoup de gibier, et surtout une espèce d'antilope nommée *greis-bock* par les habitans. Il est un peu plus petit que notre chevreuil, auquel sa chair peut être comparée. Les lièvres, les perdrix, les cailles et une foule de jolis oiseaux s'y rencontrent en grand nombre. Je partais ordinairement de grand matin, et courais la campagne dans toutes les directions. Les colons me donnaient avec empressement une hospitalité toute patriarcale, et l'offre d'une rétribution quelconque était toujours regardée comme une injure. J'étais quelquefois retenu à coucher, et quoique le lit se composât tout simplement d'un énorme matelas de plumes

Digitized by Google

et d'une couverture de peaux de mouton cousues ensemble, il m'étaient offert avec trop de cordialité pour ne pas fermer les yeux sur ce qu'il avait de défectueux et d'incommode.

Les colons ont avec le Cap des communications fréquentes, et vont y porter des grains, du beurre, des légumes, des fruits, du miel, de la cire et des peaux de bœuf. La pêche est la principale industrie de ceux qui habitent les bords de la mer, où se trouve en grande abondance une espèce de mulet qu'ils font sécher au soleil après l'avoir salé, et qu'ils envoient par voitures pour servir à la nourriture des pauvres et du bas peuple. Ceux qui ont de grandes fermes se livrent aussi à l'éducation des bestiaux, et, depuis quelques années, le gouvernement anglais a donné de grands encouragemens pour l'amélioration des races de chevaux, autrefois très rares dans la colonie. En général, les habitans sont pauvres et se plaignent du petit nombre de bras qu'ils ont à leur disposition, et de la paresse de leurs esclaves, presque tous Hottentots ou Cafres. Aussi sont-ils misérables, mal logés et mal nourris. Ils ne boivent habituellement que de l'eau et du lait. Les principales pièces de leur vêtement sont faites en peau de mouton tannée; toute autre matière serait au reste bientôt mise en lambeaux au milieu des haziers épineux qui couvrent la campagne.

C'était avec une obligeance et un empressement qui m'étonnaient toujours que les colons me prêtaient des chevaux et des guides quand je désirais faire une excursion un peu lointaine. Ceux-ci étaient ordinairement des Hottentots à moitié sauvages encore, mais qui me furent très utiles à cause de la merveilleuse sagacité avec laquelle ils savent reconnaître les traces et découvrir les retraites des animaux. Je n'eusse jamais parvenu sans eux à me procurer des flamans. Ces oiseaux se tiennent en troupes nombreuses sur les sables que la mer laisse à découvert quand elle est basse. J'en ai vu souvent des bandes de plus de deux mille rangés comme en bataille sur une demi-lieue d'étendue. Leur plumage, d'un rose vif, les faisait distinguer de fort loin. Quand on approchait, ils commençaient à s'ébranler. Élevés sur leurs longues jambes, ils semblaient marcher gravement, au pas, tous ensemble et en colonne serrée, puis bientôt prenaient leur volée pour aller s'abattre sur un autre point du rivage. Jamais ils ne se laissaient approcher. Les Hottentots m'apprirent à leur tendre des piéges et à les prendre au lacet. C'est encore à leur ingénieuse adresse que je dois une espèce de rongeur nommée par les naturalistes *petit oryctère à taches blanches* et la *chrysochore*, qui tous deux se creusant des galeries souterraines, à peu près comme nos taupes, ne peuvent être surpris qu'à l'aide de piéges.

Digitized by Google

J'attendais avec impatience que le résident nous fît prévenir pour la partie de chasse à laquelle il nous avait invités. Il eut la complaisance d'envoyer à bord un esclave avec une invitation pour venir coucher le soir chez lui, afin d'être plus tôt prêt le lendemain matin. Nous nous y rendîmes, le capitaine et moi, vers six heures de l'après-midi. A la pointe du jour, on vint nous éveiller. Le café au lait fut servi, et nous sortîmes. Un léger chariot était devant la porte, attelé de six vigoureux chevaux; mais ni chiens accouplés, ni piqueurs, ni chevaux de selle. Je m'étais attendu à une grande chasse à courre, on me fit monter dans le chariot, qui commença à rouler tranquillement au milieu du bois comme s'il partait pour le marché. La nuit n'était pas encore dissipée, et ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que je pus m'apercevoir qu'on ne suivait aucun sentier, aucun chemin tracé, mais que la voiture se dirigeait toujours en ligne droite sans tenir aucun compte des accidens du terrain ni des buissons par-dessus lesquels elle passait, non sans de violens cahots. Ne sachant que penser, j'interrogeai timidement le capitaine Hope sur notre destination; je m'informai si l'endroit fréquenté par les antilopes était encore éloigné, et si c'était à l'affût que nous devions les surprendre; car je ne voyais plus d'autre méthode possible. A toutes mes questions il répondait d'une manière évasive et il était clair qu'il s'amusait un peu de ma surprise. Tout à coup un des conducteurs s'écria : *grtes Bock*! puis changeant brusquement de route mit les chevaux au galop. Je saisis mon fusil que j'avais armé; mais M. Hope posant la main sur mon épaule, me dit : Modérez-vous et tournez la tête de ce côté; voici le bouc qui nous regarde; c'est bon signe. Il m'indiquait à quatre cents pas de nous et à gauche de la voiture un petit espace découvert où un antilope était arrêté le cou tendu de notre côté. Pourquoi, dis-je, ne pas descendre et nous approcher de lui en nous cachant derrière les buissons? — Il serait bientôt loin et nous aurait bien vite éventés; nous l'atteindrons plus sûrement ainsi : le chariot, comme vous le voyez, commence par décrire un grand cercle autour de l'antilope, le second sera plus petit, et au troisième nous serons, je pense, assez rapprochés pour le tirer, car la curiosité le retiendra à la même place tant qu'il nous verra et qu'il entendra le bruit que nous faisons. Les chevaux, excités par leurs conducteurs qui poussaient de grands cris, franchissaient tous les obstacles. Des secousses violentes me faisaient souvent perdre l'équilibre, mais toute mon attention était concentrée sur le gibier, dont je suivais tous les mouvemens. Il se tenait toujours à la même place, se tournant vers nous, et nous présentant le devant du corps. Pendant ce temps les cercles que nous décrivions devenaient de plus en plus rétrécis; arrivés à que-

Digitized by Google

rante pas de lui on redoubla de vitesse et de cris perçans; le capitaine Hope lui tira son coup, et l'animal, après avoir fait plusieurs bonds presque sur place, tomba mort; un des guides descendit de cheval, courut le ramasser et le jeta dans la voiture. C'était un joli animal aux formes sveltes et gracieuses. Son pelage, d'une couleur rougeâtre mêlé de blanc, était long et raide.

La voiture reprit bientôt son allure primitive et marcha encore au pas pendant un quart d'heure. Elle fut bientôt lancée de nouveau *autour* d'un *bock* qui eut le même sort que le premier. Vers midi, nous étions de retour à l'habitation et nous avions tué neuf antilopes, c'est-à-dire autant que nous en avions vu.

A l'époque de notre arrivée dans la baie, deux navires français y étaient déjà depuis quelques jours. Pendant la semaine qui suivit, cinq autres y entrèrent encore. Les capitaines de ces différens navires ayant tous besoin d'aller à la ville du Cap, distante d'environ vingt-cinq lieues, je m'arrangeai pour faire partie de la petite caravane qui devait s'y rendre par terre. On loua une grande voiture à six places, couverte d'une toile à voile soutenue par des cerceaux; elle était attelée de huit chevaux et conduite par deux Hottentots. Ceux d'entre nous qui ne pouvaient y trouver place se pourvurent de chevaux de selle, et la petite troupe, composée de onze personnes sans compter les guides, partit un matin, à sept heures, de la ferme hollandaise qui avait fourni les moyens de transport.

En quittant les bords de la baie, la route, à peine tracée sur un terrain sablonneux et mouvant, dans lequel les chevaux enfonçaient souvent jusqu'aux genoux, montait à travers le bois pour arriver à un vaste plateau d'où l'on pouvait apercevoir la surface bleue et unie de la mer. Tout autour de nous, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, de grêles buissons de myrtes et de bruyères, disséminés sur un sol dont l'aridité croissait à mesure que nous avancions, donnaient à la campagne un aspect sauvage. Aucune trace d'habitation ne venait rompre la monotonie fatigante de cette plaine qu'un soleil ardent transformait en une véritable fournaise. De temps en temps, ceux qui étaient à cheval et qui avaient emporté leurs fusils, tiraient, tout en marchant, sur des troupes de perdrix que le bruit faisait lever. Une de ces décharges effraya deux grandes autruches qui se dressèrent tout à coup du milieu d'un massif de bruyères et se mirent à fuir avec une agilité merveilleuse. La voiture s'arrêta, nos cavaliers s'élancèrent après elles, mais ils revinrent bientôt, car leurs montures n'étaient pas de taille à lutter avec de pareilles coureuses. Nous suivîmes long-temps des yeux leur galop précipité dont je ne saurais donner une idée juste qu'en comparant le mouve-

Digitized by Google

ment alternatif et régulier de leurs membres inférieurs à celui des vannes d'un bateau à vapeur. Dans le commencement de la course on voit se déployer leurs petites ailes courtes, puis les plumes légères et soyeuses qui sont implantées sur leur face interne et sur la partie des flancs qu'elles recouvrent, se hérissent et, présentant toute leur surface au vent, semblent doubler tout à coup le volume de l'animal que l'on voit fuir devant soi.

Vers midi on s'arrêta auprès d'un étang pour y faire un léger repas avec les provisions dont on s'était précautionné. La ferme où nous devions coucher, était encore à trois lieues et se nommait *Long-Fountain*. Nous y arrivâmes à cinq heures. C'était une réunion de bâtimens à un seul étage bâtis en briques et couverts de roseaux. Au milieu des champs cultivés s'élevait la maison du maître. Un joli jardin rempli de toutes les fleurs du pays, un perron à rampe de fer, ornaient la façade. On entrait dans une grande salle dont le plancher était en terre battue, mais parfaitement nivelé. Les murailles, comme celles de l'extérieur, étaient seulement blanchies à la chaux; il n'y avait pas de plafonds, mais les solives et les madriers qui soutenaient la toiture étaient peints à l'huile et soigneusement vernis. Quelques meubles d'Europe, une grande glace sur la cheminée ornée de vases de fleurs, un canapé de crin, de grands rideaux rouges aux fenêtres, composaient tout le luxe de cette habitation hollandaise. Mais tout cela était d'une propreté si exquise, et différait tellement de ce qu'on trouve dans les fermes de nos départemens les plus riches; mon étonnement était si grand de rencontrer au fond de l'Afrique une telle recherche, que je ne remarquai point l'arrivée du maître de la maison. C'était un colon hollandais, nommé *Crootschart*, gros homme à la figure ouverte et réjouie. Il vint nous saluer tous les uns après les autres en nous serrant cordialement la main. Une longue table fut dressée au milieu de l'appartement, les esclaves s'occupèrent des apprêts du souper. Notre hôte nous pria de l'excuser s'il se faisait attendre un peu de temps, mais il n'avait pas été prévenu de notre arrivée.

Nous étions depuis une heure réunis autour d'une petite table chargée de pipes et de tabac dont M. Crootschart nous engageait par son exemple à user fort libéralement, lorsqu'une porte s'ouvrit et la maîtresse du logis entra suivie de trois grandes et longues demoiselles, vêtues et coiffées avec recherche, sinon avec goût. Les voyageurs se levèrent et chacun, déposant respectueusement sa pipe, vint toucher la main des dames et les embrasser l'une après l'autre sur la bouche qu'elles présentèrent sans la moindre hésitation à tous ces visiteurs barbus. On agrandit le cercle; mais la conversation, en raison de la diversité des langues, ne pouvant de-

Digitized by Google

venir générale, on parla de chanter. Le maître fit venir un enfant d'environ huit ans, fils d'un de ses esclaves. L'enfant se plaça près de lui et on lui ordonna de chanter un air anglais. Ce petit malheureux, tout interdit devant tant de beau monde, baissait la tête et ne pouvait se décider à obéir. Pour l'y contraindre, son maître décrocha derrière lui une cravache dont il le menaça et finit par le frapper. Alors ce pauvre enfant, au milieu des sanglots et des larmes, commença d'une voix glapissante une espèce de complainte où je distinguai qu'il était question d'un *Capitaine de la rivière de Pouan*. C'est de lui qu'on pouvait dire sans métaphore qu'il avait des larmes dans la voix; et si, trop abondantes, elles empêchaient les sons de sortir assez promptement, de nouveaux coups de cravache venaient précipiter leur émission, au grand contentement de l'honorable société, qui riait de tout son cœur.

On nous invita à prendre place autour de la table couverte d'un linge éclatant. Nous étions dix-huit convives, et tout se passa à peu près comme dans les repas de notre pays. Chacun avait sur son assiette une petite serviette en coton grande comme les deux mains. D'énormes portions de bœuf, de mouton et de boue sauvage, rôties ou bouillies, composaient ce souper, attendu impatiemment par le plus grand nombre d'entre nous. Des plats de légumes cuits à l'eau étaient servis en même temps, et pour suivre l'exemple des hôtes, on y ajoutait les épices nombreuses et surtout le carry dont on fait usage dans ce pays. Des confitures, des pâtisseries vinrent ensuite, mais aucune boisson fermentée ne parut sur la table : l'eau et le lait en tinrent lieu et il fallut se contenter de ce breuvage peu restaurant.

Au reste, c'est presque le seul dont fassent usage les habitans dans les parties de la colonie où l'on ne récolte pas de vin. Les moyens de transport sont si difficiles et si coûteux, qu'ils peuvent rarement s'en procurer à la ville, où cependant il n'est pas cher. Quand on servit le thé, auquel les dames présidèrent, deux bouteilles d'eau-de-vie de France, qui nous restaient encore, furent très bien accueillies et on termina dignement la soirée en leur faisant honneur : il était plus de minuit.

Le lendemain, au point du jour, on vint nous éveiller. Il avait été convenu qu'on proposerait à M. Crootschart le remboursement des frais que treize personnes et autant de chevaux avaient dû nécessairement lui occasionner; mais tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut la promesse qu'il recevrait avec reconnaissance un petit baril d'eau-de-vie de France, qu'un des capitaines offrit de lui envoyer aussitôt son retour au mouillage de Sédanha.

E. Le Mire.

Digitized by Google

# Revue du Monde Musical.

## THÉATRE ITALIEN. — IL MATRIMONIO SEGRETO.

Lorsqu'une *prima donna*, devant tenir en chef et sans partage le premier emploi, s'engageait, elle mettait en tête de son répertoire le rôle de Carolina du *Matrimonio segreto*, et celui de la comtesse des *Nozze di Figaro*. C'était encore l'usage il y a vingt ans. Si quelques doutes pouvaient exister sur la propriété absolue de ces deux rôles par excellence, la virtuose écrivait de Palerme, de Naples, de Londres, à son nouveau directeur de Paris ou de Milan, pour assurer ses droits d'une manière définitive. Que les temps sont changés! Aujourd'hui, toutes nos *prima donna* reculent devant ce rôle de Carolina, que leurs devancières affectionnaient tant; raisons, prétextes, excuses, tout est mis en jeu pour esquiver l'œuvre de Cimarosa. Si l'on veut remettre en scène *Il Matrimonio segreto*, il faut y songer long-temps à l'avance, et trouver une cantatrice qui se laisse imposer par contrat l'obligation de chanter cette partie de Carolina, véritable épouvantail des virtuoses qui brillent pourtant dans les opéras nouveaux. Et puis on nous dira que les cantatrices de l'époque actuelle ont surpassé, terrassé, mis à néant leurs rivales de 1808 ou de 1820!

Cimarosa s'est donc trompé en écrivant un rôle de soprano qui s'élève constamment au-dessus de la portée ordinaire des voix de ce genre? Non, Cimarosa était un maître trop habile, un chanteur trop exercé pour avoir commis une faute si grave. Il a écrit pour les virtuoses qui étaient à sa disposition, il a dû placer ses mélodies dans le vrai diapason de leurs voix. Ces voix étaient-elles plus puissantes? Oui. S'élevaient-elles au-dessus de l'*ut*, du *ré*, notes que les sopranes féminins attaquent aujourd'hui? Non. Arriver à ces notes sur-aiguës dans un point d'orgue, sur un trait brillant et fugitif, sur le *fortissimo* d'une cadence finale, est chose fort aisée; le difficile est de soutenir un air lent, gracieux, passionné, dont le diapason est toujours retenu dans les hautes régions de la

Digitized by Google

mélodie. Un morceau de chant écrit dans les cordes médiaires tient la cantatrice fort à son aise, et lui permet des écarts pleins d'éclat; un air disposé de cette manière n'est jamais haut, bien qu'il s'élève à l'*ut*, au *ré*, notes que l'on peut changer en les pointant. C'est la contexture d'un air, la *tessitura*, qui le rend effectivement haut ou bas. Il faut examiner la quinte dans laquelle on fait manœuvrer constamment la voix; les écarts, les sauts d'octave à l'aigu comme au grave, ne constituent point la qualité d'un air, et ne sauraient le ranger dans le domaine du soprane ou du contralte. Le rôle de Carolina est très haut, bien qu'il ne s'élève qu'au *si bémol;* celui de Roméo dans lequel M^me^ Malibran montait jusqu'au *ré*, deux notes au-dessus de ce *si bémol*, est un rôle bas pour le soprane.

Cimarosa écrivit celui de Carolina pour M^me^ Toméoni, qui possédait une voix puissante, solide, brillante, et dont les plus belles cordes étaient dans la quinte haute : c'est dans cette région si périlleuse pour d'autres, qu'elle se plaisait à gouverner ses mélodies. Peut-être disait-elle à Cimarosa ce que M^me^ Morandi recommandait aux maîtres de son temps : « Si vous voulez me servir parfaitement, écrivez toujours ma partie hors des lignes, rien dans la portée, tout en haut, c'est là que vous rencontrerez ma voix. » Je vous laisse à penser si cette virtuose montra de l'empressement pour le rôle de Carolina. Deux autres cantatrices s'étaient déjà distinguées en l'exécutant après M^me^ Toméoni; M^me^ Miller, qui fit connaître le chef-d'œuvre de Cimarosa aux Napolitains, M^me^ Strinasacchi, *prima donna* que nous avons entendue au théâtre Olympique, rue Chantereine, en 1801. Cette jolie salle, construite aux frais de M^me^ Montansier, était placée à l'endroit où sont maintenant les Néothermes. C'est là que j'ai assisté, pour la première fois, à la représentation d'un opéra italien : c'était *Il Matrimonio segreto*, chanté et joué dans la perfection par Lazzerini, Parlamagni, Raffanelli et M^me^ Strinasacchi. Je pouvais plus mal débuter.

Après ces quatre *prime donne*, si remarquables dans l'œuvre de Cimarosa, vient M^me^ Barilli, M^me^ Mainvielle-Fodor, Carolina parfaite, qui déployait dans ce rôle toute la puissance, le charme délicieux de son organe et de son talent. M^mes^ Sontag, Méric-Lalande, ont obtenu des succès dans la même partie. On se souvient encore d'une représentation à bénéfice donnée à l'Opéra; M^mes^ Sontag, Damoreau, Malibran, remplissaient les rôles de Carolina, Elisetta, Fidalma; on ne dit que le premier acte; jamais le trio des trois femmes, le quatuor, ne furent si bien chantés. M^me^ Damoreau était une Elisetta bien précieuse; ce rôle est de première force, bien qu'il soit placé au second rang. Le beau duo de Farinelli, ajouté au second acte, lui donnait beaucoup d'importance. Ce duo a été supprimé cette fois comme n'appartenant pas à l'ouvrage. Tamburini et M^lle^ Assandri devraient nous le rendre. Ce serait une compensation pour le duo du ténor et de la basse que l'on a passé à la seconde représentation de cette reprise.

*Il Matrimonio segreto* est le plus bel opéra de Cimarosa; les effets les plus brillans y sont produits avec des moyens bien simples; tout y est élégant, mélodieux, grandiose; une touche puissante et facile ne laisse

Digitized by Google

jamais entrevoir le travail, le génie seul a présidé à la facture de cette merveilleuse partition. Son lustre ne s'affaiblit pas, et, pour comble de bonheur, une musique si ravissante se trouve jointe à un drame qui présente des situations comiques, et dont la conduite est infiniment supérieure aux productions italiennes du même genre et de la même époque. Ce *dramma giocoso,* que Cimarosa rendit si fameux, est d'origine anglaise. Garrick et Colman sont les premiers auteurs d'une comédie qui a pour titre : *the clandestin Marriage,* représentée avec succès à Londres. Cette pièce, traduite, imitée, arrangée par un de nos compatriotes, devint un opéra français; Kohault, si j'ai bonne mémoire, la mit en musique. *Le Mariage secret* parut à la Comédie-Italienne de Paris, et fit les délices d'un théâtre où l'on applaudissait journellement *le Diable à quatre, le Cadi dupé, les Sabots*, et d'autres drôleries du bon vieux temps. Cette pièce fut recueillie par Gherardi, acteur de notre Comédie-Italienne, et l'opéra ignoré de l'inconnu Kohault donna la première idée d'un des chefs-d'œuvre de l'art. On sait que *le Mariage secret* de Desfaucherets ne ressemble que par le titre à l'opéra de Cimarosa. Ce serait plutôt *une Heure de mariage*, opéra-comique français, qui procèderait évidemment de la comédie de Desfaucherets. C'est à tort que plusieurs ont attribué ce livret remarquable à Da Ponte; il est de Gherardi, qui l'emporta de Paris.

Comme *le Nozze di Figaro*, *il Matrimonio segreto* est un ouvrage de commande. Joseph II, empereur d'Allemagne, avait demandé le premier à Mozart, qui l'écrivit en 1786, un an avant le *don Giovanni*. Léopold, successeur de Joseph II, retint à Vienne Cimarosa, qui revenait de Saint-Pétersbourg, en 1791, et l'invita gracieusement à lui donner sur-le-champ une œuvre de sa façon. Cette œuvre improvisée par le *maestro* voyageur fut *il Matrimonio segreto*. L'empereur fut enchanté de cette production, donna douze mille francs à son auteur, d'autres disent douze mille florins: c'était fort beau pour ce temps. Le nouvel opéra fut exécuté par Benelli, Farnucci, Tasca et Mme Toméoni; succès magnifique, enthousiasme, fanatisme. On rendit compte à Léopold de cet heureux résultat; l'empereur n'avait pas pu assister à la première représentation, il s'arrangea de manière à ne pas manquer la seconde. En effet il était dans sa loge dès le commencement de l'ouverture, il écouta l'opéra avec la plus grande attention et sans manifester aucune opinion sur le mérite de l'ouvrage, sans donner aucun signe d'approbation ou d'ennui. Le brillant auditoire qui s'était déjà prononcé, qui avait donné un libre cours aux transports de son admiration, était fort inquiet sur ce que le souverain pensait du *Matrimonio*. « Nous serions-nous trompés? disaient-ils, et faudra-t-il réformer notre jugement pour le formuler sur celui de l'empereur? » La scène était d'autant plus dramatique et curieuse, qu'il n'était pas permis d'applaudir. Cet opéra, couvert de bravos à sa première apparition, était cette fois écouté avec un silence glacial. Enfin, lorsque le dernier morceau fut terminé, Léopold se leva et dit hautement : « Bravo, bravissimo, Cimarosa! tout est admirable, enchanteur, ravissant; je n'ai point ap-



Digitized by Google

plaudi, pour ne pas perdre une seule note de ce chef-d'œuvre. Vous l'avez entendu deux fois, je ne dormirai point sans avoir le même avantage. Chanteurs, symphonistes, passez dans la salle à manger; que Cimarosa y vienne présider le banquet préparé par mon ordre; et quand vous aurez pris un repos suffisant, nous recommencerons. Bis pour tout l'opéra que nous pourrons fêter comme il le mérite; en attendant, voici un à-compte sur les applaudissemens qui lui sont destinés. » Léopold battit des mains; à ce signal, un tonnerre de bravos éclata dans la salle, et l'opéra fut redit en entier après la collation. Un tel évènement n'a pas d'autre exemple dans les fastes de la musique.

Je puis citer un succès très brillant qui eut un résultat tout-à-fait contraire : *Il Matrimonio* fut joué deux fois dans une même séance; *Laodicea*, de Paër, ne put pas être achevée le jour de sa première représentation, tant on fit répéter de morceaux. Il fallut attendre le lendemain pour connaître la fin de l'ouvrage.

Le chef-d'œuvre de Cimarosa parut bientôt à Naples, où Viganoni, ténor admirable, acteur d'une grace parfaite, chanta le rôle de Paolino; Mme Miller fut trouvée ravissante dans celui de Carolina, et Raffanelli s'empara du personnage de Geronimo, que nous lui avons vu jouer avec une si rare supériorité. *Il Matrimonio segreto* fit bientôt le tour de l'Italie; partout il fut accueilli avec le même enthousiasme. Les régimens français qui revenaient d'Italie savaient tous cet opéra; si les officiers de hussards chantaient : *Pria che spunti, Cara non dubitar*, dans tous les cafés d'Avignon et de Cavaillon, on entendait : *Se fiato in corpo avete*, dans les tavernes et les corps-de-garde. Prêt-à-Boire et Beau-Désir, ciraient leur giberne et savonnaient leurs baudriers en mesure en disant : *Ora vedete che briconnata! che, che, che briconnata!* C'est en écoutant ces virtuoses à sabre traînant que j'ai fait mes premières études sur la musique italienne. C'est de cette époque de conquêtes et d'émigration armée que date notre civilisation musicale. Ces hussards, ces grenadiers, ces cavaliers aux gros talons, n'entendaient pas raillerie sur cet article, et si quelque imprudent avait voulu vanter *la Belle Arsène* ou *les Prétendus*, s'il s'était avisé de comparer ces gothiques fredons aux sublimes inspirations de Cimarosa, nos soldats, malgré tout leur patriotisme, lui auraient passé leur sabre à travers du corps. Ils se montraient disposés à mettre en avant cet argument sans réplique.

Ne croyez pas que ce *Matrimonio segreto*, si universellement beau, que cette suite non interrompue de chants admirables, d'effets pittoresques et ravissans, cette mélodie angélique, cette harmonie simple dans ses moyens, étonnante dans ses résultats, se soient présentés à la fois sous la plume de l'heureux Cimarosa. Gardez-vous bien de penser que ce filon d'or pur soit sorti de la mine sans alliage. Beaucoup de choses médiocres se montraient dans cette partition, on y remarquait même du mauvais; tout cela a disparu. Le superbe duo : *Cara non dubitar*, qui ouvre si bien la pièce et lui sert d'exposition, est venu prendre la place

Digitized by Google

d'une introduction chantée par Fidalma, Paolino et Geronimo. Ce trio, fort insignifiant, avait pour sujet les agrémens de la promenade du matin: *Oh! che gusto andare a spasso!*

Pourquoi le superbe récitatif instrumenté de Carolina, dans le second acte, ne mène-t-il à rien, et reste-t-il maintenant isolé comme un portique debout dont le temple aurait été rasé jusqu'aux fondemens? C'est que l'air de bravoure, accompagné par une concertante de quatre violons, que ce récitatif précédait, a été supprimé. En étudiant la partition de ce morceau, j'ai reconnu que Cimarosa en avait employé les élémens principaux à la composition du quintette en *si bémol* : *Deh, lasciate ch' io respiri!* qui a remplacé cet air, et se trouve pourtant séparé du récitatif instrumenté. Le duo : *Signor deh concedete*, considérablement abrégé, est devenu plus scénique. Un autre trio, chanté dans le second acte par Elisetta, Fidalma et Geronimo, a disparu de la partition du théâtre. Ce trio à trois temps, en *ut*, est dans la partition gravée. Robinsone chantait un air bouffe dont le sujet était une longue énumération de ses défauts; il s'adressait à Elisetta pour la déterminer à renoncer au mariage projeté. Le duo de Farinelli : *Jn bel prato*, parodié, fut substitué à cet air bouffe, et convenait parfaitement à la situation. L'ensemble qui termine l'opéra a été abrégé, l'ouverture a été renversée de fond en comble, pour être reconstruite avec une grande partie des idées primitives.

L'effet extraordinaire, l'explosion que *il Matrimonio* produisit dans sa nouveauté, les reprises fréquentes, les mises en scène de cet opéra dans toutes les villes d'Italie qui eurent lieu du temps de Cimarosa, et sous sa direction, engagèrent ce compositeur à retoucher plusieurs fois une musique reçue avec tant de faveur par le public. Je reconnais la main du maître dans les changemens et les métamorphoses à peu près complètes des airs, des duos, des trios, mais je suis certain que ce n'est pas lui qui en a bâti l'ouverture telle qu'on l'exécute au Théâtre-Italien. Puisque cette jolie symphonie a été remise tant de fois sur le métier, puisqu'il existe plusieurs versions différentes, qui n'appartiennent point à Cimarosa, comment se fait-il que l'on n'ait pas eu l'idée de supprimer enfin les répétitions inutiles qui entravent la marche de la première partie? Les violons attaquent mal à propos une nouvelle phrase, étrangère à tout ce que l'on a entendu, et qui ne doit plus reparaître. Un repos de dominante ramène le motif principal, et même le petit trait en tierces rejeté dans l'avant-propos. Ce trait ne saurait se reproduire ici sans rompre le fil du discours, porter le vague dans ses périodes, et sans exciter la mauvaise humeur du spectateur, qui désire connaître ce qu'un exorde brillant lui a promis. On pourrait comparer Cimarosa ou, pour mieux dire, l'arrangeur de son ouverture, en cette circonstance, à un homme qui, lisant une lettre pleine d'intérêt, s'interromprait au plus bel endroit pour en relire l'adresse.

Passe encore si après cette suspension, qui n'a d'autre but que de faire répéter le motif principal, le compositeur le reproduisait d'une manière plus variée. Mais non, c'est encore l'unisson; et quand l'orchestre attaquera de nouveau le *tutti*, nous entendrons le même trait déjà connu. Après



Digitized by Google

une diversion de quatre-vingts mesures, après des répétitions superflues nous nous retrouverons juste à la même place. Je ne dis pas que les élémens qui les composent ne soient excellens; mais le musicien tient mal à propos de bons propos. Tout en admirant les mélodies et leurs accompagnemens, je ne dois pas moins critiquer le plan et la conduite, qui sont très défectueux sur ce point. Je le fais avec d'autant plus de raison, que la répétition du motif est purement oiseuse, surabondante, et que son uniformité ne lui permet pas de paraître plus de trois fois.

En faisant l'examen de cette partition, la critique n'a presque rien à dire; essayons de faire la revue des belles choses que Cimarosa nous présente dans cette partition. Le duo *Cara! non dubitar* est un modèle de grace et de suavité, l'ensemble est d'une mélodie ravissante. Rubini fait un échange de parties avec Mme Taccani en exécutant cet ensemble; par cet artifice de chanteurs, la partie de Carolina est abaissée, et celle de Paolino monte d'une tierce, les voix sont plus rapprochées, et l'effet en est infiniment meilleur. Le passage *cara! caro!* produit un résultat harmonieux dont on a peine à se rendre compte en voyant la simplicité des moyens employés par l'auteur. Le petit duo, d'un mouvement vif, d'une originalité charmante, contraste agréablement avec le premier. Les deux mêmes personnages chantent deux duos sans quitter la scène; Mozart s'était permis la même licence dans *le Nozze di Figaro*, cet opéra s'ouvre aussi par deux duos chantés par Suzanne et Figaro. L'air *Udite, tutti, udite*, réunit au caractère bouffon une emphase qui convient parfaitement au riche marchand Geronimo. Ce nouveau parvenu tranche de *l'illustrissimo signore*, haut et puissant seigneur, titre que tout le monde prend, disait un de ces messieurs en dictant un acte à son notaire. La transition en *fa*, déterminée par l'attaque du *si bémol* après la chute en *la naturel*, l'autre transition en *fa* sans préparation que l'on remarque au milieu de l'ouverture, doivent être signalées; rien n'est plus commun aujourd'hui que l'emploi de ces moyens, mais alors c'était de l'audace, pour un Italien surtout. Hayden, Mozart, avaient été beaucoup plus loin, l'école italienne s'abstenait encore de marcher sur les traces de ces novateurs sublimes.

*Le faccio un inchino*, très plein d'esprit, d'élégance, d'ironie et de malice, est à la fois un morceau de scène et de concert; toute l'action dramatique s'accorde avec les agrémens de la musique. La seconde et la troisième voix exécutent dans ce trio un passage qui semblait devoir être doublé par les cors. Le chanteur Cimarosa s'est bien gardé de recourir aux instrumens à vent: il a résisté à toutes les séductions de l'orchestre, et n'a donné à son effet vocal que des compagnons soumis et respectueux, tels que la viole et le second violon. Le sextuor: *Senza, senza cerimonie*, est d'un effet original. Ce sextuor pose bien en scène le comte Robinsone; la manière dont le poète et le musicien l'introduisent justifie les bouffonneries que doit faire le prétendu d'Elisetta. Après avoir adressé des complimens à tout le monde avec une grande volubilité de paroles, il dit:

Digitized by Google

Permettete ch'io respiri,
O il polmon si crepera.

Dans le finale du second acte, il va plus loin encore, et leur dit à tous, *Ubbriachi voi sarete*.

On trouve dans le quatuor une richesse d'orchestre dont l'école d'Italie n'avait pas donné d'exemple avant Cimarosa. Les instrumens à vent y sont employés avec autant d'adresse que de bonheur. L'ensemble de ce quatuor est plein d'entraînement, de verve et de charme. Les quatre solos sont admirables; l'accompagnement rhythmique et contraint qui les soutient, la belle simplicité des modulations, la variété des images, sont un prodige de l'art, puisque le compositeur intéresse vivement pendant quatre longs récits d'un mouvement large et qui ne sont point motivés par l'action dramatique. Ce quatuor ne réussit pas au théâtre, où le public veut que le jeu des acteurs, leur position scénique, marchent avec l'œuvre du musicien. Il faut être au moins un peu connaisseur pour goûter ce morceau d'une rare beauté; il faut savoir écouter en même temps les quatre voix qui tour à tour récitent, les jeux du second violon, qui les accompagne, les entrées des clarinettes, des cors, et tous les artifices de l'orchestre de Cimarosa. La musique est l'objet essentiel dans un opéra italien; il ne faut pas être surpris d'y rencontrer des morceaux très développés qui se placent en travers du chemin et viennent suspendre l'action pendant un quart d'heure. Le quatuor de *Bianca e Faliero*, que l'on a mis dans *la Donna del Lago*, n'est pas mieux en scène que celui de *Il Matrimonio segreto*. Tous les morceaux dessinés en canons présentent le même inconvénient.

*Signor, deh permettete!* offre le contraste piquant de la tristesse de Paolino et de la pétulance comique de Robinsone. Ce duo renferme une imitation du motif des *Nozze di Figaro, Ora si ch'io son contenta*. Cimarosa s'est rencontré avec Mozart, et le chant de Paolino dans l'ensemble a de grands rapports avec celui de Susanne quand elle essaie *il capellino vezzoso*. Je passerai rapidement sur le finale, qui tient le premier rang parmi les chefs-d'œuvre du genre. Il s'ouvre par une phrase d'une fraîcheur printanière, d'une élégance parfaite, que l'on retrouve ensuite avec un nouveau plaisir dans la strette. La scène de Carolina avec le comte Robinsone, toutes les diverses entrées qui la suivent, celle de Paolino surtout, l'ensemble mystérieux dans lequel Cimarosa se plaît à verser toutes les finesses de son esprit, toutes les perles de son génie, cet ensemble ravissant qui amène le caquetage si musical et si comique des trois femmes, sont au-dessus de tous les éloges. Les grandes masses du chœur et de l'orchestre mises en mouvement par Rossini et ses imitateurs pour couronner la péroraison d'un ensemble final, nous ont accoutumés à des effets que l'on chercherait vainement dans *il Matrimonio segreto*, dont les finales ne sont que des sextuors un peu plus intrigués que les ensembles placés dans l'intérieur des actes. Le mérite du compositeur en est bien plus grand s'il a pu nous intéresser, nous charmer sans employer des

Digitized by Google

moyens aussi puissans; s'il a su faire manœuvrer ses six chanteurs pendant dix-huit minutes sans avoir recours à ces explosions qui amènent des contrastes si précieux et changent à chaque instant l'aspect du tableau musical. Le finale du *Matrimonio* est plus long de quatre minutes que ceux de *don Giovanni* et de *la Gazza ladra*. Si vous êtes curieux de connaître la durée de quelques grands morceaux de musique, je vais la marquer ici. Finales, du *Barbiere*, vingt-une minutes; de *Cenerentola*, d'*Otello*, grande scène finale du deuxième acte d'*Anna Bolena*, de *Norma*, vingt-quatre minutes; quintette de *la Gazza ladra*, vingt-sept; finale de *Semiramide*, trente.

Le duo *Se fiato in corpo avete*, est devenu populaire en Italie et en Espagne, où il a figuré dans une infinité de petites pièces; je suis surpris que nos auteurs de vaudevilles n'aient pas songé à s'en emparer, du moins par fragmens. Plusieurs ont dit que ce duo, pour deux basses, ressemblait à celui de *Cenerentola*, *Un segreto d'importanza* : je ne lui trouve d'autre rapport avec cette production de Rossini que celui des personnages qui, dans l'un et l'autre morceau, s'asseient pour entamer leur conversation. C'est pour le duo du *Turco in Italia*, *D'un bel uso di Turchia*, que Rossini s'est inspiré de l'œuvre de Cimarosa. *Se fiato in corpo avete* est parfait de déclamation, de vérité, de franchise; mais je le trouve un peu monotone, il n'est point assez modulé, on a sans cesse dans l'oreille la tonique et la dominante de *fa*. Expression délicieuse des sentimens, imitation pittoresque, richesse de mélodie, d'harmonie et de détails d'orchestre, élégance de formes, conduite admirable, telles sont les qualités qui distinguent l'air de ténor : *Pria che spunti*. Je ferai remarquer, cependant, pour l'honneur de la critique et de l'érudition musicale, que Cimarosa s'est pillé lui-même en reproduisant ici une phrase entière, note pour note, qu'il avait déjà employée dans *Lena cara, Lena bella*, fameux duo de *Traci amanti*. Le tendre Paolino a été substitué au grotesque Giorgiolone, et dit en *mi bémol* ce que l'autre disait en *sol*. La mélodie portée une sixte plus haut, la voix flûtée du ténor, le mouvement ralenti jusqu'à l'excès, puisque le chanteur s'arrête avec complaisance sur ces mots : *sposa cara, sta pur lieta*, ont changé tout-à-fait l'expression de la phrase empruntée. La même combinaison de notes dit précisément tout le contraire de ce qu'elle avait précédemment exprimé.

Le récitatif instrumenté se distingue par une grande richesse de motifs du plus beau caractère, de l'expression la plus touchante; il pourrait figurer dans un opéra sérieux du style le plus noble et le plus pompeux. Le quintette renferme d'excellentes choses, mais je trouve qu'il n'a qu'une chaleur factice et ne donne pas les résultats qu'on devrait en attendre. Comme dans le sextuor, les voix de femmes sont perchées trop haut et ne se lient point à celles des hommes. J'oubliais de parler de l'air de Carolina que l'on a tiré de son obscurité pour le faire dire par M^me^ Taccani : cette cantatrice se serait volontiers passée de cette exhibition. Cet air n'a jamais été remarquable, il a vieilli plus que tout le reste de l'opéra. Le commencement du finale qui termine la pièce est aussi frappé de vétusté. Le duo

Digitized by Google

nocturne arrive à propos, et vient charmer l'oreille un peu effarouchée. Ce duo est un modèle de grace, de simplicité, d'expression. Les scènes du dénouement sont enrichies de motifs élégans et pleins de jeunesse, et tout le monde veut entendre l'ensemble final.

La musique du *Matrimonio* n'a pas toujours la vivacité que l'action dramatique réclame. Les voix y sont mal disposées dans les ensembles; elles produiraient plus d'effet en étant plus rapprochées, ou bien si les trop grands intervalles que l'on remarque entre la seconde basse, le ténor et le premier soprane, étaient remplis par le second soprane, le contralte et la première basse. Cimarosa n'a écrit, le plus souvent, que trois ou quatre parties quand il avait six personnages en scène. Elisetta chante alors à l'unisson avec Carolina, et le comte double Geronimo. Cette manière d'écrire n'est point heureuse; les mélodies de la prima donna sont trop éloignées du corps de l'harmonie vocale. Il est périlleux de faire chanter la même partie par deux sopranes, à l'aigu surtout, il faut qu'ils aient une grande sûreté d'intonation pour que leur justesse soit suffisante.

On pense bien que le public a fait de justes concessions à l'œuvre de Cimarosa; les violons jouent un grand rôle dans ses accompagnemens, son orchestre semble trop vide, ces traits de violons en tierces à l'aigu ont quelque chose d'étrange pour notre oreille, accoutumée à une pâture plus substantielle. Les tours de phrase, leurs cadences finales, terminées très souvent par une gamme descendante, sont ceux du temps; les violons doublent cette gamme, il n'est pas permis aux chanteurs de l'esquiver. Ces souvenirs de l'ancienne école ne sont pas dépourvus de charmes pour les connaisseurs. Les bons ouvrages ne vieillissent pas; ce sont des rocs que les tempêtes des révolutions ne sauraient ébranler. Des météores éclatans embrasent l'horizon; que dévorent-ils? les ouvrages médiocres. On a dit, avec plus d'esprit que de justesse, que Rossini était le Ruggieri de la musique; il en est l'Hérode, il n'a massacré que les innocens.

On a supprimé le duo de Farinelli : *No, non credo*; s'il n'est point de l'auteur du *Matrimonio*, il est bien digne d'y figurer. En le retranchant, il fallait rétablir l'air chanté par Robinsone pour engager Elisetta à renoncer au mariage conclu. Sans cet air ou ce duo, il n'y a plus de pièce; le livret de Gherardi est assez bon pour qu'on ne le désorganise point ainsi. Geronimo et Robinsone ont fait leur échange de fiancée moyennant une cession de *cinquanta mila scudi* sur la dot, sous la condition qu'Elisetta l'approuvera; et le comte dit :

> Si per questo vado in fretta
> A farsi che m'odiera.

Voilà le motif du duo supprimé, le comte ne prend plus la peine de se faire haïr; l'absence de ce morceau fait que tout le reste de la pièce ne signifie plus rien.

Le public pardonnait à Raffanelli, à Barilli, toute la faiblesse de leurs

Digitized by Google

moyens sonores en faveur de l'esprit, de la verve de leur talent de comédien. Lablache possède ce talent au suprême degré, et sa voix vibrante met au jour les beautés de la mélodie; elle donne un accent, une vie, un intérêt précieux à la déclamation, qui trotte ou galope sous les dessins du chant instrumental. La franchise de son exécution, l'éclat de ses traits de basse qui sillonnent l'ensemble vocal et ne se confondent pas avec les instrumens graves qui les doublent, sont vraiment admirables. Par des nuances imperceptibles, il sait passer du dialogue parlé au récitatif, au chant mesuré, il monte d'octave ou de quinte par quarts ou huitièmes de ton; ce chromatique d'une nouvelle espèce est d'un effet charmant dans les *à parte* du grand duo. Ses lazzi font pouffer de rire toute la salle. Tamburini se signale dans le rôle du comte, bien qu'il soit généralement écrit dans un diapason trop bas pour sa voix. Jamais la partie de basse du quatuor n'avait été dite avec autant de charme et d'élégance. Jamais le fameux duo des deux basses n'avait été dit avec autant de perfection. On l'a fait répéter, ainsi que l'air de Paolino, dans lequel Rubini déploie toute la magie de son merveilleux talent. Rubini a brillé dans les trois duos; il s'est surpassé dans sa cavatine. M^me^ Taccani s'est acquittée avec talent d'un rôle bien scabreux, M^lle^ Assandri l'a bien secondée, et M^me^ Albertazzi est une tante trop jeune et trop jolie pour imposer à ses nièces; il faut nécessairement qu'elle ait recours aux cordes graves de sa voix pour qu'il y ait quelque chose de grave dans la personne de Fidalma.

*Il Matrimonio segreto* a déjà triomphé trois fois au Théâtre-Italien; il ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

CASTIL-BLAZE.

Digitized by Google

# BULLETIN.

Pendant que des tentatives de conciliation littéraire semblaient vouloir faire momentanément diversion aux préoccupations politiques, un mouvement aussi douloureux qu'inattendu est venu détourner l'attention publique. Le premier sentiment, en effet, qui s'empare de nous à la vue de l'échauffourée de Strasbourg, est celui du regret et de l'affliction. Un neveu de l'empereur à la tête d'une insurrection militaire! un Bonaparte demandant à un régiment français de manquer à la discipline et de l'aider à marcher sur la capitale aux cris de : *Vive Napoléon II!* Quel renversement d'idées! que d'impossibilités et de folie dans la conception même d'un pareil projet! La première question que l'on s'est adressée naturellement en apprenant qu'une tentative de soulèvement militaire a été faite au nom et par les soins d'un Bonaparte, est profonde à force de naïveté. Un Bonaparte! lequel? Est-ce le prince de Canino, le comte de Survilliers, le prince de Montfort? Est-ce un fils de Lucien, un neveu de la princesse Borghese? Lequel, enfin? car non-seulement il n'existe pas en France de parti bonapartiste, mais il n'existe même pas de Bonaparte pour la France! La mémoire se fatigue et se perd dans cette multitude de noms de baptême, dont aucun ne peut prétendre à l'emporter sur l'autre, qu'aucune illustration spéciale ne recommande à l'enthousiasme populaire! Est-ce qu'après avoir été roi d'Espagne, le comte de Survilliers pourrait consentir à gouverner la France? Est-ce l'ancien roi de Westphalie qu'il faudrait choisir de préférence? Quant à leurs fils, jeunes gens nés dans les dernières années de l'empire, et qui n'ont pas même eu le bonheur de contémpler en face cette grande figure de Napoléon, dont on invoque le nom comme un talisman, ils sont encore moins connus, s'il est possible, de la nation française. Sur quels titres s'appuient leurs prétentions? où sont leurs batailles de Marengo, et même leur siége de Toulon? Qu'ils déclinent leurs droits à la couronne de France; mais, pour Dieu! que l'on ne soit pas obligé de rechercher un almanach de

Digitized by Google

1810 pour connaître les noms et prénoms du nouvel empereur, qui serait au moins Napoléon III, car, puisque les Bonaparte sont légitimes ni plus ni moins que les princes de la branche aînée, il ne faut pas escamoter le duc de Reichstadt.

Ce nom de Napoléon est l'orgueil et l'amour de la France; les annales de l'histoire n'offrent pas un seul nom qui puisse lui être comparé. Mais ce nom est un héritage fatal qu'il a légué aux membres de sa famille. Ses frères, ses neveux, ne savent où fixer leur course vagabonde, et l'éclat des victoires impériales, qui a illuminé la France de tant de splendeur, n'a versé sur leur front que ténèbres et obscurité. Il n'existe pas pour la France d'autre Bonaparte que celui que les vieux soldats nomment, en se découvrant, l'Empereur! Et s'il se rencontre encore aujourd'hui des bonapartistes, ce ne peut être que parmi ces rares débris de la grande armée, qui ne veulent pas croire à la mort de leur Empereur! Il est important de préciser la nature et le caractère de ce sentiment national. La France tout entière, légitimistes, juste-milieu, républicains, se confond dans un même sentiment d'admiration pour Napoléon; et elle se donnerait peut-être encore à un de ses héritiers, non pas à un héritier de son nom, mais de sa gloire, ce qui est bien différent.

Ce nom de Bonaparte, qui précisément a fait échouer l'entreprise du prince Louis, lui est une sauve-garde et une garantie. On n'enlève pas la couronne de France à la tête d'un régiment d'artillerie, surtout quand on est fils de l'ancien roi de Hollande, et engagé au service de la Suisse; mais, en revanche, quand on porte ce nom de Bonaparte, on ne paraît ni devant le jury, ni devant un conseil de guerre! on est contraint de subir l'humiliation d'une grace. Il existe, d'ailleurs, un précédent tout tracé; une princesse d'une famille également exilée à perpétuité du sol de la France, est venue se mettre elle-même à la tête de la guerre civile, et la duchesse de Berry n'a été ni condamnée ni même mise en jugement. Combien de plus puissans et plus chers souvenirs plaident en faveur du jeune Louis Bonaparte, dont la tentative insensée n'a point été, d'ailleurs, ensanglantée! Enfin, autant la démarche de l'une a été volontaire et longuement mûrie, autant la conduite du prince Louis présente tous les caractères d'une résolution prise à la hâte, pour céder aux invitations pressantes de quelques amis et sans aucune ramification à l'intérieur. Ainsi l'humanité, l'éclat d'un nom cher à la France, les circonstances extérieures, le néant de cette tentative, le caractère même du prince Louis, tout fait un devoir impérieux au gouvernement de se conformer, en cette occasion, au précédent établi en faveur de la duchesse de Berry, qui se trouvait assurément dans des conditions bien moins favorables.

Il n'est donc pas possible que le prince Louis soit traduit devant une cour d'assises. Mais que fera-t-on de ce prisonnier? Déjà, dans toute l'Europe, la Suisse et l'Angleterre étaient les deux seuls pays qui lui fussent ouverts. La Suisse réclamera-t-elle son plus habile artilleur? Non assurément. On a donc songé aux Etats-Unis. Le prince Louis sera transporté dans le pays qui a déjà servi de refuge à son oncle Joseph et au fils aîné de

Digitized by Google

Murat. Cette décision a été prise à la prière de la reine Hortense elle-même, et nous nous étonnons que M. Persil ait pu se laisser emporter par ses anciennes passions au point de demander, dans le conseil, le renvoi devant la cour des pairs. M. Molé, fidèle à son caractère, s'y est vivement opposé, et sa voix a prévalu.

Par une coïncidence bizarre, une échauffourée, également militaire, quoique beaucoup moins importante, était conduite à Vendôme par deux officiers subalternes d'un régiment de hussards; elle n'a pas eu de suite, et a été, en quelque sorte, perdue et enveloppée dans la surprise générale causée par les évènemens de Strasbourg. Sans vouloir assigner à ces deux mouvemens, si opposés, et sur des points si éloignés, une cause générale et supérieure, qui serait le mécontentement de l'armée, ne pourrait-on pas remarquer qu'on l'a traitée, dans ces derniers temps, tout à la fois avec trop de caresses d'une part, et un peu de dédain de l'autre? Il ne fallait, peut-être, ni tant la complimenter, ni lui faire attendre si long-temps un ministre de la guerre.

— Le retour inopiné de M. Thiers, et sa réception par le roi et la famille royale, ont produit une certaine sensation dans le monde politique; déjà les visites parlementaires se succèdent à la place Saint-George.

— On sait que M. Augustin Thierry avait demandé à M. le duc d'Orléans une audience pour lui présenter un nouvel ouvrage. M. le duc d'Orléans a répondu à cette demande en se rendant lui-même chez M. Augustin Thierry. Cette conduite a inspiré à M. Antony Deschamps les vers suivans.

### Au Duc d'Orléans.

Prince, vous avez fait quelque chose de grand
En allant visiter notre illustre savant.
Si le Dauphin l'eût fait, l'active Renommée
En aurait fatigué le peuple avec l'armée;
Mais vous faites le bien peut-être trop souvent,
Vous y vivez ainsi que dans votre élément;
Et les hommes sont tels pour ceux qui les commandent
Que plus on fait pour eux, et plus ils vous demandent;
Et la foule est toujours aveugle pour le beau.
Le poète voit mieux; car il voit de plus haut.
Moi, malgré mon malheur, quand quelque noble chose,
Comme une fleur nouvelle, en mon chemin éclose,
Vient s'offrir à mes yeux, le sort n'a pu m'ôter
Le cœur pour la sentir, la voix pour la chanter.

Digitized by Google

—L'Opéra est en révolution: derrière la comédie ordinaire que le public applaudit plus ou moins chaque soir, il s'en passe une à coup sûr plus originale et plus curieuse, comédie de petits intérêts de coulisses et de grands amours-propres blessés, la plus risible qui se puisse imaginer. Nourrit se retire; c'est là, nous l'avons dit, un évènement grave, et dont l'art doit s'affliger autant que l'administration de l'Opéra. Nourrit a mesuré sa position nouvelle, il ne l'a pas trouvée digne de lui; il quitte la scène au milieu de ses triomphes les plus beaux et les plus mérités. Tout cela s'est fait très convenablement, très noblement de part et d'autre, sans amertume ni querelle; mais, hélas! les plus belles choses périssent toujours par les imitateurs, qui les dénaturent. Le sérieux n'est pas dans son élément à l'Opéra; s'il y montre le bout du nez par hasard, il ne persiste guères; si le premier sujet l'introduit à grand'-peine, le double est là qui ne manque jamais de le faire évader par la porte du ridicule. Voilà que M. Lafont trouve aujourd'hui moyen de travestir la retraite de Nourrit, tout comme il avait tant de fois travesti, par sa voix souvent fausse et sa pantomime exagérée, les plus beaux rôles du premier ténor de l'Opéra. Dès qu'on a su que Nourrit quittait la scène, M. Lafont a parlé de se retirer; seulement chez Nourrit, c'est une résolution sérieuse, calculée, inébranlable. M. Lafont est moins tenace, au besoin il se laisserait séduire, il pousse même la bonhomie jusqu'à formuler ses souhaits et ses conditions, qui ne sont rien moins que des appointemens énormes, joints à la prétention d'avoir désormais des rôles principaux écrits pour lui, et de marcher l'égal de Dupré dans la carrière. Or, voyez-vous d'ici Meyerbeer tailler sa plume pour écrire un opéra pour M. Lafont; voyez-vous Rossini préparer ses flûtes pour accompagner cette voix sublime. En vérité, lorsqu'il se passe de telles choses, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou des exigences de l'acteur, ou de la faiblesse de l'administration, qui, la plupart du temps, se laisse arrêter par de pareils embarras. M. Lafont veut se retirer, dites-vous; fort bien, qu'il parte; faites comme le public, ne le retenez pas. Angoulême et Dijon tressent des couronnes pour sa tête; le Hâvre-de-Grace recevra dans son port hospitalier le navire échoué à l'Opéra. Tandis que M. Lafont triomphera bruyamment en province, vous donnerez ses rôles à M. Wartel, jeune homme laborieux dont la voix est ample et sonore, et qui, pour afficher de moins hautes prétentions, n'en a pas un talent moins digne d'estime et d'intérêt. M. Halevy nous doit quelque dédommagement de la retraite de M. Nourrit, s'il ne veut être accusé d'exercer une influence fâcheuse sur la direction de M. Duponchel.

La reprise de *Don Juan* a été digne de Mozart. La salle était comble, comme s'il se fût agi tout simplement d'une représentation des *Huguenots*, et l'exécution, incomplète d'ailleurs, comme toujours, s'est par momens élevée à des effets sublimes. Le rôle de don Juan convient admirablement à Nourrit; dans tout le répertoire de notre premier chanteur, je défie qu'on en trouve un qui semble mieux écrit pour sa voix et plus fait à sa taille. Que cela vienne de l'ampleur de cette musique divine, qui se

Digitized by Google

prête sans s'altérer plus que l'or à toutes les transformations qu'on lui fait subir, ou bien de l'art avec lequel Nourrit a su se l'approprier, peu importe : ce que nous savons, c'est que Nourrit en soutient à merveille le rude fardeau, et que nul, depuis Garcia, n'a plus inventé que lui dans ce rôle difficile. Don Juan est le rôle des rôles ; tout ce que les maîtres qui sont venus plus tard ont dispersé confusément dans mille partitions, se trouve là compacte et rassemblé. Pour un acteur de talent et de conviction, il y aura toujours à creuser dans cette mine profonde. Nourrit chante avec grace, au premier acte, le duo ravissant entre Zerline et don Juan; au second, il conduit le finale dignement et sans gestes exagérés; dans la scène de la statue, il est admirable. Il faut dire aussi que tout le seconde et l'encourage : la voix vibrante et métallique de Dérivis, qui chante le Commandeur avec une supériorité rare, et les sublimes efforts de l'orchestre. La dernière scène de *Don Juan* est un de ces effets gigantesques de la musique qui ne peuvent se réaliser qu'à l'Opéra. M^lle^ Falcon, qui faisait, par sa rentrée les honneurs de la représentation, a déployé à plusieurs reprises sa voix sonore et dramatique, dont sa récente maladie ne semble pas avoir altéré la puissance. On n'en peut dire autant de M^me^ Dorus, qui prend ses grands airs de cantatrice avec la musique de Mozart, et semble réserver sa voix pour de meilleures occasions. Serait-ce que M^me^ Dorus ne trouve pas le rôle d'Elvire fait à sa taille? Il est fâcheux que M^lle^ Nau ne se puisse résigner à chanter la partie de Zerline telle que Mozart l'a écrite, et se trouve déjà une assez grande cantatrice pour inventer à tout moment de petites roulades insignifiantes, hors du domaine du maître; M^lle^ Nau ferait mieux de travailler à donner quelque vibration à sa voix. Quant à M. Lafont, l'air de don Octave lui a fourni l'occasion de faire une de ces boutades excentriques dans lesquelles il excelle. Au moment le plus sérieux et le plus mélancolique de cette admirable pensée de Mozart, M. Lafont a lancé un *fa* de toute la vigueur de son poumon, *fa* malencontreux dont toute la salle s'est émue. Nous étions assis en ce moment à côté d'un compositeur connu par ses succès à l'Opéra, que l'extravagance de cette note a fait bondir dans sa stalle d'une inconcevable façon. « A quoi pensez-vous donc? s'est écrié alors un de ses voisins, étonné de le voir ainsi s'agiter en sursaut. — Je ne sais, a répondu le maître illustre; mais, à coup sûr, ce n'est pas à faire un rôle pour M. Lafont. »

Une grande et louable activité règne à l'Opéra : M. Duponchel a mis courageusement la main aux réformes. Telles danseuses qui avaient presque des traitemens de ministres ou de préfets ont vu réduire leurs appointemens au modeste niveau de ceux des conseillers d'état. Une seule danseuse, qui, sans une protection politico-littéraire, serait restée perdue dans le corps de ballet, a été l'objet d'une attention toute particulière. Cette *grande* demoiselle vient d'être, dit-on, enrichie des économies faites sur ses camarades. A quelle haute influence cette danseuse doit-elle cette faveur, digne des plus beaux temps de la restauration? Nous le dirons peut-être quelque jour. On cite à ce sujet diverses anec-

Digitized by Google

dotes, entre autres, un mot touchant d'un sous-secrétaire d'état à l'oreille d'un journaliste qui porte un tendre intérêt à la danseuse, mais un intérêt beaucoup moins vif à la politique doctrinaire.

Rossini est parti ces jours derniers pour l'Italie, et ce n'est pas une chose médiocrement curieuse que l'assurance avec laquelle certains journaux parlent du voyage de l'auteur de *Semiramis*. A les entendre, Rossini s'en irait composer un opéra en l'honneur du couronnement de l'empereur d'Autriche. C'est sur le compte de François Ier d'Autriche ou François II de Hongrie, comme il vous plaira, que les nouvellistes mettent désormais tous les projets de partitions. Pour peu qu'un maestro en renom change de place, on publie aussitôt qu'il va faire un œuvre de couronnement, et M. d'Appony ne manque jamais d'entrer dans la partie en sa double qualité d'ambassadeur d'Autriche et d'excellent amateur de musique. Il en sera de ce bruit comme de tant d'autres. Rossini n'en écrira pas une note de plus; il nous reviendra l'année prochaine frais, dispos et bien portant, ayant embrassé son vieux père à loisir et doté l'heureux pays qui l'a vu naître, non d'un chef-d'œuvre nouveau, mais de force rizières nouvelles. La pensée qui a créé Desdemona, *Semiramis* et Ninette, s'applique désormais au perfectionnement des rizières. Oisiveté sublime!

M. Meyerbeer est de retour à Paris, et va s'occuper d'un ouvrage en trois actes qu'il compte donner à l'Opéra-Comique, si toutefois l'Opéra-Comique en est digne et ne reprend pas *le Rossignol*.

Nous terminons par où nous aurions dû commencer : la jeune et belle danseuse dont la maladie a tant alarmé pendant toute cette semaine tout ce monde élégant, oisif et de bon goût, qui s'occupe une heure par jour au moins des nouvelles de l'Opéra, Fanny Elssler, est sauvée. Paris reverra sa danseuse, dont la vie importe tant aux destinées de l'Opéra. Encore une belle proie que la mort n'aura pas. Après la Malibran Fanny Elssler, vraiment, c'eût été trop cruel.

---

Palais-Royal. — *La Vallée aux Fleurs*. — Cette vallée aux fleurs n'est ni plus ni moins qu'une idylle et une églogue dramatisée, ornée de couplets, où les bergers ne font pas la moue, mais où l'on rit franchement, *du rire des aïeux qui s'épanchait du cœur comme un flot de vin vieux*, pour me servir des expressions d'un poète de grand sens, de grande énergie et d'une verve admirable, M. Auguste Barbier, qui va nous donner prochainement une nouvelle édition de ses œuvres, soit déjà publiées, comme les *Iambes* et le *Pianto*, soit inédites, et entre autres un poème sur l'Angleterre. Jamais poète n'a fait vibrer la fibre populaire comme l'auteur de *la Curée;* la place qu'il a conquise dans l'estime du public, nul ne l'avait occupée avant lui; ç'a été une révélation soudaine, et qui a, il faut le dire cependant, dû une partie de son succès à la stupéfaction qu'elle a causée. Mais en parlant

Digitized by Google

d'un grand poète, nous voici bien loin d'un pauvre vaudeville représenté, il y a huit jours, sur le théâtre du Palais-Royal, par M. Alcide Tousez et Mlle Pernon, un vaudeville fleuri, et éclos d'une légende allemande, pleine de grâce, de fraîcheur et de naïveté; comme si les plus belles fleurs ne se fanaient pas sous la lueur blafarde de la rampe, comme si la légende la plus pieuse pouvait garder encore quelque chose de son parfum quand elle a été découpée et étranglée dans un vaudeville : toujours est-il que ce vaudeville a réussi, qu'il ne manque pas d'intentions comiques et de gaîté, et que c'est là une bonne fortune pour le théâtre du Palais-Royal.

— Un de nos collaborateurs, jeune homme d'études sérieuses et de grand espoir, M. Emile Morice, vient d'être enlevé par une mort subite, aux amis de son talent et de son caractère. Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont pas oublié les curieuses recherches de M. Emile Morice sur *la mise en scène des mystères jusqu'au Cid*, et une nouvelle : *Entre l'enclume et le marteau.*

— Le libraire Charpentier vient de mettre en vente le nouveau roman de M. Emile Souvestre, *Riche et Pauvre* (1), dont la remarquable préface avait déjà paru dans la *Revue de Paris;* nous reviendrons sur cette nouvelle production de l'auteur des *Derniers Bretons.*

— La production des romans ne se ralentit guère, quoi qu'on en dise. Une femme qui n'en est pas d'ailleurs à son début, Mme Dupin, a jeté dans un livre qu'elle nomme *Marguerite* (2) beaucoup d'imagination; elle a dépensé une grande somme de sentiment, et ne s'est pas ménagé les hardiesses et l'enthousiasme; malheureusement ces hardiesses dépassent quelquefois, et contre les intentions de l'auteur, sans doute, les bornes que l'on pose naturellement à l'esprit, surtout à l'esprit des femmes; malheureusement aussi cet enthousiasme, quoique vrai au fond, a tous les dehors et toutes les apparences du factice et de l'emphase. Il faudrait que toute femme, en prenant la plume, fût bien persuadée, qu'avant tout et par-dessus tout elle doit rester femme; il n'y a pas de féminin pour le mot auteur. Ce que nous reprochons à Mme Dupin, qui est une femme de sentimens nobles et élevés, c'est de ne pas avoir tout-à-fait compris sa position, d'avoir tenté fréquemment des sentiers trop âpres pour pouvoir être gravis par des pieds de femme, c'est d'avoir dédaigné les nuances. Évidemment, si les femmes prennent la plume, c'est pour faire ce que les hommes ne font pas et ne peuvent pas faire; il vaut mieux marcher tout seul dans un sentier frais et fleuri, que de se presser et se heurter sur une grande route encombrée de voyageurs, et enveloppée dans des nuages de poussière; c'est ce que comprendra sur-le-champ Mme Dupin, mais ce n'est pas l'impression que vous laisse son roman de

(1) 2 vol. in-8. Rue de Seine, 31.

(2) Deux volumes in-8o. Chez Moutardier.

Digitized by Google

*Marguerite*. Néanmoins ce livre, qui n'a été ni vanté ni prôné, a fait son chemin; et nous sommes d'autant plus sévères, que nos critiques s'adressent à une seconde édition.

— M. Saintine, l'auteur d'une *Maîtresse de Louis XIII* et du *Mutilé*, vient d'écrire, sous le titre de *Picciola* (1), une charmante histoire pleine de simplicité et de goût. Un pauvre prisonnier est enfermé avec une fleur; *Picciola*, pauvre petite! Pellisson se contentait bien d'une araignée. Cette fleur est sa seule consolation; le comte Charney a un compagnon de captivité, c'est Ghirardi, le père de Teresa. Le père de Teresa et Picciola ne font qu'un pour le comte de Charney, qui identifie dans son amour la fleur et la jeune fille. Cette fable touchante est semée d'observations philosophiques empreintes d'une douce mélancolie.

— Un livre qui avait depuis long-temps disparu du commerce de la librairie, et dont l'absence se faisait vivement sentir, la *Biographie universelle et portative des contemporains*, par Rabbe et Boisjolin, vient d'être réimprimée et augmentée d'un cinquième volume supplémentaire, qui contient la biographie des hommes nouveaux parus depuis 1830 sur la scène politique et littéraire. La matière de chaque volume équivaut à celle de *quinze* volumes in-8°. La réputation de ce grand et important ouvrage est déjà faite; il suffit donc presque de l'annoncer pour en constater le succès. Les cinq volumes se trouvent chez l'éditeur, rue du Colombier, 21.

— *La Croisière de la Mouche* (2) est tout simplement un roman maritime. La littérature d'eau salée est exploitée en Angleterre par le capitaine Marryat, dont les œuvres complètes vont être traduites comme celles de Walter Scott, et par un professeur de philosophie morale à l'université d'Édimbourg, poète et rédacteur du *Blackwood's Magazine*. M. Wilson, l'auteur de *Cringle's Log* et très probablement de *the Cruise of the Midge* (la Croisière du Cousin), Wilson se rattache à l'école des lacs, et il a quelques airs de parenté avec Wordsworth. C'est, en outre, un profond et excellent critique, *leader* du haut torisme écossais. Ses romans paraissent d'abord par fragmens dans son *Magazine*, et obtiennent un grand succès en Angleterre. Une partie des charmes de son style éclatant et coloré est nécessairement perdue dans la traduction, mais les détails pittoresques et les incidens dramatiques se pressent sous sa plume, et suffisent pour en assurer l'intérêt.

(1) 2 vol. in-8. Chez Ambroise Dupont.

(2) 2 vol. in-8, chez Dumont.

Digitized by Google

# SOUVENIRS

# DE VOYAGES.

## UNE MAISON DE TRAVAIL A LIVERPOOL.

Voici une des plus belles applications de cette *loi des pauvres* anglaise, dont il a été dit tant de choses en France, sans beaucoup de connaissance de la matière, ni surtout des véritables opinions du peuple anglais à cet égard. Il n'est peut-être personne, parmi ceux qui lisent avec quelque attention ce qui s'écrit sur cette partie de l'économie sociale, qui n'ait un vague esprit d'opposition contre la loi des pauvres et contre tout ce qui pourrait y ressembler de loin ou de près. A quiconque veut faire l'éloge de l'Angleterre, et en opposer l'admirable civilisation aux lenteurs et aux inégalités de la nôtre, qu'objecte-t-on tout d'abord, si ce n'est cette formidable loi des pauvres? J'ai dans la mémoire cette formule, qu'assurément je n'y ai pas mise tout seul : Oui, mais l'Angleterre a sa dette; oui, mais l'Angleterre a sa loi des pauvres. Il n'y a pas d'admirateur si intrépide de l'Angleterre que la première de ces objections ne trouble profondément et à qui la seconde ne ferme



Digitized by Google

la bouche, encore qu'il semble qu'une dette énorme est la preuve d'un crédit énorme, et qu'il soit juste que ceux qui ont au-delà du nécessaire soutiennent directement ceux qui n'ont rien. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas été peu étonné de trouver en Angleterre, parmi les partisans les plus prononcés de la loi des pauvres, des hommes à qui cette loi demande chaque année une somme considérable, dont le chiffre est vraiment effrayant, et d'en entendre vanter les bons résultats par ceux même qui en font les frais. J'ai peine à croire que ce soit par de simples motifs de charité chrétienne, et qu'il n'y ait pas là quelque bonne raison positive et déterminante, de l'espèce de celles qui font généralement agir et parler les Anglais.

C'est d'ailleurs un fait notoire que des écrivains distingués, qui appartiennent à l'opinion radicale, demandent pour l'Irlande, comme complément nécessaire des institutions que lui doit la Grande-Bretagne, une loi des pauvres à l'image de celle qui régit l'Angleterre. Quelques-uns même la réclament au préalable, avant toute autre institution, et ceux-là me paraissent les plus sages, car à une population qui meurt de faim on doit premièrement du pain, et secondement des libertés. Que peut-il y avoir de plus pressant et de plus obligatoire pour la Grande-Bretagne que de nourrir ces milliers de misérables Irlandais qui, dans les quatre plus beaux mois de l'année, en juin, juillet, août, septembre, dans le temps où la vie est le plus facile à tous les êtres, où le pauvre même est riche, car le soleil lui donne le vêtement, le gîte et le feu, sont réduits par la faim, et malgré la résignation qui est propre au peuple d'Irlande, à vivre de déprédations de toute sorte, les uns à piller les hangars où sont conservées les pommes de terre, à arrêter les bateaux chargés de vivres, et à les vider sur la berge, par l'odieux droit d'aubaine de la misère; les autres à couper les sacs de blés qui sont transportés au marché et à les répandre par les chemins; quelques-uns à déraciner les légumes pendant qu'ils végètent encore, à forcer les marchands de vivres qui ne veulent que traverser un district d'y demeurer et d'y vendre, à une espèce de maximum, leurs provisions; ceux-ci à piller les boutiques des boulangers; ceux-là à traire les vaches pendant la nuit? Déjà des travaux ont été commencés sur cette question, et des commissions

Digitized by Google

nommées, selon la pratique des gouvernemens, qui, avant de payer, font rechercher longuement s'ils doivent, et qui donnent à l'homme qui meurt de faim... des commissaires chargés d'examiner de quelle nature est sa faim, comment elle lui est venue, par quelle cause, et, en dernier lieu, comment on pourrait y pourvoir, sinon pour lui, qui mourra pendant l'enquête, du moins pour ses enfans, qui hériteront de son dénuement et de sa faim. Le moyen le plus naturel, ce semble, le plus droit, le plus honnête, serait une *loi des pauvres*, qui d'abord procurerait de l'argent, en attendant les institutions destinées à en régler l'emploi, et, en outre, qui assimilerait la condition de l'Irlande à celle de l'Angleterre. Mais comme il faut prendre sur ce point l'avis de la partie du peuple irlandais sur qui porterait la charge d'une loi des pauvres, je ne m'étonnerais pas qu'avant toute loi qui devra les grever d'une aumône régulière au profit des indigens, ils demandassent pour eux-mêmes des libertés et des priviléges, et qu'ils fussent plus impatiens de recevoir des institutions que de donner de l'argent.

Les sociétés sont à l'égard des pauvres comme les débiteurs de mauvaise foi, qui plaident pour ne pas payer, ou tout au moins pour ajourner le paiement. En face du pauvre, ce créancier impitoyable, même dans sa résignation, qui peut les forcer à le nourrir dans leurs prisons, si elles lui ferment leurs hôpitaux et leurs maisons de travail, elles discutent par voie de commissaires le droit et le fait, et celui-ci avant celui-là, l'inconvénient avant l'avantage, et l'emploi qu'il conviendra de donner à l'argent avant la nécessité et le devoir de donner l'argent lui-même. C'est ainsi qu'en ce moment, à propos de l'Irlande dévorée par la plaie de ses pauvres, on a fait la statistique des causes de tant de misères, des inconvéniens qui résulteraient des différens modes proposés pour y subvenir, et des institutions à créer pour faire produire les meilleurs fruits à l'impôt qui pourrait être ultérieurement établi. Si du moins on était d'accord sur une ou plusieurs de ces institutions, la question aurait fait un pas; car l'emploi trouvé, ce serait une forte raison de moins d'ajourner le devoir de donner l'argent. Mais on se garde bien d'être d'accord sur quoi que ce soit, et de reconnaître un premier fait qui servirait de majeure à un argument irrésistible; et voilà comment, au moyen d'un appa-



Digitized by Google

reil tout-à-fait ingénieux de commissaires, de comptes-rendus et de statistiques, on couvre le peu d'empressement réel à donner (qui est au fond) de l'air de gens bienfaisans qui ne font de difficultés que sur le meilleur emploi possible à donner au bienfait.

Parmi les moyens discutés, l'établissement des maisons de travail (*work-house*), à l'instar de celles de l'Angleterre, a dû être proposé et débattu le premier, à titre de moyen déjà éprouvé, et dont l'Angleterre a déjà recueilli des fruits. On y a fait des objections de toutes les grandeurs, depuis celles qui sont fondées sur l'énormité de la dépense, évaluée, par les adversaires du projet, à la valeur du revenu de l'Irlande, jusqu'à celles qu'on tire du caractère des habitans, trop fiers, a-t-on dit, et trop jaloux de leur liberté pour ne pas préférer la famine, la mendicité et la mort, à un emprisonnement même volontaire et à un travail qui ne serait pas de leur choix. Je suspecte beaucoup ces accumulations d'objections, si diverses de valeur et de poids, contre une institution devenue inévitable, car les petites ne figurent évidemment là que parce que les grandes ne sont pas assez solides, ou ne sont pas sincères. Si la dépense n'excède pas les moyens de l'Irlande, que devient la seconde objection tirée du caractère des Irlandais, comme si tous les pauvres n'étaient pas des vaincus pour qui toute condition est bonne, qui n'est pas insupportable? Et si, en effet, la dépense est impossible, à quoi bon joindre à l'objection péremptoire qu'on en peut tirer cette toute petite raison d'observateur moraliste? On en avait dit autant des maisons de travail d'Angleterre : elles allaient surcharger les villes ; on y aurait des révoltes tous les jours ; le peuple anglais était trop fier pour passer sous ces fourches caudines, etc., etc. L'évènement a prouvé que toutes ces objections n'étaient que mauvaises raisons de débiteurs qui éloignent par des chicanes, décorées du nom d'enquêtes, le moment de payer. L'Angleterre s'est exécutée ; ses *work-houses* sont l'honneur de sa civilisation.

Je n'ai vu que celle de Liverpool, qu'on dit être l'une des mieux conçues, et qui très certainement doit être l'une des mieux administrées de toute l'Angleterre. C'est à la fois une maison de travail, un hospice et une école publique. L'établissement est situé hors de la ville, sur une des hauteurs qui la dominent, dans un air sain,

Digitized by Google

au moins relativement, car la charité peut tout améliorer en Angleterre, excepté le ciel. Les bâtimens sont vastes, aérés, et paraissent bien tenus : la propreté anglaise a pénétré jusque dans la maison des pauvres. Les ateliers sont larges et bien clos, les cours dallées, grandes et ouvertes. Ce n'est pas une prison, car la force publique n'y est représentée par aucun soldat, et à la faiblesse matérielle de l'autorité on peut mesurer la facilité de l'obéissance: mais c'est encore moins une maison de luxe, car, outre l'air de tristesse et de dénuement que le pauvre répand autour de lui, un bienfaiteur collectif, comme est une société qui se charge de nourrir ses pauvres, ne met guère de grace dans sa manière de donner, et on ne voit que par trop d'endroits que le bienfait est accordé sous la forme d'un impôt. Les intermédiaires entre la société et ses pauvres sont sérieux et froids comme des agens; justes d'ailleurs et bons, mais sans ce superflu qui est la sympathie, et qu'on ne leur demande point. La maison est hospitalière; mais l'hôte n'est pas un ami attendu, à qui l'on garde la meilleure place, la coupe de fête à la table, et le lit d'honneur : c'est un pauvre qu'on reçoit sur un *bon* de la paroisse, et à qui on fait payer, par un certain travail, une place quelconque sous un toit commun, peut-être la place restée vide par la mort d'un compagnon de misère, récemment délivré de la charité publique et de la vie. On ne peut donc parler de ces établissemens que le cœur serré, et en louer les choses louables qu'avec chagrin, car l'irréparable est écrit sur toutes les pierres et sur tous les visages.

Le directeur actuel, ancien homme de loi, a été, quoique homme de loi, et pour sa réputation de probité et de fermeté, élu à cette grande fonction par les suffrages des notables de Liverpool. Il succédait à un de ces hommes qui sont la plaie de toutes les institutions de bienfaisance, gens qui exploitent leur place comme une industrie, et qui prélèvent chaque jour une dîme sur la part des pauvres. Il s'était fait, sous un nom analogue à notre mot français *tour de bâton*, un revenu énorme. Ces abus n'étaient pas ignorés : mais telle est, en Angleterre, la force des choses établies, qu'on le maintint dans sa place jusqu'à sa mort, qui fut le seul service qu'il rendit à la *maison de travail* de Liverpool. Le premier acte de son successeur fut de rendre aux pau-

Digitized by Google

vres tous les indignes profits que cet homme avait faits sur eux, et de se réduire strictement au salaire, du reste très honorable, qui est affecté à sa place. Tout, dans la maison, avait été corrompu par l'exemple du chef. Les fournisseurs du dehors, pour se dédommager des pots-de-vin, altéraient les provisions; le lait était falsifié, les légumes mal choisis, le pain enflé au moyen de procédés chimiques. A l'arrivée du directeur actuel, tout a changé de face; les fournisseurs, tenus quittes des pots-de-vin, ont livré des provisions de bonne qualité. La seule différence d'un homme désintéressé à un homme avide a produit des sommes considérables et a donné une existence nouvelle à la *Maison de travail*, sans augmenter pour la ville les frais de dotation annuelle. Le plus difficile à trouver après l'argent, c'est l'homme chargé de l'employer; il dépend du choix qu'on a fait qu'un établissement de ce genre soit une véritable maison de bienfaisance, ou une sorte de ferme des gabelles abandonnée à l'avidité d'un traitant.

Le directeur de la *Maison de travail* de Liverpool paraît être un homme d'environ cinquante ans. C'est un esprit net, adroit, décidé, faisant chaque chose avec la facilité et la confiance que donnent un bon début et la popularité qui s'y attache. Sans avoir, comme on dit, la fibre très tendre, il a pour les pauvres cette austère sympathie de la probité, bien préférable à la condescendance d'un homme qui se montre facile et relâché envers les gens qu'il vole. Il peut être sévère sans paraître dur, car il n'a pas à faire payer à la discipline les infidélités ou les gains honteux de son administration. Les pauvres le craignent sans le haïr, parce qu'ils savent qu'il les défend quand il n'est pas devant eux, et parce qu'il a l'attitude qu'il convient que les sociétés prennent envers ceux de leurs membres qui n'ont pas su ou qui n'ont pas pu s'y faire une place, attitude grave et ferme, ni trop bienveillante pour ne pas amener le relâchement, ni trop sévère pour que devant lui le malheur n'ait jamais l'air d'être un crime. C'est ce qui explique la facilité de cet étrange gouvernement où un homme d'un peu plus de cinq pieds, ni médiocre ni supérieur, conduit dix-huit cents à deux mille personnes, dont plus de mille sont valides, et dont aucune, parmi ces mille, n'est sans avoir quelque levain de révolte au fond

Digitized by Google

du cœur : car quel est le pauvre qui croit ne l'être que par sa faute? Il y a là des hommes qui n'ont jamais résisté à une passion, qui ont incommodé tous leurs semblables de leur liberté brutale, et dont l'obéissance même, triste et morose, est toujours frémissante. Eh bien! tous ces hommes se lèvent et se découvrent avec respect, quand passe auprès d'eux, avec sa parole brève, son œil vif et pénétrant, ses ordres précis et sans réplique, son geste brusque, son pas rapide, le petit homme, semblable à un clerc de paroisse, qui les gouverne, qui mange de ce qu'ils mangent, boit de ce qu'ils boivent, et n'a pas dans sa poche un *penny* qui ait dû aller dans la leur. Sa fermeté et sa probité lui tiennent lieu de ce piquet de soldats qui ne sert pas toujours à rendre forts certains fonctionnaires : ce sont deux forces immenses vis-à-vis des masses, parce qu'on ne peut pas plus les feindre quand on ne les a pas, que les cacher quand on les a.

D'ailleurs, à quoi serviraient des forces matérielles? La *Maison de travail* n'est pas une geôle. Quiconque est las d'y vivre, peut s'en faire ouvrir la porte, et retourner à la vie précaire et à la liberté nécessiteuse du dehors. La maison ne le rejette pas; elle lui donne même le viatique de quelques jours, en attendant qu'il trouve du travail; s'il n'en trouve pas, ou si, après avoir été employé quelque temps, il retombe dans le besoin, l'administration le reçoit de nouveau, sans rechercher si c'est le travail qui l'a quitté, ou lui qui a quitté le travail, et sans aggraver sa position dans l'intérieur de la maison. Sa place lui est rendue, sa portion lui est pesée de nouveau, car les portions sont pesées; mais ce n'est pas le retour de l'enfant prodigue, et au lieu d'un père qui l'accueille et fait tuer le veau gras pour fêter son retour, c'est un chef dans le cœur duquel il a la place d'un deux millième, et qui, peut-être, en le recevant, ne lui épargne pas quelques éloges ironiques de la maison qu'il a eu tort de quitter. Du reste, bien peu sont tentés d'essayer de la triste joie d'un jour de liberté dont le lendemain est la misère. La douceur du régime, l'assurance d'avoir le pain de chaque jour, la modération du travail, les amitiés qui se forment dans le travail commun des ateliers et sur les banquettes des chauffoirs, l'habitude enfin qui, peu à peu, confisque à l'homme sa volonté, les retiennent dans la *Maison de travail*, et leur font ou-

Digitized by Google

blier une liberté dont les seules jouissances sont des soirées passées à la taverne, et suivies de privations intolérables.

La constitution du travail, dans l'intérieur de la maison, est équitable et parfaitement réglée. Tous les pauvres valides (*able bodies*) sont appliqués à des travaux proportionnés à leurs forces, et dont une partie du prix leur est abandonnée soit pour les petites douceurs du préau, soit pour en aider leurs familles qui habitent au dehors. Les étoffes de coton et de laine, nécessaires à l'habillement de la communauté, sont fabriquées dans la maison. On vend le surplus aux fabricans d'étoffes peintes de Manchester. Les vieillards, qui n'ont plus assez de forces pour un travail fatigant, préparent des cordes de chanvre pour calfater les vaisseaux. Dans une des salles où se font ces cordages, il y avait un vieux marin, jadis compagnon de guerre de Nelson, d'une grosseur énorme, à qui son ventre servait de table à ouvrage. — Voulez-vous voir un de nos élèves? nous dit le directeur en nous montrant le bonhomme enseveli sous son chapeau de cuir, peut-être aussi contemporain de Nelson. Il l'appela d'un ton de voix ferme, quoique amical. Le bonhomme souleva d'abord sa tête, puis son ventre, puis ses jambes, et vint à nous d'un pas grave, avec toute la docilité militaire, mais non sans dépit, à ce que nous crûmes voir, d'être montré comme un spécimen du bon régime de la maison. Sa figure, forte et intelligente, était celle d'un homme contrarié. Il salua, mais ne dit pas un mot. Après quelques paroles du directeur, il regagna sa place, et nous sortîmes, moi beaucoup plus malheureux qu'il n'avait pu être blessé, et pensant qu'il faut être ou un ange, ou une femme, pour toucher aux plaies du pauvre sans les envenimer. Qui sait si un rayon de la gloire de Nelson, en tombant sur cet obscur matelot, n'a pas mis dans son cœur un germe de dignité personnelle que n'ont pu flétrir les malheurs d'une vieillesse recueillie par la charité publique?

Par une distribution judicieuse du travail, qui tire parti de tout le monde et n'épuise personne, les dépenses de la maison sont presque atteintes, sinon couvertes, par le prix des objets vendus au dehors et de ceux qui se consomment au dedans. Les frais et les produits se balancent à peu près, ce qui permet à la ville d'étendre à plus de têtes le bienfait de sa taxe des pauvres, et d'ad-

Digitized by Google

mettre même au partage de l'aumône municipale des malheureux qui ne sont pas inscrits sur le registre de la paroisse. C'est ainsi que la *Maison de travail* paie le passage et la nourriture de tous les pauvres irlandais qui, après avoir fait la moisson en Angleterre, reviennent s'embarquer à Liverpool, plus pauvres qu'auparavant, car ils n'ont rien économisé de ce qu'ils ont gagné; partis avec des vêtemens, ils s'en retournent avec des haillons. Il n'y a pas de spectacle plus douloureux que celui de ces files d'Irlandais, la plupart pieds nus, sans chemise, les habits en lambeaux, la faucille portée en bandoulière et entourée de foin, un bâton à la main, marchant un à un sur les grandes routes, et regagnant cette *verte Irlande* où l'hiver et ses dernières nécessités les attendent; vrais ilotes de la Grande-Bretagne, qui semblent habillés de ses guenilles et nourris de ses épluchures. Quelques-uns de ces malheureux errent sur les quais de Liverpool, attendant que les hommes de police les recueillent et les conduisent devant les officiers compétens; car c'est par l'intermédiaire de la police et des juges que les pauvres reçoivent l'hospitalité de la ville. On les interroge, on regarde s'ils ont les poches vides (quelques-uns n'ont pas même de poches), après quoi on les envoie à la *Maison de travail*, qui leur donne un gîte pour la nuit, la nourriture, et qui les renvoie le lendemain par un paquebot où ils sont entassés et parqués sur l'arrière, comme les moutons et les cochons expédiés d'Irlande pour l'Angleterre, laquelle reçoit le bétail et renvoie les pauvres. Cette charité, qui déporte les pauvres, n'est pas celle de Vincent de Paul; mais quand on regarde les choses froidement, et combien le fardeau des pauvres indigènes est déjà lourd pour chaque ville, on donne des éloges même à cette hospitalité si dure et si avare, qui reçoit le pauvre étranger sans plaisir et le renvoie sans pitié. N'est-ce pas beaucoup déjà que la civilisation soit juste, et que le débiteur reconnaisse sa dette?

La nourriture de la *Maison de travail* consiste principalement en lait, en pommes de terre, et en viande de porc. On nous a fait goûter de ce lait : il est excellent. On ne nous le présenta pas dans un petit pot, écrémé dans le grand, et mis à part tout exprès, pour rassurer la philanthropie des visiteurs, et faire dire à quelques heureux : Nous n'en buvons pas de meilleur. On nous mena dans

Digitized by Google

un vaste garde-manger, où nous puisâmes le lait à même dans le tonneau qui contenait la provision du jour. J'ai dit qu'on pesait les portions de pain : ce sont deux femmes qui ont ce soin; l'une coupe, et l'autre pèse les morceaux dans une balance. Il y a deux qualités de pain : le plus mauvais régalerait nos soldats. On le donne aux valides, aux enfans, aux *able bodies*, nom horriblement matérialiste que la religieuse Angleterre donne à tous ceux qui peuvent travailler. Le pain de première qualité est réservé pour les vieillards, pour les invalides, pour les malades. Le directeur de l'établissement n'en mange pas d'autre. Il fait aussi son ordinaire de l'*ale* qu'on donne aux travailleurs, pour les soutenir, et aux vieillards pour les réconforter. Quelques vieilles femmes reçoivent une portion de thé et de sucre; elles prennent le thé trois fois par jour. C'est, de toutes les rares douceurs de la maison, la plus propre à consoler ces pauvres créatures de n'avoir plus de *chez soi*. Enfin, il y a du tabac, comme en voudraient avoir nos meilleurs priseurs, pour ceux à qui l'usage du tabac, dans des jours moins mauvais, — les seuls jours bons du pauvre, — en rendrait la privation trop douloureuse, surtout ajoutée à celle de tant d'autres biens. C'est le directeur de l'établissement qui est, de droit, le juge de ces besoins et le distributeur de ces petites faveurs. Il peut mettre une sorte de grace à les accorder. Il est douteux que ce ne soit pas encore là et toujours une dette; mais, du moins, la manière de la payer peut lui donner l'air d'un bienfait : cette fois, seulement, la main de la charité publique ressemble à la main d'un ami.

Les enfans des deux sexes, qui sont très nombreux, reçoivent l'instruction première par la méthode lancastrienne. On les tient très sévèrement, peut-être trop sévèrement. Il est vrai qu'il n'y a pas de peuple plus disciplinable que le peuple anglais. A voir ces centaines de petits garçons manœuvrer dans la cour avec la précision des soldats de leur pays, à la voix d'une espèce de pédagogue, chétif et râpé, qui frappe sur un livre pour appuyer sa voix grêle et criarde, on sent que la subordination est le fonds de l'esprit anglais, et que la loi est le plus obéi des despotes. Ces pauvres enfans vont nu-tête et nu-pieds pendant tout ce qu'on appelle la belle saison en Angleterre, c'est-à-dire, pendant les huit mois de pluie interrompue

Digitized by Google

de brouillards, qu'on décore de ce nom. Je ne pus pas me défendre d'en témoigner de l'étonnement au directeur. Il faisait si froid ce jour-là : la bise, qui soufflait depuis le matin, et dont nous sentions les piqûres jusque sous nos vêtemens, avait bleui leurs jolis visages et leurs pieds que raidissait le froid des dalles encore humides d'une averse récente. Ils marchaient courbés, la tête renfoncée dans les épaules, les mains collées contre le corps, tout rétrécis et ramassés, comme pour offrir moins de prise au froid, avec cette tristesse sans imagination, qui est celle de tous les enfans marqués, en naissant, du stygmate de la pauvreté. On nous dit que ce n'était point par économie qu'on les laissait aller ainsi tête nue et sans chaussure, mais de l'avis du chirurgien et du médecin qui le jugeaient meilleur pour leur santé. Est-ce là le vrai motif? Un régime hygiénique qui épargne à l'établissement les frais de plusieurs centaines de paires de souliers par mois, n'est-il pas ou une parcimonie ou un reste de barbarie déguisés? Les docteurs, à qui nous soumîmes ce doute, prirent très sérieusement la responsabilité de la mesure, et nous ôtèrent tout soupçon à cet égard. Peut-être, hygiéniquement, ont-ils raison; peut-être vaut-il mieux pour ces pauvres enfans entrer dans la vie par de rudes épreuves, et n'avoir pas d'enfance à regretter. Mais si les plus valides s'y fortifient, les faibles n'y succombent-ils pas? Je n'eus pas le courage de me faire instruire sur ce point.

Le directeur nous fit entrer dans la salle des petites filles au moment de la leçon. Il y en avait une cinquantaine environ, rangées en cercle autour d'un petite vieille qui leur apprenait à compter jusqu'à cent, et qui, une baguette à la main, commandait la manœuvre lancastrienne. Je me sers à dessein du mot manœuvre, car les intelligences et les mémoires sont dressées comme des soldats par cette méthode. Elles avaient un geste particulier et une intonation distincte pour chaque dizaine. Tantôt elles croisaient les bras ou les laissaient pendre le long du corps; tantôt elles en levaient un sur leur tête ou l'étendaient en avant; tantôt elles battaient des mains, et toutes avec une régularité et une précision imperturbable. Arrivées au premier chiffre de chaque dizaine, et au moment de changer de geste, elles enflaient leurs petites voix aiguës et attaquaient la note avec un ensemble tout à la fois musical et

Digitized by Google

mimique, auquel le directeur prenait part. La vieille, debout au centre du cercle, la baguette levée, tournant sur elle-même pour surveiller toutes ses écolières, l'oreille attentive à leurs cinquante voix, criait de temps en temps : Allons, allons, *make haste, make haste.* De toute la petite troupe, pas une ne broncha. Comme j'étais alors tout plein de machines, je cherchai involontairement s'il n'y en avait pas une, dans quelque coin de la salle, qui arrêtât et fît partir ces cinquante mémoires à la fois, comme les cinquante roues d'un même appareil. Toutes les voix moururent dans une sorte de cadence au nombre cent. C'était un véritable exercice de vocalisation. Combien peu de ces pauvres filles, me disais-je, auront besoin de savoir compter au-delà du nombre cent !

Le plus touchant de cette scène, c'étaient cinq ou six petites filles de moins de quatre ans, restées assises sur des bancs, et qui répétaient tout bas la leçon avec cette petite voix d'oiseau si fraîche, si gaie, par laquelle les enfans de toutes les conditions se ressemblent au commencement de la vie. L'une d'elles, à peine âgée de trois ans, jolie comme un ange de Murillo, imitait les gestes de la vieille avec ma canne qu'elle m'avait prise. C'était un enfant abandonné. Mon ami et moi, nous nous regardâmes en sortant; nous avions tous deux les yeux humides. — « C'est surtout parce que je suis père, me dit-il, que je ne trouve pas lourde la taxe des pauvres, et que, de tous les impôts que je paie, celui-là me coûte le moins dont il revient quelque chose à ces pauvres enfans. — Et c'est par le même motif, lui répondis-je, que j'admire votre *Maison de travail*, et que j'en souhaiterais au même prix de pareilles à mon pays. »

Deux ou trois hommes sont employés à faire des bières pour ceux qui meurent dans la maison et pour les pauvres du dehors auxquels la paroisse fait la charité d'un cercueil. Il y en a un magasin tout plein, que la mort épuise au fur et à mesure qu'on le remplit. Ces bières sont peintes en rouge. C'était un vieillard qui les barbouillait, et qui peut-être barbouillera la sienne. Un homme plus jeune était chargé de raboter les planches et de les clouer, un autre d'y mettre les attaches de fer. Ils faisaient cela avec la même indifférence que ceux qui préparent le dîner. L'établissement fournit des bières à tous les pauvres qui justifient de l'im-

Digitized by Google

possibilité de faire enterrer les leurs. J'ai vu deux femmes, probablement deux mères, qui sortaient de la maison par une des portes de côté, emportant sous leur bras deux petits cercueils d'enfant. Elles pleuraient presque autant de honte que de regret; car, s'il y a quelque chose que les pauvres redoutent plus que l'hôpital, c'est d'être enterrés dans des planches qui ne leur appartiennent pas. Ces dons gratuits de cercueils par la maison de travail de Liverpool ont été l'occasion d'une industrie révoltante. De malheureuses femmes, feignant la douleur et les larmes, obtenaient de ces bières, dont elles allaient boire le prix au cabaret; d'autres, moins coupables, en faisaient du feu, peut-être pour réchauffer leurs enfans. Ce double abus a cessé. On ne délivre des bières que sur le bon de la paroisse, dont les autorités ont soin de faire rechercher si ceux qui en demandent ont en effet des morts à faire enterrer. La charité est obligée d'avoir l'œil vigilant du fisc, et c'est une chose pénible à dire qu'elle peut quelquefois corrompre ceux mêmes au profit de qui elle s'exerce.

A quelques pas de là sont les toits-à-porcs, partie importante de l'établissement, car les porcs sont les nourriciers de la *Maison de travail*. Le directeur nous les montrait avec un orgueil plaisant. Il les caressait, il leur donnait des noms affectueux, qu'aurait enviés un lévrier de canapé, ou même un de ces pauvres petits enfans, qui vont pieds nus par raison de santé, selon la prescription du docteur. Ces porcs sont les mieux nourris dans la maison. Le directeur n'a pas de paroles sévères pour eux; on ne pèse pas leurs rations, on leur passe un peu de superflu : il est vrai qu'ils le paient cher. Ce n'était pas seulement, dans cet homme d'ailleurs si grave, le sentiment horriblement tendre du capitaine de navire qui, dans les premiers jours d'une longue navigation, regarde avec satisfaction la bonne santé de ses provisions vivantes; il y avait un peu de cette tendresse de l'Anglais pour l'animal dont la chair savoureuse entretient son sens solide et son activité jusqu'à la mort, laquelle arrive pour lui quand il cesse de manger du porc. Il nous faisait arrêter devant les plus beaux sujets de l'étable. — Faites sortir la truie qui va mettre bas, disait-il au vieillard; et le pauvre homme entrait en se courbant sous le toit-à-porcs, et chassait devant lui une immense bête dont le ventre traînait à terre.

Digitized by Google

Notre directeur mesurait ce ventre de l'œil et du geste, et évaluait la portée en homme qui en devait avoir la dîme. Puis, c'était une mère avec ses douze petits, se pressant, se culbutant, autour de ses mamelles, moins nombreuses que les nourrissons, et qu'elle leur livrait avec toute la grace que peut avoir une truie étendue sur la paille, et faisant entendre un petit grognement de tendresse maternelle. Jusque-là, la satisfaction du directeur n'avait rien de cruel : c'étaient des mères, ménagées tant qu'elles peuvent produire, et des petits loin encore du couteau. Mais quand nous arrivâmes devant l'étable des porcs bons à tuer, et que le directeur nous fit voir de quel appétit quelques-uns faisaient leurs derniers repas, une sensibilité imitée de celle de J.-J. Rousseau, écrivant le fameux morceau sur l'usage des viandes, me fit trouver presque odieuses les réflexions de l'excellent homme sur l'à-point de ces victimes, sur l'épaisseur probable de leur lard, sur le poids qu'elles devaient peser. Nous finîmes notre visite par les mâles, l'honneur du troupeau, qu'il flattait de la main et de la voix, les appelant *mes bons garçons* (*my good fellows*), leur grattant le dos, faisant ajouter à leur litière, les recommandant au vieillard, pour lequel il réservait les sons durs et sévères de cette voix dont les porcs avaient toutes les notes tendres et caressantes. C'était entre ces verrats et le directeur le lien de gens égaux par la santé, le bien-être, le comfort, dans une maison de pauvres, d'infirmes et de vieillards, qui s'aiment par le contraste des misères qui les entourent, et qui ont accompli leur destinée.

. . . . . Quorum fortuna peracta est
Jam sua. . . . .

Il n'y a qu'un seul être humain, dans la maison de travail, auquel j'aie vu le directeur sourire du même air qu'à ses porcs : c'est une vieille femme de cent six ans. Cette pauvre femme est la montre de la maison. Elle est la décharge morale du directeur, sa réponse aux amis et aux ennemis ; elle dépose de la régularité, du bon ordre, des soins, de la nourriture saine, du régime doux et paternel de l'établissement. Cette pauvre femme, reçue dans la *Maison de travail*, déjà très vieille, et probablement après de longues années de travail pour le pain de chaque jour, est ressus-

Digitized by Google

citée et a commencé une seconde enfance paisible, heureuse, avec quelques douceurs qu'elle n'avait pas connues dans la première. Quand nous entrâmes dans sa chambrette, placée au rez-de-chaussée, et dont la porte s'ouvre sur une cour dallée où chaque jour encore elle vient faire quelques pas au soleil, on venait de la mettre au lit après son troisième repas, et elle s'était endormie en fredonnant. C'est une vieille femme qui prend soin d'elle, et qui, quoique vieille, pourrait être sa petite-fille. Elle se croit agile et ingambe à côté de la centenaire, quoique la mort par l'effet de l'âge soit peut-être aussi près de celle qui a passé le demi-siècle que de celle qui a vécu le siècle entier. Un petit feu de houille entretenait dans la chambre une douce chaleur. La garde, par cet empressement maladroit qui est propre aux personnes dépendantes en présence du maître, se hâta d'éveiller la pauvre femme, afin que nous eussions le spectacle complet de la vieillesse gardant la mort. C'était la mort en effet, sous les traits de la décrépitude, telle que nous nous obstinons à nous représenter la mort, quoiqu'elle ait le visage de tous les âges ; c'était la *chose sans nom* dont parle Bossuet, que cet être dont la respiration n'était plus qu'un râle qui finit.

— Dites donc le bonjour à notre maître, lui cria la garde, en s'approchant le plus qu'elle put de son oreille.

Ses yeux s'entr'ouvrirent un instant, sans se fixer sur rien, puis se refermèrent. Le sommeil des derniers jours pèse aussi fortement sur les paupières que la mort. La garde lui prit la main et la mit dans celle du directeur, sans qu'elle parût le sentir. C'était pourtant un être dont on nous disait qu'il allait bien, qu'il mangeait avec appétit et copieusement, qu'il dormait d'un bon sommeil, qu'il était gai, qu'il chantait!

— Vous voyez, me disait le directeur, qu'il fait bon vivre ici. On y meurt plus tard qu'en aucune maison particulière de Liverpool. C'est l'effet du régime.

— Oui, répondis-je, mais c'est en tuant l'ame que vous prolongez la vie du corps. Je ne m'étonne pas que des êtres privés de la liberté et de ses souffrances si regrettées des captifs, enrégimentés, menés au doigt et à l'œil, débarrassés du souci de se conduire, mangeant et travaillant à heure fixe, réglés et remontés

Digitized by Google

comme des montres, arrivent à cet état où l'homme est déjà un cadavre avant d'être mort.

— Que faire à cela? me dit le directeur. Comment concilier la liberté et la règle? Que serait-ce que la charité sans le régime? Que doit-on de plus au pauvre que de le recueillir dans une petite société où le pain en abondance est le prix d'un travail modéré, où l'égalité est parfaite, où le vice est rendu impossible, et où, comme vous venez de le voir, plus les vies sont longues, plus elles sont entourées de soins?

Je ne trouvai rien à répondre.

J'ai vu un autre exemple de longévité, par *l'effet du régime*, plus intéressant peut-être que celui de la vieille de la *Maison de travail*. C'était dans la prison centrale de Gand, prison qu'on prendrait pour un *phalanstère* de M. Charles Fourrier, si un fort piquet de troupes, l'arme au bras, n'avertissait qu'on n'y entre pas volontairement et qu'on n'est pas libre d'en sortir. Nous allions visiter l'infirmerie. A l'entrée, sur un banc de pierre, était assis un vieillard d'une belle figure, la tête découverte et chauve, dans une immobilité complète. Quand nous passâmes près de lui, il fit un effort pour se lever; mais l'employé qui voulait bien nous accompagner dans notre visite, lui dit avec bonté de rester assis. Si ce pauvre homme vit encore, il doit avoir cent ans. C'est un condamné à perpétuité pour meurtre. Il a été envoyé ici par des juges de Marie-Thérèse, morte il y a cinquante-six ans. Son crime était d'avoir tué sa femme. C'est un crime abominable; mais que le châtiment en a été long! Plus de soixante ans de prison, c'est, dans la vie d'un homme, l'éternité de la peine pour le crime d'un moment. Quatre gouvernemens se sont succédé en Belgique depuis que ce malheureux homme est là. Tous ont accepté l'hérédité de la vindicte publique, et les révolutions qui ont amoncelé des ruines tout autour, n'ont pas fait une brèche à sa prison. Mais du moins cette prison n'a pas été une geôle impitoyable, puisque le meurtrier a pu y vieillir jusqu'à un âge où l'étranger qui passe devant lui ne peut pas lui refuser l'aumône d'un peu de respect. Aujourd'hui d'ailleurs, la prison s'est changée pour lui en un hôpital, où rien ne lui rappelle qu'il est prisonnier, et hors duquel son esprit ne rêve plus une liberté qui serait l'abandon

Digitized by Google

dans un monde inconnu. C'est ainsi que la société doit punir. Il faut que le meurtrier, contraint, tant qu'il est valide, d'expier son crime dans une prison par un travail qui reçoit un salaire, sente, dans sa vieillesse, la douce main de la sœur de charité, pour qui le pauvre honnête et le meurtrier sont égaux, quand ils sont vieux et qu'ils vont mourir.

Je n'ai pas étudié les matières pénitentiaires ni les questions de charité publique, et, en ces choses-là, comme en mille autres, j'en suis réduit à mes impressions, toujours sincères, sinon toujours justes. Mais il me semble qu'une prison comme celle de Gand, et une *Maison de travail* comme celle de Liverpool sont des institutions assez éprouvées pour qu'on puisse désirer d'en voir de pareilles s'établir et prospérer en France. Puisqu'il n'est que trop vrai que partout où il y a de grandes agglomérations d'hommes, les fluctuations du travail laissent trop souvent des bras inoccupés, et que le crime, réussît-on plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici à en atténuer la principale cause qui est la pauvreté mal supportée, est malheureusement indestructible, qu'y aurait-il de plus désirable qu'un double système de réparation et de répression, où le pauvre qui a des bras et qui manque de travail, pût être employé mais non confisqué par une entreprise publique, et où l'homme qui a perdu son droit de vivre dans une société dont il s'est constitué l'ennemi, assujéti dans l'âge où il pourrait faire un mauvais usage de sa force, à un travail qui ne dépasse pas, après tout, celui que font tant d'honnêtes gens, pour une subsistance moins assurée, fût, sur la fin de sa vie, traité comme un malade, malade de la dernière des maladies? On me disait de la vieille de la *Maison de travail*, qu'en parlant de cette maison, elle avait coutume de se servir du mot *home*, lequel signifie, en Angleterre, outre le foyer de famille, le sanctuaire intérieur, les pénates, toutes les douceurs et toute l'indépendance de la vie domestique. De même le vieillard de la prison de Gand disait de cette prison *chez nous*, et comme nous lui demandions s'il serait heureux de revoir son village : « Je ne le reconnaîtrais pas, nous dit-il, et il ne me reconnaîtrait pas. J'aime mieux mourir ici. » Et sa figure était riante; et l'on ne pouvait pas, de bonne foi, trouver son sourire ironique, bien que sous ce repos suprême du vieillard, comme



Digitized by Google

sous celui de la vieille femme, il y eût, en effet, un long passé de souffrances. La société ne doit pas plus triompher du contentement de l'une que de la résignation de l'autre; mais ne faut-il pas féliciter les pays ou les villes que ni le pauvre ni le criminel n'accusent, et ne peut-on pas souhaiter à son pays des prisons où le captif meure sans rancune, et des maisons de travail où le pauvre regrette de mourir ?

NISARD.

Digitized by Google

# THE MAIDEN.

Si vous savez l'anglais, il n'est pas besoin de vous traduire le joli mot que nous inscrivons en tête de cet article, ni de vous en faire sentir la grace. L'étymologie nous apprend qu'il est de race saxonne. C'est une des appellations les plus simples, les plus suaves et les plus fraîches de la langue de Shakspeare; un des vocables dont le sens, la délicatesse et la musique ont pour l'ame un charme inexprimable; une de ces expressions d'une finesse exquise sur lesquelles l'ouïe se repose avec délices, comme la vue sur les teintes humides et transparentes d'une fleur.

Nous nous sommes demandé quel est parmi nous l'équivalent de ce gracieux dissyllabique? Mais il n'en existe point dans notre langue, si chaste à la fois et si positive.

Il nous est bien resté un vieux mot français long-temps admis dans l'idiome de nos aïeux, et presque synonyme de *maiden*, le mot *pucelle*. Malheureusement, le caprice et l'usage du monde lui ont fait perdre beaucoup de sa naïveté primitive. C'est aujourd'hui un terme d'une trivialité ridicule. Nos deux autres noms *fille* et *vierge* n'éveillent point non plus les mêmes idées que le *maiden* des Anglais. L'un et l'autre de ces termes ont reçu de notre esprit caustique et de la morale religieuse une signification équivoque ou mystique, et peut-être ne réussirait-on à rendre la vérité exquise de l'appellation anglaise, qu'en empruntant à chacune des trois expressions que nous venons de citer quelques-unes de leurs nuances délicates et fugitives.

Le mot *maiden*, toutefois, ne se lie pas toujours aux plus charmans



Digitized by Google

souvenirs de la jeunesse. Il ne rappelle pas seulement la pureté virginale du premier âge de la vie chez la femme, l'apanage le plus précieux de la beauté du corps et de celle de l'ame. Il appartient aussi à plus d'un titre aux dramatiques annales de l'Angleterre. Il se rattache même indirectement, tout paradoxal que cela puisse paraître, à l'histoire de nos mœurs, de notre législation et de notre révolution française. Nous ne savons si, comme on l'a dit, *tout est dans tout*; mais nous savons qu'il y a de tout dans les souvenirs variés, gracieux, bizarres, terribles, que réveille le mot anglais *maiden*.

Et d'abord il a été un des titres les plus glorieux de la célèbre Élisabeth d'Angleterre. *The maiden queen*, la royale vierge, tel est le surnom que cette grande princesse prenait encore à soixante-dix ans, et que la nation anglaise s'est plu à lui conserver jusqu'à ce jour par une sorte de flatterie posthume bien innocente. Il est vrai que les Anglais l'ont aussi surnommée *the good queen Bess*, la bonne reine Betty. Et Dieu sait si la bonté d'ame était plus que la pureté virginale, la qualité distinctive de la terrible fille de Henry VIII!

Élisabeth, la royale vierge, pour nous servir de l'expression qu'elle affectionnait tant, fut jusqu'à sa mort un homme supérieur et un grand roi, avec toutes les recherches de la coquetterie, et toutes les petitesses de la vanité d'une femme.

Chez elle, les piqûres de l'amour-propre étaient d'autant plus dangereuses, que son caractère irascible, passionné, despotique, la rendait extrême dans sa haine comme dans son amour. Ce fut une de ces petites vengeances féminines, exaltée par l'orgueil de la puissance royale, qui conduisit le comte d'Essex à l'échafaud. Mais le même coup qui fit tomber la tête de son favori brisa le cœur d'Élisabeth. La *maiden queen* mourut de douleur et de regret d'avoir tué son amant.

Or, maintenant devinez à quel bizarre usage, à quel objet incroyable, les Anglais se sont avisés d'étendre la signification de ce joli nom de *maiden*, choisi entre tous par la vanité d'une reine coquette. Cherchez dans vos souvenirs, rappelez-vous les écarts, les rapprochemens les plus fantasques de l'esprit dans l'application des mots. Ou plutôt ne cherchez point, car vous épuiseriez votre patience, et avec elle le cercle des conjectures, sans toucher au but.

Les Anglais ont appelé de ce nom de *maiden* un instrument de mort, rival de la potence, et cent fois plus hideux qu'elle par l'horreur de ses accessoires, un instrument de mort que vous connaissez sous un autre nom, et qui sera peut-être dressé demain à la barrière Saint-Jacques, sur la route de Paris à Orléans, — la guillotine!

Digitized by Google

Oui, ne vous récriez point, cela est de toute vérité! La guillotine est une machine de création anglaise, et dont l'usage était connu sous le règne même de la reine Élisabeth; nos voisins d'outre-mer l'ont imaginée un beau jour par le même génie mécanique qui, de notre temps, leur a fait trouver les *jennys*, ou moulins à filer. A eux appartient tout l'honneur de la découverte. Nous autres Français, qui l'avons adoptée plus tard et modifiée selon nos idées, nous avons droit tout au plus à un brevet de perfectionnement. Sublime ouvrage des deux premières nations, des deux peuples les plus civilisés du monde; l'un a inventé, l'autre a perfectionné la guillotine! c'est-à-dire, une manière d'instrument de boucherie propre à mettre dans l'exécution des jugemens criminels la régularité d'une opération anatomique, à faire périr dans le plus bref délai le plus grand nombre de criminels, à tuer sans retour, dans la personne du patient, l'auteur du crime et la possibilité du repentir!

Les autorités et les preuves ne nous feront point faute pour démontrer cette origine étrangère de la guillotine, et son nom primitif de *maiden*. Plusieurs historiens anglais et les compilateurs du *Newgate-Calendar* ont signalé l'existence de cet instrument de supplice à l'occasion des évènemens de l'histoire et des actes de la justice criminelle. L'antiquaire Pennant, poussant ses recherches plus loin, a recueilli tous les faits relatifs à l'établissement et à l'usage de cette machine comme moyen de répression. La relation de ses voyages dans le nord de l'Angleterre, contient sur ce sujet une notice d'un grand intérêt, que les savans auteurs de l'*English Encyclopædia* ont reproduite textuellement dans leur recueil à l'article *Maiden*.

Une forêt du comté d'York a vu dresser le premier appareil de ce genre, et fourni sans doute les premiers matériaux de la charpente. Connue sous le nom de Hardwick, cette forêt formait une juridiction indépendante qui s'étendait sur dix-huit villes ou hameaux enclavés dans ses limites. Elle était régie en matière criminelle par ses anciennes coutumes locales, et il paraît qu'au nombre de celles-ci il fallait compter l'usage de la *maiden*, inconnu dans les autres parties de l'Angleterre. La forêt touchait par un de ses côtés à la ville d'Halifax, où le tribunal de la juridiction se réunissait pour prendre connaissance des délits, et faire exécuter ses jugemens.

Les fabriques de grosse draperie du comté d'York, si considérables aujourd'hui, avaient commencé à se faire connaître dès le xv^e siècle. La ville d'Halifax s'était empressée de cultiver cette branche naissante d'industrie, qui allait devenir pour elle une source de prospérité : elle réussissait surtout dans la fabrication de plusieurs genres d'étoffes, les *ras de Châlons*, les *calemandes*, les *everlastings*, etc. Ses campagnes montueuses

Digitized by Google

se sillonnaient chaque jour davantage de pièces de draps de toutes les couleurs, suspendues aux poteaux des étendoirs. Malheureusement, cet étalage de riches produits avait été remarqué par d'autres que les honnêtes chalands du marché aux draps : les déprédations se multiplièrent bientôt d'une manière effrayante, et les fabricans purent se convaincre qu'une grande forêt est un dangereux voisinage pour une ville industrielle.

Vers le même temps, il y avait dans la juridiction un autre intérêt également froissé et beaucoup plus jaloux de ses droits. Les nobles s'indignaient de voir les braconniers braver audacieusement les réglemens sur la chasse. Fut-ce pour assurer la conservation du gibier féodal, que la justice résolut enfin d'entourer l'exécution des jugemens d'un appareil plus terrible? ou bien cette mesure de rigueur fut-elle provoquée par les réclamations des maîtres des fabriques? Pennant tranche la difficulté en attribuant à la protection nécessaire à l'industrie locale l'introduction de la *maiden*.

Mais à quelle époque précise faut-il rapporter cette révolution dans le système pénal de la juridiction d'Hardwick? Il n'existe point de documens qui permettent de préciser ce point avec quelque certitude.

Long-temps après qu'elle eut cessé de servir à la décapitation des criminels, Pennant vit encore un modèle de la machine d'Halifax. Il est bon d'observer que c'est vers le milieu du XVIII^e siècle que le savant dont nous invoquons le témoignage, entreprenait ses excursions intéressantes dans les différentes provinces de l'Angleterre; avec un caractère empreint d'une grande originalité, une vaste érudition, un désir insatiable d'accroître ses connaissances, et un goût décidé pour les voyages, Pennant, quand il n'était point renfermé dans son cabinet, passait sa vie sur les grands chemins, comme le Juif errant. Il différait cependant de l'éternel voyageur en ce qu'il franchissait les distances, non pas à pied, mais toujours à cheval; habitude à laquelle il attribuait son excellente santé. Pennant est mort en 1798, à l'âge de soixante-douze ans, laissant, comme antiquaire et comme naturaliste, plusieurs ouvrages d'une scrupuleuse exactitude, recherchés des savans et singulièrement populaires.

Il décrit en ces termes le modèle de la *maiden*, qui paraît avoir été construite sur les proportions ordinaires de la machine. « On remarque d'abord deux pièces de bois, s'élevant parallèlement comme les montans du chevalet d'un peintre, et ayant chacune dix pieds d'élévation. A quatre pieds de terre est une traverse cintrée, sur laquelle le condamné pose sa tête, qui est maintenue dans sa partie supérieure par une autre traverse échancrée de la même manière. Les deux grandes pièces de bois

Digitized by Google

sont garnies de rainures à l'extérieur : celles-ci reçoivent un couteau au tranchant affilé, portant une charge énorme de plomb, et fixé au sommet de la machine par un déclic. Enfin, à ce déclic est attachée l'extrémité d'une corde, que l'exécuteur coupe au moment de l'exécution; le couteau tombe alors, et la besogne est complètement faite, sans qu'il soit nécessaire de frapper plusieurs fois la tête, comme il arrivait lorsqu'on suivait l'ancien mode de décapitation. »

La description de l'antiquaire anglais représente parfaitement le rude appareil et la puissante action de la machine que les marchands d'Halifax opposèrent aux malfaiteurs de la forêt. Les formes du jugement qui précédait l'application de la *maiden*, n'avaient pas un caractère moins formidable ni moins insolite que le mode d'exécution. Elles ne ressemblaient à la procédure des tribunaux ordinaires, dans les autres parties du royaume, que par l'intervention du jury.

Si un voleur était arrêté dans les limites de la forêt d'Hardwick, ayant dans sa possession des objets dérobés par lui, non ouvrés ou déjà travaillés, et de la valeur de treize pence et demi, on le conduisait directement devant le lord-bailli, à Halifax. Le magistrat, dans le but de faciliter l'instruction, faisait d'abord subir trois fois l'exposition publique à l'accusé, le jour de marché des trois semaines qui devaient s'écouler avant le jugement. On le mettait aux *stocks*, sorte de carcan qui force le patient à se tenir assis, tandis que sa tête, ses bras et ses jambes sont maintenues dans un assujétissement pénible, par autant d'ouvertures pratiquées dans les traverses de l'instrument de gêne. Pendant la durée de l'exposition, les objets volés par l'accusé, quand leur volume ou leur configuration ne faisaient point obstacle, étaient toujours fixés sur son dos par des courroies. Ainsi, la personne qui avait à se plaindre d'un vol récent pouvait, par l'inspection des traits du patient et l'examen de sa charge, s'assurer en un moment s'il était l'auteur du délit.

L'instruction terminée, le lord-bailli convoquait à Halifax quatre francs-tenanciers (*free-holders*) de chacune des villes de la juridiction, pour former un jury. La confrontation du plaignant, de l'accusé et des objets volés se faisait devant le tribunal. Si le jury rendait un verdict de *guilty*, c'est-à-dire si la culpabilité de l'accusé était reconnue, on lui accordait une autre semaine pour se préparer à la mort. A l'expiration du délai de grace, on le conduisait à l'emplacement où la *maiden* avait été dressée pour son supplice. La justice, cependant, consentait à perdre son droit sur lui dans le cas où il serait assez heureux, après son arrestation ou en marchant à l'échafaud, pour gagner en fuyant les limites de la forêt, qu'on apercevait à une petite distance.

Digitized by Google

La peine de la *maiden*, dirigée dans l'origine contre les malfaiteurs qui attaquaient l'industrie locale, fut appliquée plus tard, par extension, au châtiment des crimes capitaux de toute espèce. Par exemple, le vol des bestiaux, très commun dans un pays où les troupeaux étaient nombreux, entraîna aussi la décolation du coupable.

On suivait du reste les mêmes formes judiciaires pour la recherche de la vérité. L'homme accusé d'avoir soustrait un cheval ou une vache subissait trois fois et périodiquement l'épreuve de l'exposition publique : l'animal volé, dont il avait été trouvé nanti, paraissait à côté des *stocks*, comme un dénonciateur muet de sa faute. Au moment de la confrontation, la pauvre bête était produite également devant le tribunal. Il y a plus, elle remplissait mécaniquement l'office de bourreau dans l'exécution des jugemens, chaque fois que le vol de bestiaux amenait une condamnation à mort. Elle était l'innocent intermédiaire par lequel le condamné devenait, sans le vouloir et par contrecoup, l'instrument de son propre supplice. On attachait la corde du déclic de la *maiden* au corps de l'animal, qui, fouetté au moment convenu, causait, par son brusque mouvement, la chute du couteau.

On n'est pas fixé sur le nombre des criminels qui ont péri à Halifax par le supplice de la *maiden*, pendant le xv^e siècle et une partie du siècle suivant. De 1558 à 1603, sous le règne d'Élisabeth, 25 condamnés furent décapités; et de 1603 à 1660, sous le gouvernement de Jacques I^er et de son successeur Charles I^er, il y eut 12 autres exécutions. Cela fait, en tout, 37 malfaiteurs auxquels la peine de la *maiden* a été infligée dans le chef-lieu de la juridiction d'Hardwick, pendant une période de 92 ans. Comme depuis 1660, il n'a plus été question de ce supplice, il faut croire que l'usage s'en perdit sous le protectorat de Cromwell.

Certes voilà une relation bien circonstanciée et des plus authentiques. Non-seulement des faits, mais des chiffres en bonne forme : de la statistique criminelle au xv^e siècle comme en fait aujourd'hui la chancellerie de France !

Après avoir constaté l'origine de la *maiden*, traçons rapidement son histoire. La machine inventée par la justice d'Halifax franchira un jour les étroites limites d'un district de province. Elle doit passer les mers et arriver à Paris par le chemin de l'Écosse. Un concours extraordinaire de circonstances amena d'abord sa translation à Édimbourg.

Tout le monde connaît les évènemens qui firent perdre le trône à la reine Marie Stuart, et la conduisirent à l'échafaud. On sait aussi que la reine Élisabeth, rivale de cette princesse, ne lui pardonna jamais sa beauté supérieure, ni ses droits à la couronne d'Angleterre. Elle lui avait

Digitized by Google

voué une de ces haines de femme qui ne laissent aucun accès à la pitié, et fut un des principaux artisans de sa ruine.

Le comte de Morton, de la famille des Douglas, aida puissamment la reine d'Angleterre. Il possédait à un haut degré le courage, l'énergie et l'habileté d'un chef de parti, d'un guerrier et d'un homme d'état; mais une corruption profonde avait perverti de bonne heure ses qualités éminentes. Il avait une passion désordonnée pour le pouvoir, les plaisirs et le luxe extérieur de la vie. Tous les moyens lui étaient bons pour arriver à ses fins, ou accroître ses richesses. Malgré les excès, les vengeances et les meurtres dont sa vie fut remplie, il n'en avait pas moins la foi religieuse qui alors s'alliait facilement avec le crime. Comme réformiste, il était membre de la fameuse *congrégation du Seigneur*.

Quoique cette association fût hostile à la religion catholique, Marie Stuart avait donné sa confiance à Morton avec le titre de lord chancelier. Le comte ne conserva pas long-temps son crédit. David Rizzio lui enleva les bonnes graces de la reine, et la jalousie que le ministre en ressentit lui fit concevoir un premier crime. Il trouva sans peine des complices parmi les nobles écossais. Lord Darnley, le faible époux de la reine, et les principaux seigneurs de la cour, étaient animés du même sentiment de haine ombrageuse contre le favori. Morton assura l'exécution de la commune vengeance. A la tête de quatre-vingts hommes armés, il s'empara de toutes les issues du palais, tandis que ses associés égorgeaient Rizzio dans les appartemens de Marie Stuart.

Morton fut obligé de chercher un refuge en Angleterre. Son bannissement, qui se rapporte à l'année 1566, le conduisit à la ville d'Halifax, où le supplice de la *maiden* était en pleine vigueur. Cette machine singulière attira son attention et il en prit un modèle. Rappelé à Édimbourg et porté à la tête du gouvernement par l'assassinat de lord Darnley, la défaite des royalistes, l'abdication de Marie Stuart, et la mort successive des hommes les plus influens de son parti, il se souvint du mode d'exécution pratiqué par la justice d'Hardwick. Les désordres privés succédant à la guerre civile, troublaient sans cesse la tranquillité publique. Soit qu'il comptât sur la *maiden* pour intimider les malfaiteurs vulgaires, soit qu'il la trouvât supérieure à la potence, comme mode d'exécution, il en introduisit l'usage à Édimbourg pendant sa vigoureuse administration.

Nous n'ignorons point qu'en 1572, Morton suivit le comte Murray aux conférences d'York. Il n'est pas impossible que ce soit pendant ce second voyage, et non point à l'époque de son exil, qu'il ait remarqué originairement la *maiden*. Mais cette question est sans importance, puisqu'elle suppose tout au plus une erreur de date.

Digitized by Google

Les réformistes écossais avaient donc arraché la couronne à Marie Stuart. La malheureuse princesse s'était jetée imprudemment entre les mains d'Élisabeth, son jeune fils Jacques avait été proclamé roi par le parti vainqueur; encore enfant, il donnait déjà des preuves de cette faiblesse et de cette pusillanimité qu'il devait déployer plus tard sur le trône d'Angleterre. Morton, avec le titre de régent qu'il portait depuis l'année 1572, gouvernait despotiquement l'Écosse, fatiguée de ses divisions. Un de ses premiers actes avait été de réduire le château d'Édimbourg, et de punir comme un traître le brave défenseur de cette dernière forteresse de la reine d'Écosse.

Le comte de Morton se maintint neuf ans au pouvoir. Toute son administration ne fut qu'une lutte ouverte ou cachée contre ses nombreux ennemis. Au fond de son ame, il se livrait, entre ses passions bonnes ou mauvaises, un autre combat qui ne lui laissait point de repos. Presque toujours dominé par ses penchans vicieux, il se laissait aller à de coupables excès. Il s'aliénait les esprits par ses actes, dans le temps même où les favoris du jeune roi intriguaient contre lui.

Au mois de janvier 1578, une assemblée de nobles hostiles au régent, engagea le prince à secouer sa tutelle, et à prendre la direction des affaires. Jacques, encouragé par cette démonstration, envoya au comte l'ordre de résigner son autorité. Le vieux soldat se soumit sans murmure, se retira dans ses domaines, et trois mois après ressaisit le pouvoir en s'emparant de la personne du jeune roi dans le château de Stirling. Ce hardi coup de main assure sa domination pendant deux autres années, à la fin desquelles une autre révolution de cour renverse sa puissance et le jette comme un criminel dans une prison d'état. Voulant s'en défaire à tout prix, on l'accuse d'avoir contribué autrefois à l'assassinat de lord Darnley, le père de Jacques. Il est traduit devant un tribunal improvisé; la procédure, véritable parodie de la justice, aboutit, comme on pouvait le prévoir, à une condamnation. Morton a beau protester qu'il est innocent du meurtre mis à sa charge, on ne l'écoute point. Le tribunal le déclare coupable de haute trahison, et le condamne, comme tel, à périr par la potence.

La peine de la potence entraînait, à cette époque, une sorte de dégradation de noblesse, pour le gentilhomme auquel elle était infligée. La clémence royale, tout en conservant le fond de la sentence, voulut bien en modifier le mode d'application. Il fut ordonné que le comte aurait la tête tranchée le lendemain, c'est-à-dire qu'il serait exécuté au moyen de la *maiden*. Assurément lorsque le régent avait substitué la machine d'Halifax à l'action manuelle du bourreau, il ne croyait point qu'il serait bientôt appelé à en faire lui-même l'épreuve.

Digitized by Google

Pendant le court intervalle qui le séparait de sa dernière heure, Morton conserva une tranquillité d'ame admirable : il eut de la gaieté sans forfanterie à son souper de condamné, consacra au sommeil une partie de la nuit, et ne se réveilla que pour se livrer à des actes de piété. Quand il parut sur l'échafaud, rapporte l'historien Robertson, on n'aperçut aucune émotion dans ses traits ni dans sa voix. Il demanda encore un moment pour songer à Dieu, ensuite il se plaça sous le couteau de la *maiden* avec la contenance fière et intrépide d'un Douglas. On exposa sa tête sur la porte de la geôle publique d'Édimbourg. Son corps, enveloppé dans un mauvais manteau, resta étendu sur l'échafaud pendant le reste du jour. A la première heure de la nuit, on le porta au cimetierre réservé à la sépulture des criminels. Ce fut au mois de juin 1581 qu'une mort violente termina l'existence orageuse du dernier des régens écossais.

L'usage de la *maiden* ne cessa point dans la capitale de l'Ecosse avec l'administration de Morton. On lit dans le *Newgate-Calendar* le récit de plusieurs exécutions qui se sont faites à Edimbourg, à l'aide de la machine à décapiter, postérieurement à celle du comte, et jusque dans le XVII^e siècle. Nous ajouterons, en passant, que le recueil si répandu chez nos voisins, sous le titre d'*Almanach de Newgate*, est une volumineuse histoire des malfaiteurs qui ont obtenu quelque célébrité, et des attentats les plus remarquables pour lesquels ces héros du crime ont comparu devant la justice, depuis environ deux cents ans. L'ancienne édition est accompagnée d'une multitude de gravures, où sont reproduites, presque toujours grossièrement et quelquefois avec une effrayante vérité, les scènes de vol, de violence, de trahison, de meurtre, de tortures et de supplice, dont le texte est rempli. L'auteur de cet article se rappelle avoir vu parmi ces gravures, d'une date déjà très éloignée, une exacte représentation du supplice de la *maiden*.

Lorsque Pennant visita Edimbourg, la machine d'Halifax avait disparu complètement de la place publique. Il n'en existait plus qu'un modèle à grandes proportions, relégué dans une des salles du palais de l'ancien parlement d'Ecosse (*parliament-house*). Ce modèle n'était déjà plus qu'un objet de curiosité, qu'un monument historique, pour la génération nouvelle; et comme l'orgueil national n'était point intéressé à sa conservation, il n'en est point resté de traces. Pennant put encore en examiner tous les détails, et il en saisit le mécanisme avec une rare sagacité, comme on le voit par la description que nous avons donnée plus haut.

Telle a été l'histoire de la *maiden* dans les deux provinces de la Grande-Bretagne où cet instrument de mort a été connu. Vous avez dû

Digitized by Google

remarquer qu'un principe d'intimidation avait déterminé dans l'une son établissement, dans l'autre son adoption. Chose étrange! après un intervalle de cent cinquante ans, une grande nation du continent relève tout à coup chez elle la même machine, par un principe d'humanité! L'invention, qui avait eu pour but de rendre la pénalité plus barbare au moyen-âge, est considérée par les Français, à la fin du XVIII^e siècle, comme l'instrument le mieux fait pour remédier à la rigueur des châtimens!

Oui, nous avons rassemblé les ais pourris et disjoints de la *maiden* d'Halifax; nous avons raffermi et rapiécé ces vieux débris; et nous avons donné tout cela, bien restauré, bien repeint à neuf, pour une découverte de la philanthropie française!

Depuis la révolution du 14 juillet 1789, la peine de mort avait été réduite, par un décret de l'assemblée nationale, à une simple *décollation*. Mais la loi, en ne déterminant point le mode d'exécution d'une manière précise, semblait s'en rapporter au ministre de la justice pour le choix des moyens. Le député Duport, alors garde-des-sceaux, se trouva dans un étrange embarras, qu'il fit connaître aux représentans de la nation; lui, qui s'était prononcé avec tant de force et d'éloquence contre le maintien de la peine de mort, il avait été obligé d'entrer en conférence avec le bourreau et ses aides.

Sauf la différence des intentions, des temps et des circonstances, le ministre de la justice était donc forcé d'intervenir à Paris dans un changement semblable de tout point à celui que l'ancien chancelier d'Ecosse, le comte de Morton, avait opéré à Edimbourg.

Sous l'influence des émotions pénibles et amères que cette enquête avait soulevées dans son ame, le garde-des-sceaux adressa une lettre officielle à la Constituante, qui restera comme un des monumens les plus curieux de la réforme pénale. « L'assemblée me permettra de ne pas répéter les détails que j'ai été condamné à entendre, écrivait-il; je me contenterai de dire qu'il résulte des observations qui m'ont été faites par les exécuteurs que, sans des précautions du genre de celles qui ont occupé un moment l'assemblée, le supplice de la décollation sera terrible pour les spectateurs; ou il démontrera que ceux-ci sont atroces, s'ils en supportent le spectacle; ou l'exécuteur, effrayé lui-même, sera exposé à toutes les suites de la colère du peuple, devenu injuste et cruel à son égard par humanité. »

Voilà la Constituante obligée d'ouvrir une discussion sur une matière dont l'étrange spécialité était en dehors de ses travaux ordinaires, et qu'on ne pouvait approfondir sans présenter les plus tristes images. « C'est plutôt une question d'anatomie (il aurait pu dire de boucherie)

Digitized by Google

que de législation, » observait le député Carlier, dans son rapport sur l'article additionnel demandé par le ministre. Et cependant, quelque répugnance que l'assemblée nationale éprouvât, une décision instante devenait nécessaire, car, en divers endroits de l'empire, on avait suspendu l'exécution des jugemens criminels. Qu'on imagine, si l'on peut, les sensations des condamnés à mort pendant qu'on réglait à Paris le mode de leur supplice!

Parmi les membres de l'assemblée constituante, il y avait un médecin ayant nom Guillotin. Il paraît que par la nature de sa profession et de ses études il s'était vivement préoccupé des embarras de la justice exécutive. Soit qu'il ait entendu parler de la *maiden*, ou qu'il en ait rencontré quelque dessin, ce savant s'attache à en étudier le mécanisme avec beaucoup d'attention. Il lui semble que le jeu de la machine peut atteindre, par ses soins, une plus grande perfection. Dès-lors il ne doute point qu'il a trouvé un instrument de mort qui répond aux besoins de la répression et aux vœux de l'humanité.

Dans la séance du 1er décembre 1789, il monta à la tribune, pour communiquer à l'assemblée nationale le résultat de ses recherches. Il lut un long discours sur la réforme du code pénal, qui n'a pas été recueilli par *le Moniteur*, et dont la substance seulement nous est connue, disent les auteurs de l'*Histoire parlementaire de la révolution française*. Le docteur Guillotin s'appliqua à démontrer qu'il serait juste d'établir un seul genre de supplice pour les crimes capitaux. De l'exposition de ce principe général il passa aux moyens les plus propres à en assurer l'application : il décrivit un instrument de mort qui, selon lui, pourrait dispenser la justice de recourir à l'assistance directe du bourreau. Il finit par faire ressortir les avantages de cette machine, qui n'est au fond rien autre chose que la *maiden*, et par demander l'adoption immédiate.

Quelques paroles, échappées au docteur dans la vivacité de la discussion, nous donnent la mesure de ses moyens oratoires. *Avec ma machine*, s'écria-t-il, *je vous fais sauter la tête en un clin d'œil, et vous ne souffrez point*.

Cette démonstration, un peu brutale et assez burlesque, provoqua de bruyans éclats de rire dans l'assemblé. Le don de la parole n'est pas donné à tout le monde. Si M. Guillotin était un fort mauvais orateur, ses intentions étaient celles d'un excellent citoyen. Il y avait d'ailleurs de l'élévation dans le principe qui réclamait l'égalité des peines pour tous les hommes, sans distinction de rang. Mais que prétendait le docteur en désignant par ces mots, *ma machine*, une invention depuis long-temps connue au-delà de la Manche? Voulait-il dire seulement qu'elle était devenue

Digitized by Google

sienne par adoption ou par l'amélioration de quelques détails? Il nous répugne de penser qu'il ait eu l'intention de dissimuler la vérité. Selon toutes les apparences, en faisant à l'assemblée constituante la description de la *maiden*, il en indiqua aussi l'origine étrangère.

Le docteur Guillotin ne fut pas le seul médecin qui intervint dans cette pénible discussion. Le comité de législation pria le savant M. Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, de lui communiquer aussi ses observations. Cet homme, si éminent dans son art, rédigea un Mémoire qu'il adressa au comité, et dont l'impression fut ordonnée. Il démontra sans peine, en rappelant plusieurs circonstances, et entre autres le supplice récent de Lally, que la *décollation*, telle qu'elle avait été pratiquée jusqu'à présent, n'avait été qu'une *hacherie*. Partant de là il n'hésita pas à dire que, pour être assuré d'une prompte et parfaite exécution, il faudrait trouver un agent qui, inaccessible aux influences du moment, ne variât jamais en adresse. C'était conseiller formellement, comme le docteur Guillotin, la substitution de la puissance mécanique à la force musculaire du bourreau.

D'après M. Louis, la confection de la machine à décapiter ne pouvait être embarrassante, et son effet devait être infaillible. « La décapitation sera faite en un instant et suivant le vœu et l'esprit de la loi, » assurait-il dans son Mémoire; « il sera facile d'en faire l'épreuve sur des cadavres, et même sur un mouton vivant. On verra s'il ne serait pas nécessaire de fixer la tête du patient par un croissant qui embrasserait le col au niveau de la base du crâne : les cornes ou prolongemens de ce croissant pourraient être arrêtées par des clavettes sous l'échafaud..... : *C'est le parti qu'on a pris en Angleterre*. Le corps du criminel est couché sur le ventre entre deux poteaux, barrés par le haut par une traverse, d'où l'on fait tomber sur le col la hache convexe au moyen d'un déclic. Le dos de l'instrument doit être assez fort et assez lourd pour agir efficacement, comme le mouton, qui sert à enfoncer des pilotis. On sait que sa force augmente en raison de la hauteur d'où il tombe. Cet appareil, s'il paraît nécessaire, ne ferait aucune sensation, et serait à peine aperçu. »

Convaincue par des argumens qui s'appuyaient sur l'expérience de l'art, l'assemblée constituante décréta, le 21 janvier 1790, l'adoption d'une machine à décapiter, conforme au projet du docteur Guillotin. Un autre décret autorisa le gouvernement « à faire toutes les dépenses nécessaires pour parvenir à ce mode d'exécution, de manière qu'il fût uniforme dans tout le royaume. » Il avait été ordonné antérieurement que, dans tous les cas où la loi prononcerait la peine de mort, le supplice serait le même pour le condamné, quelle que fût la nature de son crime.

Digitized by Google

Donc, la nouvelle machine ne tarda pas à être installée sur la place publique à Paris et dans les grandes villes de province. En la voyant à l'œuvre, on songea que, pour la distinguer, il lui manquait une dénomination populaire, et on lui appliqua le nom du docteur Guillotin. Le respectable médecin est mort dans la première année de la restauration, après avoir porté vingt-quatre ans le poids de sa fâcheuse célébrité.

Personne ne respecte plus que nous les intentions des deux savans français qui se sont fait les apologistes du mode d'exécution emprunté à l'ancienne justice d'Halifax. Toutefois, plus leur parole a eu d'autorité, plus il nous paraît utile de combattre ce qu'elle peut avoir d'erroné. Signalons rapidement le vice ou l'erreur de quelques-unes de leurs déductions scientifiques et de leurs appréciations morales.

Il leur semblait que la mort obtenue par un procédé si simple serait la plus douce possible. « La décollation s'opérera en un instant, suivant le vœu et l'esprit de la loi, disaient-ils; conséquemment les souffrances du condamné ne pourront avoir de durée, ni subsister après le supplice. » Comment des physiologistes qui avaient fait une étude profonde de l'organisme humain ne s'aperçurent-ils pas que ce raisonnement reposait sur une supposition au moins très contestable? N'aurait-il pas été plus logique de dire que la décollation s'accomplirait trop vite pour que le sentiment cessât avec la vie?

En effet, dans cette tête, dont la chute a suivi celle du couteau, le *moi-humain* subsiste encore. Il conserve ses cinq sens, que la nature a si admirablement rapprochés de l'organe avec lequel ils correspondent. Il a même, après le supplice, un sentiment vague de son identité, semblable à celui qu'on remarque avant la mort chez l'homme expirant de maladie. Soumis à de terribles épreuves, le guillotiné a montré qu'il était là pour y répondre. Son nom a frappé son oreille, et il a tourné ses yeux du côté de la voix; il a refermé ses paupières, qu'une main étrangère avait entr'ouvertes, retiré sa langue, que le même agent avait sortie et piquée avec une aiguille; il a éprouvé d'affreuses convulsions au moment où un instrument aigu a pénétré dans sa moelle épinière. Ainsi, le supplice de la guillotine est doublement cruel, en ce que, par un renversement de l'ordre des choses, il est précédé et suivi des angoisses de la mort. C'est une vérité que des expériences faites au pied de l'échafaud ont mise hors de doute, c'est le résultat des observations recueillies par Sœmmering, Sue, Majon, Castel, Aldini; et la médecine unit sa voix à celle de l'humanité, de la raison et de la justice, pour rejeter à la fois et la peine capitale et le mode de son exécution.

Nous relèverons encore une erreur du célèbre anatomiste Louis, quoi-

Digitized by Google

qu'elle blesse seulement la vérité historique. Nous venons de citer un passage où il dit, « que si la machine proposée par le docteur Guillotin est adoptée, elle ne produira aucune sensation et sera à peine aperçue. »

Il est étonnant qu'un homme grave n'ait pas eu une perception plus juste des choses de son temps. Au contraire, la guillotine, par la vivacité des impressions, devait effacer le souvenir de tous les instrumens de mort en usage sous l'ancienne législation. Le sombre aspect de ses formes, le spectacle de sang inséparable de son application, les circonstances au milieu desquelles elle apparut, tout contribua à l'entourer d'une effroyable célébrité et à émouvoir violemment les imaginations. Les évènemens de la révolution française lui ont fait une place gigantesque dans l'histoire moderne. A elle s'allie l'impérissable souvenir du dernier coup porté par la nation à l'ancienne monarchie. L'échafaud devint une dictature de circonstance, il remplit une mission prévôtale; et quand il eut achevé sa tâche, sans réserve, sans distinction, sans pitié, personne n'eut le droit de lui demander compte du sang qu'il avait versé, puisque la révolution était debout et ses ennemis abattus.

Ici finit l'histoire de la *maiden*. Mais avant de quitter ce sujet, reportons-nous un moment en arrière pour mesurer la période que nous avons parcourue. Elle peut se partager en trois parties bien distinctes. La première comprend l'intervalle qui s'est écoulé, depuis l'origine de la machine d'Halifax au XV^e^ siècle, jusqu'au temps où elle fut introduite dans la capitale de l'Écosse; la seconde commence avec l'époque de son adoption à Édimbourg, et se termine à celle où elle cessa d'être en usage; la troisième date de sa translation en France dans la seconde année de la révolution, et s'étend jusqu'à l'année 1836. Cela fait, sans compter les intervalles pendant lesquels elle tomba en désuétude, environ trois siècles d'existence. En d'autres termes, la *maiden*, inventée au-delà de la Manche, il y a au moins trois cents ans, n'est adoptée de notre côté du détroit que depuis quarante-six ans.

L'invention de la *maiden* appartient donc réellement à l'Angleterre, et non point à la France. Elle date, non pas de la fin du XVIII^e^ siècle, d'une ère de civilisation, de liberté et d'humanité, mais du XV^e^ siècle, d'une époque de barbarie, de despotisme et de vindicte; elle est un instrument odieux de cette domination féodale, de cette justice exceptionnelle que nous nous faisons gloire d'avoir remplacée par un régime d'égalité et de mansuétude. Maudissez-la donc sans crainte, sans réserve, quand on vous apprendra qu'on l'a tirée de quelque coin honteux où elle était cachée, pour accomplir une nouvelle œuvre de sang; quand on vous dira que, n'osant la montrer dans le sein de la capitale, on l'a transportée, par un abominable

Digitized by Google

contresens, à la barrière où le peuple a coutume d'aller chercher l'oubli de ses peines et de ses fatigues; quand on vous annoncera que, dressée furtivement, au milieu de la nuit et à petit bruit, comme on machine une mauvaise action, elle a tranché, de bonne heure, la tête de quelque misérable, pendant que les trois quarts de la ville sommeillaient encore; et qu'enfin, avant la huitième heure du jour, on s'est hâté de la faire disparaître, et d'enlever avec elle toutes les traces de cette sanglante tragédie, plutôt nuisible que profitable à la société.

Car c'est chez nous une conviction profonde, basée sur l'observation des faits et la disposition des esprits, que la guillotine a cessé d'être nécessaire, et qu'on ne peut la maintenir plus long-temps sans porter de graves atteintes à la moralité publique. Il y a des hommes, et parmi eux de hauts personnages, nous le savons, qui soutiennent encore l'efficacité de l'échafaud, et qui se font, en quelque sorte, les piliers de cet instrument de leur prédilection. Mais nous ne craignons point de le dire, ces hommes-là, en quelque sphère qu'ils soient placés, mentent, sinon à leur conscience, du moins à celle du siècle.

Nous terminerons par un vœu qui trouvera de l'écho dans tous les cœurs généreux. Le XV^e siècle a vu surgir la *maiden* du sein d'une société féodale. Puisse le XIX^e siècle, cette grande époque du développement moral et politique des peuples, voir l'abolition de la guillotine!

A. GUILBERT.



Digitized by Google

# LA ROSALIE.

Marseille tout entière est en mouvement. La Canebière, ainsi qu'aux plus beaux jours de fête, voit la foule accourir sous les vastes tentes qui abritent son pavé contre l'ardent soleil de mai. Toutes les rues de la vieille ville, toutes celles qui bordent les quais, vomitoires étroits où la population se presse comme les grosses eaux lorsque l'orage vient à éclater; toutes les rues qu'habitent les matelots et les petits marchands de la cité regorgent de monde. Les flots vivans qu'elles chassent affluent en tournoyant sur le port; la mer n'a pas de courans plus violens, de chocs plus impétueux, de voix plus tonnantes! C'est un bruit à ne pas s'entendre! Les longs éclats de rire, les chansons locales, les vieux refrains du gaillard d'avant, retentissent au loin, semblables au bourdonnement tumultueux que fait une trombe de vent dans l'atmosphère qu'elle ébranle. A ce tapage confus de paroles, de chants, de jurons, se joint le son des cloches qui se balancent en volées, ou sont frappées en carillons, tandis que le canon du fort Saint-Jean fait, en salve, une basse à temps égaux à cette harmonie, qui peut blesser quelque délicate oreille de Parisien, habitué aux chants de l'Opéra et aux merveilles du claveciniste de la chambre du roi, mais qui plaît infiniment à la

Digitized by Google

ville méridionale pour laquelle toute agitation est un bonheur, tout rhythme une excitation à la joie.

Au milieu des conversations qui se croisent, des mots qui se jettent d'une maison à l'autre, d'un canot à un navire, on entend à peine les *gare!* lancés par les cochers des carrosses et les porteurs de chaises qui descendent péniblement la Canebière, laissant derrière eux des remoux de peuple, où la tranquillité n'est pas moins lente à se rétablir que dans la mer, derrière les chebecs et les tartanes qu'on voit à l'horizon de la rade. Les chaises appartiennent aux femmes des armateurs que le commerce a enrichis, à quelques dames de la noblesse et de la marine des galères, dont l'état-major est considérable en ce moment à Marseille; les carrosses portent les femmes des fonctionnaires et leurs nobles époux, respectables représentans de la cour de France dans l'administration de la province, dans la finance et à l'arsenal.

Une de ces voitures se fait surtout remarquer par l'azur élégant de sa livrée; par les dorures de ses panneaux qu'a vernis Martin; par les pièces nobles et le manteau ducal de ses armoiries; par les panaches presque royaux des quatre coins de son impériale; et surtout par deux petits Maures qui sont grimpés derrière le coffre, entre les jambes d'un éduque colossal, frisé, poudré, galonné comme un colonel. La populace le regarde avec respect, mais il fait sourire malicieusement plus d'un bourgeois à qui la chronique scandaleuse a révélé les goûts plébéiens de la grande dame qui se carre au fond du galant équipage.

Au reste, les trois personnages accessoires, l'éduque et les deux Maures, ne sont pas les seuls que supporte la sellette rembourrée, sur laquelle figure la gent en livrée qu'on n'appelle plus *les petits garçons* parce qu'on est à un siècle de Molière, mais qui se pare des titres de *laquais* et de *valets de pied*. Dans les bras des Maures sont deux animaux, sans lesquels madame la duchesse ne marche jamais. L'un d'eux, sur un petit coussin de velours, brodé aux armes de monsieur l'intendant, étale ses graces de sapajou, et donne aux Marseillais, qui le connaissent fort bien par son nom de *Coquet*, le spectacle d'un méchant singe pinçant, mordant, soufletant, égratignant, baisant le malheureux enfant noir, au bras duquel il est retenu par une chaîne de vermeil.



Digitized by Google

L'autre plus tranquille, moins fier du bonheur de sa position, n'est pas attaché; mais il n'a pas les honneurs du coussin bleu céleste; on voit que tout *Chéri* qu'il soit, car c'est ainsi qu'on l'appelle, la maîtresse lui préfère Coquet. Cependant il est d'une famille fort à la mode, depuis le grand succès de Carlo Bertinazzi sous le masque d'arlequin. Le carlin de la duchesse est sagement assis sur la saignée du bras de son petit domestique, dont il a l'air de regarder avec complaisance la face d'ébène. Les deux têtes noires causent ensemble des yeux, ce qui n'échappe point à des matelots que le commerce de la traite a poussés plus d'une fois sur les négriers des Indes occidentales. L'un dit à son camarade :

— Ne dirait-on pas deux nègres qui se parlent par signes dans l'entrepont d'un navire?

— Ou, répond l'autre, deux de ces acteurs à quatre pattes que les farceurs de la foire font danser sur leur théâtre à coups de fouet, et qui se regardent pour se dire : le chien de métier que notre métier de chien!

N'oublions pas de dire que les Maures sont vêtus comme Lekain dans *Zaïre*.

La voiture de la duchesse arrive enfin au bord du quai, non sans que les coureurs, qui n'ont pu montrer leur légèreté au milieu de cette foule, aient distribué force gourmades à droite et à gauche, avec la tête d'argent de leurs grosses cannes. L'éduque descend aussitôt au marche-pied de la voiture, étend le parasol qu'il porte comme un valet de cardinal; puis il ouvre la portière à madame l'intendante qui met pied à terre, s'appuyant gracieusement sur le bras de son porte-ombrelle. Les deux Maures sont là pour remplir leur office de caudataire rendu indispensable par la longueur démesurée de la queue qu'affecte de porter la duchesse. L'intendant descend ensuite, éblouissant de broderies, de paillettes, de cordons, de diamans aux chaînes de ses montres; coiffé sévèrement à la brigadière; l'épée en verrouil; le chapeau à plumes sous le bras; la maline tombant en longues manchettes sur une main dégantée qui, dans l'assortiment de ses bagues énormes, porte le portrait de madame la duchesse, peinte en bacchante par Beaudouin, ce gracieux impudique, dont le pinceau plaît tant aux femmes de Versailles. L'intendant est un petit vieil-

Digitized by Google

lard qui a bien servi autrefois, et qui, en vérité, n'est ridicule que par le mariage auquel il s'est laissé aller par ambition. A soixante-cinq ans, il a épousé une fille de dix-huit ans, charmante personne qui a tous les mérites et toutes les vertus de son aïeule, célébrée par le comte de Bussy-Rabutin, dans ses *Amours des Gaules*.

Une cour nombreuse de jeunes officiers, de gentilshommes élégans, attend madame l'intendante pour l'accompagner à son canot qui est là, contre le quai, les avirons levés, le pavillon blanc traînant dans les noires eaux du port, le tentalet de fine cottonine bordé de fleurs de lys orange. Le canot du gouverneur est à côté, non moins riche, mais portant à son bâton de proue un pavillon de vice-amiral, parce que Marseille a l'honneur d'être gouvernée par un ancien officier-général de la promotion de M. Duguay-Troüin. Vingt embarcations de toutes grandeurs, canots du port, canots de deux vaisseaux qui sont mouillés sur la rade, caïcs des galères, parmi lesquels on remarque celui de la Réale, bordent le quai et vont recevoir cette multitude de fonctionnaires de tous rangs que les devoirs de leurs charges appellent à la cérémonie.

Ce convoi de canots, auquel se joindront un grand nombre de bateaux publics qui ont le nom singulier de *Rafiau*, partirait à l'instant si monseigneur l'évêque était arrivé.

Il se fait attendre. Le gouverneur, l'intendant de la province, la marine, personne ne pense à s'en plaindre, personne n'oserait; madame l'intendante l'ose, elle à qui tout semble permis. Elle trouve « très mésséant qu'un inconnu, un homme de rien, prélat par la grace de la cour, que sa fortune et son nom ne désignaient certainement point à l'éminence d'un siége comme celui de Marseille, fasse attendre une femme de qualité, un duc et pair cordon rouge et cordon bleu, d'une maison illustre, guerrier que Louis XV a complimenté sous le cerisier de Fontenoy après la bataille où il s'était montré comme un Bayard ou un Condé.... »

Monsieur l'intendant fait son possible pour arrêter ce flux de paroles vaniteuses dont la digue est rompue; mais rien ne pourrait calmer l'impétuosité d'une femme qui tient à ce qu'il y a de plus hautement qualifié dans la société française et qui croit tous ses

Digitized by Google

nobles aïeux humiliés dans sa personne. Elle s'indigne de l'outrecuidance d'un petit évêque résident qui traite la grande noblesse ainsi qu'il aurait pu le faire sous le vieux roi Louis XIV, gouverné par une dévote ambitieuse et un confesseur habile courtisan. On n'en est plus là, grace au ciel, et M. de Voltaire a bien démontré que cette usurpation était aussi dangereuse pour l'autorité royale que blessante pour les gens de quelque chose.

Cette comédie qui faisait sourire presque tous ceux à qui la duchesse la voulait bien donner si libéralement, sur le quai du port, ennuyait beaucoup ce pauvre monsieur l'intendant. M. de Voltaire, cité par son épouse, lui paraissait de bien mauvais goût. Il était assez clairvoyant, le bonhomme; et cette fureur d'admiration qui avait saisi la ville et la cour, au fait des philosophes, ne lui disait rien de bon pour son avenir de gentilhomme grand propriétaire dans le Vexin et le pays d'Aunis, ayant de vieux priviléges, bien doux à conserver et à défendre contre ces folles idées de liberté que M. de Voltaire et les siens avaient jetées dans toutes les jeunes têtes, où elles germaient si dangereusement même pour leurs partisans les plus enthousiastes.

Madame la duchesse allait reprendre sa violente sortie, quand, au détour de la Canebière, on aperçut la croix et la crosse de monseigneur, devant lesquels s'ouvrait respectueusement une foule que les coureurs et les cris du cocher de l'intendant avaient eu tant de peine à fendre pour y laisser glisser son carrosse. La noble dame pâlit sous son rouge, et se trouvant subitement indisposée, elle serra le bras de son époux pour se retenir. Cette faveur à laquelle l'intendant n'était guère accoutumé, le surprit au dernier point; il se retourna pour savoir à quoi il la devait, et il aperçut la duchesse, chancelante, tomber entre les bras d'un jeune officier de Royal-Vaisseaux qui ne l'avait pas quittée depuis qu'elle avait franchi les degrés élastiques du marche-pied de sa voiture.

— Mon Dieu, madame la duchesse qui s'évanouit! s'écria aussitôt l'intendant, des sels, des esprits! quelqu'une de ces dames aurait-elle des sels?

Des flacons furent passés de mains en mains; mais quelqu'un avait devancé les plus empressées des bourgeoises. Le capitaine de Royal-Vaisseaux lui-même qui, bien vite, avait tiré de la poche

Digitized by Google

de sa veste d'uniforme un sachet de senteur dont il ne se séparait guère, n'arriva que le second. Le porte-ombrelle de madame, qui avait toujours dans son juste-au-corps quelques pièces importantes pour la toilette de l'intendante, rouge, mouches, miroir, boîte à poudre et eaux balsamiques, répandait sur les lèvres de sa maîtresse une liqueur souveraine qui ne manquait guère son effet quand la jeune coquette tombait réellement dans une de ces crises de nerfs que souvent elle se plaisait à simuler.

— Ce ne sera rien, messieurs, disait l'intendant à la multitude qui se pressait autour de la défaillante, nous vous remercions de votre zèle auprès de madame.

— C'est la chaleur, dit celui-ci.

— C'est de rester si long-temps sur ses pieds, dit celui-là; ces grandes dames n'y sont point accoutumées : toujours en fauteuil, en carrosse ou en chaise à porteurs.

— C'est monseigneur l'évêque, dit, d'un ton fâché, l'officier de Royal-Vaisseaux.

— C'est M. de Voltaire, dit tout haut l'intendant; et il ajouta tout bas : c'est l'orgueil.

Cependant l'évêque approchait, et la duchesse reprenait ses sens que la colère avait bouleversés. Monseigneur et l'intendante se trouvèrent bientôt face à face, et dans quelle position, grand Dieu! L'intendante sous les doigts allongés de l'évêque qui la bénissait gravement!.... Vous êtes-vous jamais figuré la furieuse grimace que dut faire le diable quand, sortant d'un puits sous la forme d'un basilic, pour aller désoler certaine ville où il avait déjà jeté l'épouvante, il se trouva tête à tête avec un saint qui le regarda fixement, fit sur lui le signe de la croix et lui dit : « Retire-toi, Satan (1)! » L'intendante, dans une situation analogue, pensa d'abord à se pâmer de nouveau; mais cette marque de faiblesse lui fit honte à elle-même. Elle voulut lutter alors contre le prélat, se redressa afin de repousser avec dédain la pitié charitable dont le pasteur s'était senti ému pour une de ses ouailles qu'il avait crue

(1) Je ne sais plus le nom de ce saint qui a des autels à Milan, je crois. Il ne faut pas le confondre avec saint Dorothée le solitaire, qui but de l'eau d'un puits où était un aspic, après l'avoir bénite, pour prouver à Pallade, son disciple, que le signe de la croix triomphe de toutes les malices du démon.

Digitized by Google

en danger de mort, la voyant pâle et convulsionnée; mais cette rodomontade ne tint pas long-temps. L'œil irrité de la duchesse s'adoucit, sa paupière hardie se baissa pour voiler une prunelle où l'on aurait pu lire l'embarras naissant et un reste de dépît; la dame croisa modestement les barbes flottantes de sa coiffe sur son sein et ses épaules qui, depuis un moment, avaient fait commettre plus d'un péché par pensée et par parole, dans la cohue des assistans; elle fléchit chrétiennement le genou, et reçut une seconde bénédiction dont elle remercia l'évêque par une profonde revérence.

— Vous me le paierez, monseigneur, dit-elle tout bas en se relevant, et d'un ton de soubrette de comédie! le tour est bon, mais je m'en vengerai!

L'évêque avait agi le plus innocemment du monde, et s'il avait, en bénissant l'intendante, prononcé ces paroles de la litanie: « *Ab insidiis diaboli, libera illam, Domine,* délivrez-la, Seigneur, des embuches du démon; » c'est qu'il avait pu la croire possédée, tant son visage, ordinairement gracieux, était enlaidi par la colère. La duchesse s'en aperçut elle-même quand, entrée dans son canot, et voulant se mettre en état de paraître convenablement sur le chantier des galères où se rendait l'évêque, elle se regarda dans le miroir que tenait complaisamment devant elle son chevalier de Royal-Vaisseaux.

— Ah! qué j'ai souffert, monsieur le duc!

— J'ai été au moment de vous faire reporter dans votre carrosse pour rentrer à l'hôtel.

— Mais Dieu a délivré promptement madame, dit naïvement un petit abbé qui avait à l'intendance la charge d'aumônier, et qui, venu à pied sur le port, avait pris dans la chambre de l'embarcation la modeste place de gauche en avant, place laissée par l'étiquette maritime au plus jeune des derniers officiers, au moins important des passagers. Quand monseigneur s'est approché d'elle, Dieu s'est manifesté tout de suite; madame est revenue à la vie, et jamais ses yeux...

La duchesse lança un regard foudroyant au prêtre qui sentit la parole expirer sur sa bouche, salua timidement, et balbutia quelques-unes de ces excuses niaises, dans lesquelles on s'enlace quand

Digitized by Google

on n'a pas la prudence de rester sur une première sottise qui vient d'échapper.

— Vous êtes mieux maintenant, reprit tendrement le capitaine de Royal-Vaisseaux, que l'embarras de l'abbé toucha de compassion.

— C'est vrai, dit la duchesse en rajustant le crêpé de ses tempes, qui s'était dérangé pendant son évanouissement; je vais un peu mieux, capitaine; mais je suis encore horriblement pâle. Mon rouge est tombé, et je me fais peur à moi-même.

— Vous vous exagérez votre malheur, madame la duchesse, répondit l'intendant; vous êtes encore à faire crever de dépit la gouvernante et même la commissaire-générale, qui a des prétentions à la jeunesse, quoiqu'elle ait trois fois l'âge de votre grand'mère.

— Ah! merci, monsieur le duc! Que vous me faites de bien! que ces aimables paroles me touchent et me flattent sortant de votre bouche! Vous croyez, vraiment, que cette prude de gouvernante, qui a la rage de lutter contre moi, pourra en être pour ses frais de jeunesse et de grace?

— Certainement.

— Je ne déteste personne, le ciel m'en est témoin! mais cette madame la gouvernante de Marseille a terriblement l'art de me déplaire; elle m'ennuie avec ses airs de Minerve, elle m'obsède avec ses longs complimens provinciaux, elle me fait bâiller avec ses prétentions bourgeoises qui veulent singer les beaux airs de notre noblesse. Je ne lui veux pas de mal, à cette femme; et il faut que je lui fasse un cadeau. Il lui faut un amant, pour la sortir un peu de ce collet monté dans lequel elle s'embéguine. Elle est furieuse contre toutes les femmes qui ont des adorateurs; je lui en donnerai un, moi, un qui soit digne d'elle, et ce sera monsieur notre galant aumônier... avec la permission de ses supérieurs, toutefois... Et cette permission, je me charge de l'obtenir par M^lle^ Berthellin, ma marchande, qui est, dit-on, du dernier bien avec monsieur l'évêque... union de cœurs touchante et admirablement assortie!... La femme d'un marchand avec un prélat qui n'est pas gentilhomme!...

L'intendante était lancée; son mari, homme très officiel, et qui redoutait surtout d'être compromis par des caquets, était au sup-

Digitized by Google

plice. A chaque phrase de la duchesse, il avait beau dire : « Ah! madame, vous êtes impitoyable; vous vous trompez sans doute; on vous aura fait de faux rapports!... » celle-ci poursuivait toujours. L'intendant se voyait brouillé avec le gouverneur, l'évêque et M. Berthellin, riche bourgeois, qui avait un grand crédit dans sa communauté, dont il était syndic. La duchesse avait parlé haut, et les témoins ne manquaient pas. Sans compter le capitaine, qui n'avait aucun intérêt à se taire, n'y avait-il pas le patron du canot, placé derrière l'intendante, et qui n'avait pu perdre aucune de ses hasardeuses paroles; les premiers matelots, qui siégeaient sur les bancs rapprochés de l'arrière; les deux Maures, et l'éduque? Pour l'abbé, dont la soutanelle recouvrait l'homme le plus inoffensif, le plus timide, la plaisanterie de la duchesse l'avait blessé au vif; son teint s'était coloré tout d'un coup d'un vermillon si foncé, qu'un chirurgien aurait pu juger nécessaire de lui ouvrir la veine. Le mouton était devenu un lion, et madame l'intendante pouvait avoir tout à redouter de lui. Mais les coquettes ont des armes pour tous les combats, contre tous les adversaires; la nôtre s'aperçut qu'elle avait offensé mortellement le jeune homme; elle sentit combien il pouvait être dangereux pour elle de se faire un ennemi d'un prêtre qui avait déjà l'oreille de beaucoup de femmes; aussi s'arrangea-t-elle pour le regagner.

Le canot allait lentement, à petits coups d'avirons, pour trois raisons : la première parce que madame la duchesse, étant indisposée, avait prié son patron de lui ménager les secousses, qui sont d'autant plus vives que l'embarcation est nagée à coups plus forts; mais ce n'était qu'un prétexte, expliqué par les deux autres raisons, que voici : madame la duchesse avait vu le canot du gouverneur emporter rapidement monseigneur l'évêque, et elle voulait que le prélat l'attendît à son tour; et puis madame la duchesse avait sa toilette à réparer, et c'était une affaire d'assez d'importance pour qu'on ne la hâtât pas trop.

Pendant qu'elle parlait, médisant de la gouvernante, se jouant de l'abbé, se faisant à la légère l'écho de bruits probablement faux sur M^lle^ Berthellin et monseigneur de Marseille, elle rétablissait son visage, qui aurait fort bien pu se passer du carmin broyé par le parfumeur de la cour, car il était d'une fraîcheur à faire honte

Digitized by Google

à la rose, comme le lui disait en souriant l'officier de Royal-Vaisseaux. Elle replaçait ses mouches, donnait à ses plumes une direction plus hardie, se remettait convenablement dans son corps, ou plutôt en sortait tout-à-fait pour ne se faire tort d'aucun de ses attraits, et prêtait complaisamment sa tête au capitaine, qui, du bout des doigts redressant une frisure un peu compromise par la scène du quai, agitait avec une dextérité merveilleusement délicate la houppe à poudre, et laissait échapper une pluie impalpable d'amidon odorant sur toutes les parties de la chevelure, qui avaient perdu leur éclat de neige.

Les avirons firent un dernier effort, et l'on aborda au chantier des galères. L'intendant débarqua le premier, c'est-à-dire tout de suite après les deux Maures et l'éduque; le capitaine sauta lestement à terre pour offrir sa main à la duchesse, mais celle-ci dit à l'aumônier :

— Donnez-moi votre bras, l'abbé; bénie par un évêque, je dois être toute à l'église aujourd'hui... Allons, ne boudez donc pas ainsi! Enfant que vous êtes, vous m'en voulez encore? Ah! c'est mal, savez-vous, de ne pas mieux entendre la plaisanterie! Ne pardonne-t-on rien à une jeune femme étourdie?.. Avez-vous cru que je voulais, en effet, vous donner à madame la gouvernante? Je ne l'aime pas assez pour lui faire des présens de cette valeur! Quand le ciel vous a adressé à nous, pensez-vous que je serais assez ingrate envers lui pour vous laisser partir... Je veux vous apprendre le monde; abbé ou mousquetaire, avec ces beaux yeux bleus, ce joli visage que vous êtes allé cueillir sur je ne sais quel pêcher de la terre promise, vous êtes fait pour réussir...

Le lecteur aura déjà remarqué sans doute que madame l'intendante, lorsqu'une passion quelconque l'entraîne, ne sait guère modérer l'élan de sa parole. Après les premiers mots, elle avait conquis l'abbé, et cependant elle continuait. C'était un adorateur de plus qu'elle voulait se faire, un nouvel esclave dont elle voulait orner son char triomphal. L'abbé était pris; mais il n'avait pas dit une parole, il n'avait pas hasardé un sourire, de peur de tomber dans une de ces fautes d'ignorance, qu'un instant auparavant la duchesse avait si durement punie. Un seul signe apparent avait trahi les mouvemens de son cœur; comme une jeune fille qui en

Digitized by Google

tend une première déclaration, il avait rougi modestement; mais cette rougeur, comment l'intendante devait-elle l'interpréter? Etait-ce le timide amoureux qui s'était déclaré? ou plutôt n'était-ce pas un autre Joseph indigné des tentatives de Putiphar? Madame la duchesse n'eut pas le temps d'éclaircir ce mystère, car on était arrivé au pied d'une galère neuve, debout encore sur son chantier, et qui attendait, pour en descendre, cette consécration religieuse que, depuis les Grecs, tous les navigateurs ont donnée à leurs navires.

On allait la bénir; et comme cette galère était une Réale qui venait remplacer dans l'escadre la vieille *Réale*, cassée par de longs et glorieux services, on avait prié l'évêque de Marseille de la consacrer, ce qui donnait à la fête un caractère de pompe inaccoutumée. La galère était magnifiquement parée; le capitaine qu'on avait honoré de son commandement était un homme de grande condition et de grande fortune qui, à tout le luxe déployé par les ordonnances, au chapitre de la décoration de la galère portant l'étendard royal, avait ajouté des ornemens du goût le plus délicat: gracieux rinceaux courant sur la poupe et le cordon d'enceinte; figures énergiques supportant dans toute leur longueur les apostis; feuillages pour façonner la tapière; sur les tableaux et le couronnement, allégories, fables, emblèmes! L'or, les brillantes couleurs de la pourpre et de l'azur avaient été prodigués dans les peintures de ce navire élégant, dont le corps peint en blanc était parsemé de fleurs de lis dorées. Un tendelet de velours cramoisi, garni de larges galons et de franges d'or, recouvrait la guérite. Les armes éclatantes du capitaine figuraient aux extrémités des bandinets, et celles du roi au bout extérieur de la flèche qui, à l'autre bout, avait l'image sculptée par Puget, et précieusement rapportée de la *Réale* ancienne, d'un lion menaçant, tenant la foudre dans sa griffe. L'étendard de damas blanc, à l'écu de France et de Navarre brodé par les mains de fée de madame l'intendante, qui s'était fait aider dans ce beau travail par son capitaine de Royal-Vaisseaux, — le plus joli brodeur du monde à qui Poinsinet avait fait tort en ne le nommant point dans son *Cercle*; — cet étendard flottait à son poste de bataille sur l'espalle du côté droit. Trois bandières de taffetas rouge étaient arborées, l'une au centre

Digitized by Google

de la poupe, les autres sur les deux côtés ; quinze autres bandières plus petites, triangulaires comme les trois grandes dont nous venons de parler, mais de diverses couleurs, voguaient dans l'air au bout de leurs bâtons, plantés de chaque bord sur les apostis. Ce n'est pas encore tout, et le parement de la galère aurait été incomplet si une grande bandière fourchue, en taffetas bleu clair, parsemée de fleurs de lis d'argent, et brodée aux armes de l'amiral des galères, n'eût pendu de la pointe de l'éperon jusqu'à terre. Un petit mât provisoire, placé dans l'emplanture de l'arbre de maistre, portait un gaillardet de damas blanc timbré, comme l'étendard, des armes du roi; cette longue cornette, aux cornes galonnées d'un passement d'or et terminées par un énorme gland de torsades du même métal, était accompagnée de cordons latéraux rouges, tombant des extrémités de la petite traverse sur laquelle le gaillardet était envergué; c'était un beau couronnement pour tout cet ensemble de pavillons qui entouraient la nouvelle *Réale*, langes éclatans et somptueux du dernier-né de la marine des galères. Un pavois de boucassin bleu, fleurdelisé d'orange, garnissait cette ligne légère de défense qui devait abriter les soldats et qu'on nomme la pavesade. Si l'on avait préféré le coton à la soie pour ce pavois de la batayolle, c'était parce que Lyon, retardataire, n'avait pas expédié à temps cette pièce importante du vêtement de fête de la *Réale*; mais personne ne songea à en faire honte au capitaine qui n'avait pas dépensé moins de deux cent mille livres pour parer le navire confié à sa prudence et à son courage. Des marches, dissimulées sous de beaux tapis orientaux, conduisaient à l'escale (l'échelle), par laquelle on s'introduisait sur le pont de la galère, couvert lui-même d'une vaste pièce de tapisserie turque, conquête faite dans la dernière expédition de M. Duguay aux pays barbaresques.

Telle était la *Réale* depuis le lever du soleil de ce grand jour. Ses officiers, ses maîtres, le comite de sa chiourme future, l'écrivain, l'argousin étaient à bord, en grande tenue. Le pilote avait dressé, dans cet espace reservé au capitaine et qui avait nom le tabernacle, un petit autel où l'évêque pourrait s'agenouiller avant de promener son goupillon sur toute la longueur du navire. Le capitaine était au sommet de l'escale, attendant ses nobles visiteurs. Dans la

Digitized by Google

chambre de la galère, la femme du capitaine avait fait préparer des rafraîchissemens pour le prélat consécrateur et les représentans du roi à Marseille. Les tambours et les fifres se tenaient debout sur la coursie, à la tête de la garde, pour saluer tous ces dignitaires. Personne n'était encore monté sur le bâtiment, quand l'intendant arriva. On l'avait attendu, ainsi que l'avait voulu la duchesse. On était en cercle autour de l'évêque, du gouverneur et du commandant de la marine; les musiques du régiment de Lorraine, infanterie, en garnison à Marseille, et du régiment de marine de Toulon, échangeaient des marches, des symphonies, des fanfares guerrières, dont les accens, à la distance où les orchestres étaient de la ville, dominaient les voix des cloches, et n'étaient guère dominés par celle des canons. Lorsque le canot de l'intendance aborda le quai du chantier, le cercle se rompit pour faire une voie d'introduction au duc et à sa suite. La duchesse quittant alors le bras de l'abbé, entra résolument la première, fit une révérence grave et froide à l'évêque, qui la salua avec une bonté polie, pleine de douceur et de cordialité; puis, apercevant au premier rang des femmes, madame la gouvernante, elle courut à elle les bras ouverts, la baisa au front et à l'épaule, et lui dit, de toute la force de sa jolie voix :

— Bonjour, ma charmante belle! chaque jour plus fraîche et plus gracieuse! Quel bonheur de vous voir! Mon Dieu que vous êtes toujours galamment vêtue! que toutes ces choses vous vont à ravir! Ah! voilà un bijou délicieux; madame la gouvernante peut seule avoir des objets de ce goût et de ce prix!

Madame la gouvernante, toute étonnée et toute ravie, se confondait en remerciemens et en révérences; elle n'avait jamais éprouvé à ce point l'indulgence de la duchesse. Qui avait donc pu la rendre si complimenteuse?

Il est vrai que la femme du gouverneur de Marseille, jeune encore et belle, était ce jour-là tout-à-fait sous les armes, comme disaient les élégantes, les poètes et les petits collets de cette époque; mais ses charmes n'étaient pour rien dans le déluge de complimens qu'elle essuyait d'un air content, quoiqu'au fond passablement embarrassé; la duchesse faisait son métier de femme du monde, et peut-être aussi voulait-elle montrer à son jeune aumônier que ce

Digitized by Google

n'était pas un si indigne but que celui auquel elle l'avait engagé à prétendre. Soit que l'abbé se fût aperçu pour la première fois, et parce qu'on l'avait averti, de tout le mérite de la gouvernante; soit, plutôt, qu'ayant de merveilleuses dispositions, il ne lui eût fallu que la leçon d'une coquette pour être passé maître en l'art des petites roueries de ce monde corrompu, il s'attacha à la gouvernante, ne la quitta pas d'un moment, lui parla toilette et religion, amour et prônes du capucin en réputation; il fut vif, spirituel, tendre, léger, passionné; il affecta de ne pas faire attention à l'intendante, qui trouvait que son élève lui faisait trop honneur. Enfin la transformation fut complète, et il ne tint vraiment qu'à madame la gouvernante de l'enlever à la duchesse. Celle-ci en aurait été désolée, à en juger par les distractions que le manége de l'abbé lui donna même pendant le moment le plus recueilli de la cérémonie; elle tenait beaucoup à achever cette éducation qu'elle avait commencée. L'armée lui devait un capitaine accompli, elle voulait que l'église lui fût aussi redevable.

Cependant toute la noble assemblée était montée sur le pont de *la Réale*, saluée par les aubades des tambours et des fifres. Le capitaine avait fait les honneurs de son tabernacle à monseigneur, qui, pieusement humilié devant l'autel du bord, priait pour le succès des armes et la sécurité de la navigation de la galère qu'il allait bénir. Ce n'était point la mitre au front et la chappe sur les épaules que l'évêque devait distribuer l'eau de la purification à chaque partie de ce noble navire; il avait la tête nue, il était vêtu du rochet de dentelle, et ne portait que l'étole pour ornement. Précédé de son porte-croix et de son porte-crosse, suivi d'un grand vicaire, de deux chanoines et de l'aumônier-général des galères, il parcourut processionnellement les deux arbalestrières, pour bénir la place des soldats et les bancs sur lesquels devaient s'asseoir bien des coupables, condamnés à ramer, bien des Turcs captifs; puis il monta sur la rembade, et du haut de ce château de proue, après avoir béni l'éperon qui devait bientôt aller chercher l'abordage d'un ennemi, il prononça un discours simple et touchant, qu'il finit par cette prière :

« Puisse ce vaisseau porter toujours avec lui la foi, parce que la tempête l'épargnera comme elle épargna la barque de saint Pierre! puisse-t-il triompher toujours des efforts des infidèles, que sa

Digitized by Google

principale mission est d'aller combattre! puisse-t-il n'avoir jamais à attaquer ou à repousser une galère chrétienne; car c'est une des grandes afflictions de Dieu quand ses enfans se battent entre eux! Vierge sainte! nous mettons ce navire, cet étendard, ce brave officier, ses loyaux et dévoués coopérateurs, sous votre divine protection! »

Cette dernière parole n'était pas encore achevée, que déjà un chant religieux, grave et joyeux, s'élevait au ciel : c'était la litanie de la Vierge que tous les marins et les ouvriers du chantier entonnaient à l'unisson, soutenus par quelques accords des musiques militaires. L'archevêque, quand cette invocation fut terminée, bénit la foule qui se retirait, et tout fut dit pour la galère.

Dans le gavon, petit cabinet attenant à la chambre de poupe, monseigneur déposa la majesté épiscopale avec le costume, et bientôt il parut à la table où les dames titrées de la ville et de l'arsenal maritime s'étaient assises auprès de la femme du capitaine. La conversation roula sur la campagne très prochaine que devait faire, dit-on, l'escadre des galères dans les mers de Barbarie; sur le titre de chef d'escadre que gagnerait sans doute l'aimable et magnifique capitaine qui donnait une si noble hospitalité à son bord. Au milieu des propos, la duchesse, primant de la voix tous les dialogues particuliers, s'adressa au capitaine de la galère :

— Monsieur le comte, comment se nomme votre galère?

— *La Réale*, madame.

— Est-ce qu'elle n'a pas un autre nom?

— Non, madame; et celui qu'elle a l'honneur de porter, est le plus beau sans doute.

— Eh bien! je suis fâchée qu'on n'ait pas pu la baptiser comme les autres navires; j'aurais voulu être sa marraine, et je lui aurais donné...

— Le nom de *la Victoire*, dit galamment le comte, à condition, madame la duchesse, que vous m'auriez permis de porter vos couleurs avec celles de sa majesté.

— Ce n'est pas cela, monsieur le comte, et je vous suis obligée de votre compliment. Non, j'aurais donné à votre galère le nom de *Rosalie*. N'est-ce pas, monseigneur, ajouta-t-elle; n'est-ce pas que ce nom porterait bonheur à un vaisseau de guerre?

— C'est en effet, dit le prélat, celui d'une héroïque fille que Viterbe honore, comme la France Jeanne d'Arc; elle arrêtait avec

Digitized by Google

la main, dit la légende, les boulets qu'on lançait sur sa ville assiégée. Le patriotisme en a fait une sainte.

— A merveille, monseigneur; mais ce n'est pas à Rosalie de Viterbe que j'avais pensée; c'est à Rosalie de Marseille, à une de vos saintes, à une femme qui vit sous votre aile, dit-on, comme sous l'aile de son ange gardien....

— A Mlle Berthellin enfin, ajouta d'un ton dégagé l'officier de Royal-Vaisseaux qui voyait que la duchesse hésitait.

Le duc était sur les épines; il se fit un moment de silence, pendant lequel l'indendante n'eut pas le plaisir de voir le prélat se troubler. M. de Marseille répliqua :

— Je ne vois pas, madame la duchesse, pourquoi le nom de Mlle Berthellin est venu trouver place dans cette causerie. Mlle Berthellin est une personne fort honnête, très vertueuse, dont l'amitié m'honore; et toute marchande qu'elle est, je ne sais pas une grande dame qui ne pût être fière de lui ressembler. Assurément, sous ce rapport, non-seulement une galère devrait s'enorgueillir de porter son nom, mais la plus sage des femmes de condition... Vous riez, monsieur le capitaine, vous qui êtes venu tout à l'heure au secours de madame la duchesse! Et que signifie ce rire? Me feriez-vous l'honneur de me le dire? Vous n'osez pas, monsieur, et vous avez raison; mais je devine... Eh bien! monsieur, eh bien! madame la duchesse, Mlle Berthellin vous pardonne votre pensée malveillante. Quant à moi, votre intention méchante a glissé sur mon cœur sans l'effleurer; je suis, grace au ciel, au-dessus de la calomnie. » L'évêque se leva alors, et saluant poliment toute la compagnie : « Le scandale est pour qui l'a fait naître; mais il ne faut pas qu'il puisse durer. On veut que Mlle Berthellin soit ma maîtresse, c'est là ce que vous avez prétendu, madame? Eh bien!.. » Il s'arrêta, puis il reprit : « sachez donc qu'elle est ma fille... »

Ce fut un coup de foudre. Le duc était désolé; la duchesse pâlit; le capitaine vint loyalement demander pardon à l'évêque d'avoir cru à un bruit qui courait toutes les ruelles de Marseille; l'abbé jeta un regard indigné sur cette femme plus que légère qui avait été au moment de le perdre. On chuchotta, on s'éloigna de la duchesse; madame la gouvernante grandit d'un pied de l'humiliation de cette intendante qu'elle n'aimait point. Quant au prélat, il raconta en peu



Digitized by Google

de mots, comment, militaire dans les colonies espagnoles et marié à vingt ans, il avait eu une fille; comment, veuf, il était entré dans les ordres, et avait gagné l'épiscopat dans les dangereuses missions de l'apôtre chez les sauvages; comment, enfin, il avait marié cette fille à un marchand, établi à Marseille, seulement depuis qu'il en occupait le siége.

— Je viens de me faire une grande violence, messieurs; ce secret, je le gardais, parce que je voulais que ma fille l'ignorât toujours; mais on l'a calomniée, et mon cœur de père s'est révolté, et ma bouche a parlé pour la défendre, la pauvre innocente qui ne sait encore de quel sang elle est née. Je voulais avoir une amie; mais je m'étais interdit ces grandes joies de l'ame qui se réveillent et prennent l'homme tout entier quand il peut dire : « Mon fils, ma fille; » c'était trop de bonheur humain pour un prêtre! Dieu me tiendra compte, j'espère, de ma résolution long-temps gardée....! Monsieur le comte, maintenant c'est moi qui vous en prie; toutes vos galères ont un surnom, c'est *la Légère*, *l'Intrépide*, *la Glorieuse*; appelez cette Réale, *la Rosalie*, et si la bénédiction d'un père sur son enfant est un augure de bonheur pour l'avenir, que *la Rosalie*, bénie par l'évêque, le soit aussi par le père! »

Et les larmes aux yeux, cet homme, dont un rayon de bonheur illuminait le visage, étendit les mains autour de lui et s'écria : « Traverse la mer, Rosalie, aussi heureuse, aussi calme que cette femme modeste dont tu porteras le nom; aborde les écueils sans te blesser, comme Rosalie Berthellin se heurta contre les rescifs de la calomnie sans y laisser sa réputation; triomphe de tes ennemis comme son honneur a triomphé des embûches des hommes! »

Le prélat retomba alors sur son fauteuil essuyant ses pleurs, et regardant la duchesse que cette scène avait attérée : « Madame, je vous remercie, car je vous devrai d'oser embrasser ma fille. »

On se sépara. A quelque temps de là, la duchesse, honnie dans la société de Marseille, fut obligée de se retirer dans une de ses terres du pays d'Aunis; l'abbé, rentré au seminaire, devint un bon curé de campagne, et *la Réale* battit les Turcs. A bord de ce joli navire, on conserva l'habitude de dire chaque jour, à la prière du matin, une oraison à sainte Rosalie qu'avait composée le prélat.

A. Jal.

Digitized by Google

# LETTRES

# SUR L'AMÉRIQUE.[1]

## LES EAUX DE BEDFORD.

Bedford-Springs (Pensylvanie), 7 août 1835.

Me voici aux eaux de Bedford; c'est un des lieux de plaisance des États-Unis. Il y a trois jours à peine que j'y suis, et je me hâte de fuir. Il faut que les Américains, et, encore plus les Américaines, s'ennuient bien profondément chez eux, pour qu'ils consentent à échanger le calme et le comfort de leur foyer domestique contre le bruit sans gaieté et la misère prosaïque d'un pareil séjour.

Il semble que dans les pays vraiment démocratiques, comme ici les états du nord, il ne peut rien exister dans le genre des eaux d'Europe; vous verrez qu'à mesure que l'Europe se démocratisera, si tel est son destin, vos délicieux rendez-vous d'été seront profanés, et perdront tout leur charme. L'homme est exclusif par nature. Il y a bien peu de plaisirs qui ne cessent de l'être du moment où ils sont accessibles à tous, et par cela seul. A Saratoga, à Bedford, l'Américain s'ennuie parce qu'il sent qu'il y a

(1) Cette lettre est empruntée à un livre fort remarquable, que M. Michel Chevalier va publier à la librairie de Charles Gosselin, sous le titre de *Lettres sur l'Amérique*. M. Michel Chevalier est un écrivain grave et élevé, dont le livre se placera naturellement à côté de celui de M. de Tocqueville sur la démocratie américaine.

(*N. du D.*)



Digitized by Google

vingt mille pères de famille, dans Philadelphie et New-York, qui peuvent, tout aussi bien que lui, si l'envie leur en prend, et elle leur prend en effet, se donner la satisfaction d'y amener leurs femmes et leurs filles, et, une fois là, de bâiller sur une chaise dans la galerie pendant tout le jour; d'aller les armes à la main (je parle du couteau et de la fourchette) enlever leur part d'un mauvais dîner; d'étouffer le soir dans la cohue d'une réunion dansante, et de dormir, s'il est possible, au milieu du vacarme, sur un grabat, dans une résonnante cellule en planches de sapin. L'Américain traverse, sans y regarder, les magnifiques paysages qui bordent l'Hudson, parce qu'il est, lui six-centième ou millième, sur le bateau à vapeur. Franchement, je deviens Américain sous ce rapport, et je n'ai bien admiré le panorama de West-Point et des *Highlands* (1), que lorsque je me suis trouvé seul dans ma barque sur le fleuve.

La démocratie est trop nouvelle venue sur la terre pour avoir pu encore organiser ses plaisirs et ses joies. Tous nos plaisirs actuels d'Europe sont fondés sur l'exclusion, sont aristocratiques comme l'Europe elle-même, et, par conséquent, ne sauraient être à l'usage de la multitude. Il faudra donc que, sous ce rapport, tout comme en politique, la démocratie américaine fasse du neuf. Le problème est difficile; mais il n'est pas insoluble, car autrefois il fut résolu chez nous. Les fêtes religieuses du catholicisme étaient éminemment démocratiques : tous y étaient appelés, tous y prenaient part. A quels transports de joie et d'enthousiasme l'Europe tout entière ne se livrait-elle pas, grands et petits, nobles, bourgeois et serfs, lorsque, du temps des croisades, on célébrait par une procession et par un *Te Deum* la victoire d'Antioche ou la prise de Jérusalem! Aujourd'hui même, dans nos provinces du midi, où la foi ne s'est pas éteinte, il existe encore des cérémonies vraiment populaires; telles sont les fêtes de Pâques avec les représentations de la Passion exposées dans les églises, et les processions avec leur déploiement de croix et de bannières, leurs confréries de pénitens, au froc pointu et aux robes on-

(1) On appelle ainsi les montagnes qui bordent l'Hudson du côté de West-Point et au-dessus.

Digitized by Google

doyantes, et leurs longues files d'enfans et de femmes; avec les saints et les saintes qui y figurent en grand costume, et les reliques qu'on y promène pieusement; et enfin, avec la pompe militaire et civile qui s'y mêle, malgré l'athéisme de la loi. C'est le spectacle du pauvre, spectacle qui lui laisse des souvenirs meilleurs et plus vifs que ne font au faubourien de Paris les drames atroces du boulevart et les feux d'artifice de la barrière du Trône.

Déjà ici, dans les états de l'ouest en particulier, la démocratie commence à avoir ses fêtes où sa fibre est remuée, et dont elle savoure les émotions avec délice : ce sont des fêtes religieuses, ce sont les *camp-meetings* des méthodistes, où la population se porte avec ardeur, malgré les remontrances philosophiques des autres sectes plus bourgeoises, qui blâment leurs chaleureux élans et leurs allures déclamatoires; malgré le caractère convulsionnaire et hystérique des scènes du *banc d'anxiété*, ou plutôt à cause de ce caractère. Dans les anciens états du nord, il y a les processions politiques, pures démonstrations de parti le plus souvent, mais qui ont cela d'intéressant que la démocratie y prend part, car c'est le parti démocratique qui organise les plus brillantes et les plus animées. Après les *camp-meetings*, les processions politiques sont les seules choses, en ce pays, qui ressemblent à des fêtes. Les banquets de parti, avec leurs discours et leur déluge de toasts, sont glacés, sinon repoussans; et, par exemple, je n'ai rien vu de plus souverainement disgracieux qu'un banquet offert sur la pelouse de Powelton, près de Philadelphie, à la population tout entière, par l'opposition, c'est-à-dire par la bourgeoisie.

A Philadelphie, je m'arrêtais involontairement pour regarder passer les arbres gigantesques (*poles*) qui faisaient leur entrée solennelle sur huit roues, pour être plantés par la démocratie la veille des jours d'élection. Je me souviens de l'un de ces *hickory-poles* (1) qui s'avançait la tête garnie de son feuillage frais encore, au son du fifre et du tambour, précédé par des démocrates en rang, sans autre distinction qu'une des petites branches de l'arbre sacré à leur chapeau. Il était traîné par huit chevaux dont les harnais étaient chargés de rubans et de devises. A cheval sur

(1) L'*hickory* est fort en honneur parmi les démocrates, parce que le surnom populaire du général Jackson est *Old Hickory*.

Digitized by Google

l'arbre lui-même, une douzaine de *jackson-men*, *de la plus belle eau*, l'air satisfait et triomphant d'avance, agitaient des drapeaux en l'air, en criant : *Huzzah for Jackson!*

Cette promenade de l'*hickory* n'est elle-même qu'un détail à côté des scènes processionnelles que j'ai vues à New-York.

C'était pendant la nuit qui suivit la clôture des élections, où la victoire s'était prononcée pour le parti démocratique. La procession avait un quart de lieue de long. Les démocrates marchaient en bon ordre et aux flambeaux : il y avait des bannières plus que je n'en vis en aucune fête religieuse, toutes en transparens, à cause de l'obscurité. Sur les unes étaient inscrits les noms des confréries démocratiques, *Jeunes démocrates du 9e* ou *du 11e ward* (quartier) ; les autres étaient couvertes d'imprécations contre la Banque des États-Unis ; *Nick Biddle* et *Old Nick* (le diable) faisaient les frais de rapprochemens plus ou moins ingénieux ; c'était le pendant du *Libera nos à malo*. Puis il y avait des portraits du général Jackson à pied et à cheval ; il y en avait en uniforme de général et en *Tennessee farmer* (1), la fameuse canne d'*hickory* à la main. Ceux de Washington et de Jefferson, entourés de maximes démocratiques, se mêlaient à une masse d'emblèmes de tous les goûts et de toutes les couleurs. Dans le nombre figurait un aigle, non en peinture, mais un véritable aigle vivant, attaché par les serres au milieu d'une couronne de feuillage, et hissé au bout d'un bâton, à la façon des étendarts romains. L'oiseau impérial était porté par un robuste matelot, plus satisfait que ne le fut jamais échevin admis à tenir l'un des cordons du dais, dans une cérémonie catholique. De plus loin que j'aperçus les démocrates s'avancer, je fus frappé de la ressemblance de leur farandole avec le cortége qui accompagne le viatique, à Mexico ou à Puébla. Les Américains porteurs de bannières étaient aussi recueillis que les Indiens mexicains porteurs de fallots sacrés. La procession démocratique avait d'ailleurs ses reposoirs tout comme une procession catholique ; elle s'arrêtait devant les maisons des *jackson-men*, pour faire retentir l'air de ses bravos (*cheers*), elle stationnait à la porte des chefs de l'opposition, pour y lâcher trois, six ou neuf

(1) Le *Fermier de Tennessée*, à cause des propriétés du général Jackson dans cet état.

Digitized by Google

grognemens (*groans*). Si ces tableaux rencontraient leur peintre, on les admirerait au loin, à l'égal des triomphes et des sacrifices que les anciens nous ont laissés en marbre et en bronze; car c'est plus que du grotesque à la façon des scènes immortalisées par Rembrandt : c'est de l'histoire, et de la grande; ce sont des épisodes d'une merveilleuse épopée qui laissera au monde de longs souvenirs, l'épopée de l'avénement de la démocratie.

Et pourtant, comme fêtes et cérémonies, ces processions politiques sont bien inférieures aux *revivals* qui ont lieu dans les *camp-meetings*. Toute fête où les femmes ne figurent point n'est qu'une demi-fête. Pourquoi nos cérémonies constitutionnelles sont-elles si complètement dépourvues d'attrait? Ce n'est pas seulement parce que ceux qui y figurent sont des bourgeois, fort honorables assurément, mais peu poétiques, et que l'éclat des costumes et le prestige des beaux-arts en sont bannis; c'est plus encore parce que les femmes n'y ont pas et ne peuvent y trouver place. Un homme d'esprit a dit que les femmes n'étaient pas poètes, mais qu'elles étaient la poésie même.

Je me souviens de ce qui, dans ma ville de province, faisait le charme et l'éclat des processions. Nous ouvrions de grands yeux quand s'avançait la robe rouge du premier président; nous admirions les épaulettes et l'habit brodé du général, et plus d'une vocation militaire s'est décidée ce jour-là; nous regardions venir de loin, par-dessus les têtes, le cortége épiscopal; nous nous jetions machinalement à genoux lorsque le dais, s'approchant avec son escorte de lévites, nous montrait l'évêque, vieillard vénérable, la mitre sur le front, le saint sacrement entre les mains; nous portions envie à la gloire des jeunes hommes qui étaient, pour un jour, saint Marc ou saint Pierre; plus d'un grand garçon eût abdiqué ses quinze ans, dont il était fier, pour être admis à l'insigne honneur d'être l'un de ces petits saint Jean vêtus d'une peau de mouton; mais la foule entière suspendait son souffle, quand on apercevait parmi la forêt de bannières, entre les surplis et les aubes des prêtres, à travers les frocs pointus des pénitens et les baïonnettes de la garnison, une de ces jeunes filles en robe blanche qui représentaient les saintes femmes et la Mère des Sept-Douleurs; ou celle qui, chargée de chaînes d'or, de rubans et de per-

Digitized by Google

les, figurait l'impératrice à côté de son empereur (1); ou celle qui, en sainte Véronique, déployait le voile dont fut essuyé le visage du Sauveur montant au Calvaire; ou celles enfin, tout émues encore, qui avaient été le matin confirmées par monseigneur. De même, c'est parce qu'il y a des femmes aux *camp-meetings*, et qu'elles y sont actrices au même rang que les plus fougueux prêcheurs, c'est pour cela seul que la démocratie américaine y accourt. Les *camp-meetings*, avec leurs pythonisses délirantes, ont fait le succès des méthodistes, et leur ont attiré, en Amérique, une église plus nombreuse que celles des sectes qui fleurissent le plus parmi la race anglaise en Europe (2).

Des tournois supprimez les femmes, et il ne reste plus qu'un assaut de maîtres d'armes. Des *camp-meetings* enlevez le *banc d'anxiété*, faites disparaître ces femmes qui palpitent, crient et se roulent à terre, s'accrochent, pâles et échevelées, l'œil hagard, aux ministres qui leur soufflent l'esprit saint, ou celles qui saisissent au passage, à la porte des tentes, le pécheur endurci afin de l'attendrir; vainement la scène se passera au milieu d'une forêt majestueuse, pendant une belle soirée d'été, sous un ciel qui ne craint point la comparaison avec celui de la Grèce; vainement vous serez entouré de tentes et de chariots nombreux qui vous rappelleront le train d'Israël à la sortie d'Égypte; vainement les feux allumés au loin, entre les arbres, vous montreront les prêcheurs debout, gesticulant au-dessus de la foule; vainement l'écho des bois vous renverra les éclats de leur voix retentissante; ce sera un spectacle dont vous serez rassasié au bout d'une heure; tandis que les *camp-meetings*, tels qu'ils sont, ont le don de retenir les populations de l'ouest pendant de longues semaines. On en a vu qui duraient un mois entier.

J'admets que les *camp-meetings* et les processions politiques ne sont encore en Amérique que des faits exceptionnels. Un peuple n'a de caractère complet que lorsqu'il a ses fêtes nationales et ses

(1) C'est un des souvenirs de l'empire romain, qui en a laissé de très profonds dans nos départemens du midi.

(2) Les deux sectes les plus nombreuses aux États-Unis sont celles des méthodistes et des baptistes (ou anabaptistes): elles comprennent ensemble plus de la moitié de la population. Les baptistes ont un langage exalté comme celui des méthodistes.

Digitized by Google

plaisirs, son art, sa poésie enfin, à lui. A cet égard, la nationalité américaine ne sera pas aisée à constituer. L'Américain manque d'un passé à qui demander des inspirations. En quittant la vieille terre d'Europe et en rompant avec l'Angleterre, ses pères laissèrent derrière eux toutes les chroniques, toutes les légendes, toutes les traditions, ce qui fait la patrie, cette patrie qu'on n'emporte pas *à la semelle de ses souliers*. L'Américain s'est donc appauvri en idéalité de tout ce qu'il a gagné en richesse matérielle. Mais, avec la démocratie, il y a toujours de la ressource en fait d'imagination. Je ne prétends pas dire comment la démocratie américaine suppléera au défaut de passé et de souvenirs, pas plus que je ne me charge de déterminer comment elle s'imposera à elle-même un frein, et préviendra ses propres écarts. Je suis cependant convaincu que l'Amérique aura ses cérémonies, ses fêtes, son art, tout comme je suis persuadé qu'elle s'organisera régulièrement; car je crois à l'avenir de la société américaine, ou, pour mieux dire, du commencement de société qui grossit à vue d'œil, à l'est et encore plus à l'ouest des Alléghanys.

En France, depuis plus d'un siècle, nous sommes à batailler contre nous-mêmes pour nous dépouiller de notre originalité nationale. Nous essayons de nous faire raisonnables sur le modèle de ce que nous croyons être le type anglais, et, à notre exemple, les peuples de l'Europe méridionale se torturent pour prendre un air calculateur et parlementaire. L'imagination est traitée comme la folle du logis. Les nobles sentimens, l'enthousiasme, l'exaltation chevaleresque, ce qui fit la gloire de notre France, ce qui valut à l'Espagne la moitié de l'univers, tout cela est dédaigné et bafoué. Les fêtes publiques et les cérémonies populaires sont devenues la risée des esprits forts. Nous faisons des efforts inouis pour nous amaigrir l'esprit et le cœur, conformément aux prescriptions des *Sangrados* de la religion et de la politique. En matière de fêtes nationales, nous avons mis les populations à la portion congrue. Pour dépouiller notre existence du dernier vestige de goût et d'art, nous avons poussé l'abnégation jusqu'à échanger la majestueuse élégance des costumes que nous avions empruntés aux Espagnols, lorsqu'ils donnaient le ton à l'Europe, contre la défroque des Anglais, que l'on peut qualifier d'un mot, c'est qu'elle est assortie au climat de la Grande-Bretagne. Passe encore si nous n'avions fait

Digitized by Google

que jeter comme un inutile bagage nos tournois, nos carrousels, nos jubilés, nos fêtes religieuses et notre luxe vestiaire! Malheureusement nous sommes remontés jusqu'à la source de toute poésie sociale et nationale, jusqu'à la religion, et nous avons voulu la tarir. Nos mœurs et nos coutumes retiennent à peine un léger vernis de leur grace tant vantée. La politique est abandonnée au positivisme le plus aride. Ce serait à désespérer du génie national si, de temps à autre, des élans et des explosions ne révélaient qu'il sommeille, mais qu'il n'est pas mort, et que le feu sacré couve sous la cendre.

Certes, la France et les peuples de l'Europe méridionale dont elle est le coryphée, doivent de la reconnaissance à la philosophie du XVIII^e siècle. C'est elle qui a été notre protestantisme, c'est-à-dire qui a relevé chez nous l'étendart de la liberté, ouvert la carrière à l'esprit humain, et constitué la personnalité. Avouons cependant que, par cela seul qu'elle est irréligieuse, elle est inférieure au protestantisme allemand, anglais et américain.

Les écrits des apôtres de cette grande révolution dureront comme monumens littéraires, mais non comme leçons de morale, car tout ce qui est irréligieux n'a qu'une valeur sociale éphémère. Plaçons au Panthéon les restes de Voltaire et de Montesquieu, de Jean-Jacques et de Diderot; mais, sur leurs monumens, déposons leurs ouvrages couverts d'un voile. Apprenons au peuple à bénir leur mémoire; mais ne lui enseignons pas leurs systèmes, et empêchons qu'ils ne lui soient enseignés par de serviles continuateurs que ces grands écrivains désavoueraient s'ils revenaient habiter cette terre; car les hommes de cette trempe sont du siècle présent, quelquefois du siècle à venir, et jamais du siècle passé.

En retour de ce que l'on nous enlevait, on nous a dotés du régime parlementaire. On a supposé qu'il satisferait à tous nos besoins, qu'il comblerait tous nos vœux dans l'ordre moral et dans l'ordre des idées, tout comme dans l'ordre matériel. Dieu me garde d'être l'ennemi du système représentatif! Je crois à sa durée, quoique je doute que nous ayons encore découvert la forme sous laquelle la nature française et celle des peuples méridionaux pourront s'en accommoder; mais quelle qu'en soit la valeur politique, on conviendra qu'il ne remplace pas, qu'il ne remplacera jamais à lui seul tout ce dont les réformateurs nous ont dépouillés. Il a ses

Digitized by Google

cérémonies et ses fêtes; mais cela respire un parfum de procès-verbal dont nos sens sont révoltés. Quoiqu'il ait, jusqu'à un certain point, ses dogmes et son mysticisme, il n'a point prise sur nos imaginations. Il n'a pas le don de remuer nos cœurs. Il laisse donc en dehors les trois quarts de notre existence.

Je comprends qu'ici l'on ait espéré faire du gouvernement représentatif la pierre angulaire et la clé de voûte de l'édifice social. Un Américain de quinze ans est raisonnable comme un Français de quarante. Puis la société y est mâle; la femme, qui, en tout pays, est un être peu parlementaire, n'y exerce point d'empire : il n'y a pas de salons aux États-Unis. Cependant, ici même, ce régime n'existe plus, dans sa pureté primitive, que sur le papier. Le champ religieux, passablement rétréci, il est vrai, y est d'ailleurs resté ouvert à l'idéalité humaine, et l'imagination y trouve pâture tant bien que mal. Mais, chez nous, il faudrait être fanatique du représentatif pour songer à en faire le pivot de notre vie sociale. Nous avons tous une jeunesse, Dieu merci! Chez nous, les femmes sont une puissance fort réelle, quoiqu'il n'en soit point parlé dans la Charte; et notre caractère national a beaucoup de traits féminins, je ne dis pas efféminés. Vous auriez beau décimer la France et n'y laisser que les bourgeois ayant passé la quarantaine, ce qui a le sens rassis, ce qui est bien désillusionné, c'est-à-dire bien dépoétisé, vous arriveriez à peine à avoir une société qui se contentât des émotions constitutionnelles.

Voilà pourquoi la France est le théâtre d'une lutte incessante entre l'âge mûr et la vieillesse d'un côté, et de l'autre les jeunes gens qui trouvent leur lot trop mince. La jeunesse accuse Géronte d'étroitesse, de pusillanimité, d'égoïsme; Géronte se plaint de l'ambition effrénée qui dévore les jeunes gens et de leur indomptable turbulence.

La jeunesse moderne a perdu le sentiment du respect dû à la vieillesse, ce qui est un grave symptôme de décadence sociale. Aigrie par le mécontentement, la jeunesse en est venue à ce point, qu'elle méprise l'expérience; elle se croit supérieure aux hommes blanchis dans le gouvernement des choses humaines; elle persiste opiniâtrément dans cette erreur funeste, quoique la démonstration du fait de son infériorité lui ait été administrée durement. Ses levées de boucliers finissent toujours par des défaites; elle ressai-

Digitized by Google

sirait demain l'influence politique, à la faveur d'une révolution nouvelle, qu'après-demain elle en serait de nouveau dépossédée, parce que la jeunesse, qui, en effet, est aujourd'hui supérieure à l'âge mûr et à la vieillesse dans beaucoup de branches des connaissances humaines, qui sait mieux la physique, la chimie, les mathématiques, la physiologie, qui est plus versée dans les théories d'économie politique, est et sera inévitablement toujours en arrière en ce qui concerne la science la plus difficile de toutes, celle qui est le fondement de toute pratique, la science du cœur humain. Si mal fondées cependant que soient les prétentions de la jeunesse à mettre la main sur le gouvernail, il n'en est pas moins vrai que si l'on voulait réduire la vie publique au déroulement monotone des formes constitutionnelles, on aurait indéfiniment à lutter contre ses énergiques protestations et contre la résistance plus ou moins ouverte de tout ce qui, comme elle, porte un cœur ayant besoin de battre, de tout ce qui vit en imagination autant que dans le monde des intérêts.

Il n'y a de bon gouvernement que celui qui satisfait à la fois au besoin d'ordre, de régularité, de stabilité et de prospérité matérielle, dont se préoccupent l'âge mûr et la vieillesse, et qui, en même temps, sait suffire à la soif des sensations vives, de mouvement grandiose et d'idées brillantes dont sont tourmentées la jeunesse et cette portion nombreuse de la société qui est toujours jeune ou toujours mineure. En regard de leur parlement, les Anglais ont leurs immenses colonies sur lesquelles ils s'épanchent à travers les mers. Les Anglo-Américains ont l'Ouest, et aussi l'Océan, comme la Grande-Bretagne. Ce double envahissement de l'orient de notre planète par les pères, et de l'occident par les fils émancipés, est pourtant un drame colossal et sublime. Supposer que nous Français, à qui il faut, pour nous sentir vivre, une action gigantesque, qui offre aux uns un rôle en vue de l'univers, aux autres un spectacle de prodiges, nous nous résignerons à être indéfiniment emprisonnés sur notre territoire, sans autre but d'activité que de faire ou de regarder fonctionner les rouages de la machine parlementaire, ce serait vouloir qu'un homme de goût se crût en paradis dans cette bicoque de Bedford.

MICHEL CHEVALIER.

Digitized by Google

# CORRESPONDANCE

INÉDITE

# DU COMTE DU BARRY.

## I.

### A MADAME DU BARRY.[1]

Reconnaîtrez-vous, ma chère sœur, les caractères d'un frère qui, malgré son long silence, aurait eu tant de choses à vous dire tous les jours? Je prends la plume aujourd'hui pour vous détailler ce qu'aucun des miens, malgré leur tendresse et leur confiance, n'oserait vous dire : c'est à votre cœur seul que je désire m'adresser; j'en connais la bonté, mais je vous avoue que je ne serais pas du tout fâché que votre jolie tête allât orner le pavillon de Lucienne pendant le petit entretien de sentiment que la lecture de ma lettre doit me procurer avec vous. Ne consultez donc, ma chère sœur, que ce cœur fraternel et bienfaisant, et dépouillez-vous pour un instant, en me lisant, de toute espèce de préventions et d'idées.

Également au-dessus pour la fortune de ce que vous m'avez vu dans la rue de la Jussienne, et au-dessous de ce que j'aurais pu devenir dans celle des Petits-Champs, vous savez que mon existence actuelle, plus que suffisante avec les secours que vous me faites passer, et pour vivre en

(1) On voit par cette lettre, qui fut écrite dans les derniers temps de Louis XV, que le comte du Barry avait eu l'insolente prétention de s'allier à la famille de Sully, en demandant, pour son fils, la main d'une demoiselle de Béthune. Il parle des *mortifications* qu'il eut à subir en recherchant l'alliance de plusieurs autres grandes maisons, et des *nuages de honte* dans lesquels il se trouva plongé.

Digitized by Google

province, et pour soutenir à Paris un état honnête, ne me permet pas cependant un démembrement assez fort pour espérer de faire un brillant sort à mon fils en le mariant.

J'ai cherché de bonne foi, et avec le plus grand désir de réussir, dans la classe des filles de qualité de la cour. Vous avez su, en partie, les mortifications que j'ai essuyées. Je vous ai épargné la connaissance de plusieurs autres démarches également infructueuses à la ville et dans la province. Je vous avouerai même, que, malgré votre éloignement pour ce genre d'alliance, j'ai fait pressentir aussi inutilement quelques familles opulentes. — C'est au milieu de tous ces nuages de honte et de ténèbres qu'un trait frappant de lumière est venu me chercher, et c'est ce même rayon de lumière, ma chère sœur, que votre frère vous fait passer.

Ne vous y méprenez pas, je vous en conjure : je sais, à n'en pouvoir douter, la cause réelle, quoique cachée, de la résistance que vous éprouvez après tous les efforts que l'amitié vous a fait faire pour mon fils, et dont mon cœur vous a tenu si grand compte.

Après les nuances de satisfaction que le roi a bien voulu marquer et à M. Bertin (1) et à M. l'abbé Terray (2), lorsque, dans le temps, l'un et l'autre l'ont pressenti sur l'établissement dont il était question alors, il n'a pu être que fort sensible au peu de suites directes que vous avez mises à ces premières ouvertures. C'est d'après ce sentiment que vous l'avez trouvé aussi froid quand vous lui avez écrit sur Mlle de *Béthune:* et j'ai tout lieu de croire qu'il est également instruit et affecté du parti pris par Mlle de Saint-André, qui, en perdant l'espérance dont elle s'était flattée de devenir votre nièce, a renoncé jusqu'au désir de plaire en se refus esque toute espèce de parure dans l'intérieur de son couvent.

Au nom de vous-même, réfléchissons cependant, ma chère sœur, et nous conviendrons que cette même fille, qui peut passer toute sa vie dans l'obscurité, aurait pu aussi, si elle avait été soutenue par vous, effacer en considération réelle toutes celles que nous avons recherchées; et convenons encore que pour l'avenir elle était la seule qui pût nous ménager un coin de pudeur dans Monsieur le Dauphin (3), et empêcher ce prince de céder un jour aux impulsions de la haine et de la jalousie contre ce qui porte notre nom.

Convenons encore qu'en joignant aux 24,000 livres de rente qu'elle a déjà une terre de même valeur qu'on lui réserve, et décidant de plus sa charge *sonica*, elle aurait été, même pour la fortune, fort au-dessus de tout autre parti pris dans la famille la plus opulente, et convenons qu'après avoir reçu la charge, rien n'était plus convenable que de la demander.

De grace, ma chère sœur, encore une fois, et certainement pour la dernière, ne regardez ceci ni comme obstination ni comme opiniâtreté de

(1) Henri-Léonard-Jean-Baptiste Bertin, contrôleur-général des finances en 1759, se démet en 1763; fait ministre d'état; mort en 1792.

(2) Joseph-Marie Terray, contrôleur-général des finances en décembre 1769, démis le 24 août 1774; mort en 1778.

(3) Depuis Louis XVI.

Digitized by Google

ma part. — Je vous le répète, les canaux par lesquels je suis instruit sont sûrs; et dès que je saurai votre cœur favorablement disposé, je serai tout prêt à vous les communiquer. Eh! pourquoi, si tous les avantages se seraient trouvés réunis dans cette alliance, ne reviendrions-nous pas aujourd'hui sur le passé? Il ne vous en coûterait qu'une simple lettre pour expliquer et colorer favorablement le silence que vous avez gardé sur cette affaire; et le succès de cette nouvelle démarche de votre part assurerait non-seulement toutes nos vues, mais serait de plus le triomphe le plus complet, et la vengeance la plus noble de tous les refus que nous avons essuyés!

Dieu conserve vos jours, ma chère sœur. On m'assure que votre beauté est aussi inaltérable que ma tendresse pour vous. Je vous embrasse mille fois de tout mon cœur.

## II.

### A M. DE MALESHERBES,

MINISTRE SECRÉTAIRE-D'ÉTAT DE LA MAISON DU ROI.[1]

MONSIEUR,

Vous êtes juste et éclairé; je soumets ma conduite passée à votre jugement : s'il m'est favorable, mes malheurs cessent; s'il m'est contraire, je n'en appellerai point, et me résignerai à traîner, dans l'amertume et la douleur, les restes languissans de la vie que le ciel me réserve.

Veuillez avoir la patience de me lire. S'il vous reste des doutes après m'avoir lu, cherchez, je vous prie, à les éclaircir auprès des personnes que les préjugés ou l'esprit de parti n'ont point aveuglées.

Si, dans mon exposé, il y a un mot contraire à la vérité, je suis indigne de la plus légère faveur; je n'en attends de vous, auprès du roi, qu'après la conviction de mon innocence sur les trois quarts des torts que la malignité du public m'a attribués, et sur la sincérité de mon repentir, à raison de ceux que j'ai eus réellement.

Je n'emploie auprès de vous, monsieur, ni la sollicitation du peu d'amis qui peuvent me rester, ni le souvenir des bontés dont monsieur votre père m'honorait à titre de son allié par les *Doujats*.

Je vais, en peu de mots, vous exposer la vérité toute nue; le destin de mes jours dépend de l'impression qu'elle fera sur vous.

Je suis né gentilhomme et avec une fortune honnête. J'ai habité Toulouse jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. A cet âge, l'amour des arts et l'attrait du plaisir m'attirèrent à Paris. M^me^ de Malause me fit présenter chez les princes, et me répandit dans la bonne compagnie. Ji passai plusieurs années, uniquement occupé de ces deux objets. Le désir d'améliorer ma

(1) Cette lettre fut écrite après la disgrace de M^me^ du Barry, dans les premiers temps du règne de Louis XVI. Le *Roué* raconte son histoire et celle de sa belle-sœur en l'arrangeant moins selon la vérité que dans l'intérêt de sa position.

Digitized by Google

fortune et de me procurer un état m'inspirèrent ensuite celui d'entrer dans les affaires étrangères. M. Rouillé, à qui je fus recommandé par M. le duc de Duras, m'engagea à voyager dans diverses cours d'Allemagne, et, à mon retour, parut fort satisfait des connaissances que j'y avais acquises (1). Au moment de m'employer dans les *cercles de Franconie*, il fut remplacé par M. le cardinal de Bernis, qui me promit *bocoup*, mais qui, remplacé à son tour par M. de Choiseul, ne réalisa rien. — Ce dernier m'ayant déclaré, à son avénement au ministère, qu'il avait plusieurs personnes à placer avant moi, et ma fortune se trouvant fort altérée, M. Berryer chercha à la relever en permettant que, sous un autre nom, je jouisse de l'intérêt que pourraient donner plusieurs fournitures de la marine. D'autre part, M. de Belle-Isle trouva bon que je cherchasse le même avantage dans celles de son département; ce qui fit qu'à la paix ma fortune se trouva *considérable*, et qu'elle se soutint et s'augmenta encore depuis par l'intérêt que j'eus dans les vivres de Corse.

N'ayant d'autre soin alors que celui de veiller à l'éducation de mon fils, page du roi, jouissant d'une santé chancelante, je me renfermai dans un cercle fort étroit de connaissances. Et ce fut alors que je priai Mme Rançon et sa fille, Mlle de Vaubernier, de veiller sur la tenue de ma maison, et d'en faire les honneurs; ce qu'elles firent, pendant plusieurs années, avec affection et intelligence.

Excité par la reconnaissance, et pour les prémunir contre l'avenir, je leur cédai alors l'intérêt que j'avais dans les vivres de Corse, dont elles jouirent pendant quelques mois.

Les nouvelles dispositions de M. de Choiseul venant à les en priver, elles en sollicitèrent la maintenue auprès de lui; et ce fut dans les divers voyages qu'il les engagea à faire à Versailles que Mlle Vaubernier fixa les regards du feu roi. M. *Lebel* (2) fut chargé de ses ordres; et ce dernier, avec lequel elle ni moi n'avions de liaison, en poursuivit l'exécution auprès d'elle seule. Avant de la conduire néanmoins à Compiègne, il voulut qu'elle n'y parût que comme l'épouse de mon frère; ce à quoi je me prêtai, ainsi que lui, sans autre motif certainement alors que celui d'une aveugle et respectueuse obéissance.

Le goût du feu roi, s'étant accru, éleva Mme du Barry au degré où toute la France l'a vue. Pour soutenir son nouvel état pendant les premiers quinze mois, où elle ne reçut aucune grace pécuniaire, je fondis mon portefeuille et engageai le reste de ma fortune. Mes avances me furent remboursées, à titre de don, par les suites, sous le ministère de M. l'abbé Terray. C'est à cette époque que Mme du Barry, se croyant quitte envers moi par les rentes viagères et les contrats, échangés ensuite contre le comté de Lisle, que j'avais reçu en paiement, toujours sous le titre de don; c'est

(1) Parmi ces connaissances n'était pas celle de l'orthographe. Le comte fait *bocoup* de fautes qu'on a cru inutile de noter ici.

(2) C'était le pourvoyeur des menus-plaisirs de Louis XV, le Bonneau que Voltaire a peint dans *la Pucelle*.

Digitized by Google

à cette époque, dis-je, qu'elle se crut libérée envers moi de tout autre genre de reconnaissance, et qu'elle cessa, pendant ses voyages à Paris, de venir chez moi, et se dispensa de me recevoir chez elle quand mes affaires m'appelaient à Versailles.

Cette situation dura deux ans. J'espérai qu'elle changerait à l'époque du mariage de mon fils (1). Je parus alors, pour la première fois, devant le feu roi, qui m'honora de plusieurs marques de bonté, sans que cela m'attirât, de la part de ma belle-sœur, le plus léger témoignage de confiance.

Au bout de deux jours, je revins à Paris, et n'ai paru depuis qu'une fois devant elle, le second jour de la maladie du roi.

Je me retirai, en la quittant, dans une campagne à six lieues de Paris; c'est là où j'appris la mort du roi, la clôture de ma belle-sœur et l'exil de la cour de tous les miens.... J'avoue que, me voyant seul excepté, et recevant plusieurs avis anonymes qui d'heure en d'heure semaient l'effroi dans mon ame déjà remplie de trouble et de douleur, sans plan fixe, comme sans idées nettes, je me trouvai hors du royaume avant d'avoir réfléchi sur la faute que je faisais d'en sortir sans la permission de mon nouveau maître.

Depuis dix-huit mois, j'ai erré de pays en pays depuis ce temps-là, observant partout le silence le plus respectueux comme la conduite la plus modeste. Malgré cela, les désagrémens que j'ai essuyés sont innombrables; l'entier dépérissement de ma santé est un des moindres: la subversion totale de ma fortune s'en est ensuivie. J'ai eu beau sacrifier tout mon mobilier et le produit de la vente de tous mes biens libres à mes créanciers, ils ont si fort embrouillé leurs mémoires et les ont si considérablement enflés, qu'après leur avoir fait payer plus de quatre cent mille livres, ils prétendent qu'il leur est dû une somme plus majeure encore.

Je ne demande pas mieux que de leur abandonner tout ce qui me reste; mais le moyen d'épurer leurs comptes et prendre un arrangement définitif dans l'éloignement où je me trouve!

C'est à cette considération que je vous supplie, monsieur, de demander au roi la permission d'aller passer quelques jours à Paris, seul lieu où il me reste de la fortune, pour y transiger avec eux et y faire tous les actes nécessaires à leur tranquillité.

Je vous promets de n'y voir, si sa majesté l'ordonne, que mes créanciers, des oculistes et des médecins. Ce court terme expiré, j'irai chercher, dans quelque province méridionale, l'air qui conviendra le mieux à ma santé jusqu'à l'acquit total de mes dettes.

Mille pardons, monsieur, de vous avoir fait essuyer des détails que j'ai crus nécessaires.

Je vous envoie cette lettre exprès par le seul domestique qui me reste fidèle. J'attends son retour avec la réponse, dont je vous supplie de le

(1) Jean-Baptiste, vicomte du Barry, qui fut tué en duel par le comte de Rice, près de la ville de Bath, en Angleterre, au mois de novembre 1779.



Digitized by Google

rendre porteur le plus tôt que vous le pourrez. C'est d'après celle dont il vous plaira de m'honorer que je réglerai ma conduite à venir.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur,

Votre très humble et obéissant serviteur,

Le Comte J. DU BARRY CERES.

Bruxelles, ce 4 novembre 1775, à l'hôtel d'Hollande (1).

A MADAME LA COMTESSE DU BARRY.

A Luciennes.

Disposé, ma chère sœur, à vous aller porter moi-même le tribut d'un cœur sensible et reconnaissant, et de réparer les mouvemens d'impatience et de désespoir où m'avaient plongé les premières lignes de votre lettre, j'ai changé de sentiment après avoir réfléchi que vous seriez, en ce jour, environnée d'une classe de monde devant lequel vous n'aimeriez à me voir qu'environné d'une *illustration* à laquelle vous m'aidez à arriver.

Remettons donc cette époque aux premiers jours de janvier, et alors, à moins de mort, nous nous verrons ostensiblement.

Mais, par de fausses considérations, ne nous privons point du fruit que nous pouvons tirer de deux heures de conversation. Quoique cette conversation doive se tenir en présence de notre plus tendre partisan, dont, par parenthèse, vous avez fait un admirateur enthousiaste, vous m'entendrez à demi-mot sur certains points. Je ne perdrai pas un instant à récapituler ce qu'il vous a dit sur mes affaires. Mais, après vous avoir instruite sur bien des points qui peuvent éclairer votre opinion sur d'autres objets que le mien, je vous démontrerai jusqu'à l'évidence la possibilité de vous faire revenir, réclamer et obtenir l'objet de vos premières réclamations; chose impossible aujourd'hui, infaillible pendant ou après les états-généraux.

(Ici le comte invite sa belle-sœur à lui apporter de l'argent ou des effets pour calmer les poursuites de ses créanciers; et, après d'assez longs détails, qui offrent peu d'intérêt, il poursuit en ces termes :)

Ces extrémités sont cruelles, ma chère sœur; le cœur m'en saigne en les indiquant aux autres, quoique depuis deux ans accoutumé à les exercer moi-même. Mais *jugez-moi sur mes œuvres passées*, et vous concevrez plus que l'espérance que vous serez bien indemnisée de m'avoir sorti

(1) Malesherbes communiqua cette lettre à M. de Maurepas, en émettant un avis favorable à la rentrée du comte: « Cela vaudra encore mieux, écrivait-il, que le spectacle indécent qu'il donne en parcourant les pays étrangers, tantôt sous un nom, tantôt sous un autre, jouant gros jeu, et menant sa vie ordinaire. » Après un court séjour à Paris (le temps de sa durée avait été limité), le comte se retira à Toulouse, où il ne changea pas son genre de vie.

Digitized by Google

du fond de la tombe, et m'avoir placé dans un lieu *où mon premier soin*, après celui du devoir, *sera de vous faire rattraper un niveau de fortune si mérité, et, comme je le prouverai*, SI LÉGITIME.

Alors, je ne doute pas, à en juger par le présent, que vous ne me procuriez l'avantage de vivre, le reste de mes jours, au pair de ma fortune, qui est, après une carrière *si orageuse*, tout ce qu'il me reste à désirer (1).

(1) Le comte du Barry périt sur l'échafaud, à Toulouse, le 17 janvier 1794, trois mois après l'indigne supplice de sa belle-sœur. On ne chercha guère à reprocher à l'un et à l'autre (surtout à la favorite) que leur conduite sous le règne de Louis XV. Le comte Guillaume, époux de la maîtresse du roi, avait été arrêté en 1793; mais on le laissa vivre, parce qu'il n'avait été notoirement que le triste mannequin du *Roué*. V.

Digitized by Google

# BULLETIN.

La réponse de la diète helvétique à la note du gouvernement français est aujourd'hui connue; rédigée dans un esprit de conciliation, elle ne peut manquer d'être acceptée par le gouvernement français. La diète s'est dissoute immédiatement, tant chacun avait hâte de voir se terminer ce démêlé, dont l'origine est si obscure, les détails si confus, si bizarres, et qui a momentanément interrompu les relations amicales qui unissent la France et son plus ancien allié.

M. Molé a déployé en cette occasion une modération pleine de fermeté. Le président du conseil avait posé la question sur son véritable terrain dans ses négociations avec la diète. La France est la protectrice naturelle de la Suisse; les dissentimens qui peuvent exister entre elles ne sont que des dissentimens de forme, qui disparaissent devant un fait bien autrement grave et important. Nous voulons parler des espérances que nourrissent les puissances du Nord d'une restauration aristocratique en Suisse. Lors donc même que la France semblait sur le point de déclarer la guerre à la Suisse, elle ne cessait pas néanmoins de la protéger contre un adversaire commun, qui cherchait à profiter de leurs divisions. La France ne s'est attiré l'inimitié de la Suisse qu'en la défendant peut-être trop bien contre les puissances du Nord. Entre le mauvais vouloir des cabinets du Nord et l'indulgence du vorort, qui avait attiré sur la Suisse l'inimitié de la diplomatie absolutiste, la France est venue se placer; elle a prévenu de graves collisions en se chargeant d'obtenir, par la modération et au nom d'une ancienne amitié, ce que d'autres puissances voulaient exiger par force. Ce rôle conciliateur a été momentanément méconnu par la démocratie suisse. Ce malentendu, qui s'est compliqué de l'affaire Conseil, devait cesser à la première explication. C'est ce qui est

Digitized by Google

arrivé. L'ambassadeur français a obtenu toute satisfaction; le *conclusum* sera fidèlement exécuté, et la France restera la protectrice de l'ordre de choses établi en Suisse en 1831.

L'échauffourée de Strasbourg, après avoir alimenté pendant quelques jours les journaux de la capitale, fait aujourd'hui le tour de la France, et recueille de chaque organe de l'opinion publique un unanime tribut de stupéfaction et de blâme. Le nom de Napoléon si vivant, si populaire, si cher à la France, retombe de tout son poids sur le jeune prince qui a fait, dans son esprit, une si singulière confusion des époques et des personnes, et qui, se trompant plus lourdement encore que le singe de la fable qui prenait un nom de ville pour un nom d'homme, a pris un nom d'homme pour un nom dynastique. Le prince Louis paraît, d'ailleurs, avoir été dans toute cette affaire bien plutôt un drapeau qu'un chef actif et réel; et le génie de son oncle, pas plus que ses droits, ne semblent lui avoir été transmis en ligne directe. La reine Hortense, cette femme de tant de courage et d'esprit, qui, déjà une fois en Italie, a sauvé la vie à son fils, et qui a obtenu du roi et du président du conseil de le soustraire à la juridiction des tribunaux, doit suivre le prince Louis aux États-Unis.

La question des contrefaçons, qui touche à toutes les questions de propriété littéraire, continue de préoccuper également M. Molé, auquel la question reviendra par la force même des choses; M. Guizot, qui en a tiré tout ce qu'elle pouvait lui rapporter de popularité, et les libraires, enfin, qui n'ont pas voulu rester en arrière de ressources et d'imagination. M. Molé, pour sa part, a donc fait sonder le cabinet de Londres et celui de Bruxelles sur leurs dispositions à cet égard. Londres, qui est presque aussi intéressé que la France à voir cesser cette piraterie de nouvelle espèce, s'est montré empressé d'accéder à toutes les mesures que l'on pourrait prendre pour la réprimer. On ne rencontrera aucun obstacle de la part du roi Léopold, et en cette occasion, Léopold, bien loin d'abandonner les intérêts de ses sujets, n'est au contraire que l'organe des vœux de tous les hommes qui désirent voir se former en Belgique une littérature nationale. La contrefaçon est mortelle aux progrès des lettres en Belgique, et les Belges eux-mêmes sont les premiers à engager le gouvernement à réprimer cette exploitation de toutes les littératures exotiques qui tue tout développement intérieur du génie national. Plusieurs libraires de Paris, ne s'en remettant qu'à eux-mêmes, ont imaginé de former une société en commandite, qui ferait concurrence à la contrefaçon, en donnant à l'étranger au même prix des livres beaucoup mieux et beaucoup plus tôt confectionnés qu'ils ne pourraient l'être à Bruxelles. Ce projet, qu'il faut encourager sans doute, puisqu'il pourrait diminuer la contrefaçon belge, ne nous semble néanmoins qu'un faible palliatif en face d'une grave maladie; d'abord, il traite d'égal à égal avec la contrefaçon, ce qui est fâcheux; il lèse également les droits des auteurs qui n'auront que la consolation de revoir eux-mêmes leurs épreuves; enfin, il place l'étranger dans une position plus favorable que les nationaux, puisqu'il leur

Digitized by Google

livre presque au prix de fabrique ce que la France paiera au prix fort. A ce compte, tous les Français devraient aller fournir leurs bibliothèques à la foire de Leipsick.

On ne saurait vraiment trop louer l'activité que déploie le ministère dans les questions secondaires; nous voudrions seulement lui voir le même empressement dans les questions vitales de politique et d'administration. Le privilége qui accorde un nouveau temple au drame moderne doit être signé ces jours-ci; jamais on n'a été de meilleure grace au-devant des prétentions les plus difficiles à contenter. Ainsi, le drame moderne va, plus que jamais, être mis en demeure de faire ses preuves; nous souhaitons qu'il se tire glorieusement de cette nouvelle tentative sur une scène spéciale. Bientôt, sans doute, nous aurons à constater les nombreux succès de ces messieurs, qui nous promettent un théâtre tout cornélien.

Le privilége de M. Duponchel est prorogé pour six ans. Il paraît que le projet d'intercaler quatre *illustrations* de la chambre dans la commission de l'Opéra, a obtenu peu de succès auprès des anciens membres, qui ont menacé de donner leur démission. L'Opéra n'est pas un des moyens de séduction les moyens puissans entre les mains du ministre de l'intérieur. Cette fois cependant la bonne volonté du ministre a échoué contre la résistance puritaine de la commission. Du reste, l'Opéra est en bonne voie: M. Duponchel, à qui les difficultés n'ont pas manqué, vient de renouveler ses engagemens avec les premiers sujets; M^lle^ Falcon, Levasseur, Dérivis nous restent; Dupré et Fanny Elssler nous consoleront de de la retaite de Nourrit et de M^lle^ Taglioni, qui part pour Londres ou les États-Unis.

— C'est demain qu'aura lieu la première représentation de *la Esmeralda*. L'ouvrage nouveau de M^lle^ Louise Bertin éveille dans le monde un vif sentiment d'intérêt et de curiosité, qui augmente encore à mesure que la grande soirée approche. Demain le public jugera; et toutes les petites préventions qui ont pu s'élever contre une jeune femme d'un incontestable mérite disparaîtront, nous aimons à le croire, au premier coup d'archet de l'orchestre. Après *la Esmeralda*, l'Opéra s'occupera du *Stradella* de M. Niedermayer, qui pourra bien n'être pas le premier ouvrage représenté, attendu qu'on parle d'un ballet pour Fanny Elssler, *la Chatte métamorphosée en femme*, qui sera mis au théâtre sitôt que la santé de notre charmante danseuse lui permettra de venir de nouveau triompher au milieu des couronnes et des applaudissemens. La musique de cet ouvrage est confiée à M. Alex. Montfort, jeune homme de talent et d'avenir, qui n'attendait que l'occasion pour se produire.

La dernière représentation des *Huguenots* avait attiré une foule immense. Jamais le chef-d'œuvre nouveau de M. Meyerbeer n'avait été chanté avec plus d'harmonie et d'ensemble. Nourrit a trouvé ses plus belles inspiration; depuis quelque temps, Nourrit redouble de zèle, de chaleur et d'enthousiasme, et sa voix semble prendre un timbre plus écla-

Digitized by Google

tant. Chaque rôle qu'il joue le préoccupe comme s'il le créait, toutes ses représentations ont l'air désormais de premières représentations; c'est que Nourrit quitte l'Opéra, et veut qu'on le regrette, c'est que l'ombre de Dupré se lève devant lui à tout moment. Voilà une manière noble et généreuse d'en agir avec un rival; et si tous consentaient à faire ainsi, on n'en serait point à déplorer tant de machinations grossières et ridicules. Mais aussi tous les comédiens ne sont pas des artistes de zèle et de conviction, tous ne s'appellent pas Nourrit. L'effet de la musique des *Huguenots* a été constant, magnifique, et tel, que M. Meyerbeer a dû ressenfir toutes les émotions d'une première représentation. Après le duo du quatrième acte, qui a ravi le public comme de coutume, l'illustre auteur de cet admirable concerto, le *Salut au Rhin*, et de tant d'autres qui valent des partitions, M. Ferdinand Ries, qui se trouvait dans la salle, est venu tout en larmes sur la scène complimenter son digne rival, qui compte bien lui rendre la pareille quelque jour en Allemagne. La partition des *Huguenots* vient de paraître chez l'éditeur, Maurice Schlesinger. Déjà les les plus charmantes idées du chef-d'œuvre couraient sur tous les claviers, grâce aux variations de M. Jacques Herz. Maintenant, voici la partition du maître; après les motifs qu'on joue à ses heures de loisir, voici le texte qu'on étudie et qu'on médite.

— Il ne fallait pas une grande pénétration pour deviner le discours de M. Emmanuel Dupaty et la réponse de M. Alex. Duval au récipendiaire. Le caractère et les ouvrages des deux orateurs permettaient de prévoir, avec une exactitude presque mathématique, les idées qui allaient être développées dans l'enceinte de l'Académie. Tout le monde savait que l'auteur de *la Leçon de Botanique* gardait depuis quelques vingt ans en portefeuille une tragédie dont le siècle est indigne, et qui, par respect pour elle-même, renonce à se produire devant le mauvais goût contemporain. Personne n'avait oublié la lettre ingénieuse et généreusement diffuse adressée par M. Alex. Duval à M. Victor Hugo, si pleine de préceptes excellens, de conseils paternels, où l'auteur du *Tyran domestique* promet d'enseigner gratuitement à tous les jeunes gens la recette selon laquelle il a composé ses nombreux et immortels ouvrages, et il va même jusqu'à espérer que l'étude attentive de *la Fille d'honneur* et d'*Édouard en Écosse* pourrait bien produire quelques douzaines de *Cinna* et d'*Athalie*.

Graces leur soient rendues, le récipiendaire et le directeur de l'Académie sont demeurés fidèles à leurs antécédens. Dans ce temps de palinodies effrontées, d'apostasies impudentes, ils sont demeurés conséquens et logiques; ils ont dit ce qu'ils devaient dire, ni plus ni moins. M. Emmanuel Dupaty a dignement vanté les graces de la littérature impériale; il a disserté sur la moralité de la poésie dramatique, comme s'il n'eût jamais écrit *Picaros et Diégo;* il a parlé de la simplicité du style, comme s'il n'eût pas commis, rue de Chartres, des madrigaux qui auraient désespéré Dorat, comme s'il n'eût pas traduit en couplets musqués toute

Digitized by Google

l'anatomie, toute la physiologie végétale. Il s'est exprimé avec une modestie exemplaire en nous révélant sa mystérieuse tragédie; il a déduit, avec une clartè parfaite, les motifs de sa timidité apparente; il a très bien expliqué pourquoi il ne lui convenait pas d'entrer dans la lice avec des adversaires si oublieux des grands maîtres qu'il avait voulu ressusciter. Car, il ne faut pas que l'Europe l'ignore, l'intention de M. Dupaty a été, dans la tragédie qu'il garde pour ses amis, de continuer Corneille en l'élargissant. Si nous sommes bien informés, M. de Talleyrand n'est pas étranger à la résolution prise par M. Emmanuel Dupaty. Sans le conseil de ce faiseur de rois, nous saurions à cette heure par quels procédés M. Dupaty a élargi Corneille; mais, dans un dîner, donné je crois par M. Dupin l'aîné, M. de Talleyrand fit comprendre à M. Dupaty qu'il ne fallait pas risquer une tragédie avant l'inauguration académique. Quelle que soit l'authenticité de ce conseil, qui n'a rien d'invraisemblable, nous sommes privés de la tragédie; mais maintenant que l'auteur de *la Leçon de Botanique* est assuré de son fauteuil, nous espérons qu'il voudra bien affronter le mauvais goût public.

M. Alexandre Duval a lu quelques extraits de sa lettre à M. Victor Hugo; il a renouvelé à la jeunesse française ses offres bienveillantes et généreuses; il a pleuré la décadence de l'art dramatique en termes très orthodoxes; il a tonné contre le plagiat, comme s'il se fût appelé Christophe Colomb, et que M. Hugo lui eût volé la découverte de l'Amérique. En un mot il a été lui-même. Nous regrettons seulement qu'il n'ait pas pris pour épigraphe de son discours deux vers de Boileau qui doivent être familiers à toutes les mémoires académiques et qui caractérisent dignement la vieillesse chagrine. Il eût été beau et loyal à l'auteur de tant de drames vertueux d'avouer franchement qu'il regrette les applaudissemens de la bourgeoisie éplorée, et qu'il s'accommoderait très bien des succès nouveaux, si la lecture de son *Testament* n'eût pas été écoutée dans le silence le plus complet.

— Le Vaudeville a donné une petite pièce sous le titre de : *la Femme de l'épicier*. Depuis quelque temps, le théâtre et les vaudevillistes se partagent en deux camps, les justiciers et les réhabilitateurs; plus le justicier taille, rogne, immole, dévore vingt réputations à son déjeuner, plus le réhabilitateur relève, honore, vante, et fait vingt immortels par soirée. Les classes les plus innocentes de la société ne sont point à l'abri des coups de hache des uns, des coups d'encensoir des autres. Combien n'a-t-on pas crucifié d'honnêtes métiers! Aujourd'hui, M. Varin réhabilite l'épicier : il lui fait un magnifique piédestal avec un tonneau de cassonade. A partir de ce jour, les auteurs de ce vaudeville, qui a été fort applaudi, auront crédit chez tous les épiciers de leur quartier.

Digitized by Google

# LES ÉGOUTS.

## III.

Nous avertissons notre lecteur que cette fois, pas plus que la première, nous ne ferons de l'hypocrisie. A quoi bon l'hypocrisie? Dans cette histoire de la prostitution parisienne, M. Parent-Duchâtelet s'est montré le plus simple et le moins indigné des hommes. Il a raconté toutes ces choses comme il les a vues, et s'il ne les a pas vues dans toute leur vérité, ce n'est pas la volonté qui lui a manqué, c'est le courage. La philantropie chrétienne, il faut bien en convenir, toute sainte et respectable qu'elle soit, est quelque peu rétrécie et bornée, par sa qualité même de philantropie chrétienne. Autant elle se jette avec courage dans de certains égouts, autant elle s'arrête, éperdue et craintive, à certains seuils souillés et fangeux. C'est ainsi que M. Parent-Duchâtelet, qui, dans son premier livre, nous dit non-seulement l'odeur des égouts, mais encore le goût des fosses d'aisances, vous avoue que dans ses études sur la prostitution parisienne, il ne l'a vue que bien et duement, et surtout bien chastement accompagné d'un médecin ou d'un inspecteur de police. Il était moins craintif quand il fallait descendre dans l'égout de la Salpétrière, quand il allait ensevelir les morts à demi pourris de l'église Saint-Eustache, quand il comptait dans les charognes à demi rongées les rats et les asticots de Montfaucon. Mais quoi? Il y a des genres de courage que la philosophie chrétienne ne permet pas.



Digitized by Google

Sous le ministère de M. Decazes, il y eut un moment où quelques honnêtes gens se mirent à penser qu'il y avait de grands efforts à tenter pour l'amélioration de cette partie du peuple qui vit de vices et de crimes, malheureux dignes de pitié, ne fût-ce que de la pitié qu'on accorde aux insensés. On en vint à penser que le forçat et la fille de joie n'étaient pas encore si fort en dehors de la société, que la société ne leur dût un peu de sollicitude. La fille de joie fut tout d'un coup un nouveau prétexte à l'exercice de mille vertus. Les plus honnêtes femmes et les plus honnêtes hommes s'en occupèrent, et ces malheureux vices furent bien étonnés de voir tant de vertus pénétrer tout d'un coup et sans voile dans les repaires de la débauche et de la prostitution.

M. Parent-Duchâtelet fut une de ces vertus infatigables. Il se fit volontairement l'historien du plus triste département de la préfecture de police. Dans ce livre, écrit par un honnête homme pour tous les honnêtes gens, vous pourrez suivre, depuis son commencement jusqu'à sa fin terrible, la fille de joie, cette malheureuse et nécessaire victime des passions et de la misère. Vous êtes avertis que nous allons parler une langue sévère, rude, sans périphrases. Nous irons droit au fait, comme l'historien de la prostitution. Il y a de certaines nudités que tout le monde peut regarder sans rougir, et qu'un voile rendrait immondes. Commençons donc par définir ce mot là : *Une prostituée*. Le directoire, qui s'y connaissait, déclare que ce qui constitue une prostituée, *c'est la récidive légalement constatée, la notoriété publique, le flagrant délit*. Une débauchée n'est pas toujours une prostituée; la débauche est le commencement de la prostitution. Une débauchée s'appartient encore; une prostituée n'appartient qu'à la police. La prostitution est aussi vieille que la ville de Paris, aussi vieille que le monde. Nos vieux historiens, arrivés à l'âge de raison, dépeignent avec horreur les excès de cette lèpre immonde et sans remède. La prostitution était en ce temps-là si libre de tout frein, que la ville de Paris ne savait pas même le nombre de ses prostituées. En 1672, c'est le premier document que M. Parent-Duchâtelet ait retrouvé dans les archives de la police, Paris comptait 25,000 filles de joie. Avant la révolution, en tout comptant, femmes galantes, femmes de théâtre, marchandes de modes, filles publiques dans la soie ou dans la boue,

Digitized by Google

ce nombre-là se montait à 30,000. Ce nombre de 30,000 est aussi le total de Fouché, ministre de la police. En 1810, il n'était plus que de 18,000. Ce nombre est encore effrayant. Et d'ailleurs c'est une flatterie que se font à eux-mêmes tous les peuples civilisés; ils ont l'habitude d'exagérer beaucoup le nombre de leurs prostituées. Les Anglais, aussi bien que les Français, ne se ménagent pas sur cette singulière vanité. M. Querry, dans un voyage qu'il fit en Angleterre, en 1834, apprit d'un magistrat de police que la ville de Londres ne possédait pas moins de 70,000 filles publiques. Or il paraît que Londres ne doit pas avoir plus de *huit à dix mille filles publiques*. Comme on se vante!

Paris, en se donnant 30,000 filles, se vantait encore bien plus que Londres. En 1812, il ne comptait réellement que 1,293 filles; depuis 1815 jusqu'en 1822, grace à l'invasion, le nombre en a été porté à 2,900; enfin, en 1830, nous avons atteint le chiffre de 3,000.

Mais ces 3,000 femmes, d'où viennent-elles? Elles viennent non de Paris, mais des provinces. Lyonnaises, Picardes, Champenoises, Normandes, Provençales, Languedociennes, c'est le tribut payé au Minotaure. Sur les 12,707 femmes inscrites à Paris depuis le 16 avril 1816, c'est-à-dire depuis dix-neuf années, 24 n'ont jamais pu indiquer leur pays, 31 ne sont pas nées en Europe, 451 sont étrangères, 12,201 sont nées dans les départemens. Parmi les 31 étrangères, on compte 18 Américaines, 11 Africaines, 2 Asiatiques. Les Américaines viennent du Canada, des Etats-Unis, de Saint-Domingue, de la Guadeloupe, de la Martinique et de la Guyanne française. Les Africaines appartiennent à l'Egypte, au cap de Bonne-Espérance, aux îles de France et de Bourbon, et à Madagascar. Des deux Asiatiques, l'une était née à Calcutta, l'autre à Madras. Parmi les 451 Européennes, l'Angleterre compte pour 23 filles de joie, l'Autriche 15, la Hollande autant que l'Angleterre; la Belgique, le pays des contrefaçons, en a envoyé 161, l'Espagne 14, la Savoie 22, Rome 7, Naples 3 seulement, l'égoïste! la Prusse 58, ce qui ne serait pas arrivé du temps du grand Frédéric; la Russie 2, pauvres esclaves qui n'avaient pas de maîtres. Les trois villes anséatiques se sont coalisées pour nous faire 4 courtisanes; l'île d'Elbe, l'île de Sicile, la Suède, l'île de Malte, le Portugal, chacun



Digitized by Google

et chacune une fille; la Turquie 2 filles seulement! Dans ces envois, les grandes villes se distinguent; Londres, Vienne, Madrid, Cadix, Amsterdam. Chose étrange! tous les cantons de la Suisse ont fourni chacun le même nombre de filles, excepté le canton de Genève, qui, dans cette fourniture, l'emporte sur les autres. Or ces fournitures sont régulières, c'est toujours le même nombre d'inscriptions; une nouvelle prostituée par mois, quelquefois deux, jamais trois.

Les départemens de la France, qui tous envoient leur contingent de filles publiques, sont loin d'y mettre l'égalité des cantons de Genève. Dans l'espace de quatorze ans, l'Ile-de-France en a fourni à elle seule 6,735, la Normandie 1,134, la Champagne 690, la Bourgogne 518, et ainsi toutes les provinces plus ou moins; honneur au Roussillon, au Périgord, au Vivarais, ils ont produit à eux trois 9 filles publiques en quinze ans!

Enfin, Paris, à lui seul, s'est fourni à lui-même, pendant ces quinze années 4,744 filles, en comptant la sous-préfecture de Sceaux, celle de Saint-Denis et les campagnes environnantes.

Mais cependant, ces malheureuses femmes d'où sortent-elles? De quelles familles privilégiées sont-elles précipitées dans ce gouffre? Hélas! elles ont presque toutes commencé par la misère. Leurs familles étaient peut-être sans ressources. Parcourez le tableau de cet état civil du vice, quels états y voyez-vous inscrits? Boyaudiers, équarrisseurs, vidangeurs, dont nous parlions l'autre jour, chiffonniers, blanchisseurs, porteurs d'eau, corroyeurs, tanneurs, ferblantiers, commissionnaires, batteurs d'or, carreleurs, maçons, fumistes, perruquiers, remouleurs, potiers de terre, faïenciers, épiciers, couteliers, fourbisseurs, mariniers, tous les pauvres diables qui travaillent de leurs mains, qui mangent leur pain à la sueur de leurs fronts, qui laissent leur fille se vendre au coin de la borne faute, d'une robe et d'un morceau de pain, triste et dure nécessité!

Pourtant, à côté de ces professions misérables, il en est d'autres aussi malheureuses. 4 filles de médecins ou d'avocats sont inscrites sur le fatal registre; 3 filles d'instituteurs, les malheureux! 30 filles de militaires invalides; 9 filles de musiciens ou de maîtres de danse; 10 filles d'officiers de l'armée; 3 filles d'écrivains et

Digitized by Google

d'huissier! Les saltimbanques et les acteurs ne comptent que pour deux filles perdues! Et enfin le savez-vous? Parmi toutes ces malheureuses, il y en a une qui est la fille d'un bourreau! La fille du bourreau!

La misère des pères n'est pas la seule excuse de la prostitution des filles; il faut encore compter leur ignorance. Sur 718 actes de naissance, 173 n'ont pas été signés par les pères de famille; et aussi combien de ces malheureuses sont des filles naturelles! Un quart pour le moins. Quant aux métiers exercés par elles avant qu'elles ne prissent cette lamentable profession, il serait trop long de les énumérer. Couturières, lingères, ravaudeuses, modistes, enlumineuses, brocheuses, ouvrières en soie, cotonnières, brossières, rempailleuses, repasseuses, giletières, crinières, rempailleuses, joigneuses de bottes, brunisseuses, polisseuses, repriseuses, frappeuses, doreuses, vernisseuses, sortisseuses, poupassières, cloutières, écaillères, portières, laitières, chiffonnières, vachères; voilà, peuple athénien, les professions primitives de tes Phrynés et de tes Laïs!

Parmi celles qui n'étaient ni rempailleuses ni *joigneuses de bottes*, et dont le nombre est très petit, on distingue 3 sages-femmes, 6 musiciennes, maîtresses de harpe ou de piano, 16 actrices ou figurantes, et enfin 3 rentières, de 200, 500 et 1000 francs; telle est l'aristocratie des prostituées.

Quant à leur éducation personnelle, elle est tout-à-fait au niveau de l'éducation des auteurs de leurs jours. Les unes savent signer leur nom *currente calamo*, les autres le signent à peine, les autres signent avec une croix. Toujours la même ignorance, comme toujours la même misère.

Quant à leur âge, l'âge de la prostitution n'est guère plus encourageant que la profession primitive. Une seule est entrée dans la débauche publique à douze ans, 3 ont eu treize ans, 17 avaient quinze ans, 44 avaient seize ans, 101 avaient dix-huit ans, 115 dix-neuf. Le nombre des prostituées augmente à peu près dans la même proportion jusqu'à l'âge de trente-deux ans, qui paraît être pour elles l'âge de la caducité. Après quoi, de trente-trois à quarante-sept ans, le chiffre varie de 78 à 13; enfin la prostitution s'élimine encore à quarante-huit ans; à cinquante-cinq il y en

Digitized by Google

avait 4. Une seule avait soixante ans, et enfin on en compte une qui a persisté jusqu'à soixante-cinq ans. Soixante-cinq ans! joigneuse de bottes! fille de bourreau! Il y a de certains enseignemens qu'on ferait bien de mettre sous les yeux des jeunes gens et qui en disent plus dans leur crudité, que tous les livres de morale réunis.

Quant à l'âge auquel ces malheureuses sont inscrites sur les registres de la police, l'âge n'y fait rien. L'une s'est fait inscrire à dix ans, l'autre à soixante-deux; 389 avaient vingt et-un ans.

La profession est dure et pénible; elle est entourée de chagrins et de remords. Il est rare que les malheureuses qui l'adoptent y persistent long-temps. Sur 3,617 filles, 439 se sont retirées de la borne au bout d'une année, 590 ont attendu la deuxième année, 440 ont fait trois ans de cette infame galère; il y en a 80 qui ont été filles quatorze ans, 4 l'ont été pendant vingt ans, une seule avait vingt-deux ans de service, quand elle est morte enfin, étouffée dans la fange! Quel chemin elle a dû faire avant d'arriver à son jour de chasteté et de repos.

L'ignorance et la misère ne sont pas, comme vous le pensez bien, les seules causes de la prostitution; ces causes sont innombrables. Autant de genres de misères, autant de genres d'ignorances, autant de prostituées. Avant d'arriver là, elles ont toutes commencé par le désordre. En dix années, trois ou quatre jeunes filles tout au plus sont venues apporter effrontément, à la préfecture de police, cette première innocence de la jeunesse, fragile fleur qu'un souffle peut ternir. Le vice est donc avec la misère et l'ignorance le point de départ de toutes ces femmes. La paresse vient ensuite; qui dit prostitution, dit aussi nonchalance, incurie. Comptez-vous donc aussi que la vanité n'est pas la complice de la paresse? Que de pauvres filles qui se sont vendues pour porter une robe de soie tachée, un chapeau fané, des broderies trouées, pour exhaler autour d'elles un musc infect? Hélas! comment ces êtres faibles et misérables pourraient-elles résister à toutes les séductions, à toutes les embûches qui les entourent? Quel est l'étudiant, quel est le soldat, quel est le commis-voyageur, quel est le jeune homme abandonné à ses passions, qui n'ait pas précipité dans l'abîme de la prostitution deux ou trois malheureuses filles faciles et crédules? On a un amant qui vous jure fidélité et mariage.

Digitized by Google

On le suit à Paris, il vous abandonne sur le pavé comme un fardeau inutile, et l'on y reste. Après les jeunes gens corrupteurs viennent les vieilles femmes corruptrices. Il y a à Paris de vieilles femmes qui sont à l'affût des jeunes filles, comme il y a des chiffonniers qui vont à la chasse des chiens errans. Ces vieilles femmes, dressées de longue main à ce vil métier, parcourent incessamment les places publiques, les hôtelleries du second ordre, les ateliers, les passages, les maisons pauvres, tous les endroits où elles espèrent trouver accouplées dans une horrible union la jeunesse et la misère; il n'y a pas une couturière dont elles ne sachent le nom, pas une lingère dont elles ne disent l'adresse, pas une main armée de l'aiguille ou du fer à repasser, qu'elles ne désarment facilement par les plus splendides promesses. Même quelquefois, ces femmes abominables s'adressent à la vertu de leurs victimes. Il faut sauver un père du déshonneur, une mère de sa ruine; il faut se vendre, on se vend, et cependant rien n'est sauvé, tout est perdu et même l'honneur. Quels drames lamentables, mon Dieu!

Ainsi, parmi les femmes malheureuses, oisives, paresseuses, misérables, qui se prostituent, 1,441 sont poussées par la faim, 1,253 sont orphelines, 37 se vendent en détail pour nourrir leurs parens infirmes, 29 pour élever honnêtement leur sœur cadette ou leur jeune frère, 23 sont veuves, 280 arrivent de province toutes seules, 404 sont amenées par des étudians et par des militaires, 289 domestiques, séduites par leurs maîtres, sont impitoyablement jetées à la porte, 1,425 ont été abandonnées par leurs amans : *displicuit nasus tuus!* Il faut dire aussi que l'influence de l'exemple est pour beaucoup dans ces sortes de métiers. On trouve, en effet, sur les mêmes registres, que cent soixante-quatre fois les deux sœurs sont inscrites, quatre fois les trois sœurs, vingt-deux fois les deux cousines-germaines, seize fois la mère et la fille, quatre fois la tante et la nièce. Il y a des familles privilégiées pour le vice, comme il y en a pour le crime; aux unes la borne, aux autres le bagne. Mieux vaut le bagne.

Maintenant que nous savons l'origine des prostituées, passons à leurs mœurs et à leurs habitudes. Le chapitre est important et rempli de minutieux détails. Une prostituée dans la rue, tenant à

Digitized by Google

la main son enseigne flottante et dans l'exercice de ses fonctions, ne se distingue guère de toutes les autres marchandises qui sont à vendre dans cette grande ville. Seulement c'est une marchandise qui marche, qui se promène, qui tient à voix basse un langage qui lui est particulier, et surtout qui méprise souverainement toutes les honnêtes femmes qui sont exposées à marcher sur leur pavé. Ce n'est donc pas dans la rue qu'il faut étudier la prostituée.

Mais la prostituée en prison, à l'hôpital, chez elle, quand elle est loin des étrangers, loin des jeunes gens, loin de ses compagnes, la prostituée qui se repose de sa profession redoutable sur un lit d'hôpital, vous la voyez alors dans toute sa misère. Elle rougit d'elle-même et elle l'avoue. Elle regarde les femmes honnêtes, et elle se repent de ses désordres. Ce n'est plus une femme comme une autre femme quand elle est seule. Le mensonge qu'elle fait au dehors ne trompe pas sa conscience. Sortez-les de leur métier, elles prennent des dehors honnêtes. Leur ambition est d'avoir l'air d'honnêtes femmes. Chez le médecin, elles sont embarrassées et elles rougissent. Elles abandonnent le quartier habité par leur famille pour des quartiers éloignés. Elles s'enfuient devant les anciens amis de leurs jours d'innocence et de probité. Surtout elles se méprisent entre elles, plus que la boue ne méprise la fange. A la prison, à l'hôpital, une femme qui n'est pas une prostituée et qui leur parle, s'expose à leur indignation. — Elle n'est pas des nôtres et elle nous parle, c'est abominable! Une de ces femmes disait d'un homme qu'elle aimait: — *Je n'en veux pas, je le souillerais.* Un jour, par un beau soleil, à l'hôpital (toujours l'hôpital) une fille s'écriait: —*Le beau soleil! et que Dieu est bon de nous l'envoyer!* Leur abjection leur pèse! La honte dont elles sont couvertes les accable. A l'hospice de la Pitié, il n'y avait pas d'autel, elles s'écrièrent qu'on les traitait comme des chiens. Le jour où l'autel fut dressé pour elles, fut un jour de joie et d'orgueil. Et parmi elles, malheur à la plus belle, à la mieux parée! Ce sont des jalousies horribles. La plus grande injure qu'elles puissent se dire, c'est de s'appeler: — *Fille à vingt sous!*

C'est qu'il est bien difficile d'effacer entièrement toute croyance et toute pudeur du cœur humain. La fille la plus endurcie en apparence va laisser éclater sans le vouloir les sentimens les plus

Digitized by Google

honorables. Elles sont à se battre au cabaret, passe un convoi funèbre, vous les voyez soudain s'arrêter toutes émues et faire le signe de la croix. Le buis béni du jour de Pâques protège leur lit de débauche. Quand la mort arrive, le prêtre arrive, et il est reçu avec respect. Il y en a qui refuseront un rendez-vous dans une église. Mortes, leurs compagnes leur font dire des messes, on leur brûle des cierges; vivantes, elles font des vœux à Notre-Dame-de-Bon-Secours; enfin, elles ont peur du vendredi, et ce jour-là on a remarqué qu'il y avait bien peu d'inscriptions nouvelles sur le grand livre de la prostitution publique.

Elles n'oublient pas plus la pudeur que la croyance. Ces femmes, dont le métier est d'être sans honte quand elles sont en public, se reprennent à rougir quand elles n'ont plus leur vie à gagner. Entrez dans les dortoirs de leur prison, soudain elles couvrent ce misérable corps condamné à une éternelle nudité. Celle que l'ivresse couche dans la rue est ramassée et ses vêtemens en désordre sont remis à leur place par ses compagnes. A l'hôpital, leur plus grand supplice, c'est d'étaler leurs plaies en présence de tous les médecins réunis, et elles se cachent le visage! Il y a toujours de la femme, même dans les femmes qui ne sont plus des femmes. Autrefois, elles se promenaient à demi nues dans la ville, elles appelaient à elles tous les vices à force de paroles licencieuses et de gestes indécens; aujourd'hui tous ces désordres publics ont cessé. La prostitution passe et se tait. Elle est moins avilie qu'autrefois, elle est donc plus près du repentir.

Leur légèreté et la mobilité de leur esprit ne sauraient se comprendre. L'enfant a plus de prévoyance que ces malheureuses filles. Elles vivent au jour le jour de leurs vices et de leurs débauches, sans s'inquiéter du lendemain, et comme si leur vice ne devait pas finir. Bien peu d'entre elles s'inquiètent même de leur beauté qui est pourtant tout leur fonds de commerce; elles savent confusément que ce n'est pas pour leur beauté qu'on les recherche. Elles portent des robes qui ne sont pas à elles, que d'autres ont portées hier, que d'autres porteront demain, mais que leur importe? Elles sont vêtues! Elles mangent un pain chèrement payé, et qu'un accident peut leur ôter à l'instant même, mais qu'importe? elles mangent! Elles ont besoin de bruit, de grands cris et d'abon-

Digitized by Google

dantes paroles. Elles parlent pour le plaisir de parler, elles crient pour le plaisir de crier; il faut qu'à tout propos elles changent de meubles, d'amans, d'habits, de quartiers, de maison; hélas! c'est qu'en effet les malheureuses, elles ne sont bien nulle part.

Parmi les filles, les plus malheureuses filles, ce sont les filles de soldats. Celles-là ont la glorieuse habitude d'inscrire sur leurs tristes cadavres toutes sortes de devises tendres ou guerrières. On se pique le bras jusqu'au sang, sur ce sang on brûle de la poudre, et voilà une fille tatouée! Ainsi font les sauvages du Nouveau-Monde et des îles de la mer du Sud. Ainsi font aussi les *troupiers finis*. Ces devises se placent d'ordinaire sur le bras droit, au-dessous des mamelles, sur la poitrine, avec cette abréviation amoureuse : P. L. V. *pour la vie*, entrelacée de lauriers et surmontée de deux cœurs enflammés! — Très souvent, au bas du : P. L. V. *pour la vie*, on ajoute le nom du soldat heureux. Une femme qui était à la Force, avait inscrit plus de trente noms rien que sur sa poitrine : que devait être le reste du corps? Quand la femme est vieille, ces noms d'hommes sont remplacés par des noms de femmes. Quelquefois ces listes, qui ressemblent tout-à-fait à la liste de don Juan, usurpent tant de places, et tant de noms des deux sexes restent à écrire, qu'il faut bien effacer ces caractères ineffaçables P. L. V. On emploie alors de l'indigo dissous dans l'acide sulfurique. A l'aide de cette liqueur l'épiderme s'enlève et le nom s'efface. Une fille qui n'avait pas vingt-cinq ans et qui déjà n'avait plus de place sur cette peau d'âne d'un nouveau genre, voulant effacer un de ces noms sur la saignée du bras droit, détermina une énorme inflammation, par suite de laquelle elle succomba. Mais c'est encore un usage qui se perd; à l'heure qu'il est, on ne trouve pas deux cadavres tatoués sur dix cadavres qui l'étaient il y a dix ans.

Quand la prostituée n'est pas à son travail, quand elle n'est ni en prison, ni à l'hôpital, elle a grand'peine à tuer le temps en attendant *l'heure du soir*, comme disent les romances. Sur cent prostituées, il n'y en a pas dix qui travaillent de leurs mains. Les unes vont au bain, restent couchées, ou se promènent; les autres chantent et s'enivrent dans les cabarets; quelques-unes lisent des romans ou font de la musique; d'autres enfin vont dans les ateliers ou vendent dans les rues. Pour les unes et pour les autres,

Digitized by Google

la danse est un plaisir par excellence. Dans les quatre coins de Paris on leur donne à danser deux ou trois fois par semaine. Le loto est leur jeu favori. Celles qui lisent, ne lisent guère que d'innocens romans qu'elles envoient chercher au cabinet de lecture, concurremment avec les portiers, les laquais et les comtesses de leur quartier.

Quand nous disons que les prostituées travaillent le soir, ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait pas qui travaillent le jour. Chaque heure de la journée a sa prostituée. Celle-ci reçoit le matin, cette autre depuis midi jusqu'à quatre heures; quelques-unes s'affèrment à quarante ou cinquante hommes, dont elles assurent la santé. Il faut, pour plus grande sûreté, que chacun de ces fermiers soit marié, c'est une charge de rigueur. Un d'eux étant devenu veuf, fut rayé par la dame du nombre de ses ayans-cause, attendu que, par son veuvage, il rentrait dans la classe des célibataires. On ne dit pas si ce monsieur s'est hâté de se remarier pour rentrer dans tous ses droits.

Enfin, entre les filles qui travaillent le matin et les filles qui ne travaillent que le soir, il faut compter aussi les intrépides qui travaillent tout le jour.

De tout temps la prostituée a changé de nom et de prénom, soit honte, soit caprice, soit besoin d'avoir un nom propre à la circonstance. Elles changeaient déjà de nom sous le règne de Louis XIV. La justice est aussi pour beaucoup dans cette précaution. Les unes ont été condamnées pour vol, les autres ont voulu échapper à la surveillance de la police; celles-ci respectent encore le nom de leur père, celles-là le nom de leur mari; parmi ces noms, il y a des sobriquets ou *noms de guerre*. Ces noms de guerre sont de deux sortes pour les deux classes de filles, qui se partagent les amours de la foule d'en haut et de la foule d'en bas.

Aussi, les petits noms de la classe inférieure ne ressembleront pas aux petits noms de la classe élevée. Les uns seront mignards, prétentieux, romanesques, romantiques; les autres se sentiront de la brutalité, de l'énergie et du sans-gêne des lieux que fréquentait Regnier.

| Classe inférieure. | Classe élevée. |
|---|---|
| ROUSSETTE. | ARMIDE. |
| MONT-SAINT-JEAN. | ZULMA. |

Digitized by Google

| | |
|---|---|
| La Courtille. | Calliope. |
| Parfaite. | Irma. |
| Colette. | Zélie. |
| Boulotte. | Amanda. |
| Mourette. | Paméla. |
| La Ruche. | Modeste. |
| La Roche. | Natalie. |
| Cocotte. | Sidonie. |
| Poil-Ras. | Olympe. |
| Poil-Long. | Flore. |
| Raton. | Thalie. |
| Baquet. | Arthémise. |
| La Picarde. | Balzamine. |
| La Provençale. | Armande. |
| L'Espagnole. | Léocadie. |
| Belle-Cuisse. | Octavie. |
| Belle-Jambe. | Malvina. |
| Grosse-Tête. | Virginie. |
| La Bancale. | Azélina. |
| La Blonde. | Ismérie. |
| Crucifix. | Lodoïska. |
| Le Boeuf. | Palmire. |
| Beignet. | Aspasie. |
| Brunette. | Lucrèce. |
| Bouquet. | Clara. |
| Louchon. | Angélina. |
| Bourdonneur. | Delphine. |
| Cocarde. | Fanny. |

Quelquefois la prostituée ajoute à son nom le nom de son amant, quand l'amant s'appelle Alphonse, Adolphe, Prosper, Lucien, et autre nom sonore, mélancolique et comme il faut.

Un autre caractère des prostituées, et leur caractère le plus saillant, c'est leur saleté, saleté des vêtemens, saleté du corps. Ce caractère est commun à toutes les filles, et sous ce rapport, Olympe n'est pas plus distinguée que Poil-Ras, Baquet est aussi peu avancée qu'Arthémise. On dirait que la fille de joie est faite pour la fange et pour l'ordure. Pourvu qu'elles aient un ruban

Digitized by Google

rose, que leur fait le linge blanc? que leur robe soit à peu près nette, et que leur jupon blanc soit noir, à la bonne heure! On lit dans un rapport de 1811 : « Ces femmes sont d'une malpropreté extrême, non-seulement dans leurs demeures, mais encore sur leurs personnes; sous ce rapport, elles négligent les soins les plus vulgaires, *et que toutes les femmes doivent prendre.* » Dans un autre rapport de 1812, il est dit que « cette malpropreté, poussée à l'excès, fait naître beaucoup de maux, et donne aux autres une intensité et une gravité remarquables. » Or, dans ces deux rapports, il est question des meilleures maisons de Paris!

Et notez bien que nous ne parlons pas ici *de la gale* ni de la vermine, qui est très commune chez les jeunes, *même les plus élégantes.* Nous ne sommes pas aussi à notre aise dans ce chapitre que dans le chapitre sur les égouts.

On a cru long-temps que la prostituée parlait l'*argot*; on calomniait la prostituée; ce sont les voleurs qui parlent l'argot. Vous avez vu tout-à-l'heure leurs sobriquets. Elles ont d'autres petits mots en très petite quantité pour désigner certaines choses de leur état. Ainsi, une fille jolie est *gironde* ou *chouette*, une fille laide est un *roubion;* la maîtresse d'un homme est la *largue*, et voilà tout. Du reste, elles parlent comme toutes les marchandes de modes pourraient parler.

Mais, si elles ne parlent pas l'argot, en revanche elles aiment le vin, l'eau-de-vie, les liqueurs fortes. Elles sont gourmandes et voraces. Une prostituée mange autant à elle seule que trois honnêtes femmes ordinaires. Messieurs leurs amans les forcent, d'abord, de boire avec eux, par la raison que dit la chanson :

> Les femmes et le vin
> Nous font gaiement passer la vie.

Mais bientôt l'eau-de-vie est pour ces malheureuses une passion nouvelle et la plus furieuse de toutes. Il faut qu'elles aiment le premier venu et qu'elles s'enivrent avec lui. Seulement il faut dire que la boisson n'est pas la même pour toutes les classes : *la Bancale* boit du vin rouge, *Angélina* boit du vin de Champagne, *le Bœuf* s'enivre d'eau-de-vie, *Lucrèce* n'aime que le punch. Le mensonge est leur plus grand bonheur après l'ivresse. Elles mentent par

Digitized by Google

nécessité, elles mentent par plaisir. Que de dames de charité, que de philantropes innocens ont été leurs dupes! M. Parent-Duchâtelet a été leur dupe plus qu'un autre, leur dupe innocente et respectable, et je m'étonne que son livre n'ait pas été accompagné de notes écrites par quelque jeune médecin plus avancé dans cette horrible matière, dont M. Parent-Duchâtelet n'a pris que la fleur.

Après l'ivrognerie et le mensonge, un grand passe-temps de ces dames, c'est la colère. La colère les fait parler, les fait agir, elle excite leurs passions, elle les entoure de bruits, de scandales et de clameurs. Elles se battent à coups de poing, quelquefois à coups de couteau. Douze morts sanglantes, en moins de vingt ans, attesteraient au besoin que ces rixes ne sont pas des luttes d'enfans. Le peigne est aussi une arme fréquemment usitée en ces sortes de rencontre; on en a vu blesser leur ennemi avec une pièce de six liards. Après quoi, sauf quelques circonstances de jalousies particulières, chacune ramasse son peigne, sa pièce de six liards, ses cheveux, son bonnet, toutes les dépouilles de toutes ces armes; on s'embrasse, on retourne à sa borne, et tout est dit.

Car, dans le fond, mais tout au fond, elles sont bonnes filles. Séparées du monde par un mur d'airain, vivant dans le même mépris, dans la même fange, s'abreuvant au même verre et abusant des mêmes passions; battues, flétries, surveillées, malades, passant de la prison dans l'hôpital, de l'hôpital à la borne, couvertes de baisers et de crachats, de coups de pied et d'amour, il faut bien au moins qu'elles s'aiment entre elles, et qu'elles se protégent l'une l'autre. Ainsi font-elles. Elles se consolent dans leurs chagrins, elles s'entr'aident dans leurs malheurs; celle qui est malade est conduite à l'hôpital et visitée régulièrement par ses compagnes. Celle qui est nue est habillée; on se cotise, on se dépouille : celle-ci donne sa chaussure, une autre son mouchoir, une troisième son dernier jupon; celle-ci même donne le ruban de son bonnet de conquêtes : sublime effort! Elles se sentent si fort abandonnées dans ce naufrage de leur vertu, qu'elles se secourent avec une ardeur immense, inépuisable! L'argent qu'elles ont gagné en vendant leurs corps, elles aiment à le donner au pauvre qui leur tend la main, à un enfant qui a froid, à la mère de famille qui a faim; elles font acte de femme honnête, elles purifient ainsi un infâme ar-

Digitized by Google

gent, elles sont honnêtes femmes toute une minute, quel orgueil! La discrétion est encore une de leurs vertus, ou, si vous aimez mieux, une de leurs habitudes. Point de délatrices parmi elles! Le médecin et l'agent de police sont les ennemis communs. Quand l'une d'elles devient mère, oh! alors, elle est respectable et sacrée. Un enfant! la voilà sanctifiée à ses propres yeux et aux yeux de ses camarades. La prostituée qui est stérile se désole et se lamente; celle qui est féconde devient fière et superbe, elle est l'objet de toutes les attentions et de tous les respects. Est-elle mère, on fait silence autour de son lit; on s'empare de cet enfant sans père, on le lave, on l'habille, on l'élève, il a plus de berceuses que l'enfant d'un prince; sa mère, la fille publique, se pare de son enfant comme faisait Cornélie, la mère des Gracques. L'une de ces femmes perdit son enfant et devint folle. Une autre, séparée de son enfant par la prison, serait morte de chagrin si on ne le lui avait rendu; à une autre, pour qu'elle consentît à vivre, on fut obligé de donner un enfant trouvé. Or, cet amour est purement et simplement de l'amour maternel. Jamais la fille de joie n'a pensé que sa fille la pourrait remplacer un jour. Elle aime peut-être encore plus ses garçons que ses filles. L'enfant grandit, elle l'élève dans toutes les vertus qu'elle peut imaginer. Quelquefois la fille publique oublie qu'elle ne doit pas exercer sa profession devant son enfant en bas âge, et elle l'exerce; quelquefois aussi, elle vient à penser qu'il faut respecter son enfant, alors elle l'enferme loin de sa boutique. Le jeune enfant de la prostituée, enfant de six à sept ans, à qui M. Parent-Duchâtelet demandait ce qu'il faisait tous les soirs: — *Mon Dieu*, répondit-elle (c'était une petite fille), *maman me couche tous les soirs, puis elle va chercher papa*. Et comme le digne Parent-Duchâtelet insistait pour savoir si cette petite fille connaissait son père. — *Je ne l'ai jamais vu*, disait-elle, *mais je l'entends tous les soirs quand il cause et fait du tapage avec maman*. Pauvre enfant! elle ne croyait pas si bien dire en appelant: *papa*, cet infatigable tapageur toujours nouveau de chaque soir.

Toutefois, la prostituée ne se contente pas de ce mari banal qu'elle s'en va chercher chaque soir par le froid, par la pluie et par la boue, au coin des rues les plus infectes. Pour cet horrible mari de passage, la prostituée n'a au fond du cœur qu'un profond

Digitized by Google

sentiment de dégoût. Elle le hait tout autant que celui-là la méprise. Plus elle a couru après cet homme et plus elle le trouve hideux. Vous avez lu ce vers de Virgile, où le poète raconte le terrible supplice inventé par le tyran Maxence :

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis.

Tel est le supplice de cette femme, son supplice de chaque soir. Seulement elle est le cadavre attaché à l'homme vivant. Elles ont donc besoin d'aimer sincèrement un autre homme que le mari de chaque soir. Aussi chaque prostituée a son amant en titre, à qui elle est fidèle à sa manière. Celui-là, elle est libre de l'aimer, et voilà pourquoi elle l'aime ; celui-là ne la paie pas comme une marchandise ; celui-là lui parle, l'appelle par son nom, et lui donne le bras en public. Mon amant ! c'est aussi bien que si elle disait *mon fils !* Il faut que l'amant de la prostituée soit quelque peu homme du monde, qu'il ait les belles manières, qu'il soit poli, affable, spirituel, beau ; il a besoin de réunir toutes ces qualités pour se faire pardonner par de pareilles femmes le grand crime d'être un homme. Plus son amant qu'on appelle le public, est brutal, incivil, ignorant, hideux, troué, taché de vin ou de sang (Lacenaire par exemple), plus il faut que l'amant de la prostituée soit un homme aimable, poli et dévoué. Elle veut de l'amour, cette créature qui vend son amour en public ; elle est jalouse à outrance, cette femme qui appartient au premier venu ; elle a des larmes, elle a des joies, elle a des douleurs, elle a des terreurs soudaines, elle a des dévouemens inouis, elle a tout-à-fait l'amour d'une honnête femme amoureuse. Toutes sortes de gens bien élevés consentent à devenir les amans de ces filles. Consultez les registres de la police, et vous trouverez, parmi les hommes qui se font leurs champions et leurs défenseurs, des généraux, des financiers, des gentilshommes, et même, je le dis avec peine, des hommes de lettres. A chaque malheur qui arrive à la personne aimée, ils écrivent, ils l'assistent, ils supplient, ils intriguent, vous les voyez accourir à la prison ou à l'hôpital ; la fille qui n'a pas un général pour amant a tout au moins un soldat : le soldat et le général se peuvent trouver pour la même cause à la porte du même hôpital ; l'un apporte de l'or à celle qu'il aime, l'autre une

Digitized by Google

bouteille d'eau-de-vie et un saucisson à l'ail. Chacun donne ce qu'il peut. Ce sont ces amans-là qui, en 1817, s'opposèrent de toutes leurs forces à toutes les améliorations qu'on voulait introduire. L'étudiant en droit, le jeune avocat, l'étudiant en médecine, le marchand d'habits, le garçon perruquier, le bijoutier, l'orfèvre, et surtout le garçon tailleur, sont très recherchés par ces dames pour leurs affaires de cœur. Dans la basse classe, l'escroc, le voleur et le marchand de chaînes de sûreté sont encore d'un excellent débit. Une fois l'amour engagé entre ces messieurs et ces dames, il est bien difficile de le rompre. La prostituée tient plus à son amour qu'une honnête femme; c'est son bien, c'est sa vie, c'est sa vertu. Elle se dépouille pour l'objet aimé; elle l'habille, elle le nourrit, elle paie quelquefois son diplôme de docteur; bon nombre de jeunes gens dans Paris n'ont pas d'autre moyen d'existence. Pour l'amant, tous les petits soins, tous les instans de liberté, tous les vœux cachés. L'amant, de son côté, est dévoué, mais brutal. Il protége celle qu'il aime quand on la bat, mais il la bat à son tour quand elle n'a pas besoin de protection. C'est sa manière d'aimer. Les coups de pied et les coups de poing, ce sont là ses bouquets et ses madrigaux. Ceci est une tradition parmi ces messieurs; ils se figurent que plus ils frappent, plus ils sont aimés. On a vu de ces malheureuses arriver à l'hôpital toutes meurtries, ensanglantées, déchirées avec les ongles, assommées à coups de bâton; à peine guéries, le sourire sur les lèvres et le pardon dans le cœur, elles se hâtaient de rejoindre leur gracieux amant.

L'une, un jour que son homme était ivre, le suivait de loin pour l'empêcher d'être écrasé sous la roue des voitures, elle le ramena dans son bouge avec la sollicitude d'une mère pour son enfant, après quoi elle s'en vint demander asile au corps-de-garde pour ne pas être mise en pièces par son doux maître. L'autre, battue à outrance, fut forcée de se jeter par la fenêtre d'un troisième étage. Elle ne mourut pas sur le coup, et on la mena à M. Dupuytren, qui la guérit; la pauvre fille, à peine guérie, courut rejoindre son bourreau. Et non-seulement elles sont battues, mais encore, ce qui est plus cruel, elles sont trompées; si ces amans n'étaient que cruels! mais encore ils sont inconstans, ils passent de l'une à l'autre, comme dans l'armée on passe à un grade nouveau. Et si



Digitized by Google

vous saviez alors que de larmes ! et quelles plaintes touchantes, et surtout quelles lettres éloquentes toutes remplies du plus honnête amour, l'amour qui pleure, qui prie et qui se soumet !

Il y a tel voleur à Paris qui force sa maîtresse à lui servir de servante et de receleuse. Il faut que cette femme, pour plaire à son amant qui la bat, quand elle a gagné trente sous, les vienne apporter à cet homme qui l'attend au cabaret, qui boit à son nez l'eau-de-vie de ce pauvre argent, et qui la renvoie, morte de faim, chercher une autre pièce qu'il boira comme la première, jusqu'à ce qu'il tombe ivre-mort. Alors, si elle trouve encore une pièce de trente sous, la malheureuse se hâte d'en manger la moitié.

On lit dans l'*Encyclopédie*, qu'autrefois il y avait tel soldat aux gardes qui était l'amant de plusieurs filles à la fois, et chacune de ces filles lui payait son tribut pour avoir le droit d'être sa maîtresse.

Au reste, ce métier-là n'est pas sans quelques devoirs à remplir. L'amant d'une fille est son protecteur légitime. Elle s'appuie sur lui pour faire tranquillement son métier. D'ordinaire, l'amant d'une fille est l'ennemi né de tout ce qui est sergent de ville, agent de police, ou médecin. L'amant d'une fille intimide les faibles, il se bat contre les forts. Il fait sentinelle à la porte de la maison où sa digne maîtresse se prostitue; il la venge si on la dénonce; il la pleure si on la punit; il la plaint quand elle est malade, et enfin il la fait danser quand elle est au bal.

Vous avez vu tout-à-l'heure que sur le corps des filles tatouées on lisait souvent autant de noms féminins que de noms d'hommes. C'est qu'en effet il y a des prostituées qui troquent leur amant contre une amie; elles changent alors de nature, et elles descendent d'un degré de plus dans la honte et l'infamie. Parent-Duchâtelet les a suivies dans ce nouveau lit d'opprobre, les malheureuses ! Il n'a pas craint de soulever encore ce drap fangeux; il les a vues, ces femmes, cherchant entre elles à tromper les heures de leur oisiveté, attendant impatiemment dans des débauches monstrueuses l'heure de la débauche ordinaire; il a écrit sans le savoir les notes de *la Religieuse* de Diderot; il a soumis la vieille prostituée à son analyse inflexible. Il l'a disséquée sous son terrible scalpel. Il s'est informé de ce qu'on faisait de ces vieux cadavres, comme il

Digitized by Google

s'est informé des vieilles carcasses et des asticots de Montfaucon. La vieille prostituée est une créature plus hideuse qu'un rat de la voirie. Le vice a laissé sur elle je ne sais quelle infecte et crasseuse croûte de perversité et de honte que nulle force humaine ne saurait laver. Rebut des hommes, elle se glisse parmi les prostituées plus jeunes, et elle répand sur elles son venin et sa bave. Brûlée de tous les feux d'une passion allumée et inassouvie depuis quarante ans, elle profite de la prison ou de l'hôpital, pour tendre ses piéges à l'objet de sa convoitise. Alors, tout ce que le dévouement peut imaginer de plus servile, elle l'exécute sans se plaindre. Elle travaille pour deux, et quand elle a bien travaillé, elle apporte à son amour son pain et son vin de la journée. Tout ce qu'elle a, elle le donne sans regret. C'est une persévérance incroyable. La vieille marche à son but sans fin et sans cesse, et quand enfin, haletante, éperdue, elle est parvenue à ses horribles fins, oh! alors, elle triomphe, elle crie : — Victoire! elle règne. Et ne craignez pas qu'une autre vieille lui vienne ravir sa conquête; elle la défendra, comme la louve défend ses petits. Cette fois, toutes les lois de l'amour dans la prostitution ont changé. Un amant a le droit de quitter sa maîtresse; mais une vieille prostituée! Ce qu'elle veut lui reste. Séparez-les, elles hurlent, elles franchissent les fossés, elles renversent les murs. L'une d'elles, pour être placée dans la même infirmerie que l'autre, s'était fait une grande blessure; une autre s'était donné la gale. Et quels terribles duels à coups de couteau! Aussi, quand on annonce au chef de la prison une infidélité de ce genre, il pâlit, il se trouble, il se hâte d'en informer M. le préfet de police, et provisoirement il met au cachot la femme abandonnée; et jugez des fureurs de cette femme dans cette prison humide : *Amour, tu perdis Troie!*

Il y a ceci de remarquable dans ces genres de duels. Si les deux combattans se battent pour une Hélène restée fidèle à leur sexe, les témoins les séparent au premier sang; si l'Hélène en question est retournée à quelque berger Pâris, cette double trahison est regardée comme impardonnable, et alors c'est un duel à mort. Que de chignons arrachés et que de peignes à chignons ensanglantés, grands dieux!

Si la fille en litige devient grosse, la grossesse est alors un objet



Digitized by Google

de risée; elle n'a droit à aucun des égards qui l'auraient entourée, si tout simplement elle avait eu un amant. M. Parent-Duchâtelet entre dans beaucoup d'autres détails encore; mais, même hypocrisie à part, il y a des choses que nous n'avons pas le droit de dire, même après M. Parent-Duchâtelet.

Si maintenant, après avoir considéré en masse la nation des prostituées, nous voulons les diviser par catégories, nous trouvons bien des différences et bien des variétés dans cette population à part. Commençons donc. Vous avez d'abord, en commençant par le premier échelon de l'échelle, ce qu'on appelle *la femme galante*. La femme galante n'est pas tout-à-fait une prostituée, mais elle le sera demain. La femme galante est une fille entretenue qui en est toujours à avoir besoin d'un ruban, d'un chapeau ou d'une paire de souliers neufs. La femme galante est à peu près vêtue comme une honnête femme. Elle en a, autant que faire se peut, la démarche et les manières. L'homme qui passe tout droit son chemin, lui demande pardon quand il la heurte par hasard. Mais quand la femme galante a tout-à-fait besoin du susdit chapeau, elle sait bien se faire reconnaître. Un coup d'œil, un geste, un rien, et la voilà, trottant menu, qui entraîne sa victime dans une maison amie. La femme galante est adroite, fine, intéressée, déliée; elle peut réunir deux idées de suite, ce qui est fort rare chez les prostituées ordinaires. Une femme galante est toute prête à devenir une prostituée, une prostituée ne redeviendra jamais une femme galante.

Vous avez ensuite *les femmes à parties*. C'est une variété de la femme galante. La femme à partie sait la mythologie, elle écrit passablement le billet doux, elle a une opinion politique; elle est veuve ou mariée à un officier-général; elle chante la romance, elle pince de la guitare; elle a une femme de chambre, un salon; elle reçoit, elle donne des dîners, des soirées et des bals; elle a ses entrées à Tivoli et dans les jeux publics; elle n'a pas présisément un titre, mais elle s'appelle M^me^ de Saint-Amaranthe ou autre nom; elle a une couronne de fantaisie au-dessus de ses armes. Elle opère en grand, pendant que la femme galante opère en petit.

3° *Femmes de spectacles et de théâtres*. Classe à part; celles-là sont à la fois femmes galantes et femmes à parties, mais dans de cer-

Digitized by Google

taines conditions. On ne peut guère évaluer ces dames à moins de quatre cents. Elles vont, elles viennent, elles enflamment les cœurs, elles font leur petit trafic avec une habileté peu commune. M. Parent-Duchâtelet ne les épargne guère, mais il est sobre de détails. « Toutes ces femmes-là, dit-il, sont de véritables prostituées; elles sont les prostituées les plus dangereuses, aussi funestes à la santé qu'à la fortune de leurs amans, et pourtant elles s'appartiennent, elles échappent à la police et au médecin, elles sont maîtresses chez elles, elles vont libres dans la rue, elles ne sont pas ce qu'on appelle des prostituées. Vous appelleriez une de ces femmes : fille de joie, qu'elle pourrait vous faire un procès en calomnie. Le texte est formel. *Mulier quæ non palam, sed passim et paucis sui copiam facit actis, competit adversus eum qui eam meretricem vocavit.* »

Il y a aussi, comme dans les femmes galantes, plusieurs classes parmi les prostituées; 1° celles qui étalent publiquement leur marchandise aux fenêtres, dans les rues, sur leur porte, dans les places publiques; 2° celles qui trafiquent dans leur maison, dont la porte, bien connue, est toujours ouverte à tout venant. De ces deux classes, on peut former deux catégories.

*Première catégorie.* Celles qui habitent une maison publique de prostitution, sous la direction d'une femme à laquelle elles sont assujetties, à peu près comme l'esclave à son maître.

*Deuxième catégorie.* Celles qui habitent leurs chambres, leurs greniers et les taudis les plus infects. Les unes, qui sont distinguées par le numéro de la maison qu'elles habitent, s'appellent *filles en numéro;* les autres, qui portent une carte, espèce de laissez-passer de prostitution, s'appelent *filles en cartes.* Une grande distinction parmi ces femmes, soit en *carte*, soit en *numéro*, c'est l'habit qu'elles portent. La soie et la dentelle méprise souverainement le drap et l'indienne; l'indienne a en horreur la robe de bure; la robe de bure à son tour crache sur le haillon, et, le croirait-on? le haillon trouve encore quelque chose à mépriser parmi les pierres des maisons en construction, qui sont autant de boutiques de prostitution en plein vent. Cette dernière et infame qualité de prostituées, s'appelle énergiquement des *pierreuses;* et il

Digitized by Google

faut que ce soit M. Parent-Duchâtelet qui nous l'apprenne pour que j'ose vous le répéter ici.

Entre toutes ces femmes, entre toutes ces robes souillées, robe de bure ou robe de velours, jupon troué ou jupon orné de dentelles, circulent incessamment une espèce de courtiers-marrons féminins, qui n'ont pas d'autre métier que de placer, de déplacer, de recruter la marchandise. Quand la marchandise est rare sur la place, ces honnêtes courtiers se mettent en quête de nouvelles recrues. Elles raccolent pour la prostitution; elles parcourent les bals, les barrières, les maisons pauvres, les magasins, les hôpitaux, tous les lieux où, comme l'ogre, elles sentent la chair fraîche. Le grand métier de ces dames, c'est d'être revendeuses à la toilette. Les femmes de chambre se rendent chez elles pour trafiquer, pour acheter ou pour vendre les chiffons à demi fanés de leurs maîtresses. Quelques-unes ne s'adressent qu'aux actrices et aux femmes de théâtre, c'est là leur spécialité; elles vous diront, à un écu près, le coût de telle femme qui danse, qui chante ou qui joue le mélodrame, et si elle est à la hausse, et si elle est à la baisse, et s'il faut attendre encore un mois; c'est une bourse. D'autres font la correspondance, elles envoient à Londres les prostituées dont Bruxelles ne veut plus, et réciproquement. Elles tiennent maison d'échange, d'escompte et de transit. Les plus vieilles servent de duègnes : elles accompagnent au bain ou chez le préfet de police la timide enfant qui leur est confiée; elles répondent de sa vertu et de son honneur; elles lui servent de mère, ou de tante, ou de domestique, suivant l'occasion; elles se tiennent à la porte le soir, murmurant tout bas des paroles encourageantes, hideuse enseigne de l'amour; elles ont l'air décent, les yeux baissés, la démarche modeste; elles sont de grands maîtres dans l'art de la débauche; elles ont perdu plus de jeunes filles que tous les commis-voyageurs de Paris.

Enfin il y a ce qu'on appelle *la fille à soldat*, la maîtresse du héros qui possède un sou par jour. Cette vermine horrible pullule aux barrières de Paris : elle accourt, tous les ans, de la Bourgogne et des contrées voisines, sous la forme d'une horrible paysanne fangeuse et édentée; elle couche dans les granges, sous les hangars, dans les fossés des grands chemins. En hiver, elle grouille

Digitized by Google

dans les maisons à grabat et dans les fours à chaux; on les chasse de la ville par une barrière, elles rentrent par l'autre; elles exercent leur industrie sur les chemins, à toute heure du jour, avec le premier soldat qui en veut et qui a une bouchée de pain de munition de reste. Leur contact est funeste; une douzaine de ces femmes est plus dangereuse pour le soldat qu'une bataille rangée. Mais qu'y faire? Quand vous en avez ramassé, sur le pavé des grands chemins, une douzaine, où les mettre? Il n'y a pas assez de prisons ou d'hôpitaux. On les laisse libres comme on fait les hannetons et autres insectes malfaisans.

La pierreuse est la fille à soldat pour le civil. Elles sortent la nuit, quand il ne fait pas clair de lune. Elles tendent leur piége au milieu de la pierre de taille, de la chaux, des bois et des matériaux; dans les égouts en réparation, sur le bord des rivières, sous les ponts, dans les marchés; elles sont si hideuses, que la police n'a jamais pu se décider à leur faire l'honneur de les inscrire sur les registres de la prostitution.

Il y a encore la fille voleuse. Celle-ci a deux cordes à son arc; elle est plus voleuse qu'elle n'est fille de joie; elles arrêtent l'homme pour le voler; et une fois volé, qui oserait se plaindre? Voilà pour les jeunes; les vieilles suivent à la piste les vagabonds, et surtout les ivrognes; et quand l'ivrogne tombe, elles lui volent le peu d'argent qui lui reste. Ce sont les maîtresses des filous, des repris de justice, des voleurs, des forçats et des assassins. *Et choisis, si tu l'oses!*

C'est ainsi que, dans ce fangeux et intéressant problème de la prostitution parisienne, nous allons sans cesse du connu à l'inconnu. Quand il a ainsi classé par centuries et par catégories toutes les prostituées, M. Parent-Duchâtelet les examine sous leur côté physiologique. D'abord, il nous a dit ce que devenait leur ame et leur cœur, il va nous dire maintenant ce que devient leur corps, ce maigre patrimoine qu'elles exploitent jusqu'à ce qu'elles aient mangé leur fonds avec le revenu. Eh bien! chose étrange, après toutes ces misères du corps et de l'ame que nous venons de vous dire, la santé des prostituées est en général brillante, leur teint est fleuri, et, à beaucoup d'exceptions près, elles sont remarquables par leur embonpoint.

Digitized by Google

Cet embonpoint, dont on a recherché la cause, avait d'abord été attribué au genre de remèdes auxquelles ces femmes sont sujettes; mais, tout bien calculé, ce remède a fait plus de phthisiques que de femmes grasses et dodues; l'embonpoint de ces femmes leur vient de leur inactivité, de leur nourriture abondante, du long sommeil auquel elles se livrent, de leurs jours de captivité et d'hôpital; mais, en revanche, si leur visage est potelé, leur voix est aigre, triviale, usée, ignoble. Le vin, l'eau-de-vie et les cris violens, et surtout la double débauche à laquelle elles se livrent, l'ont brisée de bonne heure. Autrefois elles s'exposaient en public la tête nue et la gorge aussi peu couverte que la tête, leur voix était bien plus rauque encore. Elles sont donc privées, entre autres charmes, du plus grand de tous, le charme de la voix. La voix est l'écho de l'âme, le chemin du cœur.

Sur 12,600 filles venues à Paris de toutes les villes et de tous les pays, 6,730 filles avaient les cheveux châtains, 2,642 les avaient bruns, 1694 les avaient blonds; on comptait 1,486 têtes noires, 48 cheveux roux; les cheveux du nord au midi sont les cheveux noirs et châtains; les cheveux bruns s'effacent dans le nord, les cheveux blonds remontent du midi au nord, la couleur blonde se retranche dans la zone des départemens méridionaux. Sous le rapport de la couleur des cheveux, la population des villes ne diffère pas de la couleur des campagnes. Il y a cependant de grands physiologistes qui soutiennent encore que chaque couleur particulière des cheveux correspond à un tempérament spécial. Est-ce à dire que la physiologie se soit trompée? Ou bien, ces filles des villes et ces filles des campagnes, qui sont en même nombre, ici ou là-bas, sont-elles en effet en nombre égal, parce qu'elles sortent toutes les unes et les autres de la dernière classe de la société? Nous avons bien d'autres questions, ma foi, à décider. Après la couleur des cheveux, la couleur des yeux. Les yeux gris sont les plus nombreux, 4,612, les yeux bruns ensuite, 3,529; les yeux bleus sont représentés par le chiffre 2,878; il n'y a que 730 paires d'yeux roux, et noirs 705 seulement, ce sont les yeux intelligens! Après ce chapitre des yeux gris ou noirs, on rencontre un terrible chapitre d'une analyse bien difficile. Il s'agit de savoir l'état normal de ces pauvres corps soumis à tant d'excès et à tant de travaux de

Digitized by Google

tout genre. La conclusion du savant docteur à cet égard n'est pas si défavorable qu'on pourrait le croire. Faut-il le dire? Il n'a trouvé aucune différence entre ces corps prostitués à chaque instant du jour et les corps des plus honnêtes femmes. Pauvre nature humaine! Mais M. Parent-Duchâtelet ne nous a-t-il pas annoncé, l'autre jour, qu'on faisait un aussi bon pot-au-feu avec une vieille savate qu'avec du bois de charme? Et pourtant je ne pense pas que le bois de charme ait baissé de prix.

On pense, en général, ceci est la continuation plus claire du chapitre précédent, que la prostituée n'est pas féconde. « Il n'entre à l'hôpital de la Maternité que cinq ou six prostituées par an. Leur accouchement est pénible, et leurs enfans ont peine à vivre, » dit Mme Legrand, la sage-femme; M. Parent-Duchâtelet n'est pas tout-à-fait de l'avis de Mme Legrand. Il porte de 30 à 60 par an le nombre des prostituées qui sont mères. D'ailleurs, que de fatigues, que de dangers! La prostituée qui est grosse se sert de sa grossesse comme d'un nouvel appât. On en a vu qui attendaient jusqu'à la dernière extrémité, et qui accouchaient dans la rue. On compte des filles publiques qui ont eu jusqu'à dix enfans.

Que deviennent ces enfans? Dieu s'en charge. La mortalité qui tombe sur eux est effrayante. Sur huit enfans qui naissent dans la prison, quatre succombent dans les quinze premiers jours, les quatre autres dans le cours de la première année. Sur dix enfans nés à l'hôpital dans le cours d'une année, cinq sont morts en naissant, les cinq autres sont morts avant que leur mère la prostituée ne fût rétablie. C'est là un bienfait de ta providence, ô mon Dieu!

Outre la maladie infame qui est particulière à la prostituée, elle peut encore réclamer en propre une autre maladie dont le nom peut se dire; cette maladie, c'est la gale. Ces deux maladies sont, à leur égard, ce que la colique métallique est aux ouvriers qui préparent les sels de plomb. Outre ces deux maladies principales, on en compte d'autres bien terribles. La liste est longue, elle fait peur. Seulement, ce bon docteur finit toujours par arriver avec sa conclusion favorable. Celles qui guérissent, il ne les plaint pas; celles qui meurent, il les félicite. D'autres échappent à leur affreux métier, non pas par la mort, mais par la folie. Elles sont naturellement si peu intelligentes, leur tête est si vide, leur

Digitized by Google

esprit si peu exercé, que la moindre secousse les peut rendre folles. 21 folles par année, c'est beaucoup. 105 en cinq années! La plus jeune avait seize ans, la plus âgée en avait soixante-deux. 8 étaient folles par excès de libertinage, 11 par excès de misère, 3 à la suite d'un traitement, 13 pour ivrognerie, 27 avaient été abandonnées de leurs amans; l'une d'elles avait été reconnue au coin d'une rue par son père; l'autre avait perdu son enfant; les prostituées folles ne pensent guère à l'amour; elles ne sont agitées que par des pensées d'ambition ou de fortune. La folie est donc leur patrimoine comme la gale. Vous pensez bien que, malgré ces tristes priviléges, elles n'en sont pas moins soumises à toutes les autres maladies de l'espèce humaine. On en compte un grand nombre qui sont boiteuses; quelques-unes ne peuvent se passer de béquilles; l'une marche avec une jambe de bois; l'autre tourne sur elle-même quand elle veut faire un pas en avant, ses genoux ne peuvent s'écarter que de six à sept pouces; il y en avait une qui était bossue, une autre qui avait un œil de verre, et qui était hideuse à voir. Presque toutes sont scrofuleuses de naissance. Quand la maladie les prend sérieusement, elle fait d'épouvantables ravages. Depuis 1821 jusqu'en 1828, 1,163 filles ont été gravement malades, ce qui fait 145 malades par année. Après la gale et l'autre maladie arrivent les catharres, la phthisie, la pulmonie et la pleurésie aiguë; l'apoplexie, les affections cérébrales, les rhumatismes articulaires, les calculs vésicaux, les engorgemens carcinomateux du rein, ophthalmies, gastrites, angines, coups, blessures, contusions, fièvres, érysipèles, éruptions et névroses diverses; mais, ajoute le docteur : *Tant mieux*, cela fait à peine un peu plus de deux jours de maladie pour chacune dans le courant d'une année. » Bien plus, il faut le dire, malgré toutes ces chances mortelles, en dépit de tous ces excès redoublés, la santé de la fille de joie est moins frêle et moins délicate que la santé des honnêtes femmes. Ce sont des corps de fer qui ont de singuliers priviléges. Elles ne sont pas exposées comme les autres femmes à ces affreuses migraines, à ces horribles douleurs d'estomac, à ces digestions pénibles, à cette douloureuse complication de vapeurs et de maux de nerfs. Les ennuis du ménage, le labeur de la mère de famille, l'ordre, ce travail de toutes les heures de la vie, sont-

Digitized by Google

ils donc plus nuisibles à la santé que cette vie de désordre, d'opprobre, de misère et de malédiction?

De l'histoire physiologique de la fille de joie, si nous passons à l'histoire des maisons qu'elle habite, nous nous trouvons tout d'un coup dans une foule de détails du plus haut intérêt. De tout temps et en tout pays, dans toutes les religions, certaines maisons publiques furent consacrées à la prostitution. Les Romains conquérans appelaient ce genre de maisons *lupanar*, du mot *lupa*, louve, pour désigner la vie brutale qu'on y menait. On disait aussi *fornicatio*, du mot *fornix*, voûte, parce que ces sortes d'endroits étaient voûtés. Sous le roi saint Louis, le mot *lupanar* fit place à un mot plus français. Plusieurs de ces tanières étaient situées sur le bord de l'eau; on composa leur nom tout exprès avec le mot *bord* et le mot *eau*. Après les croisades, l'usage des bains s'introduisit dans la ville, et les maisons de bains devinrent aussi des maisons de prostitution. Nos pères, dans leur conversation et dans leurs écrits, disaient rudement et cruement ce qu'ils appelaient le mot propre; aujourd'hui la police, beaucoup plus pudibonde que n'était Montaigne, la reine de Navarre, le roi Louis XI et Mathurin Regnier, a nommé ces sortes de lieux *maisons tolérées*. On ne permet pas la maison, on la tolère, par la raison qu'il faut bien tolérer ce qu'on ne peut empêcher.

Une maison *de tolérance*, pour parler aussi moralement que la police, doit remplir plusieurs conditions pour avoir droit à cette tolérance. Il ne faut pas que deux maisons tolérées soient trop voisines l'une de l'autre, il en résulterait des rixes et des jalousies intolérables. Le *bureau des mœurs*, autre qualification morale, exige encore que chaque habitante de ces demeures, ait une chambre particulière; la porte de la maison doit être étroite et cachée, dans une rue isolée et perdue; l'escalier doit être placé au fond d'une allée obscure et repoussante. La porte cochère est défendue à la prostituée. Le bureau des mœurs exige aussi qu'il n'y ait pas de recoin trop obscur dans cette obscurité, pas d'armoire trop profonde dans cette muraille, pas de coffre trop grand dans cette maison. Il faut aussi que la maison soit solide, car on a vu de ces malheureuses habiter des taudis qu'un souffle pouvait renverser de fond en comble. Les rats sortaient de ces masures avant les fam-

Digitized by Google

mes. Ces maisons-là étaient aussi insalubres que les amphithéâtres et les charniers de notre premier chapitre. Il fallut, en 1811, que M. le préfet de police fît une ordonnance pour que ces femmes changeassent de linge et se lavassent quelquefois le corps. Il prit aussi la peine d'ordonner qu'on changerait les draps du lit et que chaque prostituée aurait un lit à son usage, et que chaque maîtresse de maison tolérée fournirait à ses filles de l'eau et du savon en quantité suffisante. A de pareils détails, le cœur se soulève, et l'on est tenté de se tourner vers les tristes poursuivans de ces sortes d'amours en leur disant :

Eh quoi! vous n'avez pas de passe-temps plus doux?

La boutique ne peut pas être une maison de tolérance. La maison de tolérance commence tout au plus au premier étage. Une fille en boutique est en vente tout le jour. Elle attire tous les mauvais sujets du quartier, surtout quand elle vend de l'eau-de-vie ou du tabac. A la faveur des désordres de la première révolution, il s'était ouvert à Paris un grand nombre de ces boutiques, au Palais-Egalité surtout, qui comptait plus de vingt de ces magasins. La marchandise s'étalait elle-même sur sa porte; quand elle avait un chaland, elle passait derrière un paravent. Le Palais-Royal était un véritable repaire, que l'autorité eut grand soin de purger aussitôt qu'elle fut un peu la maîtresse. Aujourd'hui ces sortes de boutiques sont rares. La marchandise qui y est renfermée est condamnée à rester cachée derrière ses rideaux, à ne pas s'étaler devant la porte, à se tenir modeste et retirée. La prostitution en boutique est sévèrement défendue dans les quartiers riches et intelligens, dans les passages et dans les galeries, elle est tolérée dans les quartiers infimes. Un estaminet achalandé favorise les recherches de la police; aussi, soit en boutique, soit au cinquième étage, le *bureau des mœurs* est toujours tout disposé à tolérer la prostitution dans certaines rues privilégiées, la rue de la Savonnerie, de la Tannerie, de la Mortellerie, et autres rues *ejusdem farinæ*.

Il faut encore que la maison de tolérance soit établie à distance respectueuse des temples, à quelque religion qu'ils appartiennent, des établissemens publics, des écoles, des colléges, de certains hôtels garnis; cette distance est de cent pas au moins, quand les

Digitized by Google

filles ne sortent pas de la maison. L'empereur Napoléon, qui avait en horreur et en dégoût la prostitution, fit chasser loin du château des Tuileries toute cette horrible engeance. Il faut encore, quand la maison en question remplit toutes les conditions requises, que le propriétaire y consente, le consentement du principal locataire ne suffit pas. La chose est juste; l'homme qui loue sa maison à cette infamie doit pour le moins en être éclaboussé. D'ailleurs la maison où la prostitution s'est établie une fois, conservera toujours cette tache indélébile. On a remarqué que la plupart des propriétaires de ces maisons-là sont sortis de la dernière classe du peuple; cependant M. Parent-Duchâtelet a remarqué aussi de son côté que parmi les propriétaires de ces sortes de locations, il y en avait qui occupent les premiers rangs de la société et les dignités les plus honorables. C'est que la prostitution est une locataire qui ne regarde pas au prix du loyer, et nos *grands dignitaires* disent, comme Vespasien : *Voilà un argent qui ne sent pas mauvais!*

Il y a à Paris certaines maisons qui sont consacrées depuis plus de cent ans à ce terrible trafic. Une ordonnance de 1367 parle de maisons pareilles établies dans la rue Mâcon, de la Bucherie, de Glatigny, de Froimantal. Comme la prostitution appelle la prostitution, ces sortes de maisons s'amoncèlent d'ordinaire dans le même quartier, triste agglomération et pourtant utile, car elle permet à l'autorité de porter sa surveillance sur quelques points choisis, plus vicieux et plus corrompus que les autres. La Cité est la capitale de la fille de joie; elle y règne par droit de conquête et par droit de naissance. La population est accoutumée à ce voisinage et ne s'en émeut guère. Dans les quartiers populeux, qui fait attention à la prostituée qui passe, à la maison honteuse qui se cache? Et puis, c'est un grand point, la Cité repose à l'ombre salutaire et formidable de la préfecture de police.

Cependant, même avec la permission du propriétaire, l'établissement d'une maison de prostitution est toujours suivie de vives et énergiques réclamations des maisons voisines. La prostitution est-elle de droit commun? Ne doit-elle pas être placée au nombre de ces professions bruyantes et insalubres qui, avant de s'établir quelque part, sont soumises à une enquête? Ces réclamations vont souvent plus haut qu'on ne pense. Une lettre énergique fut adressée

Digitized by Google

en ce sens à son altesse royale Madame la duchesse d'Angoulême, qui la renvoya à M. Delavau, à quoi M. Delavau répondit, que c'était là une des terribles nécessités des sociétés humaines. Et on passa outre.

En général, la maison de tolérance est entourée d'ombre et de silence. Elle dépend de la préfecture de police, qui est le maître absolu de sa destinée; et elle tremble. Quelquefois, le samedi et le lundi, on entend la maison qui crie : — Au feu! au voleur! Ce n'est rien, ce sont des filles qu'on assomme, ou bien c'est un soldat ivre qui s'abandonne à sa folâtre gaieté. Mais songez donc qu'il y a à peine un siècle, la maison publique était un coupe-gorge. M. Victor Hugo vous en a montré une sur la scène, au naturel, dans *le Roi s'amuse*, quand le roi François Ier s'en va s'étendre au cabaret sur le grabat de cette fille, dont le frère est un brave de profession.

Plusieurs projets ont été adressés de tout temps à la préfecture de police pour établir dans Paris ce que Rétif de la Bretonne appelait *une prostitution-modèle*. En 1770, Rétif de la Bretonne, emphatique et burlesque législateur de tous les vices de son temps, proposait de réunir dans un vaste gynécée, dont il donnait le plan, toutes les filles publiques. Il avait même écrit la charte de ce gynécée; il avait tout prévu, l'âge, la beauté, le tarif, le grossesse, la nourriture, tout, jusqu'à la finesse du linge et à la forme des habits. Dans ce projet absurde, il y avait pourtant une idée utile : la santé de ces femmes devait être rigoureusement surveillée, et cette idée a porté ses fruits plus tard.

Un autre proposait d'élever le *Vauxhall* de Cythère. — Un troisième, dans un long Mémoire sans vergogne et sans orthographe, demandait tout simplement le privilége exclusif de la prostitution, comme on demanderait le privilége exclusif de la loterie ou des jeux publics. Il avait, disait-il, *des millions* à jeter dans cette affaire. Mais, encore une fois, il voulait un privilége exclusif.

A côté de la maison de tolérance, il y a un autre genre de maison que la prostituée n'habite pas, où elle se repose quelques instans, et dont elle sort l'instant d'après, pour y rentrer quelquefois dix minutes plus tard. Ces sortes de maisons favorisent la débauche en lui donnant l'asile momentané dont elle a besoin. Ceci

Digitized by Google

est une des grandes plaies de la moralité parisienne. Ces asiles, toujours ouverts, fomentent bien des désordres. S'ils ne servaient qu'à la fille de joie, elle pourrait dire : *Terra quam calco mea est!* mais c'est la fille de joie qui en profite le moins. Là accourt, à pas comptés, la femme de chambre que sa maîtresse envoie dans la ville, l'ouvrière qui a fini ou plutôt qui veut finir sa journée; la femme mariée y vient tromper son mari; des vieillards y entraînent des enfans de douze ans. Quelques-unes de ces maisons sont consacrées à la femme de théâtre; maisons d'autant plus dangereuses qu'elles échappent à la surveillance de la police, qu'elles sont tenues avec la discrétion la plus grande, que les voisins eux-mêmes ne se doutent pas de la profession de celles qui les habitent. Comment savoir le nom de toutes les femmes qui entrent là? Et quand on saurait le nom de ces femmes, quelle autorité aurait-on sur elles? Voilà donc qu'on n'a pas pu encore atteindre et soumettre aux lois exceptionnelles qui régissent la matière, la prostitution de la femme de chambre, de la femme de théâtre et de la femme mariée! Triste résultat que déplore M. Parent-Duchâtelet.

Que dirons-nous de la *maison à parties?* C'est une maison de plaisir, ouverte à toutes les femmes galantes qui ont assez d'esprit pour cotoyer la prostitution publique sans y tomber. Dans ces sortes de maisons accourent tous les débauchés assez riches pour choisir leurs plaisirs. On s'y réunit à la table ou au bal, on mange et on danse, on déploie les belles manières, on parle un langage châtié; on prendrait ces dames pour des comtesses en vacances. Elles attirent autour des tables de jeu tous les filous de bonne compagnie. Le jeu est le maître souverain de ces salons, la débauche ne vient qu'après. Là aussi viennent les femmes qui cherchent des amans, les jeunes gens qui cherchent de faciles bonnes fortunes. Ces dames ont maison de ville et maison de campagne. Quelques-unes portent un nom honorable et sont dames de charité. Que voulez-vous que fasse un pauvre commissaire de police contre une noble dame qui réunit innocemment chez elle des jeunes gens et des jeunes femmes, qui leur donne à dîner et le bal, et qui se contente de gagner leur argent au jeu loyal et désintéressé de l'écarté?

On compte dans les douze arrondissemens de Paris deux cent

Digitized by Google

vingt maisons tolérées. C'est toujours dans les mêmes quartiers que s'agglomèrent les prostituées, mais non pas dans les mêmes rues. De tout temps, et même du temps de saint Louis, il a été impossible de les parquer dans la même enceinte. Si elles avaient à elles certaines rues, quel honnête homme oserait passer dans ces rues? D'ailleurs, il est des quartiers qui appellent la prostitution, d'autres quartiers qui la repoussent. L'expérience montre aussi qu'il était impossible d'assujettir ces malheureuses à un costume uniforme. En 1347, la reine Jeanne leur ordonna de porter l'aiguillette. En 1389, les prostituées de Toulouse adressèrent une réclamation au roi Charles VI, pour être affranchies de l'uniforme qu'on leur avait assigné. Le roi, touché des plaintes de ces dames, leur permit toutes les robes et toutes les couleurs, à condition qu'elles auraient autour de leurs bras une jarretière d'une autre couleur que la robe. Sous le règne de Henri IV, qui ne les haïssait pas, elles portèrent une plaque dorée à la ceinture, de là le proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.* L'uniforme des prostituées est une de ces utopies que réclament, tous les vingt ans, les philantropes oisifs. En 1827, un médecin de Montpellier adressa à M. Delavau, un long Mémoire pour démontrer que la fille de joie devait porter nécessairement un chapeau de soie *jaune serin;* un propriétaire de la rue Saint-Honoré demandait que la police leur fournît une robe de bure, fraîche en été, chaude en hiver. Pourquoi seraient-elles mieux traitées que des cochers de cabriolet? disait-il. Je me suis toujours étonné que quelques réformateurs ardens n'aient pas proposé de leur couper le nez.

A quoi bon cette marque distinctive? C'est le meilleur moyen d'indiquer à l'adolescent timide le genre de la femme qui passe à ses côtés. C'est fournir une occasion de scandale aux gamins de la bonne ville. Tout ce qu'il faut exiger de ces femmes, c'est un costume décent, et c'est ce qu'on exige aujourd'hui.

Toute prostituée est tenue de se faire inscrire sur un registre, au bureau des mœurs. C'était la loi chez les Romains. Ce réglement avait été trouvé très utile par Charlemagne. En 1771 (comme les bons usages ont peine à s'établir!) le lieutenant de police, considérant le nombre des vagabondes qui encombraient les rues et les places publiques, ordonna que toute fille de joie serait soumise

Digitized by Google

à une inspection sanitaire. Mais la police avait alors d'autres soins, le mal eut son cours, et la fille de joie devint si dangereuse, que la Convention s'en mêla. Oui, elle-même, *la Convention!*

Cette fois, on eut donc un registre où furent inscrits, pêle-mêle, les noms de toutes les prostituées. On ne leur demandait ni leur âge, ni le lieu de leur naissance, ni leur demeure. Ce ne fut qu'en 1801 qu'on mit un peu d'ordre dans ce registre, qui fut perfectionné encore en 1828. Aujourd'hui donc, quand une fille se présente au bureau des mœurs pour solliciter sa patente de prostituée, elle a à répondre à plusieurs questions importantes; — son nom, son âge, le lieu de sa naissance, son état, sa demeure? Est-elle fille, veuve ou mariée? son père et sa mère, qui sont-ils et vivent-ils encore? loge-t-elle avec eux? ou pourquoi les a-t-elle quittés? a-t-elle eu des enfans et les a-t-elle? depuis quand à Paris? a-t-elle quelqu'un pour la réclamer? a-t-elle déjà fait le métier de prostituée et depuis combien de temps? a-t-elle été à l'hôpital? sait-elle lire et écrire? Voilà à l'aide de quels renseignemens le savant docteur est parvenu à écrire cette terrible histoire. Quand le procès-verbal est terminé, on donne à la nouvelle adepte un bulletin et on l'envoie à l'inspection du médecin, le médecin déclare que la *demoiselle* *** (Amanda ou Cruchon), est saine ou malade, et la voilà reçue — prostituée!

On lui fait cependant signer un engagement ainsi conçu : — *A comparu pardevant nous, — la fille, — instruite par nous des réglemens sanitaires établis par la préfecture, a déclaré s'y soumettre,* etc.,— et elle signe. Cette formule a, dans l'esprit de cette fille, toute l'importance d'un contrat.

Quant aux filles non inscrites, que la police ramasse chaque jour, on attend, pour les inscrire d'office, qu'elles aient été prises trois ou quatre fois en flagrant délit. Mais c'est là une violence assez rare. Sur sept mille trois cent quatre-vingt-huit filles qui viennent d'elles-mêmes au bureau des mœurs, sur quatre mille quatre cent trente-six qui sont présentées par les maîtresses de maison, sept cent vingt ont été inscrites d'office, et elles n'avaient pas volé l'inscription.

Mais quand la fille n'est pas majeure, *quid juris?* la chose est grave et pourtant que faire? Il y a telle fille de dix ans qui déjà est



Digitized by Google

perdue sans ressources. Cependant les réglemens défendent de les inscrire avant seize ans. Allez donc combattre une pareille habitude! La fille que vous refusez d'inscrire se fera modiste ou couturière chez quelques-unes de ces vieilles femmes, le fléau de la santé publique. Elle échappera à l'action salutaire de la police. Deux filles de treize à quatorze ans ont été arrêtées l'une vingt-huit fois, l'autre dix-huit fois en prostitution flagrante. Il y a beaucoup de ces enfans qui sont vendues par leurs mères. Quand on a voulu les retirer du vice, tous les efforts ont été inutiles. A peine libres, elles revenaient à leurs désordres. Il y a des enfans qui ont la prostitution dans le sang.

Quelquefois la prostituée renonce à son état pour le reprendre. Quelquefois plus tard elle y renonce sérieusement. Alors il faut qu'elle fasse elle-même une pétition pour que son nom soit effacé du fatal registre. Souvent elles disparaissent sans prévenir personne. On raie les unes, sauf à les inscrire de nouveau; on raie les autres après une enquête préalable. Celles qui disparaissent sont rayées de fait; celles qui se marient sont rayées de droit.

Les voilà donc inscrites et pour ainsi dire patentées. Une fois sur ses registres, la police leur doit protection; comment vont-elles exploiter ce brevet qui leur a si peu coûté à obtenir?

Les unes se renferment dans des maisons de tolérance; les autres habitent des chambres particulières ou de méchans hôtels garnis; les plus riches ont des meubles à elles et paient l'impôt comme tout bon citoyen le doit. Suivons-les dans ces diverses manières de gagner leur argent.

La maison de tolérance est toujours tenue par une femme; cette femme est le plus souvent une ancienne prostituée, parvenue à exploiter ses semblables comme elle-même elle a été exploitée. Ces sortes de femmes ont eu bien des noms divers. Nos bons aïeux les appelaient d'un nom très brutal; la préfecture morale de police les appelle *dames de maison*. Être *dame de maison*, être la maîtresse après avoir été l'esclave, vendre ses semblables après avoir été vendue, exploiter la beauté, la jeunesse et le vice à son profit, après avoir dépensé, au profit d'une autre, sa beauté, sa jeunesse et son vice, tel est le rêve brillant de toute prostituée dans sa fange; mais bien peu parviennent à cette toute-puissance tant désirée.

Digitized by Google

Parmi les dames de maisons, il en est qui ont *couru le monde*, c'est leur terme. Elles ont suivi des officiers ou des négocians de Bordeaux ou de Lille. Elles parlent l'argot de la bonne compagnie, elles en ont le ton et les manières, vues de loin. Quand elles ne peuvent plus travailler pour leur propre compte, elles achètent avec leurs économies une maison de tolérance qu'elles exploitent avec une habileté, un sang-froid et une perfidie qui épouvantent même le *bureau des mœurs!*

Les autres sont tout simplement d'anciennes prostituées usées et vieillies dans le métier, qui ne peuvent se décider à quitter le théâtre de leurs exploits, qui empruntent de l'argent à gros intérêt et qui font valoir la marchandise de leur mieux. Ces dames ont en outre des domestiques de confiance, quelque vice plus vieux et encore plus éreinté qu'elles-mêmes. Ces domestiques, à la mort ou à la banqueroute de leurs bonnes maîtresses, achètent le fonds social et elles l'exploitent. Bien plus, on compte même dans ce métier d'honnêtes et chastes mères de familles ou d'innocentes demoiselles qui font de la chose une spéculation pure et simple, qui vendent des femmes pour mieux vendre leur eau-de-vie et leur tabac. Il y a eu à Paris telle maison qui a été exploitée de mère en fille par la même famille, tout comme une étude d'avoué ou de notaire. Dans ces familles, la fille succède à sa mère, la nièce à sa tante, c'est toujours la même enseigne. On raconte même l'histoire d'une jeune demoiselle de la province qui hérita d'une maison des plus achalandées, et pendant qu'on cherchait à vendre ce fonds précieux, les affaires continuèrent leur train et se firent au nom et au profit de la jeune héritière. Quel beau sujet de roman c'eût été là il y a trois ans!

Il n'est pas besoin de vous dire que cet infame métier est exercé par la lie des prostituées. L'histoire de ces sortes de familles est honteuse et remplie de crimes. Plusieurs conditions sont exigées d'une dame de maison: 1° il ne faut pas qu'elle soit trop jeune, car elle aura besoin de commander et de se faire obéir; le silence et l'ordre doivent régner en tout temps dans la maison de tolérance; à vingt-cinq ans, une maîtresse de maison est encore bien jeune. 2° Il n'est pas inutile que la maîtresse de maison ait été une prostituée; elle sait comment on gouverne la fille de joie, elle connaît à fond



Digitized by Google

toutes les ruses du métier, elle commande avec plus de force et d'autorité. 3° La dame de maison doit être assez forte pour se faire obéir sur-le-champ par ses sujettes indociles; un gros poing et même un peu de barbe au menton ne sont pas trop à dédaigner; enfin, si elle sait lire et écrire, si elle ne boit pas trop d'eau-de-vie, si elle n'a jamais été reprise de justice, si elle a toujours exercé sa profession honorablement et vertueusement, surtout si elle est propriétaire du mobilier de sa maison, elle est digne sous tous les rapports d'être maîtresse de maison.

Il y a en effet des propriétaires sans locataires, des tapissiers sans débouché, des marchands de meubles encombrés de meubles, qui s'arrangent de manière à meubler et à disposer chacun sa petite maison de tolérance. Quand la maison est bien disposée, ces honnêtes gens la louent à une dame de maison, qui est tout-à-fait sous leur dépendance et non plus sous celle de la police. Quelquefois aussi, une dame de maison s'arrange de manière à avoir à elle plusieurs maisons de tolérance; dans chacune de ces maisons, elle place une dame de confiance qui ne relève que de la supérieure, et alors ce sont à chaque instant des changemens dans le personnel qui jettent la confusion dans le bureau des mœurs. Quelquefois encore la dame de maison, enrichie, achète plusieurs maisons qu'elle remplit du haut en bas de prostituées libres. On a fait bien des réglemens à propos de ces dames et de ces maisons. La dame de maison est tenue de faire enregistrer au bureau des mœurs toute femme qui se présente pour loger chez elle; elle inscrit sur son registre toutes ses pensionnaires, leur âge et l'état de leur santé. Aussi, grâce à tous ces réglemens et à l'importance qu'on leur donne, ces dames se figurent-elles exercer la plus haute et la plus loyale des industries. Une dame de maison chez elle veut être obéie et respectée; toute fille qu'elle exploite est pour elle une bête de somme; elle n'estime guère plus une fille achalandée, qu'un maître de manége n'estime un cheval qui galope bien. Aussi est-elle respectée jusqu'à la crainte.

La plupart de ces dames, dont l'éducation a été peu cultivée, ont adopté, pour écrire leurs rapports, placets, pétitions, lettres d'affaires, lettres d'amour, un écrivain public qui est tout à leurs ordres. Ce monsieur ne travaille que pour ces dames; il a pour

Digitized by Google

enseigne et pour devise *au tombeau des secrets*. M. Parent-Duchâtelet a trouvé à la préfecture de police des pétitions écrites par ces dames chez ce monsieur ; ces pétitions sont d'un tour neuf et original.

MONSIEUR LE PRÉFET,

La demoiselle D..... a l'honneur de vous exposer que le malheur ayant voulu qu'elle fît partie des filles d'amour, elle n'en a pas moins mené une conduite à l'abri *du moindre reproche*, ce qui lui fait espérer que...

MONSIEUR LE PRÉFET,

Ce n'est qu'après de longs malheurs que je me suis vue dans la nécessité de faire un état qui répugne à mon cœur. Consultez sur mon compte le boulanger D..., l'épicier P..., le boucher L..., la fruitière M..., tous vous répondront que vous pouvez m'accorder ce que je vous demande, et que je suis *aimée*, *estimée et considérée* de tous ceux qui me connaissent.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Atteinte de deux hernies, incapable d'aucun travail, ce n'est pas le déréglement de mes passions qui m'a fait inscrire sur vos registres; le témoignage de tout mon quartier vous prouvera que j'ai effacé, par ma moralité et ma décence, l'abjection de mon état.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Depuis sept ans je suis femme galante, et je me suis toujours comportée avec *décence, honneur et probité*. Je viens vous demander, etc.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Chargée de mon père et de ma mère, tous deux infirmes, j'ai besoin d'exercer une industrie honnête pour pourvoir à leurs besoins. Vous n'ignorez pas que le devoir des enfans est de soulager, dans leur vieillesse, les auteurs de leurs jours, et de leur rendre la pareille des soins qu'ils nous ont prodigués dans l'enfance et le jeune âge; en conséquence, etc.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Fille et petite-fille de dames de maison, ayant moi-même exercé cet état pendant un grand nombre d'années, je viens vous prier,

Digitized by Google

pour achever d'élever ma famille, de transmettre mon industrie à ma fille, que je ne pourrais pas marier, sans cela, d'une manière avantageuse.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Agée de quatre-vingt-deux ans, et me sentant sur le point de rendre mon ame à mon Dieu, et de paraître devant mon Créateur, il est de mon devoir de pourvoir aux besoins de mes enfans; en conséquence, etc.

MONSIEUR LE PRÉFET,

Madame A..., quoique bien née, et par suite des sentimens distingués qu'elle a puisés dans sa famille, etc.

Et, en effet, cette dame A... était d'une très grande famille de Bretagne; plusieurs de ses parens étaient d'honorables gentilshommes au service du roi.

Une fois la tolérance obtenue, reste à garnir ces établissemens. Rien n'est plus simple et plus facile. Les hôpitaux sont remplis de malheureuses femmes qui n'attendent que leur guérison pour reprendre leur métier interrompu. C'est là que s'introduisent d'honnêtes espions, payés par les dames de maison. On étudie la fille dans son lit; on suit, avec inquiétude, sa convalescence; on donne à la dame de maison le signalement du sujet en question, son âge, la couleur de ses cheveux, si elle est belle ou jolie. L'hôpital est ainsi le vestibule de la prostitution. Toutes les malheureuses filles qui arrivent de la province tombent naturellement à l'hôpital. Elles se refont là des fatigues du voyage. Au sortir de l'hôpital, la maison de tolérance les attend, et elles y entrent.

Quelques-unes de ces dames envoient en province des commis-voyageurs. Ces messieurs parcourent les campagnes, les ateliers, les moindres hameaux. La première belle fille qu'ils rencontrent, ils leur font leurs petites offres. Si elle accepte, on l'expédie aussitôt pour la province. On a vu des dames de maison s'en tenir uniquement aux jeunes personnes de leur ville natale. D'autres se fournissent toujours dans le même atelier, et, dans un temps donné, tout l'atelier va se faire inscrire au bureau des mœurs. Elles s'entendent aussi avec les dangereux bureaux de placement, qui se chargent de placer les domestiques des deux sexes. Telle qui

Digitized by Google

ne pensait pas à mal et qui demandait une place de femme de chambre, est adressée à une dame de maison. Deux jours après, la pauvre fille passe de la domesticité à la prostitution. Souvent ces dames entreprennent elles-mêmes d'assez longs voyages; elles vont de Paris à Rouen, de Rouen au Havre; elles exploitent particulièrement la Flandre et les Pays-Bas. Il y a quelques années, on s'aperçut qu'il arrivait, à chaque instant, de la ville de Reims, de jeunes filles qui, à peine arrivées à Paris, connaissaient le nom et l'adresse exacte de toutes les dames auxquelles elles pourraient convenir. On renvoya la plupart de ces malheureuses dans leur ville natale. Que firent les courtiers qui exploitaient la ville? Ils les firent passer par Rouen, par Versailles et autres villes voisines. Cette supercherie fut bientôt découverte, et, de quelque part qu'elles vinssent, on renvoyait à la ville de Reims toutes les filles qui y étaient nées; et voilà pourquoi la ville de Reims ne fournit plus aujourd'hui que son contingent.

La bonne nourriture, le riant accueil, les riches habits, tels sont les appâts des filles qui commencent. Les dames de maison les moins riches envoient tout simplement recruter dans les prisons; ce que la prison ne veut pas, on le jette à la prostitution de bas étage.

Une fille qui entre dans une maison ne se lie par aucune convention écrite : à chaque instant elle peut reprendre sa liberté. La liberté, c'est le bien le plus précieux de la fille de joie.

Dans la maison à laquelle elle se donne, la prostituée n'a pas de gages; elle se donne pour rien. On la nourrit, on lui prête la robe qu'elle porte, moyennant quoi elle s'abandonne, elle se livre aux baisers et aux coups de pied du premier venu. Oui, tout cela *gratis!*

Oui, tout ce vice, tout cet abandon, tout ce honteux esclavage, toute cette horrible obéissance, toute cette abnégation de son cœur, cet horrible présent, cet avenir plus horrible encore, cette vie qui se passe tour à tour dans la maison vénale, dans la prison, dans l'hôpital, et qui n'a pas d'autre terme que l'hôpital; oui, toutes ces misères, lentement accumulées sur cette tête coupable; oui, toutes ces lentes tortures du remords et du scalpel, ces maladies sans nom et sans fin, ce mépris public, ces baisers et ces coups accumulés sur le même cadavre; oui, à toutes ces horribles chan-

Digitized by Google

ces, ces malheureuses et stupides créatures s'exposent pour un morceau de pain, pour un lambeau de soie! Elles appartiennent, corps et ame, à la femme qui les nourrit, et qui les couvre à demi, depuis l'épaule jusqu'à la cheville du pied; elles sont plus malheureuses que l'esclave des Antilles; au moins l'esclave, acheté à beaux deniers comptans, a pour lui un jour par semaine; son maître lui donne un morceau de terre dont les produits lui appartiennent; quand il est vieux, son maître le nourrit; quand il a des enfans, son maître les élève; quand il est malade, son maître le guérit. Ici, rien de pareil; la prostitution est un exploitateur sans entrailles et sans cœur : elle n'achète pas son esclave, elle la ramasse dans la boue; si l'esclave fait un enfant, la prostitution envoie cet enfant à l'hôpital; si l'esclave est malade, à l'hôpital; si l'esclave est invalide, dans la rue l'esclave, et encore on lui arrache de la bouche son morceau de pain, on lui arrache des épaules son lambeau de soie. Il n'y a pas de repos; il n'y a pas un jour dans la semaine pour la prostituée; il faut qu'elle travaille; et cet horrible labeur, elle le fait gratis!

Bien plus, toute l'attention de la dame de maison, c'est de ruiner la prostituée qu'elle exploite. La prostituée n'a rien à elle, et cependant sa maîtresse s'arrange toujours de manière à lui faire contracter des dettes. Elle lui prête de l'argent pour aller aux bals, aux spectacles, pour courir la ville en voiture. Or, la prostituée, qui a besoin d'avoir quelques vertus, est très fidèle à ses engagemens d'argent. Tant qu'elle doit, elle reste au lieu où elle est attachée. Et là, toute sa haine contre celle qui l'exploite, uniquement à son profit, retombe sur son cœur. Ce sentiment de l'injustice, dont elle est la victime, la mine et la ronge : elle sait qu'elle est une dupe, et qu'elle a vendu pour rien le bien le plus précieux d'une femme, l'estime de soi-même. Mais comment faire? elle est attachée au vice bien plus que par une chaîne de fer; elle y est fixée par la misère. La fuite est souvent sa seule ressource. Mais elle est entrée nue dans cette maison, et il faut qu'elle en sorte comme elle y est entrée, plus nue encore et plus déshonorée. Alors la maîtresse de maison, voyant son esclave lui échapper avec armes et bagages, se met à courir après la fugitive. Si au moins elle rentrait dans ses fournitures! Elle se plaint à la police, la police lui répond :

Digitized by Google

« Portez votre plainte aux tribunaux. » Mais ces dames ont une peur formidable de la justice, pour qui elles sont un objet de répugnance et de dégoût. Aussi, après un instant d'hésitation, elles renoncent à poursuivre la fugitive et ses habits, et elles rentrent chez elles, comme cet apothicaire à qui un gamin de la ville demande un looch; le looch bu, le gamin jette un sou sur le comptoir, au lieu de vingt-quatre qu'on lui demande, et il s'enfuit. D'abord l'apothicaire veut le poursuivre; mais bientôt il revient sur ses pas, en se disant : « Au fait, je gagne encore cent pour cent sur celui-là! »

La maîtresse de maison qui n'occupe pas toutes les chambres de la maison qu'elle habite avec ses filles, a coutume de les louer à d'autres filles qu'on appelle : *filles libres*. Ces filles s'exploitent elles-mêmes, mais ce n'est pas sans de grands frais d'exploitation. Une chambre ordinaire se loue 3 francs par jour; si elle est garnie d'une psyché, d'un canapé et de quelques fauteuils, 4, 5 et même 10 francs. La robe se loue 2 francs par jour, la chemise 8 sous, une paire de bas, 6 sous. Les bagues, les colliers, les bijoux, se louent dans la même proportion. 6 francs par jour pour la nourriture; si bien que, d'une manière ou d'une autre, ces misérables filles ne gagnent rien.

Un quart des dames de maison est marié en légitime mariage. Le mari de ces dames est ordinairement gargotier, restaurateur, marchand de vin; il nourrit les filles de sa femme, qui elles-mêmes lui attirent des chalands. Le mari de la dame de maison n'a rien à voir dans le commerce de sa femme. Il fut même question, en 1829, au bureau des mœurs, d'un arrêté qui décidait qu'à l'avenir aucune femme mariée ne serait reçue dame de maison, tant ce bureau des mœurs a horreur des maris en cette circonstance. Mais le bureau des mœurs pensa sagement que si le mari n'était pas là, l'amant y serait. Que dis-je? l'amant! les amans de la dame! car souvent elle en a plusieurs, et souvent aussi ces amans ne sont rien moins que des capitaines de l'armée ou des artistes célèbres. Dans ces sortes de rencontres, les amans dînent ensemble chez leur maîtresse, à la table de ses filles, et comme bétail du même troupeau. A la bonne heure!

L'enfant de la dame de maison est ordinairement élevé avec le

Digitized by Google

plus grand soin et une sollicitude toute maternelle. On le place dans une pension, dans un collége; on s'habille modestement pour l'aller voir, on l'élève sous un nom honorable. Quand il est en âge d'être marié, on le marie dans quelque honnête famille, qui ne se doute de rien. On connaît deux hommes mariés, très honnêtes gens, qui n'ont pas eu d'autre dot qu'une dot de ces sortes de maisons. La plupart de ces enfans, nés dans la fange du vice, deviennent d'honnêtes gens, grace à l'éducation qu'ils ont reçue.

Quelques-unes de ces dames, sans enfans, adoptent naturellement le fils de leur frère ou de leur sœur, et elles l'élèvent comme leur propre fils. Une d'entre elles a donné 50,000 francs à un enfant que son mari avait eu avec sa domestique. Il est juste aussi de dire que plus d'une mère, dame de maison, prostitue sa fille ou sa nièce. En général, ces échappées de vertu, que ce bon M. Parent-Duchâtelet signale, de temps à autre, avec un empressement tout chrétien, sont infiniment rares. Cet être dégradé, qu'on appelle une dame de maison, est d'ordinaire avare, violent, cruel, sans pitié comme il est sans mœurs. Elles battent leurs filles, et, quelquefois, les déchirent avec leurs ongles. Une maison rivale vient-elle à s'établir à côté de sa maison, ce sont des rixes sans fin, des luttes à mort. On a vu telle maison tolérée faire une descente en règle dans la maison voisine, et mettre tout à feu et à sang.

Dans chaque maison de tolérance, il y a d'ordinaire trois ou quatre horribles vieilles, vieux débris pourris de la prostitution, qui font l'office de servantes. Elles font les lits, les chambres, la cuisine, les commissions; le reste du temps, elles jouent au loto, et elles s'enivrent. A ces trois ou quatre femmes, se joint souvent un domestique mâle; ce domestique mâle est là-dedans comme le muet dans le sérail. Il est un objet de dégoût pour ses faciles maîtresses. Lui accorder un seul regard, ce serait un déshonneur. La vanité est le grand mobile de la prostitution; et les dames de maison ne négligent rien pour flatter l'orgueil de ces malheureuses, jusqu'au jour où elles les jettent à la porte sans pitié, sans pain, sans vêtemens, sans asile, sans jeunesse et sans beauté.

Mais il y a une justice au ciel; à ce métier de dame de maison peu s'enrichissent, beaucoup végètent, beaucoup se ruinent. Celle

Digitized by Google

qui va au marché elle-même, qui raccommode elle-même les bas de ses filles, qui a son mari pour frotteur et pour domestique, qui est sobre et économe, se tire d'affaire comme une maîtresse de pension ordinaire. Dans ce métier horrible, les chances de fortune sont variables à l'infini. Il y a des saisons mortes pour le vice comme pour toute autre spéculation. La famine, la guerre au dehors, la stagnation du commerce, se font sentir cruellement dans les maisons de tolérance. La révolution de juillet leur avait donné une prospérité momentanée; quelques mois plus tard, l'émeute leur porta un coup funeste. Le choléra en ruina un grand nombre, la population de Paris était si chaste! Les deux invasions, 1815 et 1817, ont été la fortune de plusieurs; trois ans plus tard, la famine dévora ce que l'invasion avait semé. La fortune que peut gagner une dame de maison s'élève jusqu'à 200,000 fr.; il y en a qui vont jusqu'à 300,000 : quelques-unes ont dépassé 500,000 fr. Les beaux quartiers ne sont pas toujours les bons quartiers : les rues de la Bucherie, de la Mortellerie, de la Vannerie, voilà les bons endroits. Une dame de la rue de la Mortellerie avait acheté quatre maisons dans Paris, et marié sa fille à un ancien officier de la garde impériale, chevalier de la Légion-d'Honneur. Il ne faut donc pas s'étonner si ces mêmes fonds de prostitution se vendent tout comme se vend une charge d'avoué ou de notaire. Il y en a qui se sont vendus 60,000 fr., et cela dans la rue de la Tannerie. Dans ces sortes de maisons si recherchées, on vend de la bierre, du café, des liqueurs, du tabac, des filles, et tout ce qui s'ensuit.

Quand une dame de maison a fait sa fortune, elle rentre dans le monde dont elle fait le plus bel ornement. Elle achète un petit bien dans quelque joli village, une maison simple et commode où elle reçoit ses amis et ses amies. Une d'elles était devenue dame de paroisse, elle allait à la messe, elle rendait le pain béni, elle avait épousé un chevalier de la Légion-d'Honneur, et elle s'était présentée à l'autel avec un immense bouquet de fleurs d'orangers.

D'autres sont tout simplement de bonnes fermières, et elles font valoir leurs terres comme elles faisaient valoir leurs filles avec aussi peu de remords et un peu plus de fumier.

Un grand nombre fonde des estaminets, des cafés, des hôtels

Digitized by Google

garnis, elles ouvrent des maisons de nouveautés, de mercerie, de lingerie, et leur papier s'escompte à 5 0[0.

Le plus grand nombre meurt comme il a vécu, au milieu du vice et des ordures. Elles cèdent leur fonds à de plus jeunes qui se chargent de les nourrir et de les loger avec toute l'attention possible. Enfin, il y en a plus d'une qui est trop heureuse de mourir simple servante dans la même maison où elle a été d'abord prostituée, puis maîtresse souveraine. Quand celle-là rend sa vilaine ame, elle peut se vanter d'avoir été la plus malheureuse créature de l'univers.

Il est donc convenu que la dame de maison est quelque chose de plus vil qu'une simple prostituée. Elle ne vit que de désordre et d'infamie. Sa fortune se fonde sur le libertinage d'autrui. Elle est la pourvoyeuse du vice. Le vice, c'est sa spéculation favorite. Elle loue au vice sa maison, son lit, sa table, ne pouvant plus lui louer son cadavre. Et pourtant, juste ciel! voilà un honnête homme, un chrétien, M. Parent-Duchâtelet, qui, la main sur la conscience, vous répond : — Oui, la maîtresse de maison, comme la fille publique, est nécessaire à la société!

A côté de cette prostitution avouée et permise, qui a ses lois, ses espions, ses peines, il existe une autre prostitution plus cachée, plus dangereuse mille fois que l'autre prostitution. Celle-là s'enveloppe d'épaisses ténèbres; elle agit dans l'ombre, elle a recours à la ruse, à la fourberie; elle ne connaît pas de lois, elle n'a pas de frein; elle ne s'arrête devant aucune victime; elle s'adresse aux plus riches et aux plus pervers; elle n'en veut qu'aux plus jeunes filles qui n'ont même pas encore l'âge de prostitution. Que de détours! Que de mensonges! Deux femmes s'étaient associées comme sages-femmes, et elles exerçaient leur commerce à l'abri de cette enseigne. Une autre annonçait qu'elle était un dentiste expert. Hommes et femmes entraient librement chez elle, un mouchoir sur la bouche, comme gens qui souffrent d'atroces douleurs. Une vieille qui se donnait pour une dame de charité, menait avec elle deux ou trois petites filles modestement habillées, et sous prétexte d'implorer la charité publique, elle les livrait au dernier enchérisseur. Il y en avait qui plaçaient toutes les femmes de chambre sans emploi, et Satan sait ce que deve-

Digitized by Google

naient ces femmes de chambre. D'autres louent, dans la même maison, un appartement modeste au premier étage, et sous un nom d'emprunt, un autre appartement au cinquième étage. Dans ce second appartement il y a toujours quelques petites filles qui y viennent comme par hasard et sans que la police puisse s'en douter. Un autre moyen, fréquemment employé par ces dames, c'est de louer un appartement magnifique et trop grand pour elles; bientôt elles prennent deux ou trois pensionnaires, et elles tiennent table ouverte; on dîne chez elles, et elles présentent aux convives ces demoiselles qu'elles font passer pour leurs filles ou pour leurs nièces; les femmes de chambre de la maison ont avec ces dames un certain air de famille, ce qui fait qu'au besoin on les prend les unes pour les autres; dans la belle saison, ces dames établissent leur séjour dans les environs de Paris, et principalement à Passy. — On en a vu qui ouvraient un atelier de peinture pour les femmes, où les hommes étaient admis. — La table d'hôte est aussi un excellent moyen de réunir des filles et des hommes. Il est encore bien plus simple de prendre une patente de lingère, de couturière, de modistes, de blanchisseuse. Ces dames ne reçoivent pas chez elles, mais elles envoient à domicile. La marchande à la toilette est, d'ordinaire, une entremetteuse très habile. Elle s'introduit dans les maisons bourgeoises, et elle séduit ce qu'elle peut séduire, la servante, sinon la maîtresse. La prostitution clandestine est ainsi fomentée et favorisée par toutes sortes d'industries subalternes. Heureusement encore la police est-elle prévenue souvent par des lettres anonymes, des endroits où se cache la prostitution. Souvent aussi ces dames se révèlent elles-mêmes, elles envoient leurs circulaires de côté et d'autre, elles font distribuer leur adresse sur les boulevarts; elles se trahissent facilement, mais elles échappent aussi facilement qu'elles se trahissent. D'où il faut conclure avec M. Parent-Duchâtelet, « *que dans l'intérêt des mœurs et de l'ordre général, on ne peut trop favoriser et multiplier les maisons de tolérance!* » Voilà pourtant où vous mène la logique!

Il y a encore la prostitution des maisons garnies; disons tout de suite *le garni!* Le garni, c'est un mot de l'argot vicieux, qui signifie beaucoup plus que *maison garnie*. Le garni, c'est la maison, c'est le lit, c'est le grabat, c'est la botte de paille de tous les gens sans-

Digitized by Google

asile; le garni, c'est la dernière conséquence de cet article du code qui ordonne à tout citoyen de loger quelque part. On entre dans un garni pour n'être pas un vagabond, car le vagabondage est un crime. Tout homme sans asile, sans feu ni lieu, est nécessairement l'habitant d'un garni. Là ils vivent ensemble, dans la même vermine, dans la même crapule et dans le même bruit. Le garni est moins froid et moins isolé que le grenier. Du garni à l'hôpital il n'y a qu'un pas, et ce pas intermédiaire, c'est bien souvent la cour d'assises et la prison.

Trente-cinq à quarante mille individus habitent, bon an mal an, les garnis et les hôtels garnis de la bonne ville de Paris. Il y a des hôtels garnis pour les princes, il y a des garnis où l'on donne à coucher pour deux sous. Dans ces garnis se réfugient les prostituées du dernier étage, quand elles ont gagné de quoi manger, de quoi boire, et de quoi payer leur gîte de la nuit. Quelles demeures! La police elle-même s'épouvante quand il y faut entrer. Voici comment l'inspecteur parle de quelques-unes de ces maisons : « Repaire de voleurs, de contrebandiers, de filles publiques; il est impossible d'y entrer sans être suffoqué. On n'y voit pas de lits, mais des grabats dégoûtans, des débris d'animaux, des intestins; tous les résidus d'une gargote pourrissent dans la cour; les plombs et les latrines sont dégoûtans d'ordures et de matières fécales. Les latrines, crevées au cinquième étage, laissent tomber les matières fécales sur l'escalier, qui en est inondé. Beaucoup de cabinets n'ont pas d'autre ouverture que la porte qui donne sur cet escalier. C'est un repaire de ce qu'il y a de plus abject en hommes et en femmes.... maison occupée depuis le haut jusqu'en bas par des chiffonniers, des mendians, des joueurs d'orgue, des filles publiques rôdeuses, des Italiens faisant voir des animaux, des voleurs, des forçats; toute cette population couche sur des chiffons ramassés dans les rues, et dont un dépôt existe au rez-de-chaussée, etc. »

Eh bien! elles aiment encore mieux, les misérables! cette infection et toutes ces pourritures accumulées, que de vivre renfermées dans une maison sous les lois d'une maîtresse. Dans ces ignobles taudis, elles sont libres. Entrer, sortir, aimer, dormir, au gré de sa volonté et de son caprice, voilà la vie! Elles s'exploitent elles-mêmes, voilà l'orgueil! Elles s'estiment beaucoup plus, couchées

Digitized by Google

avec un tas d'hommes, sur ce tas de chiffons ramassés dans la rue, que si elles dormaient sur un lit d'emprunt dont une autre serait l'infame usufruitière. En vain le bureau des mœurs a-t-il voulu enrégimenter toutes ces filles vagabondes, et mettre un peu d'ordre dans la prostitution des garnis, c'était vouloir laver les écuries d'Augias. Depuis saint Louis jusqu'à nos jours, la chose a été mille fois tentée, mais en vain. En 1254, la maison qui donnait asile aux prostituées était confisquée. En 1567, on ne confisquait plus que le prix du loyer; rien n'y fit, rien n'y fera. Il y aura toujours une prostitution vagabonde et flottante, des garnis pour la recevoir, et de vieux chiffons ramassés dans les rues, pour lui servir de lit et de matelas.

En 1828, M. Debelleyme, préfet de police, voulut, comme saint Louis, fermer les maisons garnies aux filles de joie. Qu'arriva-t-il? Ces malheureuses, privées de leur asile habituel, restèrent dans la rue. Ou bien elles implorèrent la pitié complaisante des corps-de-garde, ou bien elles se couchèrent sous les portes cochères de nos maisons. Ce que voyant, M. Debelleyme retira son ordonnance, tout comme eût fait le roi saint Louis.

Après la prostitution des garnis se présente encore la prostitution des marchands de vin, rogomistes, teneurs de cafés, d'estaminets, et *autres débitans*. Ces messieurs joignent d'ordinaire à leur petit commerce un autre commerce non moins lucratif. Ils vendent du vin dans certains cabinets noirs, qui sont le véritable Eden de la fille de joie. Là elle règne et elle boit; l'obscurité la favorise au dedans et au dehors. Tout ce qui échappe à la prison ou à l'hôpital, se réfugie dans ces sortes de cabinets noirs. Bien souvent le bureau des mœurs a fait la guerre à ces terribles cabinets; les ordonnances ont succédé aux ordonnances, on a exigé des portes vitrées sans verroux intérieurs; mais la loi n'avait pas prévu ce cas, et en présence de tant de cabinets noirs, M. Parent-Duchâtelet de répéter : *Les maisons de tolérance! les maisons de tolérance!*

Il y a encore la prostitution sur la voie publique. Ce n'est pas tout que d'être fille de joie, il faut encore trouver des chalands. A chaque fille il faut une enseigne et un endroit où elle expose sa marchandise. La borne sera cette enseigne, la rue sera ce bazar. Livrez ces filles à elles-mêmes, elles vont se répandre sur la voie

Digitized by Google

publique, avec toutes sortes de désordres et de paroles infames. On a vu plusieurs fois de quels excès elles étaient capables : sous la Convention qui avait voté des récompenses aux *filles-mères*, la prostituée était la reine et la maîtresse des rues; elles allaient par bandes dans certaines rues de leur adoption; à la sortie des théâtres, elles encombraient les portes, elles attiraient à elles tous les filous, tous les voleurs de la ville; elles obstruaient la porte des marchands, désolés de voir s'enfuir leurs pratiques. Quand le marchand se fâchait, ses carreaux étaient brisés le même soir; sa femme était insultée, et lui-même il avait bien des coups à redouter; elles s'entendaient avec les allumeurs de réverbères pour qu'ils oubliassent d'éclairer certains passages qui leur servaient de cabinets noirs. Aujourd'hui la plupart de ces désordres ont cessé. D'abord la fille de joie a été chassée du Palais-Royal, que depuis si long-temps elle regardait comme son domaine; peu à peu on leur défendit presque toutes leurs places favorites, l'Estrapade, les marches de l'Institut et du Panthéon, le Carrousel, les places Vendôme, Saint-Antoine, Saint-Sulpice, Saint-Germain-l'Auxerrois et bien d'autres, le Pont-Neuf et le pont d'Iéna, leur furent interdits; elles disparurent de presque toutes les rues de leur prédilection. La réforme se fit peu à peu, lentement; bientôt la prostituée fut attachée au seuil de sa porte; quelques-unes obtinrent la permission de faire vingt-cinq pas de long en large, sans jamais s'arrêter. Des voix éloquentes se sont élevées à plusieurs reprises pour faire disparaître complètement la prostitution de nos rues et de nos passages. M. Debelleyme, avant la révolution de juillet, avait tenté heureusement cette grande réforme; M. Mangin, son successeur en mai 1830, rendait un arrêté dans le même sens; la fille de joie avait complètement disparu des places publiques, lorsque la révolution de juillet lui rendit un peu de liberté.

A la fin du mois d'avril 1831, 3131 filles publiques étaient inscrites à la préfecture de police. Ces filles, réparties dans les 12 arrondissemens de Paris, donnaient par arrondiseement :

| | |
|---|---|
| Un maximum de. . . . . | 706 |
| Un minimum de. . . . . | 59 |
| Et une moyenne de.. . . . . | 252 |

Digitized by Google

Ainsi sur la rive droite de la Seine, on compte une fille sur 216 habitans; et sur la rive gauche, une fille sur 490. Et remarquez encore que tel quartier est encombré de filles, pendant que le quartier voisin en compte à peine deux ou trois. C'est ainsi que l'île Saint-Louis n'a pas une seule prostituée sur une population de 7,500 habitans; c'est ainsi que la Cité, qui n'est séparée de l'île Saint-Louis que par un espace de 100 mètres, est le quartier le plus vicieux de la ville. La Cité est l'écume de la France, peut-être même de l'Europe entière; il y a là une fille publique sur 59 habitans. Il y a à Paris telle rue qui compte à peine sa fille publique, il y en a telle autre qui en nourrit 40 et au-delà.

Enfin, tout en bas de l'échelle, plus bas que la fille du garni, plus bas que la fille du cabinet noir, plus bas que les chiffons ramassés dans la rue, plus bas que la fange, plus bas que l'enfer, se trouve la fille à soldats. *Filles à soldats!* prostituées suivant l'armée! Celles-là ne sont pas reçues, même dans les plus horribles taudis de la prostitution parisienne. Elles vivent hors barrière, dans les cabarets pendant le jour, sous les arbres et dans les fossés du chemin pendant la nuit. Elles suivent le régiment comme un chien, et elles mangent ses restes après le chien. Quand le régiment s'en va, et qu'il ne les emmène pas avec lui, elles restent sans amans, car le nouveau régiment amène avec lui ses concubines et il chasse les autres. Alors la fille à soldats se transforme en un je ne sais quoi, qui n'a de nom dans aucune langue, et qu'on ne peut guère comparer qu'aux asticots de Montfaucon.

Songez donc que la *fille à soldats* se vend deux sous quand elle trouve à se vendre! Elle se contente souvent d'un morceau de pain de munition. Un particulier, possesseur d'un vaste terrain entre la barrière des Vertus et la barrière Saint-Denis, imagina, pour le fumer sans doute, d'établir plusieurs rangs de baraques, construites en planches et en terre, beaucoup moins closes et moins habitables que les plus humbles poulaillers et les plus sales toits à porcs. En peu de jours, ces baraques furent encombrées de chiffonniers, filles publiques, marchands de chiens, apprêteurs de matières animales; en même temps, les soldats de la caserne du faubourg Poissonnière accoururent près de ces dames, et ils firent de ces horribles poulaillers leurs maisons de plaisance; ils en re-



Digitized by Google

venaient, la plupart du temps, malades, battus ou volés. Le colonel se plaignit, et, comme ces baraques étaient trop rapprochées de la ville, on les fit toutes abattre, heureusement.

A défaut de poulaillers, les malheureuses filles à soldats s'enfoncent dans les guinguettes, arrière-boutiques des débitans de vin, dans les salles de bal, dans tous les lieux où l'on boit et où l'on mange. Pour deux sous, dans un cabaret de la rue de Vaugirard, on vous prête, en guise de lit, une table, pour un sou de plus on jette un matelas sur la table. Les maîtres de ces beaux endroits favorisent de toutes leurs forces les filles qui fréquentent leurs boutiques. Ils ont tous une porte dérobée, un grenier, une cave, un endroit où les cacher, quand la police les traque. Un jour la police qui était sûre de son fait, entre brusquement chez un marchand de vin croyant y saisir les filles qui s'y tenaient. Mais, ô surprise! point de filles! On les cherche dans toute la maison, mais en vain. Où croyez-vous qu'elles étaient? en chemise, et blotties dans un trou du jardin, sous une couche de fumier!

Enfin il y a la prostitution des villages hors de Paris. Belleville, La Courtille, La Villette, La Chapelle, Vincennes, Neuilly, Courbevoie, Ruelle, Sèvre, Saint-Cloud, Boulogne. Mais en voilà bien assez, j'espère. Ici s'arrête le premier volume de cette histoire *de la Prostitution*. Faisons halte dans tout ce vice. Revenons à l'air pur et libre, reposons-nous. Eloignons-nous de cette fange; allons chercher quelque part une robe blanche, un frais ruban, un chaste sourire, un chaste regard. Quelle joie, au sortir de ces exhalaisons méphitiques, de respirer l'odeur de la rose; quelle joie, après avoir passé en revue ces bandes hideuses de vices déguenillés et effrontés, à la voix rauque, de reposer son ame, son regard, son cœur, sur le chaste et jeune visage d'une honnête femme d'esprit!

Il faut en effet que M. Parent-Duchâtelet ait été un homme d'un hardi courage et d'une patience toute chrétienne, pour avoir accompli jusqu'à la fin l'horrible tâche qu'il s'était imposée. Vous voyez que cette fois encore nous n'avons pas reculé plus que lui, devant les immondices que soulève sa main respectable. Son livre était achevé qu'il doutait encore de son livre. Il a poussé la précaution jusqu'à faire lire son immense manuscrit à deux dames du monde dont il estimait les vertus et les lumières. C'est pousser la précaution

Digitized by Google

trop loin, pour un homme de cette vertu et de ce mérite. Parent-Duchâtelet devait être assez sûr de lui-même, sans avoir besoin de la permission de ces dames, pour publier son ouvrage. Mais enfin, c'est avec approbation et privilége de deux femmes du monde qu'a été publiée cette *histoire de la Prostitution*.

Quelque chose que je préfère à l'approbation de ces dames, c'est le mot charmant d'une très honnête femme, de beaucoup de naïveté et d'esprit, qui s'est donné la peine de lire en entier ces deux gros volumes. Quel effort pour cette délicate et charmante personne! Que de fois son œil s'est fermé devant ces immondices! Comme ses chastes oreilles ont dû être parfois étonnées! Comme son pauvre cœur a battu d'épouvante! Avec quelles angoisses elle a dû chercher, dans le fond de tous ces cadavres en corruption, un reste de cette ame immortelle que toute créature humaine apporte avec elle en ce monde, et ne le trouvant pas, ce reste d'ame, quel regard de doute et de tristesse la pauvre femme aura tourné vers le ciel! Aussi, quand elle eut terminé l'affreuse tâche qu'elle s'était imposée, elle fit le signe de la croix; puis, se tournant vers une de ses amies qui avait été moins courageuse : — Mon amie, lui dit-elle, vous pouvez lire ce livre; c'est un livre parfaitement honnête, car il est *terriblement ennuyeux!*

Ennuyeux, ce livre! Il n'y a pas, en effet, de plus bel éloge à en faire; sans aucun doute, il n'y a pas de louange qui eût flatté davantage son excellent auteur, Parent-Duchâtelet. Ennuyeux, ce livre! Comme il eût été rassuré sur son œuvre, lui qui en doutait encore en mourant!

Fasse le ciel qu'on en dise autant de cet article et de l'article qui le suivra!

JULES JANIN.



Digitized by Google

# ARTISTES ÉTRANGERS.

## Amalia Bettini.

De jour en jour, en France, on est moins disposé à croire que, hors Paris et hors d'un certain centre de Paris, il n'y a plus ni mœurs, ni esprit de salons, ni beaux-arts, ni théâtres. Déjà rien ne ressemble moins à Paris que tel chef-lieu de département. Mais, en revanche, rien ne lui ressemble autant qu'une autre capitale d'un grand empire, qui serait devenue comme lui un entrepôt d'idées et de fortunes. Telles sont Vienne, Milan, ou Saint-Pétersbourg. Notre assertion est vraie à tous égards, et surtout en ce qui concerne le théâtre. En province, on a la prétention de jouer la comédie comme pour Paris; à l'étranger, on ne la joue que pour soi et en observant les convenances du climat et des mœurs. En conséquence, ce qui, chez nous, est vert pâle, ou gris-clair, devient autre part jaune d'or, ou rouge de feu, par la raison que le ciel de Pœstum n'est plus le ciel de Pantin, et que la délicatesse des dames romaines diffère, sous beaucoup de rapports, de celle des dames de France.

Les gens qui ne tiennent pas absolument à avoir leurs admirations toutes faites dans leur collége électoral, n'apprendront pas sans plaisir que l'Italie, qu'ils parcourront peut-être cet hiver, possède en ce moment une troupe nomade d'excellens acteurs de drame et de comédie, qui rappelle, par le choix des sujets qui la composent, le temps glorieux où nous possédions presque à la fois en France, Monvel, Dugazon, Talma, Molé, Saint-Rrix, mesdames Mars, Contat, Sainval, etc... la grande époque de notre Théâtre-Français.

Digitized by Google

La comédie et le drame en Italie ont surtout pour appuis trois acteurs, dont le jeu se correspond à merveille, grace à une sympathie parfaite de manière et de talent. Admettez qu'un voyageur français arrive dans une ville d'Italie, avec l'espérance d'y rencontrer un opéra au moins passable. Il ne trouvera, le plus souvent, qu'une musique à peu près détestable, peu ou point d'orchestre, et de pauvres chanteurs qui lui défigureront d'une façon barbare les chefs-d'œuvre de Rossini.

Ne sachant que faire, et faute de théâtre chanté, ce Français se rendra donc un soir, par hasard, au théâtre déclamé. Quelle sera sa surprise, lorsqu'il verra paraître sur ces planches, qu'il jugeait d'avance abandonnées de tous les dieux, l'excellente et incomparable actrice Amalia Bettini, une émule de Fanny Kemble pour le pathétique et l'élan; quelquefois ne le cédant pas, dans les nuances, à Mlle Mars elle-même pour la délicatesse et le fini du jeu; en un mot, une de ces artistes qu'il faut voir, et qu'on ne peut oublier après qu'on l'a vue. J'imagine que ce Français se sentira à la fois bien surpris et bien ému. Dans les arts, la surprise est tout; on jouit deux fois du chef-d'œuvre qu'on découvre. C'est ainsi qu'on chercherait vainement à rendre ce qu'on éprouve à Florence quand on y va voir la *Madona del sacco* d'Andrea del Sarto. Cette fresque se trouve dans une des galeries de *la Chiesa S. S. Annonziata.* On s'en empare comme d'une passion : on espère que, grace à l'isolement, cette madone aura eu à subir un peu moins de regards profanes et de sots complimens que ses sœurs.

Ne craignons donc pas de recommander aux personnes qui visiteront l'Italie, le talent, si inconnu en France, d'Amalia Bettini. Si la gloire était toujours répartie avec justice, son portrait aurait déjà été exposé, par nos Reynolds des boulevarts, entre Mmes Pasta et Malibran. Ce que ces deux grandes cantatrices sont parvenues à rendre avec leur chant, Amalia Bettini l'exprime avec ses gestes, ses poses et son organe.

Il est curieux cependant d'entendre encore, dans certains foyers de Paris, des connaisseurs en fait d'art se demander sérieusement s'il est possible que les Italiens aient jamais de bons acteurs, s'ils ne sont pas trop grimaciers, trop gesticulateurs, trop en dehors, trop bouffons, pour être propres au théâtre, etc...

Une des meilleures preuves que l'instinct de la scène existe chez un peuple, c'est l'amour qu'il montre pour le théâtre et l'ancienneté de sa littérature dramatique. Est-il bien permis à nous Français de contester cette sorte de génie aux Italiens? nous qui ne sommes peut-être que leurs humbles élèves, en fait de drame comme en ce qui concerne la peinture, la sculpture et la musique! Lorsque nous en étions encore aux frères de la

Digitized by Google

Passion, l'Italie n'avait-elle pas, dès le XIVe siècle, un théâtre soutenu, comme le prouvent *la Sophonisbe* de Trissino, *l'Orbecche* de Giraldi, et l'immortelle Mandragore.

La musique a d'ailleurs long-temps absorbé chez les Italiens le goût de la comédie. Dans le siècle dernier, cet âge d'or du chant, pour peu qu'un acteur eût de la voix, il chantait l'opéra. Ceci est attesté par les mille rôles de bouffes qui existent dans les vieux ouvrages, surtout par certains airs de Cimarosa ou de Zingarelli, écrits, pour la plupart, sur une échelle de notes trois fois moins étendue que celle d'aujourd'hui. Les Lekain, les Molé, les Préville de cette époque se sont appelés Mombelli, Tacchinardi, David ou Crivielli !

Un autre fait contribua aussi à jeter dans la musique quand même, tous les talens d'acteurs : ce fut l'extinction de ce genre, si divertissant et si national, *la commedia dell'arte*, c'est-à-dire *la comédie d'improvisation*.

Quoi de plus libre, en effet, quoi de plus fou, quoi de plus propre au développement d'un acteur de génie ? Là, point de dialogue écrit, point de pièce, seulement un canevas que les acteurs remplissaient comme ils l'entendaient, et roulant toujours sur les démêlés de cinq personnages : Briguelo (premier zanni), Pulcinella (autre zanni), Pantalone, Cassandro et Isabella. Il n'y avait d'écrit que le sommaire de la scène : « Ici, Pulcinella rossera Cassandre; ici Isabella doit se rencontrer avec Pantalone; » chaque acteur inventait son personnage. Le président de Brosses ne craint pas de déclarer que les troupes d'acteurs qui, de son temps, représentaient *la commedia dell'arte* étaient au moins aussi bonnes qu'à Paris. Un *motu proprio* du grand-duc Léopold, qui lui fut dicté par les pédans, vint bientôt défendre la comédie d'improvisation.

Ensuite, comme, depuis quinze ou vingt ans, la France, l'Angleterre, l'Autriche et l'Espagne ont toujours continué à enlever aux Italiens leurs meilleurs artistes compositeurs et chanteurs, il leur a bien fallu, faute de musique, revenir au goût du drame et de la comédie. Le théâtre de M. Scribe n'a pas moins de vogue aujourd'hui à Rome, à Milan et à Florence, qu'à Londres et en Allemagne; on ne joue que cela partout. Il est vrai que les étrangers ont adopté la comédie de Scribe un peu comme ils adoptent tout ce qui vient de France. Une pièce parisienne est souvent la bien-venue comme un nouveau meuble de Lesage et une étoffe de Burtez. C'est pourtant grace au théâtre de M. Scribe que s'est surtout développé le talent d'Amalia Bettini. Ces mille rôles de demi-teinte, qui ont été écrits pour Mmes Perrin, Allan-Despréaux, Grévedon et Volnys, sont devenus,

Digitized by Google

entre les mains de l'actrice italienne, autant de personnages à vrais élancemens d'émotion et de pathétique. A Rome, cet hiver, on lui a fait répéter sept fois de suite *la Lettrice*. Non pas, cependant, qu'Amalia Bettini ait recours, dans son jeu, à de grands effets. Le fond de sa nature est au contraire une sorte de grace et de douce tristesse. C'est un instrument de peu d'étendue, peut-être, mais d'une harmonie charmante, et dont toutes les cordes parlent à l'ame.

Amalia Bettini a maintenant vingt-quatre ans; sans être précisément jolie, sa figure est de celles qui s'embellissent sur la scène. Elle est tout le contraire de ces belles statues d'actrices auxquelles le théâtre ne prête rien, et qui restent sur la scène dans leur expression ordinaire.

Son père était lui-même un fort bon acteur. Ayant joué un jour à Naples devant Murat, la reine voulut le connaître et fut charmée des graces et du naturel de sa fille Amalia. Elle la prit en affection, et la fit élever dans la meilleure pension de Naples. Amalia y apprit le dessin, la musique, les langues étrangères, et y reçut, en un mot, l'éducation distinguée qu'on n'accorde, en Italie, qu'aux filles de haute naissance.

La mort du père, des pertes d'argent, décidèrent plus tard la mère à faire entrer sa fille au théâtre. Amalia, que l'amour de la scène dévorait en secret, débuta à Trieste dans une pièce de Goldoni, où elle ne remplissait pourtant qu'un troisième rôle. Elle s'acquitta de cette tâche secondaire avec tant de bonheur, qu'elle fut rappelée à grands cris après la pièce, et le public exigea aussitôt que la jeune débutante prît le rôle principal.

Depuis ce début, la réputation d'Amalia Bettini n'a fait que grandir: tous les théâtres d'Italie se font une gloire de la posséder. Quand elle joue quelque part, on abandonne l'opéra et on ne va plus qu'à la comédie, chose qui ne s'était jamais vue avant elle!

Un des grands mérites de son jeu est de n'avoir aucun apprêt. Elle entre en scène, et elle marche, elle pleure, elle exprime la joie, la jalousie, le bonheur, la tristesse, avec la même simplicité, avec le même naturel que si elle était réellement jalouse, offensée, aimée ou trahie. Ce qu'on appelle en France *le dessin* d'un rôle, c'est-à-dire la préméditation de l'accent ou du geste, n'existe pas chez cette charmante actrice, qui transporte sur la scène, avec un rare bonheur, l'abandon et les caprices d'un enfant en pleine liberté.

Il faut dire aussi que l'amour, qu'elle peint si bien dans ses rôles, lui est presque toujours resté étranger. En Italie, où l'on ne ménage guère pourtant les vertus de théâtres, on n'a jamais prêté une seule intrigue à la Bettini. Peut-être même ce public, qui n'est ni vaniteux, ni exigeant

Digitized by Google

comme le nôtre, aime-t-il à savoir que son actrice favorite conserve sa vertu comme une sauve-garde de son talent. Peut-être aussi, pour les arts, l'amour rêvé vaut-il mieux que l'amour senti. A la manière dont la Bettini rend *la Lettrice*, *Malvina*, *Rodolfo*, et la plupart des pièces du théâtre du Gymnase, il est aisé de voir qu'elle apporte là tout le feu de sa force et de sa sensibilité. C'est une improvisatrice qui serait restée femme.

Les habitans de Pérouse ont fait frapper l'année dernière une médaille d'or en son honneur. L'exergue de cette médaille annonçait qu'aucun des souscripteurs n'avait même parlé à l'artiste.

De même que les pièces du Gymnase perdent en finesse et gagnent en franchise en passant par les traductions italiennes, il arrive aussi souvent que nos plus méchans mélodrames français, transportés en Italie, perdent beaucoup de leur enflure, et deviennent des pièces attachantes et pathétiques. Ainsi le peuple italien a toujours conservé l'instinct du beau et du vrai dans les arts; mais, par son existence politique, il se trouve qu'il n'a plus cette force de volonté que réclame l'invention.

Singulier phénomène qui met l'arrangeur aux prises avec le poète, et lui donne le dessus. L'esprit humain s'élève presque toujours de la faiblesse à la force, du chaos à la lumière; mais, rarement, il arrive à extraire d'une école torturée et fausse un genre naturel et vrai. Cette modification, que nos méchantes pièces françaises subissent en Italie, est peut-être une des plus grandes preuves du tact infini et du bon sens national en fait d'art. Stace ou Lucain naîtront bien de Virgile, mais jamais Virgile ne naîtra de Lucain ou de Stace. Le tour de force d'idées qu'on remarque ici ne doit être attribué qu'à l'asservissement du pays. Ces détails de pensée imprévus que l'Italie crée dans nos mauvaises pièces françaises, sont une sorte de vengeance exercée par elle contre la barbarie des oppresseurs.

L'Italie actuelle est donc loin d'être sans acteurs et sans pièces, comme on se le figure généralement en France. Les répertoires sont défrayés par les chefs-d'œuvre de Goldoni et de Giraud, les drames français, et surtout les pièces du Gymnase. Quant aux acteurs, à côté du nom d'Amalia Bettini, il serait injuste de ne pas placer l'acteur favori qui a été presque toujours le compagnon de ses succès, l'excellent Domeniconi, comédien du plus haut talent, qui rappelle Molé par la grace supérieure et la liberté de son jeu.

Domeniconi représente aussi bien les amoureux que les pères nobles, les personnages sérieux que les personnages comiques. Il a de l'embonpoint; mais, malgré l'ampleur de son ventre et de son costume, Dome-

Digitized by Google

niconi est un vrai modèle de noblesse et d'élégance. On oublie ce que les accessoires peuvent avoir chez lui de disgracieux lorsqu'on entend cette voix brève et accentuée, ce geste toujours si rapide et si vrai. L'Italien qui saura paraître élégant malgré l'épaisseur de sa taille aura, d'ailleurs, bien plus d'élégance réelle que tel amoureux français dont le talent repose sur la grace de ses habits et sa prononciation grasseyante. Ensuite, de cette indifférence des dehors résultent l'idéal et la perspective dramatique. Rappelons-nous, dans les pièces de Shakspeare, Coriolan, Brutus et Jules-César, représentés en costume castillan.

Domeniconi et Amalia Bettini jouant ensemble certaines pièces du Gymnase, riant aux éclats là où les acteurs de Paris se contentent de sourire, pleurant, se tordant là où les autres indiquent seulement l'émotion, font briller dans leur jeu un accord, un ensemble de talens, qu'on aurait peine à rencontrer peut-être sur toute autre scène d'Europe. Fleury et Mlle Contat n'entraient pas mieux dans les effets et les intentions l'un de l'autre.

Avec eux, on engage assez souvent le roi des comiques italiens, le Dieu de la farce, le célèbre Vestri qui fait partie de la famille des danseurs. Vestri réunit à cette gaieté loyale, à cette naïveté-modèle des anciens Zanni napolitains, le *brio* moderne, et cette finesse de l'ame, de goût, que Pellegrini déployait dans le rôle de Figaro. Les pièces de Goldoni, surtout *gli Amanti sessagenaj* de Berti, offrent à Vestri une nouvelle occasion de montrer toutes les ressources d'un des talens les plus originaux que la scène ait possédés. Si l'on fait la part des exigences du caractère italien, nul doute que Vestri ne rappelle Préville; passions populaires, gaieté, amour, verve et pétulance, son jeu est comme le véritable *Opera buffa*, la réunion de tous les bonheurs qui peuvent arriver à la fois à un homme.

Les Français qui verront Bettini, Domeniconi et Vestri, pourront connaître par eux-mêmes combien notre goût diffère de celui de l'Italie. Puis, comme chaque petit état de la Péninsule a son genre de noblesse, de grace ou de dignité, il est essentiel que le jeu de ces comédiens, qui vont sans cesse de Rome à Venise et de Venise à Naples, dépasse les frontières, et s'affranchisse des qualités qui ne conviendraient qu'à un seul peuple. De là vient la nécessité pour eux d'adopter plutôt le vrai pathétique que la tristesse de convention, et les passions larges au lieu des amours de détail.

Cette loi de transposition donne aussi à leur jeu un caractère fort singulier, qui ne peut guère être compris d'un étranger, s'il ne s'est fait Italien au moins durant cinq ou six mois. La plupart de nos comiques

Digitized by Google

français *vieillissent* le spectateur. Au contraire l'amour, tel que le rendent Amalia Bettini et Domeniconi, rajeunit, et met presque toujours une compensation à côté d'une peine; même dans les plus violens accès de leurs passions, on retrouve sans cesse une certaine candeur comme dans les airs de Cimarosa; tendresse naturelle au climat, qui se révèle dans les gestes et la voix des comédiens, pour peu que leur jeu soit vrai. Ils brillent surtout par *l'absence d'effet* et du sérieux absolu, qui donne tant d'avantage aux Italiens dans leurs spectacles comme dans leurs tableaux, leur architecture, et leurs statues.

Maintenant, on demandera peut-être s'il serait possible qu'Amalia Bettini vînt en France, et si ce voyage lui serait favorable? Ses succès seraient-ils les mêmes? y recueillerait-elle des couronnes? y retrouverait-elle ses admirateurs?

Il faut dire d'abord que le plus grand désir de la Bettini serait de débuter à Paris; car, avouons-le, peut-être à la honte de notre ingratitude politique, le but des espérances de l'artiste italien, n'est ni Rome, ni Milan, ni Florence : c'est Paris qu'il rêve, ce sont nos suffrages qu'il ambitionne.

Mais notre public français, si récalcitrant parfois, admettra-t-il le jeu d'une actrice qui est presque toujours à vingt-huit ou trente degrés de chaleur? Songera-t-on assez que les thuyas et les ananas ne mûrissent qu'en serre-chaude, tandis que la betterave et le colza poussent en plein champ. Rappelons-nous Kean, qu'on a si peu compris. Il serait triste qu'une actrice, de la réputation et du talent de la Bettini, vînt échouer contre le dédain d'un public qui ferait la petite bouche, et voudrait trouver sur la joue d'une Véronaise le fard de nos conventions parisiennes.

Amalia Bettini et Domeniconi seraient du reste, pour tous les pays du monde, ce qu'on appelle *gens de bonne compagnie* en Italie. La distinction de leurs sentimens et de leurs manières les fait recevoir volontiers dans le meilleur monde.

Ils y peuvent aller de pair avec les gens les mieux nés. Sans cela, ils ne seraient pas bons acteurs. Le comédien italien, s'il est vraiment digne d'éloge, sera meilleur peut-être que tout autre. Mais s'il est sans talent, il tombe au-dessous de tous, parce qu'il a, dans le détestable, le même abandon que dans le beau : il n'a pas, comme dans nos contrées occidentales, un certain amour-propre pour le sauver.

Espérons, cependant, que, tôt ou tard, le directeur d'un de nos grands théâtres s'arrangera pour faire connaître au public français ces talens d'acteurs si neufs et aussi curieux à étudier peut-être que les comédiens anglais. Mais avant de terminer cette esquisse, nous permettra-t-on de

Digitized by Google

prévoir le sentiment de vif bonheur que va éprouver Amalia Bettini en recevant cet hommage inattendu, si léger, mais d'un prix double pour elle, puisqu'il viendra de France ? Ces louanges lui parviendront peut-être au milieu des applaudissemens, dans le coin de quelques coulisses de *Valle* ou de *la Pergola*. Soyez sûr que ces pages seront mouillées de larmes douces et vraies comme celles de ses rôles. L'artiste, transportée, s'écriera comme dans cette pièce de Goldoni : « *Che bel contento ! che amore !* » Heureuses les femmes qui ont ainsi fait d'un art leur seule divinité. Quand on sait de quelle ame partent les accens d'Amalia Bettini, on croirait que le théâtre est pareil à ce temple de Diane, en Grèce, où les jeunes filles ne pouvaient entrer que vêtues de blanc, et seulement à l'heure où le jour commence à baisser.

ARNOULD FREMY.

Digitized by Google

# Revue du Monde Musical.

## ESMERALDA, OPÉRA EN 4 ACTES, DE Mlle BERTIN.

Une jeune femme écrivant un grand opéra, et de la même main qui pourrait filer une quenouille ou broder curieusement un mouchoir, une écharpe, construisant l'édifice colossal d'une partition; gouvernant à sa fantaisie toutes les puissances sonores d'un théâtre lyrique, pour combiner les effets d'orchestre avec les résultats des voix récitantes et chorales; assaisonnant les douces tenues des flûtes, des bassons, des clarinettes, avec les accords heurtés des trombones, le *pizzicato* des contrebasses, le *tremolo* des violes, les trilles des violons, c'est prodigieux, cela ne s'est jamais vu! Ce théâtre, où les musiciens les plus habiles n'arrivent qu'après des triomphes obtenus en d'autres lieux, n'avait point encore ouvert ses portes à des musiciennes. Voilà ce que disaient bon nombre d'habitués de l'Opéra le soir de la représentation d'*Esmeralda*. Ces amateurs ne craignaient pas de manifester avec franchise un étonnement qui ne faisait point honneur à leur érudition. Une demoiselle écrire un grand opéra! Pourquoi pas? Mme Gail, Mlle Loïsa Puget, n'ont-elles pas composé des opéras-comiques? Une jeune femme tracer des marches d'harmonie, ajuster des groupes d'instrumens de cuivre, et faire manœuvrer la grosse artillerie de l'orchestre! pourquoi pas? n'a-t-on pas vu Jules-César écrire des billets doux?

> Et de la même main qui gagnait les batailles
> Il poussait des soupirs...

Vous voyez que la poésie s'est empressée d'enregistrer ce fait mémorable; si je ne me trompe, c'est Malherbe qui, cette fois, était son greffier.

L'Académie française a fait un emprunt aux lois de Mahomet quand

Digitized by Google

elle a composé ses réglemens. Elle a banni les femmes de son paradis. L'auteur la plus divine, la poète, l'historienne, la philosophe, toutes les dixièmes muses proclamées à toutes les époques, n'ont pu s'asseoir et reposer leurs graces ingénieuses sur un des quarante fauteuils par la seule raison qu'elles portaient des jupons, ces jupons eussent-ils été de velours comme le vêtement inférieur, les cuissarts, du troubadour Fontenelle. Cette loi d'exception, cette omnipotence que la barbe a su mettre de son côté, ces mesures prohibitives n'ont pas été adoptées par toutes les académies, et c'est fort heureux. La galanterie a de tous les temps été le lot et le partage de notre Académie royale de Musique; si elle ouvrait ses portes aux actrices, aux cantatrices, aux danseuses, elle n'adressait pas des invitations moins pressantes et moins aimables aux musiciennes qui pouvaient ajouter de nouvelles partitions à son répertoire. C'est à l'Académie royale de Musique, à l'Opéra, que les virtuoses de ce genre ont été admises en plus grand nombre. J'en ai déjà vu quatre se signaler sur ce théâtre privilégié; il est vrai que je commence à n'être plus un enfant, je touche à l'âge de raison, déplorable calamité! D'abord M^lle^ Beaumesnil, actrice de l'Opéra, cantatrice à voix légère et gracieuse, la Damoreau de 1785; elle écrivit la partition de *Tibulle* qui réussit complètement et resta long-temps à la scène. M^me^ d'Autremont, qui devint ensuite M^me^ de Bourdic, et plus tard M^me^ Viot; celle-ci ne visait pas si haut, elle se bornait à écrire des livrets, *la Forêt de Brahma* allait être représentée quand M^me^ Viot mourut; les auteurs d'opéras ne doivent pas manquer à l'appel de cette manière; s'ils ne donnent pas l'exemple de l'exactitude, il faut désespérer de la mise en scène de leur ouvrage. Avant d'arriver à M^lle^ Bertin, je dois parler encore de *Praxitèle, ou la Ceinture*, que M^me^ de Vismes, femme du directeur du théâtre de la République et des Arts, fit représenter en 1801. On applaudit beaucoup dans l'œuvre de cette musicienne un chœur d'artistes; l'air chanté par l'Amour fit fureur, on voulut l'entendre une seconde fois. Un air de M^lle^ Bertin a été reçu avec le même enthousiasme, on l'a fait répéter, et pourtant, il n'est pas chanté par un Amour. M^me^ Saintonge, M^me^ Jacquet-Laguerre, qu'il ne faut pas confondre avec M^lle^ Laguerre, M^lle^ Duval, et d'autres encore, que je n'oublierai point dans les articles historiques sur l'Académie royale de Musique ont aussi donné des partitions à ce théâtre.

Il n'est donc pas étonnant que M^lle^ Bertin ait composé un opéra et l'ait fait représenter sur la scène où tant d'autres musiciennes s'étaient déjà signalées. La science de la composition n'est point au-dessus de l'intelligence féminine. Il est vrai que la plupart des virtuoses de ce genre se bornent à trouver quelques mélodies gracieuses qu'elles livrent ensuite à un faiseur, qui les ajuste et les polit. M^lle^ Bertin n'a jamais procédé de cette manière; tout ce qu'elle a fait entendre est vraiment d'elle pour le fond et pour la forme; je puis l'affirmer hautement, moi qui l'ai vue travailler, moi qui l'ai vue commencer, suivre et terminer plusieurs morceaux; moi qui lui ai donné parfois les conseils qu'elle m'a demandés, et qu'elle n'a

Digitized by Google

jamais suivis. Ce qu'il y a de surprenant, d'extraordinaire, c'est qu'elle ait choisi le style sérieux, tragique, et se soit ainsi frayé une route dans un genre que les femmes avaient, jusqu'à ce jour, négligé pour de bonnes raisons. Le style sérieux exige une étude profonde des ressources de l'art; si l'on possède les connaissances nécessaires, les difficultés disparaissent, et le musicien habile réussit alors bien plus aisément dans la tragédie que dans l'opéra-bouffon. La comédie chantée demande plus de frais d'invention, une abondance de mélodies dont les opéras sérieux savent se passer au besoin. En règle générale, une tentative, un essai timide, sera plus facile dans l'opéra-comique. Si l'on vise au succès avec un talent qui marche dans sa force, l'opéra sérieux offrira des chances infiniment plus favorables. Chacun suit l'impulsion de son génie; Mlle Bertin nous a montré dans *Fausto*, dans *Esmeralda*, qu'elle se sentait appelée à traiter les scènes les plus terribles et les plus fortement colorées du drame chanté. Elle n'est pas la seule, et parmi les virtuoses de la capitale, je puis citer deux femmes, que des études fortes et consciencieuses ont initiées aux mystères de l'harmonie et de la composition; Mmes Farrenc et Anna Molinos ne reculeraient certainement pas devant une tragédie lyrique en cinq actes.

M. Victor Hugo a suivi l'exemple de MM. Ancelot et Paul de Kock, auteurs qui savent tirer d'un sac deux moutures, en faisant des comédies avec leurs romans. Voici comment M. Hugo a transporté sur la scène les principaux évènemens de *Notre-Dame de Paris*, et les a encadrés dans les peintures de MM. Philastre et Cambon. *Esmeralda* n'est pas précisément une pièce, c'est une suite de tableaux dramatiques, dont les sujets ne seront bien compris que par les lecteurs du roman. Les personnages et leur position une fois connus, on suit aisément l'auteur du livret, on devine ce qu'il a oublié d'expliquer. Au lever du rideau, la scène représente la cour des Miracles; les gueux y fourmillent; Esmeralda, la jolie Bohémienne, est au milieu de cette ignoble troupe; Frollo, l'archidiacre de Notre-Dame, y figure aussi. Déguisé, ce prêtre vient y chercher l'objet de son amour, Esmeralda. Quasimodo, le sonneur, que les truands ont nommé pape des fous, arrive porté sur un brancard. Frollo fait arrêter le cortége grotesque, arrache la chape et la tiare au pontife tortu, et lui donne l'ordre d'enlever Esmeralda. Le sonneur obéit. La foule s'est retirée, Quasimodo saisit la Bohémienne; mais Phœbus, le capitaine du guet, s'empare de tous les deux. Le sonneur est conduit en prison, Phœbus devient amoureux d'Esmeralda, et lui donne son écharpe.

Quasimodo est au pilori pour expier son crime; le peuple se rit de lui; le patient demande à boire, Esmeralda monte sur l'échafaud et va le désaltérer.

Phœbus doit épouser Fleur-de-Lis de Gondelaurier; il arrive chez sa fiancée avec nombreuse compagnie. On entend au dehors une musique étrange, c'est la Bohémienne qui danse dans la rue; on la fait monter pour divertir la société. Esmeralda se présente, Mlle de Gondelaurier reconnaît en elle une rivale, puisqu'elle porte l'écharpe de Phœbus, écharpe que

Digitized by Google

Fleur-de-Lis avait brodée pour son infidèle. On veut chasser la Bohémienne, Phœbus se déclare son chevalier et l'emmène triomphante.

Le capitaine et ses amis boivent au cabaret, il leur fait part de sa bonne fortune. Frollo l'entend, l'arrête au moment où il court au rendez-vous, et lui dit :

> Phœbus, si vous passez le seuil de cette porte...
> — Vous êtes fou ! — Vous êtes mort.

Le cinquième tableau représente le boudoir de Clopin-Trouillefou, véritable taudis. Esmeralda vient y trouver son amant, Frollo, caché les écoute, les épie, et finit par frapper le capitaine avec un poignard. Le prêtre saute par la croisée, Phœbus tombe, il n'est pas tout-à-fait mort.

On accuse Esmeralda de ce meurtre avec préméditation et guet-à-pens. La pauvre fille est en prison; Frollo, comme le bailli de *la Pie voleuse*, qui existait bien avant M. Hugo, lui dit qu'il peut la sauver si elle veut l'aimer. La Bohémienne répond de même que Ninette; la Bohémienne sera pendue comme la servante de Palaiseau.

Le septième tableau nous montre la porte de Notre-Dame, elle est fermée, Quasimodo est assis sur les marches du perron, il est en humeur joyeuse et chante un air charmant et pittoresque. Ce brave homme ne se doute pas que la jolie fille, sa bienfaitrice, va bientôt faire amende honorable devant l'église avant d'être menée à l'échafaud. Le cortége funèbre défile, Esmeralda paraît, les portes s'ouvrent, on voit la nef de la cathédrale, le clergé descend ayant son chef en tête. Frollo vient encore solliciter la condamnée; elle le repousse avec horreur. La Bohémienne sera livrée au bras séculier. Quasimodo veille sur elle. Il la saisit une seconde fois, l'enlève, la dépose dans l'église et crie : Asile! asile! mais ce droit sacré ne peut être invoqué que pour une chrétienne, Esmeralda est de nouveau en péril; elle serait pendue si Phœbus n'arrivait à temps pour nommer et désigner son assassin. Les archers s'emparent de Frollo, et Phœbus tombe mort, sa blessure s'est rouverte. La pièce est finie, et le rideau se baisse au moment où je pensais que l'archidiacre allait emprunter une jonglerie à Tartuffe ou à Mahomet en profitant de la mort subite de son accusateur.

Le livret de M. Hugo présente la réunion des scènes vives et pétulantes du populaire de Paris aux situations les plus touchantes; la représentation en est pleine d'intérêt. Il se fait remarquer par des strophes bien rhythmées, et c'est un avantage précieux pour le musicien. Certes, l'auteur des Djins et de la Ronde du Sabbat devait suivre en cette occasion la bonne route qu'il s'était ouverte. L'ouvrage de M. Hugo n'est point sans reproche pourtant; il rhythme bien, mais il rhythme pour son compte, pour sa propre satisfaction, et non afin de servir son collaborateur. Il met souvent deux rimes dures de suite, ce qui rompt toute cadence; il conclut sa phrase et la ferme par un point, avant que la phrase musicale ait pu être achevée. Il faut qu'une strophe de huit vers soit divisée en deux qua-

Digitized by Google

trains; si le point se trouve après le troisième vers, le musicien sera obligé de répéter un de ces trois premiers vers, et de supprimer un des cinq autres qui viennent après, afin de procéder régulièrement. Les vers trop courts tels que :

Viens, ma reine,
Ma sirène, etc.

sont d'un mauvais effet en musique, il semble que le chanteur récite une page du *Dictionnaire des Rimes*. De tels vers ne pourraient figurer que dans un opéra bouffon.

On a critiqué la *nuit d'ébène* de Quasimodo, disant qu'avec l'ébène on fait des manches de couteau et non pas des nuits, et que le sonneur se lançait trop vivement dans le champ de la métaphore. C'est une chicane; il faut se reporter au temps où se passe l'action : en 1480, les chansons des troubadours étaient chantées alors à Paris comme en Provence, Quasimodo les connaissait sans doute, il avait remarqué ce vers : *Niu dé pégue*, nuit de poix; l'expression lui a paru pittoresque, il s'en est emparé.

Le nouvel opéra n'a point d'ouverture, il commence par une introduction qui se lie aux premières scènes, et dont le motif reparaît ensuite au moment de la catastrophe, quand Esmeralda vient faire amende honorable. Ce motif est d'un beau caractère, sa couleur sombre et sévère convient admirablement au sujet. Le chœur des truands, celui du peuple qui entoure le pilori, ont été remarqués; la mélodie en est originale. La marche du guet est bien modulée et d'un effet musical agréable, mais les repos n'y sont pas déterminés d'une manière assez positive. Quand on entend un morceau de cette espèce, il faut voir où l'on poserait le pied gauche et le pied droit si l'on avait à défiler sur cette symphonie. L'air de Frollo me semble plus bizarre qu'expressif. Le duo chanté par Esmeralda et Phœbus abonde en mélodies gracieuses, mises en œuvre avec beaucoup d'artifice : le ténor module d'une manière très heureuse pendant que le soprane reste ferme à son poste. Je passe peut-être un peu trop légèrement sur l'air de Phœbus, pour arriver au finale du second acte, à la ravissante cantilène de l'*andante* en *la*. Ce chant est une véritable bonne fortune, et le public en a fait sur-le-champ des complimens à l'auteur. La strette du finale, chaudement exécutée, a été couverte d'applaudissemens.

Le chœur des buveurs prend une allure pleine de franchise dans sa seconde partie; le début pourrait en être plus animé. La modulation en *la bémol* mérite d'être signalée. Le trio, bien conduit, est un morceau de scène que le public écoute avec un vif intérêt. Je m'aperçois que j'oublie le duo de Frollo et de Phœbus, tout préoccupé que je suis de celui que ce même Frollo chante avec Esmeralda, et que M^lle^ Bertin a traité avec une vigueur de coloris, une véhémence de passion, qui ont maîtrisé l'auditoire. Il y a de beaux élans de douleur et de mélancolie dans la romance qu'Esmeralda chante dans la prison; ce morceau, d'un mouvement lent, est

Digitized by Google

un peu trop prolongé. Le trait des cors est charmant; il serait mieux goûté s'il n'était dit que deux fois au lieu de quatre. Je sais bien que le changement de mode lui donne un air de nouveauté qui motiverait les trois répétitions : je ne trouve pas cette raison suffisante.

L'air de Quasimodo, le chant du sonneur qui se réjouit en entendant les cloches, est un tableau musical achevé; les images pittoresques de l'orchestre, le rhythme original et plein de franchise de l'accompagnement, la belle voix de Massol dominant cet ensemble, attaqué de part et d'autre avec toute la verve que Mlle Bertin a su lui imprimer, ont excité des transports d'enthousiasme. Un tonnerre d'applaudissemens a signalé la dernière cadence du chanteur, il n'a cessé de gronder que pour laisser le champ libre aux réclamations les plus flatteuses et les plus unanimes. *Bis! Bis!* s'est-on écrié de toutes parts; Massol a répété son air avec un nouveau succès, et ce *bis* est maintenant de tradition; l'air de Quasimodo fait fortune à l'Opéra, il va bientôt paraître au concert; il deviendra populaire. La manière dont les parties d'orchestre sont disposées, l'emploi trop fréquent des dissonnances et des instrumens de cuivre, la supériorité des ensembles sur les solos, témoignent, il est vrai, de l'inexpérience de l'auteur; mais on ne saurait sans injustice se refuser à reconnaître tout ce qu'il faut de talent sérieux et d'énergie pour une composition pareille.

Sept décors se déploient dans les quatre actes d'*Esmeralda*, ils sont tous d'une grande vérité. L'église de Notre-Dame y figure trois fois, et, par sa position, indique parfaitement le lieu de la scène. Paris, au coucher du soleil, vu du quai Saint-Bernard, est d'un effet charmant; l'intérieur de Notre-Dame fait beaucoup d'honneur au pinceau de MM. Philastre et Cambon. Si les costumes des truands sont d'un aspect assez désagréable, on retrouve chez Mme de Gondelaurier tout le luxe des seigneurs et des dames de ce temps.

Frollo, Phœbus, Quasimodo, Clopin, Esmeralda, Fleur-de-lis, sont représentés par Levasseur, Nourrit, Massol, Wartel, Mlles Falcon et Jawureck. Levasseur a mis beaucoup de force et de chaleur dramatique dans le rôle de Frollo. Nourrit a bien saisi le caractère du blond Phœbus de Châteaupers, il s'est montré chanteur habile. Mlle Falcon s'est signalée dans la partie gracieuse de son rôle et dans les scènes douloureuses du dernier acte. Massol, qui avait déjà fait preuve d'un grand talent dans *Ali-Baba*, s'est surpassé comme acteur et comme chanteur. La pièce a été assez bien jouée, et l'on aura une idée du soin que l'on a mis à son exécution, en apprenant que Serda et Alexis ont bien voulu accepter des parties secondaires.

CASTIL-BLAZE.



Digitized by Google

# BULLETIN.

Les familles royales paraissent avoir seules, depuis un mois, le privilége d'occuper la presse et d'alimenter les conversations de leurs imprudences et de leurs deuils. Hier c'était un neveu de Napoléon qui réclamait la couronne de France à cent lieues de la capitale, et espérait entraîner toute une population en se coiffant du tricorne historique auquel il ne manquait qu'une condition essentielle pour ressembler au petit chapeau de l'empereur, celle d'avoir été noirci par la fumée de vingt batailles; aujourd'hui c'est le chef de la branche aînée des Bourbons qui s'éteint obscurément dans une ville de Bohême, à l'âge de 80 ans. On a remarqué que Charles X était le premier roi de France qui eût vécu jusqu'à un âge aussi avancé; on aurait pu remarquer un fait bien plus grave, c'est qu'il est le premier Bourbon mort sur la terre d'exil. Nous ne disons pas ceci par une vaine ostentation, mais parce qu'il est important de constater que, dans la lutte commencée avant 1789, entre les principes absolutistes et les principes de liberté, ces derniers, après bien des épreuves et des traverses, ont enfin eu le dernier mot; et que le représentant de toutes les vieilles idées, l'homme qui se vantait de n'avoir jamais modifié ses opinions, et dont la vie semble s'être prolongée outre mesure pour donner à la liberté le temps d'asseoir définitivement son triomphe, que Charles X enfin est mort vaincu et exilé. C'est là un enseignement sérieux !

Charles X avait, dit-on, coutume de répéter que le marquis de Lafayette et lui étaient les deux seuls hommes qui n'eussent jamais varié. Il n'est pas inutile de rapprocher la fin de ces deux adversaires et de montrer comment le temps juge en dernier ressort les partis et les hommes. Lafayette, après avoir passé sa jeunesse dans les cachots d'Olmutz, repose dans la terre de la patrie, et Charles X, après avoir occupé le trône de France, meurt exilé en Bohême. Charles X était un homme d'un autre siècle : il avait pu assister au petit lever de Mme Du Barry, il avait troublé de ses désordres la cour de Louis XVI,

Digitized by Google

et les pères de nos pères le rencontrèrent parmi les adversaires des premières réformes réclamées par l'assemblée des notables en 1787. L'ancien protecteur de Calonne ne trouva, en 1829, personne plus propre à remplir ses désirs que M. de Polignac. Cette volonté immuable de Charles X ne saurait être invoquée en sa faveur. Y a-t-il donc plus de mérite et de gloire à méconnaître son siècle et le progrès des temps qu'à profiter des leçons de l'exil, que Dieu ne prodigue pourtant pas en vain aux rois?

Autant nous tenons à établir que la contre-révolution, personnifiée dans Charles X et bannie à jamais du sol de la France, est morte avec lui sur la terre étrangère, autant nous trouvons naturel d'établir une distinction entre le chef de l'état et le chef de famille. Nous ne saurions donc blâmer, pour notre part, la décision prise par les membres de la famille d'Orléans, de porter le deuil du roi Charles X; il n'y a rien dans cette conduite qui offre le caractère d'un acte public, et qui puisse être interprété dans un sens politique; c'est simplement l'accomplissement d'un devoir de la vie privée, qui n'est de nature à soulever aucune réclamation sérieuse. D'ailleurs, comme on l'a dit fort spirituellement, « l'on porte toujours le deuil de ceux dont on hérite. » Peut-être, à ce compte, le parti légitimiste, qui n'hérite de rien du tout, pourrait-il se dispenser de déguiser, sous des habits de deuil, le plaisir que lui cause la disparition d'un vieillard dont la présence entretenait une division fatale dans la petite armée qui se rallie autour du prétendant.

La contre-révolution tentée par dona Maria a complètement échoué devant l'attitude de la garde nationale de Lisbonne. C'est, appuyée sur un régiment qui, après avoir proclamé la constitution de 1820, offrait de repasser, par une nouvelle défection, sous les drapeaux de la royauté, que dona Maria a conçu l'espoir de rétablir la constitution de don Pedro. L'escadre anglaise a débarqué trois cents hommes, qui, après avoir assisté, l'arme au bras, à la lutte des deux partis, ont dû se retirer, sur l'injonction du parti vainqueur. La presse anglaise attaque vivement la conduite de lord Palmerston, et l'accuse d'avoir compromis la dignité de l'Angleterre. Il est certain que la résolution de dona Maria prouve tout au moins une grande imprévoyance. L'ancien ministre de l'intérieur, M. Freire, a péri, et les principaux chefs du mouvement se sont réfugiés à bord de l'escadre anglaise. La reine a été saluée par les applaudissemens de la garde nationale qui s'était formée en deux haies sur son passage, du château de Belem, où elle s'était réfugiée, au palais des Necessidades.

Les généraux espagnols, attachés à la poursuite de Gomez, donnent à peine signe de vie. Un corps d'élite, commandé par Narvaez, est parti de Madrid en promettant, comme ses devanciers, d'atteindre cet infatigable guerillero, qui pille et ravage impunément les plus belles provinces d'Espagne. Les cortès continuent leurs discussions sur la constitution de 1812, qui est modifiée dans le sens le plus modéré.

La mort de M. Raynouard laisse une place vacante à l'Académie française. Quelques mois se sont à peine écoulés depuis le jour où M. Lebrun,

Digitized by Google

répondant à M. de Salvandy, et venant à rappeler combien la mort était prompte à creuser de nouvelles tombes sous chaque fauteuil d'académicien, prononçait ces paroles : « De tous les membres qui remplissaient cette enceinte au commencement de l'année 1811, deux seulement siégent encore aujourd'hui parmi nous, l'auteur des *Templiers* et l'auteur d'*Agamemnon*. » M. Lemercier survit seul, et M. Raynouard ne fera plus une glorieuse exception à cette loi fatale, qui lui avait déjà ravi trente-huit de ses collègues. Ce n'était pourtant point tant à sa belle tragédie des *Templiers* et à la part qu'il prit avec MM. Lainé et de Flauguergues dans la rédaction de cette adresse qui irrita si fort Napoléon, que M. Raynouard devait sa réputation. Ses travaux de tout genre sur la langue romane forment son véritable titre scientifique, et sont le plus solide fondement de sa gloire. Parmi les prétendans au fauteuil de M. Raynouard, la seule candidature que nous sachions qui ait quelqu'importance est celle de M. Mignet, l'historien si profond, si concis, si dramatique, de la révolution française. Sous la plume de M. Mignet, les faits viennent se grouper d'eux-mêmes avec une lucidité merveilleuse, et son style grave, simple et énergique, leur donne un relief tout nouveau. C'est avec un égal bonheur, une égale intelligence des hommes et des temps, que M. Mignet a écrit la remarquable introduction qui précède la collection de documens relatifs à l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne; enfin, M. Mignet met en ce moment la dernière main à un grand ouvrage sur la réforme et l'histoire du XVI^e siècle, ouvrage pour lequel il n'a épargné ni recherches ni voyages; plusieurs fragmens, lus par lui à l'Académie des sciences morales, peuvent donner une idée du caractère et du style d'un pareil livre sur une pareille époque. On ne saurait trop louer M. Mignet de la modestie pleine d'élévation et de dévouement avec laquelle il s'est consacré tout entier à des travaux historiques et littéraires : il a combattu avec courage et talent la restauration, et il est resté fidèle à tous les glorieux souvenirs d'indépendance et de dignité nationale. L'Académie ne saurait faire de choix plus convenable et plus légitime. M. Mignet est un écrivain nourri des plus pures traditions de la langue française, et n'ayant jamais recours à aucun artifice de style pour aiguiser sa pensée, toujours si limpide, si logique et si profonde. Est-il nécessaire d'ajouter que, fidèle à son caractère littéraire, M. Mignet s'est toujours fait remarquer par la manière obligeante avec laquelle il a ouvert les archives étrangères à tous les gens de lettres, et mis lui-même à la disposition de la science historique tous les renseignemens désirables. Nous ne voyons pas que l'élection de M. Mignet puisse rencontrer de concurrence sérieuse; et, en vérité, ce sera là un choix qui honorera l'Académie, et obtiendra l'approbation de tous les hommes littéraires, qui ont à cœur de voir l'Académie se recruter parmi les penseurs et les écrivains solides et durables.

— Les deux théâtres du Palais-Royal et des Variétés ont donné cette semaine, le premier un petit vaudeville intitulé : *les Deux Coupables*. Il

Digitized by Google

n'y a, en vérité, de coupables dans cette représentation que les auteurs, heureusement le crime n'est pas grand, et peut facilement se réparer. Vernet est rentré aux Variétés dans une parodie du Diable boiteux. Trois cœurs de femmes lui sont successivement immolés, un cœur de grisette, un cœur de danseuse, un cœur de veuve; le choix est embarrassant, en vérité, surtout pour un homme d'esprit comme M. Vernet : aussi hésite-t-il pendant trois actes, mais il finit par se décider pour le cœur de la grisette. La démocratie l'a toujours emporté au théâtre des Variétés. Mlle Dejazet paraîtra ce soir au Palais-Royal sous la guimpe d'une carmélite, et jamais son espièglerie n'aura été plus piquante qu'en empruntant les dehors de la pruderie de couvent. Mme Albert (car la province nous renvoie toutes les jeunes premières) rentrera également au Vaudeville dans : *Une rivale*.

— Les peuples sont comme les auteurs et les jolies femmes; ce qu'ils demandent, avant tout, c'est qu'on parle d'eux, qu'on fasse de leurs mœurs, de leurs institutions, de leur littérature, le sujet d'une conversation, d'un voyage ou d'un livre. Montesquieu a dit qu'il fallait envier le sort des peuples dont l'histoire peut se résumer en quelques pages; nous pensons, au contraire, que ces peuples-là seraient en droit de s'écrier comme Ajax :

Dieu, rends-nous la lumière, et combats contre nous!

On ne peut appliquer à l'existence d'un peuple les mots de bonheur ou de malheur; un peuple n'est ni heureux, ni malheureux; il est grand, fort, magnanime, glorieux, ou il est petit, faible, servile et obscur. Pour lui le repos, c'est la mort. A ce compte aucun peuple n'est plus vivant que l'Angleterre, aucun ne fait preuve au dehors de plus de force et d'activité, aucun enfin n'est plus curieux et plus occupé de ce qu'on peut dire de lui. Un récit de voyage en pays lointain est toujours bien accueilli en Angleterre, et défraie par de nombreux extraits les pages des *magazines*. Le mot de *tourist* a passé de la langue anglaise dans celle de tous les peuples de l'Europe. Qu'est-ce donc quand il s'agit de l'Angleterre elle-même, et que le *tourist* est un étranger, un homme grave, connu par d'importans travaux, l'auteur de l'*Histoire des Hohenstauffen*, M. de Raumer, enfin ?

Les lettres de M. de Raumer (1) ont obtenu un grand succès de curiosité en Angleterre, et elles avaient un droit incontestable aux honneurs d'une traduction française. Ces lettres sont surtout politiques et biographiques. Différentes discussions mémorables du parlement anglais y sont analysées, commentées, éclaircies d'une façon remarquable, entre autres la question de la réforme parlementaire, des dîmes irlandaises, des corporations municipales, de l'appropriation des biens de l'église à l'instruction publique. M. de Raumer manque de coloris et de trait; il fait rarement poser devant vous les orateurs et les hommes d'état;

(1) 2 vol. in-8o. Chez Fournier, rue des Petits-Augustins, 26.

Digitized by Google

il a vu Robert Peel et O'Connell dans leur robe de chambre, il ne nous les montre pas hommes d'état et luttant à la tribune d'ironie et de sarcasmes. Les documens statistiques sur le nombre des électeurs et des propriétaires, sur les théâtres, les impôts, le commerce intérieur et extérieur, sur les manufactures, l'administration de la justice, les sciences, les académies, la presse anglaise, abondent dans ce livre. La partie pittoresque est moins intéressante, sauf une visite à la galerie nationale de peinture, la description de deux immenses *Festivals*, et celle d'un raout chez le marquis de L. « Il faut n'avoir, dit l'auteur, aucune idée de ce que c'est qu'un raout anglais pour entretenir l'absurde espoir d'y être remarqué; je croyais déjà avoir fait un certain progrès dans la science du monde, quand je fus parvenu à me convaincre que le but de ces réunions n'est ni de causer, ni de manger, ni de boire; je me dis alors que sans doute on venait pour voir et être vu, mais j'ai eu hier au soir la preuve que ce n'était pas encore cela, car les choses, ou plutôt les personnes, s'arrangèrent de façon qu'on ne pouvait pas même les voir. A Paris, on réunit souvent vingt ou trente personnes de plus qu'il n'y a de chaises, mais ici on réunit à la lettre plus de personnes qu'il n'y a d'espace pour se tenir debout; on était réellement plus serré que dans la presse de la rue. Il arrive souvent que dans ces salons, les hommes et les femmes sont si rapprochés, qu'il n'y a qu'un usage reconnu ou une nécessité absolue qui puisse empêcher d'y trouver de l'inconvenance; il me fallut une grande demi-heure pour arriver du salon du fond jusqu'à la porte, et quand je sortis de la maison à deux heures du matin, je rencontrai encore des personnes qui y entraient. Le nombre des voitures était encore si grand, que je vis des dames descendre dans la rue et traverser à pied la longue cour de l'hôtel pour arriver plus vite.... Les hommes portaient pour la plupart des uniformes écarlates, quelques-uns étaient en habits de cour brodés, la bourse de cheveux attachés derrière l'habit; la grande majorité des dames étaient en blanc, les souliers de taffetas blanc, les bas teints ou si minces, que les pieds semblaient être nus; il n'y avait que cinq ou six jeunes personnes qui fussent absolument nu-tête, toutes les autres femmes, jeunes ou vieilles, portaient plusieurs plumes d'autruche blanches, attachées dans les nattes qui s'étageaient derrière la tête; par devant, c'était un diadème d'or ou une fleur, ou une parure de diamans d'une grande richesse. »

On voit que le professeur d'histoire à Berlin sait passer du grave au doux, du plaisant au sévère; mais c'est surtout aux hommes politiques que s'adresse le livre de M. de Raumer qui a su être impartial tout en restant Prussien quand même.

Un Français, M. Simon, a publié, de son côté, sous le titre d'*Observations recueillies en Angleterre*, le résultat d'un voyage dans la Grande-Bretagne pendant l'année 1835. Les observations de M. Simon manquent complètement d'élévation et d'intérêt; c'est une narration simple et facile de ce qui frappe, tout d'abord, dans un pays étranger, par opposition

Digitized by Google

au pays d'où l'on sort, mais sans aucun rapprochement piquant, sans aucune induction féconde; les faits rapportés par M. Simon sont vrais en eux-mêmes, mais ils auraient souvent besoin d'être complétés par d'autres faits, non moins importans, et qui sont plus ou moins laissés en oubli; la partie morale, littéraire, intellectuelle, y est fort peu développée; on y chercherait en vain un aperçu de la physionomie politique. Les hommes du XVIII^e siècle procédaient d'une tout autre manière; ils songeaient bien moins à décrire le côté pittoresque et matériel d'un pays qu'à étudier sa civilisation et son esprit. Ils songeaient, avant tout, à tirer des conclusions pour eux-mêmes, pour leurs doctrines, pour leur propre pays. Le président de Brosses, ce grave commentateur de Salluste, voyageant en Italie en 1735, écrit à ses amis de Dijon des lettres étincelantes de verve, de saillies et d'un goût parfait; mais pour ne parler que de l'Angleterre, Montesquieu, qui visita ce pays en 1729 avec lord Chesterfield, a laissé quelques *notes*, malheureusement trop peu nombreuses, qui décèlent le coup d'œil profond et intelligent de l'homme d'état et du moraliste. Enfin, Voltaire, dans ses *Lettres sur les Anglais*, a véritablement fait connaître l'Angleterre à la France, l'Angleterre morale, l'Angleterre représentée par Newton, Bacon, Pope, Dryden, Butler, Shakspeare, dont il a traduit en beaux vers les grandes pensées. Rien de plus éloquent, de plus net, de plus élevé que ces lettres de Voltaire; on y trouve, il est vrai, moins de chiffres et de renseignemens statistiques sur le prix des laines ou de la houille, mais en revanche, un coup d'œil philosophique qui ne laisse rien échapper d'important et qui ne s'épargne pas l'éloquence et les conclusions pratiques. « Le but du gouvernement anglais n'est point de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ses voisins n'en fassent. Ce peuple n'est pas seulement jaloux de sa liberté, il l'est encore de celle des autres; les Anglais étaient acharnés contre Louis XIV, uniquement, parce qu'ils lui croyaient de l'ambition. Il en a coûté sans doute pour établir la liberté en Angleterre, c'est dans des mers de sang qu'on a noyé l'idole du pouvoir despotique; mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher leurs lois. Les autres nations n'ont pas eu moins de troubles, n'ont pas versé moins de sang; mais ce sang qu'elles ont répandu pour la cause de leur liberté, n'a fait que cimenter leur servitude. » Voilà en quel style et de quelle façon on parlait des choses et des hommes des autres pays au XVIII^e siècle.

— M. Mérimée, inspecteur des monumens historiques, vient de publier un second volume de *Notes* (1), car c'est le nom modeste que M. Mérimée donne à un ouvrage où il est arrivé, par une concision préméditée, à présenter sur les monumens de notre France les aperçus les plus nets et les plus substantiels. M. Mérimée, qui a précédemment visité le midi de la France, parcourt aujourd'hui l'ouest, et notam-

(1) 1 vol. in-8°, chez Fournier, rue des Petits-Augustins, 26.

Digitized by Google

ment toute la péninsule armoricaine. Prenant son point de départ à Chartres, il traverse successivement le Mans, Solesmes et son abbaye, fameuse par un groupe de statues d'une antiquité d'ailleurs peu reculée et plus encore par la réunion d'hommes laborieux qui y ont établi le noyau d'une nouvelle congrégation de bénédictins; Rennes, rebâtie presque tout entière après l'incendie de 1720; et enfin les quatre provinces bretonnes, Treguier, Vannes, le pays de Léon et celui de Cornouailles. M. Mérimée est revenu par Nantes, Angers, Poitiers. L'érudition de M. Mérimée est réelle, droite et ne se ménageant pas l'esprit. Il faut le louer surtout d'avoir évité l'enthousiasme officiel et d'avoir parlé de l'art sans phrases. M. Mérimée n'a pu se garder aussi complètement d'un autre écueil, qui est l'abus des termes techniques, dont la profusion rend la lecture de son livre, par momens, pénible.

— M. Rosseeuw Saint-Hilaire vient de publier le premier volume d'une nouvelle *Histoire d'Espagne* (1). Ce livre, fruit de longues et sérieuses études, a tout le mérite de l'à-propos. Les faits sont présentés avec méthode et clarté; une sage critique a servi de guide à l'auteur qui a recouru lui-même aux sources originales. Cette première partie embrasse la période de la domination des Goths, et s'arrête à l'invasion des Arabes. Ce début fait désirer que M. Saint-Hilaire ne mette point de retard dans cette intéressante publication.

— Le tome XXVIII de l'*Histoire parlementaire de la révolution française* vient de paraître; il comprend les documens complémentaires au 31 mai et le récit des évènemens politiques pendant les mois suivans jusqu'au procès des girondins. Cette grande collection, dont l'importance se revèle de plus en plus à mesure que les auteurs rétablissent sous leur véritable jour des faits inconnus ou mal appréciés, et qui fait déjà autorité à cause de sa haute impartialité, marchera désormais rapidement vers sa fin. Il y a plus que de la patience et de la méthode dans la manière dont MM. Buchez et Roux recueillent et coordonnent les faits, il y a une haute vue philosophique et un but d'enseignement moral.

— *Une Fée de Salon* (2), tel est le titre d'un roman nouveau de M. Arnould Frémy. Sur une fable dramatique et intéressante, sont brodés des détails spirituels et gracieux, des observations fines et caustiques. Une charmante ironie forme le trait principal de ce roman qui annonce un progrès réel dans le talent de M. Arnould Frémy. Nous reparlerons de cet ouvrage.

— Le petit roman, dont le docteur Ruysch est le héros et qui a été publié en entier dans la *Revue de Paris*, vient d'être réuni en un volume par l'éditeur Dumont; il ne nous appartient point de faire l'éloge de cette nouvelle publication de M. Roger de Beauvoir.

(1) Chez Levrault, rue de la Harpe, 81.
(2) Chez Ambroise Dupont, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

# LES

# COUVENS D'ARÉQUIPA.

Aréquipa est une des villes du Pérou qui renferme le plus de couvens d'hommes et de femmes : l'aspect de la plupart de ces monastères, le calme constant qui les enveloppe, l'air religieux qui s'en exhale, en reportant la pensée sur les agitations de la société, pourraient faire supposer que, si la paix et le bonheur habitent sur la terre, c'est dans ces asiles du Seigneur qu'ils résident. Mais hélas! ce n'est pas dans les cloîtres que ce besoin de repos qu'éprouve le cœur détrompé des illusions du monde peut être satisfait. Dans l'enceinte de ces immenses monumens, au lieu de cette paix des tombeaux, qu'à leur extérieur sombre et froid on rêve involontairement, on ne trouve qu'agitations fiévreuses, que la règle comprime, mais ne peut étouffer. Avant même d'avoir pénétré dans l'intérieur d'un seul de ces couvens, chaque fois que je passais devant leurs porches, toujours ouverts, ou le long de leurs grands murs noirs, de trente à quarante pieds d'élévation, mon cœur se serrait : j'éprouvais, pour les malheureuses victimes renfermées toutes vivantes dans ces amas de pierres, une compassion si profonde, que mes yeux se remplissaient de larmes.

Pendant mon séjour à Aréquipa, j'allais souvent m'asseoir sur le dôme en forme de terrasse, de la maison de mon oncle, dans laquelle je demeurais; de cette position j'aimais à promener ma vue du volcan à la jolie rivière qui coule au bas, et du riant vallon qu'elle arrose sur les deux magnifiques couvens de Sainte-Catherine et de Sainte-Rose. Ce dernier surtout attirait ma pensée et captivait mon attention : c'était dans



Digitized by Google

son triste cloître que s'était passé un drame plein d'intérêt, dont l'héroïne était une jeune fille belle et malheureuse. Cette jeune fille était ma parente; je l'aimais par sympathie, et, forcée d'obéir aux fanatiques préjugés du monde qui m'entourait, je ne pouvais la voir qu'en cachette. Quoique deux ans se fussent écoulés, lors de mon arrivée à Aréquipa, depuis qu'elle s'était évadée du couvent, l'impression produite par cet évènement était encore toute récente : je devais donc user de beaucoup de ménagemens dans l'intérêt que je montrais à cette victime de la superstition; je n'eusse pu la servir par une autre conduite, et me serais exposée aux reproches de toute ma famille et à l'animadversion publique. Tout ce que Dominga (c'était le nom de la jeune religieuse) m'avait raconté de son étrange histoire me donnait le plus vif désir de connaître l'intérieur du couvent où la malheureuse avait langui durant onze années. Aussi le soir, lorsque le soleil disparaissait derrière les trois volcans dont il colore de pourpre les neiges éternelles, je m'empressais de monter sur la maison, d'où mes yeux se portaient involontairement sur le couvent de Santa-Rosa. Mon imagination me représentait ma pauvre cousine Dominga revêtue de l'ample et lourd habit des religieuses de l'ordre des carmélites. Je voyais son long voile noir, ses souliers en cuir, à boucles de cuivre; sa discipline en cuir noir, pendante jusqu'à terre; son énorme rosaire, que la malheureuse fille, par instans, pressait avec ferveur, en demandant à Dieu qu'il l'aidât dans l'exécution de son projet, et qu'ensuite elle broyait entre ses mains, crispées par la colère et le désespoir. Elle m'apparaissait dans le haut du clocher de la belle église de Santa-Rosa. C'était dans ce clocher qu'allait tous les soirs la jeune religieuse, sous le prétexte de voir s'il ne manquait rien aux cloches et à l'horloge, dont le soin était commis à sa surveillance. Du haut de cette tour, la jeune fille pouvait contempler à loisir l'étroit et beau vallon où les jours de son enfance s'étaient écoulés si joyeusement. Elle voyait la maison de sa mère, ses sœurs et ses frères courir et folâtrer dans le jardin. Que ses sœurs lui paraissaient heureuses, de pouvoir ainsi courir et jouer en liberté! Comme elle admirait leurs robes de toutes couleurs, et leurs beaux cheveux ornés de fleurs et de perles. Comme elle enviait leur élégante chaussure, leur grand châle de soie et leur légère écharpe de gaze! A cette vue, la malheureuse jeune fille se sentait étouffer sous le poids de ses grossiers vêtemens. Elle repoussait avec un mouvement convulsif son long voile noir, en laine, que l'ordre exigeait rigoureusement de tenir toujours baissé; de sourds gémissemens sortaient de sa poitrine; elle essayait de passer ses bras entre les barreaux qui ferment les ouvertures du clocher. La pauvre recluse ne demandait qu'un peu du grand air que Dieu donne à

Digitized by Google

toutes ses créatures, elle ne demandait qu'à chanter les chansons de ses montagnes, qu'à danser avec ses sœurs, qu'à mettre, comme elles, de petits souliers roses, une légère écharpe blanche et quelques fleurs des champs dans ses cheveux. Hélas! c'était bien peu de chose que désirait la jeune fille; mais un vœu terrible, solennel, qu'aucune puissance humaine ne pouvait rompre, la privait à jamais d'air pur et de chants joyeux, d'habits de son âge, appropriés aux changemens des saisons, et d'exercices nécessaires à sa santé. L'infortunée, à seize ans, entraînée par un mouvement de dépit et d'amour-propre blessé, avait voulu renoncer au monde. L'ignorante enfant avait coupé elle-même ses longs cheveux; et, les jetant au pied de la croix, avait juré sur le christ qu'elle prenait Dieu pour époux. L'histoire de la *monja* avait fait grand bruit à Aréquipa et dans tout le Pérou, et je la jugeais assez remarquable pour qu'elle dût trouver place dans ma relation. Mais avant de raconter l'histoire de ma cousine Dominga, je dois faire connaître l'intérieur de Santa-Rosa et de Santa-Catalina.

Grace à la guerre qui éclata en 1834, et à l'occasion de la fameuse bataille de Cangallo, je pus pénétrer, avec toute la population de la malheureuse ville attaquée, dans ces deux couvens, dont l'entrée, en temps ordinaire, est inaccessible sans la permission de l'évêque d'Aréquipa; permission que, depuis l'évasion de la *monja*, il refusait inflexiblement. Lorsque les soldats de San-Roman menaçaient du meurtre et du pillage la ville d'Aréquipa, les dames de ma famille jugèrent prudent de se réfugier dans un couvent. J'insistais fort pour que nous fussions à Santa-Rosa, mais elles préféraient Santa-Catalina. Les supérieures de ces deux couvens étaient mes cousines, et l'une et l'autre nous avaient fait faire les offres les plus affectueuses, s'efforçant chacune de nous déterminer à lui donner la préférence. Santa-Rosa, par sa beauté, devait plus vivement exciter notre curiosité; mais ces dames redoutaient l'extrême sévérité qui, dans aucune circonstance, n'abandonne les religieuses de l'ordre des carmélites, le plus rigide de tous. J'eus beaucoup de peine à vaincre leurs répugnances; cependant je parvins à en triompher. Vers sept heures du soir, nous nous rendîmes au couvent, après avoir eu le soin d'envoyer devant nous une négresse pour nous annoncer.

Je ne crois pas qu'il ait jamais existé dans l'état le plus monarchique une aristocratie plus hautaine et plus choquante dans ses distinctions, que celle qui me frappa en entrant dans le couvent de Santa-Rosa. Là règnent dans toute leur puissance les hiérarchies de la naissance, des titres, des couleurs de la peau et des fortunes; et ce ne sont pas de vaines classifications. A voir dans le couvent marcher en procession les membres de



Digitized by Google

cette vaste communauté, vêtus du même uniforme, on croirait que la même égalité existe pour toutes; mais, entre-t-on dans l'une des cours, on est frappé de l'orgueil qu'apporte la femme titrée dans ses relations avec la femme de sang plébéien, du ton de mépris qu'affectent celles à peau blanche envers celles à peau basanée, et celles qui sont riches envers celles qui ne le sont pas. C'est en voyant ce contraste d'une humilité apparente et de l'orgueil le plus indomptable, qu'on est tenté de répéter ces paroles du sage : « Vanité des vanités! »

Nous fûmes reçues à la porte par une députation que la supérieure envoyait pour nous introduire. Cette grave députation de religieuses nous conduisit, avec tout le cérémonial voulu par l'étiquette, jusqu'à la cellule de la supérieure, qui était malade et couchée. Son lit était supporté par une estrade sur les marches de laquelle un grand nombre de religieuses étaient hiérarchiquement placées. L'estrade, couverte d'un tapis en grosse laine blanche, donnait à ce lit l'air d'un *trône*. Nous restâmes assez long-temps auprès de la vénérable supérieure. Les draps de lit étaient en toile, et une de ses dames de compagnie nous expliqua, à voix basse, que la supérieure était excessivement affligée de se voir contrainte, par la nature de sa maladie, à enfreindre les règles du saint ordre des Carmélites, en remplaçant la *laine* par la *toile*. Après que les bonnes religieuses eurent satisfait leur curiosité, en nous entretenant sur les affaires du jour, et en me faisant plusieurs questions, non sans hésiter, sur la vie d'Europe, nous nous retirâmes dans les cellules qu'elles nous avaient fait préparer. Je demandai à une des jeunes religieuses qui m'accompagnaient si elle pourrait me faire voir la cellule de *Dominga* : « Oui, me répondit-elle, vous pourrez la voir demain, je vous donnerai la clé moi-même; mais n'en dites rien, car ici, cette pauvre Dominga est maudite : nous sommes trois seulement qui osions la plaindre. »

Santa-Rosa est un des plus vastes et des plus riches couvens d'Aréquipa. La distribution intérieure est commode : elle présente quatre cloîtres, qui enferment chacun une cour spacieuse. De larges piliers en pierre supportent la voûte assez basse de ces cloîtres; les cellules des religieuses règnent à l'entour; on y entre par une petite porte basse : elles sont grandes et les murs en sont tenus très blancs; elles sont éclairées par une croisée à quatre vitraux, qui, ainsi que la porte, donne sur le cloître. L'ameublement de ces cellules consiste en une table en bois de chêne, un escabeau, une cruche en terre et un gobelet d'étain; au-dessus de la table il y a un grand crucifix : le christ est en os jauni par le temps, et la croix en bois noir. Sur la table on remarque une tête de mort, un petit sablier, des Heures, et parfois quelques autres livres de

Digitized by Google

prières; à côté, accrochée à un gros clou, pend une discipline en cuir noir. Excepté la supérieure, pas une religieuse ne peut coucher dans sa cellule. Elles ne s'y rendent que pour méditer dans l'isolement et le silence, se recueillir ou se reposer. Elles mangent en commun dans un vaste réfectoire, dînent à midi et soupent à six heures. Pendant qu'elles prennent leur repas, une d'entre elles fait la lecture de quelques passages des livres saints, et toutes couchent dans les dortoirs, qui sont au nombre de trois dans le couvent de Santa-Rosa.

Ces dortoirs sont voûtés, construits en forme d'équerre et sans aucune fenêtre qui laisse pénétrer le jour. Une lampe sépulcrale, placée dans l'angle, jette à peine assez de lueur pour éclairer un espace de six pieds, en sorte que les deux côtés du dortoir restent dans une obscurité profonde. L'entrée de ces dortoirs est interdite non-seulement aux personnes étrangères, mais même aux filles de service de la communauté, et si furtivement on s'introduit le soir sous ces voûtes sombres et froides, la disposition des salles, les objets qui vous environnent font croire qu'on est descendu aux catacombes. Il est difficile de se défendre d'un mouvement d'effroi. Les *tombeaux* (1) sont disposés de chaque côté du dortoir à douze ou quinze pieds de distance les uns des autres; élevés sur une estrade, ils ressemblent en effet, par leur forme et l'ordre dans lequel ils sont rangés, aux tombeaux que l'on voit dans les caveaux des églises. Ils sont recouverts d'une étoffe noire, en laine, semblable à celle qu'on emploie pour tenture dans les cérémonies funéraires. L'intérieur de ces tombeaux a dix à douze pieds de long, sur cinq à six de large et autant de hauteur. Ils sont meublés d'un lit fait avec deux grosses planches de chêne placées sur quatre pieux en fer. Dessus ces planches est un gros sac de toile qui est rempli, selon le degré de sainteté de celle qui y repose, de cendres, de cailloux, d'épines même, de paille ou de laine. Je dois dire que je suis entrée dans trois de ces tombeaux et que j'en ai trouvé les sacs remplis de paille. A l'extrémité du lit est un petit meuble en bois noir qui sert tout ensemble de table, de prie-dieu et d'armoire. De même que dans la cellule, il y a au-dessus de ce meuble un grand christ faisant face à la tête du lit : au-dessous du christ sont rangés une tête de mort, un livre de prières, un rosaire et une discipline. Il est expressément défendu, dans aucune circonstance, d'avoir de la lumière dans les tombeaux. Quand une religieuse est malade, elle va à l'infirmerie. C'est dans un de ces tombeaux que ma pauvre cousine Dominga avait couché pendant onze ans!

(1) On nomme tombeau l'endroit où chaque religieuse se retire pour dormir.

Digitized by Google

La vie que mènent ces religieuses est des plus pénibles. Le matin, elles se lèvent à quatre heures pour aller aux matines; puis se succèdent presque sans interruption une suite de pratiques religieuses auxquelles elles sont tenues d'assister. Cela dure jusqu'à l'heure de midi, qui les appelle au réfectoire. De midi à trois heures, elles jouissent de quelque repos; alors recommencent pour elles des prières qui se prolongent jusqu'au soir. De nombreuses fêtes viennent encore ajouter à ces devoirs par les processions et autres cérémonies qu'elles imposent à la communauté. Tel est l'aperçu des austérités et des exigences de la vie religieuse dans les cloîtres de Santa-Rosa. La seule récréation de ces recluses est la promenade dans leurs magnifiques jardins. Elles en ont trois dans lesquels elles cultivent de belles fleurs, qu'elles entretiennent avec un grand soin.

En prenant le voile dans l'ordre des carmélites, les religieuses de Santa-Rosa font vœu de pauvreté et de silence. Quand elles se rencontrent, l'une doit dire : « Sœur, nous devons mourir, » et l'autre répondre : « Sœur, la mort est notre délivrance, » et ne jamais prononcer une parole de plus. Toutefois ces dames parlent, et beaucoup; mais c'est seulement pendant leur travail dans le jardin, ou dans la cuisine lorsqu'elles y vont pour surveiller les femmes de service, ou sur le haut des tours et des clochers, quand leur devoir les y appelle. Elles parlent encore dans leurs cellules, lorsqu'à la dérobée elles vont s'y faire de longues visites. Enfin ces dames parlent partout où elles croient pouvoir le faire sans violer leur vœu, et, pour se mettre en paix avec leur conscience, elles observent un silence de mort dans les cours, lorsqu'elles se rencontrent, dans le réfectoire, dans l'église, et surtout dans les dortoirs, où jamais voix humaine n'a retenti. Ce n'est certes pas moi qui leur imputerais à crime ces légères transgressions à la règle du saint ordre des carmélites. Je trouve tout naturel qu'elles recherchent l'occasion d'échanger quelques pensées après de longues heures de silence; mais je désirerais, pour leur bonheur, qu'elles se bornassent à parler des belles fleurs qu'elles cultivent, des bonnes confitures et des excellens gâteaux qu'elles font si bien, ou de leurs magnifiques processions et des riches pierreries de leur vierge, ou même encore de leur confesseur. Malheureusement ces bonnes religieuses ne se bornent point à ces sujets de conversation. La critique, la médisance, la calomnie même, remplissent leurs entretiens. Rien de moins onctueux que les rapports qu'elles ont entre elles. Tout, au contraire, dans ces rapports, annonce la sécheresse, l'âpreté, la haine. Ces dames ne sont pas plus rigoureuses dans l'observation de leur vœu de pauvreté. Aucune d'elles ne devrait avoir, d'après le réglement, m'a-t-on dit, plus d'une fille pour la ser-

Digitized by Google

vire cependant plusieurs ont en propriété trois ou quatre filles esclaves qui demeurent dans le couvent, indépendamment de l'esclave que chacune d'elles entretient au dehors pour faire ses commissions, acheter, ou qu'elle désire et communiquer avec ses parens et le monde. Il y a même parmi ces religieuses des femmes qui ont une fortune considérable, qui font de très riches présens à la communauté et à l'église du couvent, et qui envoient fréquemment à leurs connaissances du dehors des cadeaux de prix, consistant en fruits, friandises de toutes sortes, et petits ouvrages faits dans l'intérieur du couvent.

J'ajoute, au surplus, que le couvent de Santa-Rosa d'Aréquipa est considéré comme un des plus riches du Pérou, quoique je puisse affirmer que les religieuses m'en ont paru plus malheureuses que celles d'aucun des couvens que j'ai eu l'occasion de visiter, et toutes les personnes familières avec l'intérieur des monastères, que j'ai consultées pendant mon séjour en Amérique, m'ont confirmé la justesse de cette observation sur les religieuses de Santa-Rosa, comparées à celles des autres communautés. Avant de terminer cette notice sur Santa-Rosa, je vais, pour faire mieux connaître l'esprit qui dirige cette communauté, citer quelques passages des diverses conversations que j'eus avec la supérieure pendant les trois jours que j'ai habité le couvent.

Je dois dire d'abord que la supérieure me reçut avec beaucoup de distinction. Cette femme, qui avait alors soixante-huit ans, dirigeait depuis dix-huit ans la communauté. Elle avait dû être très belle; sa physionomie était noble, et tout en elle annonçait une grande force de volonté. Née à Séville, elle vint à Aréquipa à l'âge de sept ans; son père la mit à Santa-Rosa pour y faire son éducation, et depuis lors elle n'en était plus sortie. Elle parlait l'espagnol avec une pureté et une élégance remarquables; elle était aussi instruite qu'une religieuse peut l'être. Toutes les questions qu'elle m'adressa sur l'Europe me prouvèrent que la supérieure de Santa-Rosa s'était beaucoup occupée des évènemens politiques qui ont agité l'Espagne et le Pérou depuis vingt ans. Ses opinions, en politique, étaient aussi exaltées qu'en religion, et son fanatisme religieux dépassait toutes les limites de la raison. Je rapporterai une de ses phrases qui, à elle seule, résume l'ordre d'idées de cette vieille religieuse. « Hélas! ma chère enfant, me dit-elle, maintenant je suis trop vieille pour rien entreprendre; mon temps est fini, mais si je n'avais que trente ans, je partirais avec vous: j'irais à Madrid, et là je perdrais ma fortune, mon illustre nom et ma vie, ou, par la mort de Jésus-Christ, là en croix, je vous jure que je rétablirais la sainte inquisition. » Il est impossible d'avoir plus de feu dans le regard, d'énergie dans la voix et plus d'expression dans le geste

Digitized by Google

qu'elle n'en mit en étendant la main vers le christ qui était au pied de son lit. Le reste de sa conversation était à l'avenant. En parlant de Dominga, elle me dit : « Cette fille était *possédée du démon;* je suis contente que le diable ait choisi mon couvent de préférence : cet exemple y fera revivre la foi ; car, ma chère Flora, à vous je confierai une partie de mes peines : chaque jour je vois chanceler dans le cœur des jeunes nonnes cette foi puissante qui seule peut faire croire aux miracles. » L'évasion de Dominga ne me paraissait pas devoir produire l'effet qu'en attendait la supérieure, et me semblait au contraire de nature à provoquer l'imitation. Je doute même qu'elle se fît illusion à cet égard ; mais, parlant de Dominga en présence de quelques religieuses, elle crut peut-être de son devoir de faire cette réflexion. Cette femme, d'une austérité rigoureuse, a su se faire obéir et respecter des religieuses, tout en les gouvernant avec une main de fer; mais, depuis tant d'années qu'elle leur commande, elle n'a pu obtenir la sincère affection d'aucune d'elles.

Les trois jours passés dans l'intérieur de ce couvent avaient tellement fatigué ma tante et mes cousines, que ces dames, au risque d'être massacrées, ne voulurent pas y demeurer plus long-temps. Quant à moi, j'avais, pendant un aussi court séjour, recueilli beaucoup d'observations, et ne m'étais nullement ennuyée. Ces graves religieuses nous accompagnèrent avec le même cérémonial et la même étiquette qu'elles avaient mis à nous recevoir, et enfin nous passâmes le seuil de cette énorme porte en chêne, verrouillée et bardée de fer comme celle d'une citadelle : à peine la portière eut-elle refermé la pesante porte, que nous nous mîmes à courir dans la longue et large rue de Santa-Rosa, toutes joyeuses de notre liberté. Ces dames pleuraient; les enfans et les négresses gambadaient dans la rue, et j'avoue que je respirais plus facilement.

De retour chez nous, nous trouvâmes les affaires beaucoup plus embrouillées que nous ne les avions laissées. Il y avait eu suspension d'armes, mais la trêve expirait et les hostilités devaient recommencer le lendemain. Mon oncle nous gronda beaucoup d'être revenues aussi vite; mais ces dames répondirent qu'elles aimaient mieux être brûlées que cloîtrées.

Le lendemain, il y eut une alerte qui de nouveau força mes parens à abandonner la maison. Ces dames furent cette fois se réfugier à Santa-Catalina; quant à moi qui, dans aucune circonstance, n'ai jamais oublié mon rôle de voyageuse observatrice, je préférai rester avec mon oncle pour voir la mêlée; mais tout s'étant bientôt calmé, je me fis conduire à Santa-Catalina.

Me voilà donc encore dans l'intérieur d'un couvent; mais quel contraste

Digitized by Google

avec celui que je venais de quitter! Quel bruit assourdissant, quels hourras quand j'entrai! *La Francesita! la Francesita!* criait-on de toutes parts. A peine la porte fut-elle ouverte, que je fus entourée par une douzaine de religieuses qui me parlaient toutes à la fois, criant, riant et sautant de joie. L'une m'ôtait mon chapeau, parce que, disait-elle, un chapeau était un vêtement *indécent;* mon peigne fut également ôté sous le même prétexte; une autre voulait me retirer mes gigots, toujours sur la même accusation d'être *très indécens.* Celle-là écartait ma robe par derrière parce qu'elle voulait voir comment était fait mon corset. Une religieuse me défaisait les cheveux pour voir leur longueur; une autre me levait le pied pour examiner mes brodequins de Paris; mais ce qui excita surtout leur étonnement, ce fut la découverte de mon pantalon. Ces bonnes filles sont naïves, et il y eut sans doute plus d'*indécences* dans leurs questions que dans mon chapeau ou dans mon peigne. En un mot, ces dames me tournèrent en tout sens et en agirent envers moi comme fait un enfant avec la poupée qu'on vient de lui donner.

Je restai, sans nulle exagération, un grand quart d'heure à la porte d'entrée qui sert de tour, craignant à chaque instant d'être suffoquée par la chaleur et le peu d'espace que me laissaient ces turbulentes religieuses et la multitude de négresses ou de *sambas* (1) qui m'entouraient. Mes parentes, qui avaient vu l'embarras de ma position, et qui sentaient tout ce que je devais en souffrir, faisaient tous leurs efforts pour tâcher de percer jusqu'au lieu où j'étais, tandis que ma *samba*, qui était entrée en même temps que moi, appelait à mon secours en criant qu'on me faisait mal, qu'on allait m'étouffer. Mais ses cris et ceux de mes cousines étaient couverts par plus de cent voix à la fois : *Ha! la Francesita; que bonita es! viene aqui a vivir con nosotros.*

Je commençais sérieusement à désespérer de sortir de cette foule autrement qu'évanouie. Je sentais mes jambes défaillir sous moi; j'étais baignée de sueur, et le vacarme que tout ce monde faisait à mes oreilles m'étourdissait tellement, que je ne savais plus où j'étais, lorsque enfin la supérieure arriva pour me recevoir. Elle était cousine de celle de Santa-Rosa, et notre parente au même degré. A son approche, le bruit se calma un peu, et la foule s'ouvrit pour la laisser arriver jusqu'à moi. Je me sentais réellement très mal. La bonne dame, qui s'en aperçut, gronda sévèrement les religieuses, et donna ordre qu'on fît retirer toutes les négresses. Elle m'emmena ensuite dans sa grande et belle cellule, et là, après m'avoir fait asseoir sur de riches tapis et de moelleux coussins, on apporta sur un

(1) *Samba*, c'est le nom qu'on donne aux métis provenant du mélange des races indienne et nègre.

Digitized by Google

des plus beaux plateaux de l'industrie parisienne diverses sortes d'excellens gâteaux faits dans le couvent, des vins de la Péninsule dans de beaux flacons de cristal, et un superbe verre doré, élégamment taillé et gravé aux armes d'Espagne.

Quand je fus un peu remise, la bonne dame voulut absolument m'accompagner jusqu'à la cellule qu'elle me destinait. C'était un amour de cellule, et beaucoup de nos petites-maîtresses l'auraient préférée à leur boudoir. Qu'on imagine une petite chambre voûtée large de dix à douze pieds, et longue de quatorze à seize, couverte en entier d'un beau tapis anglais avec des dessins turcs; ayant au milieu une petite porte en ogive, et sur deux des côtés une petite croisée du même style, et ces deux croisées garnies de rideaux en soie couleur cerise, avec des franges noires et bleues; sur un côté de la chambre, un petit lit en fer verni, avec un matelas en coutil anglais, et des draps en batiste garnis en dentelle d'Espagne; en face, un divan aussi en coutil anglais recouvert d'un riche tapis venant de Cuzco; auprès du divan des coussins pour les visiteurs, et de jolis tabourets en tapisserie. Dans le fond était pratiquée une niche occupée par une belle console à dessus de marbre blanc, qui figurait assez bien un petit autel. Il y avait sur la console plusieurs jolis vases remplis de fleurs naturelles et artificielles, des chandeliers en argent avec des bougies bleues, un petit livre de messe relié en velours violet et fermé avec un cadenas en or. Au-dessus de la console était placé un christ en ébène d'un beau travail, au-dessus du christ une vierge dans un cadre d'argent, et, à ses côtés, dans de riches bordures, sainte Catherine et sainte Thérèse. Un rosaire à grains fins et des plus mignons avait été passé autour de la tête du christ. Enfin, pour qu'il ne manquât rien, il y avait au milieu de la chambre une table couverte d'un grand tapis, et sur cette table un grand plateau qui contenait un thé de quatre tasses, une carafe en cristal taillé, un verre, et tout ce qui était nécessaire pour se rafraîchir. Cette charmante retraite était le *retiro* de la supérieure. Cette dame s'était prise pour moi d'une amitié enthousiaste, par le seul motif que je venais *du pays où vivait Rossini!* Malgré mes instances pour ne pas accepter ce charmant gîte, elle voulut à toute force que je m'installasse dans son *retiro*. L'aimable religieuse me tint compagnie assez tard, nous causâmes de musique principalement, puis des affaires de l'Europe, auxquelles ces dames prennent un vif intérêt; ensuite elle se retira entourée d'une foule de religieuses, car toutes l'aiment comme leur mère et leur amie.

J'ai dû, pendant dix ans de voyages, changer fréquemment d'habitation et de lit, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvé une sensation

Digitized by Google

aussi délicieuse que celle que je ressentis en me couchant dans le charmant petit lit de la supérieure de Santa-Catalina. J'eus l'enfantillage d'allumer les deux bougies bleues qui étaient sur l'autel; je pris le petit rosaire, le joli livre de prières, et je restai long-temps à lire, m'interrompant souvent pour admirer l'ensemble des objets qui m'entouraient, ou pour respirer avec volupté le doux parfum qui s'exhalait de mes draps garnis de dentelle. Cette nuit-là j'eus presque le désir de me faire religieuse. Le lendemain je me levai très tard; l'indulgente supérieure m'ayant prévenue qu'il était inutile que je me levasse à six heures (comme on l'avait exigé de nous à Santa-Rosa), pour me rendre à la messe. « Il suffit que vous paraissiez à celle de onze heures, m'avait-elle dit, et si votre santé ne vous le permet pas, je vous dispense d'y paraître. » La première journée fut employée à faire des visites à toutes les religieuses : c'était à qui me verrait, me toucherait, me parlerait. Ces dames me questionnaient sur tout. Comment s'habille-t-on à Paris? Qu'y mange-t-on? Y a-t-il des couvens? Mais surtout qu'y fait-on en musique? Dans chaque cellule nous trouvions nombreuse société : tout le monde y parlait à la fois au milieu des rires et des saillies; partout on nous offrait des gâteaux de toute espèce, des fruits, des confitures, des crèmes, des sucres candis, des sirops, des vins d'Espagne. C'était une suite continuelle de banquets. La supérieure avait fait arranger pour le soir un concert dans sa petite chapelle, et là j'entendis une très bonne musique, composée des plus beaux passages de Rossini. Elle fut exécutée par trois jeunes et jolies religieuses non moins dilettanti que leur supérieure. Le piano sortait des mains du plus habile facteur de Londres, et la supérieure l'avait payé 4,000 francs.

Santa-Catalina est aussi de l'ordre des carmélites, mais, ainsi que me le fit observer la supérieure, *avec beaucoup de modifications*.

Ces dames ne portent pas le même habit que celles de Santa-Rosa. Leur robe est blanche, très ample et traînant à terre; leur bonnet est noir, et leur voile carmélite ordinairement, noir les jours de grandes solennités. Je ne sais si leur règle exige qu'elles n'usent que d'étoffes *de laine;* mais ce que je puis assurer, c'est que leur robe est le seul de leurs vêtemens qui soit en *laine*. Elle est d'un tissu très fin, soyeux, et d'une blancheur éclatante. Leur bonnet est en crêpe noir, et si joliment plissé, que j'avais envie d'en emporter un comme objet de curiosité; sa forme gracieuse leur donne une physionomie charmante. Le voile est aussi en crêpe; elles ne le portent jamais baissé qu'à l'église ou en cérémonie. Il faut croire aussi que ces pieuses dames ne font vœu ni de silence ni de pauvreté, car elles parlent passablement et font presque toutes beaucoup de dépenses. L'é-

Digitized by Google

glise du couvent est grande, les ornemens en sont riches, mais mal entretenus. L'orgue est très beau : les chœurs et tout ce qui est relatif à la musique de l'église sont l'objet, de la part des religieuses, de soins tout spéciaux. La distribution intérieure du couvent est d'une grande bizarrerie ; il se compose de deux corps de bâtiment dont l'un s'appelle le vieux couvent, et l'autre le neuf. Ce dernier renferme trois petits cloîtres très élégamment construits ; les cellules en sont petites, mais aérées et très claires. Dans le milieu de la cour il y a une corbeille de fleurs et deux belles fontaines qui entretiennent partout la fraîcheur et la propreté. L'extérieur des cloîtres est tapissé de vignes. On communique par une rue escarpée avec le vieux couvent. Celui-là est un véritable labyrinthe composé de quantité de rues et ruelles dans toutes les directions, et traversé par une rue principale qu'on monte presque comme un escalier. Ces rues et ruelles sont formées par les cellules qui sont autant de petits corps de logis d'une construction originale. Les religieuses qui habitent ces cellules y sont comme dans de petites maisons de campagne. J'ai vu de ces cellules qui avaient une cour d'entrée assez spacieuse pour y élever de la volaille, et où se trouvaient établis la cuisine et le logement des esclaves; puis une seconde cour sur laquelle deux ou trois chambres étaient construites; ensuite un jardin et un petit *retiro* dont le toit formait terrasse. Depuis plus de vingt ans ces dames ne vivent plus en commun, le réfectoire est abandonné, le dortoir l'est également, quoique, pour la forme, chacune des religieuses y conserve encore un lit qui est blanc, selon que la règle l'exige. Elles ne sont pas non plus astreintes, comme les carmélites de Santa-Rosa, à cette foule de pratiques religieuses qui prennent tout le temps de ces dernières. Il leur reste, au contraire, après l'accomplissement de leurs devoirs conventuels, beaucoup de loisir qu'elles consacrent au soin de leur ménage, à l'entretien de leurs vêtemens, à des occupations de charité, enfin à leurs amusemens. La communauté a trois vastes jardins qui ne sont plantés qu'en légumes et maïs, parce que chaque religieuse cultive des fleurs dans le jardin de sa cellule. Au surplus, la vie que mènent ces dames est très laborieuse; elles travaillent à toutes sortes de petits ouvrages d'aiguille, prennent des pensionnaires qu'elles instruisent, et ont, en outre, une école gratuite où elles font l'enseignement des filles pauvres. Leur charité s'étend à tout; elles donnent du linge aux hôpitaux, dotent de jeunes filles, et journellement distribuent du pain de maïs et des vêtemens aux pauvres. Les revenus de cette communauté s'élèvent à une somme énorme; mais ces dames dépensent en proportion de ces mêmes revenus. La supérieure avait alors soixante-douze ans : nommée et destituée à plusieurs reprises, son extrême

Digitized by Google

bonté la faisait toujours rejeter par les prêtres qui ont autorité sur le couvent; mais cette même bonté la faisait nommer de nouveau par les religieuses, qui ont le droit d'élire leur supérieure au scrutin.

Cette aimable femme, en tout point l'inverse de sa cousine de Santa-Rosa, est si maigre, si délicate, qu'elle disparaît presque entièrement sous sa longue et large robe. Toute sa vie elle a été malade, et la seule chose qui apporte quelque soulagement à ses maux, c'est d'entendre de la bonne musique. Elle ne paraît vieille, cette chère dame, que par sa figure et ses mains décrépites; je n'aurais jamais cru qu'on pût rencontrer dans une femme de cet âge, et d'une aussi faible organisation, autant d'activité et d'énergie. Sa conversation, extrêmement gaie, était toujours brillante de saillies et piquante d'originalité; pas une de ses jeunes religieuses ne l'aurait emporté sur elle en vivacité. Je lui rapportai le propos que m'avait tenu la supérieure de Santa-Rosa; elle haussa les épaules avec un sourire de pitié, et me dit avec une expression tout-à-fait artistique : « Et moi, ma chère enfant, si je n'avais que trente ans, j'irais avec vous, à Paris, voir jouer au Grand-Opéra les sublimes chefs-d'œuvre de l'immortel Rossini! Une note de cet homme de génie est plus utile à la santé morale et physique des peuples, que ne le furent jamais à la religion les hideux spectacles des autodafé de la sainte inquisition. »

A Santa-Catalina, chacune de ces dames fait à peu près ce qu'elle veut; la supérieure est trop bonne pour gêner ou même contrarier aucune de ses religieuses. L'aristocratie des richesses, celle qui règne partout, même au sein des démocraties, est la seule dont j'aie remarqué l'existence dans ce couvent. Les religieuses de Santa-Catalina sont réellement en progrès. Parmi ces dames, il y en a trois qui sont considérées comme les reines du lieu. La première, placée dans le couvent à l'âge de deux ans, pouvait en avoir, lorsque j'y étais, trente-deux à trente-trois : elle appartient à une des plus riches familles de la Bolivia, et avait huit négresses ou sambas pour la servir. La seconde est une fille de vingt-huit ans, grande et svelte, belle de cette beauté vive et hardie des femmes de Barcelonne; elle est, en effet, d'origine catalane. Cette charmante fille, orpheline avec 40,000 liv. de rente, habite le couvent depuis cinq ans. Enfin la troisième, aimable personne de vingt-quatre ans, bonne, gaie, rieuse, est à Santa-Catalina depuis sept ans. La plus âgée, qui se nomme Margarita, est pharmacienne du couvent; Rosita, la seconde, en est la portière; quant à la plus jeune, Manuelita, elle est trop folle et trop légère pour qu'on lui confie la moindre fonction.

Ces trois religieuses, par le besoin incessant d'activité qui les tourmente, par les bizarreries de leur esprit, furent cause d'une des nombreuses

Digitized by Google

destitutions auxquelles une excessive bonté a exposé la supérieure. La sœur Manuelita, que trop de force et d'embonpoint rendent toujours malade, eut une petite querelle avec le vieux docteur du couvent, parce qu'il voulait lui imposer des diètes auxquelles la jeune fille, un peu gourmande, refusait de s'astreindre. Le père de Manuelita est un vieillard octogénaire, non moins extraordinaire dans son genre que ma cousine la supérieure l'est dans le sien. L'un et l'autre sympathisent très bien ensemble et sont aussi bons amis qu'on peut l'être. Ce vieillard, qui venait souvent au couvent où il avait la permission d'entrer quand il voulait, aime sa fille la religieuse avec une passion toute particulière. Manuelita, qui en mésuse ainsi que le font tous les enfans gâtés, se plaignit à lui du traitement auquel voulait la contraindre le vieux docteur, et se fit beaucoup plus malade qu'elle ne l'était réellement. Don Urtao, c'est le nom du père de Manuelita, a la prétention d'être philosophe, médecin, chimiste et astrologue, et de plus est porté d'une grande vénération pour tous les Européens. Il se montra sensiblement affecté de l'état de sa fille chérie, et indigné contre le vieux docteur Bagres qui voulait mettre sa fille à la diète. « Chère enfant, lui dit-il, je ne veux plus que cet ignorant te prescrive le moindre remède; je t'amènerai demain un docteur anglais, jeune homme charmant, plein de science, et qui a déjà fait, à vingt-six ans, deux fois le tour du monde; juge, ma fille, de l'excellence d'un pareil médecin! » Le père Urtao, fidèle à sa promesse, vint le lendemain au couvent, accompagné d'un élégant et aimable dandy qui parlait l'espagnol avec un accent très agréable. Cet infatigable voyageur, dont l'organe avait été assoupli par l'usage des langues française et italienne, qu'il parlait également bien, était en même temps le plus *fashionable* des médecins. Il joignait à des manières distinguées une originalité spéciale à sa nation et une gaieté qu'il est très rare de rencontrer chez ses compatriotes.

Après avoir vu et questionné Manuelita, il jugea que toute sa maladie provenait du défaut d'exercice et réellement la tendance de cette jeune fille à l'obésité en dénotait l'urgent besoin. Le jeune docteur anglais prescrivit l'exercice du cheval à la religieuse, qui reçut l'ordonnance avec joie; elle y vit une occasion de se distraire de la vie monotone dont le poids l'accablait, et dit aussitôt à son père qu'elle sentait que ce remède seul pourrait la soulager. Le vieil Urtao proposa d'amener dans le couvent sa jument, qui était très douce. L'aimable docteur offrit la selle anglaise dont se servait sa femme, et il ne manquait plus, pour suivre l'ordonnance, que l'assentiment de la supérieure. La sœur Rosita, qui était l'enfant de prédilection de la bonne dame, se chargea de l'ob-

Digitized by Google

tenir; en effet, elle lui fit comprendre que Manuelita avait une maladie de nerfs d'une nature telle que l'exercice du cheval était aussi nécessaire à sa guérison qu'une douce mélodie à la santé de leur vénérable supérieure. La comparaison de la rusée Rosita réussit parfaitement; la permission fut accordée sans la moindre difficulté, et la bonne supérieure ajouta qu'assurément ce jeune docteur anglais devait connaître la musique, et qu'elle désirait qu'il lui fût présenté.

Le jour attendu avec impatience étant enfin arrivé, don Urtao entra de grand matin dans le cloître, suivi de sa jument; elle était complètement harnachée et elle avait une magnifique selle de velours vert. La vue de cette jolie bête produisit d'universelles acclamations; les pauvres recluses accouraient de toutes parts, avides de contempler un objet aussi nouveau pour elles. Quand toute la communauté se fut bien rassasiée du plaisir de voir et de toucher la jument, la selle, la bride et la cravache, le vieil Urtao aida sa fille à monter, et lorsqu'elle fut en selle, il conduisit la jument par la bride, et fit deux fois le tour des cours. Lorsque Manuelita fut descendue, son amie Rosita, *qui avait aussi des maux de nerfs*, voulut monter la jument; plus hardie que Manuelita, elle conduisit seule sa monture, et au troisième tour la mit au trot. Ce trait de bravoure extasia ces timides religieuses; toutes, même les vieilles, voulaient essayer de cet exercice. Il fut convenu que la jument resterait dans le couvent, et que don Urtao reviendrait le lendemain pour présider à la promenade. Le jour suivant, Manuelita conduisit son cheval elle-même, et le fit aller au trot. Rosita monta ensuite, et il fut arrêté qu'à l'avenir on se passerait du père Urtao. La senora dona Margarita, qui depuis long-temps souffrait horriblement de ses nerfs, voulut aussi essayer de l'exercice dont ses deux compagnes se trouvaient si bien. La chère dame étant un peu lourde et très poltronne, la Rosita fut sa conductrice les premiers jours. Il y avait près de quinze jours que les promenades à cheval divertissaient le couvent, alimentaient toutes les conversations et guérissaient merveilleusement de tous les maux, quand un évènement, qui faillit devenir funeste, fit cesser la joie générale, excita la plus vive inquiétude et mit le trouble au sein de la communauté. La sœur Margarita, qui était loin d'être aussi agile que ses deux belles compagnes, et qui n'avait pu devenir aussi bonne cavalière, voulut cependant les imiter en faisant courir son cheval au galop. Il lui en arriva mal. Au détour d'une des ruelles du vieux couvent, sa longue robe venant à s'accrocher à un buisson, Margarita, dans le mouvement qu'elle fit pour la dégager, perdit l'équilibre, et tomba sur la borne à l'angle de la ruelle; la malheureuse dans sa chute se fracassa horriblement l'épaule.

Dona Margarita fut portée sur son lit dans un cruel état de souffrance;

Digitized by Google

on courut chercher le médecin anglais, qui se hâta de venir, remit l'épaule fracassée et rassura les amies de la malade en leur affirmant que la blessure ne présentait aucun danger, quoiqu'il craignît que la guérison ne fût un peu longue.

Cependant le vieux docteur Bagrás, qui venait comme de coutume au couvent, ne voyant plus paraître dans sa pharmacie la sœur Margarita, demanda si elle était malade. « Elle n'est pas malade, répondit-on d'abord, mais elle s'est fait remplacer dans la pharmacie, ayant ailleurs des occupations qui, pour quelques jours, l'empêcheront d'y venir. » Quatre semaines s'écoulèrent sans que la pauvre pharmacienne fût en état de se lever pour aller elle-même distribuer au docteur Bagras les médicamens dont il avait besoin pour les malades du couvent, et tandis que la curiosité du vieux docteur à son sujet lui faisait naître des inquiétudes, elle était contrainte de rester dans son lit, souffrant d'atroces douleurs.

Bagras enfin commença à suspecter qu'on lui cachait quelque chose sur la sœur Margarita. Il épia les négresses de cette religieuse, questionna plusieurs d'entre elles, et l'air embarrassé avec lequel on répondit à ses questions le convainquit que Margarita était malade. Le soupçonneux docteur fut intrigué du mystère que tout le couvent lui avait fait de cette maladie; mille suppositions s'élevèrent dans son esprit, et il n'eut plus qu'une pensée, celle de découvrir le mot de l'énigme.

Il avait, comme médecin de la communauté, le droit de pénétrer dans l'intérieur des cloîtres. Un jour, il guetta l'instant où les cours étaient désertes, et en profita pour aller se présenter à la cellule de Margarita. Il trouva la religieuse couchée et méconnaissable, tant elle était pâle et amaigrie par la souffrance. A la vue du docteur, toutes les personnes présentes jetèrent un cri d'effroi; la malade s'évanouit. Le vieil Esculape ne pouvait s'expliquer comment lui, médecin du couvent depuis vingt-cinq ans, connu de toutes les dames de la communauté, qui, toutes, le traitaient avec familiarité, il ne pouvait concevoir comment il venait à produire sur celles qui étaient dans la cellule de la malade un si terrible effet. Il voulut s'approcher du lit de Margarita pour lui offrir ses soins, mais toutes ces religieuses se précipitèrent sur lui pour le repousser. L'alarme qu'il avait causée, le mystère dont ces dames s'enveloppaient, firent naître dans la pensée du vieux docteur les plus étranges soupçons. Il en était abasourdi. Plein de respect pour le couvent de Santa-Catalina que depuis si long-temps il desservait avec zèle, et jaloux de la sainteté de ses religieuses, il se persuada qu'il était de son devoir et de sa religion de prévenir la supérieure de tout ce qui se passait. Néanmoins, ce qui, au fond de son ame, le peinait davantage, c'était de voir que la sœur

Digitized by Google

Margarita n'eût pas eu assez de confiance en lui pour réclamer ses soins. Arrivé en présence de la supérieure, Bagras, qui connaissait l'extrême vivacité de cette dernière, n'osait faire un long préambule, et cependant ne savait comment s'y prendre pour aborder clairement le sujet; la vénérable dame, dont l'intelligence est vraiment extraordinaire, comprit la pensée du vieux docteur, avant qu'il eût pu trouver des mots pour l'exprimer. Cette vieille religieuse, avec toute la bizarrerie et la gaieté de son esprit, a toujours été d'une sévérité de principes et d'une vertu exemplaires; elle souffrait dans son ame et fut horriblement scandalisée à l'idée qu'on pût soupçonner une de ses sœurs de s'être écartée des règles de cette vertu qu'elle croit exister dans le cœur de toutes, avec la même pureté que dans le sien. D'un geste, elle imposa silence au vieillard, et d'une voix pleine de noblesse et d'indulgence, elle lui dit : — Docteur Bagras, j'ai consenti à ce qu'on vous cachât le malheureux évènement qui est arrivé à la sœur Margarita; je l'ai voulu purement par considération pour vous; vos longs services méritent des égards que je ne saurais méconnaître : mais, vous le sentez, docteur, je ne dois pas porter la complaisance au point de compromettre la santé des saintes filles que Dieu a confiées à mes soins. J'ai jugé convenable d'appeler dans mon couvent un jeune docteur étranger, qui, désormais, vous aidera dans vos fonctions beaucoup trop pénibles pour un homme de votre âge. Notre nouveau docteur a prescrit à plusieurs de ces dames de monter à cheval. Cet exercice leur fait beaucoup de bien, mais la Providence a permis que notre chère fille Margarita, en prenant cet exercice, fît une chute et se cassât l'épaule. Elle souffre depuis deux mois, et le docteur anglais qui la soigne répond de la guérir. Telles sont, docteur Bagras, les causes bien simples de la maladie de la sœur Margarita. Maintenant que vous êtes instruit de ce que vous vouliez savoir, vous pouvez vous retirer. — Je raconte ce trait de ma vieille cousine avec une satisfaction intérieure que je ne saurais exprimer. Sa conduite en cette occasion me paraît admirable de générosité et de dignité.

Le docteur Bagras fut tellement furieux de se voir chassé par le fashionable anglais, qu'il rentra chez lui, bouillant de colère, et adressa aussitôt à l'évêque un rapport sur ce qui venait de se passer au couvent.

J'ai lu la copie de ce rapport : c'est vraiment une pièce curieuse. Il y est dit : « Horreur, trois fois horreur! il est entré dans le saint couvent de Santa-Catalina un mécréant, un *chien* (1) d'Anglais! Enfin, monseigneur, pourriez-vous jamais le croire? le *chien* a fait galoper les saintes

(1) Au Pérou, on croit généralement que tous les Anglais sont protestans, et la tolérance y a encore fait si peu de progrès, que l'épithète de *chien* est communément usitée à



Digitized by Google

religieuses sur une jument qui était *vêtue* d'une selle anglaise.....» Tout le rapport est de cette force.

Cet évènement fit grand bruit dans la ville. La jeune génération était toute contre l'évêque, pour l'élégant docteur anglais et la généreuse supérieure. Celle-ci n'en fut pas moins destituée à cause du fait que je viens de raconter, mais les religieuses furent tellement indignées de cette injustice, qu'elles la réélirent immédiatement.

Les aimables cavalières de Santa-Catalina m'ont détournée un peu de mon sujet. Ce couvent offre un champ si vaste à l'observation, qu'il est difficile, en omettant même beaucoup de choses, de n'être pas plus long qu'on n'en avait l'intention. Il faut cependant ajouter, pour terminer cette digression, que, depuis ce malheureux évènement, ces dames durent renoncer au beau projet qu'elles avaient conçu de faire bâtir, dans un coin du jardin, une écurie pour y tenir trois chevaux, afin que chacune d'elles pût avoir le sien. Don Urtao fut même obligé de reprendre sa jument et reçut une verte semonce de la part de l'évêque. Enfin, l'aimable docteur anglais fut consigné à la porte du couvent, mais s'en dédommagea à la grille du parloir, où il continua de donner de *pernicieux conseils* aux saintes filles, qui toutes avaient mal aux nerfs depuis que le sévère docteur Bagras les traitait par ordre de l'évêque.

Dès le lendemain de notre arrivée, chacune des trois amies avait laissé voir, en causant, un vif désir d'entendre de nous le récit exact de l'histoire de la pauvre Dominga. Le bruit courait dans le couvent que ces trois dames, depuis l'aventure de Dominga, en méditaient de concert, pour chacune d'elles, une non moins abominable. Rosita était de l'âge de Dominga, et lui portait un vif intérêt, l'ayant beaucoup connue lorsque toutes deux n'étaient encore qu'enfans. La plus jeune de mes parentes, qui ne demandait pas mieux que de raconter cette histoire pour la vingtième fois peut-être, s'offrit avec gaieté à satisfaire la curiosité de ces dames. Il fut convenu que la bonne Manuelita engagerait ma cousine et moi à dîner en petit comité avec ses deux amies, afin de pouvoir causer tout à notre aise et aussi long-temps que nous le voudrions. Ce fut la veille de notre sortie du couvent que ce dîner eut lieu; c'était terminer d'une manière assez piquante les six agréables journées que nous avions passées dans ce monastère.

Manuelita nous reçut dans sa jolie petite habitation du vieux couvent. Le dîner fut un des plus splendides, et surtout des mieux servis de tous ceux où je fus invitée pendant mon séjour à Aréquipa. Nous eûmes de la belle porcelaine de Sèvres, du linge damassé, une argenterie élégante,

leur égard. J'ai entendu dire, en parlant d'une fille qui s'était mariée à un Anglais, qu'elle avait épousé un *chien*.

Digitized by Google

et, au dessert, des couteaux en vermeil. Quand le repas fut terminé, la gracieuse Manuelita nous engagea à passer dans son *retiro*. Elle ferma la porte de son jardin, et donna des ordres à sa première négresse pour que nous ne fussions point dérangées, sous quelque prétexte que ce fût.

Ce petit retiro n'était pas aussi joli que celui de la supérieure, mais il était plus original. Comme j'étais étrangère, ces dames m'en firent les honneurs. On voulut que je prisse le divan à moi toute seule, et je m'y couchai, mollement appuyée sur des coussins de soie. Les trois religieuses, dont la robe à larges plis était vraiment élégante, prirent place autour de moi : Rosita, assise sur un carreau, les jambes croisées à la mode du pays, se penchait sur le pied du divan; la bonne Manuelita, à coté de moi, jouant avec mes cheveux qu'elle défattait et refattait de mille manières; et la grave Margarita, au milieu de nous, montrant avec complaisance sa belle main grasse et blanche courant sur son gros rosaire d'ébène. Quant à ma cousine, qui était l'actrice principale, elle était assise en face de nous, sur un grand fauteuil à l'antique, et avec un bon carreau sous ses pieds.

Ma cousine commença par nous faire connaître les motifs qui avaient déterminé Dominga à se faire religieuse. Dominga était plus belle qu'aucune de ses trois sœurs : à quatorze ans, sa beauté était déjà assez développée pour qu'elle inspirât de l'amour. Elle plut à un jeune médecin espagnol, qui, apprenant qu'elle était riche, chercha à s'en faire aimer : ce lui fut chose facile; Dominga voyait le monde pour la première fois, elle était tendre, et elle l'aima comme on aime à son âge, avec sincérité et sans défiance, croyant dans sa naïveté l'amour qu'elle inspirait égal à celui qu'elle éprouvait. L'Espagnol se fit présenter à la mère de Dominga, et lui demanda sa fille en mariage : la mère accueillit sa demande, mais, craignant que sa fille ne fût trop jeune encore, elle voulut que le mariage ne se fît que dans un an. Cet Espagnol était, comme presque tous les Européens qui abordent dans ces contrées, dominé par la cupidité; il voulait arriver à de grandes richesses, et la possession de Dominga lui ayant paru un moyen d'y parvenir, il avait spéculé sur la crédule innocence d'une enfant. Il s'était à peine écoulé quelques mois depuis que cet étranger avait demandé la main de Dominga, que, pour une femme veuve, sans nulle qualité, mais beaucoup plus riche que Dominga, il renonça à l'amour vrai d'une jeune et belle fille, sans montrer le plus léger souci du profond chagrin qu'il allait lui causer en l'abandonnant. Le manque de foi de cet Espagnol blessa cruellement le cœur de Dominga; son mariage projeté avait été annoncé publiquement à toute sa famille, et la fierté de cette jeune fille ne put supporter cet outrage. Dominga se sentait



Digitized by Google

humiliée, et les consolations qu'on cherchait à lui donner ne faisaient qu'irriter une douleur qui aurait voulu se cacher à elle-même. Dans son désespoir, Dominga ne vit d'autre refuge que la vie claustrale; elle déclara à sa famille que Dieu l'appelait à lui, et qu'elle était résolue à entrer dans un monastère. Tous les parens de Dominga firent de vains efforts pour ébranler la résolution de cette enfant; Dominga avait la tête exaltée, et les souffrances de son cœur ne lui permirent d'écouter aucune prière. Tout fut inutilement tenté; Dominga se montra aussi indifférente aux remontrances et aux conseils qu'elle avait été sourde aux sollicitations. La résistance qu'elle rencontra dans sa famille ne fit que raffermir l'opiniâtre témérité de cette jeune fille: après un an de noviciat, Dominga prit le voile à Santa-Rosa, le couvent le plus rigide de l'ordre des carmélites.

Il paraît, continua ma cousine, que Dominga, dans la ferveur de son zèle, fut heureuse les deux premières années de son séjour à Santa-Rosa. Au bout de ce temps, elle commença à se fatiguer de la sévérité de la règle. Les souffrances physiques avaient calmé l'exaltation morale, et de tardives réflexions lui firent verser des larmes sur le sort qu'elle s'était fait. Elle n'osa parler de son chagrin et de son ennui à sa famille, qui s'était si fortement opposée au parti qu'elle avait pris, et d'ailleurs des plaintes eussent été inutiles. Vous le savez, mesdames, ajouta ma cousine, une fois entrée dans une de vos retraites, on n'en sort plus.

Ici, les trois religieuses se regardèrent, et il y eut un accord dans ces regards échangés à la dérobée, qui n'échappa à aucune de nous deux.

La malheureuse Dominga renferma ses chagrins dans son cœur, et, n'espérant de soulagement de personne, elle se résigna à souffrir, attendant de la mort la fin de ses maux. Chaque jour passé dans le couvent, que la religieuse ne considérait plus que comme sa prison, affaiblissait sa santé, jadis si brillante; une pâleur mortelle avait remplacé sur ses joues le vermillon qui donnait tant d'éclat à sa beauté lorsqu'elle vivait dans le monde. Ses beaux yeux, devenus ternes, étaient enfoncés dans leurs orbites comme ceux des pénitens épuisés par les austérités du cloître. Un jour, vers la fin de la troisième année, le tour de faire la lecture dans le réfectoire était venu à lui échoir; Dominga trouva dans un passage de sainte Thérèse l'espoir de sa délivrance.

Il est raconté dans ce passage que, fréquemment, le démon a recours à mille moyens ingénieux pour tenter les nonnes. La sainte rapporte en exemple l'histoire d'une religieuse de Salamanque, qui succomba à la tentation de s'évader du couvent, et à qui le démon avait suggéré la pensée de mettre dans le lit de sa cellule le cadavre d'une femme morte, des-

Digitized by Google

tiné à faire croire à toute la communauté que la religieuse avait cessé de vivre, afin qu'elle eût le temps, aidée d'un messager du diable, sous la forme d'un beau jeune homme, de se mettre à couvert des alguazils de la sainte inquisition.

Quel trait de lumière pour la jeune fille! Elle aussi pourra sortir de sa prison, de son tombeau, par le même moyen que la religieuse de Salamanque. Dès ce moment, l'espérance rentre dans son ame, et dès-lors plus d'ennui pour Dominga; car à peine a-t-elle assez de temps pour employer toute l'activité de son imagination à songer aux moyens de réaliser son projet. Plus de pratiques austères, de devoirs pénibles qui lui coûtent à remplir, parce qu'elle voit un terme à sa captivité. Elle changea graduellement de manière d'être avec les religieuses, recherchant les occasions de leur parler, afin de parvenir à connaître à fond chacune d'elles. Dominga tâchait surtout de se lier avec les sœurs portières. Les fonctions de ces sœurs ne durent que deux ans au couvent de Santa-Rosa. Dominga, à chaque changement, s'efforçait, par ses attentions et ses assiduités, de se faire bien venir de la nouvelle portière. Elle se montra très généreuse et très bonne envers la négresse qui lui servait de commissionnaire au dehors du couvent, afin de s'assurer un dévouement sans bornes. La prudente et persévérante jeune fille n'oublia rien de ce qui pouvait faciliter l'exécution de son projet. Huit années s'écoulèrent cependant avant qu'elle pût le réaliser. Hélas! combien de fois, durant cette longue attente, la malheureuse Dominga ne passa-t-elle pas de la joie délirante qu'éprouve le prisonnier près de quitter le cachot par un effort de courage et d'adresse, au découragement profond, au désespoir de l'esclave qui, surpris au moment de sa fuite, va retomber sous la main d'un maître cruel! Il serait trop long de vous raconter toutes ses anxiétés, toutes ses alternatives d'espoir et de crainte. Quelquefois, après avoir passé près de deux années à flatter une vieille sœur portière, dure et revêche, au moment où Dominga se croyait à peu près sûre de la sympathie et de la discrétion de la vieille, une circonstance lui faisait voir que, si elle avait eu l'imprudence de se confier à cette femme, elle eût été perdue. A cette pensée, Dominga, épouvantée du danger qu'elle venait de courir, frissonnait de terreur; il se passait alors plusieurs mois sans qu'elle osât faire la moindre tentative. Il arrivait encore qu'au moment de se confier à une portière qui lui paraissait bonne et digne du terrible secret qu'elle avait à lui dire, celle-ci était changée et remplacée par une espèce de Cerbère dont la voix seule glaçait la pauvre Dominga. C'est au milieu de ces cruelles alternatives que vécut pendant huit ans la jeune religieuse. On ne conçoit pas comment sa santé put résister à une aussi longue agonie. A la fin, Dominga, sentant qu'elle était au bout de ses forces, se décida et

Digitized by Google

s'ouvrit à une de ses compagnes, qu'elle aimait plus que les autres, et qui venait d'être nommée portière. Sa confiance se trouva heureusement bien placée; et Dominga, assurée qu'elle fût de l'aide et du silence de la portière, ne songea plus qu'aux moyens de se procurer ce dont elle avait besoin pour l'exécution de son plan. Il lui fallait se confier à la négresse, sa commissionnaire, car sans le concours de cette esclave, il était impossible de réussir. Cette confidence était entourée de dangers; et dans cette circonstance, comme dans toutes celles qui se rattachent à l'exécution de son plan d'évasion, Dominga fut admirable de courage et de persévérance. Elle ne pouvait communiquer avec sa négresse qu'au parloir, et à travers une grille. Les paroles de Dominga pouvaient être entendues par une des silencieuses filles qui allaient et venaient sans cesse. Voici le plan qu'avait conçu Dominga, et qu'elle eut la hardiesse d'exposer à sa négresse en lui offrant une large récompense pour dédommager cette esclave des périls qu'elle avait à courir.

Il fallait que la négresse se procurât une femme *morte*, qu'elle l'apportât le soir, à la nuit tombante, au couvent : la portière devait lui ouvrir et lui montrer l'endroit où elle cacherait le cadavre; ensuite Dominga devait, dans la nuit, le venir chercher, le porter sur son lit, y mettre le feu, puis s'échapper pendant que les flammes brûleraient le cadavre et le *tombeau*. Ce ne fut que très long-temps après être entrée dans l'entreprise de sa maîtresse que la négresse put apporter le cadavre; il eût été dangereux d'en demander à l'hôpital, qui, au surplus, n'en eût donné qu'à des chirurgiens, et pour un usage indiqué, attendu qu'il n'y a pas d'école de médecine à Aréquipa. Il était presque impossible d'obtenir le corps d'une femme morte chez elle : aussi assure-t-on que, sans les bons offices d'un jeune chirurgien, qui fut mis dans la confidence, la bonne amie de Dominga aurait achevé ses deux années de sœur portière avant que l'esclave eût pu se procurer le cadavre qui devait, dans le couvent, faire croire à la mort de sa maîtresse. Par une nuit sombre, la négresse, surmontant ses terreurs par l'appât de la récompense promise, chargea sur ses épaules le cadavre d'une femme indienne, morte depuis trois jours. Arrivée à la porte du couvent, elle fit le signal convenu; la portière, toute tremblante, ouvrit, et la négresse, en silence, déposa son fardeau dans le lieu que, du doigt, lui montrait la portière. L'esclave fut ensuite se poster au détour de la rue Santa-Rosa pour y attendre sa maîtresse.

Dominga était depuis plusieurs jours en proie à de vives inquiétudes; des obstacles sans cesse renaissans entravaient l'exécution de son projet. Elle attendait avec anxiété le résultat des dernières démarches qu'on avait dû tenter pour se procurer un cadavre de femme, lorsque son amie

Digitized by Google

la portière vint la prévenir que sa négresse en avait introduit un dans le couvent. A cette nouvelle, Dominga tomba à genoux, baisa la terre; puis, portant les yeux sur son christ, resta long-temps dans cette position, comme abîmée dans un sentiment ineffable d'amour et de reconnaissance.

Le soir, la portière verrouilla la porte sans la fermer à la clé, ensuite elle fut, selon que la règle l'exigeait, porter la clé à la supérieure, et se retira dans *son tombeau*. Dominga, vers minuit, lorsqu'elle jugea que toutes les religieuses étaient profondément endormies, sortit de son tombeau, où elle laissa sa petite lanterne sourde, et fut à l'endroit que lui avait indiqué la portière prendre le cadavre. Dominga enleva sans hésiter l'horrible fardeau, le déposa sur son lit, le revêtit de ses habits de religieuse, et s'étant revêtue elle-même d'un habillement complet dont elle avait eu le soin de se pourvoir, elle mit le feu à son lit et prit la fuite, laissant toute grande ouverte la porte du couvent.

Ma cousine se tut, et les trois religieuses de Santa-Catalina se regardèrent encore cette fois avec un air d'intelligence qui me fit pressentir leurs pensées. Après quelques instans de silence, la sœur Margarita demanda ce qui s'était passé au couvent par suite de l'évasion de Dominga, et ce qu'on en avait pensé. Personne, reprit ma cousine, ne se douta de la vérité. La sœur portière, qui ne dormait pas, comme vous devez bien le présumer, courut sur les pas de Dominga fermer la porte au verrou, et, dans la confusion occasionnée par l'incendie du tombeau de Dominga, l'adroite portière sut reprendre sa clé chez la supérieure, et ferma sa porte comme de coutume. Tout le monde fut convaincu que Dominga s'était *brûlée*. Les restes du cadavre que l'on trouva étaient méconnaissables, et ils furent enterrés avec les cérémonies en usage pour la sépulture des religieuses. Deux mois après, la vérité commença à transpirer; mais les religieuses de Santa-Rosa ne voulurent pas y ajouter foi, et quand l'existence de Dominga avait cessé d'être un doute pour tout le monde, les bonnes sœurs soutenaient encore que Dominga était bien morte, et que ce qu'on racontait sur sa prétendue sortie du couvent était une calomnie. Elles ne furent convaincues que lorsque Dominga elle-même prit soin de les convaincre en attaquant la supérieure pour qu'elle eût à lui restituer sa dot, qui était de 10,000 piastres (50,000 francs).

Pendant tout le temps qu'avait duré le récit de ma cousine, je m'étais occupée attentivement de remarquer l'effet produit par sa narration sur les trois charmantes religieuses. La plus ancienne des trois, la sœur Margarita, s'était à peu près constamment tenue dans sa réserve conventuelle. Il était échappé à la vive et impétueuse Rosita plusieurs exclamations qui dénotaient avec quelle sincérité cette aimable fille compatissait

Digitized by Google

aux souffrances qu'avait éprouvées Dominga pendant ses onze années d'agonie. Quant à la bonne Manuelita, elle pleurait, et répétait souvent avec une naïve compassion : Pauvre Dominga! comme elle a dû souffrir, mais aussi comme elle est heureuse d'être enfin délivrée! Et la gracieuse fille jetait sa tête sur mon épaule, avec un mouvement d'enfant, et pleurait.

Nous nous retirâmes, laissant ces dames plongées dans une rêverie que nous ne crûmes pas discret de troubler. Je gagerais bien, dis-je alors à ma cousine, qu'avant deux ans ces trois religieuses ne seront plus ici. — Je le pense comme vous, me répondit-elle, et j'en serais bien contente : ces trois femmes sont trop belles et trop aimables pour vivre dans un couvent.

Le lendemain nous sortîmes de Santa-Catalina. Nous y avions demeuré six jours, pendant lesquels ces dames mirent tous leurs soins à nous faire passer le temps le plus agréablement possible. Dîners magnifiques, petits goûters délicieux, promenades dans les jardins et dans tous les endroits curieux du couvent, ces aimables religieuses n'omirent rien pour nous plaire et pour nous faire jouir des récréations que le couvent leur permettait de nous offrir. Nous fûmes reconduites jusqu'à la porte par toute la communauté, pêle-mêle, sans cérémonie et sans la moindre étiquette, mais avec une affection si vraie et si touchante, que nous pleurâmes avec les bonnes religieuses de la peine réelle que nous ressentions de nous séparer. Nos impressions étaient bien différentes de celles que nous éprouvâmes à notre sortie de Santa-Rosa. Cette fois, nous ne sortions qu'à regret du couvent, et nous nous arrêtâmes à plusieurs reprises dans la rue pour porter nos regards sur les tours de l'asile hospitalier que nous venions de quitter. Nos enfans et les esclaves étaient tristes, et ces dames ne tarissaient pas en éloges sur la conduite des religieuses.

Il n'y eut pas de jour dans la semaine qui suivit notre sortie qu'elles ne nous envoyassent des cadeaux de toute espèce. Il serait difficile de se faire une idée de la générosité de ces excellentes filles. J'avais gardé un si agréable souvenir de l'accueil amical que j'avais reçu dans le couvent de Santa-Catalina, qu'avant mon départ d'Aréquipa, je fus plusieurs fois causer au parloir de mes anciennes amies. Dans cette circonstance, ces dames me comblèrent encore de petits cadeaux, et me donnèrent la commission de leur envoyer de la musique de Rossini.

M^me^ FLORA TRISTAN.

Digitized by Google

# LE
# TOURISTE PARISIEN
## EN ANGLETERRE.

### I.

M. CHRISTOPHE D.... A Mme D....

Londres, le 27 mars 1836.

MA CHÈRE JULIE,

La présente est pour te rassurer d'abord sur notre santé. Nous avons débarqué tous hier à bon port à huit heures sept minutes du soir. A neuf, un fiacre nous a laissés à l'hôtel de Bristol, *Blackfriar's road*, où tu nous adresseras dorénavant tes lettres.

J'ai peu de choses à te dire de notre voyage, qui n'a pas offert beaucoup d'incidens extraordinaires. Tu sais qu'après notre dernier embrassement général dans la cour des messageries, tu m'avais vu partir très confortablement établi dans le premier coin d'intérieur de la diligence. Le lendemain, la matinée était si belle, que je suis monté sur la banquette pour voir un peu le pays. Bien m'en a pris de toute façon, car cela m'a valu une fort aimable société jusqu'à Montreuil. J'ai trouvé là-haut le conducteur, ancien garde municipal, d'une politesse extrême, et un jeune voyageur très instruit. Tout le long du chemin, nous avons causé ponts-et-chaussées et politique. Un quart de lieue environ avant Montreuil, le jeune homme a mis pied à terre et nous a quittés. Devine, chère amie, auprès de qui je venais de rouler, une demi-journée, côte

Digitized by Google

à côte? C'était près du sous-préfet de la ville lui-même. Dans le cours de notre entretien, je ne m'étais pas gêné sur le compte du gouvernement; j'avais dit que les routes ne me semblaient point en trop bon état, et qu'une amnistie partielle serait peut-être désirable. Heureusement que je me suis ouvertement prononcé contre les doctrinaires qui ne sont plus en place et en faveur de MM. Passy et Sauzet, les nouveaux ministres. J'espère que la vivacité de mes opinions n'aura pas blessé M. le sous-préfet; du reste je suis charmé des manières simples et bourgeoises du jeune magistrat. Voilà de ces avantages que nous avons gagnés à la révolution de juillet. Ce n'est pas sous la restauration qu'on nous eût donné des fonctionnaires de ce mérite et de cette affabilité.

Au relai de Montreuil, j'avais proposé à notre Édouard de monter prendre, sur la banquette, près de nous, la place libre. Eh bien! lui, si affamé d'air, qui aime tant, tu sais, regarder les champs et rêver à la belle étoile, il a préféré rester dans l'intérieur. Il est vrai qu'il était en grande conversation littéraire avec une jeune Anglaise, fraîche et rouge comme une pomme d'api, que sa maman ramène à Londres, d'une pension de Paris, où elle a passé plusieurs années. Une chose remarquable, c'est qu'au dîner, à la table d'hôte d'Abbeville, cette demoiselle a mangé plus de gigot rôti à elle seule que tous les voyageurs ensemble; ce qui ne l'empêche pas d'avoir l'air extrêmement romanesque et d'être très forte en poésie. Je n'ai pas voulu contrarier Édouard sur ses galanteries. Cela regardait davantage la maman, qui ne paraissait pas s'en inquiéter beaucoup. D'ailleurs c'était là pour lui une bonne occasion de se fortifier dans son anglais, qui nous sera bien nécessaire.

Je ne te parlerai pas en détail de la traversée, attendu que je ne me souviens guère d'avoir rien vu ni entendu, tant qu'elle a duré. Tout ce que je me rappelle, c'est d'être demeuré environ douze heures étendu sur le pont, parmi les porte-manteaux et les caisses, m'imaginant être jeté par la fenêtre d'un septième étage, sans pouvoir tomber jamais. Le soir, à mesure que nous avons avancé dans la Tamise, je me suis senti pourtant ressuscité un peu; mais j'étais toujours bien abasourdi.

Édouard, tout pâle et chétif qu'il paraît, s'est mieux tiré d'af-

Digitized by Google

faire. Il n'a pas bronché un moment. Son Anglaise venait aussi avec nous sur le paquebot. Ils se sont remis à causer de plus belle de Walter Scott et de milord Byron, absolument comme s'ils eussent été en terre ferme; j'aurais mieux aimé qu'ils eussent causé un peu de cotonnades et qu'il eût montré nos échantillons. Cela nous eût valu peut-être le placement de quelques articles. Mais ce garçon-là ne comprend rien au commerce. A quoi lui auront servi tant d'études? Sera-t-il jamais capable de mener, après nous, notre maison? J'ai bien peur que son éducation ne soit tout-à-fait manquée.

Tu conçois que je ne puis rien te mander ce matin, en fait d'affaires. Mais je ne vais pas perdre un moment. Nous sortons tout-à-l'heure pour aller voir nos correspondans et remettre nos lettres de recommandation. J'espère t'annoncer bientôt des résultats.

Ton mari.

## II.

Londres, le 30 mars 1836.

Je te dirai d'abord que je serais assez content de Londres s'il y faisait clair. La ville n'a pas l'air mal. Malheureusement, le brouillard est si épais, qu'en ce moment même, c'est-à-dire à midi juste, à ma montre, il me faut une chandelle pour t'écrire. Édouard se désespère de ce temps. Il dit qu'il a le *spleen*. Or, ce *spleen* est une maladie contagieuse particulière à Londres, une espèce de fièvre froide qui n'est dangereuse qu'au mois de novembre. Les personnes qu'elle attaque alors vont généralement se jeter dans une petite rivière appelée la Serpentine. Comme nous entrons seulement en avril, tu vois qu'en tout cas nous aurions le temps de réfléchir avant d'aller nous noyer.

Les rues sont larges, longues, droites, et si pareilles, qu'il est presque impossible de ne les pas confondre. Ce qui m'intrigue beaucoup, c'est qu'on n'y aperçoit pas une apparence de ruisseau. Toutes sont ornées de trottoirs larges eux-mêmes comme notre rue Saint-Martin. Ce serait plaisir d'y marcher, n'était le désagrément de recevoir d'effroyables coups de coude à chaque pas. Les Anglais sont bien les plus grands rustres de la terre. Ce sont autant de poteaux ambulans que vous rencontrez. Ce qui dégoûte le plus,

Digitized by Google

c'est que, vous ont-ils crevé la poitrine d'une bourrade, ils ne se détournent pas seulement pour regarder si vous vivez encore.

Je ne suis pas aussi enthousiaste des boutiques que je m'attendais à l'être. Un Français peut lever la tête même dans *Regent Street*. Nous avons, rue Vivienne, et rue de la Paix, des magasins qui permettent à notre orgueil national cette assurance.

Notre première visite, et la plus intéressante, a été chez M. John Smith, marchand de nouveautés et de merceries en gros et en détail, qui demeure *Fleet Street*, dans la Cité. Si ces Anglais n'étaient pas tous de vrais glaçons enluminés, à peine l'aurais-je trouvé poli. C'est un gros homme chauve à la mine rouge et rechignée. Il a commencé par me secouer la main, puis il m'a tout d'abord remis au lendemain pour dîner avec lui, parler d'affaires, et me présenter à sa femme. Il m'a bien demandé ce qu'il me semblait de Londres; mais sans attendre ma réponse, il m'a prié de l'excuser s'il retournait finir un compte, et m'a engagé à m'asseoir, me laissant dans les mains le *Morning-Chronicle*. Imagine-toi que ce *Morning-Chronicle* est un journal imprimé en petits caractères imperceptibles, quatre fois grand comme *le Constitutionnel*. Qu'est-ce qu'ils peuvent inventer, bon Dieu! pour emplir tous les jours une pareille feuille de papier? Si je ne sais jamais ici les nouvelles que par le *Morning-Chronicle*, je ne serai guère au courant de la politique.

Les Smith seront, à ce qu'il paraît, ici notre principale connaissance; nous nous sommes rendus hier à leur invitation. Ce premier dîner en ville vaut la peine que je t'en donne un compte détaillé.

Nous sommes arrivés fort tard, grace aux lambineries de M. Édouard qui n'est jamais prêt. On nous attendait évidemment pour se mettre à table. Toutefois, M. Smith nous a présentés successivement à sa femme, à ses filles, et au reste de la compagnie. Il y avait là trois négocians de la Cité avec leurs épouses. Mistress Smith et les jeunes misses ont l'air extrêmement affable. Imagine-toi qu'elles nous ont tout de suite chacune donné une poignée de main. Je suppose que c'est là une grande marque de considération. Mistress Smith est aussi grande, maigre et pâle que son mari est court, gros et violet. Les demoiselles sont de la même venue que la maman; mais, quant au visage, de la couleur du papa.

Digitized by Google

Toutes trois raides comme des pincettes dans des fourreaux de soie grise qui m'ont semblé en gros de Naples de Lyon, et si décolletées des épaules que j'en ai presque rougi.

Nous sommes aussitôt descendus dans la salle à manger qui est au rez-de-chaussée. Mistress Smith m'a placé près d'elle. On a mis Édouard entre les deux demoiselles.

Le repas est achevé maintenant, et Dieu merci! je n'en suis pas mort; mais je ne voudrais pas de si tôt recommencer. Ces Anglais ont des manières de boire et de manger auxquelles je ne m'habituerais pas aisément. Tu n'as pas d'idée de leur cuisine et de leur service. On a bien raison de dire qu'ils ne font rien comme les autres.

Voilà d'abord qu'il y a pour entrées de la soupe, du poisson, des choux et des pommes de terre.

— Voulez-vous de la soupe ou du poisson? — me demande mistress Smith.

— La question est curieuse, dis-je en moi-même. Bien entendu pourtant je réponds — « de la soupe, s'il vous plaît. » Mais ce qu'ils appellent ici de la soupe, de la soupe à la tortue, je crois, c'est une véritable panade de poivre noir. Après en avoir avalé une cuillerée, je m'arrête. C'est assez. Je me serais volontiers rabattu sur le poisson. Mais il paraît qu'il n'est pas permis d'aller de l'un à l'autre. On a le droit d'opter, c'est tout. Du moins, ceux qui avaient pris de la soupe ne prenaient pas de poisson. Ceux qui prenaient du poisson n'avaient pas pris de soupe. Plus je réfléchis à cet usage anglais, plus il me confond. Je ne comprends guère d'un côté qu'on puisse avoir un bon estomac sans manger de potage; mais quel estomac d'enfer ont donc ceux qui mangent impunément du potage à la tortue?

Le second service me va mieux. D'une part, une pièce de bœuf rôti de la grosseur d'une citrouille, le *roast-beef*, comme ils disent; de l'autre, un pâté chaud dans une terrine, et encore un plat de pommes de terre en regard de la sauce blanche. Les douceurs font un troisième service. C'était, par exemple, un chausson de marmelade vis-à-vis d'un *pudding*. Notez bien qu'en ce qui concerne le second et le troisième service, la règle est la même que quant aux entrées. « Voulez-vous du *roast-beef* ou du pâté chaud?

Digitized by Google

voulez-vous de la marmelade ou du *pudding?* choisissez! » Les affamés se dédommagent de l'alternative en redemandant du même. La civilité autorise à y revenir. Les *puddings* sont surtout les entremets favoris. Leurs espèces sont très nombreuses. J'ai noté le nom de celui d'hier. On l'appelle : *A dog in a blanket*, — *un chien dans une couverture*. C'est une espèce de pâte bouillie et roulée avec de la compote. Tu aimerais cela. J'en demanderai la recette à mistress Smith.

Mais la compote et le *pudding* enlevés, devine ce qu'on apporte! Tu vas penser que je me divertis, et que j'invente. On apporte la salade et le fromage. En vérité, ces Anglais sont des originaux sans copie. Je ne sais pas ce qu'ils font de l'eau, car je n'en ai pas aperçu une goutte; et, à sa place, c'est du vin qu'ils mettent dans les carafes. Enfin ils poussent l'esprit de contrariété jusqu'à tenir la fourchette de la main gauche et le couteau de la droite. Moi qui, par politesse, m'efforçais d'en faire de même, juge combien j'étais à l'aise! Autre contradiction. Leur extrême propreté ne les empêche pas de manger sans serviette, et de s'essuyer les doigts à la nappe. En revanche, ils changent de couverts à chaque plat. Comme je ne connaissais pas cette habitude-là, c'était un vrai combat entre moi et la bonne, toutes les fois qu'elle venait m'enlever ma fourchette et mon couteau. En tout cas, il faut que ces Smith aient bien de l'argenterie pour suffire à une pareille mode.

Ces Anglais ont en outre des civilités à eux bien singulières et bien incommodes. Ainsi, tout le temps du dîner, les uns après les autres, ils boivent à votre santé, et vous devez nécessairement leur rendre raison; il y va de l'honneur. C'est un défi, c'est un duel. Êtes-vous provoqué; vous, et votre assaillant, vous emplissez vos verres ensemble, vous vous saluez ensuite gravement, et puis : feu, vous buvez la rasade.

La méthode de servir le dessert n'est pas moins bizarre. C'est sur la table nue qu'on le place. Il est vrai que, la nappe étant la serviette générale, ils supposent peut-être qu'au dessert elle cesse d'être indispensable; mais voici le plus étrange procédé de ces insulaires. Au bout d'une séance de trois heures, mistress Smith se lève; tous les convives sont à l'instant debout.

Digitized by Google

J'imagine que la cérémonie est conclue ; j'offre galamment mon bras droit à la maîtresse du logis. — M. Smith m'arrête par le gauche. En un clin d'œil, toutes les dames se sont éclipsées sans qu'un seul cavalier les ait suivies. Les hommes, restés entre eux, reprennent gravement leurs siéges, et s'attablent de nouveau.

Je ne me rendais pas très bien compte de ce qu'on allait faire. Ça n'a pas tardé à s'éclaircir. Il s'agissait de boire sérieusement le vin qu'on n'avait que goûté auparavant. Et, en effet, on s'y est mis sérieusement, je t'assure. Il y a, vois-tu, trois grandes carafes de blanc et de rouge qu'on se passe autour de la table. Elles vont à la file, et ne s'arrêtent que le temps de saluer. Quand elles sont vides, la bonne les remplit, et puis on les vide encore, et ainsi de suite pendant deux heures.

Du reste, la promenade des carafes n'empêche pas la conversation d'aller son train ; au contraire, ça la pousse ; elle n'avait guère été animée pendant le dîner ; moi, du moins, je n'avais pas dit grand'chose. J'étais là près de mistress Smith, qui n'est pas forte sur le français ; je ne suis pas plus fort en anglais, de façon que nous ne pouvions pas beaucoup causer. Elle m'a bien demandé quatre ou cinq fois si je préférais Londres à Paris. Moi, poliment, je lui répondais toujours : *Yes*. Voilà, à peu près tout ce que nous nous sommes dit.

Tandis que les carafes couraient la poste, les hommes ont parlé politique. Outre M. Smith, il y en avait encore deux ou trois qui entendaient le français ; je me suis senti davantage sur mon terrain. — Qu'est-ce que vous pensez de la question d'Orient ? me dit M. Smith. — Ma foi, je vous avoue que je n'ai pas lu le journal depuis mon départ de Paris, ai-je répondu ; mais j'ai bien de la peine à croire que don Carlos réussisse jamais en Espagne. — Peut-être ont-ils trouvé mon affirmation un peu hardie ; ils se sont regardés tous, et Édouard m'a marché sur le pied.

— Ce qui est certain, a repris M. Smith, c'est que, dans les clubs, on commence à s'entretenir beaucoup des probabilités d'une guerre avec la Russie. — Ah ! vous avez encore des clubs, vous autres ! me suis-je écrié ; tant pis. A Paris, nous y avons mis bon ordre. Il y a beau jour que la garde nationale a fermé ces tanières de républicains. » J'ai dit cela, j'en ai peur, trop vivement. Édouard a rougi jusqu'au blanc des yeux. Au surplus, je ne suis pas obligé

Digitized by Google

de connaître les opinions politiques de toute l'Angleterre. S'il y avait là des révolutionnaires, ce n'est pas ma faute.

Cependant toute chose a une fin. Les carafes auraient bien marché toujours, ça leur était égal : elles se vidaient à mesure qu'on les emplissait. M. Smith est venu me faire, à l'oreille, une proposition fort honnête, qui m'a embarrassé un peu, tout en me rendant service. Puis on s'est levé en masse, et l'on est remonté, comme on a pu, au salon.

Toutes les dames étaient rangées en demi-cercle autour de la cheminée. J'espère qu'elles avaient eu le temps de comparer leurs toilettes et de se moquer de nous.

Pour être franc, je t'avouerai que j'étais un peu gai; tu sais que je n'ai pas l'habitude du vin pur ; c'est rare à la maison, quand nous avons du monde, si je bois deux ou trois petits verres de bourgogne. —« Que préférez-vous, de Londres ou de Paris? » m'a redemandé mistress Smith, en m'offrant une tasse de café. — « *Yes, yes, yes, yes,* » ai-je répondu quatre fois de suite, à ce que prétend Édouard. En vérité, je voyais trente-six bougies dans la chambre, tandis qu'il n'y en avait réellement que quatre sur le piano et la cheminée.

— Du café! nous n'en prenons jamais le soir, cela nous empêche de dormir, dis-je à mistress Smith qui revient à la charge. La bonne emporte le plateau; c'est bien.

Mais au bout d'une demi-heure, la voilà qui reparaît avec un autre. — Encore! me mets-je à crier. — C'est le thé, reprend M. Smith. Et, en effet, c'était le thé avec des tartines de beurre.

Ma pauvre tête déménageait de plus en plus. — Comment! le déjeuner à présent! dis-je. Heureusement qu'Édouard m'emmène dans un coin, et m'empêche d'en dire davantage.

Ce qu'ils font tous de dix à onze heures, je serais bien embarrassé de te le conter. Il paraît pourtant que les demoiselles ont chanté des mélodies irlandaises, et qu'on a regardé des images et des almanachs qui étaient sur le guéridon.

Mais comme onze heures sonnent, ne voilà-t-il pas la bonne qui remonte avec un plateau plus grand que jamais, c'est-à-dire avec un vrai second dîner tout servi; le *roast-beef*, les compotes, le *chien dans la couverture*, et les trois maudites carafes pleines jusqu'au gosier, comme si on ne les avait pas vidées déjà vingt fois.

— Oh! mistress Smith, ce n'est pas raisonnable; vous faites des

Digitized by Google

folies, dis-je en me levant. C'était bien assez du premier diner d'en bas.

— Ne vous inquiétez point, répond en riant M. Smith. Ceci n'est rien; c'est une manière de collation. Un Anglais, voyez-vous, ne croirait pas sa journée complète s'il ne la finissait point par un bout de souper.

— Oui, la journée est effectivement très complète. Le bout de souper est attaché au dîner par la promenade des carafes, les plateaux de thé, de café et les tartines de beurre... Édouard m'interrompt et me force de m'asseoir. Dames et cavaliers, tout le monde s'attable en cercle et l'on attaque le souper, ni plus ni moins que si l'on n'avait pas dîné de la semaine.

— Ma foi, dis-je à Édouard, tout ça aura un terme.

Au même moment rentre la bonne, qui ne se lasse pas.

— Qu'est-ce qu'elle apporte, bon Dieu! dans un grand pôt qui fume? Ça sera peut-être de la soupe à la tortue, puisqu'on recommence tout.

C'était de l'eau bouillante. Et aussitôt, chacun et chacune d'avaler, par-dessus le souper, des grands verres d'eau chaude corrigés avec du genièvre et du sucre. — Ils appellent cela du *grog* et encore autrement; — que je me rappelle; — Ah! *le bonnet de nuit*, — *night-cap*; il paraît qu'ils ne pourraient se coucher sans ce bonnet-là.

Comme ils n'avaient pas l'air d'être bien pressés d'y aller, nous avons tiré notre révérence. Je ne sais pas si à force de s'enfoncer le bonnet de nuit, ils s'en sont procuré une bonne; ce qui est sûr, c'est que la mienne ne l'a guère été. Quel cauchemar! C'étaient les trois carafes qui dansaient la boulangère sur mon estomac, autour de la soupe à la tortue.

Ne te tourmente pas cependant; j'en suis quitte pour une mauvaise digestion. Je me noie de thé depuis ce matin, et cela me réussit. Je ne m'étonne pas que ce soit là tous les jours le déjeuner des Anglais. Quand on fait des dîners pareils, on a besoin de tisane le lendemain.



Digitized by Google

## III.

Londres, le 4 avril 1838.

Nous avons fait samedi aux Smith notre visite de digestion. Le mari était dehors; mais la dame et les demoiselles ne nous ont pas reçus moins cordialement que le jour du dîner. Les poignées de main ont été même plus serrées. Je suis vraiment confus des prévenances de cette aimable famille. Il est clair que nous plaisons beaucoup. La première fois que nous reviendrons, si cela continue, tout le monde nous embrassera. La conversation, par exemple a langui souvent. Mistress Smith ne m'a redemandé qu'une fois si je préférais Londres à Paris; mais elle m'a baragouiné cinq ou six autres questions dans un français auquel je n'ai pas compris une syllabe. Comme j'avais peur de me compromettre avec mon *yes*, j'ai pris le parti de ne plus répondre qu'en m'inclinant respectueusement et d'un air qui ne disait ni oui ni non. M. Smith m'a rendu service en rentrant. Avec lui j'ai retrouvé la parole.

Notre visite s'était prolongée. Il était près de cinq heures. Je tremblais qu'on ne nous retînt à dîner. Heureusement j'en ai été quitte pour la peur. M. Smith m'a seulement proposé une partie de campagne entre hommes pour le lendemain. Juge si j'ai balancé à accepter. Il s'agissait d'aller à Greenwich, à six milles de Londres, par le nouveau chemin de fer.

Un chemin de fer, ma chère Julie! J'ai vu un chemin de fer. Moi, qui te parle, je suis allé en voiture sur un chemin de fer. Tu n'en connais guère de nos amis, même de ceux qui ont été commis-voyageurs dans leur jeunesse, tu n'en connais guère qui aient voyagé par des chemins de fer. Eh bien! moi, en attendant ceux qu'on nous promet de Paris à Versailles, de Paris au Hâvre, j'ai vu celui de Londres à Greenwich; j'y ai marché, j'y ai roulé. C'est un voyage qui mérite bien de t'être conté de point en point.

Il avait été convenu, à ma grande approbation, qu'on dînerait de bonne heure, chacun de son côté. Comme le chemin de fer de Greenwich n'a encore ni commencement ni fin, il faut aller prendre fort loin le milieu qu'il y a de fait. M. Smith nous a menés là dans sa demi-fortune. Tu t'imagines peut-être qu'un chemin de fer est de même qu'un autre chemin, de plain pied avec la plaine. Pas

Digitized by Google

du tout. Cela est juché comme un aqueduc au sommet d'une plate-forme d'arcades en briques aussi éloignée de la terre que le parapet du pont Saint-Michel l'est de la rivière. Quand on est grimpé là-haut, on entre dans des omnibus attachés les uns aux autres à la file et on attend l'attelage. L'attelage, c'est la machine. Elle venait d'aller conduire une autre file de voitures; mais la gaillarde va un fameux train; elle n'a pas été longue à revenir. C'est un plaisir de la voir et de l'entendre arriver. Comme elle galope et quel tapage! D'abord, on aperçoit la grosse fumée noire qu'elle a au bout de son tuyau comme un plumet sur l'oreille; puis, au bruit qu'elle fait, aux nuages de vapeur blanche qu'elle secoue ainsi qu'une crinière, en hennissant, on dirait une diligence traînée par douze chevaux de poste du Limousin. A mesure qu'elle approche, elle se calme pourtant; mais à peine est-elle attachée à la nouvelle file qu'elle emmène, voilà qu'elle se met à crier et à piaffer de nouveau et vous emporte, ventre à terre, ses douze énormes voitures, comme si ce n'était qu'un petit cabriolet. Je m'étais prudemment placé dans la douzième, c'est-à-dire tout à la queue; malgré cela, je t'avoue qu'au moment du départ, je ne me sentais pas très à l'aise. On a beau n'avoir peur de rien, cela vous fait une certaine impression, lorsqu'on songe que le dérangement du moindre des petits morceaux de la mécanique ou seulement une malencontreuse petite pierre entre les raisures de fer du chemin suffirait pour vous lancer d'une hauteur de cent pieds dans des champs de fèves ou de pommes de terre. A cela près, les chemins de fer sont une chose merveilleuse. On va si vite, qu'on n'a pas le temps de s'effrayer. En moins de sept minutes nous avions couru nos deux milles; nous étions débarqués sains et saufs à Deptford.

De là il nous restait, jusqu'à Greenwich, un mille de chemin, qu'il nous a fallu faire à pied par une pluie battante. Tout ce surplus de la partie de campagne ne m'a que très médiocrement amusé. La foire de Greenwich, si célèbre à Londres, est cent fois au-dessous de la moindre de nos foires des environs de Paris. A ne consulter que mon goût, j'en aurais eu assez d'un coup d'œil à l'allée principale; mais cet excellent M. Smith, qui pensait me divertir, a eu l'extrême complaisance de me promener là, dans la boue jusqu'aux jarrets, de sept à dix heures du soir.



Digitized by Google

Ce n'est pas que le mouvement manquât à la fête; en dépit du temps, il y avait foule; mais c'était là justement ce qui contribuait le moins à l'agrément de la soirée. Je t'ai dit qu'à la ville ce peuple anglais est déjà le plus brutal et le plus pousseur de la terre; à la campagne, à Greenwich surtout, c'est bien pire. Ce sont, à chaque pas, des bandes de grands polissons qui se ruent sur vous, les poings fermés, et vous culbutent. Il n'y a pas jusqu'aux femmes qui ne se mettent de la partie. Votre chapeau est arraché de votre tête et jeté au vent; on vous ratisse le dos avec une petite râpe de bois, inventée exprès pour l'amusement des farceurs de Greenwich; ou bien on vous déchire une basque de votre habit en vous tirant par derrière; vous vous retournez, et un doux visage de jeune fille vous dit en souriant : « C'est moi ! » A force d'être heurté et moulu, je commençais à perdre patience. Je me préparais à riposter du coude aux assaillans. M. Smith m'a retenu; il m'a dit que ce n'était rien, que c'était l'usage; qu'il y avait même un proverbe qui autorisait toutes ces espiègleries les jours de foire. A la bonne heure, si c'est l'usage; mais certainement mon dos ne s'habituerait pas mieux aux fêtes champêtres des Anglais que mon estomac à leurs dîners.

Quant aux paillasses, aux danses, aux ménageries et aux monstres, il y en avait à profusion, je ne puis pas dire le contraire; mais tu conçois que, mouillé et bousculé comme j'étais, je ne regardais pas tout cela avec beaucoup de plaisir. D'ailleurs nous avons tant vu de ces choses-là, et bien supérieures, à Saint-Cloud et à Vincennes, que je n'en suis plus guère curieux.

Je crois, en vérité, que M. Smith nous aurait tenus là toute la nuit, s'il n'était pas tombé, par bonheur, une averse qui a balayé la fête tout d'un coup. Ce n'a pas été sans peine que nous avons trouvé des places sur l'impériale d'un omnibus, qui nous a ramenés à Londres trempés jusqu'aux os. Malgré ces petits désagrémens et la courbature qui m'en reste ce matin, je ne regrette pas ma journée d'hier. J'ai vu enfin de mes propres yeux un de ces chemins de fer dont *le Constitutionnel* nous faisait tant de récits depuis si long-temps. Pour Édouard, je ne sais pas ce qu'il a dans l'ame, je ne sais pas ce qui l'intéresse : il n'a pas plus regardé cela que si c'eût été une route ordinaire. La foule nous avait séparés

Digitized by Google

de lui à la fête. Au lieu de nous chercher, il s'en est allé se promener tout seul dans le parc de Greenwich. C'est toujours sa même sauvagerie. Quand nous sommes ensemble, il ne desserre pas les dents; jamais il n'a un mot à dire. J'ai peur, je t'assure, que ses anciennes manies ne le reprennent, et qu'il ne veuille encore être un auteur. Pourvu que son voyage d'Espagne et tous ces hommes d'esprit qu'il a connus ne nous l'aient pas gâté tout-à-fait!

## IV.

### ÉDOUARD D..... A VICTOR B.....

Londres, le 7 avril 1836.

N'es-tu pas inquiet de mon silence? Voilà huit jours que je suis à Londres et je ne t'ai pas encore donné signe de vie. Hélas! c'est que j'ai peine à croire que je vive. Je dis huit jours, je devrais dire huit nuits. Sous quel ciel suis-je tombé, moi qu'un nuage qui passe sur ma tête paralyse? En quelle ville, moi que Paris suffoquait déjà? Non, ce ne sont pas des journées que ces sombres crépuscules, au travers desquels s'agite et s'empresse une foule qui semblerait un peuple de fantômes, n'était le bruit incessant. Ce n'est pas de l'air que cette boue de charbon de terre et de fumée qu'on respire. Leur soleil n'est pas le soleil : c'est je ne sais quel astre à l'agonie. Ce matin, pour la première fois, je l'ai vu s'efforçant de percer les plis du brouillard; mais leur voile redoublé a bientôt dérobé de nouveau sa face pâle et mourante.

Tu me l'avais prédit, Victor; ç'a été une folie à moi de partir, puisque le choix m'était laissé. A Paris, au moins, je n'avais pas autant à souffrir de ma captivité; ma chaîne était longue, et je pouvais aller jusqu'où elle m'arrêtait. Ici je suis rivé à mon père; il a la main sur moi; il ne me laisse plus un pas libre; seul qu'il est, hors de la sphère de ses habitudes, ignorant la langue du pays, il n'a que moi; il ne peut rien que par moi!

Il se trompe pourtant s'il espère me réduire de guerre lasse, s'il compte étouffer ma pensée dans la lutte et me rabattre à son niveau. Eût-il eu affaire à une nature moins opiniâtre et déterminée, il avait choisi pourtant le bon moyen pour en venir à bout. A quel apprentissage il me met! Le matin courir avec lui les

Digitized by Google

boutiques et lui servir de *drogman* des heures entières, dans une négociation où se débat gravement le prix de cinquante aunes de futaine! Le soir transcrire ses lettres de commerce et tenir ses livres, sous son regard et sous sa dictée! Certes, il n'y avait qu'un cerveau cuirassé d'obstination comme le mien qui pût refuser de devenir radicalement stupide à ce métier.

Et aux heures qu'il dit de délassement, en quelle compagnie il me mène! Quelle société que celle où il m'embourbe, moi, qui pour mon malheur m'étais un temps frayé l'accès dans les salons élégans et polis, dans l'atelier de l'artiste, dans le sanctuaire du poète! J'avais cru ce monde commercial et bourgeois de Paris, le plus étouffant de tous et le plus malsain. Cette classe est ici la même si elle n'est pire et plus grossière.

Non pas que je regrette la vie des grands, — *high life*, — comme ils l'appellent ici, où la curiosité, plus que l'ambition, m'avait un instant poussé. Il y a long-temps que je suis guéri de cette soif d'honneurs qui m'avait pris follement. Pour l'apaiser, il m'a suffi d'effleurer leur coupe. Ne m'eût-elle pas été retirée, je l'eusse vite détournée; jamais je n'aurais pu boire jusqu'au fond. Cette atmosphère où vivent les puissans et les riches, est embaumée; mais elle est insalubre aussi à force de parfums. Du sommet où ils sont et d'où ils pourraient voir si loin, ils ne regardent seulement pas au dehors. Rien chez eux que le soin des jouissances matérielles. Nul souci de celles de l'ame; leur commerce a la grace aimable et la vivacité légère; mais sous ce fard de l'esprit, quelle intelligence appauvrie! quelle aridité de cœur! Combien je souffrais à entendre parler d'art entre les propos de chasse et de médisance, et ne considérer les œuvres du génie que comme des amusemens de plus ou une marchandise qu'on achète!

Mais pardonne-moi toutes mes longues élégies, cher Victor. J'achève le second feuillet de cette lettre, et ne t'ai pas, je crois, dit encore un mot de mon voyage; il est vrai que j'ai peu de choses à t'en conter. Tout l'évènement de la route et de la traversée a été pour moi la rencontre d'une jeune fille que sa mère ramène à Londres, d'un pensionnat de Paris, où elle a passé trois ans. Nous avions roulé ensemble jusqu'à Boulogne; nous nous sommes retrouvés sur le paquebot. C'était plus de temps

Digitized by Google

qu'il ne fallait pour faire ample connaissance. Cette Anglaise est tout enfant; elle ne doit pas avoir dix-sept ans. Elle serait jolie sans son excessive fraîcheur; vraiment, elle a trop de santé et d'appétit. Du reste, elle ressemble à la plupart des demoiselles anglaises que j'ai connues. Ce n'est pas précisément de l'esprit qu'elle a, c'est une sorte de vivacité plus physique qu'intellectuelle, qu'on prendrait d'abord pour de l'imagination; et puis elle est instruite; elle sait beaucoup. Nous avons causé à perte de vue de Walter Scott, de Byron et des *Lakistes*. Son érudition poétique m'étonnait, elle était toute prête à me réciter chacun des morceaux que je lui nommais. Sa conversation, je l'avoue, m'a distrait et amusé; elle ne m'a guère intéressé au fond, ni touché. J'admirais son babil et sa mémoire, tout en regrettant l'ignorance spirituelle de mes naïves Espagnoles. Ce ne sont pas elles qui citeraient ainsi leurs poètes; à peine si la plus savante les lirait couramment. Mais elles sont bien mieux que des *album* vivans couverts de poésies à chaque page; elles sont la poésie elle-même.

Notre entretien vagabond était un moment tombé sur l'Espagne. La mère s'y est mêlée. Il se trouve qu'elle a eu, à Madrid, un neveu que j'ai connu et qui vient de mourir en Portugal. Ce m'a été là une soudaine recommandation près de la bonne dame. Elle m'a fait promettre de l'aller voir afin de causer plus à loisir du pauvre cousin de Betty. — Betty! Je te vois sourire d'ici, méchant ami! tu te rassures; connaissant la facile mobilité de mes impressions, tu me crois consolé d'avance. Tu te dis que Betty serait l'héroïne très convenable d'un roman à faire et à écrire; eh bien! vos malicieuses conjectures sont dans l'erreur, mon cher Victor. Quand je pourrai m'arracher de l'abrutissante société des amis de mon père, peut-être visiterai-je ces dames, ne fût-ce que pour parler quelquefois à des créatures humaines; mais je l'ai formellement résolu dans mon cœur, je n'aimerai jamais en Angleterre.

A toi, *for ever*.

## V.

Londres, le 10 avril 1833.

S'il faut en croire l'industrie, cette moderne divinité dont le culte voudrait s'élever sur les ruines de tous les cultes, la civilisation humaine marche à pas de géans. Voyez, s'écrie-t-elle, si je ne mérite

Digitized by Google

pas bien l'apothéose, si je ne suis pas digne d'être intronisée seule en la place de vos vieux souverains! Saluez-moi et courbez-vous sous mon sceptre de fonte, hommes du XIXe siècle. L'avenir n'appartient qu'à ma royauté, parce que je suis l'unique royauté progressive. Je ne crains plus rien de l'Art; je l'ai détrôné et assujéti. Il fut un temps mon maître; il est aujourd'hui mon esclave. Il a perdu son empire du jour qu'il a cessé de conquérir et d'avancer. A peine a-t-il été stationnaire qu'il est devenu rétrograde. Considérez ses derniers efforts. Dites quels pas a faits la poésie depuis Dante, Cervantes et Shakspeare, la peinture depuis Michel-Ange, Raphaël et le Titien, la musique depuis Mozart? Moi, loin de là. Chaque jour j'agrandis mon territoire; chaque jour je marche à de nouvelles conquêtes; chaque jour je m'empare plus étroitement du monde. C'est timide d'abord et craintive que j'ai mis le pied sur une planche qui m'a portée d'un continent à l'autre. Il me fallait implorer alors le secours du vent; c'en était fait de moi s'il m'était contraire. Aujourd'hui j'ai déchiré en pièces et lui ai jeté les voiles de mes navires. Je suis la maîtresse des élémens. J'emprisonne et pétris comme il me plaît l'air, le feu, la terre et l'eau. Je m'en suis fait des instrumens dociles. Avec une barque rase et du charbon, je traverse l'Océan et m'en vais d'un pôle à l'autre. Et ce n'est pas par mer seulement que je parcours ainsi mes domaines, devançant le vol des oiseaux. Ces antiques et soi-disant indestructibles chaussées romaines ne sont plus pour moi que de misérables ornières indignes de retarder désormais le char triomphant du genre humain. Renvoyez aux pâturages les chevaux inutiles; la vapeur est mon invincible et infatigable coursier. C'est à lui que s'attèlent mes voitures de la terre et de l'eau. C'est par elles que j'envoie mes capitaines soumettre à mon joug les moindres recoins du globe. De toutes les nations du monde je ne ferai qu'un seul peuple qui subira la même loi. L'Europe, l'Afrique, l'Amérique et l'Asie ne seront plus bientôt que les quatre parties d'une seule machine immense mise en jeu par des roues et des engrenages communs. Hommes! prosternez-vous, obéissez et adorez. Vous ne croyez plus ni aux rois ni aux dieux; vous ne croyez plus même à l'Art. Prosternez-vous; je suis votre reine et votre déesse; vous m'appartenez corps et ame.

— Industrie! Industrie! reprend l'Art, tu n'es qu'un tyran et un

Digitized by Google

faux prophète; jamais le monde ne t'appartiendra, jamais les ames ne te reconnaîtront leur souveraine. Tu dis que tu civilises la terre, et moi je dis que tu la rends barbare. Qu'as-tu fait même pour le bonheur physique de ces industrieuses contrées où tu règnes? qu'as-tu fait pour ton Angleterre, ta plus chère nation? As-tu seulement vêtu et nourri son misérable peuple d'ouvriers? Ces innombrables journaux que tu écris et imprimes à la vapeur ont-ils éclairé son intelligence et corrigé ses mœurs? Lui as-tu enseigné la modération et la sobriété? Non, que je sache, car des milliers d'hommes y meurent incessamment d'intempérance dans les tavernes, ou de froid et de faim aux portes des palais du riche. Jette le regard vers ces pays plus sages qui t'ont jusqu'aujourd'hui repoussée. Il n'y a point encore de chemin de fer en Espagne et en Italie. La vapeur de tes machines n'y obscurcit pas l'azur du ciel. Eh bien! les hommes sont-ils donc là si malheureux et si sauvages? Ne boivent-ils pas l'eau pure sous leurs treilles chargées de raisins? En vois-tu passer un seul qui se plaigne à Dieu de manquer de pain? En est-il un, même parmi les mendians, qui n'ait son manteau contre le vent du soir, et dessous sa guitare pour s'accompagner quand il chante au soleil la romance qu'il improvise? Quel trésor réel porterais-tu à ces hommes en échange de leur riche et poétique pauvreté? A qui profitent, si ce n'est au luxe et à l'opulence de quelques-uns, ces rapides communications que tu établis? Tu ne sillonnes le monde en tous sens qu'afin de faire briller aux yeux de l'indigent une richesse que tu ne lui donnes pas. Tu ne fondes point l'égalité. Tu substitues à l'aristocratie féodale une aristocratie d'or plus méprisable et plus odieuse. Mais tu te vantes aussi de m'avoir dépossédé. Tu dis que mon règne est passé! Combien ton orgueil t'aveugle et te trompe! Je suis fils de Dieu et je commande aux ames, c'est pourquoi mon trône aura l'éternité. Tu es fille des hommes; c'est pourquoi ton pouvoir est mortel comme eux. Compare la durée de nos œuvres. Tes plus hardis travaux ne sont que des efforts inconstans et éphémères. Chaque jour tu détruis ton monument de la veille et tu te remets à bâtir derechef sur les ruines que tu fais toi-même. Hier tu creusais des canaux; aujourd'hui tu paves de fer les chemins; demain, sans doute, tu tenteras de mener ton char à travers le ciel. Considère au contraire le sort de mes créations. Ce ne sont point elles

Digitized by Google

qui sont passagères; elles se succèdent et s'accumulent. Mes bienfaits du lendemain ne révoquent pas ceux de la veille. J'ai doté l'humanité d'un inépuisable fonds de consolations et de jouissances qui va sans cesse grossissant. Je n'ai pas retiré Homère et Virgile quand j'ai donné Dante et Shakspeare, ni Raphaël et Michel-Ange en envoyant Velasquez, Rembrandt et Murillo. Présentement même je ne suis point stérile et appauvrie comme tu prétends. L'Allemagne est encore toute illuminée des derniers rayons de l'astre couché de Goëthe. Jusque parmi les tiens, du haut de sa montagne du Rydal, Wordsworth, le doute sur les lèvres, sourit amèrement aux tentatives de tes Babels. Rossini reprend sa lyre suspendue; Meyerbeer ajoute des cordes à la sienne; et voici qu'à l'horizon de la France rajeunie se lève toute une nouvelle pléiade glorieuse de statuaires, de peintres et de poëtes. Industrie, Industrie, assure si tu peux sur ta tête le diadème de fer que tu t'es décerné; tu n'arracheras pas de mon front l'auréole de lumière qui est ma couronne immortelle. —

Voilà bien encore un commencement de lettre de ma façon, est-il vrai, cher Victor? Tout ce long dialogue, entre l'Art et l'Industrie, n'est qu'écouté pourtant. Je te le reproduis tel que je l'entendais mentalement se tenir dans une de ces rêveries auxquelles tu me sais sujet, tandis que la voiture à vapeur m'emmenait l'autre jour à la fête de Greenwich, où il m'avait fallu suivre mon père et M. Smith, son correspondant.

Les chemins de fer! C'est là, en effet, le perfectionnement le plus nouveau proposé au monde! La vapeur, transformée en cheval de poste, c'est le plus récent *hobby-horse* que l'Industrie se soit avisée de monter en Angleterre. Les chemins de fer sont la rage du jour, la fureur générale. Le parlement n'a qu'eux sur les bras, au point qu'il en néglige forcément les affaires politiques; si bien que naguère, M. Harvey, l'un de ses membres, lui disait spirituellement que l'histoire lui décernerait le titre de *parlement des chemins de fer*; — *rail-roads parliament*.

Tu vois, cher ami, que, grace à mes divagations, la voiture à vapeur ne nous mène pas vite à Greenwich; je n'avais cependant pris la plume que pour te parler de ce village et de sa fête. Mais, en vérité, je ne me sens guère le courage de te dire la brutalité des joies de ce peuple anglais. C'est quelque chose de trop hideux

Digitized by Google

que cette foule effrénée, ivre de *gin*, furieuse, qui ne se divertit qu'à se battre, à se meurtrir et à s'écraser. Je n'ai pas de paroles capables de te peindre les dégoûtantes scènes de cette fête. Je n'en suis pas resté d'ailleurs long-temps le patient témoin. A la faveur de la cohue continuelle, je me suis aisément esquivé de ce beau lieu, y laissant mon père en la compagnie de M. Smith, son *cicerone*.

J'étais entré au hasard dans le parc. Là, j'ai eu en spectacle d'autres plaisirs populaires moins grossiers peut-être, quoique toujours un peu empreints de la délicatesse nationale. C'étaient çà et là, sur l'herbe, des rondes bruyantes d'où s'échappait de moment en moment quelque leste jeune fille. Aussitôt deux ou trois vigoureux coureurs s'élançaient à la poursuite de la fugitive, et le plus alerte ne tardait pas de la ramener en triomphe dans le cercle, où elle était baisée par lui rudement et longuement sur les lèvres. Il la livrait ensuite à ses compagnons de chasse dont elle recevait successivement les mêmes pudiques caresses.

Plus loin des couples nombreux se précipitaient en courant du sommet d'une colline dite *des Trois Arbres*. C'est là l'un des divertissemens favoris de la jeunesse de Londres. Bien peu de galans s'abstiendraient de tenter avec leur belle, à la fête de Greenwich, l'aventure de cette descente. Il est convenu que les amoureux qui fournissent la carrière glorieusement, c'est-à-dire sans tomber, se marient dans l'année. Malheureusement la pente est rapide et les chutes sont fréquentes. L'épreuve était cette fois plus périlleuse encore que d'ordinaire. Il avait plu beaucoup. Le gazon était mouillé et glissant. Les plus habiles perdaient pied à moitié chemin, et n'arrivaient au bas qu'en roulant. Aussi la jubilation de la galerie, rangée au pied de la butte, était extrême, et son rire inextinguible.

J'en aurais peut-être vu davantage de ces sortes de joies, si une grosse pluie ne les eût interrompues toutes brusquement en me chassant moi-même hors du parc. Je m'étais réfugié dans la première taverne ouverte. On me fit les honneurs du parloir, petite chambre propre et bien tenue. Un bon feu de charbon de terre brillait joyeusement au fond. Le thé que j'avais demandé ne tarda pas d'être apporté et fut servi dans son plateau verni sur une table de noyer luisante à éblouir. Transi comme j'étais, ce me fut là un

Digitized by Google

moment de bien-être et de satisfaction durant lequel, malgré mes préventions contre l'Angleterre, je lui sus quelque gré de ce confort exquis qu'elle procure partout au passant et au voyageur dans les plus humbles lieux. Mais une fois réchauffé et ranimé, je devins ingrat. Je repassai ma journée, et tout d'un coup j'en fus chercher une autre analogue dans mes souvenirs que je mis à côté.

C'était une journée passée en Espagne, à Madrid, une fête de printemps, une fête populaire. C'était la *San-Isidro*, la fête de cet excellent saint, de ce saint laboureur, le patron de la capitale. Dès le matin, j'avais suivi toute la ville vers l'ermitage du bienheureux, situé à un quart de lieue au-delà du pont de Tolède. Et quel matin! pas un nuage au ciel. Le soleil ne brûlait pas encore. Une douce brise caressait l'eau basse du Mançanarès et les rares platanes qui s'y mirent. Toute la matinée ç'avait été la portion religieuse de la fête : les prières dans l'église, la visite des lieux consacrés par les miracles du saint. J'avais bu moi-même comme tout le monde à cette source merveilleuse qui guérit de la fièvre ceux qui ont foi et désaltère ceux qui ont soif. Puis, midi venu, toutes les messes dites, la chaleur extrême avait fait déserter la colline. La foule en était descendue peu à peu; on s'était répandu par groupes au bord de la rivière, sous les massifs d'ormes. Bientôt ç'avait été l'heure du frugal dîner sur l'herbe acheté aux environs ou apporté de la ville. Mais avec le soir et sa fraîcheur avait enfin commencé la fête joyeuse. Alors le bourdonnement des guitares s'était éveillé. Partout le *fandango* avait noué les anneaux de sa chaîne immense; partout ce n'avait plus été que danses et *seguidillas*. Les belles compagnies étaient pourvues de musique. Elles avaient amené leurs virtuoses amateurs; mais les ménétriers ambulans suffisaient à peine au surplus des rondes populaires qui les appelaient de tous côtés. — « Aveugle, deux sous de *fandango*, » criait-on par ici. — « Aveugle, deux sous de *bolero*, » criait-on par là. Chacun, jusqu'aux pauvres mendians, chacun prenait ou voulait sa part de danse. Une jeune mère, je la vois encore, allaitait son enfant, assise au pied d'un arbre; mais, pour se dédommager du temps perdu, elle chantait à plein gosier la *jota* aragonaise; elle secouait en l'air, des deux mains, ses castagnettes; et l'enfant bondissait en tetant sur le sein maternel;

Digitized by Google

comme s'il eût eu lui-même toute l'envie de danser de sa mère. Comme j'allais et venais de cercle en cercle, je m'en souviens, une jolie petite fille, pieds nuds, m'arrêta en me demandant un sou pour danser. — « *Dia me usted un cuarto para bailar.* » — « Admirable peuple, » m'écriai-je, lui mettant une piécette dans sa petite main que je serrai dans les deux miennes, « admirable peuple qui suce la joie et la poésie avec le lait! Admirable peuple qui demande l'aumône pour danser! » — La nuit profonde avait cependant clos le bal. La foule s'était lentement acheminée vers la ville, tous emportant une clochette de terre bénie en mémoire du saint; les uns marchant par bandes et chantant au son des guitares, les autres, et les plus nombreux, allant par couples et se murmurant tout bas et discrètement à l'oreille de doux propos de fine galanterie espagnole.

Tout habitué que tu dois être aux vagabondes promenades de mes correspondances, tu te plains peut-être, cher ami, de cette seconde digression qui de l'Angleterre te ramène en Espagne où je t'ai conduit déjà tant de fois. Conviens pourtant que cette nouvelle excursion n'était pas trop déraisonnable. N'était-il pas curieux de rapprocher deux fêtes populaires des deux pays et de rechercher si le peuple qu'on dit barbare n'était point parfois plus délicat et plus raffiné que le peuple qui a, dit-on, trouvé la suprême civilisation?

J'avais bu ma dernière tasse de thé, la plus amère de toutes. Par un de ces caprices habituels au charbon de terre, mon beau feu, flambant tout-à-l'heure, s'était subitement éteint. Le froid m'avait ressaisi. L'heure s'avançait. Il s'agissait de regagner Londres, et son ciel n'est pas celui de Madrid. — « Heureuses les contrées où les conforts abondent, » pensai-je, en rattrapant la dernière voiture de Greenwich qui partait sans moi; « mais plus heureuses celles où ils sont inutiles! Honneur aux nations industrielles qui vont en omnibus à vapeur sur des chemins de fer; mais gloire aux poétiques nations qui ont de bons chemins de terre où elles peuvent marcher à pied! »

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

# ÉTUDES

## Sur le Théâtre Espagnol.

### ALARCON.

#### III.[1]

**LA VERDAD SOSPECHOSA. —**

***LE MENTEUR DE CORNEILLE.***

Les habitudes et les mœurs théâtrales de tous les peuples d'Europe, depuis que l'Europe a un drame, feraient le sujet d'un charmant ouvrage d'érudition sincère, de recherches curieuses et d'histoire intellectuelle. Sous quel costume et dans quel apparat les cardinaux du XVI^e siècle assistèrent-ils, je vous prie, aux représentations de la *Cortigiana*, écrite par le satyre Arétin, de l'étrange *Mandragore* de Machiavel, des joyeuses et libres imaginations de l'Arioste? Quel coup d'œil offrait, je vous prie, la cour du collége de Montaigu, lorsque Jodelle y fit jouer sa première tragédie, toutes les fenêtres servant de loges, et le pavé jonché de feuillages verdoyans? Comment s'y prit pour mettre en scène les six Comédies latines, composées par elle, cette bonne

(1) Voir la *Revue de Paris*, numéro du 28 août 1836.

Digitized by Google

religieuse du XI^e siècle, Hroswitha, qui reçut, au fond de sa cellule germanique, un rayon égaré de l'inspiration de Sophocle et de Térence? De tous les plaisirs littéraires, le plus passionné et le plus vif, le théâtre, a fait éclore tant de scènes curieuses, dans le parterre et dans les loges, que je donnerais beaucoup pour voir écrits, par un savant naïf, par un homme d'esprit coloriste, les annales variées d'une volupté toute populaire, dont le goût et le souvenir survivront long-temps aux chefs-d'œuvre qu'elle a produits.

Les Espagnols, comme les Anglais, ont considéré le théâtre comme un plaisir quotidien et facile, non comme un art délicat et exquis. Au commencement du XVII^e siècle, comédies et comédiens couvraient l'Espagne, sans que l'on y attachât d'autre importance que celle d'un délassement momentané.

« Pour la comédie (dit un voyageur français dont nous copions le style baroque et les phrases inégales), il y a en Espagne des troupes de comédiens quasi dans toutes les villes, et meilleurs à proportion que les nostres; il n'y en a point de gagez du roy. Ils représentent dans une cour où il y a beaucoup de maisons qui y donnent; de façon que les fenestres des logis qu'ils appellent *rexas* (à cause qu'à la plupart il y a des grilles), ne sont point à eux, mais aux propriétaires. Ils représentent au jour et sans flambeaux; et leur théâtre n'a pas de si belles décorations que les nostres, hormis dans *el buen Retiro*, où il y a trois ou quatre salles différentes; mais ils ont des amphithéâtres et le parterre.

« Il y a deux lieux ou salles, qu'ils appellent *corales*, à Madrid; qui sont toujours pleines de tous les marchands et artisans, qui, quittant leurs boutiques, s'en vont là avec la cappe, l'espée et le poignard, et qui s'appellent tous *cavalleros*, jusques aux *cordonniers;* et ce sont ceux-là qui décident si la comédie est bonne ou non. Ce sont eux qui la sifflent ou l'applaudissent; placés d'un costé et d'autre en rang, ils font des espèces de *salves*; aussi les appelle-t-on *mosqueteros;* et la bonne fortune des autheurs dépend d'eux. On m'a conté d'un, qui alla trouver un de ces *mosqueteros*, et lui offrit cent *réalles* (réaux) pour estre favorable à sa pièce. Mais le *mosquetero* respondit fièrement :

« *L'on verra bien si la pièce sera bonne ou non!* »

Digitized by Google

« Et elle fut sifflée. Certains ont leur place auprès du théâtre, qu'ils gardent de père en fils comme un mayorazgo (1), qui ne se peut vendre ni engager, tant ils ont de passion pour cela. Les femmes sont, toutes ensemble, dans l'amphithéâtre, à un bout séparé des autres et où les hommes ne sauraient aller. »

. . . . . .

Déjà, on le voit, les *claqueurs* avaient pris possession de leur important emploi; plus d'un beau gentilhomme dont la verve s'exhalait en comédies, allait supplier ces *mousquetaires* de la critique, et tenter de les séduire. Mais continuons à étudier dans le mauvais style d'un autre voyageur (le Hollandais *Aarsen*) la partie matérielle du théâtre espagnol, au commencement du XVII^e siècle.

« Pour comédies ordinaires, dit-il, nous avons icy deux théâtres où l'on joue tous les jours. Les comédiens ne prennent pour eux qu'environ un sol et demi par personne; autant en donne-t-on pour l'hospital; et après, pour monter aux bancs, on donne environ deux sols qui sont pour la ville à qui appartiennent les théâtres; pour s'asseoir il en couste sept sols de France, tellement qu'en tout, la comédie couste près de quinze sols.

« Quant à la composition et aux sentimens qu'on y *touche*, ajoute le voyageur, je n'en sçaurais rien dire de certain, ma connaissance en leur langue n'allant pas encore si avant que je puisse entendre la poésie, où sont tousiours les façons de parler les plus figurées. La représentation n'en vaut presque rien; car excepté quelques personnages qui réussissent, tout le reste n'a l'air ny le génie de vray comédien. Ils ne jouent pas aux flambeaux, mais en plein jour : ce qui empesche que leurs scènes ne paraissent avec éclat.

« Les habits des hommes ne sont ny riches ny proportionnez aux sujets. Une scène romaine et grecque se représente avec des habits espagnols. Toutes celles que j'ai vues ne sont composées que de trois actes qu'ils nomment *jornadas*. On les commence par quelques prologues en musique; mais ils chantent si mal, que leur harmonie semble des cris de petits enfans. Aux entr'actes il y a quelque peu de farce, quelque ballet ou quelque intrigue particu-

(1) *Majorat.*

Digitized by Google

lière; ce qui est souvent le plus divertissant de toute la pièce. Au reste, le peuple se frappe si fort de ce divertissement, qu'à peine y peut-on avoir place. Les plus honorables sont tousiours prises par avance; et c'est une marque que l'oisiveté est excessive en ce pays, puisque dans Paris mesme *où l'on ne joue pas tous les jours*, on ne voit point tant d'empressement d'aller à la Comédie. »

Lecteur, vous savez maintenant ce que c'était qu'une représentation théâtrale à Madrid, en 1630. Imaginez une grande cour espagnole; partout des balcons et des grilles; et derrière ces grilles, les spectateurs privilégiés; les acteurs jouant à ciel ouvert; ici l'amphithéâtre des femmes, où étincellent mille yeux noirs, plus étincelans que les mantilles noires; des deux côtés de la cour, deux rangs de *mosqueteros* en guenilles, étalant ce luxe de misère et de santé, cette vigueur hâlée, ces fronts orgueilleux et brunis, ces épaules carrées et trapues, ces fiers et indolens visages si admirables dans un tableau, si dangereux et si inutiles dans une société. Tel est le public d'Alarcon; tel était auparavant celui de Lope de Vega; tel a été un peu plus tard celui de Calderon.

Jamais on n'aurait fait adopter à de tels spectateurs un drame d'imitation savante, un théâtre latin, une contrefaçon même excellente d'Eschyle, un reflet pédantesque ou heureux de Térence et de Sophocle. Ils demandaient du plaisir avant tout; la distraction qu'ils venaient chercher et qu'ils payaient quelques *maravédis* s'envolait comme la fumée de leurs cigarres; personne ne songeait ni aux règles, ni à la pureté de la forme, ni aux modèles que les anciens avaient pu laisser. On s'embarrassait même médiocrement des préceptes de la moralité sévère; le drame est un éternel flatteur, qui flatte souvent les rois et qui n'en devient pas meilleur quand sa flatterie s'adresse au peuple. *Matar a un hombre* est le mot qui se reproduit le plus fréquemment dans les pièces du théâtre espagnol. *La venganza* est fort honorée; *le pundonor* est divinisé. On respecte toujours Dieu et la Trinité; mais on estime surtout la Vierge, et les Saints un peu davantage; ce que l'on adore avant tout, c'est *le Symbole* : un signe de croix fait revivre les morts. L'homicide qui se réfugie sous une croix de grand chemin, échappe à la loi qui va le frapper. Les brigands sont honorés, pourvu qu'ils prient; les jeunes femmes sont hardies et



Digitized by Google

coquettes, les serviteurs sont insolens; et le parterre ne se tient pas de joie quand un flot de proverbes burlesques, banale littérature de ceux qui n'en connaissent pas d'autre, sort de la bouche d'un valet.

Formé d'élémens semblables, un drame conserve une grande valeur historique, quelle que soit d'ailleurs sa valeur littéraire : il révèle les sentimens les plus profonds d'une nation tout entière. On apprend, en l'étudiant, comment cette nation a vécu et comment elle est morte; quelles excuses elle trouvait pour pallier ses vices; quelles vertus elle avait adoptées; de quels prétextes elle parait ses mauvais penchans; quel genre de flatterie elle exigeait; et sous quels rapports elle s'estimait elle-même. Aristophane n'a pas fait d'autre comédie; mais ce fils de la Grèce, supérieure intelligence, planant au-dessus des vices de sa patrie et de ses contemporains, a su les punir en les amusant; et ce mélange de grandeur et d'ironie, de hauteur dans la pensée, et de trivialité apparente dans les détails; ce profond sentiment de l'art qui lui fait trouver les plus belles formes, tout en demeurant populaire, l'isolent parmi tous les écrivains qui ont écrit pour la scène.

L'auteur espagnol, dont nous nous occupons ici, Alarcon, est loin d'avoir atteint cette perfection. La guerre, les voyages, l'esprit d'aventures, une religion sévère, n'avaient pas développé, en Espagne, cet amour des arts, ce culte de la forme, cette exquise sensibilité pour les délicatesses d'exécution, et l'harmonie dans les productions de l'intelligence, qui ont distingué la Grèce des anciens jours. *Don Ruiz Alarcon y Mendoza* travaille en gentilhomme, comme tous ses contemporains, comme Cervantes et Calderon eux-mêmes. Il écrit rapidement; le mètre de huit pieds, à rimes croisées, ce rhythme facile et fluide, qui entraîne, au lieu de les régler, la pensée et le dialogue, lui présente une séduction à laquelle il résiste rarement. Mais d'une donnée toute naïve, qu'un esprit commun aurait rendue triviale, il tire un parti ingénieux. Le mouvement et le conflit d'intrigues imprévues, que la bourgeoisie et les artisans de Madrid exigeaient comme première nécessité d'une œuvre dramatique, Alarcon ne les a pas repoussées; de ce côté le portait l'inclination naturelle de son génie. Ces incidens multiples sont devenus les accessoires d'une excellente leçon mo-

Digitized by Google

salop il en a fait le cadre d'une peinture de caractère, aussi vive que vraie, et que le grand Corneille a illustrée en la reproduisant. Tout ce que le mensonge peut susciter d'embarras au Menteur; tout ce qu'il lui faut de présence d'esprit pour réparer sans cesse les brèches qu'il vient de faire à la vérité et à son honneur, voilà le spectacle varié, animé, romanesque et comique, offert par Alarcon. Ici le roman est vérité, l'inattendu est naturel; le vice est plaisant, et l'exagération même à laquelle se livre une imagination amoureuse du mensonge est féconde en traits délicieux. De toutes les inclinations vicieuses, il n'y en a pas qui frappe plus vivement une nation passionnée pour l'honneur; il n'y en a pas qui, par ses développemens conteurs et emphatiques, doive sembler plus naturelle et plus plaisante au peuple de l'Europe qui a jeté dans son drame le plus de chimères aventureuses. Aussi Corneille, lorsque le drame d'Alarcon lui parvint dans cette solitude studieuse qui nourrissait et conservait son génie, comprit-il à la première lecture toute la beauté du sujet et tout le bonheur de l'exécution; il s'écria que cela était *magnifique*; il se hâta de dire et d'imprimer qu'il demandait *ses meilleures inventions en échange de la Verdad Sospechosa*; dominé par cet amour des belles créations, signe infaillible des grands esprits, il s'appliqua de tout son pouvoir à traduire le drame du *Menteur*, en affaiblissant le rôle de *gracioso* ou valet plaisant, changeant trois *journées* en cinq actes, et introduisant dans ses vers le *Palais-Cardinal*,

Qui semblait d'un fossé quelque ville sortie.

« Dans le *Menteur*, il y a beaucoup d'incidens, dit Voltaire : cependant c'est une pièce de caractère; et tous servent à faire paraître le caractère du *Menteur*. » Ce mélange de l'imbroglio et de l'observation rend le drame d'Alarcon vraiment unique. Plus le Menteur se livre à ses goûts inventifs, et plus il emmêle la trame confuse des évènemens qui naissent de ses mensonges. Voltaire lui a reproché son étourderie : s'il n'était pas étourdi, s'il cherchait à servir ses intérêts par le mensonge et la fourberie, nous n'aurions que haine et mépris pour le scélérat et le lâche. Mais il conte, il invente, il s'amuse lui-même; il est romancier; il déçoit, par mille récits fabuleux, la crédule imagination de ceux qui l'écoutent; il



Digitized by Google

est poète dans le mensonge; puis, embarrassé dans le réseau qu'il a tissu, il invente encore de nouveaux moyens d'échapper au piége dont il est l'auteur. *L'Etourdi* de Molière semble calqué sur ce modèle; l'Étourdi vient détruire, à chaque instant, l'œuvre habile de son valet : la création d'Alarcon, dédoublée, se présente sous une autre face, et acquiert un nouvel intérêt sous la baguette de cet observateur sans égal. Aussi naïf que Corneille, Molière avoue ingénument que, s'il n'avait pas connu *le Menteur*, il n'aurait pas fait *l'Etourdi*. Que veut donc dire M. de Sismondi, lorsque, dans son *Histoire des Littératures du midi de l'Europe*, il approuve le dédain, l'oubli, dans lesquels le théâtre espagnol est tombé? « Sans doute, comme il l'affirme, personne n'étudie ce théâtre; on ne le connaît plus; on ne le nomme qu'*avec l'épithète de barbare*. » Injuste et ignorante épithète. Ce ne sont pas seulement des esquisses que les hommes supérieurs ont empruntées à l'Espagne, ce sont des chefs-d'œuvre de création et d'invention, dont les détails ne sont pas complets, mais dont le mérite appartient à l'ordre le plus élevé. Admettons l'imperfection de la forme, la fatale rapidité de l'exécution; gardons-nous bien de donner ces défauts pour des exemples, mais n'oublions pas que, dans toutes les œuvres humaines, la supériorité de l'intelligence, soit qu'elle se manifeste par la puissance de la création ou la beauté de l'ensemble, est le sceau divin, la marque immortelle; on la trouve empreinte, non-seulement chez Calderon et Cervantes, mais chez Alarcon, Roxas et Tirso da Molina, autre inconnu d'un esprit admirablement vif, Beaumarchais en soutane, dont je parlerai quelque jour.

Une pièce populaire sur une donnée populaire, voilà ce que don Luis Alarcon a voulu écrire; le fond de son œuvre est tout bonnement un proverbe : « *Mentez une fois, on ne vous croira plus.* » La vérité devient suspecte dans la bouche du *Menteur* (la sospechosa verdad) : c'est le titre même de la pièce. Il indique parfaitement l'intention de l'écrivain; Corneille en a fait deux vers passés en adage :

> Je disais vérité ; quand un menteur la dit,
> En passant par sa bouche, elle perd son crédit.

Moralité dont Corneille a fait un accessoire, et qui est le fond même

Digitized by Google

de l'œuvre espagnole. Adapter cette intrigue aux mœurs françaises, élaborer savamment cette création vive et facile, n'était pas une tâche aisée ou sans péril. Nous ne comprenons guère la magnifique fête et le beau repas *donné sur l'eau* par Garcia, le Dorante de Corneille, qui raconte avec tant d'emphase,

Entre las opacas sombras,
Y opacidades espesas
Que el soto formava de olmos, etc., etc.

Tout cela ne convient guère à notre climat et à nos habitudes à demi septentrionales. Jamais en France, un père n'a dit à sa fille : « Je me promènerai avec celui que je te destine, et le tiendrai long-temps sous ta fenêtre : vous causerez ensuite. » Ce mode de présentation conservé par Corneille, a dû paraître fort étrange sur notre théâtre. Dorante, au quatrième acte, se trompant de femme et prenant Lucrèce pour Clarice, et Clarice pour Lucrèce, fait un quiproquo espagnol, servilement copié par Corneille ; méprise usée sur tous les théâtres du monde, depuis que le drame castillan en a donné l'exemple. C'est le lieu commun du drame en Espagne, le tribut payé par tous les poètes de Madrid; sans un quiproquo, personne n'aurait voulu croire au drame.

Corneille, et c'est sur ce point que nous insistons principalement, n'a voulu faire qu'une étude; il redevenait écolier, le grand homme qui avait écrit déjà *Polyeucte*, *Pompée*, *le Cid* et *Cinna*. Tels vers d'Alarcon ont été traduits jusqu'à trois fois par Corneille. A la fin du récit du *Menteur*, Garcia s'écrie emphatiquement :

Tanto que invidioso Apollo
Appreserò su carrera
Porque el principio del Dia
Pusiese fin a la fiesta!

Dans la première édition de 1644, Corneille s'était rapproché de ces ridicules vers; dans la seconde édition, il a remplacé l'emphase de Garcia par un trait fort comique :

S'il (le soleil) eût pris notre avis, sa lumière importune
N'eût pas troublé si tôt ma petite fortune!

J'ai dit que les nations européennes avaient emprunté à l'Espa-

Digitized by Google

gne, non des ébauches, mais des chefs-d'œuvre. Afin de le prouver, il faudrait suivre pied à pied chaque scène du *Menteur* : fastidieuse reproduction qui serait à peine supportable. Choisissons une scène admirable; que le lecteur nous pardonne les citations espagnoles, sans lesquelles nos assertions n'auraient aucun poids; elles trouvent d'ailleurs leur excuse, et même leur éloge dans l'excessive rareté du texte d'Alarcon. On verra que Voltaire, La Harpe et les commentateurs, sont loin d'avoir rendu justice à l'auteur de *la Verdad Sospechosa*, qu'ils croient être de Roxas ou Lope de Vega.

Don Beltran vient gronder son fils le menteur. Voltaire loue beaucoup dans Corneille sa noble et pathétique exhortation : elle se trouve tout entière dans l'espagnol, et la simplicité de son élan est si magnifique, que Corneille l'a copiée sans y rien changer.

DON BELTRAN (1).

Sois caballero, Garcia?

DON GARCIA.

Tengame por hijo vuestro.

DON BELTRAN.

Y basta ser hijo mio
Para ser vos caballero?

DON GARCIA.

Yo pienso, señor, que si.

DON BELTRAN.

Que engañado pensamiento!

(1) « Es-tu chevalier, Garcia?
— Je me tiens pour votre fils.
— Tu crois que cela suffit pour être chevalier?
— Mais je le pense.
— Folle pensée! Se conduire en chevalier, c'est l'être. Telle a été la source des maisons nobles. Les hommes humbles, dont les actions furent grandes, ont illustré l'avenir. . . . . Et vous, mon fils, si vos habitudes vous rendent infame, vous n'êtes plus noble. Écussons paternels, antiques aïeux, qu'importe? Vous noble! vous n'êtes rien! Vous qui mentez sans cesse, vous n'êtes rien! Noble ou plébéien, qui peut mentir sans être la fable du peuple? C'est ce que tous disent de toi. As-tu donc l'épée assez large et la poitrine assez dure pour faire face à tous ceux qui t'accusent? Oh! le triste vice! ho! le stérile et misérable vice! Les voluptés apportent des jouissances. L'argent donne le pouvoir et le plaisir..... Mais le mensonge! le mensonge!...
— Qui dit que je mens a menti.
— Tu mens encore!... Pense donc, malheureux! que Dieu t'a fait homme, que ton visage est visage d'homme, que tu as barbe virile, que ton flanc est ceint de l'épée, que tu es né noble et que je suis ton père...

Digitized by Google

Solo consiste en obrar
Como caballero, el serla;
¿ Quien diò principio a las casas
Nobles? los ilustres hechos
De sus primeros autores;
Sin mirar sus nazimientos,
Hazañas de hombres humildes
Honraron sus herederos;
Luego en obrar mal o bien,
Esta el ser malo, o ser bueno,
¿ Es asi?

DON GARCIA.

Que las hazañas
Dén nobleza, no lo nego;
Mas no negueis, que sin ellas
Tambien la dà el nacimiento.

DON BELTRAN.

¿ Pues si honor puede ganar,
Quien naciò sin èl, no es cierto
Que por el contrario puede
Quien con èl naciò, perdello?

DON GARCIA.

Es verdad.

DON BELTRAN.

Luego, si vos
Obrais afrentosos hechos,
Aunque seais hijo mio
Dejais de ser caballero;
Luego si vuestras costumbres
Os infaman en el pueblo,
No importan paternas armas,
No sirven altos abuelos.
¿ Qué cosa es, que la fama
Diga a mis oidos mesmos
Qué a Salamanca admiraron
Vuestras mentiras i enredos?
¿ Qué caballero, i qué nada!
Si afrenta al noble i plebeyo,
Solo el decirle que miente,
Decid, ¿ qué sera el hazerlo,

Digitized by Google

Si vivo sin honra yo,
Segun los humanos fueros,
Mientras de aquel que me dijo
Que mentia, no me vengo?
¿ Tan larga teneis la espada,
Tan duro teneis el pecho,
Qué penseis poder vengaros,
Diciendolo todo el pueblo?
¿ Posible es que tenga un hombre
Tan humildes pensamientos,
Qué viva sujeto al vicio
Mas sin gusto i sin provecho?
El deleite natural
Tiene a los lascivos presos;
Obliga a los codiciosos
El poder qué dà el dinero;
El gusto de los manjares
Al gloton, el patapiento
I el cebo de la ganancia
A los qué cursan el juego;
Su venganza al homicida,
Al robador su remedio,
La fama i la presuncion
Al qué es por la espada inquieto;
Todos los vicios al fin
O dan gusto o dan provecho;
Mas¿ de mentir, qué se saia
Sino infamia i menos precio?

DON GARCIA.

Quien dice qué miento yo,
Ha mentido.

Facile et haute éloquence à laquelle on ne peut reprocher que son abondance, et dont voici la traduction, telle que l'a donnée Corneille :

GÉRONTE.

Êtes-vous gentilhomme?

DORANTE, à part.

Ah! rencontre fâcheuse.

Digitized by Google

(Haut.)
Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse !

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France, aisément je le croi.

GÉRONTE.

Et ne savez-vous pas, avec toute la France,
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang?

DORANTE.

J'ignorerais un point que n'ignore personne,
Que la vertu s'acquiert, comme le sang se donne.

GÉRONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire;
Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire;
Et, dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi ?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture
Souille honteusement ces dons de la nature :
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais;
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas? Est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action,
Dont un cœur vraiment noble ait quelque aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?

Il y a là, sans aucun doute, plus de concentration, d'énergie, une argumentation plus pressante et plus scholastique que chez l'auteur original. Le flot des paroles d'Alarcon coule dans un lit

Digitized by Google

plus étroit, et y précipite son cours. Le luxe des mots est corrigé; la superfétation des épithètes est détruite; mais, du reste, je ne suis pas certain que Corneille ait toujours l'avantage.

Ce qui nait d'un moyen périt par son contraire

est d'un théologien plutôt que d'un gentilhomme. Alarcon a un trait, naïf et très beau, que Corneille a négligé :

¿Tan larga tenreis la espada, etc.

Mais continuons à suivre le mouvement de cette scène, où se montrent si puissamment la connaissance du monde et la verve heureuse de l'auteur espagnol oublié. Le père, après son sermon, annonce à Dorante qu'il a l'intention de le marier, sans doute pour le rappeler à la morale.

— Je veux te marier.

— Moi?

— Pourquoi cette tristesse? Parle; ne me tiens plus en suspens. Qu'as-tu?

— Je suis triste de ne pouvoir vous obéir.

— Pourquoi?

— Parce que je suis marié.

— Marié! Sans que je le sache?

— J'y ai été forcé; tout est fini.

— Tu es marié! Non, jamais père ne fut plus malheureux que moi.

— Écoutez-moi, mon père. Vous vous estimerez heureux, ainsi que moi!

— Parle, parle, ma vie est suspendue à tes lèvres!

— A moi! toutes mes ressources. C'est le moment, ou jamais, de déployer toute la subtilité de mon esprit (1)!

Ce mariage est un mensonge, comme on le pense bien : tel est le fruit du sermon du père. Molière n'a pas d'invention plus comique ni d'observation plus profonde. Quant à la narration des amours de Dorante et de son mariage, elle est pleine de verve dans

(1) Agora os he menester
Sutilezas de mi ingenio, etc.

Digitized by Google

l'espagnol et admirablement imitée par l'auteur français. Il faut comparer Corneille à Alarcon dans cette narration charmante, pour comprendre tout ce que la perfection de la forme donne de puissance au talent. Invention, poésie, élégance, chaleur, appartiennent à l'auteur espagnol; une foule de traits délicats sont la propriété de Corneille.

..... Je la vis presque à mon arrivée.
Une ame de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avait d'appas, et tant son œil vainqueur
Par une douce force asujétit mon cœur!
Je cherchais donc chez elle à faire connaissance :
Et les soins obligeans de ma persévérance
Surent faire de sorte à cet objet charmant
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.
J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes,
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,
Qu'en son quartier souvent je me coulais sans bruit,
Pour causer avec elle une part de la nuit.
Un soir que je venais de monter dans sa chambre
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre;
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé),
Ce soir même son père en ville avait soupé;
Il monte à son retour; il frappe à la porte : elle
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,
Ouvre enfin; et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art!)
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :
Il se sied; il lui dit qu'il veut la voir pourvue;
Lui propose un parent qu'on lui venait d'offrir.
Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir!
Par sa réponse adroite elle sut si bien faire
Que sans m'inquiéter elle plut à son père.
Ce discours ennuyeux enfin se termina.
Le bonhomme partait, quand ma montre sonna :
Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :
« Depuis quand cette montre, et qui vous l'a donnée? »
« Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,
Dit-elle, et veut ici la faire nettoyer,
N'ayant pas d'horloger au lieu de sa demeure;

Digitized by Google

Elle a déjà sonné deux fois dans un quart d'heure.»
« Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »
Alors, pour me la prendre, elle vient en mon coin;
Je la lui donne en main; mais, voyez ma disgrace,
Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,
Fait marcher le déclin; le feu prend, le coup part :
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.
Elle tomba par terre; et moi je la crus morte.
Le père épouvanté gagne aussitôt la porte;
Elle appelle au secours, il crie à l'assassin;
Son fils et deux valets me coupent le chemin.
Furieux de ma perte, et combattant de rage,
Au milieu de tous trois je me faisais passage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit;
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit;
Désarmé, je recule et rentre; alors Orphise,
De sa frayeur première aucunement remise,
Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi,
Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.
Soudain nous entassons cent défenses nouvelles :

. . . . . .

Nous nous barricadons; et dans ce premier feu
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,
Alors, me voyant pris, il fallut composer.

GÉRONTE.

C'est-à-dire, en français, qu'il fallut l'épouser?

DORANTE.

Les siens m'avaient trouvé de nuit seul avec elle,
Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle,
Le scandale était grand, son honneur se perdait,
A ne le faire pas ma tête en répondait;
Ses grands efforts pour moi, son péril et ses larmes,
A mon cœur, au moment, étaient de nouveaux charmes.
Donc pour sauver ma vie ainsi que son honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,
Et fit ce que tout autre aurait fait à ma place.
Choisissez maintenant de me voir ou mourir,

Digitized by Google

Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir (1).

. . . . . .

Voilà le travail de Corneille sur un étranger. Il n'y a pas d'homme de génie qui ne se soit imposé cette loi du travail, aujourd'hui méprisée. *Le Menteur* de Corneille ne l'emporte sur *la Verdad Sospechosa* que par le soin de l'exécution, par le fini et l'exactitude de la forme. Lorsque, pour échapper au mariage que son père lui propose, Garcia ou Dorante, imagine le roman interminable de son premier mariage, Alarcon se livre à toute la fécondité de son imagination et de sa parole. Le vers de huit pieds succède au vers de huit pieds. Il y en a trois cent cinquante seulement; c'est une intarissable faconde qui amuse d'abord et qui étourdit ensuite. Jugez de la facilité de composer de petits vers comme ceux-ci :

. . . . . .
Quitemele yo, y al darle
Quiso la suerte que toquen
A una pistola que tengo
En la mano los cordones,
Cayò il gatillo, diò frego,
Al ruido, desmayòse
Doña Sancha, etc.

Corneille a traduit fort littéralement; mais son vers hexamètre, plus difficile à construire, plus pénible à condenser, l'a contraint à une exécution plus soignée. L'artiste qui taille un bloc de marbre ne se permet pas les incuries de celui qui travaille en cire perdue. Là est toute la supériorité de notre grand homme : l'ébauche ne lui était pas permise. Chez lui tout le mouvement espagnol, toute l'invention dramatique, se sont conservées sous une forme plus pure. Mais après le récit, le Garcia d'Alarcon fait une réflexion si

(1) Le hasard me la fit voir; la voir ce fut l'aimer. Un cœur de bronze se fût embrasé pour elle. Le jour je passais dans sa rue, le soir je veillais dans sa rue... Bref, à force d'augmenter mes galanteries, je la vis augmenter ses faveurs... J'entrais dans sa chambre à coucher, et mes prières ardentes allaient la vaincre quand son père arriva... Troublée, mais courageuse (elle était femme), elle me cacha derrière son lit... Au moment où son père sortait, ma montre à répétition sonna (au diable l'inventeur des montres!)... D'où vient cette montre? demande-t-il, etc., etc.

Digitized by Google

naturelle et si plaisante que je m'étonne de ne pas la retrouver chez son traducteur :

« Allons, cela s'est bien passé ; le vieillard s'en va convaincu de la vérité de tout cela !..... Ah ! ainsi le mensonge est inutile ! ah ! le mensonge ne rapporte rien ! Se voir écouter avec tant d'attention et de croyance, c'est plaisir assurément ; empêcher un mariage que l'on déteste, c'est un profit tout clair (1). »

En revanche, Corneille ajoute des traits excellents :

Ce fut, il m'en souvient, le second de septembre....,

Cette particularité si précise, qui donne un poids comique aux bourdes du *Menteur*, n'est pas même indiquée dans l'original. Alarcon dit seulement :

Fuy acrecentando finezas,
Y ella aumentando favores,
Hasta ponerme in el cielo
De su aposento una noche.

Corneille a effacé ce « paradis de la chambre à coucher », brisé deux ou trois Phœbus, anéanti une douzaine de soleils avec leurs lunes, et achevé sa ravissante narration.

Je ne sais ce que prétendent plusieurs écrivains, qui, en traitant de la littérature espagnole, ont frappé de réprobation l'immoralité de son théâtre ; tous les drames s'imprègnent de l'immoralité spéciale du peuple qui les a créés. Oui, voici des filles enlevées et audacieuses, des amans dévergondés, des princes séducteurs, des maris furieux et qui tuent. Ce n'est pas de la moralité genevoise. Quelle nation oublie de constituer, pour son usage, un code spécial de moralité arbitraire ? La Grèce applaudissait aux indécences d'Aristophane. L'Angleterre, sous Charles II, n'avait pas d'autre plaisir que ses drames libertins, dont l'alcôve était le point central. La moralité espagnole disait au frère : « Tue l'amant de ta sœur ! l'honneur de ta sœur est le tien ! » Cette morale factice de

(1) Bien poco mente se ha hecho ;
Persuadido-ci viejo vas
Ya del mentir no dirà
Que es sin gusto y sin provecho, etc., etc., etc.

Digitized by Google

chaque nation est l'ame secrète qui régit le drame de tous les peuples. En France, il faut amuser; pourvu qu'une malice, même un peu friponne, soit gaie, fine et spirituelle, comme celle de *l'Avocat Patelin* et celle du *Légataire*, elle trouvera grace devant notre moralité populaire. Toutes les nations sont flexibles et complaisantes pour leurs propres vices, sévères et inexorables aux vices d'autrui. Une nation ne vaut pas mieux qu'un homme. Les sentimens les plus généreux et les plus nobles sont exprimés par Alarcon et Calderon, qui ne se font pas faute de fanatisme et d'atrocité nationale. Ainsi l'escroquerie de Scapin se trouve à demi excusée par notre grand moraliste, celui qui a rédigé en drame la philosophie pratique des Français. Il faut accepter les peuples, comme les littératures et les siècles, avec leurs nuances spéciales et leurs variétés contrastantes. C'est cette immense diversité, composée d'élémens hostiles en apparence, mais réduite et soumise comme le monde lui-même, à un type central et universel du beau, qui offre un si agréable et si intéressant spectacle aux esprits rares qui s'élèvent assez haut pour l'apercevoir, le comprendre et l'embrasser.

PHILARÈTE CHASLES.

Digitized by Google

# LES

# SOCIÉTÉS SECRÈTES

# EN ESPAGNE.

Les sociétés secrètes ont exercé sur les affaires d'Espagne, depuis la révolution de 1820, une influence dont l'étendue et les résultats ne sont pas encore bien appréciés. Non-seulement elles ont eu de fait un immense pouvoir, appuyé sur une organisation formidable, qui avait jeté de profondes racines dans toutes les parties de la monarchie espagnole; mais, ce qui devait être bien plus funeste, elles ont créé en dehors des gouvernemens, des pouvoirs légaux, de la représentation nationale elle-même, une habitude et un besoin d'action irresponsable et occulte, qui ont privé la loi de toute sa force, désorganisé la puissance publique, paralysé ses intrumens. Ce sont les sociétés secrètes qui, une fois maîtresses du terrain, comme après les évènemens du 7 juillet 1822, ont donné au gouvernement d'une grande nation l'odieux caractère d'un parti triomphant et abusant de son triomphe. Ce sont les sociétés secrètes qui, en face du parti absolutiste, des intrigues de la cour, et de l'attitude menaçante de l'étranger, ont divisé les forces du libéralisme pendant la première époque constitutionnelle. Les sociétés secrètes ont enfin déposé dans le gouvernement des cortès ce principe de dissolution, de faiblesse et d'instabilité, qui en a éloigné de bonne heure un grand nombre d'esprits, et l'a réduit à la condition d'une minorité violente, créature et docile instrument des factieux.

Digitized by Google

En 1820, il n'existait en Espagne qu'une seule société secrète, la maçonnerie : elle se composait d'élémens hétérogènes. Parmi ses membres, il y en avait beaucoup dont les intentions étaient bonnes, les vues sages et désintéressées, les opinions politiques modérées et raisonnables; d'autres avaient apporté dans le sein de l'association des passions ardentes, le besoin de tout détruire, des vues ambitieuses, des théories impraticables. Pour les premiers, le but fut atteint, quand Ferdinand VII eut reconnu la constitution, et quand le système représentatif eut été rétabli avec la liberté de la presse, la liberté de la tribune et la publicité des discussions parlementaires. Mais ce n'était pas assez pour les ambitieux et les esprits exaltés : ils voulurent maintenir, en face du gouvernement constitutionnel, un pouvoir occulte; en face de la représentation nationale, une tribune sans frein et sans contrôle, où se produisissent impunément les haines individuelles, la délation, la calomnie, l'exagération des doctrines démocratiques. Dès la première année de la révolution, le parti modéré, qui avait la majorité dans la plupart des loges, se retira tout entier, croyant que sa retraite porterait à la maçonnerie un coup mortel, et détruirait une institution désormais inutile et dangereuse. Il se trompa; c'était laisser le champ de bataille à ses ennemis, qui en profitèrent, fortifièrent leur organisation, s'étendirent dans tous les lieux de quelque importance, firent une guerre acharnée à tous les ministères, occupèrent toutes les avenues du pouvoir, et finirent par s'emparer du gouvernement.

Une scission, qui avait eu lieu dans la maçonnerie vers 1821, enfanta les *comuneros*, plus exaltés encore que les maçons, et qui leur firent aussitôt une guerre acharnée. Cependant, comme ils portaient une haine égale au second et au troisième ministère constitutionnel, cette haine les rapprocha, et imprima une direction commune à leurs efforts. Les maçons, plus adroits, meilleurs politiques, plus savamment disciplinés, en recueillirent les fruits à eux seuls, et formèrent, après le 7 juillet 1822, le ministère San-Miguel. Leurs alliés s'en séparèrent immédiatement, et la guerre, qui se ralluma entre eux, dura jusqu'au dernier soupir de la constitution dans les murs de Cadix.

Il faudrait entrer dans beaucoup plus de détails pour donner la mesure exacte du mal que ces deux sociétés ont fait à l'Espagne, de 1820 à 1823. Il faudrait individualiser l'histoire de chaque province, de chaque ville, de chaque institution, prendre les évènemens et les hommes un à un, pour marquer dans chacun d'eux l'influence de leur domination; pour faire voir comment elles avaient créé, au milieu de l'indifférence craintive dans laquelle se renfermaient les populations, une fausse opinion publique, un enthousiasme mensonger, dont les déceptions n'ont été connues que lors de l'entrée des Français en Espagne. Mais ce n'est pas notre dessein, et nous n'avons rappelé ces souvenirs que pour servir, en quelque sorte, de préface aux renseignemens que nous allons présenter sur les sociétés secrètes actuellement existantes.

Les nouvelles sociétés secrètes sont au nombre de quatre, les *isabellinos*,



Digitized by Google

la *Jeune-Espagne*, les *fils du soleil*, les *sublimes templiers*; ce sont les sociétés principales. Mais il existe encore des débris des anciennes associations, de la maçonnerie, des comuneros, des carbonari, des bûcherons. Ils n'ont cependant pas assez de consistance pour exercer une grande action par eux-mêmes, et servent plutôt d'instrumens aux nouvelles sociétés, qui sont beaucoup plus nombreuses. On s'occupait tout récemment, à Madrid, de réorganiser la charbonnerie, mais probablement avec un caractère cosmopolite, et dans un but de propagande; car l'idée en appartenait à des Italiens qui se réunissaient ordinairement dans un café de la capitale.

Quand la mort de Ferdinand VII rouvrit aux exilés les portes de l'Espagne, ils jugèrent habilement que s'ils rentraient dans la lice à la faveur d'une querelle de succession, ils éviteraient, par ce moyen, d'alarmer une partie considérable de la nation, qui était encore fortement prévenue contre eux, et se disposèrent, en conséquence, à n'agir ostensiblement qu'au nom des droits d'Isabelle II. Dans ces circonstances, l'idée qui se présenta naturellement à des esprits espagnols, tout pleins des souvenirs de la maçonnerie et de la *comunera*, fut d'avoir recours à des associations secrètes. Mais les anciennes sociétés étaient discréditées, tous leurs membres étaient connus, leurs statuts avaient percé dans le public. On résolut donc d'en former une nouvelle, plus appropriée aux besoins du moment, et qui rendît plus fidèlement, sous certains rapports, les dispositions réelles de la saine majorité du peuple espagnol. L'association des comuneros avait adopté pour programme de favoriser la liberté du genre humain. C'était trop vague. On adopta cette fois pour but patent la défense et le maintien du trône d'Isabelle II, pour but secret le rétablissement de la constitution de 1812; et la nouvelle société se forma sous le nom d'*isabellinos*, ou *gardiens de l'innocence*.

L'acte d'association des *isabellinos*, rédigé par une commission spéciale, a été signé à Madrid, le 1er mars 1834, par la commission nationale permanente de la confédération, cinq mois après la mort de Ferdinand VII, quelques jours avant la publication du statut royal.

Outre le but général indiqué, la défense des libertés nationales et du trône d'Isabelle II, le règlement propose à la confédération plusieurs objets, comme moyens d'atteindre ce but, par exemple :

Obtenir la réunion des cortès nationales;

S'opposer à tout acte arbitraire du gouvernement;

Favoriser et développer la formation de la milice urbaine, et travailler à ne faire nommer pour chefs que de véritables amis des libertés publiques;

Faire reconnaître dona Maria;

Faire reconnaître l'indépendance de l'Amérique, sur les bases d'un traité avantageux au commerce espagnol;

Faire déterminer dans la loi fondamentale que la reine Isabelle ne pourra se marier à un prince étranger.

Le mode d'organisation donné à la société des *isabellinos* rejette les

Digitized by Google

épreuves mystérieuses et terribles dont s'était environnée celle des comuneros. L'esprit de ses fondateurs s'y montre plus positif; le but est mieux défini, l'organisation plus simple dans ses moyens et plus facile dans son action.

D'après le règlement du 1er mars 1834, tous les confédérés sont partagés en *décuries* de dix hommes; dix décuries forment une *centuria*, et cent une *légion* dont le chef est appelé *préteur*. Chaque légion est donc de mille hommes. Cette première organisation est la même pour les provinces et pour l'armée; mais les légions civiles ne sont pas confondues avec les légions militaires; on forme pour chaque armée, comme pour chaque province, une ou plusieurs légions.

Dans chaque province est établi un directoire provincial, composé de trois ou cinq préteurs, et même davantage : dans chaque armée est établi un directoire militaire. Le directoire militaire doit s'entendre avec le directoire civil dans l'arrondissement duquel il agit.

Deux *procureurs-généraux* sont établis dans la capitale : le procureur civil, pour correspondre avec les provinces; le procureur militaire, pour correspondre avec les armées.

Enfin, au-dessus des deux procureurs, existe le gouvernement de la confédération, le *directoire général*, composé de trois individus. Le directoire général est l'autorité suprême et le point de réunion pour les deux grandes divisions des *isabellinos*, la province et l'armée.

L'attention particulière donnée aux militaires, et l'établissement d'une organisation distincte et d'autorités spéciales pour l'armée, sont des faits dignes de remarque. Généralement, on leur rattache les évènemens de la Granja; la conduite du peu de troupes laissées à Cadix, à Carthagène, à Malaga, qui toutes se sont déclarées pour la révolution au moment de la crise; l'esprit des sous-officiers, particulièrement dans l'armée du centre, et le renvoi des officiers dans un grand nombre de régimens. L'action des sociétés secrètes sur l'armée est puissamment aidée par les journaux de Madrid et de Barcelone, qui rappellent sans cesse que les plus illustres généraux de la république française sont sortis du rang des sous-officiers, et répètent à chaque ligne que les troupes espagnoles auraient de bien plus grands et plus rapides succès, si elles n'étaient pas commandées par des officiers incapables, dont les uns sont des vieillards usés sous le harnais, et les autres des jeunes gens sans expérience, créatures de la cour ou élevés par la faveur des chefs.

Une association destinée à agir principalement sur les classes inférieures, les soldats et les sous-officiers, devait rendre les conditions d'admission très faciles : aussi les *isabellinos* rejettent-ils les procès d'information et autres épreuves des comuneros. La seule condition posée, c'est d'être âgé de dix-huit ans; l'adhésion à une autre société secrète n'est pas un titre d'exclusion; les ouvriers qui ne sont pas maîtres sont exemptés de payer aucune rétribution, et on leur fait même entendre qu'une partie des fonds conservés sont destinés à les soutenir.

Le fonds commun de l'association se forme et s'alimente par la remise



Digitized by Google

de dix réaux (2 fr. et demi) que fait chaque membre lors de son entrée dans la société, et par la contribution de quatre réaux (1 fr.) qu'il s'engage en même temps à payer chaque mois.

Ce fonds se divise en trois parts.

Un tiers est recouvré et gardé par le trésorier de chaque décurie et appliqué par lui aux besoins de la décurie.

Un tiers est envoyé au directoire provincial pour subvenir à ses dépenses, ou pour être donné par lui en supplément aux décuries qui en auraient besoin.

Le dernier tiers, enfin, est envoyé au directoire suprême pour les dépenses générales de la confédération. L'emploi de ces fonds est surveillé par un trésorier général nommé par voie d'élection.

Au reste, l'organisation effective et présente des *isabellinos* n'est déjà plus la même qu'au début, et il est arrivé qu'une grande partie des membres de cette association s'est à peu près fondue dans une autre société, celle de la Jeune-Espagne. Comme la constitution des *isabellinos* admet que l'on appartienne à la fois à plusieurs sociétés secrètes, cette transformation a été facile. Il est resté, cependant, un certain nombre d'affiliés qui continuent à se considérer exclusivement comme *isabellinos*, et plus spécialement attachés aux idées espagnoles et à la constitution de 1812. C'est parmi eux que la fraction modérée du ministère actuel a trouvé des appuis. Olaverria, homme de talent, plusieurs fois envoyé à Bayonne avec des missions d'exploration, et le général Palafox, homme médiocre, sont du nombre. Le fondateur même de la société, don Eugenio Aviraneta, paraît avoir embrassé des opinions qui le rangent plutôt avec la *Jeune-Espagne* dont il est devenu membre.

La Jeune-Espagne s'est formée à Barcelonne. Elle est plus active, plus pratiquement révolutionnaire que les *isabellinos*, et elle le doit à une certaine infusion de l'esprit français qui lui a donné ce caractère. Ses chefs sont personnellement en relation avec des hommes qui avaient joué un rôle en France pendant les deux ou trois premières années de la révolution de juillet, et que divers événemens ont dépossédés de l'influence qu'ils y exerçaient, comme principaux personnages du parti républicain. Voici quelques-uns des noms les plus marquans : Espronceda, qui est regardé comme le chef de la Jeune-Espagne. Il se trouvait à Saragosse lors du dernier mouvement contre le ministère Isturitz, et passe pour y avoir beaucoup contribué.

Aviraneta, qui est maintenant à Cadix.

Grenonsilla, banni de la Catalogne par le général Mina, et maintenant éditeur du *Corsaire espagnol*.

Le général don Pedro Mendez Vigo, qui a laissé de terribles souvenirs à la Corogne en 1823, sauvé du dernier supplice par l'intervention de M. Canning auprès du gouvernement français, et que, dans ces derniers temps, le ministère a eu tant de peine à éloigner de Madrid.

M. Olozaga, député de Logrono, comblé de faveurs par l'administration actuelle; c'est un homme encore jeune, d'un talent distingué, d'une

Digitized by Google

figure agréable, auquel on prête généralement beaucoup d'ambition. Il a depuis deux ans une grande influence dans son parti, et passe pour avoir directement préparé l'insurrection militaire de la Granja, où il s'était plusieurs fois secrètement rendu, quelques jours avant qu'elle éclatât.

Le médecin Victoriano Torrecilla.

Don Firmin Caballero, éditeur de l'*Eco del Comercio*, député de Cuença. M. Caballero est un homme instruit; mais on ne le croit pas très courageux. Des brochures contre le *Dictionnaire géographique* de Minano, qui furent très bien accueillies, surtout à cause de la prévention existante contre les afrancesados auxquels appartenait Minano, lui ont valu la faveur du ministre Calomarde sous Ferdinand VII. Il lui fut redevable d'une propriété dans la province de Cuença, qu'il exploita concurremment avec M. Montenego, qui commande aujourd'hui l'artillerie du prétendant.

Don Pascual Cuença, qui a fait la révolution d'Alicante. M. Lopez lui a donné un emploi dans le ministère de l'intérieur.

Don Joachim-Maria Lopez, ministre de l'intérieur.

MM. Mendizabal, Vega, Aniceto de Alvaro, les deux Fuente Herrero, père et fils, députés de Burgos, les deux frères Carrasco, Pio Pita, chef politique de Madrid, Vicente Beltran de Lys, Sanz, Cardero, Calvo de Rosas, sont également cités parmi les membres influens de la Jeune-Espagne. Tous ces personnages ne jouissent pas tous d'une égale considération; plusieurs sont redoutables par leur exaltation, par la violence de leur caractère, par une audace qui ne reculerait devant les conséquences d'aucun système, devant les exigences d'aucune situation. M. Aniceto de Alvaro, qui était autrefois le panégyriste de M. Mendizabal, est devenu son ennemi, et a déjà saisi toutes les occasions de le combattre dans les cortès. M. Beltran de Lys, député de Valence, a été long-temps, au contraire, l'ennemi personnel de M. Mendizabal. On les a réconciliés; mais on assure que cette réconciliation ne passe pas l'épiderme. M. Cardero a dirigé l'insurrection de l'hôtel des postes, où fut tué le général Canterac. Il est actuellement secrétaire du général Lahera, qui est chargé de l'inspection des milices du royaume pendant la maladie du général Mina. M. Calvo de Rosas est un esprit remuant, inquiet, ambitieux. C'est lui qui a récemment voulu établir une société politique, délibérant en public, entreprise qui a effrayé la population de Madrid, et à laquelle le ministère s'est opposé avec succès.

A côté de la Jeune-Espagne et des Isabellinos existe la société des *fils du soleil* (*los hijos del sol*), société presque exclusivement militaire. Elle a été formée en 1826 entre les militaires revenus d'Amérique avec Rodil. Son existence est peu connue à Madrid. Elle travaille à s'emparer de l'esprit des soldats, et à envahir les principaux grades de l'armée. Les généraux Rodil, Cumba, Espartero, don Geronimo Valdez, Lahera et Bedoya, sont les plus connus de ses chefs.

Isturitz était considéré comme le chef des *sublimes templiers* (*los sublimes templarios*), société qui avait réalisé une organisation un peu plus

Digitized by Google

complète que les autres, qui s'est à peu près dissoute depuis la chute de ce ministre. Elle s'était formée d'une division des anciens maçons, partagés eux-mêmes en Écossais, Espagnols et Bleus ou Français. Ce sont principalement des hommes appartenant à cette dernière section qui ont fondé les Templiers. Cette société a pris une grande part au soulèvement des juntes contre M. de Toreno, en 1835.

Les carlistes ont aussi à Madrid des sociétés secrètes, parmi lesquelles on cite *l'Étoile* et *l'Ange exterminateur*, dont quelques membres sont même affiliés aux sociétés libérales pour les trahir ou les pousser à des excès, et qui reçoivent l'impulsion de la Navarre.

Au reste, on se ferait une idée inexacte des sociétés secrètes actuellement existantes en Espagne, si on se les représentait comme ayant chacune un but fixe et déterminé, se renfermant dans le cercle d'une organisation définitive, et tenant des réunions régulières. Il y a le même désordre dans l'action de cette force occulte que dans le gouvernement public de l'Espagne. Aucune société n'a d'assemblées périodiques. Les membres de chacune se voient et se concertent, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, en plus ou moins grand nombre, selon les circonstances. Ils accordent généralement beaucoup de pouvoir aux personnages influens du parti qui se trouvent à leur tête, et qui prennent hardiment la direction des efforts communs. L'Espagne elle-même présente sous ce rapport un phénomène à peu près pareil. Malgré les entraves de la constitution, le ministère s'y permet d'autant plus d'arbitraire qu'il est plus libéral, et qu'il compte davantage sur la faveur de son parti pour se mettre au-dessus des lois.

L'opinion générale attribue aux sociétés secrètes une grande part d'action dans les évènemens qui ont agité l'Espagne pendant le cours de ces dernières années, dans les désordres qui ont ensanglanté à plusieurs reprises Madrid, Barcelonne, Saragosse, Malaga. Il y a peut-être ici une erreur d'exagération. Mais cette influence, plus ou moins étendue, est malheureusement trop réelle; et tant qu'elle existera, il n'y aura en Espagne de stabilité ni pour les hommes, ni pour les choses, ni pour les institutions, ni pour les ministères appelés à les mettre en pratique, et à rétablir par elles l'ordre public, la liberté individuelle et la prospérité générale.

Digitized by Google

# PROVERBES DRAMATIQUES

## DE M. THÉODORE LECLERCQ.[1]

Le proverbe dramatique ne s'élevait guère, dans la classification des genres, au-dessus de la charade en action, si chère à nos bons aïeux et qui, en ce moment encore, fait les délices de quelques petites villes de province. Carmontel et plusieurs autres hommes d'esprit avaient tenté, mais inutilement, de le hausser jusqu'à l'intention comique, de le revêtir de certaines formes littéraires, pour l'accréditer dans le grand monde et l'introduire dans les salons de la haute société avec une toilette convenable. A peine eut-il le temps de s'y montrer, et puis il alla s'ensevelir dans de volumineux recueils avec le souvenir de ses épreuves stériles, de ses tentatives impuissantes. La société n'était-elle donc pas encore mûre pour cette rénovation hardie, pour cette réforme audacieuse dans les amusemens de sa frivolité? Craignait-elle de se souffleter, pour ainsi dire, elle-même, en acceptant le double rôle d'actrice et de victime? Ou serait-ce que les auteurs qui essayaient de réhabiliter le proverbe dramatique eussent manqué aux premières conditions de son succès, à cette impérieuse nécessité de lui assigner un but comique, de l'ennoblir par la pensée d'une leçon morale? Quant à nous, nous sommes assez disposé à croire que c'est plutôt leur faute que celle de la société : il nous semble que l'époque où l'aristocratie courait battre des mains aux insolens sarcasmes de Figaro, où les belles dames et les beaux messieurs de l'Œil-de-Bœuf désertaient les pompes de Versailles, pour venir au théâtre savourer leur propre supplice, n'était pas défavorable au proverbe qui eût essayé d'imprimer à ces esquisses le caractère d'une comique satire, d'une peinture vraie des ridicules qui alors, Dieu merci, ne faisaient pas défaut au peintre.

(1) Nouvelle édition, 8 vol. in-8°.

Digitized by Google

Mieux que personne, sans doute, M. Théodore Leclercq pourrait tracer l'histoire du proverbe dramatique, nous intéresser au récit des traditions de son berceau, le montrer aspirant, préludant à une mission qu'il devait plus tard accomplir, en secondant la comédie, ou en la suppléant elle-même. M. Théodore Leclercq a prouvé que le proverbe méritait bien aussi d'avoir son historien. Mais allez donc demander un pareil labeur à un écrivain qui, en tête d'une édition de ses œuvres complètes, jette à peine quelques mots qui ne sauraient même avoir droit au titre de préface! demandez l'histoire du proverbe en France à un auteur qui, en publiant cinquante ou soixante comédies charmantes, semble presque vouloir s'excuser de les avoir faites!

Mais quoi! pas seulement une petite notice biographique sur l'auteur et ses écrits, pas une de ces révélations que la modestie de nos dramaturges modernes aime tant à faire au public, pour lui apprendre ce que la gloire coûte au génie et les tribulations de son sublime apostolat! car aujourd'hui, grace à l'instinct d'une prévoyance et d'une sollicitude jalouse d'épargner aux biographes futurs les embarras des recherches difficiles et de minutieuses investigations, la plupart des auteurs se font d'office leurs propres historiens; ils vous disent comme quoi ils devinrent poètes, historiens, vaudevillistes, et comme quoi ils seront immortels. Pour tout renseignement sur sa vocation, sur ses débuts, sur son apprentissage théâtral, M. Théodore Leclercq nous dit tout bonnement et avec une simplicité exceptionnelle, que c'est en jouant des proverbes que l'idée lui vint d'en composer lui-même : il a voulu seulement travailler pour son compte et pour son plaisir, sans préméditation de succès et de gloire.

Figurez-vous, en effet, un homme du monde, atteint de cette maladie qu'on appelle le goût de la comédie bourgeoise, lors même qu'il s'en tient aux proverbes : il sollicite, il obtient, il joue enfin des rôles. Le voilà lancé sur ces petits théâtres de société où la politesse commande l'indulgence. Mais cet amateur n'a pas songé aux épreuves terribles qu'il aurait à subir : il lui faut charger sa mémoire des niaiseries d'un dialogue sans esprit, sans finesse, et des tristes parodies du Vaudeville ou des Variétés, il lui faut se condamner à la répétition monotone du burlesque calembour et du froid jeu de mots, dans de petits actes tout à la fois insipides et prétentieux où manquent seulement trois choses essentielles, l'observation, le sentiment des convenances et la gaieté. Mais cet amateur est, par malheur ou par bonheur, doué de ces qualités dont il voudrait être l'interprète dans ces pièces au service desquelles il a mis tout le zèle désintéressé d'un acteur complaisant. Le voyez-vous demander si, par hasard, la pensée comique ne serait pas interdite, comme un fruit défendu, au proverbe dramatique, et si les salons ne crieraient pas anathème à celui qui prétendrait les amuser avec des tableaux de mœurs et des portraits où la vérité serait sans rudesse, où elle s'associerait à l'esprit, au bon ton, à la grace?

Cet auteur, c'était M. Théodore Leclercq : il est devenu auteur de proverbes parce qu'il était las de jouer ceux des autres. Toutefois il ne croyait

Digitized by Google

pas que cela pût tirer à conséquence, et peut-être, s'il eût su qu'il allait rencontrer la comédie et la réputation sans s'en douter, peut-être se fût-il résigné au rôle d'acteur; mais une fois entré dans une carrière nouvelle, il s'est laissé aller à la facilité de son talent, à l'essor de son originalité féconde. D'ailleurs les proverbes lui coûtaient si peu! il les semait, pour ainsi dire, sur sa route, et s'empressait de restituer aux salons ce qu'il leur avait pris; il rendait à la société les ridicules et les travers qu'il lui avait empruntés pour les faire poser devant lui, pour les peindre.

L'apparition de ses premiers opuscules, on ne l'a point oublié, eut presque l'autorité d'une révolution littéraire. Le public, charmé de cette nouveauté piquante, voulut absolument y voir de la comédie; mais les auteurs de profession, les fournisseurs privilégiés des théâtres, affectèrent de n'y voir que des proverbes; pour mieux prouver leur superbe dédain pour ses légères esquisses, ils les mirent à contribution, les affublèrent de couplets, et, grace au savoir-faire des arrangeurs ou contrefacteurs, les proverbes de M. Théodore Leclercq enrichirent les répertoires de presque tous les théâtres de la capitale. Toutefois, s'ils consentirent plus tard à reconnaître que l'auteur des proverbes aurait bien pu réussir au Vaudeville ou au Gymnase, leur justice n'alla jamais jusqu'à faire hommage de leurs succès à celui qui était venu si à propos en aide à leur imagination indigente ou appauvrie. M. Théodore Leclercq devait se trouver trop payé par l'honneur d'une mutilation périodique.

Ainsi il desservait, à la fois, une double scène, les salons et le théâtre; mais ici, c'était sous la raison sociale de vingt ou trente auteurs; c'était sous le masque d'une pseudonymie multiple que lui imposait l'audace effrontée des plagiaires. Chose extraordinaire cependant! toutes ces contrefaçons, tous ces emprunts, tous ces travestissemens, n'ont pu prévaloir contre le mérite de l'œuvre originale; ils ne lui ont rien ôté de sa grace, de sa fraîcheur, et, aujourd'hui encore, les proverbes dramatiques de M. Théodore Leclercq font les délices des sociétés et sont inséparables de la vie de château : ils offrent toujours la plus amusante lecture pour les réunions de famille, pour les longues soirées de l'hiver, quand le théâtre ou les acteurs manquent à la représentation

Que sont devenus ces vaudevilles, ces drames, et la plupart de ces comédies qui ont eu successivement les honneurs de la vogue, à l'époque où M. Th. Leclercq, édifiant son modeste théâtre, devait s'attendre à le voir s'écrouler sous la terrible concurrence de tant de chefs-d'œuvre auxquels le public et la presse promettaient l'immortalité? A peine quelques-uns d'entre eux surgissent-ils çà et là, et par intervalle, comme de vieux souvenirs; à peine, de temps en temps, l'affiche du spectacle de Valenciennes ou de Soissons ressuscite-t-elle un ou deux titres oubliés, que l'industrie du directeur cherche à rajeunir par les inventions de son génie créateur. Mais les petites pièces, ou, si vous aimez mieux, les proverbes de M. Th. Leclercq, n'ont pas encore, que nous sachions, lassé les salons : ils y jouissent toujours des grandes entrées, ils y sont toujours accueillis et fêtés, comme si huit ou dix années n'avaient pas déjà passé sur leurs succès. Ils

Digitized by Google

sont encore pleins de vie dramatique, comme s'ils étaient nés d'hier, comme si, depuis leur naissance, trois ou quatre révolutions n'avaient pas secoué le monde et dû vieillir des proverbes, quand elles avaient frappé de caducité, de mort même, tant d'autres choses beaucoup plus graves, beaucoup plus sérieuses. Singulier privilége, vraiment, que cette persistance d'actualité pour une œuvre qui naguère encore avait à peine un nom, et se refusait presque à l'analyse!

C'est que l'auteur ne composait pas ses opuscules comiques pour le talent ou les défauts d'un acteur à la mode : il ne faisait pas de petits vers pour une grande action; il n'avait pas, lui, à choisir ses acteurs, et ne pouvait songer à confectionner des rôles à leur taille. Il ne s'est préoccupé que de l'observation fine et délicate et de l'expression spirituelle du ridicule qu'il avisait de par le monde. Il marchait affranchi de toute espèce d'entraves, dispensé de flatterie envers un directeur de théâtre et de complaisance pour la fatuité de ses comédiens. Aussi quelle vivacité de dialogue! Avec quel naturel parlent ses personnages, toujours fidèles aux habitudes de leur âge et de leur profession! Ce n'est pas dans les proverbes de M. Th. Leclercq que vous trouverez ces inconvenances si familières à la plupart de nos auteurs de profession, dont le talent et l'esprit ne peuvent dissimuler une profonde ignorance du monde et de ses usages. Comme il possède à la fois son Paris et sa province! comme il sait les formules du caquet de la petite bourgeoise, de *madame la baillive* et de *madame l'élue de* 1830! Ses paysans, ses valets, ses soubrettes, ont également leurs mœurs, leur physionomie, leur jargon particulier. S'il touche à la politique, et cela lui arrive souvent, il n'est pas exclusif, et sa justice distributive écarte jusqu'au soupçon de la partialité : il fronde, il persifle, mais toujours en riant, comme Horace, *dentibus albis*, suivant l'ingénieuse et caractéristique expression de maître Farnabius, un des savans commentateurs du XVIIe siècle.

Mais nous oublions que le public sait tout cela aussi bien que nous : il y a long-temps que son estime et sa prédilection ont jugé l'auteur des proverbes dramatiques et l'ont rangé dans le petit nombre des écrivains originaux de notre époque. Toutefois ce qu'il ne sait pas, peut-être, c'est que l'édition nouvelle des œuvres de M. Th. Leclercq, augmentée d'un volume, est enfin digne de sa réputation : le crayon de M. Alfred Johannot, le burin de M. Blanchard, ont soutenu, sans trop de désavantage, une lutte bien chanceuse d'esprit et de délicatesse avec l'auteur, et souvent ils ont traduit sa pensée avec un bonheur ou plutôt avec un talent d'interprétation qui peut justement prétendre aussi au mérite de l'originalité.

SAINT-MAURICE.

Digitized by Google

# BULLETIN.

Les états du midi de l'Europe ne peuvent échapper à l'imitation de la France. L'Espagne en est à sa Constituante, et plaise à Dieu qu'elle ne pousse pas la parodie jusqu'à 93 ! Le Portugal vient d'avoir ses trois journées; à Lisbonne comme à Paris, le gouvernement a fait un coup d'état, et cela sans avoir pris aucune mesure, sans autre appui que l'étranger, appui funeste, et qui perdrait les meilleures causes; le mouvement contre-révolutionnaire tenté par dona Maria a échoué devant l'attitude de la garde nationale et de la population des trois grandes villes libérales, Lisbonne, Oporto, Coimbre. La constitution de 1822, tout imparfaite qu'elle soit, est chère aux Portugais; c'est un drapeau, c'est un cri de ralliement, c'est un pacte national. Les peuples ont leur amour-propre, c'est d'être maîtres chez eux. L'Angleterre, par une intervention maladroite, a blessé profondément l'orgueil du peuple portugais. La conduite de l'Angleterre, en cette occasion, mélange de faiblesse et d'audace, de mauvais vouloir et de timidité, est importante à constater; c'est là un curieux échantillon de cette politique des intérêts et de l'égoïsme commercial qui soutient dans un pays ce qu'elle combat dans un autre; ici s'accommodant fort bien de la démocratie, comme en Espagne; là mettant ses soldats à la disposition de l'aristocratie, comme en Portugal; politique variable et où les principes sont toujours subordonnés aux faits du moment. La France, il faut le dire, en se maintenant dans une neutralité parfaite, témoigne au moins d'un esprit de suite et de désintéressement; si quelques intérêts ont à souffrir de cette inaction préméditée, ce sont les siens, et non ceux de ses alliés, qui peuvent se développer tout à leur aise.

La constitution de 1822, qui a résisté à ce premier échec, paraît être appelée à devenir, avec les modifications qu'y apporteront, sans nul doute, les cortès convoquées pour le mois de janvier prochain, la charte nationale du Portugal. De part et d'autre cependant, les chefs, sinon ostensibles, du moins réels des deux mouvemens révolutionnaire et aristocratique, sont des étrangers. Le mouvement démocratique est conduit, dit-on, par deux réfugiés, l'un français, M. Luc...; l'autre italien, M. Alm... De l'autre côté, les principaux instigateurs sont lord Howard de Walden qui crai-

Digitized by Google

gnait que le Portugal n'échappât à la domination immédiate de l'Angleterre, et M. Van de Weyer qui se croyait sans doute obligé d'embrasser la cause du neveu du roi Léopold, le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg. Mais lord Howard de Walden a montré dans toute cette affaire une grande faiblesse et une grande indécision; il a su constamment mettre à couvert sa responsabilité sous celle de la reine, dont il a failli compromettre le pouvoir, en la poussant par de fausses promesses à un acte impolitique, et en l'abandonnant au moment du danger. Le parti aristocratique n'avait jamais accepté franchement le triomphe de la constitution de 1822, et sans parler de la protestation des pairs insérée dans les journaux anglais, lord Howard de Walden et M. Van de Weyer avaient fait signer à la reine une protestation secrète contre la constitution de 1822, lorsqu'elle fut obligée de lui prêter serment; réserve imprudente, et qui aurait pu, si elle avait été découverte, mettre en danger les jours de la reine, mais dont le parti aristocratique comptait se prévaloir dans l'avenir. En effet, il ne cessa, depuis cette époque, d'entourer la reine d'obsessions; on gagna un régiment; on se flatta d'être soutenu par Oporto et Coimbre, qui s'étaient prononcées moins ouvertement en faveur de la constitution de 1822; l'amiral anglais promit de faire débarquer ses troupes; le duc de Terceire et Villaflor se réunirent dans un but commun, et l'on résolut de frapper un coup décisif.

Dona Maria partit donc à cheval, un matin, selon son habitude, du palais des Nécessidades; elle se rendit au château de Belem, dont on lui ouvrit les portes : là elle manda auprès d'elle le corps diplomatique et les ministres de la révolution; elle déclara à ceux-ci qu'elle les renvoyait et qu'elle reprenait leurs prédécesseurs, Palmella, Freire, Saldanha; enfin elle fit tirer le canon pour annoncer au peuple le rétablissement de la constitution de don Pedro.

Les ministres congédiés n'opposèrent aucune résistance. Passos, l'un d'eux, demanda, pour toute condition, que la reine accordât une amnistie générale, se chargeant de la porter lui-même à la garde nationale, qui s'était rassemblée en armes de toutes parts, à la première nouvelle de cette tentative contre-révolutionnaire. La garde nationale refusa l'amnistie et demeura armée. Le régiment sur lequel on avait compté, ne fut rejoint par aucun autre. Ni Oporto, ni Coimbre ne bougèrent. M. Freire rencontré par le peuple, au moment où il se rendait à Belem, vêtu des insignes de son nouveau ministère, périt massacré. Dans ces circonstances, lord Howard de Walden fit débarquer 600 soldats de marine, et non pas 300, comme on l'a dit; mais, voulant se décharger de toute responsabilité, non-seulement il exigea que dona Maria signât elle-même une demande de secours, lorsque les soldats de marine étaient déjà descendus à terre; mais il fit antidater cet ordre de plusieurs jours.

A la nouvelle du débarquement des troupes anglaises, M. Bois-le-Comte, notre chargé d'affaires à Lisbonne, qui, quoique arrivé depuis peu de jours, avait eu le temps de sonder l'opinion publique et de se convaincre combien était chimérique et absurde tout espoir d'opérer une

Digitized by Google

contre-révolution, se transporta auprès de lord Howard de Walden, et là, dans un salon attenant à la salle où délibéraient les chefs de la contre-révolution, il lui demanda compte de ce débarquement; l'amiral anglais répondit à M. Bois-le-Comte qu'il n'avait pas eu le loisir nécessaire pour s'entendre avec lui sur une pareille mesure, qu'il avait été pris au dépourvu. Les terreurs de lord Howard de Walden et des imprudens conseillers de la reine étaient au comble; toutes leurs fanfaronnades se voyaient réduites à leur juste valeur. Les dépêches de M. Bois-le-Comte peignent, dit-on, d'une façon fort pittoresque la panique générale et la confusion qui régnaient dans le château. On sait le dénouement de cette tentative contre-révolutionnaire.

Cette version, dont nous croyons pouvoir garantir l'exactitude, prouverait que le gouvernement français est resté complètement étranger à la contre-révolution portugaise. Les instructions secrètes qui auraient été données, dit-on, à l'amiral Hugon, seraient manifestement contraires au système de neutralité absolue adoptée par M. Molé. Aucun fait ne vient appuyer les assertions du *Morning-Chronicle*, lequel cherche à rejeter sur la France une partie de la responsabilité qui tombe si lourdement sur la politique égoïste de l'Angleterre. On ne peut, selon nous, citer de fait plus concluant, et qui peigne mieux la différence établie par les Portugais eux-mêmes entre la conduite de ces deux peuples, que l'enthousiasme et les acclamations avec lesquelles sont accueillis tous les uniformes français; à tel point que l'amiral Hugon a été obligé d'interdire à ses officiers de se rendre à terre, pour éviter sans doute un contraste désagréable aux officiers anglais qui sont loin de rencontrer la même sympathie.

Nous n'avions pas cru devoir accorder même une marque de surprise au projet de mariage le plus fantastique qui pût éclore dans un cerveau habitué à nouer et dénouer les intrigues dramatiques les plus compliquées. Mais cette idée, jetée en avant par un journal, a été reprise en sous-ordre, commentée, discutée, défendue, réfutée, par toute la presse. En vérité, il est triste que la presse se traîne ainsi à la remorque de tous les rêves, de tous les projets même les plus invraisemblables, qui sont lancés dans la circulation par les fabricans de nouvelles; qu'elle se précipite en aveugle dans toutes les ornières que creuse devant elle le premier journal qui s'éloigne de la grande route du bon sens et de la raison, pour se perdre dans les champs de l'impossible. Non-seulement les nouvelles les plus absurdes sont ainsi inventées à plaisir tous les jours, mais elles sont embellies et augmentées par quelque autre feuille, et reparaissent une seconde, une troisième fois, sous ce nouveau costume, dans les *faits Paris* ou les *bruits de salon*.

La supposition ingénieuse d'une alliance entre le duc d'Orléans et la branche aînée s'est transformée en un fait positif, incontestable; on est prêt à citer les paroles textuelles de la demande et de la réponse; chacun a son rôle : la duchesse d'Angoulême a écarté avec politesse les démarches faites par le château des Tuileries, la duchesse de Berry a refusé nettement. Voilà ce qu'un journal anglais de l'opinion tory, le *Morning-*

Digitized by Google

*Post*, « affirme sans crainte d'être démenti, » et cette ridicule version est reproduite aussitôt par un organe sérieux du parti légitimiste. La supposition dramatique est devenue un fait en Angleterre; le fait fera bientôt autorité en France!!

S'il était besoin de rappeler quelles barrières infranchissables s'élèvent à tout jamais entre la France de juillet et la branche aînée des Bourbons, nous n'en voudrions d'autre preuve que l'affectation avec laquelle les cours absolutistes célèbrent, à l'heure qu'il est, la mort de Charles X. La cour d'Autriche, qui a su si habilement substituer une archiduchesse à une fille de France auprès du roi de Naples, lequel se meurt peut-être en ce moment du choléra, ce qui viderait le débat, la cour d'Autriche ne sait comment témoigner sa douleur de la mort d'un roi, que, pendant sa vie, elle avait relégué dans un château de Bohême. Ces regrets officiels, ce deuil par ordre, sont un avertissement qui ne doit pas être perdu pour la maison d'Orléans : elle sait désormais à quoi s'en tenir sur la bonne volonté des cours absolutistes. Jamais elle ne se lavera de la tache originelle qui marque son avènement. Jamais elle n'obtiendra le baptême de la légitimité. Ce qui fait la faiblesse et l'instabilité de la nouvelle dynastie aux yeux des cours absolutistes fait sa force, et est une garantie de durée auprès de la France. Il y a donc plutôt à se féliciter qu'à s'affliger de voir les dynasties absolutistes se démasquer, et se placer chacune dans sa position; il faut serrer les rangs en face de l'ennemi commun.

Le parti légitimiste ne reste point en effet inactif, il rêve la création de nouveaux organes destinés à répandre ses opinions, et à faire de la propagande au profit de l'absolutisme. Les deux nuances qui composent le parti auraient chacune leur représentant; *la Mode*, passant de l'in-octavo au format quotidien, représenterait le parti chevaleresque et juvénile qui fonde toutes ses espérances sur le prétendant appelé à conquérir un jour son royaume à la pointe de l'épée, et à devenir de ses sujets le vainqueur et le père. La duchesse de Berry serait la Marie-Thérèse de *la Mode*. A côté du parti ardent et enthousiaste est le parti des politiques, conduit, dit-on, par la duchesse d'Angoulême et M. de Metternich. Les politiques blâment la ligne d'opposition systématique suivie par *la Gazette de France* et *la Quotidienne*. Bien loin de faire au gouvernement de juillet une guerre acharnée, on le louera de tout ce qu'il peut y avoir de rétrograde dans sa conduite. On le poussera dans cette voie qui doit préparer doucement le chemin à une restauration. Le parti des politiques aura pour organe *l'Europe monarchique*, qui ne tarderait pas à paraître. Ce journal réunirait toutes les notabilités du parti, MM. Berryer, Hennequin, Hyde de Neuville, et son but serait de réaliser en grand le fantôme d'un centre droit, lequel, jusqu'ici, n'avait servi de marote qu'à quelques écrivains obscurs qui en égayaient les doux loisirs que leur fait l'indifférence publique. Le gouvernement issu de la révolution de 1830 sait maintenant à quoi s'en tenir, à quel prix il obtiendra l'approbation de *l'Europe monarchique*, et ce qu'elle lui réserve en récompense.

Digitized by Google

VAUDEVILLE. — *Une Mère.* — Le dévouement maternel qui a été exploité avec tant de finesse et d'ingénuité dans la comédie de *Marie*, par Mme Ancelot, vient d'être assez brutalement installé rue de Chartes, par M. Ancelot; il y a entre Marie et Mme de Muldorff toute la différence qui existe entre le sourire de Mlle Mars et les gestes saccadés de Mme Albert. Cependant, hâtons-nous de le dire, le drame d'*Une Mère* est d'un puissant effet scénique; le sujet se soutient par lui-même, sans hors d'œuvre, sans costumes, sans décorations, sans placage historique; il est simple et touchant. Les scènes se déduisent naturellement les unes des autres, et l'intérêt va croissant jusqu'à la fin. Ce drame tranche dans la foule des compositions pâles et vulgaires, il est pris dans la vie réelle, et la donnée qui produit des résultats aussi terribles, est originale. Mme Albert a joué avec beaucoup de chaleur le rôle de Mme de Muldorff.

— Mlle Déjazet a paru au Palais-Royal sous les traits de Marion carmélite; Marion Delorme, faisant pénitence! Malheureusement pour la convertie, le *petit d'Effiat* se rencontre sur le chemin de la carmélite, et Marion, oubliant le couvent, attendra, pour se retirer définitivement du monde, que son vieil amant, le cardinal de Richelieu, lui fasse porter le deuil de sa jeune conquête. La pénitence de Marion fut longue; elle vécut cent treize ans. Nous souhaitons à Marion autant de représentations que d'années.

— Le peu d'espace nous a forcés de parler brièvement, l'autre dimanche, d'une nouvelle publication de M. Roger de Beauvoir sous le titre de *Ruysch*, histoire hollandaise du XVIIme siècle. M. Roger de Beauvoir a résumé avec bonheur la physionomie intellectuelle et animée de la Hollande sous Louis XIV. Il a été le peintre de cette grande ville d'Amsterdam qui a produit Vondel et Rembrandt. Cette reproduction des mœurs hollandaises se relève de tout le charme d'une histoire neuve et ingénue. Nous pouvons prédire un légitime succès à ce nouvel ouvrage de l'auteur de *l'Écolier de Cluny*.

— Le banquet des anciens élèves de Sainte-Barbe aura lieu cette année le dimanche 3 décembre dans la salle du Vauxhall, boulevart Saint-Martin. On souscrit chez M. Corcelet, Palais-Royal, 104.

— M. Berlioz donnera dimanche prochain, 4 décembre, à deux heures, dans la salle des Menus-Plaisirs, un grand concert, composé de la manière suivante :

1° *Harold*, symphonie en quatre parties de M. Berlioz; 2° une Harmonie religieuse de M. de Lamartine, mise en musique par M. Urhan et chantée par Mlle Falcon; 3° Solo de harpe, composé et exécuté par M. Th. Labarre; 4° grand air de Quasimodo, musique de Mlle Louise Bertin, chanté par M. Massol; 5° Symphonie fantastique en cinq parties, de M. Berlioz.

L'orchestre, de 100 musiciens, sera dirigé par M. Berlioz. — On trouve des billets chez M. Rety, au Conservatoire.

Digitized by Google

Digitized by Google